Thierry Joseph

Étude sur les causes de la violence

Esquisse d'une modalité de fonctionnement sociale

Ce livre est protégée par le droit d'auteur (article 111-1 du Code de la propriété intellectuelle) et a fait l'objet d'un dépôt enregistré sur le service HUGO de protection juridique des œuvres de la Société des Gens de Lettres.

L’antagonisme est l’essence même de la nature humaine, de par sa dualité, ses différents types de caractères qu’elle exprime, ses constructions sociales dont découlent les différents statuts. Sa dualité qui participe au non-être, participe à l’être, qui est. Sa dualité, l’affinité qui créent les groupes et les transcendent. L’équilibre qui entraîne l’Unité. L’Unité qui la transcende et crée l’être. L’Univers.

Introduction 7
Première partie : Bases d'une grille de lecture sur les phénomènes de violence 9
De la violence psychologique 10
Définition du phénomène d'accumulation 10
Conséquences des violences psychologiques 15
Les variables individuels et déterministes vis-à-vis de la violence psychologique 18
Conclusion 20
Échanges de sentiments positifs et négatifs 21
Type d'échange 21
Notion d'état émotionnel 23
La violence vue comme un virus 26
De la légitimité d'une action 31
Les conflits de différence 35
Schéma 35
De la liberté 37
Conclusion 38
Les conflits d'intérêt 39
Schéma 39
Du rapport gagnant/gagnant et de la coopération 40
De la façon de négocier 41
Conclusion 42
Ego négatif et Ego positif 43
Conclusion 46
De l'influence des idées sur la réalité, la théorie des prophéties autoréalisatrices 48
Deuxième partie : De la nature humaine 54
Stéréotypes, biais cognitifs, et réalité 55
Les stéréotypes 55
Biais cognitifs 59
Conclusion 61
La dissonance cognitive et les inconsistances 62
Exemples d'éveil de la dissonance 64
1) Paradigme de la décision 64
2) Paradigmes de la soumission forcée et induite 65
3) Justification de l'effort 66
4) L'hypocrisie induite 66
5) Le désaccord avec autrui 67
6) L'exposition à l'information inconsistante 67
Les stratégies de réduction 68

Conclusion 69
Fonctionnement des groupes sociaux 71
Qu'est-ce qu'un groupe ? 71
De la perception d'un groupe par un autre 72
Influence du groupe sur l'individu 73
Différentes théories sur les groupes 74
« Pensée de groupe » et rationalité 76
Conclusion 76
De l'aveuglement et de notre volonté à voir un monde juste 81
De l'aveuglement 81
De la volonté d'un monde juste et de la légitimité d'une action 84
Conclusion 87
Envie, jalousie et ressentiments 89
Film Seven 89
De la punition de l'envieux et non de l'envié 90
L'envie comme frein à l'innovation et à propos des inégalités économiques 92
L'envie comme moteur de l'innovation 94
Envie, jalousie, dominés et dominants 95
Conclusion sur la nature humaine 100
Troisième partie : Les normes sociales 103
De l'influence des normes sociales 104
Les principaux facteurs qui influencent le suivie ou non d'une norme 107
Du processus de remise en question 111
De la notion de « perdre la face » et des modalités de communication indirectes 114
De la notion de « perdre la face » et des normes sociales 118
D'une réaction sociale agressive ou bienveillante/réciproque et du principe sécuritaire 120
Du principe éducatif, de communication et du principe de déresponsabilisation/responsabilisation 139
Du dilemme du prisonnier 145
De la coopération 146
De la confiance/loyauté 147
Conclusion 148
De la sélection naturelle 150
De la problématique du « une place pour deux », ou de l'esprit de compétition 153
Des autorités de types paternaliste et maternaliste 158
La généalogie de la morale 161
Conclusion 166
Conclusion sur les normes sociales 171
Quatrième Partie : Considérations socio-politiques 175

De l’obtention des besoins primaires 176
Pourquoi une société devrait être centrée sur l’humain 179
Conclusion 186
Du système électoral 188
Du financement des partis 188
Du besoin de visibilité 188
De la corruption via le financement des campagnes 188
De la pression électorale 189
De la pertinence du vote 191
Conclusion 192
De la vision de Durkheim sur ce qui est une démocratie et aux vues des sciences modernes 193
5e Leçon : Gouvernement et groupes sociaux 194
7e Leçon : Du principe d’échange entre gouvernants et gouvernés 195
8e Leçon : De la mise en place d’un échange réciproque entre gouvernants et gouvernés 196
9e Leçon : D’une zone tampon entre gouvernants et gouvernés 198
Conclusion sur le principe démocratique 199
Cinquième partie : Utilisation de la grille de lecture 211
Des Lumières, justesses et limites 213
De la raison 213
Du commerce 214
De la problématique de la régulation migratoire 217
Conclusion 227
Des causes des crises et de l’effondrement des sociétés 233
Conclusion sur la chose socio-économique 239
Synthèse et modalité de fonctionnement sociale 249
La « loi du plus fort » et la théorie de l’évolution 250
Théorie de l’évolution et forces/interactions fondamentales de la Nature 258
Les lois de la symbiose 269
Subjectivité/objectivité ; éducation, communication, structures 273
Généralités 273
Coût énergétique pour l’individu de maintenir une subjectivité 275
Education et communication 278
Contextes structurels 283
Des principes d’une modalité de fonctionnement sociale 286
Du concept de Fusion synergique relationnelle 289
Communication, interaction, formes de domination et sous-systèmes sociaux 301
Retour aux fondements des sciences 306
Retour aux fondements de la nature humaine, le système limbique 315

Conclusion sur la modalité de fonctionnement, Nature humaine biologique, fonctionnement du Cerveau et Contexte structurel 324
De notre moteur motivationnelle cérébral 337
De la problématique sécuritaire et d'une modalité de fonctionnement d'un point de vue pragmatique 344
Des conséquences pragmatiques de s'occuper des effets au lieu des causes premières des problématiques sécuritaires 345
D'une solution pragmatique pour s'occuper des causes premières des problématiques sécuritaires 354
Du principe de coopération d'un point de vue géopolitique 363
Conclusion sur cette grille de lecture 370
Conclusion générale 372
Postface 377
Épilogue 379
Bibliographie 383

Introduction

Depuis le début de l'humanité il semble que nous nous soyons regroupé naturellement au lieu de rester une espèce solitaire. Ce regroupement nous a permis de faciliter nos besoins d'accéder à des ressources, de nous sécuriser et bien sûr de combler nos besoins relationnels et affectifs. Mais si ce regroupement nous a permis de faciliter l'obtention de nos besoins primaires, il semble évident qu'il nécessite en retour une entente mutuelle entre les membres du groupe formé pour que tout se passe bien. Dans le cas contraire les avantages de ce regroupement tendront à devenir des désavantages, et l'on peut même penser que le groupe se séparera d'une manière ou d'une autre en cas de mésentente trop forte.

Pour profiter des avantages du groupe chacun devra donc faire un effort dans le but de respecter les autres membres du groupe, effort qui pourra être vu comme une certaine restriction de nos libertés. Nous voyons ici cette restriction bien plus comme une responsabilité vis à vis de nos pairs que comme quelque chose de négatif. Responsabilité car nous avons choisi de nous mettre en groupe dans le but de nous faciliter l'accès à nos besoins primaires. En d'autres termes nous avons la responsabilité de préserver ce que nous avons choisi, ou alors choisir de ne pas nous mettre en groupe, donc de conserver une liberté totale mais de perdre les avantages du groupe. Il semble ici avoir un choix à faire qui relève du bon sens. Mais d'un autre côté il semble tout aussi évident que si le groupe brime de trop l'individu en restreignant ces libertés, là encore un désavantage risquera de prendre le pas sur les avantages du groupe et de le mener à sa perte.

Il semble donc normal que petit à petit des règles sociales soient apparus dans le but de conserver une bonne entente au sein du groupe, d'autant plus que de quelques individus au départ, nos groupes sociaux ont abouti aux sociétés complexes que nous connaissons. Ces règles ont pu être informelles, prendre la forme de lois, de religions ou encore d'idéologie. Et il semble que depuis toujours nous tentons d'établir des règles dans le but de vivre en bonne entente. Et règles qui ont pu aboutir à différents types de sociétés qui ont plus ou moins bien fonctionné sur la durée.

Nous posons donc ici la double hypothèse que pour vivre en bonne entente une société doit limiter les phénomènes de tension, donc de violence, et faciliter l'accès à nos besoins primaires. Mais aussi qu'une société doit laisser le maximum de liberté à ceux qui la composent tant qu'un principe de responsabilité et de justice est associé à cette liberté. Donc que l'individu est responsable vis à vis de la société dans laquelle il vit de minimiser les phénomènes de tension et de violence, mais qu'en retour la société est responsable de lui faciliter l'accès à ces besoins primaires tout en maximisant sa liberté. Et faciliter cet accès tout simplement parce qu'il semble que ce regroupement naturel ait été fait à la base dans le but de simplifier cet accès, sinon pourquoi vivre en société ?

Nous tenterons donc de développer ces points en nous basant sur nombre de nos prédécesseurs pour essayer de voir émerger quelques solutions, ou tout du moins servir de base de réflexion, qui se voudront respectueuse de la nature humaine face à cette problématique complexe qu'est la vie en société. Et nous pensons que c'est déjà en réduisant les phénomènes de production de violence que nous arriverons à réduire cette problématique complexe et aboutir à une société libre, prospère et heureuse. C'est pourquoi ce livre tentera d'aborder les différents facteurs qui sont causes des phénomènes de production de violence au sein d'une société. En effet, nous verrons que la production de violence au sein d'un corps social est un phénomène complexe et multifactoriel qui dépend d'un ensemble cohérent pour réduire cette production.

Nous commencerons donc cette étude en établissant les bases d'une grille de lecture sur les phénomènes de tensions et de violence. Puis nous étudierons la nature humaine en accord avec les sciences humaines modernes dans le but de tenter de dégager quelles sont les facteurs de violence en rapport avec cette nature. Ensuite nous passerons à l'étude des normes sociales, de leur influence en général et en particulier sur l'émergence des phénomènes de violence. Nous aborderons ensuite quelques considérations socio-politiques à propos de l'obtention de nos besoins primaires et de la structure d'une société démocratique toujours sous l'angle de ce qui peut ou non être facteur de production de violence. Puis nous finirons par aborder des sujets qui tendront à valider notre grille de lecture sur les causes de la violence.

Lors de cette validation nous explorerons aussi les dernières approches scientifiques d'une manière pluridisciplinaire. Nous garderons au centre les sciences humaines et sociales et aboutirons à une modalité de fonctionnement sociale issus des conclusions de cette étude. Cette modalité de fonctionnement sociale se basera sur un principe démocratique pour tenter d'aboutir à une société résiliente, respectueuse de la liberté d'être de chacun et de la nature humaine.

Première partie : Bases d’une grille de lecture sur les phénomènes de violence

De la violence psychologique

« Un mot peu tuer »
Marie France Hirigoyen

Violence :

« Action physique ou psychologique accomplie pour obliger autrui à faire ou ne pas faire quelque chose, pour exprimer sa colère ou son désaccord, ou uniquement pour faire du mal. »

« Nous entendrons ici par violence l'ensemble des actes et des attitudes hostiles et agressifs entre individus, y compris l'usage de la contrainte et de la force pour obtenir quelque chose contre le gré d'autrui ou pour porter atteinte à son intégrité physique ou mentale. La violence est souvent utilisée par les humains et les animaux pour obtenir de la nourriture, pour se reproduire, pour se défendre, pour conquérir un territoire ou le protéger, pour affirmer son autorité ou son rang hiérarchique. On peut également nuire considérablement à autrui en le torturant mentalement et en lui rendant la vie insupportable sans pour autant avoir recours à la violence physique. ». (Mathieu Ricard, 2013)[1]

« L'usage intentionnel de la force physique ou d'un pouvoir, par le biais de menaces ou de passage à l'acte, qui entraîne ou a une forte probabilité d'entraîner des blessures, la mort, des dommages psychologiques, un mauvais développement ou une privation » (Organisation Mondiale de la Santé via Krug et al, 2002)

Si la violence physique est facilement visible et condamnée par notre société, la violence psychologique, ou encore violence morale/symbolique, l'est beaucoup moins et peut même parfois être encouragée. C'est pourtant la mère des violences physiques et de toutes sortes de tensions au sein d'un corps social, toutefois plusieurs facteurs expliquent ce manque de prise en compte. D'abord parce que c'est une forme de violence dont les conséquences sont souvent difficiles à évaluer, il est parfois difficile de prendre conscience du mal qu'elle peut provoquer.

Cette forme de violence va donc être sous-estimé, on pourra entendre des « c'est pas méchant » ou encore des « ça va on rigole ». C'est aussi une forme de violence qui va être difficile à démontrer si l'on en est victime parce qu'elle ne laisse pas de marques visibles comme la violence physique. Et même si elle peut provoquer un malaise tangible, elle va tout de même être difficile à percevoir à cause de sa forme souvent indirecte et perverse. Mais avant d'aborder ces problématiques commençons déjà par définir ce qu'est un phénomène d'accumulation, on pourra voir par la suite les conséquences d'un tel type de violence comme les variables individuelles et déterministes qui vont avoir une influence sur ces conséquences.

Définition du phénomène d'accumulation

La violence psychologique est donc caractérisée par la raillerie, la frustration, le rejet, la négligence de l'autre, l'ostracisme, le racisme, l'intolérance, la stigmatisation, etc. Souvent aussi par la volonté de rabaisser l'autre pour mieux se valoriser, pour asseoir une domination, ou encore par simple jeu pervers, etc.

[1] Définition de la violence issue du dictionnaire en ligne fr.wikitionary.org

Bien sûr, une raillerie en elle-même ne va pas tellement blesser et encore moins traumatiser la personne. En revanche c'est un phénomène d'accumulation, (comme d'une impuissance probable ressentie à cause de la situation), qui va favoriser une perte de confiance en soi, une dépression ou dans les cas les plus extrêmes un suicide. C'est tout le principe d'un harcèlement moral ou encore de tout type de torture psychologique. C'est un phénomène d'accumulation de sentiments négatifs d'apparence anodins, mais potentiellement destructeurs sur un laps de temps conséquent.

Ainsi, et en plus du facteur temps, l'autre variable d'un phénomène d'accumulation est la fréquence des violences psychologiques. Pour résumer, le phénomène d'accumulation va dépendre d'au moins deux facteurs : le temps et la fréquence. En sachant que l'intensité de l'action n'est pas le plus nécessaire des facteurs pour un principe d'accumulation, c'est bien la répétition de cette action qui va tendre vers des phénomènes de violence psychologique conséquents.

On peut donc voir que ce sont les facteurs temps et fréquence qui seront causes de l'intensité négative ressentie au final. Temps et fréquences sont donc les deux facteurs principaux pour conduire à un ressenti de violence intense à l'intérieur d'un phénomène d'accumulation. Et une forte intensité peut en elle-même conduire à un ressenti traumatique indépendamment d'un principe d'accumulation, mais plusieurs événements traumatiques dû à une forte intensité négative ressentie peuvent rentrer dans un principe d'accumulation et accentuer l'intensité traumatique et violente globale. Une forte intensité unitaire n'est donc pas nécessaire pour produire un phénomène d'accumulation potentiellement destructeur.

Un autre facteur pouvant intervenir est l'imprévisibilité de l'acte. On ne sait pas lorsqu'il surviendra. C'est à relier au phénomène du trauma. On a déjà vécu la chose et l'on sait que cela peut recommencer. On est en hypervigilance, on anticipe l'action avec anxiété. C'est donc un facteur de stress supplémentaire qui découle de ce phénomène d'accumulation. Sans accumulation, il n'y aurait pas eu besoin d'anticipation. On peut retrouver ce phénomène dans le harcèlement, le syndrome de stress post traumatique, etc.

Ce principe d'accumulation est donc important à saisir, car il est une clef de compréhension de la problématique des violences psychologiques, comme des tensions qui s'accentuent sur le long terme au sein du corps social, et tensions qui pourront aboutir à des passages à l'actes ou encore causer des tensions entre groupes sociaux. On comprend bien ici que des tensions entre groupes sociaux de quelques mois n'auront pas les mêmes conséquences que des tensions qui s'étalent sur des décennies.

On voit aussi au travers de ce principe d'accumulation pourquoi la violence psychologique est difficile à prendre en considération. Si l'on est témoin d'une raillerie on pourra se dire que ce n'est pas bien grave, mais c'est aussi oublier une vue d'ensemble, oublier que la personne a peut-être subit une accumulation de raillerie. D'ailleurs, et lorsque nous sommes stressés, ne prenons-nous pas mal une remarque désobligeante que nous aurions ignorée par ailleurs ? C'est que si nous sommes stressés c'est que nous avons peut-être déjà subit une accumulation de violences psychologiques, on retombe donc dans le phénomène d'accumulation décrit. En ce sens, il peut parfois être difficile de comprendre la réaction d'une personne sans cette vue d'ensemble, on pourra même trouver une réaction exagérée face à ce qui nous semble bénin.

La psychiatre Marie France Hirigoyen (1998) montre aussi que ce ne sont pas les individus les plus faibles qui vont être victimes de ce type de violence. Elle tend plutôt à en attribuer les causes à la

personnalité de l'individu. Une personne insoumise en sera la cible, de même qu'une personne qui ne répond pas aux normes en cours dans l'espace sociale où elle vit. Bien souvent la personne est même étrangère à ce type de violence, elle n'en serait pas actrice, elle peut même ne pas en voir l'intérêt. La cible de violence psychologique peut aussi être une personne qui va susciter de la jalousie ou de l'envie, de la même façon que d'autres études ont montré qu'une personne pleine de vie sera la cible d'un pervers narcissique qui voudra « s'approprier » cette vie qu'il n'a pas en lui (Vecchiali 2014). Ou encore dans le monde du travail lorsque l'on veut se débarrasser d'une personne pour la pousser vers la sortie. Et quelquefois toutes ces causes se mélangent. Bien souvent la personne cible, comme l'entourage, ne prennent pas conscience de la situation. On peut même entendre des « ça va, on rigole », « c'est pas méchant ».

Notons aussi que la psychologie sociale a montré que nous avions tendance à attribuer la faute aux malheurs d'une personne à la personne elle-même, que l'on « négligeait complètement les causes liées à la situation extérieure et privilégiait celles liées à l'individu » (Fischer 1997). Cette tendance peut expliquer pourquoi les victimes de violence psychologique sont souvent considérés comme plus ou moins responsables de ce qui leur arrive. Les travaux sur les pervers narcissiques montrent aussi que la victime risque dans bien des cas de se faire ostraciser par son entourage qui connaissait l'harceleur, que son entourage irait plutôt du côté de l'harceleur même une fois démasqué. La personne victime de violence psychologique pourra donc passer du statut de victime à coupable, on accentue donc ses sentiments négatifs de manière illégitime, on cherchera à justifier que ce qui lui arrive est de sa faute. Et accentuation de sentiments négatifs qui pourra donc déboucher sur une forme de violence, qu'elle prenne la forme d'une violence envers l'autre ou contre soi (dépression, suicide, drogue, etc.).

Différents psychiatres tendent également à montrer que dans nos sociétés ces actes se banalisent, quand ils ne sont pas valorisés. Ainsi, d'après le psychiatre Dominique Barbier « notre société, en perte de valeur morales, est même devenu une fabrique de pervers » (Vecchiali 2014). Comprendre donc une fabrique d'individus pratiquant toute forme de violence psychologique.

Ou encore selon Marie France Hirigoyen (2012) « […] les perversions morales se sont banalisées, sont devenues de nouvelles normes. Les critères communs caractérisant les pervers sont aussi ceux d'Homo Oeconomicus, celui qui saura se débrouiller au mieux dans notre société narcissique d'image et d'apparence. Pour réussir, il faut savoir séduire, influencer, manipuler et avancer sans trop de scrupules ». Et « On rencontre désormais beaucoup moins d'autoritarisme ou de violence direct, et beaucoup plus d'attaques perverses et de harcèlement moral ». Et « Dans notre société narcissique, il n'y a plus de limite aux désirs, et donc, il n'y a plus rien à désirer. Tout paraît possible, donc tout semble dû. Nous avons perdu le sens de l'interdit et du renoncement pulsionnel. Ce changement important est venu affecter la psychopathologie des sujets qui n'ont jamais été aussi déçus et désenchanté et qui cherchent désespérément à rehausser leur estime de soi ».

Il semble donc selon ces psychiatres que les problématiques liées à la violence psychologique tendent à prendre de l'ampleur, et cette forme de violence serait même acceptée et encouragée au niveau de nos normes sociales et autres habitudes de vie comme dit précédemment. Mais cette nouvelle normalité semble aussi affecter le bien être des individus, ce qui provient du comportement pervers en lui-même, c'est-à-dire « […] est qualifié de pervers parce qu'il implique des modalités partielles de satisfaction » (Ciccone et Ferrant 2015). En effet, comment accéder au bien-être si nous ne sommes que partiellement satisfait ?

Mais ce changement de normalité est aussi le point de vue de Michel Schneider (2002) qui parle de cette problématique par le biais du passage de nos sociétés d'une autorité à tendance paternaliste, plus direct, à une autorité à tendance maternaliste, plus indirect. Et autorité maternaliste qui tendrait justement à augmenter le narcissisme et les comportements pervers des individus, comme diminuer le sens de l'interdit et du renoncement pulsionnel. On reviendra plus tard sur ces deux types d'autorités, mais les deux points de vue traités sous des angles différents semblent se rejoindre.

On pourrait aussi rajouter que ce qui caractérise ces comportements pervers est le fait de parler à demi-mot, de sous-entendre, de rabaisser sans vraiment rabaisser, de parler de manière indirecte et un peu confuse. Donc de ne jamais être clair. Mais aussi de faire espérer sans jamais rien donner, comme de toujours faire culpabiliser la personne. Dans tous les cas le pervers cherchera à casser la confiance de la personne pour avoir une emprise sur elle. Pour approfondir et nuancer le profil psychologique de ce que l'on pourrait appeler des comportements pervers, se référer aux ouvrages sur la question[2].

Donc ce harcèlement, comme ce phénomène d'accumulation qui en découle, a été traité d'un point de vue léger dans le film *Ridicule* de Patrice Leconte. Si le point de vue est léger, la satire sociale qui en découle n'en est pas moins acerbe et juste. Ce film raconte l'histoire d'un noble de province qui monte à la cour du Roi dans le but d'obtenir des fonds pour assécher les marais de sa région qui sont causes de problèmes sanitaires.

L'obtention d'un rendez-vous avec le Roi n'étant pas possible immédiatement, le personnage principal doit donc attendre en compagnie des courtisans avec qui il passera plusieurs semaines. Au sein de ces courtisans se dégage un groupe de personnes que l'on pourrait qualifier de dominants, et qui n'auront de cesse de tenter d'humilier et de mettre en porte-à-faux le nouvel arrivant, donc de lui faire subir une sorte de harcèlement.

Ce dernier qui compte bien ne pas se laisser faire joue le jeu des joutes verbales qui visent à le rabaisser. Face aux coups de butoir et autres manipulations de ce groupe de courtisans il finit par tomber. Si la chute est physique suite à un croche-pied au milieu de l'ensemble des courtisans qui ne manqueront pas d'en rire, donc de le rendre « ridicule », elle n'en symbolise pas moins la chute psychologique et final du personnage qui entraînera son retour au pays. Suite à cette chute, et avant son départ, il ne manquera pas de rabrouer l'ensemble des protagonistes pour mieux démasquer leur comportement pervers, et bien sûr montrer que cette chute qu'ils ont tant recherchée ne pouvait n'être qu'inévitable.

Au travers de cette satire on peut voir comment à force de harceler une personne elle finit inévitablement par chuter d'une manière ou d'une autre. Où l'on voit que ce harcèlement ne vise pas un faible mais une personne qui a justement tendance à vouloir se défendre, à ne pas vouloir se laisser faire. Où l'on voit que le jeu pervers de ces courtisans vise avant tout à détruire la personne dans le but d'en ressentir une joie mauvaise[3], si ce n'est d'asseoir une certaine forme de domination vis-à-vis des autres courtisans, si ce n'est qu'elle résulte d'une certaine envie envers les talents de la personne ciblée, peut-être possible rival en devenir qui cherche à affirmer son individualité face à ceux qui n'auront de cesse de vouloir le soumettre. Que ce jeu pervers visant à rendre une personne

[2]Notamment les livres de Marie-France Hirigoyen et Hélène Vecchialli

[3]Nous appelons joie mauvaise une situation où quelqu'un éprouve un sentiment de satisfaction ou de plaisir, mais qui est teinté de négativité envers un autre. Cette négativité peut être subjective en fonction des normes morales d'un groupe ou d'une société

ridicule a poussé au suicide un autre courtisan. Que ce jeu pervers recours à toute sorte de tricheries, médisances, alliances et autres manipulations pour arriver à ses fins.

Enfin, que les motivations de ce noble de province pour trouver des fonds dans le but d'assécher les marais de sa région ne rentraient nullement en ligne de compte au sein d'un quelconque conflits d'intérêt qui aurait pu l'opposer à ce groupe de courtisan, le but était bien de le faire chuter pour le plaisir de le voir chuter, si ce n'est une demande de soumission implicite vis-à-vis du nouvel arrivant qui ne veut pas se laisser faire.

Où l'on voit donc toutes les caractéristiques d'une violence psychologique liée à un phénomène d'accumulation, donc d'un processus de harcèlement qui entraînent une chute inexorable. Où l'on y voit toutes les caractéristiques et les conséquences possibles cités précédemment. Par exemple une certaine naïveté du personnage principal qui a voulu se défendre à la loyal, d'une différence de caractère entre des pervers manipulateurs et leur cible qui ne se doute peut-être pas que d'autres peuvent agir de la sorte, car il n'agirait pas lui-même de cette façon. Un autre point que Marie-France Hirigoyen met en avant dans les problématiques de harcèlement, et qu'elle voit aussi comme une motivation chez les pervers de vouloir détruire ce qu'ils ne possèdent pas. Donc ici une certaine noblesse d'esprit, si ce n'est d'innocence, qu'ils cherchent à salir pour ramener leur cible à leur niveau. Une motivation qu'elle a constatée à maintes reprises dans les cas de harcèlement, donc dans le choix de la victime.

À un niveau sociétal cette attitude revient à un nivellement par le bas. Nivellement par le bas si la victime possède des qualités que d'autres lui envient et qui aurait pu servir à l'ensemble du corps social, mais qualités qui pourraient remettre en cause le groupe dominant. Nivellement par le bas encore si la victime ne répond pas aux normes sociales en cours, donc ce qui pourrait empêcher l'évolution des normes dans un sens peut-être plus positif, comme ce qui pourrait empêcher toute sorte de créativité par l'annihilation de tout ce qui va à l'encontre des normes en cours.

Ces deux problématiques liées à l'envie et au comportement normatif sont complexes et redondantes au sein d'une société, elles seront étudiées plus en détail dans la suite de cet ouvrage. Mais l'on commence à voir que certains de nos modes de fonctionnements sont susceptibles de nous priver d'élément potentiellement innovants, donc qui permettrait à une société de s'améliorer, de s'adapter, ou tout simplement d'augmenter ses chances de survie d'un point de vue de la théorie de l'évolution ou simplement d'un point de vue stratégique.

Où l'on voit aussi que ce type de violence qui s'exerce de manière tempérée reflète la violence de nos modes de fonctionnement dans la vie de tous les jours. Mais aussi que si nous avons condamné la violence physique, parfois sous prétexte d'être plus civilisé, il n'en est pas moins vrai que la violence reste de mise vis-à-vis de certains modes de fonctionnement. Mais il n'en reste pas moins vrai que si ce noble de province avait fait usage de violence physique il aurait subi la réprobation générale.

Pourtant il est difficile de voir dans cette violence insidieuse qui a entraîné le suicide d'un autre courtisan un surplus de civilisation, comme si c'était une violence plus acceptable que la violence physique. Ces courtisans ne font qu'utiliser la violence symbolique et la tricherie en lieu et place de la violence physique pour conserver ce rang social.

Est-on réellement en droit de condamner la violence physique si l'on ne condamne pas la violence psychologique qui au fond n'est pas moins pire ? Est-ce plus intelligent de pousser quelqu'un au

suicide que de le tuer soi-même sous prétexte que l'on ne risque pas de représailles judiciaire ? Mais serait-on capable de courage physique, de faire face à une répression judiciaire ou sociale, ou n'est-ce pas une excuse pour justifier une certaine lâcheté que de condamner la violence physique tout en faisant preuve de violence psychologique en toute bonne conscience ; parce que l'on ne risque pas la prison, parce que l'on ne risque pas une forte réprobation sociale ? Mais le terme civilisé dans ce cas a-t-il encore un sens ou n'a-t-on pas réellement conscience de ce qu'est la violence psychologique ? A-t-on réellement conscience d'un tel type de violence, ou n'est-ce qu'une forme d'ignorance qui nous empêche d'en voir les conséquences ?

Mais maintenant que nous avons brièvement défini ce qu'était la violence psychologique et ce qu'était le phénomène d'accumulation qui peut lui être associé, voyons justement les conséquences d'une violence psychologique.

Conséquences des violences psychologiques

Toute violence psychologique engendre du stress, commençons donc par voir ce que le stress est susceptible d'engendrer chez un individu.

Si la question de l'influence du stress comme facteur de provocation de certaines maladies n'est pas toujours tranchée en fonction des experts et des types de maladie, il est indéniable que le stress a des répercussions sur la santé physique, comme refréner sa colère d'ailleurs. Des études en psycho immunologie ont ainsi montré *« qu'une situation de stress entraîne une baisse des défenses immunitaires »* (Fischer 1997).

On notera à ce propos des expériences menées en psycho-immunologie sur des humains comme sur des rats de laboratoire à propos de l'influence du stress et des réactions possibles sur nos défenses immunitaires :

« Ainsi une étude menée auprès d'étudiants en chirurgie dentaire a montré, durant la période des examens, une atténuation des défenses immunitaires mesurée notamment par un taux d'immunoglobuline faible dans la salive. »

« Au cours d'une expérience menée sur des rats de laboratoire, on a exposé deux groupes de rats à des décharges électriques ; dans un cas ils pouvaient arrêter la décharge et dans l'autre, non. Les résultats ont montré que les rats qui ne pouvaient pas arrêter la décharge ont manifesté une diminution de leur défense immunitaire. On peut donc dire que la confrontation à une réalité inévitable se traduit par une diminution des défenses immunitaires. En revanche lorsque l'on donne à l'animal la possibilité d'éviter des décharges, même dans une situation de stress élevé, celle-ci n'a pas d'effet clairement déterminé sur l'immunité et, dans certains cas, les défenses immunitaires sont renforcées. » (Ibid.).

On retrouve bien dans ces deux cas une baisse des défenses immunitaires à cause d'un facteur de stress. Toutefois la deuxième expérience est d'autant plus intéressante qu'elle met en relief un facteur de stress qui a la possibilité ou non d'être interrompu. Ainsi, si l'on remplace la décharge électrique par des provocations et autres railleries que l'on peut trouver dans les cas de harcèlement psychologique, et donc susceptibles d'engendrer du stress, on peut comprendre que l'on aura tout intérêt à ce que cela cesse, à vouloir « arrêter la décharge », que le « prendre sur soi » a finalement ses limites.

En effet, la baisse de nos défenses immunitaires est loin d'être une conséquence anodine, elle relève au final d'une agression physique au sein de notre corps. Cette situation peut donc expliquer des passages à l'acte dans le but d'arrêter ce processus de violence psychologique, d'autant plus si d'autres moyens n'ont pas fait leur preuve.

En ce sens aussi, la violence psychologique est la mère des violences physique, comme de toute formes de violences et autres tensions. S'il y a impossibilité d'arrêter un tel processus, la personne pourra, à cause de cette accumulation de stress, tomber en dépression, développer toute sorte de maladie psychosomatique, ou même se suicider dans les cas les plus extrêmes. Ce sont des réactions qui ont été vues récemment dans des cas de harcèlement psychologiques, notamment lorsqu'ils sont intervenus par le biais de réseaux sociaux et ont entraîné les suicides d'un(e) adolescent(e)[4].

Bien sûr cette relation entre subir du stress et vouloir l'empêcher par un passage un l'acte n'est qu'une hypothèse qui nécessiterait des recherches plus poussées pour être validé. Toutefois il a été prouvé le cerveau et le système immunitaire sont en dialogue permanent (Rustenhoven et Kipnis 2022) donc que notre cerveau sera au courant de cette baisse des défenses immunitaires, donc qu'une réponse pourra y être apporté pour faire remonter ces défenses immunitaires. Toutefois il est prouvé que le stress chronique peut entraîner des passages à l'acte.

Nous nuancerons également cette baisse des défenses immunitaires en cas de stress aigue, comme lors d'un saut en parachute par exemple. Dans ce cas il y a une hausse des défenses immunitaires. Toutefois cela n'enlève en rien ce lien de causalité entre stress chronique et baisse des défenses immunitaires.

Enfin en ce qui concerne le stress chronique comme facteur qui favorise les maladies somatiques on citera notamment les maladies cardiovasculaires, l'apparition et le développement des tumeurs cancéreuses et les maladies neurologiques qui favorisent les maladies mentales[5]. Enfin, les maladies somatiques chroniques peuvent engendrer du stress à leur tour[6]. On note ici la possibilité d'un cercle vicieux entre maladie somatique et stress qui vont tendre à se favoriser réciproquement.

Toujours d'un point de vue biologique, les épisodes de stress répétés tendent à endommager le lobe préfrontal qui est le centre du contrôle de l'attitude au niveau du cerveau. Il permet de ressentir de la culpabilité ou du remords, de développer de l'empathie et d'avoir une « conscience » (Lee 2019).

Endommager cette partie du cerveau va donc tendre à « déshumaniser » un individu, le rendre moins social si l'on veut parler de quotient émotionnel dont les caractéristiques précités sont partis prenantes, être facteur à risque en ce qui concerne des attitudes violentes, donc tendre aussi à ne pas faciliter l'intégration, qui demande aussi des aptitudes liées à ce lobe préfrontal, d'individus victimes de discriminations répétés et dont on leur reproche souvent, et pourtant, ce manque d'intégration.

Le stress a aussi d'autres effets néfastes, il peut aussi empêcher l'individu d'avoir des raisonnements rationnels ou encore « posés », de la même façon qu'il diminue les facultés de concentration.

[4] Il suffit de taper dans un moteur de recherche « harcèlement suicide adolescent »
[5] https://shs.cairn.info/revue-defense-nationale-2023-HS4-page-32?lang=fr
[6] https://shs.cairn.info/l-aide-memoire-de-psychologie-medicale--9782100570157-page-251?lang=fr

Face à une accumulation de stress il vaut mieux ne pas être en situation délicate, les réactions pourront être défavorables pour la personne, et réactions défavorables qu'elle n'aurait peut-être pas eues s'il n'y avait pas eu des influences extérieures néfastes. Ces influences extérieures qui apportent du stress à un individu peuvent donc, en plus de ce que l'on pourrait qualifier d'« agression physique » via une baisse des défenses immunitaires, amener la personne à prendre des décisions qui seront susceptibles d'aggraver sa situation dans la vie de tous les jours, donc de le faire rentrer une fois de plus dans un cercle vicieux néfaste suite à la prise de mauvaises décisions.

Rajoutons encore que si la personne se focalise sur ce qui lui engendre du stress, et d'autant plus si c'est inévitable, *« Le stock limité de ressources cognitive s'est épuisé, et cela peut conduire les gens à faire des choix irrationnels »* (Stiglitz 2012).

En d'autres termes, la focalisation sur ce qui est source de stress pourra diminuer d'autant le temps de réflexion pour réfléchir à des choses plus constructives, pourra diminuer le temps de réflexion nécessaire et disponible pour prendre de bonnes décisions. Ce qui pourrait aussi, en plus de prises de mauvaises décisions, faciliter des passages à l'acte incohérents, donc une mise en danger potentiel d'individus, si ce n'est la personne elle-même.

Mais le stress en lui-même qui est source de malaise poussera l'individu à réagir. Il se peut donc que la personne puisse dans ce type de contexte faire preuve de violence pour mettre fin à de telles provocations, que cette violence soit tournée vers l'extérieur ou sur elle-même (dépression, suicide, drogue, etc.). Mais aussi une possibilité d'impuissance à arrêter le processus avec les conséquences que cela aura si l'on prend l'exemple des harcèlements en réseau, qu'ils soient au sein d'une entreprise, d'un établissement scolaire, et pire encore sur des réseaux sociaux qui offrent bien souvent la protection de l'anonymat et de la distance, ou tout simplement de la facilité de pouvoir nuire.

La victime se retrouvera donc bien souvent dans l'impossibilité d'arrêter le processus, et même quoi qu'elle puisse faire, en raison du rapport de force désavantageux qui encouragera souvent la force du nombre à prendre le dessus coûte que coûte face à celui ou celle qui se rebelle comme le montre de nombreux cas de harcèlement.

On peut déjà voir que le stress qui ne manquera pas de survenir lors de violences psychologiques répétées est susceptible de provoquer des maladies physiques en fonction de l'intensité de cette violence. En ce sens la violence physique n'a donc rien à envier à une violence psychologique, car elle est susceptible d'entraîner des dégâts physiques en plus de dégâts psychologiques bien souvent invisibles.

On voit aussi que le stress peut amener à faire des choix incohérents, ce qui peut avoir des conséquences multiples et néfastes dans la vie sociale de tous les jours, pour soi comme pour les autres. Et conséquences qui pourront tout autant avoir des répercussions socio-économiques, que ce soit à cause de la prise de mauvaises décisions, de relations dégradées dans le monde du travail, d'absentéisme en cas de maladie, de passage à l'acte, de suicide, etc. Mais aussi de faire rentrer l'individu qui en est victime dans une sorte de cercle vicieux dont il est toujours difficile de sortir comme on vient de le voir.

De surcroît, si l'on se réfère aux travaux de la psychiatre Marie-France Hirigoyen (1998), il y est démontré que la violence psychologique peut être plus néfaste que la violence physique, qu'elle peut détruire plus violemment une personne et laisser des traumas plus importants. Aussi : « Nous

savons maintenant qu'une agression verbale peut être aussi traumatisante que la violence physique » (Lee 2019). C'est aussi ce que confirme un rapport du CICR sur la torture psychologique qui tend à montrer que les pires cicatrices ne sont pas toujours physiques[7], tout comme les travaux réalisés à propos des traumas engendrés par les victimes de pervers narcissiques[8], ou encore les travaux de Hildyard et Wolfe (2002) : « l'abus psychologique, le rejet et la négligence de l'autre, qui sont moins visibles, mais peuvent être plus durables que la violence physique ».

On pourrait aussi citer l'exemple d'études sur la discrimination (une forme de violence psychologique) qui stipulent qu'au niveau émotionnel les personnes victimes de discrimination présentent un sentiment d'injustice, des affects négatifs (honte, tristesse, éventuellement dépression), du stress et de l'anxiété. Que « l'expérience répétée d'épisodes négatifs de stigmatisation et/ou de discrimination peut aussi se traduire par l'installation d'une anxiété relative aux interactions avec autrui et, plus généralement, par une méfiance et une hostilité envers la société dominante et au bout du compte de l'agressivité et un passage à l'acte.

Une répétition de ce phénomène peut aussi entraîner un sentiment de manque de contrôle chronique, d'impuissance face aux événements qui peut aboutir à une détérioration de la santé physique. » (Légal et Delouvée 2015). Cette discrimination peut bien évidemment être lié au racisme, mais aussi à tout type de bouc-émissaire qui sans parler de différence ethnique pourra subir une discrimination à cause d'une déviance par rapport aux normes sociales en cours (on pourra parler de mouton noir ou d'effet brebis galeuse en psychologie social).

De la même façon, plusieurs études font le rapport entre PTSD (syndrome post-traumatique en français) et discrimination. Les conséquences d'un PTSD sont des problèmes de mémoire, des difficultés à se concentrer, des sommeils agités, de l'anxiété, de la dépression, des changements de personnalité, de l'irritabilité ou des attitudes agressives, une tendance à s'isoler, ou encore une attitude de fuite face à ce qui a provoqué le trauma (Lee 2019).

C'est pourquoi au regard de toutes ces conséquences néfastes liées à la violence psychologique Marie-France Hirigoyen affirme : « un mot peut tuer », ou Hélène Vecchialli parle de « crime psychologique ».

Mais voyons maintenant ce qui peut accentuer ou non des violences psychologiques par le biais de variables individuels et déterministes.

Les variables individuels et déterministes vis-à-vis de la violence psychologique

Toute violence psychologique n'aura pas forcément les mêmes effets en fonction des individus et du contexte. Mais avant d'aborder ces points, on peut déjà répéter, si ce n'est affirmer, qu'à un niveau social ce type de violence est mal pris en compte au contraire de la violence physique, ce qui n'aide pas les personnes qui en sont victimes, on ne reconnaît pas leur mal, et d'autant plus que nos sociétés tendent à banaliser ces types de comportements.

Toujours au niveau social ce type de violence peut même se faire passer pour de l'humour. Dans le but de ne pas tout confondre, on peut déjà noter qu'il y a une différence entre « rigoler de » et

[7]https://web.archive.org/web/20110814233749/https://www.icrc.org/fre/resources/documents/article/review/review-867-p591.htm

[8]Voir en ce sens les livre de Marie-France Hirigoyen, d'Hélène Vecchialli et d'autres

« rigoler avec ». Que s'il n'y a que du « rigoler de » alors il sera bien difficile de voir ça comme une forme d'humour.

Il y a aussi une difficulté à démontrer la violence psychologique de la même façon qu'il est toujours difficile de démontrer un harcèlement moral. Cette difficulté à montrer aux autres ce type de violence inflige une peine supplémentaire à l'individu qui en est victime. Déjà parce qu'il aura du mal à trouver l'empathie souvent nécessaire pour guérir une blessure à propos d'une chose que les autres ne perçoivent pas ou minimisent.

On aura bien souvent tendance à être empathique envers celui qui a subi une blessure physique, principalement parce qu'il nous est facile de comprendre le mal qu'elle provoque. Cette empathie qui apporte bien souvent des sentiments positifs comme de la compréhension ou de l'affection à la personne qui en est victime sera plus difficile à trouver pour une victime de violence psychologique. Plus difficile à trouver car les personnes auront du mal à la comprendre si elle ne voit pas de leurs yeux la blessure infligée qui reste donc dans le domaine de l'abstrait contrairement à une violence physique, et aussi du mal à la comprendre si elles n'ont pas vécu ce type de violence.

Il y aussi souvent un effet de honte associé à ce type de violence qui fait que la victime aura du mal à se confier, à partager sa douleur. Il arrive même que la victime passe pour faible, ce qui là encore augmentera son mal-être au lieu de l'atténuer, ce qui pourra lui donner toute sorte de ressentiments supplémentaires.

Injustice car comme on l'a vu précédemment, une victime de violence psychologique n'est pas faible dans la majorité des cas, mais est pris pour cible à cause d'une indépendance d'esprit, des qualités que les autres lui envient, ou encore une déviance face aux normes établis. Il arrive même qu'après avoir subi ce type de violence son entourage lui tourne le dos, ou passe du côté de l'agresseur pour tout un tas de raisons comme l'a montré la psychiatre Hélène Vecchiali.

Injustice encore car comme il est difficile de démontrer ce type de violence le coupable pourra être difficilement puni vis-à-vis de la justice, ce ne sont pas des « coups et blessures ».

Injustice enfin si la personne cherche à se défendre et passe à l'acte, et d'autant plus que les préjudices engendrés par ce type de violence, et comme prédit par les sciences sociales, peuvent tendre à rendre la personne agressive, elle passera alors aux yeux de tous du statut de victime (donc bien souvent non reconnu pour les causes citées précédemment) à celui de coupable. Donc une fois de plus une sorte de double peine que ne subissent pas les victimes de violence physique.

Mais au-delà de ce contexte social qui tend à minimiser ce type de violence, lorsque ce n'est pas à l'encourager, donc à ne pas aider la personne à en guérir, mais à lui apporter des ressentiments supplémentaires, il y a bien sûr le contexte individuel qui fera qu'une personne réagira de manière différente en fonction de ce type de violence.

Il y a bien sûr la force de caractère de la personne, nous sommes tous plus ou moins capable d'encaisser une dose de stress de quantité variable en fonction de notre nature intrinsèque et/ou de notre histoire. Mais aussi à cause de son type de personnalité qui fera qu'elle pourra être plus facilement ou non la cible de telles violences. Est-elle déviante vis-à-vis du groupe social à l'intérieur duquel elle évolue, suscite-telle de l'envie, de la jalousie, est-elle insoumise ? Mais il y a aussi l'historique de la personne, a-t-elle déjà subit des violences similaires qui lui ont laissé des traumas, donc qui accentueront la violence ressentie face à une situation qui lui rappellera ces traumas ? Etc.

Ensuite il y a l'entourage de la personne à prendre en compte. Son entourage peut-il lui apporter du réconfort, est-il neutre, lui apporte-t-il un stress supplémentaire ? D'ailleurs la personne a-t-elle un entourage ou est-elle isolée ?

Si l'on joue le jeu des extrêmes, une personne pauvre et esseulée vivant au sein d'un quartier insalubre et conflictuel ne pourra pas accumuler la même dose de stress sans « craquer », ou encore prendre de mauvaises décisions qui empireront sa situation au lieu de l'améliorer comme on l'a vu plus haut. Alors qu'une personne éduquée et à l'abri du besoin au sein d'un foyer aimant dans un quartier huppé et protégé aura plus de facilité à encaisser un stress venant de l'extérieur étant donné son environnement permettant de le compenser et non pas de l'augmenter.

La capacité à compenser du stress accumulé ne peut donc pas être comparable dans les deux cas, et elle est bien indépendante de la personnalité propre de l'individu. On peut comprendre une fois de plus la difficulté à voir uniquement une « culpabilité » de la personne victime de violence psychologique. Comme l'on peut voir toute la difficulté que l'on a à pouvoir comprendre une accumulation de violences psychologiques.

Conclusion

On a donc vu ce qu'était la violence psychologique et le phénomène d'accumulation. Que les conséquences d'une violence psychologique n'ont rien à envier à une violence physique.

Que contrairement à une violence physique, le manque de reconnaissance d'une telle violence n'aide pas les personnes qui en sont victimes à compenser le stress reçu, et donc à trouver l'empathie nécessaire pour aider à la guérison des blessures dans la plupart des cas.

Que le stress via une baisse des défenses immunitaire peut engendrer des maladies somatiques, donc une violence physique.

Que le stress peut être facteur de prise de décision irrationnel, donc potentiellement néfaste pour l'ensemble de la société en plus de la personne elle-même.

Que la violence psychologique peut entraîner ressentiments et violences physiques, donc là encore potentiellement néfaste pour l'ensemble de la société et les rapports humains nécessaires à toute vie en société.

Que la violence psychologique peut avoir des conséquences socio-économiques à cause d'une détérioration possible de ces rapports humains, d'une mauvaise ambiance au sein de l'entreprise, d'un manque de productivité à cause de ces facteurs ou de l'absentéisme en cas de maladie, de dépression et autres burn-out.

Mais aussi que nos sociétés ont du mal à prendre en considération un tel type de violence et à le condamner, lorsque ce ne sont pas nos sociétés actuelles qui tendent à encourager de tels types de violences et autres comportements pervers. On a vu enfin que ces violences pourront être vécues différemment par les personnes qui en sont victimes, en fonction de leur personnalité comme de facteurs extérieurs.

On voit donc que ces phénomènes de violence psychologique ne sont pas à prendre à la légère. Bien sûr pour la personne qui en est victime, mais aussi pour l'ensemble du corps sociale qui prend le risque de voir cette violence retournée contre lui. C'est donc un facteur de tensions et de violences qui va nuire au tissu socio-économique, et c'est pourquoi le point de vue pris ici est qu'elle devrait être comprise, condamnée et ne pas être encouragée, donc au même titre que la violence physique.

On notera tout de même que notre société a fait des progrès en ce qui concerne les violences psychologiques et autres discrimination liés aux différents types de racisme ou de ce que l'on appelle les minorités, notamment en ce qui concerne leurs reconnaissances et une certaine prise de conscience.

Toutefois le chemin semble encore long en ce qui concerne de voir ce type de violence reconnu au moins comme l'égale d'une violence physique pour ce qui est des rapports sociaux de tous les jours, et d'autant plus à les voir au moins égale que les conséquences de ce type de violence sont souvent supérieures et plus destructrices que ceux liés à des violences physiques. Cela nécessiterait peut-être une prise de conscience, donc une éducation, sur les conséquences de ce type de violence. Sur ce point des choses existent, comme des formations visant à faire diminuer les phénomènes de harcèlement scolaire[9].

Mais continuons, on a pu voir que le stress d'une violence psychologique peut être plus ou moins compensé en fonction de sentiments positifs que l'on recevra par son entourage. Nous allons maintenant tenter d'approfondir cette logique liée à l'échange de sentiments positifs et négatifs en rapport avec les phénomènes de violence.

Échanges de sentiments positifs et négatifs

Nous allons maintenant nous concentrer sur l'échange de sentiments entre individus et la thèse est la suivante : au plus un individu aura des sentiments négatifs en lui, au plus il sera potentiellement producteur de violence envers les autres ou lui-même, et que cette violence prenne la forme d'une violence psychologique ou physique. C'est aussi ce que nous avons tenté de montrer dans le chapitre précédent, notamment le fait que la discrimination pouvait rendre agressif l'individu qui en est victime. Cette vision servira à mieux comprendre les causes qui aboutissent à des tensions au sein du corps social. On s'en servira dans la suite de cette étude.

La littérature définit plusieurs termes en fonction de ce que nous ressentons et de la manière dont nous le ressentons. On pensera à des termes comme émotion, affect, humeur, etc. Nous appellerons ici sentiments ce que nous ressentons, que ce que nous ressentons soit positif, négatif ou neutre. Le terme sentiment sera donc pris dans un sens large.

Type d'échange

Partons maintenant du principe que chaque individu peut émettre ou recevoir des sentiments positifs, négatifs ou neutres. On se focalisera maintenant sur la problématique de la réception de

[9]Voir par exemple l'association http://www.adn-kids.com

sentiments négatifs étant donné que ce sont ce type de sentiments qui sont en relation avec les problématiques de violence, ou encore que toute forme de violence engendre des sentiments négatifs. Lors de la réception d'un sentiment négatif l'individu aura basiquement trois choix :

- Garder ce sentiment négatif (rémanence)
- Évacuer ce sentiment négatif reçu (évacuation)
- Transformer et/ou compenser ce sentiment négatif en quelque chose de positif ou neutre, seul ou via l'apport de sentiments positifs par un tiers (compensation positive)

Le terme de rémanence, c'est-à-dire la persistance d'un phénomène après disparition de sa cause, semble bien convenir à la situation qui consiste à ressentir en soi-même le sentiment négatif émis par un tiers pendant un laps de temps indéterminé. Parce que même si la cause qui consiste à recevoir ce sentiment n'existe plus, il n'en est pas moins vrai que dans ce cas de figure il reste la sensation de ressentir un sentiment négatif.

La conservation de plusieurs sentiments négatifs dans le temps par le biais de ce phénomène de rémanence correspond au phénomène d'accumulation vu précédemment, phénomène qui tend donc à augmenter le ressenti négatif proportionnellement au temps passé et aux sentiments négatifs reçus, on peut aussi parler de ressentiments en fonction des situations. Dans ce cas de figure de rémanence l'individu va donc tendre à garder les sentiments négatifs qu'il va recevoir, donc avec toutes les conséquences que l'on a pu voir dans le chapitre précédent, que ce soit vis-à-vis du phénomène d'accumulation, ou du stress induit par un ressenti négatif.

Le phénomène d'évacuation d'un sentiment négatif reçu peut être entendu à court, moyen ou long terme. C'est-à-dire que l'accumulation de sentiments négatifs peut entraîner dans le temps un phénomène d'évacuation pour se sentir mieux, tout comme un processus d'évacuation immédiate. Ce phénomène qui prendra la forme d'une évacuation des sentiments négatifs reçus pourra se réaliser au détriment des autres. Au détriment de celui ou ceux jugés responsables d'avoir émis ces sentiments négatifs, ou bien au détriment d'un bouc-émissaire. Et principe du bouc-émissaire qui consiste à s'en prendre à une personne qui n'est pas responsable de la situation, mais où bien souvent un rapport de force avantageux permet de faciliter l'évacuation des sentiments négatifs que l'on ressent sur ce bouc-émissaire. Et principe du bouc-émissaire que l'on peut voir à l'œuvre au sein de structures hiérarchiques lorsqu'un supérieur passera ces nerfs sur son subordonné, qui lui-même les passera sur son subordonné, etc.

Dans le premier cas le processus peut se rapprocher de ce que l'on nomme justice, légitime défense, ou dans une perspective un peu différente, vengeance. Mais dans ce premier cas, l'évacuation se fera toujours à l'encontre de responsables et non d'innocents. En revanche l'évacuation de sentiments négatifs envers un bouc-émissaire ne peut pas rentrer dans ce cadre, et sera un acte forcément illégitime. Nous éludons volontairement ici le cas de rejeter de sentiments négatifs sur autrui par erreur, gratuitement, ou encore à cause un conflit d'intérêt.

On notera donc dès à présent, et s'il était besoin de le montrer, que l'évacuation de sentiments négatifs dans une optique de légitime défense est totalement différente d'une évacuation de sentiments négatifs envers un bouc-émissaire ou tout innocent. Les actions illégitimes et leurs conséquences seront d'ailleurs étudiées plus en profondeur dans le prochain chapitre.

Enfin le phénomène de compensation positive permet de compenser un sentiment négatif par le biais d'un apport de sentiments positifs. Par le biais de tiers (affection, amour, empathie, etc.), par

soi-même si l'on prend l'exemple de l'art, de la méditation, du sport et de bien d'autres choses qui peuvent nous apporter des sentiments positifs. On entend souvent dans le langage commun que le sport permet d'évacuer des sentiments négatifs. Nous pensons ici qu'il ne s'agit pas d'évacuation, mais plutôt que le sport permet de compenser un sentiment négatif par le biais d'un apport de sentiments positifs qu'il va nous procurer.

En revanche on peut également transformer ce sentiment négatif s'il va par exemple nous servir de moteur pour faire quelque chose de positif (un facteur de motivation par exemple). Et ce type de transformation sera également un moyen de compenser par le biais d'apport de sentiments positifs. C'est pour cela que nous gardons le terme de compensation positive dans le cas d'une transformation de ce type.

Nous utilisons aussi le terme compensation positive dans le sens où une évacuation est aussi une sorte de compensation, nous souhaitons donc faire une différence. Ce qui ne veut pas dire non plus qu'un phénomène d'évacuation sera forcément négatif. Pas forcément négatif si par exemple le phénomène d'évacuation est employé pour faire justice, donc par le biais d'une action légitime et proportionné. On rejoindrait alors dans ce cas le phénomène de transformation.

Dans un sens plus général ces trois phénomènes que sont rémanences, évacuation et compensation positive peuvent se mélanger les uns aux autres pour un même individu. En d'autres termes, selon les expériences de la vie de tous les jours tous ces phénomènes peuvent avoir lieu, et avoir des sortes de ponts les uns envers les autres. Ainsi une rémanence pourrait être utilisée comme facteur de motivation dans le but de compenser en nous apportant des sentiments positifs par le biais d'une évacuation légitime, et donc transformer ce qui était négatif en positif. Etc.

En fait on peut parler de phénomènes d'échange entre sentiments négatifs et positifs, où les uns peuvent neutraliser les autres, et où la somme des uns peut prendre le dessus sur les autres. Comme l'on peut donc parler de phénomène de transformation lorsque des sentiments négatifs sont utilisés pour aboutir à quelque chose de positif.

Si par exemple le terme ressentiment à une vision majoritairement négative envers la personne qui en est victime dans le sens où elle pourrait commettre des actes négatifs, des études tendent à montrer qu'un individu ayant des ressentiments peut aussi s'en servir pour faire des choses positives et aurait tendance à favoriser des notions tels que la justice.

Dans tous les cas, l'idéal serait bien sûr de faire en sorte qu'une société ne favorise pas l'émergence de ressentiments chez les individus qui la compose. Un des buts de cette étude est justement de déterminer les différentes causes de l'émergement de tels sentiments au sein d'une société.

Notion d'état émotionnel

On peut aussi poser comme hypothèse que chaque personne possède un état en fonction des sentiments négatifs et positifs qu'elle a en elle. On nommera cet état, état émotionnel. Donc que cet état émotionnel pourrait correspondre à la somme des sentiments négatifs et positifs que l'on a en nous à un instant donné. Et état émotionnel qui sera tributaire de ce phénomène d'échange, donc des sentiments négatifs et positif que l'on reçoit ou que l'on émet dans la vie de tous les jours.

On pose aussi l'hypothèse que plus cet état émotionnel tendra vers le positif, plus la personne aura de chance d'être bien avec elle-même et les autres, et inversement. Et bien avec les autres, car elle aura moins tendance à être tenter d'évacuer un sentiment négatif vers un autre si elle ressent plus de positif que de négatif en elle. Un état émotionnel trop négatif pourra aussi tendre vers ce que l'on appelle un « burn out » avec des conséquences néfastes d'un point de vue socio-économique comme on l'a déjà vu au premier chapitre, et non seulement personnel.

Si l'on reprend la discussion sur les variables individuelles et déterministes que l'on a vu au chapitre sur la violence psychologique, cet état émotionnel pourra donc dépendre de nombreux facteurs, de la même façon qu'un sentiment négatif, ou une expérience, sera perçu différemment en fonction de la nature d'un individu et des différentes variables déterministes liées à son environnement ou à son historique. Son historique, car une situation qui rappellera à la personne de mauvais souvenirs, ou encore des événements traumatisants, n'aura pas le même effet qu'une situation neutre. On parle donc ici de traumas qui accentueront l'intensité des sentiments négatifs ressentis par l'individu.

On pourrait également rapprocher cet état de fait à un phénomène d'accumulation. Le phénomène d'accumulation ne fait finalement qu'augmenter les ressentis négatifs de l'individu. Lors d'un événement traumatisant il y a une forte intensité négative ressentie qui pourra être similaire à une accumulation de sentiments négatifs de faibles intensités sur un certain laps de temps, on peut donc rapprocher ces deux phénomènes à propos de cette intensité négative ressentie, comme l'on peut parler de ressentiments.

Donc au final, on retombe sur une expérience que l'on pourrait qualifier de traumatique (par exemple si l'on a vécu avec un conjoint pervers-narcissique, ou si l'on a connu un phénomène de harcèlement psychologique ; donc un fort ressenti négatif face à une situation donnée, ou du moins qui peut rappeler cette situation). L'analogie s'arrête déjà à ce niveau, et dépendra de nombreux facteurs pour que soient similaires, tant vis-à-vis des ressentis que des réactions d'un individu, un trauma lié à une situation unique de fort ressenti négatif, et un phénomène d'accumulation lié à la somme de sentiments négatifs de plus faibles intensité reçus et qui engendrent un phénomène de rémanence.

Nous rappelons d'ailleurs que les discriminations sur le long terme peuvent engendrer des PTSD, donc des expériences traumatiques. Et la discrimination est une forme de violence psychologique génératrice de sentiments négatifs. Comme nous rappelons que la discrimination n'est pas réservée aux différences ethniques, mais à toute forme de rejet qui peut avoir lieu lorsqu'un individu ne se conforme pas au groupe où il évolue, ou encore le rejet d'un individu qui appartient à un autre groupe qui peut être d'une classe sociale différente, d'une sensibilité politique différente, de choix de vie différents, etc. Donc le rejet d'un individu « différent ».

La réception d'un même sentiment négatif peut donc rendre une personne plus malheureuse ou agressive qu'une autre en fonction de son état émotionnel générale et/ou face à un type de sentiment/action. L'état dans lequel nous sommes lors de la réception d'un sentiment négatif peut donc nous influencer. Et même si l'on met de côté la complexité d'une personnalité et les variables déterministes pour expliquer une réaction, l'état émotionnel d'une personne à un instant donné peut déjà expliquer beaucoup étant donné qu'un état émotionnel négatif tendra à engendrer des réactions plus négatives qu'un état émotionnel positif.

On laissera ici le soin à plus spécialiste de faire le lien entre personnalité et réaction en dehors de ce que l'on nomme l'état émotionnel, ou encore si cet état émotionnel peut influencer la personnalité

d'un individu. Donc à même de pouvoir déterminer quelle est la cause et l'effet, de même que l'influence d'un état émotionnel tel qu'on l'entend ici, en ce qui concerne les troubles de la personnalité et autres troubles psycho-pathologiques. Problématique qui sort donc du cadre de cet ouvrage.

Si l'on se place maintenant d'un point de vue sociétal, on pourra dire que plus de personnes au sein d'un corps social auront de sentiments positifs, plus le corps social dans son ensemble dégagera des sentiments positifs et inversement. On peut donc poser comme hypothèse que la paix sociale dépendra de la somme des sentiments positifs et négatifs engendrés et émis par l'ensemble des individus d'un corps social.

En d'autres termes, que l'état émotionnel d'un corps social dépendra de la somme des états émotionnels des individus qui le composent. On peut en effet penser qu'un état émotionnel négatif pour un corps social tendra vers une destruction, de la même façon qu'un état émotionnel négatif d'un individu tendra vers une destruction (seul ou en agressant des tiers). On a déjà vu au cours de l'histoire des groupes se former autours d'un état émotionnel négatif envers des individus ou groupes, la guerre étant l'extrémité de ce processus de formation de groupe.

Pour revenir aux processus d'évacuation et de transformation positive, on peut dire que ce sont des processus de compensation visant à conserver un état émotionnel positif.

À un niveau individuel on a pu voir que l'accumulation de sentiments négatifs chez un individu sans processus d'évacuation, ou de transformation positive, pourra détruire la personne à petit feu, voir dans les cas extrêmes la pousser au suicide. Le stress issu de l'accumulation de sentiments négatifs qui est responsable de la baisse de nos défenses immunitaires, est facteur de maladies somatiques et autres maladies psychiques, psychosomatique, etc.

Dans le but de ne pas accumuler du stress, donc dans une optique d'instinct de survie, un individu aura tout intérêt à compenser une réception de sentiments négatifs, d'une manière ou d'une autre. C'est aussi ce que l'on a vu avec l'expérience sur les souris qui pouvait arrêter une décharge au premier chapitre.

Pour résumer, un processus de compensation vise à conserver un état émotionnel positif, et dans une optique de survie tout individu aura intérêt à conserver un état émotionnel positif. Et cette compensation pourra se faire aux détriments des autres si l'on retombe sur le processus d'évacuation ou non, donc à contribuer ou non à la propagation de sentiments négatifs au sein d'un corps social.

Basiquement on peut penser que la propagation de sentiments négatifs au sein d'un corps social tendra à s'arrêter lors d'un processus de transformation positive, ou lors d'un processus d'évacuation s'il est lié à un phénomène de justice.

Dans le cas d'un processus d'évacuation envers un bouc-émissaire on peut penser que la propagation de sentiments négatifs aura tendance à continuer en raison du côté illégitime de l'acte.

Bien sûr, et comme on continuera de le voir, les choses sont plus complexes et de nombreux facteurs rentrent en ligne de compte en ce qui concerne la propagation ou non de sentiments négatifs, donc de violence, au sein d'un corps social.

Mais l'on est tout de même en droit de penser, et même si la chose paraît évidente, qu'une société aurait tout intérêt à privilégier des voies de compensation liées à des processus de transformation positive, de justice, et de toutes sortes d'actes jugés comme légitimes. Et donc a contrario, à tenter de restreindre toute forme de compensation envers des bouc-émissaires, ou par le biais de toutes sortes d'actes jugés comme illégitimes dans le but de minimiser les phénomènes de violence.

La violence vue comme un virus

Vis-à-vis de ce phénomène de propagation, une autre manière de voir plus allégorique serait de postuler qu'une société est composée par des individus reliés par un fil invisible. Agir de manière négative sur l'un tendra à affecter l'ensemble et pourra même nous revenir dessus à un moment ou à un autre, d'une manière ou d'une autre. Dans un sens, on pourrait voir un sentiment négatif, et la violence en général, comme un virus qui va circuler au sein du corps social et passer d'une personne à une autre.

En effet, on peut voir le phénomène d'évacuation comme un phénomène de propagation de violence susceptible d'engendrer un autre phénomène d'évacuation de la part de celui qui le recevra et ainsi de suite, (surtout s'il est abusif) ; et tout en sachant que tout phénomène d'accumulation est susceptible d'engendrer un phénomène d'évacuation dans le temps.

On peut reprendre l'exemple abusif du monde du travail lorsqu'un supérieur hiérarchique réprimande un subalterne qui lui-même réprimande son subalterne et ainsi de suite. En ce sens il est probable que des phénomènes de violence éclatent près de chez nous si nous avons contribué à propager ce virus. Peut-être que celui qui l'a reçu l'a lui-même propagé à un autre et ainsi de suite.

On rejoint aussi ce que l'on disait plus haut en ce qui concerne la relation entre l'état émotionnel d'un corps social et la somme des états émotionnels des individus qui composent ce corps social. Que si nous perturbons l'état émotionnel d'un individu par une émission de sentiments négatifs, c'est le corps social dans son ensemble qui affaiblira son état émotionnel.

Affaiblissement d'un point de vue mathématique car lié à la somme des états émotionnels de chaque individu, et d'un point de vue lié à l'émergence possible du phénomène de propagation de sentiments négatifs via un processus d'évacuation, donc de réaction en chaîne possible si un processus d'évacuation en entraîne un autre.

D'ailleurs l'OMS voit également la violence comme un virus susceptible de se propager (Lee 2019).

Autrement dit, nous sommes tous liés les uns aux autres, et ce que nous faisons à l'un aura des répercussions sur notre lieu de vie. Et même si ce « un » ne fait pas partie de notre groupe sociale, nous risquons de mettre notre groupe social en danger en plus de notre lieu de vie.

Il n'y a qu'à penser à des tensions communautaires qui ont la fâcheuse tendance à impacter l'ensemble des communautés impliquées, ou encore à la révolution Française qui a vu un groupe social (la bourgeoisie) se servir des ressentiments, donc de l'accumulation de sentiments négatifs, d'un autre groupe social (le peuple) envers le groupe dominant (les aristocrates) pour renverser ce groupe dominant.

En d'autres termes, propager des sentiments négatifs envers un groupe social en particulier, surtout pour de mauvaises raisons (phénomène de bouc émissaire, domination abusive, etc.), risque de mettre également notre propre groupe social en danger. Car il se peut très bien que si un individu du groupe A agresse un individu du groupe B, le groupe B cherchera à se venger sur l'agresseur ou des individus du groupe A par phénomène d'amalgame, si ce n'est se venger sur le groupe C à cause d'un phénomène de bouc-émissaire.

En ce sens la violence émise circulera et pourra aussi revenir sur le groupe qui l'a émise. C'est pourquoi l'on pose comme hypothèse que nous sommes tous reliés par un fil invisible de manière interdépendante, et indépendamment de notre groupe social d'appartenance, ou de notre statut social qui peut faciliter l'émission de sentiments négatifs sur des individus de rang inférieur.

Donc, et au moins, que la logique d'opposition du « nous contre eux » comme facteur de cohésion d'un groupe social a ses limites, et pourrait trouver d'autres voies que l'émission de sentiments négatifs illégitimes pour défendre les intérêts d'un groupe envers un autre.

On verra ce point plus en détail dans la suite de cet ouvrage, et point éminemment complexe étant donnée le nombre de facteurs perturbateurs qui tendent à conserver une telle logique d'opposition entre groupes sociaux distincts.

Enfin, et si l'on vient de voir ce que l'on entend par état émotionnel d'un point de vue global, on peut aussi dire qu'il peut y avoir un état émotionnel envers une personne, ou un groupe social en particulier (on peut parler de ressentiments ou de griefs si négatif, et de sympathie si positif), ou encore vis-à-vis d'une situation (si l'on pense à des événements traumatiques ou négatifs).

Et au niveau sociétal, si l'on prend en compte un état émotionnel négatif qui visera en particulier un groupe social (on pourrait parler ici de phénomènes discriminatoires qu'ils soient légitime ou non), on pourrait prédire des problèmes de communication entre les groupes sociaux concernés, comme des tensions probables et toute sorte de phénomènes de propagation de ressenties négatif entre ces groupes sociaux.

L'exemple vis-à-vis de la révolution Française de 1789 est symptomatique de cet état de fait qui a vu des ressentiments et des alliances entre groupes sociaux distincts au sein d'un même corps social pour aboutir à une guerre civile et une prise de pouvoir. Dans cet exemple un état émotionnel négatif de la part de la bourgeoisie et du peuple envers l'aristocratie a contribué, entre autres facteurs, à entraîner les événements de la révolution Française de 1789.

Encore une autre façon de voir serait de raisonner à l'aide de notions de « forces », un peu comme en termes de physique. De cette façon tous les sentiments négatifs ou positifs pourraient être vu comme des forces avec des intensités variables au sein du corps social. Et comme pour ce qui est de la physique, la somme de ces forces donnera l'état du corps étudié.

Donc ici l'état de l'état émotionnel du corps sociale étudié, d'un groupe social en particulier, ou encore d'un individu. Mais également comment ces différentes forces interagissent entre elles, peuvent s'annuler ou au contraire s'intensifier jusqu'à un point de rupture si les forces négatives l'emportent de trop sur les forces positives (émeutes, guerres, etc.). Et enfin comment ces forces peuvent cibler un individu ou un groupe en particulier.

On peut dire aussi qu'au sein d'une société ces forces négatives d'intensité variable ont pu être utilisés au cours de l'histoire de différentes façons selon le principe d'évacuation. Ces forces ont pu être utilisé à l'encontre d'un groupe pris comme bouc-émissaire, l'extrémité d'un tel processus étant le génocide. Elles ont pu être utilisés pour renverser un groupe dominant lors d'une révolution, ou lors d'une guerre civile entre groupes sociaux distincts. Ou encore redirigés vers l'extérieur lors de guerres conventionnelles.

On pourrait aussi dire que les groupes dominants pourraient avoir intérêt à rejeter les forces de mécontentement (donc des forces négatives) à l'extérieur via des guerres conventionnelles pour se protéger, ou encore rediriger ces forces de mécontentements vers un groupe social qui servira de bouc-émissaire.

Basiquement, et jusqu'à aujourd'hui, les choses ont fonctionné ainsi lorsque l'état émotionnel d'une société étaient trop négatives, et que les forces de coercitions n'arrivaient plus à contenir le mécontentement (à part pour l'arrêt des guerres en Occident depuis la seconde guerre mondiale). Et objection faite des volontés de conquêtes qui relèvent encore d'une autre problématique, comme peuvent se servir de ces forces négatives pour arriver à leurs fins.

Mais où l'on peut voir que l'histoire de l'Europe jusqu'à la seconde guerre mondiale est une suite de guerre, mais surtout de revanche de guerre. Donc que les sentiments négatifs étaient principalement dirigés vers l'extérieur sous forme de velléité de revanche envers un pays tiers, mais aussi que chaque guerre entraînait l'accumulation de sentiments négatifs envers le pays agresseur, donc des velléités de revanche. Bien sûr les conflits d'intérêts qui sous-tendent ces guerres ne sont pas non plus à négliger, et bien d'autres facteurs rentrent en ligne de compte[10].

Une autre façon de voir serait de sortir de cette logique en mettant en place des structures et normes sociales permettant de ne pas accumuler des forces négatives au sein du corps sociale, car c'est bien cette accumulation qui entraîne la nécessité de rediriger ces forces vers l'extérieur ou l'intérieur (peut-être de manière involontaire ou par la force des choses), ou encore faire ce que l'on peut avec.

On rappelle d'ailleurs que le stress issu de l'accumulation de sentiments négatifs est facteur de maladies somatiques comme tout type de maladie psychosomatique. La France est d'ailleurs le deuxième pays européen qui consomme le plus de médicaments contre l'insomnie et l'anxiété[11]. En plus de ce coût humain, l'accumulation de sentiments négatifs au sein du corps social a donc un coût économique (donc maladies, absentéisme, baisses de production, etc.).

Économique encore car « le stress et l'angoisse peuvent également compromettre l'acquisition de nouveaux savoirs. Si cet apprentissage est entravé, les gains de productivité seront plus lents, et cela augure mal de la performance à long terme de l'économie » (Stiglitz 2012).

Ainsi selon l'Agence Régionale de Santé PACA : « Le coût économique et social des troubles mentaux est évalué à 109 milliards d'euros par an. **»** et que le coût des cancers et maladies cardio-vasculaires est évalué à 19,3 milliards d'euros **[12].**

[10]On pourrait se reporter aux ouvrages de John Keegan (Histoire de la guerre), et Levy et Thomson (Cause of war) à propos de ce sujet

[11] http://sante.lefigaro.fr/actualite/2012/01/16/16937-francais-consomment-encore-trop-psychotropes

[12] https://www.paca.ars.sante.fr/sante-mentale-definition-et-enjeux

De plus stress provoque également une augmentation de l'utilisation des ressources cognitives qui peuvent conduire les gens à faire des choix irrationnels, donc avec toutes les conséquences que cela peut avoir pour la société dans son ensemble.

De la même façon, l'accumulation de sentiments négatifs va tendre à engendrer toute sorte de ressentiments qui ne manqueront pas de ressurgir pour aboutir à toute sortes de tensions et autres velléités de revanche. Et ressentiments qui pourront aussi être un frein aux processus de dialogues nécessaires pour calmer les tensions au sein d'un corps social à cause d'un manque de sérénité, à cause de l'envie probable de faire payer à son interlocuteur les ressentiments qu'il a engendrés, à cause d'une vision déformée de l'autre, etc.

On peut aussi déduire que l'accumulation de sentiments négatifs au sein d'une société risque d'engendrer un sentiment d'insécurité en raison des différents types de conflits (pas forcément physique) issus des tensions que cela va tendre à engendrer, donc d'un besoin de plus de force de coercition pour les gérer, donc d'une restriction de nos libertés comme d'un certain coût économique.

Dans un sens on peut poser comme hypothèse qu'une société qui possède un état émotionnel négatif, donc qui a laissé émettre trop de sentiments négatifs, est une société malade et affaiblie d'un point de vue relationnel comme économique.

Malade, car elle est susceptible de produire de la violence sur ces propres membres (potentiellement sains) qui a leur tour seront susceptibles de produire de la violence contre d'autres membre tel le virus décrit précédemment. Affaiblie, car comme un être malade les membres qui la constitue se fragilisent à cause de la destruction du tissu social et économique engendrée.

L'énergie dépensée ici est destructrice, elle emprunte le chemin de mort au lieu du chemin de vie (Lee 2019). D'un point de vue évolutionniste cet affaiblissement va même à l'encontre des besoins nécessaires à la survie d'un groupe, ou encore de l'espèce. Certainement une autre façon de voir la « loi du plus fort » ou le Darwinisme sociale si l'on se place sous l'angle d'une société dans son ensemble. On y reviendra.

Donc si l'on peut voir la violence, qu'elle soit psychologique ou physique, comme un virus, on peut dire que le racisme, la discrimination, les phénomènes de harcèlement à l'école et au travail, l'absence de dialogue lors de conflits d'intérêts entre dominant et dominé, … favorisent la propagation du virus. Mais l'on verra encore bien d'autres exemples plus insidieux.

Mais étant donné ce mode de propagation de la violence au sein d'un corps social, on peut se poser la question de savoir si nos modes de fonctionnement vis-à-vis de nos normes et structures sociales tendent à propager ou non ces sentiments négatifs.

En d'autres termes, sur quelles bases se construisent nos relations sociales, ou encore comment sont obtenus et conservés les rangs sociaux si l'on se place d'un point de vue évolutionniste ? Et comme les phénomènes de violence tendent à affaiblir un corps social, nos modes de fonctionnement affaiblissent-ils ou renforcent-ils un corps social, aident-ils à assurer la survie de l'espèce ou non ?

Tendons-nous vers une structure juste permettant de faire profiter à l'ensemble des compétences diverses de chacun, ou vers une structure népotique basée sur des passe-droits plus que sur des compétences, ou encore si les compétences nécessaires à l'obtention et la conservation d'un rang

social sont basées sur l'élimination de l'autre par un processus de violence (physique ou psychologique) ou par les compétences les plus en adéquation avec la fonction visée ? Ces points seront étudiés plus en détail dans la suite de cette étude.

Dans tous les cas l'accumulation de sentiments négatifs au sein du corps social ne fera que tendre vers l'émergence de conflits, qu'ils soient grands, petits ou encore mesquins. Mais l'on voit que la violence psychologique et le transfert de sentiments négatifs qu'elle occasionne au sein de la société est à prendre aussi sérieusement que la violence physique, que la violence psychologique n'est que la mère des tensions et d'autres violences physiques. Que ce qui pourrait paraître anodin au départ pourra résulter dans des affrontements sur le long terme si l'on encourage ou laissons faire.

Nous allons maintenant introduire une variable que nous qualifions de clef dans notre grille de lecture, et qui est susceptible d'engendrer des sentiments négatifs : l'action illégitime.

De la légitimité d'une action

« C'est seulement lorsque notre sens de la justice est offensé que nous réagissons avec rage »
Hannah Arendt

Nous verrons ici, l'influence de la légitimité ou non d'une action, et nous appelons légitimité une chose ou une action qui se veut juste. Rawls (1971) subordonne la justice à l'efficacité, c'est d'abord parce que le système est juste qu'il sera efficace. Et pour être légitime il faut aussi être juste et vue comme tel par l'autre.

Dans un livret[13] paru en 2007 par le biais de l'IFRI (Institut Français des Relations Internationales), un commandant de l'armée de terre française relève, et suite à l'étude de manuels de stratégie de l'armée américaine sur le concept EBO (Effect Base Operation, opération basée sur les effets) qui a notamment servi avec succès lors de l'invasion de l'Irak en 2003, que s'il trouve le concept brillant, il s'étonne que ne soit pas pris en compte la légitimité d'une action pour mettre en place une stratégie étant donnée les répercussions politiques que cela pourrait avoir.

Un ancien colonel de l'armée de terre me disait d'ailleurs à propos d'un autre conflit, que militairement l'armée tenait une ville, mais politiquement la situation était intenable, donc ils sont partis.

Ne pas prendre en compte la légitimité d'une action peut donc avoir des répercussions stratégiques importantes sur le fond, comme voir se former des forces de résistances qui iraient à l'encontre d'une victoire. Mais ces forces de résistance ne sont pas que politiques, elles peuvent être aussi individuelles ou groupal.

La thèse que nous allons développer ici est qu'une action illégitime engendrera des forces de résistance de différentes natures à différents niveaux, qu'elle engendre des sentiments négatifs pour ceux qui en sont victimes, donc d'un état émotionnel négatif envers ceux qui sont coupables de tels types d'action.

Par exemple, dans le but de casser la volonté du Nord Vietnam à aider les Viêt-Cong et éliminer toute velléité de résistance, il y eu plus de 3 ans de bombardement sur zone espacés de temps en temps dans le but de faire prendre conscience de la douleur infligée et de ce qui pouvait en coûter de venir en aide aux Viêt-Cong, et donc de maintenir toute forme de résistance. Toutefois cela n'a pas eu le résultat escompté et la résistance n'a pas cessé, plus de 70 000 hommes ont pu mener des actions lors de l'offensive du Têt qui a marqué le début de la fin de la guerre.

Comme l'expliquait un chercheur, cela semble les avoir plus convaincus que vaincus en dépit du côté irrationnel (en termes de coût/bénéfice) du maintien d'une force de résistance. Mais ce qui pourrait expliquer le côté « irrationnel » perçu face à une telle situation serait ce facteur d'illégitimité ressenti par les Vietnamiens face à une invasion extérieure de leur territoire. Bien sûr d'autres paramètres peuvent rentrer en ligne de compte vis-à-vis de cette force de résistance, notamment la culture vietnamienne, leur nature à se révolter (Arendt, On lying and politics).

En Corse, lors de l'affaire des « boues rouges » qui débuta en 1972, un bateau déversait des polluants toxiques près des côtes créant des dommages environnementaux. Après des manifestations sévèrement réprimées et sans pouvoir trouver de réelles solutions, en 1973 une équipe alla placer

[13]https://www.ifri.org/sites/default/files/atoms/files/Focus_strategique_1_Coquet_EBO.pdf

des charges explosives sur un des bateaux pollueurs. En 1974 un procès eu finalement lieu qui condamna la multinationale incriminée.

A Aceh[14], en Indonésie, une guerre civile éclata avec le pouvoir central à cause d'un conflit d'intérêt sur des réserves de gaz et de pétrole que les habitants d'Aceh trouvaient injustement partagés. L'injustice ressentie était aussi due à certaines promesses non tenues alors que cette région avait activement participé aux conflits de décolonisation, donc dans un contexte d'accumulation de griefs, d'un état émotionnel négatif envers le pouvoir central.

Le conflit qui a démarré en 1975 avec une vingtaine de personne se retrouva épaulé dans les années 90 par plusieurs milliers de participants. Le conflit pris fin lors du tsunami de 2004 qui a permis de jeter un coup de projecteur sur le conflit. Peu après l'ancienne force paramilitaire d'Aceh se dissout, et pris le pouvoir politique après avoir obtenu un statut d'autonomie.

Bien sûr nous pourrions aussi évoquer la résistance française lors de l'occupation allemande durant la seconde guerre mondiale, et encore une multitude d'exemples de ce type. Mais nous pourrions aussi trouver des contre-exemples.

Toujours en Indonésie, il y eu le massacre de sympathisants communistes. Malgré le nombre important de mort estimé entre 500 000 et 3 millions en 1965/1966, il n'y eut pas de grandes forces de résistance pour arrêter le massacre[15]. Il y eu aussi le massacre des indiens en Amérique, des aborigènes en Australie, des Aztèques, etc.

Donc des actes que l'on pourrait trouver illégitimes mais qui n'ont pas trouvé de forces de résistances en adéquation avec l'injustice des actions.

On notera toutefois que les Espagnols purent aussi s'imposer en Amérique grâce à certains groupes d'indigènes qui furent auparavant humiliés par l'empire Aztèque et qui se joignirent à Cortès pour le faire tomber. La coalition des anciens humiliés fut une cause parmi bien d'autres de la chute des empires, comme d'un facteur de trahison bien connu (Lentz, 2016). Peut-être une forme de résistance dans le temps face à des griefs liés à des injustices ressentis qui n'avaient pas trouvé de solutions, ou peut-être seulement des griefs.

Toutefois, il semble que lorsque la force est trop supérieure sur le moment, cette force de résistance peut aussi se diluer dans le temps.

En effet, on a pu le voir avec la colonisation qui s'est suivie par des guerres de décolonisation bien longtemps après. Mais aussi par le fait que des actes cherchent à être reconnus et reviennent sur la table des négociations politiques et internationales. On peut penser aux génocides Arméniens, Kurdes ou Juifs. Mais aussi à la traite des noirs, des purges staliniennes[16], etc.

N'oublions pas aussi que contrairement aux périodes précédentes nous sommes devenus hyper connectés, comme hyper informés. L'injustice ressentit par certaines parties du monde peuvent alors devenir des coups de projecteurs comme il y en a eu lors du tsunami à Aceh en 2004 grâce à l'information qui circule, donc avoir des répercussions politiques, procéduraux, etc. De plus face à

[14]J'y ai vécu plus de deux ans

[15]Voir le documentaire « The act of killing » de 2013

[16]On notera que les deux grands totalitarisme du XXé siècle que sont le nazisme et le stalinisme sont tombés. Ils étaient l'un comme l'autre intenable humainement comme l'a bien montré Annah Arendt dans « Le système totalitaire »

des actions coercitives il est vrai que l'on a le choix entre la fuite, la soumission et la résistance. Mais nous disons aussi que fuite et soumission n'empêche en rien une résistance qui se fera jour sur le long terme si différents facteurs ont empêché cette résistance sur le court terme.

Par exemple au Guatemala, dans les années 1982-1983 fut perpétré un génocide sur 1771 indigènes mayas de la communauté ixil. En 2013 l'ancien dictateur de l'époque, Efrain Rios Montt, fut condamner à 80 ans de prison pour ces faits. « Ce verdict est un des plus importants des annales des droits de l'homme. Dans un pays où l'impunité pour des atrocités a été la règle, c'est une reconnaissance pour le courage et la ténacité des victimes, des défenseurs des droits de l'homme et des procureurs. »[17].

Il semble donc difficile, et même face à des contre-exemples où une force est trop importante pour résister, de ne pas relier un lien de causalité entre une action illégitime et une force de résistance.

L'exemple du bombardement au nord Vietnam nous montre d'ailleurs un contre-exemple de ces contre-exemples où une puissance moindre a pu résister. La chose est complexe, et possède certainement de multiples liens de causalités. Et liens de causalité qui nécessiterait peut-être un livre à part entière pour les déterminer.

Toutefois l'action injuste est bien un facteur de génération de sentiments négatifs qui influence l'état émotionnel vers le négatif d'une personne, d'un groupe ou encore d'un état envers celui qui est coupable de ce type d'action. Donc qui s'intègre à notre grille de lecture comme facteur négatif et producteur de violence.

L'état émotionnel sera donc dans ce cas négatif envers celui ou ceux qui sont responsables de cette injustice. Et plus l'état émotionnel sera fortement négatif, plus il y aura de chance d'une volonté de résistance forte qui pourra prendre différentes formes en fonction de divers paramètres qu'il reste encore à déterminer.

Ou encore que si cet état émotionnel est trop négatif alors il pourra tendre vers une radicalisation de nos actes. Il est d'ailleurs prouvé que la discrimination, qui est un acte illégitime, peut tendre vers aller vers un groupe qui sera jugé positif, une soumission, ou un repli sur soi et son groupe, donc pour ce dernier choix à une radicalisation des idées et des comportements qui en découlent (Légal et Delouvée 2015)[18].

On a pu le voir au travers de l'action Corse à propos des « boues rouges » (utilisation d'explosif), des forces de résistance à Aceh qui sont passés d'une vingtaine de personne à plusieurs milliers avec le temps (radicalisation du conflit), ou encore de la résistance du nord Vietnam qui n'a pas hésité à subir des bombardements (comportement radical jugé irrationnel par certains). C'est seulement lorsque notre sens de la justice est offensé que nous réagissons avec rage (Arendt, On violence).

Mais bien sûr on pourra mentir dans le but de montrer un acte illégitime comme légitime aux yeux des autres ou de la population. Mais dans ce cas nous ne ferons que rajouter une autre illégitimité

[17]https://www.lemonde.fr/ameriques/article/2013/05/14/le-genocide-des-mayas-en-debat-au-guatemala_3202294_3222.html

[18]Précisons que nous appelons ici radicalisme ce qui manque de nuance, ce qui est d'une intransigeance absolue. Mais aussi que vis-à-vis de la discrimination il peut y avoir une radicalisation des idées et des actes par le biais d'un repli identitaire, mais l'individu discriminé peut aussi « faire le dos rond » ou encore prendre les codes du groupe dominant si il y a cette possibilité. Là encore, les situations varient et dépendent de plusieurs facteurs.

qui est le mensonge, et qui ne pourra durer que le temps qu'il durera tout en sachant que les informations vont vites de nos jours, mais aussi que la personne ou le groupe victime d'une injustice ne sait que trop bien la vérité. On rajoutera donc, cette fois sur les victimes une autre injustice par le biais d'informations subjectives et erronées à leur égard.

Mais comment alors prendre des décisions légitimes et adéquats si nous nous basons sur des informations erronées, donc sur des informations illégitimes ?

Ce fut d'ailleurs le cas lors de la guerre du Vietnam où les informations données au congrès américain pour leur processus de décision étaient erronées et empreinte de subjectivité, et qui fut une des causes de la perte de cette guerre (Arendt, On lying and politics).

On voit encore ici que le point de vue est avant tout stratégique et pas seulement moral. Et comme on l'a vu avec la violence qui est un virus qui tend à circuler et tend à mettre en danger le corps social, les mauvaises décisions se heurterons finalement à la survie de l'espèce à cause de la violence induite (ou tout simplement par la mise en place de mauvaises décision économiques et politiques), et ne tarderont pas à trouver des formes de résistance par ceux qui savent la réalité objective des choses.

Donc ici sous l'angle de processus de décisions forcément biaisés et inadéquats car se basant sur des points de vue subjectifs. D'un point de vue politique cela pourra même déboucher sur un manque de crédibilité future de ceux qui ont répandus ces informations.

Il semble donc qu'une action illégitime tend à trouver en face une force de résistance, et forme de résistance qui peut obtenir gain de cause rapidement, ou traîner à trouver un juste équilibre et tenter d'effacer l'injustice ressentit, et qui pourra revenir sur la table des négociations comme on a pu le voir avec la traite des noirs ou différentes tentatives de génocides. Revenir hanter jusqu'à obtenir justice, comme d'un besoin d'équilibre pour se débarrasser de cet état émotionnel négatif qui a été imposé par une action illégitime.

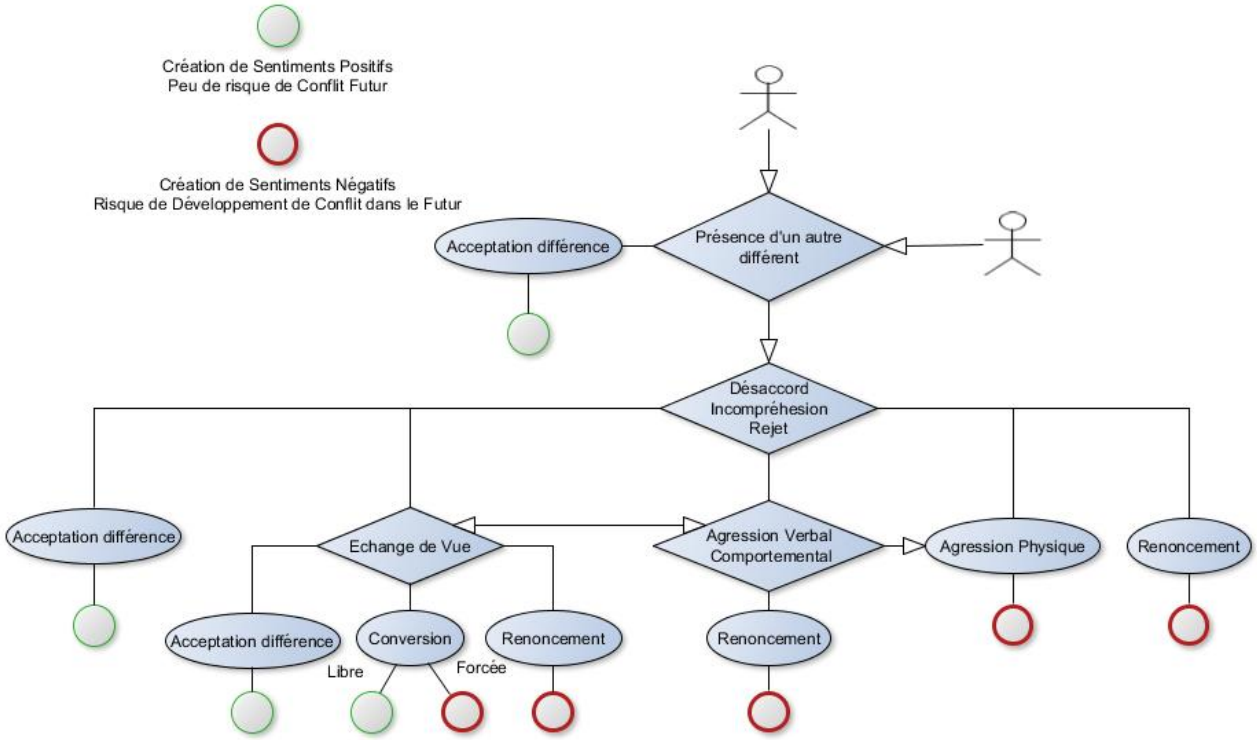
L'intensité de ces forces de résistances semblent donc vouloir rétablir un équilibre vers ce qui est juste. En fait, tout un chacun aspire à un monde juste, quitte quelquefois à distordre les faits pour mieux coller à cette idée (Légal et al, 2015).

En conséquence, et dans le but de ne pas participer à mettre en danger la survie de l'espèce par un accroissement de la violence qui a aussi la mauvaise tendance à se répercuter sur l'économie, nous pensons que toute chose se devrait de tendre vers une légitimité, devrait donc être juste. Et juste non pas seulement d'un point de vue moral, mais stratégique et évolutionniste. Nous rejoignons aussi le point de vue de John Rawls sur ce point (1987).

Nous n'oublions pas toutefois que la nature humaine fait que l'on peut se sentir légitime sans l'être, une autre problématique que nous étudierons plus tard.

Nous allons maintenant continuer l'élaboration de notre grille de lecture en étudiant les deux principaux types de conflit auquel l'humanité doit faire face : les conflits de différence et les conflits d'intérêt.

Les conflits de différence



Nous appelons conflit de différence tous types de conflits qui découlent d'une différence entre individus. Cette différence peut être d'ordre idéologique, de couleur de peau, culturelle, religieuse, d'orientation sexuelle, de classe sociale, etc.

Tajfel montre que les individus d'un groupe ont en effet la fâcheuse tendance à stigmatiser et se mettre en opposition lorsqu'ils rencontrent un individu ou un groupe différent d'eux (Légal et Delouvée 2015). Et si nous le voyons sur ce schéma à titre individuel, nous faisons tous parti d'un groupe, ne serait-ce que par le biais de notre nationalité ou classe sociale.

Schéma

Si ce schéma est simple pour aborder des notions finalement complexes, nous ne l'espérons pas si simpliste, car il a pour vocation de tenter de déterminer des causes premières de production de violence, d'être une première base de réflexion, et nous aborderons dans les chapitres suivants la complexité de cette problématique. Il s'intègre dans notre grille de lecture pour ce qui est de l'échange de sentiments négatifs et positifs. Nous allons maintenant commencer par définir les mots employés dans ce graphique puis le commenter.

Nous appelons tolérance le fait d'accepter la différence de l'autre tant qu'il ne nous fait pas de torts objectifs, ou encore que cet autre ne nous force pas à adopter cette différence pour nous-même si cette différence est adoptable, et même si nous ne l'aimons pas.

Un jour on m'a dit que manger de la viande devant un végétarien pouvait représenter un acte violent envers ce végétarien, donc lui faire du tort. Rien n'est évidemment plus faux au regard de ce que l'on entend par tolérance.

En d'autres termes, et dans ce type de cas, c'est bien si la personne allait demander au végétarien de manger de la viande qu'elle lui ferait du tort, donc si elle entraîne une coercition pour forcer un individu à faire un acte qu'il ne veut pas faire. Le reste découlant de la liberté individuelle, tant en ce qui concerne celui qui a le droit de manger de la viande, que celui qui a le droit de ne pas en manger. Comme du principe de tolérance qui consiste à ne pas demander à un mangeur de viande de ne pas en manger tant qu'il ne nous force pas à faire ce qu'il fait d'un point de vue général.

C'est bien dans ce sens que nous entendons le principe de tolérance. Et à moins d'une objection légitime, objective et raisonnable, ce principe de tolérance ne devrait pas être remis en question.

Alors, ce n'est pas parce que nous n'aimons pas quelqu'un ou un groupe pour x raisons que nous sommes légitimement en droit de lui faire du tort. Et toute différence n'est pas adoptable, par exemple la couleur de peau.

D'ailleurs, selon Devine (1989) la différence entre un individu porté au racisme et un autre est le questionnement des stéréotypes (pris dans un sens négatif) qui vont automatiquement s'activer au sein de nos pensées. L'un ne va pas les remettre en cause à la différence de l'autre (Légal et Delouvée 2015).

Par analogie on peut dire que des individus vont donc être capable de remettre en question ou non ce qui les fait rejeter une différence. En d'autres termes, l'important ne semble pas de savoir s'il nous vient des stéréotypes et autres pensées négatives lors d'une confrontation à une différence, voire d'en culpabiliser, car la chose parait naturelle.

En revanche il semble important de pouvoir les remettre en question dans le but de ne pas rejeter l'autre sur des concepts erronés. Une fois de plus la chose est complexe et nos comportements individuels et groupaux seront étudiés plus en profondeur.

Ce qui est sûr c'est cette tendance au rejet de celui ou ceux qui pensent ou sont différents de nous, et nous parlons de tendance dans le sens où la chose peut ne pas être automatique en fonction des personnes.

Cependant, la théorie de la dissonance cognitive montre que nous avons tendance à ressentir nous-même un sentiment négatif lorsque nous sommes en présence d'une différence d'idée ou de comportement, ce qui pourrait aussi être un facteur de ce rejet. Mais bien évidemment, et à moins d'être témoin d'actes objectivement abjectes (cas qui ne rentre pas dans le cadre de ce chapitre), la faute de ce sentiment négatif ne provient pas de l'autre, le ressenti provient seulement de son existence, de ses idées, etc.

Un individu sera donc d'autant plus tolérant au sens où nous l'entendons ici, s'il est capable de se remettre en question vis-à-vis de ce qu'il ressent et/ou lui vient à l'esprit. En d'autres termes, d'être capable de se remettre en question sur la légitimité de ses actions envers l'autre suite à ce qu'il nous fait ressentir ou penser par sa seule présence.

Le premier niveau de ce schéma qui pourra déboucher vers une acceptation de la différence de l'autre en fonction des individus montre un cas où la remise en question n'est même plus nécessaire. Nous pensons en effet que nous pouvons être habitués à une différence, donc ne plus rien penser ou ressentir lorsque nous y sommes confrontés.

Mais la réflexion sur être obligé de passer ou non par un stade de négativité face à une différence comme l'indique ce schéma ne nous paraît pas importante ici, nous voulons montrer avant tout ce qui peut ou non nous rendre tolérant, comme ce qui peut engendrer des sentiments négatifs.

Nous passons ensuite au stade de ce schéma où nous pouvons éprouver un désaccord (cas d'un conflit idéologique), une incompréhension (pourquoi est-il ou fait-il ça ?), un rejet, etc. En d'autres termes tout ce qui nous fera éprouver de la négativité vis-à-vis de l'autre.

À partir de là nous pouvons une fois de plus accepter la différence de l'autre. Nous pouvons aussi avoir un échange de vue, voir une agression verbale ou physique. Il est en effet déjà arrivé que deux individus qui appartiennent à des extrêmes opposés passent directement à l'agression verbale et/ou physique.

Nous appelons ici conversion une adoption du point de vue de l'autre (dans le cas d'un conflit idéologique ou autre). Cette conversion ne pourra être que libre pour ne pas générer de sentiments négatifs. Il est tout aussi possible que nous ressentions un sentiment négatif après une discussion improductive pour ensuite y réfléchir et finalement accepter la différence du point de vue de l'autre.

Renoncement suite à un échange de vue : il se peut que l'autre nous force à adopter son point de vue et préférions arrêter là la discussion, comme il se peut que nous voulions avoir raison à tout prix et cette fois c'est nous qui voyons l'autre partir. Suite à une agression verbale ou physique nous pouvons aussi partir ou passer à une agression physique. Enfin nous pouvons partir dès la confrontation à une différence.

Nous avons aussi dans ce schéma deux types de cercle, un vert qui symbolise un sentiment positif (ou neutre), et un rouge qui symbolise un sentiment négatif. Ils s'intègrent dans notre grille de lecture lorsque nous parlions de l'échange de sentiments positif et négatif. Et comme nous l'avons vu, un facteur de tout conflit qui peut dégénérer proviens de notre état émotionnel envers l'autre. Ce schéma prédit donc ce qui pourra créer ou non des conflits dans le futur par principe d'accumulation.

De la liberté

Par effet de bord nous abordons également la notion de liberté. Ici principalement la liberté d'être différent de l'autre.

Mais cette notion de liberté est également importante pour ce qui est de l'état émotionnel d'une personne. Nous pensons que sans liberté la personne risque d'être enfermée au sein d'un carcan coercitif injustifié tant que nous ne faisons pas de tort à l'autre. Ne pas faire de tort à l'autre implique aussi d'être responsable. Et une liberté sans responsabilité serait comme une maison sans fondation, une sorte de mauvaise crise d'adolescence où l'on croit que liberté rime avec « tout m'es permis » jusqu'à ce que l'ensemble s'écroule.

Et une des premières responsabilités individuelles serait de ne pas créer de sentiments négatifs injustifiés au sein de son lieu de vie, d'utiliser sa liberté de manière légitime, de la même façon que toute coercition devrait être utilisé de manière légitime et non abusive.

Mais une fois ce principe de responsabilité acquis, on est aussi en droit de se demander si une liberté légitime sans possibilité de l'exercer est vraiment une liberté ? Nous rejoignons donc la notion de capabilité d'Amartya Sen (2000) sur ce point, c'est-à-dire qu'une liberté effective est aussi une liberté que nous pouvons effectuer, que nous soyons capables de l'utiliser sans quoi il est difficile de parler de liberté réelle dans les faits.

Nous discuterons plus tard de ces problématiques qui sortent un peu du cadre de ce chapitre, mais pour le cas en présence il y a bien cette liberté d'action qui permet à tout un chacun de faire preuve de tolérance face à une différence qui pourrait nous heurter.

Conclusion

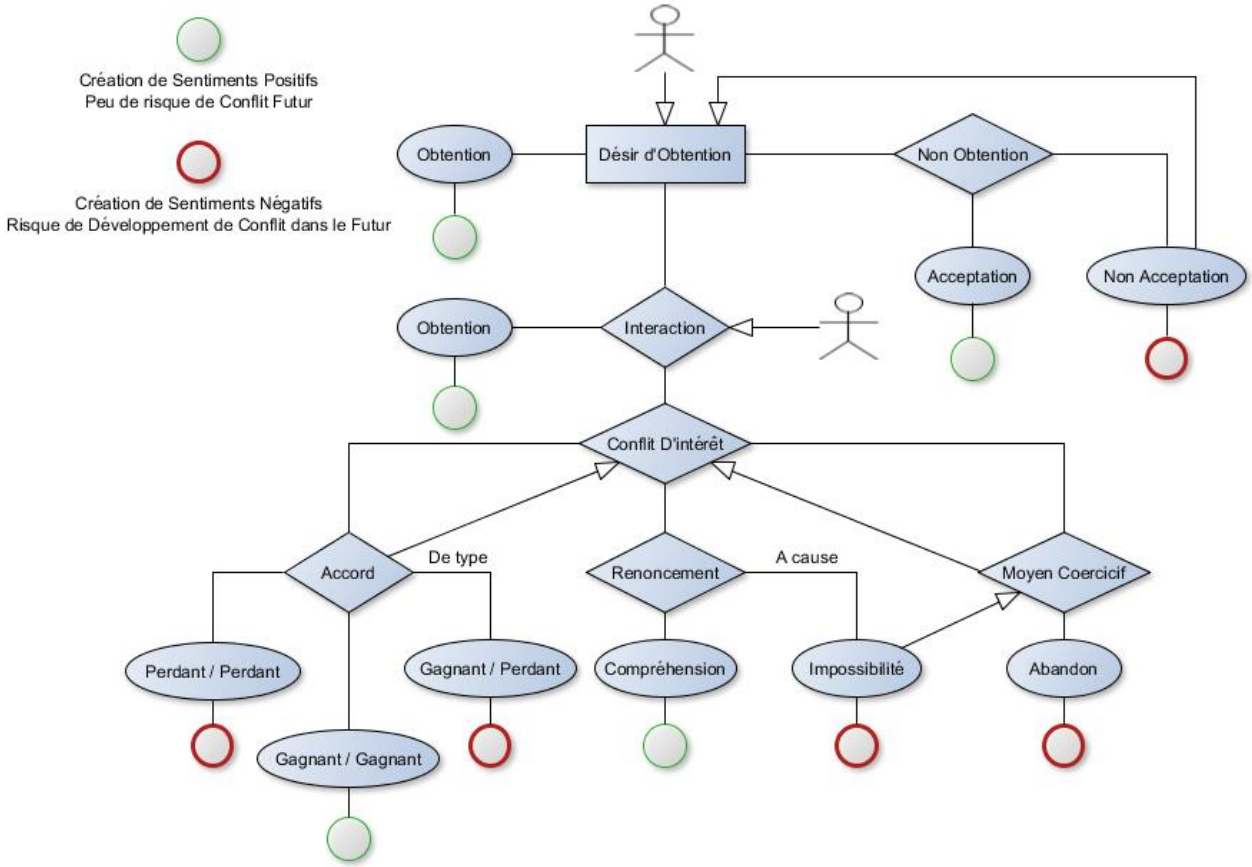
Sans être parfait ce schéma a été conçu pour montrer qu'au fond c'est bien par un principe de tolérance que nous pouvons résoudre nos conflits de différence, et que nous entendons par tolérance le fait d'accepter l'autre tant qu'il ne nous fait pas de torts objectifs. Que sans ce principe c'est une guerre perpétuelle.

Guerre perpétuelle car nous sommes tous différents par nature et que les faits font que les phénomènes migratoires et la globalisation du monde nous invitent à être confronté à encore plus de différence. Phénomène finalement assez récent et auquel nous n'étions peut-être pas préparés.

Nous avons vu aussi que ce principe de tolérance était nécessaire à notre liberté d'être différent, et nous sommes tous différent par les faits. Mais quelquefois le conflit de différence ne fait que masquer l'autre type de conflit principal qui est le conflit d'intérêt.

Nous allons donc voire maintenant ce deuxième type de conflit principale à l'humanité qui est le conflit d'intérêt. Et nous disons que c'est le deuxième principal avec le conflit de différence, car au fond nous ne voyons pas d'autres types de conflits majeurs, ou encore que les autres types de conflit découlent de ces deux types de conflits.

Les conflits d'intérêt



Nous reprenons donc ici le même type de schéma dans le but de visualiser ce qui sera ou non facteur de production de sentiments négatifs, donc du risque de tout type de conflit et autres tensions dans le futur.

Nous postulons également que plus il y aura un historique d'accumulation de sentiments négatifs avec un individu ou un membre d'un groupe pour qui nous avons des griefs, plus difficile sera la résolution du conflit à cause d'un état émotionnel trop négatif. Nous connaissons d'ailleurs tous cette petite mesquinerie qui fait que nous allons dire plus facilement oui ou non à l'autre sur la base totalement subjective que nous l'aimons ou pas, que nous avons des sentiments positifs ou négatifs à son égard.

Mais commentons déjà ce schéma.

Schéma

Nous commençons par un désir d'obtention où la personne est seule. Les sentiments négatifs proviendront naturellement d'une non obtention, et une non acceptation n'annulera pas ce désir d'obtention.

Nous avons toutefois émis un sentiment positif si nous acceptons cet état de fait. Ce sentiment pourrait être aussi neutre, en tout cas moins négatif que si nous n'acceptons pas cette non obtention. Et cette acception viendra d'une remise en question de la personne sur son désir d'obtention.

Il paraît également trivial de dire qu'une société se devrait de combler les désirs d'obtention de base pour éviter une accumulation de sentiments négatifs. Une fois de plus ce schéma comporte des limites en simplifiant les choses, mais sert aussi de base de discussion. On pourrait également ajouter des facteurs comme la légitimité de ce désir d'obtention, et bien d'autres choses.

Vient ensuite l'interaction avec un autre, possible concurrent, marchand ou autre. De là peut débuter un conflit d'intérêt. Nous envisageons donc qu'il peut y avoir un accord, un renoncement ou l'utilisation de moyens coercitifs avec des moyens coercitifs de tout type possible (menace, chantage, passage à l'acte, etc.). Nous faisons remonter une flèche vers le conflit d'intérêt pour montrer qu'après un moyen coercitif on peut retomber sur un accord, un renoncement, ou encore retomber dans un moyen coercitif jusqu'à l'abandon du désir d'obtention.

En ce qui concerne l'accord, seul le rapport gagnant/gagnant sera facteur de sentiments positifs, dans les autres cas le perdant générera des sentiments négatifs, et pourra reprendre la boucle que nous pouvons aussi imaginer éventuellement être reprise dans le temps et pas nécessairement sur le moment.

Il peut aussi y avoir un renoncement qui peut déboucher sur une compréhension. Là encore ce sentiment pourra être neutre, voir négatif au fond, mais pas redirigé vers l'autre, et c'est ce qui importe de montrer ici. Tenter de déterminer ce qui est risque de conflit futur ou non.

Et une fois de plus cette compréhension devra passer par une phase de remise en question. On pourrait prendre l'exemple d'un produit trop cher, donc si nous n'en avons pas les moyens l'autre ne pourra vendre à perte. Il pourrait toutefois y avoir l'idée d'utiliser un moyen coercitif ou même un vol dans ce cas de figure.

Ce schéma ne fait donc que montrer que la seule façon de ne pas avoir de griefs envers l'autre passe par une obtention de ce que l'on désire ou de se faire une raison, d'une remise en question nous faisant accepter un état de fait, ou encore d'un rapport gagnant/gagnant. Rien de bien novateur, mais continuons à poser des bases.

Du rapport gagnant/gagnant et de la coopération

D'un autre côté, ce rapport gagnant/gagnant est d'autant plus important que nous envisageons depuis les Lumières et l'émergence de la philosophie libérale de se focaliser sur le commerce comme gage de paix dans le monde par le biais d'une coopération. Mais les libéraux et les réalistes diffèrent sur ce principe de coopération.

Si les libéraux voient dans le commerce et un principe de coopération des facteurs de paix, les réalistes seraient plutôt de l'avis que la coopération est un facteur aggravant, que par le biais de la coopération nous allons avoir surtout plus de raisons de se fâcher que si nous restions chacun de notre côté (Levy et Thompson 2010).

Les réalistes bien que n'ayant pas tout à fait tort, n'ont pas tout à fait raison non plus. La coopération peut en effet être source de conflits, mais en même temps elle reste la seule solution pour éviter les conflits entre groupes sociaux antagonistes. Tout dépendra alors de la façon dont est mise en place cette coopération (Sherif et al, 1961). Et un rapport gagnant/gagnant fait partit des requis pour y arriver.

Nous verrons plus en profondeur cette notion de coopération lorsque nous étudierons les effets de groupe. En attendant nous allons voir deux écoles de négociation et ce qu'elles tendent à générer sur le long terme.

De la façon de négocier

Nous reportons ici l'interview d'un spécialiste de la négociation d'origine Libanaise[19] qui explique la différence entre une négociation à l'Occidentale et une négociation Moyen Orientale. Il y explique qu'au Moyen Orient les acteurs d'une négociation « accordent une place importante à la relation ».

Puis d'ajouter : « On discerne ici le contraste avec certaines approches occidentales classiques de la négociation où l'on recommande de mettre l'autre mal à l'aise pour mieux lui arracher des concessions… Les Moyen-orientaux, de manière intuitive, comprenaient que la meilleure manière pour eux de négocier était de mettre leur partenaire à l'aise. Pour quelles raisons ?

Parce que si l'autre est à l'aise, moins il sera verrouillé de l'intérieur ; et moins il aura peur de se dévoiler, et plus l'opportunité de trouver des solutions créatives sera grande. » Il prône d'« envisager la négociation sous un autre angle : une recherche conjointe d'une solution mutuelle bénéfique ».

Le type de négociation qu'il prône se rapproche donc de notre grille de lecture qui prône un rapport gagnant/gagnant en ce qui concerne la résolution d'un conflit d'intérêt comme d'une perspective à long terme entre les partenaires.

En effet, le fait de mettre mal à l'aise son interlocuteur pour entraîner le fait qu'on lui arrachera plus de concession tend vers un rapport gagnant/perdant, ce qui pourra entraîner un état émotionnel négatif envers celui qui nous rend perdant. Cela ne peut donc pas favoriser de bonnes relations à long terme contrairement à l'autre méthode, il y a une génération de sentiments négatifs qui mettront à mal le partenariat/coopération sur le long terme.

On peut y voir aussi un défaut en ce qui concerne la mise en place d'un rapport d'égal à égal, condition pourtant nécessaire pour que la coopération puisse fonctionner sur le long terme. Ce rapport d'égal à égal est en effet un prérequis pour une coopération réussie entre deux groupes, « les participants des deux groupes doivent avoir un statut égal dans la situation d'interaction » (Cook, 1978).

Cook parle aussi de but commun. Le but commun peut être vu ici comme la préservation d'une bonne relation à long terme, donc de ne pas se focaliser sur les bénéfices à court terme, mais plutôt sur les bénéfices à long terme qu'une bonne relation, notamment en ce qui concerne les rapports internationaux, pourra engendrer, et donc être facteur de paix plutôt que de tensions futures.

[19]https://www.negociateurs-sans-frontieres.fr/revue-negociation-michel-ghazal-interview-compromis-ou-arrangement-creatif-2/

Nous rejoignons aussi l'étude de Marcel Mauss sur le don et le contre don des civilisations traditionnelles où le matériel était avant tout un moyen d'entretenir des relations, façon donc de voir les relations et l'humain comme une fin en soi et non comme un moyen. Nous reviendrons sur ce point.

Conclusion

On a donc vu que le rapport gagnant/gagnant était le meilleur moyen de résoudre nos conflits d'intérêt. On pourrait même dire que le partage, l'équité, l'empathie et la remise en question permettront d'arriver à ce rapport. Que le bénéfice des relations à long termes devrait primer sur les bénéfices matériels à court terme.

Et si l'on rejoint maintenant la notion de tolérance qui tend à aider à résoudre les conflits de différence, on pourrait penser que partage, équité, empathie, tolérance, action juste et remise en question engendreront une paix perpétuelle en résolvant les deux principaux types de conflit auxquels nous devons faire face.

Le point de vue est évidemment naïf et nécessite un ensemble cohérent pour fonctionner, comme une certaine éducation dans nos manières de négocier par exemple. Le monde se livre notamment à des guerres économiques féroces mêlant rapport de force, menace, espionnage, contre-espionnage, etc (Pierruci et Aron, 2019 ; Degans, 2019).

Mais au-delà de ça, un des premiers freins à cette paix perpétuelle est la nature humaine en elle-même.

Mais avant d'aborder la partie sur la nature humaine vue par les sciences sociales modernes dans le but de mettre à jour ces freins et tenter de trouver des voies pour une amélioration, tentons maintenant de remonter aux origines avec notre égo en introduisant à notre grille de lecture la notion d'égo négatif et positif.

Ego négatif et Ego positif

Nous introduisons maintenant le concept d'égo négatif (égo-) et d'égo positif (égo+).

Contrairement à certaines philosophies ou croyances, ce concept ne condamne pas l'égo. Il part du principe que nous pouvons utiliser notre égo de manière positive ou négative pour nous comme pour les autres. Donc que nous pouvons penser à nous sans forcément nuire à notre entourage ni forcément être altruiste ou se sacrifier pour les autres, que nous pouvons penser à nous tout en étant responsable, que nous pouvons concilier individualisme et collectif.

On postulera également, et tenterons de démontrer, que l'égo- est nocif pour nous comme pour les autres sur le long terme, et qu'il ne favorise pas la paix sociale contrairement à l'égo+. Ce concept se rapproche aussi de la notion d'arithmétique des plaisirs, c'est-à-dire de déterminer si l'obtention d'un plaisir nous causera au final plus de négatif que de positif.

On postulera donc que l'égo- entraînera plus de négatif que de positif suite à l'obtention du plaisir immédiat éventuel qui en découle.

Ce concept servira aussi de grille de lecture lors des différentes études de cet ouvrage. L'important étant d'en déterminer la justesse suite à la lecture de l'ensemble du livre. La justification de cette grille de lecture se fera tout au long de cet ouvrage et sous différents angles.

Tachons maintenant d'en donner une première définition :

Ego négatif (égo-) : tout ce qui favorise une satisfaction de notre égo aux dépens des autres de manière illégitime, gratuite, ou encore excessive (attitude perverse, action illégitime, prendre le dessus en toute circonstance, gagner coûte que coûte, avoir raison coûte que coûte, se mentir, sadisme, dévaloriser l'autre pour mieux se valoriser, etc.).

Ego positif (égo+) : tout ce qui favorise des sentiments positifs pour soi ou pour les autres, tout ce qui favorise une satisfaction de notre égo sans que cela soit aux dépens des autres à moins que cela soit légitime et proportionnel (empathie, équité, action légitime, justice, légitime défense, remise en question, responsabilité, tolérance, respect de soi-même, être en paix, sport, méditation, etc.).

Donc nous avons dit que l'ego+ n'est pas le chemin d'un altruiste qui va sacrifier sa vie pour les autres, c'est avant tout le chemin qui aboutit à des rapports gagnant/gagnant sur le long terme.

En rapport avec notre grille de lecture à propos des conflits de différence et d'intérêt, le chemin de l'égo+ est le chemin qui permet de les résoudre. Le chemin de l'égo+ tend à favoriser la création de sentiments positifs ou neutre pour soi et les autres.

Aussi, lors d'une blessure, d'une agression de l'égo, il y a création d'un sentiment négatif. Cette blessure peut intervenir de nous-même (ex : envie) ou via un autre qui nous aurait communiqué un sentiment négatif de manière intentionnelle (ex : raillerie qui blesse notre amour propre).

Nous mettons pour l'instant de côté le cas d'une blessure volontaire par un autre ou encore des malentendus. Voyons ce qu'il en est lorsque nous nous infligeons nous-même cette blessure, en fait dans le cas où nous ressentons un sentiment négatif qui n'est pas voulu par un autre.

Commençons par l'exemple de l'envie (cas où la personne ne souhaite pas nous rendre envieux).

Nous voulons posséder un téléphone portable mais nous n'en avons pas les moyens. Nous voyons quelqu'un qui le possède ce qui peut créer un sentiment d'envie en nous (un sentiment normal et instinctif). Nous ressentons donc un sentiment négatif. Basiquement (nous ne prenons pas toutes les possibilités en compte, comme une attitude neutre par exemple) il pourra y avoir 2 types de réaction pour ce cas :

- Une extériorisation vers l'envié du sentiment négatif (égo-)
- Une remise en question (ego+)

Dans le cas d'une extériorisation nous allons créer un sentiment négatif vers l'autre en essayant de le blesser. On veut que la personne éprouve un sentiment négatif, car elle nous en a fait ressentir un, et même si ce n'est pas de sa faute.

On va par exemple placer la personne en position d'infériorité pour se sentir supérieur et compenser notre ressenti négatif en se soulageant, en la raillant, etc. On va donc satisfaire ce que l'on appelle l'égo-.

Plus simplement, on va être désagréable avec la personne qui nous a rendu envieux pour ressentir une satisfaction et compenser. On va satisfaire notre égo aux dépens du sien.

Dans le cas d'une remise en question on peut justement se poser la question de savoir si la personne a voulu nous blesser ou non. Dans ce cas on voit bien que la personne n'y est pour rien.

Ensuite si l'on peut faire quelque chose face au sentiment négatif que nous éprouvons. Une solution semble être de réfléchir à comment obtenir ce qui nous a rendu envieux étant donné que c'est ce manque qui a créé en nous ce sentiment négatif. Ou encore se dire que ce n'est pas de la faute de la personne.

Par ce processus de remise en question il est possible de ne pas propager de la violence par une action au final illégitime.

On pourrait donc dire que la satisfaction de l'égo- représente souvent une sorte d'excès, un acte illégitime envers l'autre, etc. Mais aussi une non résolution effective de nos problèmes de fond (ici, la satisfaction de l'égo- n'a pas permis d'obtenir un téléphone portable). Donc une sorte de compensation, mais qui ne résout rien à long terme. Notre problème sera toujours là (absence de ce que nous voulons, un téléphone).

En revanche, et dans cet exemple, la satisfaction de l'égo+ demande un effort. D'abord celle de se remettre en question, de réfléchir sur la situation. Puis un effort si l'on souhaite obtenir ce qui nous manque le cas échéant.

Il est aussi intéressant de voir qu'une fois de plus c'est par le biais d'une remise en question à propos d'un sentiment négatif que l'autre nous fait ressentir que nous éviterons une action illégitime. Nous avions vu ce cas de remise en question précédemment pour différencier une personne portée au racisme contrairement à une autre.

Aussi, la satisfaction de l'égo- rejoint les avis que nous avons vu dans le premier chapitre sur la violence psychologique :

Différents psychiatres tendent également à montrer que dans nos sociétés ces actes (la violence psychologique) se banalisent, quand ils ne sont pas valorisés. Ainsi, « d'après le psychiatre Dominique Barbier notre société, en perte de valeur morales, est même devenu une fabrique de pervers » (Vecchiali 2014). Comprendre donc une fabrique d'individus pratiquant toute forme de violence psychologique.

Ou encore selon Marie France Hirigoyen (2012) « … les perversions morales se sont banalisées, sont devenues de nouvelles normes. Les critères communs caractérisant les pervers sont aussi ceux d'Homo Oeconomicus, celui qui saura se débrouiller au mieux dans notre société narcissique d'image et d'apparence. Pour réussir, il faut savoir séduire, influencer, manipuler et avancer sans trop de scrupules ». Et « On rencontre désormais beaucoup moins d'autoritarisme ou de violence direct, et beaucoup plus d'attaques perverses et de harcèlement moral ». Et « Dans notre société narcissique, il n'y a plus de limite aux désirs, et donc, il n'y a plus rien à désirer. Tout paraît possible, donc tout semble dû. Nous avons perdu le sens de l'interdit et du renoncement pulsionnel. Ce changement important est venu affecter la psychopathologie des sujets qui n'ont jamais été aussi déçus et désenchanté et qui cherchent désespérément à rehausser leur estime de soi ».

Il semble donc selon ces psychiatres que les problématiques liées à la violence psychologique tendent à prendre de l'ampleur, et cette forme de violence serait même acceptée et encouragée au niveau de nos normes sociales et autres habitudes de vie comme dit précédemment. Mais cette nouvelle normalité semble aussi affecter le bien être des individus, ce qui provient du comportement pervers en lui-même, c'est-à-dire « […] est qualifié de pervers parce qu'il implique des modalités partielles de satisfaction » (Ciccone et Ferrant 2015).

En effet, comment accéder au bien-être si nous ne sommes que partiellement satisfait ?

Nous retrouvons donc ici ce qui caractérise l'égo-, une satisfaction partielle et temporaire de son égo au détriment des autres liée à un renoncement pulsionnel, donc notamment liée à un manque d'interdit comme une absence de remise en question de nos actes vis-à-vis de ce que nous ressentons.

Mais aussi par le fait que l'égo- ne satisfait pas réellement la personne, ne le comble pas. Nous voyons ce manque de satisfaction par le fait que l'égo- ne permet pas de régler les problèmes de fond comme nous venons de le voir avec l'exemple de l'envie à propos du désir d'obtention d'un téléphone.

Le chemin de l'égo- semble donc tendre vers un chemin perdant pour soi et pour les autres. On pourrait souvent, mais pas toujours, l'associer à ce que l'on appelle une joie mauvaise ou encore une perversion.

Nous ne disons pas non plus que ce sera toujours le cas, mais nous verrons tout au long de ce livre pourquoi nous soulignons cette tendance, et pourquoi sur long terme on aboutira dans la grande majorité des cas à des rapport perdant/perdant.

De plus, et en ce qui concerne la plasticité du cerveau, on peut envisager que la personne continuera d'autant plus à utiliser la voie de l'égo- que son fonctionnement cognitif aura enregistré ce chemin, en aura l'habitude pour se sentir récompensé par une joie mauvaise en quelque sorte.

Et il en va de même de l'égo+ selon cette même plasticité du cerveau. Par exemple, si une personne prend l'habitude de faire l'effort d'un principe de remise en question, son fonctionnement cognitif prendra peu à peu cette habitude, et inversement.

On pourrait aussi penser que l'éducation a un rôle à jouer pour nous orienter vers telle ou telle voie. Nous posons aussi la question de savoir si par le biais de l'épigénétique[20] la pratique de ces deux chemins peut révéler ou non certains gènes, donc faciliter ou non les chemins vers l'égo- ou l'égo+ ?

Conclusion

Nous avons donc introduit ce concept d'égo+-. Par là nous entendons aussi que l'humain est dual, qu'il peut être aussi bon que mauvais par nature. Nous le voyons d'ailleurs avec des enfants dans les cours de récréation qui sont capables du pire comme du meilleur, qu'ils sont aussi capables d'altruisme que de cruauté.

Et dans ces deux voies que sont l'égo- ou l'égo+, on ne va nullement contre la nature humaine, l'on est surtout en face de deux chemins vers lesquelles nous pouvons tendre ou non. Il n'y a donc pas ici d'idée sur un « homme nouveau », mais bien de deux voies que l'on est capable de prendre sans renier pour autant cette nature humaine étant donné que nous sommes capables des deux, étant donné que nous faisons les deux de manière journalière.

Mais nous disons surtout qu'une de ces voies tend vers des rapports de type perdant/perdant sur le long terme, et l'autre vers du gagnant/gagnant sur le long terme. Qu'une satisfaction immédiate liée à une joie mauvaise puisse devenir une habitude par sa facilité d'obtention, mais qu'elle ne permettra pas de combler un individu en réglant ses problèmes de fond. Mais aussi que cette facilité peut devenir addictive tel une drogue qui permet de prendre du plaisir rapidement, mais détruit à petit feu sur le long terme.

Et nature humaine qui souhaite aussi croire à un monde juste (Lerner, 1970, 1971, 1977, 1980 ; Lerner et al 1966, 1967, 1978). Le point de vue est encore ici stratégique plus que moral, et stratégique à un niveau individuel et collectif étant donné que l'égo+ tendra à ne pas produire de violence au sein du corps sociale avec toutes les conséquences que nous commençons à voir, comme à également récompenser l'individu qui l'utilise, et donc à l'inverse de l'égo- dans la grande majorité des cas et sur une vision à long terme.

Car, lorsque nous dénoncions la violence psychologique, nous dénoncions déjà la voie de l'égo-. Que pour résoudre un conflit de différence (avec un principe de tolérance) ou un conflit d'intérêt (avec un principe d'équité) au mieux, et si nous voulons conserver de bons rapports sur le long terme dans

[20]L'épigénétique est une branche de la biologie qui étudie les modifications réversibles de l'expression des gènes sans altération de la séquence d'ADN. Elle examine comment l'environnement et d'autres facteurs influencent l'activité des gènes, ce qui peut avoir des conséquences sur le développement, la santé et les maladies. En d'autres termes, certains facteurs peuvent activer ou non l'expression de certains gène de notre génome. Par exemple une larve d'abeille deviendra reine seulement si on la nourri exclusivement avec de la gelé royale : https://planet-vie.ens.fr/thematiques/developpement/controle-du-developpement/la-differenciation-des-abeilles-en-reines-et

une optique de coopération, ce sont alors les voies de l'égo+ qui tendent vers ces directions. Et nous continuerons à voir d'autres exemple de ce type tout en tentant de rester en accord avec la nature humaine, sinon comment cela pourrait fonctionner ?

Car en effet nous pensons que pour fonctionner nous ne devons pas aller contre la nature humaine qui représente une réalité en soi, que rien ne peut fonctionner si nous nous heurtons à une réalité, ou alors pendant un laps de temps seulement.

Enfin, nous tenons aussi à préciser une fois de plus que si nous disons que cet égo- tend vers des rapports perdant/perdant sur le long terme et une non satisfaction de nos problèmes de fond, cela ne veut pas dire que ce soit toujours le cas. Mais nous verrons tout au long de cet ouvrage pourquoi nous estimons que cette tendance est tout de même majoritaire sur le long terme.

Mais avant d'aborder notre étude sur cette nature humaine, nous allons maintenant traiter d'un point qui n'est pas souvent abordé, mais qui sert de base à certaines constructions intellectuelles. Nous allons parler des prophéties auto réalisatrices.

De l'influence des idées sur la réalité, la théorie des prophéties autoréalisatrices

Comme nous allons aborder la nature humaine dans la partie suivante, nous allons aussi introduire certaines notions connues de ceux qui s'intéressent aux sciences humaines, mais pas forcément du grand public.

Or ces notions peuvent être dérangeantes étant donné qu'elles remettent en cause certains axiomes en cours depuis les Lumières tel que notre rationalité. De plus, certaines notions stipulent que nous avons la fâcheuse tendance à rejeter ce qui est différent de nous comme on l'a vu dans la première partie de cette étude.

Or ces affirmations peuvent heurter certaines personnes sous prétexte que certaines idées peuvent influencer la réalité. En d'autres termes c'est parce que nous faisons circuler l'idée qu'il y a des phénomènes de rejet que le rejet va devenir effectif dans la réalité. Donc que ne pas faire circuler l'idée permettrait d'éviter ces rejets.

Cette construction intellectuelle que nous allons évoquer se base notamment sur la théorie des prophéties autoréalisatrices. Nous tenterons donc de montrer que si cette construction intellectuelle est juste en ce qui concerne les affirmations dénuées d'objectivité, elle devient contre-productive en ce qui concerne celles qui sont vrais.

Mais revenons un peu sur le cas de la mauvaise réception du livre de Samuel Huntington, *Le choc des civilisations,* livre dont nous n'adhérons pas à toutes les thèses, notamment celles qui alimentent des conflits parce que certaines thèses proposées sont fausses, notamment le fait de voir des groupes sociaux plus agressifs que d'autres alors qu'il y a des variables extérieures qui peuvent expliquer cet état de fait.

Toutefois, une critique de ce livre est qu'en prétendant que des civilisations différentes ont tendance à s'affronter alors elles s'affronteront, que nous influençons sur le réel de manière négative par le biais de telles affirmations. Sa théorie est pourtant en accord avec celles sur les groupes sociaux, que les groupes sociaux antagonistes ont tendance à se mettre en opposition. Verra-t-on alors cette affirmation comme négative car elle aura tendance à influencer le réel d'une manière tout autant négative ?

D'un côté le point n'est pas faux et se justifie même de plusieurs façons. La psychologie sociale elle-même ne renie pas cet état de fait, elle parle de théorie des prophéties autoréalisatrices, ou encore d'effet Pygmalion ou d'effet Rosenthal. Que les comportements des individus s'expliquent par leur perception de la réalité et non par la réalité elle-même (théorème de Thomas, 1928, « Si les hommes définissent des situations comme réelles, alors elles sont réelles dans leur conséquence »).

Merton (1949) va plus loin en considérant que ce n'est plus simplement les conséquences de la croyance qui sont vraies, mais la croyance qui le devient « C'est, au début, une définition fausse de la situation qui provoque un comportement qui fait que cette définition initialement fausse devient vraie ».

Ainsi lorsque l'on présente des enfants « à potentiel » et d'autres « normaux » à des professeurs (en fait de façon arbitraire), on constate que les attentes induites chez les enseignants se traduisent par de meilleures évaluations et note pour les enfants « à potentiel ». De la même façon les tests au QI de ces enfants « à potentiel » sont significativement plus élevés que ceux des autres enfants. Les

attentes se sont donc traduites en fait non seulement chez les enseignants, mais aussi chez les élèves sur qui portaient les attentes (Légal et Delouvée 2015). On retrouve aussi le même type d'effet en médecine sous le nom d'effet placebo.

Alors de la même façon, lorsque nous disons de quelqu'un, ou d'un groupe social, qu'il est agressif, il aura tendance à se montrer agressif. Le point peut d'ailleurs se comprendre de différentes manières.

Déjà parce que nous avons tendance à nous comporter de manière plus agressive avec ceux qui ont la réputation de l'être (Fischer 1997), et l'agressivité pouvant engendrer de l'agressivité en retour … Donc une agressivité qui pourra se traduire par une tendance à la discrimination, au rejet, à agir négativement avec un individu parce qu'il est jugé négatif apriori. Et la discrimination tend à entraîner de l'agressivité chez celui qui la subit.

Mais aussi que nous avons tendance à agir selon les attentes de l'autre, on me dit que ce médicament me soigne donc je me sens soigné (placebo), on me dit que je suis intelligent donc je réussis mieux mes tests de QI, on me dit que je suis agressif donc j'agis de manière agressive. Et certainement d'autres explications possibles.

Mais bien sûr on parle de tendance, le placebo ne marchera pas sur tout le monde, mais marchera tout de même chez certains. On peut donc influencer la réalité à partir de conjonctures, et ce qui aura un effet certain vis à vis de la circulation de stéréotypes négatifs sur tel ou tel groupe social pour ce qui est des tensions possibles.

De la même manière ce point de vue rejoint la méthode Coué qui postule que mes pensées vont influencer la réalité. Mais aussi certaines théories de la physique quantique qui ne disent pas autre chose, que les pensées auraient une influence sur la réalité (le sujet prête tout de même à débat). Théories qui servent de base à la construction de certaines religions new âge d'ailleurs. Tout comme l'on pourrait dire que la réalité de ce monde n'est que la somme des pensées de l'ensemble de la population qui le compose (nous croyons déjà plus à cette dernière hypothèse).

Donc le point de vue se justifie, comme la critique du livre de Samuel Huntington pourrait se trouver justifié.

Mais l'on tombe sur un autre problème, doit-on alors dénier la réalité objective sous prétexte que l'on peut la construire de manière subjective et dans le sens que l'on veut ? Ou alors qu'est-ce que la réalité si nous pouvons la modifier à notre guise à l'aide de nos pensées ? Mais en est-on bien sûr ? Reprenons.

L'effet placebo ne marche pas sur tout le monde, tous ceux que l'on va juger agressif ne vont pas forcément se montrer agressif. Mais le QI des enfants qui augmente lorsqu'on leur dit qu'ils sont intelligents ?

On pourrait aisément l'expliquer, notamment par le fait que nous n'exploitons pas toujours toutes nos capacités, donc que nous aidons ici l'enfant à les exploiter en lui donnant confiance en lui-même. D'autres explications pourraient convenir. Toujours est-il que l'on parle de tendance à aller dans une direction ou une autre, pas d'une chose qui arrivera à 100 %. Et parce-que dans tous ces cas on parle de l'exploitation d'un potentiel qui existe déjà.

En effet, l'homme est tout autant capable d'agressivité que du contraire. De la même manière nos capacités psychiques sont encore méconnues et expliquent l'effet placebo, le fait de pouvoir guérir par une seule volonté.

Mais reste la question de l'influence qui est réelle, mais jusqu'à quel point ? Peut-on changer un carré en rond par exemple. Non, car un carré n'a pas le potentiel d'être un rond contrairement aux exemples précédents. On tombe sur une première limite vis à vis de l'influence de la réalité induite par l'idée.

Sera-t-il plus facile d'influencer une personne qui a une nature agressive à l'être qu'une personne qui est plutôt disposée à la non-violence ? Certainement, il faudra bien plus de ressentiments négatifs à une personne non violente par nature pour passer à l'acte qu'une personne qui tend naturellement vers l'agressivité.

De la même manière jusqu'à quel point un élève à qui l'on dit qu'il est intelligent pourra-t-il réussir aux tests de QI ? Il a certainement ces limites que l'on ne pourra pas dépasser malgré tous les encouragements du monde.

Dans un sens il sera bien plus facile d'influencer dans le sens d'une idée vrai que de s'y opposer. Faire croire aux gens qu'un mur vert est en fait turquoise sera bien plus facile que de leur faire croire qu'un mur blanc est noir.

Dénier la réalité semble donc avoir ces limites. Et dénier une idée qui dépeint cette réalité aura de même ces limites, et limites qui vont dépendre de la véracité de l'idée à dépeindre cette réalité. L'idée est-elle vrai, l'idée est-elle fausse ?

A ce titre le livre d'Hannah Arendt sur les régimes totalitaires est très intéressant. On y voit des sociétés qui vivent dans une réalité subjective alimenté par une propagande et des structures sociales des plus efficaces pour la maintenir. Cette propagande et ces structures ont construit cette réalité.

Mais cette réalité subjective était tellement en contradiction avec la réalité objective des choses et la nature humaine qu'elle n'a pas pu tenir longtemps, qu'elle a été génératrice de tensions, qu'il fallait bien trop de force pour maintenir cette subjectivité.

La notion est d'ailleurs à rapprocher avec celle sur la légitimité des actions et leur force de résistance associé. Dénier une réalité est en soi une action illégitime qui apportera son lot de force de résistance contraire. Déjà parce que nous pouvons tous ressentir cette réalité objective au fond de nous, et même si nous avons la capacité à nous mentir pour de multiples raisons, cette capacité a ses limites et engendre des tensions intérieures, des sortes de dissonances cognitives[21].

Et tensions intérieures qui ne manqueront pas un jour ou l'autre de se répercuter à l'extérieur. Cela a donc eu pour résultat à ces sociétés de tomber, et à ce que la grande majorité n'en veulent plus. Donc rejet au final, et rejet plus que légitime.

[21]Nous verrons cette notion dans les chapitres suivants

Alors, est-ce que Huntington a tort lorsqu'il dit que des civilisations différentes ont tendance à rentrer en conflit. Non, c'est la tendance des groupements humains d'agir de la sorte. Est-ce que l'on doit dénier cette réalité pour éviter des conflits ?

Cela semble difficile étant donné que c'est une vérité, d'autant plus que l'humanité n'a pas attendu ce livre pour rentrer en conflit.

Est-ce une fatalité ? Non, étant donné qu'il dit lui-même que les civilisations ont intérêt à coopérer pour éliminer les facteurs de tension, de la même manière que la psychologie sociale d'ailleurs.

Alors est-ce une bonne chose de ne pas dénier cette réalité ? Oui, car elle nous permet de nous pencher sur le problème, donc d'y apporter des solutions, ce qui n'aurait pas pu être le cas si nous avions dénier cette réalité.

Ce qui semble légitime à partir de là c'est déjà de poser le problème dans le but d'y trouver une solution.

La première raison est donc que si nous nous voilons la face sur une réalité objective qui pose problème, non seulement le problème persistera, mais en plus cela nous empêche de nous pencher dessus pour tenter d'y apporter une solution. Cela serait donc contre-productif.

Ensuite par le fait de faire circuler l'idée associer à la solution, donc que nous comprenions que la seule solution dans l'exemple que nous avons pris réside dans la coopération. D'autant plus que cette solution est la seule susceptible de fonctionner, ce n'est donc pas un déni de réalité, les groupements humains ont autant le potentiel de s'opposer que de coopérer.

Cacher le potentiel d'opposition peut revenir à cacher le potentiel de coopération, comme il aurait pu empêcher les études qui sont arrivés à cette conclusion, ça aurait été une fois de plus contre-productif. Contre-productif car cela ne permettrait pas de mettre à jour les facteurs d'opposition pour apporter des solutions coopératives réalistes, donc une limitation des débats rationnels en cachant une donnée objective du problème.

Mais revenons maintenant à cette notion de théorie des prophéties autoréalisatrices, qui elle aussi n'est en rien une invention dénuée de fondement.

En fait on a vu des notions de force et de potentiels. Que si un potentiel n'existait pas (capacité à être agressif ou non par exemple), il serait difficile d'influencer la réalité par des idées. Que cela demanderait tellement de force que ce serait au final contre-productif, si ce n'est irréalisable.

En d'autres termes que l'idée doit être potentiellement vrai, qu'elle comporte une possibilité de devenir réalisable, qu'elle se colle au réel. Mais aussi que cette réalité peut être multiple vis à vis d'un même individu. A partir de là, une idée peut effectivement influencer la réalité dans un sens négatif ou positif.

En revanche être dans une négation d'une réalité objective ne sert à rien à terme, si ce n'est soulever des forces de résistances. Car cette fois on ne se base plus sur des potentiels possibles qu'il est possible d'influencer dans leur mise en œuvre effective, mais sur un mensonge pur et simple, un déni de réalité, une action illégitime qui demandera énormément de force pour être maintenue.

Donc un gaspillage certain à terme, un peu dans une logique du reculer pour mieux sauter dans bien des cas.

On peut rappeler à ce titre qu'une des causes de la chute des empires fut la raréfaction du « nerf de la guerre », l'argent. Argent bien souvent utilisé pour la force nécessaire au maintien des actions illégitimes jusqu'à son épuisement (propagande pour les idées, guerres pour les actions concrètes, forces de coercition, etc.), et bien souvent au détriment des infrastructures intérieures nécessaires à l'empire.

En revanche cette approche est pertinente en ce qui concerne les stéréotypes mensongers sur un groupe social, ou encore ceux qui peuvent influencer dans le mauvais sens s'il existe un bon sens possible. Dans ce cas de figure il est productif en ce qui concerne la préservation du tissu sociale de de démonter ces idées, de montrer leur manque d'objectivité et de les dénier. Idem pour toutes les idées qui peuvent influencer dans le mauvais sens sans toutefois avoir de raisons objective valables.

Et en cas de raisons objectives valables, il semble que montrer la solution qui va avec est une approche (d'autres existent sûrement en fonction des situations), et sans toutefois dénier une réalité objective nécessaire au débat rationnel dans le but de trouver cette solution, donc sans forme de censure implicite ou explicite.

Sans oublier enfin qu'il y a une différence entre dire que les groupes sociaux ont tendance à s'opposer, et dire qu'un groupe en particulier est agressif pour de mauvaises raisons. Certainement d'ailleurs une critique que l'on pourrait faire au livre de Samuel Huntington.

Comme on va le voir dans le chapitre sur les groupes sociaux, il est vrai que les groupes antagonistes ont tendance à se mettre en opposition, ce qui peut être facteur de conflit. Mais dénier cette réalité empêche d'y apporter une solution, on est bien obligé de se baser sur des faits objectifs pour une réflexion sereine et porteuse de solution en fonction du problème posé.

Une fois de plus, dénier une réalité risque donc d'être contre-productif, d'autant plus que cette réalité aura la fâcheuse tendance à exister de fait. Non pas à cause d'une prophétie autoréalisatrice, mais parce que c'est une réalité. Alors le seul moyen de trouver une solution reste de l'exposer et voir ce que l'on peut faire, quelle solution lui apporter.

En effet, comment envisager une solution à un problème que nous mettons sous silence. Nous touchons aussi là la problématique de la liberté d'expression. Censurer un problème objectif sous prétexte qu'il va entraîner de la négativité ne permet pas d'y réfléchir pour tenter de dégager une solution, au contraire, cela nous met dans une position d'aveuglement et nous empêche de résoudre le problème. Et aveuglement qui est aussi une résultante de nos comportements comme on le verra plus tard.

Au fond le problème n'est pas tellement dans ce qui est dit que de la légitimité de ce qui est dit. Est-ce vrai, est-ce juste ou non ?

Dans la partie suivante d'autres idées risquent de mettre le lecteur mal à l'aise à cause de la remise en question de ce qu'elles peuvent entraîner vis-à-vis de nos idées. Mais nous pensons que c'est bien de cette façon que nous pourrons tenter de trouver des solutions à certains défauts liés à la nature humaine.

Nous entamons donc maintenant notre étude sur la nature humaine sous l'angle des sciences sociales modernes.

Deuxième partie : De la nature humaine

Stéréotypes, biais cognitifs, et réalité

Ce chapitre, et comme les deux prochains, se basera principalement sur les théories issues de la psychologie sociale, discipline récente né avec le XXe siècle.

« La psychologie sociale s'est formée à partir de la problématique concernant la nature et les types de relations existants entre individu et société ; elle s'est constituée en savoir spécifique dans une double démarche cherchant à appréhender les phénomènes sociaux à partir des conduites individuelles et en situant les comportements à l'intérieur du cadre social dans lequel ils s'expriment. » (Fischer, 1997).

Nous allons maintenant voire comment certains modes de fonctionnement de notre cerveau, notre fonctionnement cognitif, peuvent nous amener à avoir une vision déformée de la réalité objective.

Ce mode de fonctionnement fait que nous risquons de prendre des décisions non-adaptées à certaines situations[22], car ces décisions qui s'appuient sur de la subjectivité, et au final des croyances, ne nous permettent pas d'être en phase avec les problématiques réelles d'une situation donnée.

Est-ce que cela veut dire que nous sommes des êtres irrationnels ? Non, nous savons aussi être en phase avec les réalités objectives, mais « […] l'humain est parfois amené à rationaliser ses attitudes pour les rendre cohérentes avec ses actes, il n'est plus un être rationnel mais un « animal rationalisant » (Vaidis 2011). Voyons voir.

Les stéréotypes

Les stéréotypes sont en quelque sorte une description simplifiée de l'autre et des groupes sociaux. Ils peuvent être négatifs, neutres ou positifs envers cet autre.

Il y a aussi les préjugés qui découlent des stéréotypes et qui ont une dimension plus affective que descriptive, et qui sont à quelques exceptions près une manière négative de voir l'autre.

Par exemple un stéréotype pourra être : les Français sont romantiques. Tandis qu'un préjugé sera : je n'aime pas les Français.

Les stéréotypes sont aussi entretenus et véhiculés par l'environnement social (famille, amis, média, société, etc.). Ils peuvent aussi servir à justifier les préjugés (je n'aime pas les Français car ce sont des gens sales et râleurs).

Les stéréotypes servent également à définir les groupes sociaux que nous ne connaissons pas, ou peu. Bien souvent nous vivons majoritairement à l'intérieur de notre groupe social et avons peu d'interaction profonde avec les autres groupes comme l'on peut les avoir avec le nôtre. Nous connaissons la diversité qui peut exister au sein de notre groupe car nous le connaissons de

[22]On pourra voir lors de l'étude des groupes et des normes sociales qui en découlent qu'une décision, ou encore une réaction qui découle de cette prise de décision, non-adaptée d'un point de vue objectif, c'est-à-dire une décision qui n'est pas en phase avec les réalités objectives, peut être d'un point de vue des normes sociales totalement adaptée. Dans un sens on verra que les normes d'un groupe peuvent être en dehors des réalités objectives, mais que le groupe se basera sur cette réalité subjective pour prendre des décisions, et que ces décisions seront jugées par l'ensemble du groupe adaptées à la situation. La problématique est donc des plus complexes, et sera bien sûr étudiée dans la suite de cet ouvrage.

l'intérieur, car nous en faisons partie, mais nous avons tendance à voir les autres groupes sociaux comme uniformes et stéréotypés, donc nous avons tendances à en avoir une vision simplificatrice et forcément réductrice de la réalité objective.

Et il en va de même de l'individu que nous ne connaissons qu'au travers de son image ou de sa réputation, et dont nous ignorons sa complexité. Nous en avons là encore une image stéréotypée, et nous allons souvent nous appuyer sur ces visions stéréotypées pour prendre des décisions vis-à-vis de nos interactions sociales. Que ce soit vis-à-vis de groupes sociaux étrangers au nôtre, ou d'individus que nous connaissons peu.

Cette simplification de la vision de l'autre découle également de notre fonctionnement cognitif, c'est-à-dire que nous avons des ressources limitées intellectuellement, et que pour aborder la réalité qui nous entoure nous avons besoin de simplifier les choses.

C'est aussi de cette simplification dont découlent les amalgames, c'est-à-dire de voir un groupe social différent du nôtre comme uniforme et conforme aux stéréotypes qui nous aident à percevoir ce groupe.

Pour reprendre l'exemple précédent, il est certain qu'il existe des Français qui ne sont pas romantiques, pourtant c'est l'image, donc le stéréotype, que les non-Français ont de nous. Les stéréotypes sont d'ailleurs si forts comme mode de représentation de la réalité que si un non-Français rencontre un Français qui n'est pas romantique, il se dira que ce Français est une exception et ne représente pas la majorité des Français.

Ce mode de fonctionnement cognitif qui vise à simplifier la complexité des choses nous masque donc la réalité objective de l'autre (complexité liée à la personnalité d'un individu) ou d'un groupe social (complexité liée à la diversité au sein d'un même groupe social).

Ainsi les stéréotypes sont définis comme suit :

« « Un ensemble de caractéristiques attribués à un groupe social », « l'ensemble des croyances d'un individu relatives aux caractéristiques ou aux attributs d'un groupe » ou encore comme « des croyances à propos des caractéristiques, attributs et comportements des membres de certains groupes » » (Légal et Delouvée 2015).

On pourra donc noter que si nous savons reconnaître la diversité au sein du groupe auquel nous appartenons (ainsi un Français sait que tous les Français ne sont pas romantiques), mais que nous voyons les groupes sociaux qui nous sont étrangers comme majoritairement homogènes et liés aux stéréotypes qui nous servent à les définir.

On peut aussi noter que les stéréotypes peuvent contenir une part de vérité, mais cette vision souvent déformée de l'autre est susceptible de créer des phénomènes de violence lorsque les stéréotypes véhiculés sont négatifs, et bien souvent subjectifs. Diverses expériences nous permettent de nous rendre compte de ce qu'engendre une vision négative de l'autre :

« On a demandé à des étudiants de donner leur avis sur l'expression du visage d'un homme présenté en photo ; un groupe d'étudiants était informé qu'il s'agissait d'un chef de la Gestapo nazie, responsable d'expérimentations médicales sur les détenus de camps de concentration et considéré

comme raciste ; un autre groupe était informé qu'il s'agissait d'un dirigeant de mouvement secret antinazi dont le courage a sauvé des milliers de juif.
Les résultats font apparaître que le premier groupe a trouvé l'expression du visage cruelle et menaçante, alors que le second l'a trouvé chaleureuse et aimable. »

« Dans une autre expérience, on a constaté le même phénomène : lorsque des individus se trouvaient en présence de quelqu'un qu'ils croyaient agressif, ces derniers répondaient à ce qu'ils pensaient de lui en se comportant d'une façon encore plus agressive. »

« Ils [des chercheurs] ont construit une variable indépendante en manipulant l'image que des étudiants se faisaient d'une femme, avant leur rencontre avec elle ; un premier groupe reçut une série d'informations destinées à créer chez les étudiants une image positive de cette femme ; en revanche, un deuxième groupe reçut des informations destinées à créer une image négative. Les résultats montrèrent que les étudiants à qui on avait présenté une image positive ont eu des formes d'interaction au niveau du contact visuel, des échanges verbaux plus importants et attribuèrent à la rencontre un caractère plus positif que les étudiants à qui l'on avait présenté au préalable une image négative ou neutre. » (Fischer 1997)

Il n'est plus à démontrer l'importance de l'image au sein de notre société, mais l'on comprend d'autant mieux aux regards de ces expériences pourquoi les acteurs sociaux dépensent temps énergie et argent à cultiver une image positive, ou encore à rendre l'image de leurs opposants négatives.

On peut donc voir au travers de ces expériences l'influence de l'image d'une personne sur notre attitude envers lui. Dans tous les cas on peut voir que nous tendrons vers une attitude négative envers quelqu'un si l'image que l'on a de lui est négative, et indépendamment de la personne en elle-même, donc de sa personnalité propre, mais à cause de stéréotypes et préjugés négatif que l'on a sur elle.

Et a contrario, si l'image que l'on a d'une personne est positive, les rapports tendront à être plus positifs. Il est donc à craindre des phénomènes de violence injustifiés envers une personne dont nous avons un stéréotype négatif. Car on voit aussi au travers de ces expériences que si l'on juge la personne agressive on aura tendance à être agressive envers elle. Donc ce qui pourra rendre la personne tout autant agressive, et paradoxalement rendre vrai ce qui pouvait être faux au départ (donc être face à une personne agressive, qui pouvais d'autant plus être dans un mauvais jour comme il nous arrive à tous, ou autrement dit avec un état émotionnel négatif).

En d'autres termes, il risque d'avoir un échange de sentiments négatifs entre individus ayant un effet sur leur état émotionnel à cause de stéréotypes et préjugés négatifs infondés, donc au final à cause d'une croyance.

On pourrait même aller plus loin en disant que même si le stéréotype négatif était fondé, avoir une attitude positive aurait pu tendre à rendre l'échange plus positif. Et n'oublions pas qu'entre groupe sociaux ou culturels différents ce qui est négatif pour l'un peut être vu comme positif par l'autre en fonction des normes groupales ou culturelles.

Mais l'on voit l'effet que peut avoir un stéréotype négatif sur les relations sociales en général, comme sur les phénomènes d'échange de violence, et donc surtout lorsque le stéréotype est infondé, donc

risque d'entraîner un sentiment d'injustice, si ce n'est d'incompréhension mutuelle (on pourra se dire par exemple : pourquoi cette personne que je ne connais pas est agressive envers moi ?).

Les stéréotypes et préjugés négatifs sont des stigmatisations (l'idée) dont découlent les discriminations (le fait), et avec les effets que l'on a pu voir au premier chapitre. On peut aussi dire qu'un stéréotype négatif infondé pourra être d'autant mal pris, donc abaisser l'état émotionnel envers ceux qui le propagent, que tout un chacun a tendance à vouloir donner une image positive de soi (Légal et Delouvée 2015).

D'un point de vue de l'état émotionnel on peut aussi dire qu'un stéréotype négatif infondé tendra à abaisser réciproquement, et l'un envers l'autre, l'état émotionnel des deux partis. De celui et ceux qui sont visés envers ceux qui le propagent.

D'abord à cause d'un sentiment d'injustice face à un stéréotype infondé, ensuite parce que tout le monde cherche à garder une image positive de soi-même. Et de ceux qui le propagent envers ceux qui sont visés car un stéréotype négatif entraîne de fait une vision négative de la ou des personnes visées comme ces expériences ont pu le montrer.

Il est donc à craindre des tensions entre ces groupes à cause d'une simple vision infondée de l'autre, donc à cause d'une vision déformée de la réalité objective. La chose est bien sûr connue et peut s'exprimer par l'adage « si tu veux tuer ton chien dit qu'il a la rage ». Bien sûr le point devient complexe lorsque l'on a affaire à des tensions entre groupes sociaux, lorsque le « chien qui a la rage » représente un groupe social.

Mais il est heureux que les stéréotypes puissent évoluer. Pour preuve cette expérience qui a eu lieu avant, après, et bien après la guerre entre les USA et le Japon durant la Seconde Guerre mondiale, et qui a vu les stéréotypes des Japonais évoluer en fonction de la période, et certainement du contexte social envers les Japonais :

« Alors que les Japonais étaient jugés intelligents, travailleurs et progressistes en 1933 par les étudiants interrogés par Katz et Braly, ils deviennent rusés et sournois après la Seconde Guerre mondiale (Gilbert, 1951). Dans la réplique de Karlins, Goffman et Walters (1969), les Japonais retrouvent leur attribut de 1933. » (Ibid.).

Et où l'on voit aussi que les stéréotypes peuvent évoluer en fonction de la situation, ou encore que la situation puisse entraîner la mise en place de stéréotypes négatif et inversement.

Dans un sens plus général, on pourra toujours voir l'apparition de stéréotypes négatifs lorsque l'on veut se débarrasser d'une personne ou d'un groupe social en particulier, donc que l'on cherche à justifier notre comportement. Le point crucial résidant déjà dans le fait de savoir si le stéréotype est fondé ou non, s'il correspond ou non à la réalité objective. Cela nécessite donc un processus de remise en question.

En ce sens, il est important de noter que nous avons tous en tête les stéréotypes qui circulent autours de nous. Des expériences ont montré que les stéréotypes nous viennent à l'esprit de manière automatique lorsque l'on nous montre un individu ou un groupe de personne qui en est la cible.

La différence entre les personnes, pour ce qui est de la gestion et la croyance en ces stéréotypes, provient du fait de remettre en question ou non cette image stéréotypée qui nous vient à l'esprit.

C’est d’ailleurs ce qui fait la différence entre une personne qui a des sentiments racistes ou non comme nous l’avons dit précédemment. Celle qui a des sentiments racistes ne remettra pas en question l’image négative et raciste issus d’un stéréotype qui lui vient à l’esprit. Celui qui n’est pas raciste remettra cette image en question.

Dans un sens rien ne sert de culpabiliser à cause d’une image qui nous vient à l’esprit de manière naturelle et dont nous sommes au final victime à cause de la circulation de ce stéréotype dans notre milieu social. En revanche on peut s’interroger sur le fait de remettre en question ou non cette image.

Mais cette remise en question est parfois difficile à cause de multiples facteurs, et notamment à cause de notre mode de fonctionnement cognitif, notamment à cause de biais cognitifs qui nous éloigne des réalités objectives comme on va le voir avec la description de ces biais cognitifs.

On voit donc qu’une vision négative de l’autre n’est pas anodine, elle tend à engendrer des sentiments négatifs qui sont à la base de tout phénomène de violence.

Il semble donc important de prendre en considération la justesse d’une telle vision dans le but de ne pas créer de phénomènes de violence injustifiés, car comme on l’a vu, l’émission de sentiments négatifs injustifiés tend à provoquer un cercle vicieux d’émission de sentiments négatifs néfaste pour l’ensemble du corps social.

Donc contrairement à un acte légitime qui pourra prétendre à émettre des sentiments négatifs dans une logique de justice. Et cercle vicieux car c’est parce qu’un individu voit une personne négative qu’il agit négativement avec, et c’est parce que cet individu agit négativement que l’autre aura tendance à agir négativement en retour, et ainsi de suite.

Et acte légitime qui a besoin d’être en phase avec les réalités objectives pour prétendre être légitime. Mais fonctionnement cognitif qui tend à nous masquer ces réalités objectives, donc qui tend à commettre des actes illégitimes avec les conséquences que l’on a vu dans la première partie de cet ouvrage. Voyons maintenant d’autres facteurs qui tendent à nous mener vers le chemin de la subjectivité.

Biais cognitifs

Les biais cognitifs sont des attitudes, ou encore des modes de pensée, qui affectent la rationalité de nos jugements et donc de nos prises de décisions, ils nous éloignent bien souvent de la réalité objective des choses.

Le terme biais fait référence à une déviation de la réalité par un mode de pensée qui peut se vouloir rationalisant, mais pas forcément rationnel. Il en existe plusieurs, et l’on parlera ici de quelques-uns qui sont en rapport direct ou indirect avec des tensions probables entre groupe sociaux et individus.

Il y a donc *le biais de confirmation*. Ce biais cognitif consiste à ne voir dans les informations qui nous entourent que celles qui confirment nos croyances et autres stéréotypes. Tout ce qui infirme ces croyances sera ignoré ou discrédité. Ce biais est très commun, et sert notamment à confirmer nos stéréotypes plutôt que de les remettre en question.

Ainsi si nous voyons un Français qui n'est pas romantique on pensera que c'est une exception car « bien évidemment » tous les Français sont romantiques. Et de la même façon si l'on rencontre un Français romantique on pensera que c'est bien un Français car les Français sont tous comme ça.

En d'autres termes, on cherchera à confirmer nos stéréotypes sur les Français. On cherchera finalement à nous conforter en nous disant que l'on avait bien raison de penser ça, on se justifie que l'on n'avait pas tort.

Le biais d'attribution qui consiste à surestimer les facteurs personnels (tel que la personnalité) et à ignorer les facteurs extérieurs dans le comportement d'une personne.

Ce biais cognitif rentre beaucoup en jeu dans les phénomènes de harcèlement (« il a cherché ce qui lui arrive », « c'est de sa faute », etc.), ou encore dans les rapports dominants/dominés (« ce sont des fainéants », « ce docteur est évidemment meilleur que moi qui ne suis que technicienne de surface », etc.), et bien d'autres.

La croyance en un monde juste, qui est une croyance que nous souhaitons tous avoir, peut influencer nos perceptions en ce sens, car dans un monde juste chacun occupe la place qu'il mérite.

Ainsi « une enquête a été effectuée aux États-Unis sur la façon dont les gens de la classe moyenne percevaient les gens pauvres ; on leur a, par exemple, demandé si la pauvreté était liée au comportement des pauvres, ou si leur pauvreté était due à des conditions économiques et sociales dont ils n'étaient pas maîtres.

Les résultats ont montré qu'une majorité a attribué la pauvreté à un manque d'effort plutôt qu'à des conditions économiques et sociales ; de plus, dans les réponses, on avait plutôt tendance à blâmer les gens pauvres que de considérer les conditions sociales dans lesquelles elles vivaient » (Fischer 1997).

La croyance en un monde juste est une théorie qui se rapproche de ce biais. Cette théorie stipule que nous serions motivés à croire en un monde dans lequel les gens obtiennent ce qu'ils méritent.

« Confronté aux malheurs d'autrui, les personnes ne remettent pas pour autant en cause cette croyance, mais mettraient en place des stratégies pour protéger cette dernière : elles pourraient aider la personne en difficulté à réduire l'injustice, elles pourraient également mettre en œuvre des stratégies cognitives visant à se convaincre que la personne ne souffre pas vraiment ou mérite son sort. En d'autres termes, les gens en arriveraient à croire que les personnes obtiennent ce qu'elles méritent et méritent ce qu'elles obtiennent » (Légal et Delouvée 2015).

On comprend mieux maintenant pourquoi lorsqu'une personne est harcelée son entourage pourra aller du côté de l'harceleur. On pourra aussi retenir de cette théorie notre volonté à vouloir un monde juste, ce qui est plutôt positif.

Le biais de négativité est un biais qui consiste à donner plus de poids et se souvenir d'expériences négatives que de celles positives. Ce biais peut influencer le phénomène de rémanence et notre état émotionnel. Il peut aussi influencer la vision négative que l'on a sur un groupe social étant donné que l'on aura tendance à se rappeler des événements négatifs et non positifs issus de ce groupe.

Couplé à un biais de confirmation, il peut aussi tendre à vouloir confirmer que tel ou tel groupe est évidemment négatif, la preuve étant là (l'expérience ou l'événement négatif), et tout en tendant à oublier une fois de plus le positif.

On peut voir ici comment peuvent se perpétrer des visions négatives et des effets d'oppositions entre groupes antagoniste, et qui compromet donc le besoin de coopération pour éviter les conflits inter-groupe.

L'effet de halo est un biais qui consiste à attribuer aux autres caractéristiques de la personne la première impression que l'on a eu d'elle, ou encore vis-à-vis de sa réputation. Une caractéristique jugée positive rendra les autres caractéristiques de la personne plus positives, et inversement. On a pu voir cet effet dans les premières expériences cités dans ce chapitre vis-à-vis de la perception négative ou positive d'une personne.

Conclusion

On a donc pu voir à l'intérieur de ce chapitre comment notre fonctionnement cognitif pouvait nous tromper vis-à-vis de la réalité objective. Ce mode de fonctionnement va bien sûr influencer nos rapports sociaux, comme les rapports intra et inter-groupaux.

Mais ce que l'on voit aussi est que notre cerveau construit finalement des visions subjectives de la réalité, que nous sommes effectivement des êtres plus rationnalisants que rationnels. Nous commençons à voir la difficulté que l'on peut avoir à pouvoir être juste et légitime.

En effet, comment être juste et légitime si le fonctionnement de notre cerveau peut nous amener à déformer la réalité ? Comment prendre les bonnes décisions si l'on tend à se baser au final sur ce que l'on peut appeler des croyances et non pas sur la réalité objective des choses ?

Mais continuons d'approfondir notre mode de fonctionnement cognitif avec la théorie de la dissonance cognitive.

La dissonance cognitive et les inconsistances

Nous ferons dans ce chapitre une brève description de la théorie de la dissonance cognitive qui aide à montrer comment nous pouvons prendre certaines décisions en lien avec notre fonctionnement cognitif. Nous verrons aux travers de cette théorie, et comme nous avons commencé à le montrer, notre propension à être plus rationalisant que réellement rationnel et objectif.

« La dissonance cognitive est une théorie de psychologie sociale modélisée par Festinger dans les années cinquante. Cette théorie définit un état psychologiquement inconfortable auquel l'être humain est exposé lorsqu'il dispose à l'esprit de deux éléments incompatible (on parlera de cognitions inconsistantes). Cette situation qualifiée d'état de *dissonance cognitive*, motive l'individu à recouvrer un état acceptable, notamment en tendant vers une cohérence entre ses cognitions, c'est ce qu'on appelle la *réduction de la dissonance* » (Vaidis 2011).

Dans le contexte de la dissonance cognitive, la cognition désigne les processus mentaux qui interviennent dans la perception, l'interprétation et le traitement des informations, ainsi que dans la formation et la modification des croyances.

La théorie de la dissonance cognitive, est donc une théorie qui explore les conflits internes qui peuvent survenir lorsque nos attitudes et nos comportements sont en contradiction les uns avec les autres, lorsque nos actions ne correspondent pas à nos croyances, lorsque nous sommes exposés à des informations qui contredisent nos croyances, lorsque qu'au moins deux cognitions sont en contradiction.

Et chaque cognition aura plus ou moins de force qui dépend de nos attitudes et comportement eux-mêmes possiblement influencés par des facteurs externes. Ce sera la cognition la plus forte qui sera résistante au changement et l'emportera, mais au bout du compte la réalité devrait être la cognition la plus forte selon Festinger.

Une attitude et un comportement sont deux termes souvent utilisés pour décrire les actions et les réactions d'une personne, mais ils ont des significations légèrement différentes.

Attitude :

- L'attitude se réfère à l'état d'esprit général, aux croyances, aux valeurs et aux opinions d'une personne.
- C'est une disposition interne qui influence la façon dont une personne perçoit, interprète et réagit à différentes situations.
- L'attitude est généralement plus stable et durable, elle est formée par des expériences passées, des influences sociales et des facteurs personnels.
- Par exemple, une personne peut avoir une attitude positive envers le travail d'équipe, ce qui signifie qu'elle croit que le travail d'équipe est efficace et bénéfique.

Comportement :

- Le comportement se réfère aux actions observables et mesurables d'une personne dans un contexte spécifique.
- C'est la façon dont une personne se comporte ou agit dans une situation donnée.
- Le comportement est influencé par l'attitude, mais il peut également être influencé par des facteurs externes tels que les normes sociales, les attentes et les contraintes de l'environnement.

- Par exemple, si une personne a une attitude positive envers le travail d'équipe, son comportement peut être de collaborer activement avec ses collègues, d'écouter attentivement leurs idées et de contribuer de manière constructive.

En d'autres termes, l'attitude est l'état d'esprit interne d'une personne, tandis que le comportement est l'action observable qui découle de cette attitude. L'attitude influence le comportement, mais le comportement peut également être influencé par d'autres facteurs externes de la même façon que l'attitude.

Selon cette théorie, lorsque nous sommes confrontés à une situation où nos croyances, nos valeurs ou nos attitudes entrent en conflit avec nos actions ou des attitudes/comportements extérieurs, nous ressentons une dissonance cognitive, c'est-à-dire un état d'inconfort psychologique.

Pour réduire cette dissonance, nous cherchons à réaligner nos attitudes et nos comportements afin de retrouver une cohérence interne. Cette théorie nous aide à comprendre comment les individus rationalisent leurs choix et leurs actions, et comment ils cherchent à maintenir une cohérence interne.

En d'autres termes, cette théorie nous enseigne que nous tendons aussi à ressentir un sentiment négatif face à une différence comme nous l'expliquions dans le chapitre sur les conflits de différence. Et dans tous les cas d'éveil de la dissonance, l'individu sera donc motivé à réduire cet inconfort selon différents types de mécanisme de réduction.

Voici quelques exemples de situations qui peuvent entraîner de la dissonance cognitive :

Lorsqu'un individu prend une décision et qu'il doit renoncer à une autre option, cela peut créer une dissonance cognitive. Par exemple, s'il choisissait d'acheter un produit coûteux plutôt qu'un produit moins cher, il pourrait ressentir une tension interne entre le fait de dépenser plus d'argent et le désir d'économiser.

Lorsqu'un individu a des croyances ou des valeurs contradictoires, cela peut également entraîner de la dissonance cognitive. Par exemple, s'il est végétarien mais qu'il continu à manger de la viande, il pourrait ressentir une tension entre ses convictions et ses actions. En d'autres termes, une tension entre son attitude et son comportement.

Lorsqu'un individu reçoit des informations contradictoires, cela peut également provoquer de la dissonance cognitive. Par exemple, s'il croit fermement en une idée mais qu'il est confronté à des preuves qui la contredisent, il pourrait ressentir une tension entre ses croyances et les faits présentés.

Lorsque qu'un individu fait quelque chose qui va à l'encontre de ses valeurs personnelles, cela peut également créer de la dissonance cognitive. Par exemple, si un individu triche lors d'un examen alors qu'il croit fermement en l'honnêteté, il pourra ressentir une tension entre ses actions et ses valeurs.

Ces exemples illustrent comment la dissonance cognitive peut se produire dans différentes situations de la vie quotidienne.

Nous notons aussi le fait que d'après la thèse de Bran (2020) il y a débat sur l'origine de ce qui motive une réduction de la dissonance (est-elle lié à l'affect négatif ressenti, à une volonté de réduire les incompatibilités cognitives, etc.), comme sur le fait qu'une dissonance pourrait donner des

sentiments positifs (exemple de la magie qui surprend). En revanche la vision d'une incompatibilité semble faire consensus entre les différentes théories.

Alors si la théorie de la dissonance cognitive est en concurrence avec d'autres théories, « Malgré leurs divisions, les théories de la consistance cognitive partagent une vision commune de ce qu'est une inconsistance et de ses conséquences pour l'individu » (Bran 2020). Et « plusieurs psychologues vont conceptualiser les inconsistances comme des éléments qui viennent à l'encontre des attentes de l'individu » (Abelson et al., 1968 ; Proulx et al., 2017, Bran, 2020).

En ce qui nous concerne, nous n'irons pas aussi loin dans la réflexion, mais soulignons déjà le fait que l'individu ressentira des sentiments négatifs face à une inconsistance, et optera pour une stratégie dans le but de réduire cette inconsistance. Nous allons voir maintenant les principaux cas d'éveil de la dissonance et les différentes stratégies de réduction.

Exemples d'éveil de la dissonance

Nous verrons donc ici quelles sont les principaux cas qui entraînent de la dissonance au travers d'exemples liés à différentes expériences menées par la psychologie sociale. Nous nous basons ici sur le livre de David C. F. Vaidis (2011)

1) Paradigme de la décision

Le paradigme de la décision est lié à un éveil de la dissonance lorsqu'une personne doit faire un choix entre 2 alternatives attractives et exclusives. Trois facteurs vont déterminer l'amplitude de la dissonance :

- L'importance de la décision
- L'attrait pour l'alternative rejeté
- L'absence de complémentarité des alternatives

Nous entendons par l'absence de complémentarité des alternatives le fait que les deux alternatives offrent des attraits différents.

« Pour exemple, un couple hésite entre deux prénoms pour nommer leur fils. D'un côté, ils penchent pour « Jean », un prénom classique et indémodable. De l'autre côté, ils hésitent avec Léon, un prénom qu'ils jugent moderne et dont ils aiment la sonorité. Si le couple choisit finalement de nommer leur fils Jean, ils trouveront a posteriori que Léon est un prénom un peu trop original et qu'il sonne mal avec leur nom de famille. Ils pourront trouver également que Jean est un prénom facile à porter. Si le couple choisit Léon, ils trouveront que Jean était un peu trop classique, voire trop usité, et penseront probablement que le prénom Léon va très bien à leur fils. Dans tous les cas leur choix est justifié à la suite de la décision, et il s'agira ainsi toujours de la « bonne » décision. »

« Dans l'expérience princeps de Brehm en 1956, des ménagères avaient à évaluer l'attrait de huit petits appareils de cuisine (e.g. un grille-pain, une machine à café, une radio portable) sur une échelle de 1 (pas désirable du tout) à 8 (extrêmement désirable), Après avoir calculé un ordre de préférence pour chaque participant, l'expérimentateur leur offrait la possibilité de recevoir des appareils évalués. Il donnait au participant la possibilité de choisir entre deux alternatives et manipulait l'écart entre ces choix, Dans un cas, il était demandé de choisir entre les objets classés

en 2e et 3e positions en termes d'attrait (forte dissonance) dans l'autre cas, le choix était laissé entre les objets classés en 2e et 7e positions (faible dissonance). Après que le participant avait fait son choix, il devait réévaluer l'ensemble des objets. Les résultats montrent que dans la condition de forte dissonance, l'alternative rejetée a été significativement dévaluée, tandis que dans la condition de faible dissonance, l'attrait de l'alternative choisie a été significativement accru. » (Vaidis 2011)

Nous pouvons donc voir aux travers de ces deux exemples comment l'être humain peut rationaliser lors de l'éveil d'une dissonance, lors d'une situation qui le met mal à l'aise, pour au final s'éloigner d'une objectivité. Nous commençons donc à voir pourquoi nous sommes plus rationalisant que rationnel et objectif.

En effet, comment être objectif si nous surévaluons et sous évaluons des choix de manière au final arbitraire dans le but de se justifier ? Arbitraire mais aussi compréhensible dans le sens où nous cherchons à éviter un malaise.

D'ailleurs, la théorie stipule également que dans la vie courante les personnes cherchent à éviter les informations qui pourraient remettre en question leur choix pour sélectionner plutôt les informations qui vont dans le sens de leurs choix, ce qui rappelle les biais de confirmation évoqués dans le chapitre précédent ; c'est aussi ce que l'on appelle le paradigme de l'exposition sélective à l'information dans la famille de la dissonance cognitive. Mais continuons à voir d'autres cas de figure.

2) Paradigmes de la soumission forcée et induite

Dans ces deux paradigmes l'on amène des participant à réaliser une tâche fastidieuse ou qui va à l'encontre de l'attitude de la personne. La différence entre forcée et induite vient du fait que dans la soumission induite on laisse au participant une illusion de liberté.

Les expérimentateurs vont alors manipuler des variables tel que la contrainte, la rémunération de la tâche ou la sanction. De ces variables va dépendre l'amplitude de la dissonance.

Par exemple, on peut demander à un étudiant de réaliser un essai qui va à l'encontre de ses opinions ou intérêts, comme de commencer les cours à 6h30, de porter un uniforme, etc. C'est ce que l'on appelle un essai contre-attitudinel. Ou encore, on peut demander à une personne de réaliser une tâche rébarbative comme tourner des boutons, recopier un annuaire, etc.

Les expériences montrent que plus la contrainte, la rémunération ou la sanction sont fortes, au moins la personne ressentira de dissonance. Dans le cas contraire la personne tendra vers un changement d'attitude comme trouver un attrait à une tâche fastidieuse, ou aller dans le sens de son essai contre-attitudinel qui aller pourtant à l'encontre ses opinions.

Dans le premier cas la contrainte, la rémunération ou la menace feront office de cognition suffisamment forte pour que la personne justifie son acte, et par là même réduise l'amplitude de sa dissonance (c'est parce que j'ai été forcé/payé/menacé que j'ai fait ça).

Dans le second cas la personne tentera de justifier son acte en le valorisant. Ainsi, des étudiants qui ont été payé 20$ pour réaliser une tâche tendront à voir la tâche comme fastidieuse (ce qu'elle est), tandis que ceux qui ont reçu 1$ tendront à y trouver un attrait.

C'est ce que l'on entend dans ce dernier cas par les termes « changement d'attitude ». Et où l'on voit qu'une fois de plus l'important semble être de justifier une attitude et un comportement au détriment d'une objectivité rationnel. On notera, et dans une autre perspective, que dans certains cas un essai contre-attitudinel est bénéfique pour pouvoir se mettre à la place d'un autre et ressentir de l'empathie, mais continuons.

3) Justification de l'effort

Lorsqu'un individu s'investit (psychologiquement parlant) dans une tâche qui lui demande de l'effort, et si une fois son but atteint la chose en question n'est pas à la hauteur de l'investissement fourni, alors l'individu ressentira de la dissonance. Il cherchera alors à augmenter l'attrait de ce qu'il a obtenu dans le but de réduire cette dissonance.

Par exemple, une expérience a été faite par Aronson et Mills (1959) où des participants voulaient intégrer un groupe de discussion sur la psychologie de la sexualité. Pour intégrer ce groupe des participants devaient réaliser une initiation coûteuse (lire publiquement des mots obscènes), et d'autres moins coûteuse (lire une série de mot sur la sexualité).

Par la suite ces participant assistaient à une séance de discussion du groupe objectivement peu attrayante et devaient donner leur avis sur cette séance. Le résultat est que les participants qui avaient fait l'effort d'une initiation coûteuse trouvèrent bien plus d'attrait à la discussion et au groupe que les autres.

4) L'hypocrisie induite

Le paradigme de l'hypocrisie induite consiste à faire remémorer à un individu des actions contraires à ce qu'il prêche. Les individus se trouvent alors hypocrite à leurs propres yeux ce qui entraîne un éveil de la dissonance. Ils tendront alors à réduire cette dissonance en agissant d'une manière pro-attitudinal avec l'action recommandée.

Par exemple, dans l'étude princeps d'Aronson et al. (1991) des participants étaient invité à participer à un programme contre le sida où ils devaient réaliser une vidéo prêchant le port du préservatif. Lorsque les expérimentateurs mirent les participants dans une position où ils leur faisaient se rappeler qu'ils n'avaient pas porté de préservatifs les participants en question ressentirent de la dissonance.

Un premier groupe de participants devaient donc se rappeler leur comportement transgressif puis émettre un plaidoyer enregistré. Un second groupe devaient préparer un plaidoyer sans enregistrement vidéo, mais avec un rappel du comportement hypocrite en aval. Un troisième groupe n'effectue que le plaidoyer et l'enregistre sans procédure de rappel. Enfin un quatrième groupe ne fait ni rappel ni plaidoyer.

Lorsque les intentions du port du préservatif sont mesurées après la manipulation, les participants de la condition hypocrisie sont ceux qui envisagent le plus de porter des préservatifs dans le futur. Lorsque 3 mois plus tard ils sont rappelés, ce sont également ceux qui déclarent le plus avoir utilisé

des préservatifs pour se protéger du sida (dans un ordre décroissant pour ce qui est de l'utilisation du préservatif : rappel + plaidoyer enregistré, rappel sans plaidoyer, plaidoyer, groupe contrôle sans rappel ni plaidoyer).

5) Le désaccord avec autrui

D'après Festinger le support social peut être une source de dissonance comme un moyen de le réduire. Des expériences furent menées où un participant avait connaissance des opinions (fictives) d'un groupe qu'il allait rencontrer. Si ce groupe avait des opinions différentes, le participant ressentait de la dissonance avant même de les rencontrer.

Ce paradigme peut également être lié à ce que nous appelons « conflit de différence ». Une fois de plus nous tendons à montrer qu'en face d'une différence nous ressentons un malaise, et avec dans ce cas en ce qui concerne un conflit que l'on pourrait qualifier d'idéologique, et qui n'est qu'un type de conflit de différence. Et dans ce cas cela est aussi à rapprocher avec l'exposition à l'information inconsistante.

6) L'exposition à l'information inconsistante

Si l'on a l'habitude de voir le fait religieux comme étant basé sur des croyances par nature indémontrables, il n'en est pas moins vrai que beaucoup d'informations et d'opinions (nos attitudes) que nous avons pourraient également être qualifiées de croyance.

En effet, nous avons vu dans le chapitre précédent que notre fonctionnement cognitif tend à générer des stéréotypes et autres amalgames bien souvent subjectifs, mis à part certaines informations empiriques et objectives (e.g. ce mur est blanc). Différentes expériences ont aussi montré que l'exposition à une information inconsistante était facteur de dissonance, que cette exposition soit apportée par un tiers ou non (ex : lecture).

Une des premières études de Festinger fut d'ailleurs à propos d'une secte qui croyait à l'arrivé d'un déluge et que des extraterrestres allaient venir les sauver. Toutefois le jour promis aucune fin du monde n'a eu lieu, et aucun extraterrestre n'est venu. Toutefois cette exposition à une information inconsistante n'a pas changé les croyances des membres du groupe les plus impliqués par cette croyance, ces membres se sont au contraire radicalisés dans leur croyance et ont fait du prosélytisme. Ceux moins impliqués quittèrent le groupe.

Hardyck et Braden étudièrent à leur tour une secte qui croyait à l'imminence d'une guerre nucléaire et se préparaient en construisant des abris anti atomique. Après y avoir séjourné 42 jours, ils en ressortir pour voir que rien n'avait changé. Là encore les membres de la secte les plus impliqués ont radicalisé leurs croyances, mais il est intéressant de noter que cette fois il n'y a pas eu de prosélytisme.

Les chercheurs expliquent cet état de fait par la différence de traitement par les gens extérieurs au groupe qui était plutôt bienveillant à leur égard contrairement à la secte qu'étudia Festinger qui subissait des moqueries.

En d'autres termes, une menace du groupe par des personnes extérieures au groupe tendrait à radicaliser encore plus les croyances des membres les plus impliqués du groupe et faire du prosélytisme dans le but de trouver du soutien à leurs croyances.

Les expériences de Batson (1975) montrent néanmoins que lorsqu'il y a une infirmation des croyances la plupart du temps les individus ont tendance à se conformer au message d'infirmation.

Toutefois en fonction des circonstances, des caractéristiques du message comme de l'implication des individus vis-à-vis d'une idée, il peut y avoir ce phénomène de radicalisation des croyances. Il semble que les croyances religieuses et les opinions politiques soient les plus réfractaires au changement d'attitude pour se tourner vers un renforcement des croyances et du prosélytisme.

On pourrait d'ailleurs rapprocher ces types de comportements avec ce que l'on nomme repli identitaire qui arrive lorsqu'un groupe est menacé (socialement via des discriminations ou même physiquement) et que l'on a vu dans la première partie.

On notera quand même à un niveau sociétal que si le conflit informationnel/idéologique est source de dissonance et donc de tensions tant internes qu'externes, il peut aussi être source d'innovation en introduisant de nouvelles idées (Pérez et Mugny, 1993).

Toujours selon Pérez et Mugny, on notera que l'apport d'idées conflictuelles sera évaluer en fonction de différentes variables tels que le type d'idée, l'appartenance au groupe, l'expertise, l'appartenance à la majorité ou une minorité, etc. Et avec chaque variable ayant une pertinence ou non en fonction du contexte.

Ces nombreuses variables viennent donc rajouter de la difficulté à résoudre les conflits de différence de type idéologiques. Mais voyons maintenant les différents types de stratégies de réduction de la dissonance.

Les stratégies de réduction

Nous appelons donc stratégies de réduction les actions qu'un individu entreprendra pour diminuer son malaise suite à un état de dissonance cognitive. Cette réduction dépend notamment des cognitions en conflit, et c'est normalement la cognition la plus forte qui s'imposera.

« Par excellence, le facteur déterminant la réduction de la dissonance est la résistance au changement des cognitions impliquées dans une situation » (Vaidis 2011).

Par exemple, les expériences ont montré que les croyances religieuses et politiques sont des cognitions trop fortes pour entraîner un changement d'attitude, ce seront donc les cognitions qui vont à l'encontre de ces croyances qui pourront être éludées.

La personne utilisera alors des stratégies de réduction comme la trivialisation, le filtrage d'information ou encore l'affirmation de soi. Dans le cas contraire la personne pourra changer d'attitude, ou encore faire une restructuration cognitive. Voyons voir ces modes de réduction.

Le changement d'attitude pour adopter la cognition la plus forte, ou encore celle liée au dernier comportement, est un mode de réduction qui fut le plus étudié dès le départ. On a vu quelques

exemples de ce changement d'attitude avec les exemples sur ce qui entraîne de la dissonance comme le paradigme de la décision, la justification de l'effort, etc. Bien souvent ce changement d'attitude passe par une phase de rationalisation, qu'elle soit cognitive ou en acte (e.g. cas du port du préservatif).

Mais l'on a vu aussi que l'on pouvait aussi renforcer l'attitude initiale. « Le renforcement d'attitude semble être une solution pour réduire la dissonance lorsque l'attitude est très résistante ou que la cognition problématique est faiblement résistante » (Vaidis 2011).

L'explication causale des conduites peut aussi réduire la dissonance. Dans la plupart des cas les explications externes (e.g. soumission à un protocole expérimentale) tendront à réduire cette dissonance, tandis que les explication internes tendront à l'augmenter.

La trivialisation permet de réduire la force d'une cognition en lui enlevant de l'importance. Ce mode de réduction semble être couramment utilisé.

Le déni de responsabilité permet de rejeter la faute de la cognition problématique vers un tiers. L'individu se déresponsabilise donc de l'acte problématique, ce qui a pour effet de réduire la dissonance. Cela permet également de ne pas relier l'acte problématique au soi s'il est impliqué dans une problématique de dissonance. Les théories comme l'auto-consistance, l'affirmation de soi, le newlook, tendent à montrer que la dissonance peut être plus forte lorsqu'elle implique le concept du soi.

La surconfiance et l'affirmation de soi peuvent aussi être une stratégie de réduction de la dissonance. La surconfiance à son choix permet en effet de donner plus de force à la cognition de ce choix. Le soi sert alors de ressource pour réduire l'importance des cognitions problématiques en renforçant les cognitions liées au soi.

La sélection de l'information consiste à sélectionner les informations consistantes, et éluder celles qui sont inconsistantes (biais de confirmation, trivialisation, etc.). L'individu cherche donc à ne voir que ce qu'il veut voir dans le but de réduire la dissonance.

La restructuration cognitive consiste à changer au moins une cognition différente des cognitions impliqués dans la dissonance. L'individu peut ajouter des cognitions dans le but d'atteindre une cohérence et réduire la dissonance. Ce mode de réduction est plus complexe, il demande de l'effort et du temps. En d'autres termes le consensus voudrait que l'on tende majoritairement vers la justification de ces actes plutôt que de considérer d'autres alternatives. Considérer une autre alternative ne veut pas dire non plus que l'on sera objectif, mais c'est aussi la voie vers l'objectivité.

Conclusion

« La théorie de la dissonance cognitive considère l'humain comme un animal rationalisant, se défendant activement au moyen de distorsions et de déni contre l'information qui contredit ses croyances fortement ancrées » (Batson, 1975).

Nous continuons donc à voir que l'être humain est plus rationalisant que rationnel. Comment donc résoudre au mieux nos conflits de différence et d'intérêt si nous sommes en dehors des réalités

objectives. Comment être légitime et prendre les bonnes décisions stratégiques ? Comment ne pas être générateur de sentiment négatif ? Comment ne pas prendre le chemin de l'égo- ?

Nous avons vu en effet que des modes de réduction comme la trivialisation, la sélection de l'information, le déni de responsabilité ou encore l'affirmation de soi allaient plus dans le sens de la subjectivité que de l'objectivité.

En revanche, la restructuration cognitive semble être un des meilleurs moyens de retrouver une certaine objectivité, elle correspond aussi à ce qui se rapproche le plus d'un processus de remise en question. Mais elle demande temps et effort, ce que demande également souvent la voie de l'égo+ comme nous l'avons déjà dit. Mais continuons l'étude de la nature humaine en nous focalisant cette fois sur le fonctionnement des groupes sociaux.

Fonctionnement des groupes sociaux

On tachera au cours de ce chapitre de définir brièvement ce qu'est un groupe, nous verrons ensuite la manière dont les groupes se perçoivent les uns et les autres, l'influence d'un groupe sur l'individu, et différentes expériences et théories sur les groupes. Nous conclurons enfin sur les facteurs de violence propre aux phénomènes de groupe et tenterons de dégager des pistes de solution pour y remédier.

Qu'est-ce qu'un groupe ?

Il est difficile de définir ce qu'est un groupe étant donnée leurs grandes variétés. Le groupe peut être le groupe d'amis, de travail, de sport, de religion, d'une marque, d'une mouvance liée à un idéal, à un parti politique, un courant musical, etc. Il peut être grand, petit, moyen, etc.

Leurs membres peuvent tous se connaître, ou sont relié par cette seule notion de groupe sans forcément se connaître (cas d'un pays, d'une religion, d'une mouvance politique, etc.). Il peut aussi y avoir des groupes amis, ennemis, concurrents, etc.

Certains pensent que les groupes ne sont que la somme des individus qui le composent. Ou encore « Il n'y a pas de psychologie des groupes qui ne soit pas essentiellement et entièrement une psychologie des individus » (Allport, 1924).

Toutefois l'on ne peut nier que le groupe a une incidence sur la psychologie des individus qui le composent, de la même façon que la notion de groupe existe bel et bien dans l'esprit des gens. On ne peut nier non plus que les groupes ont la fâcheuse tendance à favoriser leur propre groupe, si ce n'est de discriminer et de se mettre en opposition face aux autres groupes.

Certes cette tendance découle de nos instincts individuels (tendance à se favoriser soi-même et rejeter ce qui est différent de nous), mais le groupe en lui-même va accentuer ou non ces tendances (comme la manière de conduire le groupe, les normes et croyances du groupe, les influences extérieures, et bien d'autres variables).

Le groupe a donc une influence sur les individus, de la même façon que les individus ont une influence sur le groupe. En d'autres termes, les gens agissent différemment comme membres de leurs groupes ou comme individus isolés. Et l'on ne peut nier que « le groupe est une réalité perceptive et conceptuelle qui a des effets sur la manière dont les individus se définissent, définissent le monde et s'y conduisent » (Augustinova et Oberlé 2013).

Enfin, l'on peut distinguer les groupes dynamiques des groupes catégorielles. Les groupes dynamiques sont des groupes où les membres ont une interdépendance et sont complémentaires (présence, but commun). Le groupe dynamique est une réalité en soi. Le groupe catégoriel est plus une idée, une réalité subjective. Les membres ne se connaissent pas forcément au même titre que tous les membres d'une même classe sociale, d'une mouvance musicale, ou d'un pays ne se connaissent pas, mais savent en faire partie.

Mais dans tous les cas on retrouve des attitudes similaires au sein de tous les groupes, tel que :

1. « Le fait que ce qui se passe dans un groupe, la manière dont il se forme, s'organise, se structure dépend de manière importante de ce qui se passe à l'extérieur du groupe et en particulier de ses rapports avec d'autres groupes.
2. Le fait que dans tout groupe, les processus se développent à deux niveaux : celui de la tâche et celui du groupe. Au niveau de la tâche sont mobilisées l'intelligence, la rationalité, la capacité d'organisation et de coordination des participants, tandis qu'au niveau du groupe se développent des phénomènes émotionnels en partie inconscients, imaginaires et irrationnels.
3. Le fait que l'appartenance à des groupes n'est jamais anodine pour les êtres humains. C'est en grande partie en tant que membre de ces groupes que l'individu se définit, cherche à trouver sa place dans ce monde, et à être reconnu par ses pairs. Dit autrement la problématique de l'identité sociale est inhérente au phénomène groupal » (Ibid.).
4. Les groupes ont tendance à s'opposer comme à se discriminer de manière naturelle

On a rajouté, et l'on verra, que les différents groupes qui composent une société ont tendance à s'opposer comme à se discriminer de manière naturelle. Avec le fait que les groupes ont tendance à avoir une vision faussée de la réalité objective (au même titre que chaque individu, moi le premier), cette tendance à l'opposition et au rejet sont des facteurs de violence au sein d'un corps social, ils contribuent à l'émergence et à la propagation de sentiments négatifs.

On abordera donc le groupe dans cet ouvrage d'un point de vue global, qu'il soit dynamique ou catégorielle, et tant qu'ils restent reconnaissables au travers des points que l'on vient de mentionner.

De la perception d'un groupe par un autre

D'une manière générale on peut dire que les groupes extérieurs sont perçus comme formant un seul bloc, ils sont donc vu comme uniforme et sont la proie des stéréotypes et autres amalgames. On a donc une vision déformée et simplificatrice des groupes extérieurs (exogroupes), leur membre seront perçus comme majoritairement similaires.

On a également tendance à attribuer un caractère plus humain à notre groupe (endogroupe) qu'aux exogroupes. Ainsi les émotions secondaires comme culpabilité, honte, amour ne seront l'apanage que de l'endogroupe tandis que l'exogroupe, comme les animaux, ne pourra ressentir que des émotions primaires comme la peur, la colère, la joie, etc. On peut comprendre ici les dérives d'une telle tendance qui consiste à voir l'autre comme moins humain que nous.

Tendance aussi à voir un groupe uni comme ayant les capacités à conduire des actions collectives, ou encore assurer la sécurité de leurs membres. Lorsqu'une perception d'une forte unité concerne des exogroupes, les actions collectives dont on les sent capables sont perçues comme menaçantes.

Tendance encore à favoriser notre groupe aux dépens de l'exogroupe, à lui trouver plus de qualité, à lui accorder plus de faveurs et de récompenses qu'à l'autre.

Et enfin une tendance à voir un acte répréhensible commis par un membre d'un groupe extérieur au nôtre comme relevant d'une responsabilité collective. Autrement dit, ce n'est pas seulement l'auteur de l'acte qui doit être tenu comme responsable mais l'ensemble du groupe, si ce n'est l'ensemble du groupe qui devrait être éventuellement sanctionné.

On notera que toutes ces tendances seront d'autant plus marquées que les groupes visés seront perçus comme étant uni, formant un tout, une entité, un système distinct d'autres systèmes, bref étant perçus comme un « vrai groupe » (Ibid.). On notera aussi que ces tendances contribuent aux situations d'opposition et de rejet entre groupes distincts.

Alors bien sûr les stéréotypes servent aussi à justifier la domination d'un groupe sur l'autre (Légal et Delouvée, 2015), donc le maintien au pouvoir d'un groupe sur l'autre, donc basiquement liée à une problématique de conflit d'intérêts.

Mais cette domination ne fait que renforcer le principe d'opposition, donc un principe générateur de tensions, mais aussi de création de lois et normes sociales inadaptés. Inadaptés car par le biais de ce principe d'opposition chaque groupe reste notamment enfermé dans des croyances sur l'autre, donc prend des décisions basées sur des croyances et non pas sur la réalité des choses.

C'est aussi une utilisation qui rentre dans une logique de l'égo-, car une domination basée sur des stéréotypes faux et illégitimes, donc générateur de tension comme on a pu le voir dans les chapitres précédents.

On verra aussi que cette problématique ne relève pas seulement d'une question d'éthique liée à une domination maintenue de manière illégitime, mais bien d'une question qui relève d'une problématique stratégique sur le long terme.

Car l'objectif, par le biais d'une logique stratégique liée à des objections rationnelles, est bien de se positionner vers une démarche constructive susceptible d'intéresser l'ensemble des parties, donc mieux à même de faciliter la résolution des conflits d'intérêts inhérents à de telles problématiques, donc de viser et d'obtenir un rapport gagnant/gagnant et la création de sentiments positifs sur le long terme.

Influence du groupe sur l'individu

Le groupe a donc une influence sur l'individu, que ce soit par le biais des normes internes au groupe, de son management, ou encore d'une certaine déresponsabilisation produite par l'effet de groupe.

On a pu voir des lynchages opérés par un groupe qu'un individu seul n'aurait pas entrepris (sans parler de ne pouvoir le faire seul d'un point de vue opérationnel, mais bien d'en avoir la volonté).

L'exemple des totalitarismes nazi et stalinien sont aussi des exemples où des individus ont pu être amené à faire des choses amorales qu'aucun individu sans dynamique de groupe n'aurait pu faire[23].

Lewin a aussi montré que différents types de leadership au sein d'un groupe influençaient les membres du groupe. Il a montré qu'un leadership autoritaire tendait à rendre les membres du groupe amorphe, tandis qu'un leadership de type démocratique où chacun participait et était force de proposition tendait à rendre les membres d'un groupe plus joyeux. Et cette différence s'observait avec les mêmes individus qui changeaient de groupe à tour de rôle. De la même façon, ce leadership démocratique encoure le principe de coopération (Scheidlinger, 1994 ; Lezaun et Calvillo, 2014).

[23]Voir à ce sujet *Les régimes totalitaires* d'Annah Arendt

Les normes d'un groupe ont également une influence sur ces membres dans le sens où les membres auront tendance à suivre les normes de leur groupe dans le but de ne pas s'en faire rejeter (mais pas seulement, on le verra), on parle ici de conformisme.

Ces normes pourront être positives ou négatives dans le sens où elles pourront engendrer l'émergence de sentiments positifs ou négatifs au sein du groupe, ou envers un groupe extérieur.

Dans un sens, par le biais de son influence un groupe peut être plus ou moins liberticide. Ou encore un groupe peut nuire ou non à nos libertés individuelles en fonction de ces différentes influences. On verra plus précisément cette problématique dans la troisième partie en rapport avec les normes sociales.

Différentes théories sur les groupes

« Tajfel montrera, dans le paradigme des groupes minimaux, qu'une simple catégorisation arbitraire des individus, en l'absence de tout enjeu objectif ou de relation particulière entre groupes ou entre individus, suffit à faire apparaître des comportements discriminatoires favorisant l'endogroupe. Cette situation expérimentale cherchait à éliminer tous les facteurs sociologiques, historique et économique habituellement considérés comme la cause de la discrimination intergroupes. La simple catégorisation (« nous » / « eux ») serait donc la condition minimale suffisante pour entraîner un comportement discriminatoire » (Légal et Delouvée 2015).

En d'autres termes, le simple fait qu'il existe un groupe rouge et un groupe bleu entraînera naturellement ces deux groupes dans un mode d'opposition et de rejet.

La théorie du bouc émissaire est un principe de « frustration - agression ». Le groupe frustré par un autre groupe cherchera d'abord à agresser le groupe responsable de cette frustration. S'il n'y arrive pas il se reportera sur un groupe plus faible qui deviendra source de préjugés et de discrimination, ce sera le groupe bouc émissaire.

Dans le but de justifier cette agression d'un groupe innocent le groupe persécuteur tendra à créer des stéréotypes négatifs et infondés, et par notre volonté de voir les groupes comme uniformes des amalgames négatifs et infondés qui donneront une image négative du groupe visé. Il suffira par exemple qu'un seul pourcent de l'exogroupe ait des comportements négatifs pour que l'ensemble de ce groupe soit vu comme négatif.

Un phénomène lié au fonctionnement de notre cerveau pourra aussi occulter toutes les attitudes positives du groupe visée et ne retiendra que les attitudes négatives. Donc facilitera la création de ces amalgames négatifs (biais de confirmation, sélection de l'information, etc.).

On peut aussi noter que les études tendent à montrer que la désignation d'un bouc émissaire externe ou interne au groupe tendra à renforcer la cohésion du groupe (Augustinova et Oberlé 2013).

La théorie des conflits réels stipule qu'une compétition pour obtenir un bien ou des ressources entre deux groupes induit aussi une cohésion intra-groupe (« nous devons être unis face à l'adversité ») et de la différentiation avec l'autre groupes (« nous sommes vraiment différents d'eux » sous-entendu meilleurs qu'eux). Donc tends à la création de stéréotypes négatifs et donc à une perception erronée des caractéristiques des membres de l'autre groupe mais aussi de ses motivations réelles.

Les deux groupes vont montrer de l'agressivité et développer des préjugés et des attitudes discriminatoires pour justifier cette différenciation et n'arriveront plus à percevoir les motivations réelles de l'autre groupe.
Si un des groupes veut se forger une identité positive (motivation réelle), ou juste réagir à des discriminations jugées injustifiés, ou encore réagir à un partage non équitable des ressources, l'autre groupe ne le concevra pas et pourra même se sentir agressé. Et vice versa.

Un principe de coopération permet de revenir à la normal. Un principe de partage équitable des ressources convoités facilitera aussi ce principe de coopération.

La théorie de l'identité sociale stipule qu'une identité peut se forger à partir d'une simple catégorisation arbitraire des individus tel que la création d'un groupe rouge et d'un groupe bleu. Les expériences ont montré que même dans un tel cas il intervient automatiquement de la discrimination entre les groupes favorisant notre groupe d'appartenance au détriment de l'autre groupe, et ce même s'ils sont de culture similaire.

Le phénomène discriminatoire est naturel et humain, et peut survenir sans avoir besoin à la base de conflit d'intérêt ou d'une culture différente.

Les conflits d'intérêt et une culture différente tendront à augmenter naturellement les phénomènes discriminatoires sans avoir besoin de raisons réelles.

Un groupe veut toujours se forger une identité positive. La discrimination empêche cette aspiration. Le groupe rentrera en conflit avec ceux qui le montrent comme négatif et vice versa.

Le groupe qui ne peut pas se forger une identité positive à cause des discriminations dont il fait preuve aura tendance à se replier sur lui-même (phénomène de repli identitaire) et rejeter les valeurs du groupe qui le discrimine, donc aura du mal à s'intégrer.

Ou bien certains membres du groupe rejeté tenteront de changer de groupe dans le but de se forger une identité plus positive.

On peut penser que cette volonté de conserver une identité positive entraîne le rejet de ce qui est différent de nous.

En effet, on pourrait penser que celui qui a une identité différente remet implicitement en cause notre identité, sa différence remet en question notre propre identité de par sa seule existence. Il semble nous dire, je suis différent parce que vous avez tort d'être comme vous êtes, sinon pourquoi serais-je différent, pourquoi ne serais-je pas comme vous ?

Bien sûr, l'acceptation de la différence de l'autre est la base pour éviter les conflits de différence, et être différent ne veut pas dire que l'un ou l'autre a tort, mais que chacun voit les choses différemment pour des raisons qui lui sont propres.

Bien sûr encore, cette vision de l'acceptation de la différence de l'autre est difficilement compatible avec celui et ceux qui pensent détenir la Vérité et qui tendent à vouloir que les autres la suivent. De la même façon, les effets de groupe tendent au conformisme et à la complaisance, c'est à dire à un certain gommage des différences des membres d'un groupe.

« Pensée de groupe » et rationalité

La « pensée de groupe » est donc lié à des mécanismes de complaisance et de conformisme, mais aussi au fait de vouloir voir notre groupe comme meilleur que les autres (le « nous contre eux » qui participe à la cohésion d'un groupe).

Si l'on se place d'un point de vue d'un groupe de travail on peut se poser la question de la rationalité d'un tel groupe, de savoir si les solutions qu'il va proposer sont en adéquation avec les réalités objectives ou non.

Les études montrent sur ce point que conformisme et complaisance risquent de ne faire ressortir que les solutions qui ont la faveur de la majorité, et que les avis minoritaires seront mis de côté (lorsqu'elles émergent et ne se font pas auto-censurés par conformisme ou complaisance).

Ce biais de fonctionnement groupal risque donc de créer des solutions qui ne sont pas objectives. La mise en place de normes groupales favorisant la différence, la diversité et la nouveauté tendent à régler le problème comme l'ont montré diverses expériences (Ibid.).

De surcroît, cette volonté de vouloir voir notre groupe comme meilleur qu'un autre tendra là aussi à avoir des croyances sur l'autre qui relèvent plus de la subjectivité que de l'objectivité. Là encore on peut penser que des normes sociales favorisant la diversité comme la complémentarité permettrait d'avoir des visions plus objectives, donc plus rationnelles.

Ces biais groupaux qui tendent à nous éloigner des réalités objectives sont susceptibles d'engendrer incompréhension mutuelle et phénomènes de violence. Principalement à cause d'une vision erronée de la réalité des choses pourtant nécessaire aux prises de décision juste et efficace.

Conclusion

On a donc pu voir au travers de ce chapitre que les groupes avaient tendance à se mettre en opposition de manière naturelle. Et opposition qui prendra la forme de rejet, et plus particulièrement d'ostracisme.

Dans un sens nous avons tendance à rejeter ce qui est différent de nous, et ce rejet semble proportionnelle à cette différence. Le racisme n'est finalement qu'une forme de rejet basée sur l'ethnie (basiquement et plus communément sur la différence de couleur de peau), mais il existe d'autres formes de rejets, donc d'autres formes qui rentrent dans la même logique de rejet de ce que l'on appelle le racisme.

Ces formes de rejet ne se basent plus sur l'ethnie, mais sur l'appartenance à un groupe différent du nôtre, et ces formes de rejet peuvent être aussi blâmable que le racisme.

On pourra voir ces formes de rejet entre les riches et les pauvres, les différents mouvements politiques, l'appartenance à une religion, l'appartenance à une région, l'appartenance à un service au sein du monde du travail, etc.

Dans tous les cas on pourra associer l'autre groupe à des stéréotypes négatifs qui serviront de base à la rationalisation du rejet de l'autre, et donc au maintien d'un principe d'opposition.

Au travers de ces différentes expériences, Shérif a montré que la seule façon de sortir de ce principe d'opposition était d'adopter un principe de coopération entre groupes antagonistes. Il faut bien noter que la coopération n'est pas la solution miracle, c'est-à-dire qu'elle peut connaître l'échec, mais que c'est la seule solution viable lorsque des groupes sont amenés à se côtoyer comme c'est le cas dans un corps social, ou même entre Nations.

Ce principe de coopération, comme d'une certaine prise en compte de la réalité objective des choses, pour apaiser les tensions intergroupes est aussi le point de vue de Samuel P. Huntington (2000).

Il voit ainsi cette coopération passer par le biais de la conservation et du respect de l'identité de chacun, ce qui n'est pas sans rappeler la motivation des membres d'un groupe à vouloir conserver une identité positive issue de la théorie de l'identité sociale :

« Nous éviterons une guerre généralisée entre civilisations si, dans le monde entier, les chefs politiques admettent que la politique globale est devenue multi civilisationnelle et coopèrent à préserver cet état de fait ».

Coopération encore via le rapport de la Royal Dutch Shell, blueprints or scramble (2008). Ce rapport tente de répondre à trois questions (trois dures vérités) en relation avec les problématiques énergétiques que sont le changement dans notre façon d'utiliser les énergies, l'offre énergétique qui est en train de s'amoindrir, et les répercussions sur l'environnement dans la façon dont nous utilisons les énergies.

Shell voit donc deux solutions pour faire face à ces problématiques qu'il nomme blueprints (le plan) et scramble (la brouille). Rien n'est facile dans ces deux types de scénarios, mais l'un fait place à une vision coopérative et l'autre à une vision d'opposition.

Dans le scénario Scramble les États Nations se focalisent sur des solutions quasi émotionnelles liés à la pénurie d'énergie et à la pression électorale. Ils rentrent donc en compétition pour obtenir les ressources et tendent à délaisser les enjeux environnementaux. Leurs visions sont à court terme et entraînent de nombreuses tensions dans le monde.

Dans le scénario Blueprints les États Nations tentent de coopérer pour le partage de ressources, comme sur le plan scientifique et légale/politique pour opérer une transition énergétique comme une prise en considération des problématiques environnementales.

La chose n'est pas aisé dans un premier temps et demande beaucoup d'efforts mais « La douleur initiale a permis de réduire les incertitudes et a préparé la voie pour des bénéfices sur le long terme » (p. 36). La vision est basée sur du long terme et tend à réduire les tensions dans le monde. Le rapport note toutefois des tensions vis-à-vis de pays dont les sociétés sont rigides et qui auront donc du mal à s'adapter (p. 34).

On peut donc noter tout d'abord, et en accord avec les sciences humaines modernes, que la meilleure solution lors de tensions entre différents groupes (ici des États Nations) reste la coopération.

Que cette coopération n'est pas aisé à mettre en place, mais que les bénéfices sur le long terme l'emportent largement sur les difficultés initiales (égo+).

Que cela demande une certaine ouverture d'esprit que n'ont pas des « société rigides », et que cette ouverture d'esprit peut se préparer en amont au sein d'un corps sociale par le biais de l'éducation, des médias et autres normes sociales en cours comme l'avait déjà annoncé Durkheim vis-à-vis de la réactivité au changement souhaitable des individus d'une société, ou encore par le biais de l'apprentissage de la pensée complexe au sens que lui donne Edgard Morin.

Au-delà du principe de coopération, on voit aussi dans ces deux approches les différences que l'on peut constater entre l'égo+ et l'égo-.

Une fois de plus où l'on voit qu'une vision à court terme choisissant la voie de la facilité (opposition, violence et rapport de force pour s'accaparer les ressources, besoin de satisfaction immédiate vs satisfaction sur le long terme) et se faisant aux détriments des autres n'apportera que problèmes sur le long terme aux différents partis en présence.

Donc contrairement, et comme on le soutient dans notre thèse, à l'égo+ qui s'il demande un effort par le biais d'une remise en question pour mettre en place des rapports de coopération résulte à des résultats positifs sur le long terme pour l'ensemble des partis.

Et une fois de plus cela ne va pas à l'encontre de la nature humaine qui cherche avant tout à optimiser son bien-être, mais plutôt à l'encontre de certains de nos penchants qui nous font prendre la voie de la facilité pour un bien être à court terme et de courte durée, comme le fait une fois de plus que cette vision n'est pas à voir sous un angle altruiste ou moraliste, mais bien sous un angle stratégique.

Enfin, et comme l'on parle de visions à long terme, le fait d'avoir mis en place une logique de coopération a créé des liens qui favoriseront d'autres types de coopérations dans le futur, alors que rester dans une logique d'opposition ne ferait que renforcer cette opposition dans le futur par les sentiments négatifs supplémentaires liés à la volonté d'accaparer des ressources aux détriments des autres, et sans compter que les solutions alternatives à la gestion énergétique n'auront pas pu être mis en place contrairement à la vision blueprints, donc ce qui ne manquera pas d'ajouter des tensions supplémentaires entre des acteurs qui ont pris l'habitude de s'opposer pour le partage des ressources, donc tendra à aggraver les facteurs de conflits en plus d'une absence de solutions de rechange énergétiques apportés par la vision blueprints.

En ce sens, ce principe de coopération, en plus de résoudre les problématiques de violence liées au partage des ressources énergétiques permettrait par effet de bord de tendre à résoudre au mieux les menaces auxquels doit faire face l'humanité liées à l'utilisation de l'arme atomique par une baisse des tensions internationales, les problématiques environnementales qui nécessitent une coopération internationale, comme des échanges économiques internationaux qui iraient dans le sens du respect du principe de résolution de nos conflits d'intérêt à l'aide d'une vision plus positive de nos futures partenaires économiques qui est nécessaire pour appliquer ce principe de résolution, donc qui faciliterait le principe de partage équitable que le principe d'opposition tend à annihiler en provoquant toute sortes de tensions.

Et comme les relations internationales se basent également sur des rapports de forces, comme sur des intérêts en cours face auxquels il est souvent difficile d'aller contre, ou encore que leur

préservation tende à satisfaire les intérêts économiques de ceux qui ont le meilleur rapport de force aux détriments des autres (égo-), ce principe de coopération pourrait tendre à mettre en place au mieux des périodes de transition dans le but de régler ces conflits d'intérêts.

On le voit par exemple au travers de la transition mise en place par les acteurs du secteur énergétique qui tendent à remplacer des méthodologies polluantes par des méthodologies plus responsables pour l'environnement.

Et comme le montre ce rapport de Shell, c'est bien par le biais d'une logique de coopération que cette transition pourra se faire au mieux, donc en résolvant les conflits d'intérêts liées aux anciennes méthodes d'extraction et de production énergétique qui ne peuvent changer du jour au lendemain sans contrarier des forces, comme les existants qui leur sont reliés, et qui pourraient nuire à cette transition pourtant nécessaire au regard de l'ensemble des avantages qu'elle apporte à l'humanité.

C'est donc bien dans une optique réaliste que nous tentons de nous placer dans le but de faire rimer au mieux théorie avec pratique.

Et si ce principe de coopération peut être un échec en fonction de multiples variables liées à sa mise en place, le principe d'opposition, lui, est de toute manière vouée à l'échec sur le long terme comme on l'a déjà dit, il entraînera des tensions, si ce n'est des affrontements et des guerres.

La cause de ces tensions n'est pas seulement lié à ce principe d'opposition, d'autres facteurs rentrent en jeux comme les conflits de différence et d'intérêts.

Mais c'est bien ce principe d'opposition et la vision déformée et subjective de l'autre qui rendront difficilement possible l'apaisement des tensions, comme la résolution des différents conflits de différence et d'intérêts entre groupes antagonistes. Le principe d'opposition, contrairement au principe de coopération, est donc voué irrémédiablement à l'échec. Des spécialistes de cette problématique pourront réfléchir sur la mise en place de différents modes de coopération susceptibles d'apaiser les tensions, ce qui sort du cadre de cet ouvrage.

Enfin, nous avons vu que la « pensée de groupe » avait tendance à se détacher de la réalité objective des choses, donc à avoir la tendance à pouvoir être irrationnelle avec toutes les conséquences que cela peut avoir sur les processus de prise de décision, comme nous l'avons vu à titre individuel. On pourrait dire que les phénomènes de groupe exacerbent ces tendances, ce qui ne facilite donc pas la coopération, ni la prise de décision objective à un niveau stratégique.

L'ensemble de ce que nous venons de voir sur cette subjectivité inhérente tant à l'individu qu'au groupe qui l'exacerbe, répond aussi à la problématique du pourquoi de l'échec dans le processus de décision d'individus pourtant hautement compétents et qualifiés. C'est bien l'ensemble de ces facteurs qui risquent de phagocyter l'objectivité pourtant nécessaire à la prise de décision. Le point de vue est donc toujours stratégique, et non seulement morale.

Stratégique et réaliste, comme par exemple avec ces anciens négociateurs du RAID qui nous expliquent les ressorts de leur métier.

Approche qui consiste à identifier le type de personnalité auquel il a affaire dans le but d'adapter ses réponses pour ne pas aboutir à un échec des négociations, donc de la relation, donc par le biais d'un effort vers le plus d'objectivité. Ce type d'approche pouvant se décliner dans des cas de prise

d'otage, d'extorsion, de relation internationale, ou encore de conflits syndicaux auprès de grandes entreprises, etc.

Approche qui consiste aussi à identifier les enjeux et les motivations de l'autre, mais aussi en fonction des situations une approche coopérative (« on est dans le même bateau »).

L'analogie de cette approche individuelle est donc certaine avec les groupes sociaux qui sont tous différents et qui possèdent des valeurs et des croyances qui diffèrent les unes des autres. Analogie certaines pour ce qui est de l'importance de l'identification des enjeux et motivations de l'autre, enjeux et motivations qui comme on l'a vu dans la théorie des conflits réelles avaient tendance à être déformées par chaque partie, avaient tendance à être mal interprétées.

Analogie certaine encore avec l'approche coopérative pour permettre la résolution des tensions entre groupes sociaux antagonistes. Analogie certaine en ce qui concerne le besoin de comprendre la réalité objective de l'autre pour ne pas commettre d'impairs et dépasser ce stade d'opposition qui nous est propre.

On comprend ici que sur ce dernier point qui consiste à comprendre la réalité objective de l'autre, les stéréotypes infondés qui circulent sur tel ou tel groupe sociale ne vont pas nous aider. Que cette vision faussée ne va pas nous aider à s'adapter et régler les tensions inter-groupes. Que ne voir que des défauts en l'autre ne va pas nous aider à adopter une approche de complémentarité pour une possible coopération. Qu'au-delà de la problématique qui consiste à nous focaliser sur nos différences (voir à en inventer) plutôt que sur nos points communs, nous n'arrivons même plus à envisager ces différences comme des valeurs ajoutées possibles.

Car ces différences qui nous opposent sont paradoxalement à la base de l'évolution de l'humanité depuis la nuit des temps, la différence étant aussi facteur d'innovation. Et tous ces points étant pourtant indispensables à la résolution des conflits interpersonnels, mais aussi inter-groupaux.

Stratégique encore, lors de la guerre du Vietnam où les informations données au congrès américain pour leur processus de décision étaient erronées et empreinte de subjectivité comme on l'a déjà dit, et qui fut une des causes de la perte de cette guerre.

Arendt montre en effet avec précision en se basant sur des documents déclassifiés (les pentagone papers) comment les informations données au congrès étaient avant tout une synthèse de ce que voulez bien voir les auteurs de ces informations, qu'il n'y avait au final que biais de confirmation et autres sélections de l'information dans les documents transmis.

Mais cela veut dire aussi que ces problématiques humaines ne sont pas une fatalité, qu'il existe des solutions. C'est ce que nous tâcherons de voir au cours de ce livre, en levant les problèmes, en voyant les solutions qui existent à ces problématiques, et tenter de voir les freins qui s'opposent à ces solutions au sein de nos sociétés. Mais continuons à voir comment nous pouvons être dans le déni et l'aveuglement, cette fois sous l'angle de l'historien Marc Ferro.

De l’aveuglement et de notre volonté à voir un monde juste

Nous continuerons donc à voir dans ce chapitre comment nous pouvons être dans le déni et l’aveuglement, mais voir aussi comment notre volonté à voir un monde juste peut nous pousser vers ce déni et cet aveuglement, pour finir sur une note plus positive qui est justement cette volonté que possède tout un chacun à vouloir voir un monde juste en rapport avec la légitimité d’une action que nous verrons cette fois sous un angle plus cognitif.

De l’aveuglement

On a donc vu que parmi les stratégies qui consistent à réduire ce phénomène de dissonance, comme de la pensée de groupe, il y a l’aveuglement par le biais d’une rationalisation qui revient de manière récurrente et prendra plusieurs formes en fonction du contexte.

Majoritairement via une forme de déni de la réalité, et même si l’on nous montre cette réalité sans que l’on puisse la discuter. Sur ce point, le livre de l’historien Marc Ferro (2015) montre des cas typiques de ce déni au cours de l’histoire, notamment au cours de deux périodes les plus sombres et dramatiques du monde contemporain que furent le nazisme et le stalinisme.

S’il parle dans un premier temps de l’aveuglement vis-à-vis de l’extermination des juifs durant la seconde guerre mondiale, et qu’il montre que cet aveuglement émane des proches du régime nazi, des Alliés, des populations concernées, comme des victimes en devenir elles-mêmes ; on pourrait se dire qu’il était en effet difficile de croire à pareil atrocité.

Mais il montre aussi que cet aveuglement persiste après la fin de la guerre, donc quand tout le monde était au courant. Il montre le déni de la population allemande qui ne veut pas s’associer à ce massacre, et montre ce déni au travers des diverses formes qu’il prendra.

Par une sorte d’oubli volontaire de la réalité, par de nombreuses justifications intellectuelles tendant à montrer cette période de l’histoire comme une parenthèse qui ne peut impliquer la responsabilité du peuple allemand.

Et s’il est vrai que le peuple allemand ne fut pas toujours responsable de cette tragédie, cette culpabilité ressentie n’en prendra pas moins la forme du déni de réalité le plus élémentaire, et tendra à reléguer tout ce qui pourrait impliquer une telle responsabilité qu’elle soit directe ou indirect. Les intellectuels et artistes qui essayèrent de montrer le contraire furent tout simplement ignorés.

On dû attendre les années 80 pour que le déni commence à s’estomper. La réaction des hauts dignitaire nazis, donc de ceux qui étaient responsables et donc au courant à la différence de la majorité du peuple allemand, lors de la projection d’un documentaire sur les camps n’en est pas moins révélatrice de la réaction humaine face à ce que l’on ne veut pas voir, ils se cachèrent les yeux avec leurs mains.

Et réaction d’autant plus flagrante que dans cette situation on a les preuves objectives qui ne peuvent prêter à aucune interprétation et qui défilent sous nos yeux. On ne veut tellement pas le voir que cette volonté d’aveuglement en devient physique.

On voit donc au travers des différentes réactions physiologiques des mis en causes les sentiments engendrés par une tel confrontation. Malaise, honte, culpabilité, et bien sûr volonté de ne rien voir qui prendra la forme, on ne peut plus claire, de se cacher les yeux avec ses mains.

On peut comprendre ici toute la difficulté que nous avons à reconnaître nos torts, même s'ils défilent sous nos yeux.

Ce déni, lié majoritairement dans ce cas à un sentiment de culpabilité, n'arrange pas la prise de décisions sereines, comme il risque de continuer à perpétuer des actes injustes étant donné que l'on refuse de voir ces actes. Et refus allant même parfois à en reporter la faute sur l'autre.

À ce titre, ne s'est-on pas poser la question de savoir pourquoi les juifs s'étaient « laissé massacrés », ne cherche-t-on pas aussi par là à sous-entendre que c'est un peu la faute des juifs de s'être laissé faire ?

On a pu voir le même type de réaction lors des discussions sur le harcèlement, que l'on reporte bien souvent la faute sur le harcelé, sur le fait qu'il s'est laissé faire, alors que dans la majorité des cas il ne pouvait que subir.

On voit donc que ce déni de réalité peut entraîner une inversion des rôles et faire passer les victimes au statut de coupable, donc une réaction qui au lieu d'entraîner les réparations souhaitables dans de pareil cas, risquera d'entraîner la continuation des actes illégitimes avec les conséquences que l'on a vu dans la première partie. On y voit ici leurs sources possibles d'un point de vue cognitif.

Mais continuons sur ce déni au travers de la remise du rapport Kroutchev qui ébranla le monde communiste.

Ce rapport, provenant du bureau politique du parti donc de la vérité officielle du monde communiste, mettait en lumière les exactions du régime stalinien, ses répressions, ses millions de morts, etc. Les problèmes économiques rencontrés par l'URSS (donc un désaveu de la bonne marche économique du monde communiste), et une troisième partie sur le culte de la personnalité de Staline dont l'accès était réservé aux cadres du parti.

C'est bien sûr la première partie sur les exactions du régime qui entraîna les plus grandes formes de déni. Et cette fois le déni ne trouvait plus tellement sa source à cause d'une culpabilité directe ou indirect des partisans du monde communiste comme a pu l'être celle du peuple allemand, mais vis-à-vis d'une remise en cause de l'idéologie que soutenaient ces partisans, et donc d'une remise en cause de la mise en place d'un monde meilleur par le biais de cette idéologie.

L'URSS et le régime Stalinien qui portait l'espoir de l'exemplarité du monde communiste, de la démonstration de la viabilité de cette idéologie qui ne pouvait plus être considérée comme une utopie à cause de sa mise en œuvre dans le monde réel, le régime Stalinien avait failli et c'est en plus le parti lui-même qui le reconnaissait. La remise en cause était donc sévère, et elle s'étalait aux yeux de tous.

Malgré cette preuve flagrante de l'échec du régime Stalinien comme générateur d'un monde meilleur, et comme pour les horreurs nazies qui s'étalaient aux yeux de tous à la fin de la seconde guerre mondiale, une volonté d'aveuglement des partisans communistes chercha à dénier cette réalité objective.

Le déni de cette réalité sera d'autant plus fort que ce rapport fut reçu comme un choc réel. C'est d'ailleurs ce que prédit la théorie de la dissonance cognitive, que si la cognition de référence est trop forte (ici la croyance en l'idéologie communiste), alors les cognitions qui viendront la perturber en seront rejeté d'autant plus fortement, quitte à occulter l'information pour faire taire ce malaise lié à la dissonance. Pour preuve de la force de ce malaise on pourra citer les réactions de partisans communistes :

« Dans la nuit du 24 au 25 février 1956, en écoutant au siège de la radio de Varsovie des extraits du rapport Khrouchtchev révélant les crimes de Staline et condamnant le culte de la personnalité, quatre militant s'évanouirent, les autres gardant un silence de mort, tétanisés ».

Et pour faire taire cette dissonance le dialogue entre Thorez et Jean Pronteau, député communiste, n'en est pas moins pertinent :

« Tu n'es pas d'accord, tu as le droit, dit Thorez d'entrée.
- En Pologne, j'ai vu le rapport de Kroutchtchev …
- Quel rapport ?
- Mais tu l'as lu ?
- Non
- Je l'ai lu. Je l'ai dans ma serviette …
- Alors, si tu l'as lu, parlons-en. Ce rapport, pour moi, n'existe pas et bientôt il n'aura pas existé.
- Mais le rapport va être publié.
- On dira que c'est un faux. »

On peut voir dans ce dialogue rapporté le double aveuglement. Celui de ne pas vouloir voir ce rapport exister tellement le malaise est grand. Celui de croire qu'en disant que c'est un faux le problème sera réglé, alors que ce rapport qui émane du bureau du parti politique de l'URSS ne peut, en tout état cause, être pour pris pour faux pendant longtemps car tout le monde le sait et le saura.

On dirait presque la réaction puérile d'un enfant qui pris la main dans le sac continuera à dénier que ce n'est pas lui en espérant dans une tentative désespérée qu'il sera cru, que ça pourra le sauver.

Sauf que cette réaction, au fond assez humaine, émane d'un politicien aguerri, d'une personne susceptible de prendre des décisions importantes pour la Nation et qui implique donc une grande responsabilité pour les citoyens qui la compose.

On comprend une fois de plus la difficulté de la problématique, comme la nocivité de tels comportements humains d'un point de vue stratégique.

Alors est-ce une fatalité ? Oui et non, car l'on voit que ce sont certains groupes qui auront intérêt à dénier la réalité des choses, notamment ceux qui sont responsables d'une réalité dérangeante (cas des hauts dignitaires nazis), ou d'une réalité qui les dérange (cas des responsables politiques communistes français).

Dans les cas du nazisme et du stalinisme c'est bien la pression des groupes qui pouvaient voir la réalité en face qui ont progressivement amené les autres à sortir de ce déni.

Vis-à-vis du nazisme, ce sont les Allemands qui sont restés le plus longtemps dans une forme de déni tandis que les autres pays en étaient déjà sorti. De la même façon le monde communiste est sorti peu à peu de ce déni, tandis que ceux qui n'étaient pas communistes en sont vite sorti et leur pression a pu engendrer une sortie de l'aveuglement des autres (ou encore les moins communistes étant donné que ce rapport fut une aubaine pour ceux qui ne partageaient pas cette forme d'idéologie).

On voit donc que c'est déjà par le biais d'une sorte de pression majoritaire que la réalité pourra être vu en face ou non, et que de l'intensité de cette pression, comme de l'intérêt à rester dans un déni de réalité, découlera une vision plus objective de la réalité qui prendra plus au moins de temps en fonction de ces facteurs. Car comme le disait Festinger, la cognition la plus forte est celle de la réalité.

En d'autres termes c'est la réalité qui finira par s'imposer.

Le problème étant complexe, de plus spécialistes pourront se prononcer sur les autres facteurs permettant de facilité ce processus. Une complexité que l'on verra au travers de notre volonté à voir un monde juste. Volonté qui peut à la fois nous faire tomber dans toute sorte d'aveuglement pour justifier l'existence de ce monde juste, comme nous en faire sortir.

De la volonté d'un monde juste et de la légitimité d'une action

Si l'on vient de voir l'émergence de forces de résistance face à des actes illégitimes (le déni d'une réalité abjecte) d'un point de vue majoritairement factuel, tentons maintenant de le voir d'un point de vue plus théorique.

On a vu en effet que nous avions tous la volonté de vivre au sein d'un monde juste, donc aussi de trouver ce monde légitime. On peut supposer que cette volonté découle de nos processus cognitifs qui cherchent eux-mêmes à justifier nos actions, pour qu'elles restent cohérentes, pour qu'elles restent légitimes, et pour que nous puissions garder une image de nous-même positive. C'est toute la problématique liée à la dissonance cognitive que l'on retrouve également au sein de l'opposition entre groupe sociaux où chacun veut se voir plus positif que l'autre qui est différent.

Ce besoin entraîne même le fait que les dominés peuvent parfois justifier leur domination par une certaine légitimité de cette domination, de ce rôle d'infériorité qui leur est donné.

Ainsi l'on peut voir des femmes de ménages accepter leur position en légitimant le fait qu'un docteur est effectivement supérieur à elle (Légal et Delouvée 2015). C'est aussi une des raisons qui va entraîner une grande partie du peuple à voter à droite, justifiant ainsi la domination qu'il subit.

On retrouve dans un sens les trois principales réactions liées à un acte de domination qui sont la soumission, la fuite ou la résistance.

Mais c'est aussi pourquoi les membres des classes dominantes peuvent aussi voter à gauche, cette fois encore pour tenter de tendre vers un monde plus juste qui pourrait être relié à une sorte de mauvaise conscience. C'est ce que tend à montrer Helmut Schoeck dans son livre sur l'envie (2006) lorsque qu'il souligne le fait que les théories égalitaristes ont été majoritairement pensées par des membres issus des classes dominantes et non du peuple.

On peut donc voir cette volonté de justice au travers de plusieurs exemples. Que ce soit au niveau de l'envieux qui voudra se faire justice face à l'injustice qu'il ressent face à des inégalités, le dominant qui voudra élaborer des théories égalisatrices, l'individu qui cherchera à voir ces actes cohérents quitte à se mentir, etc.

On pourrait donc rapprocher cette volonté des théories de la dissonance cognitive où l'on peut voir que toute incohérence crée un malaise que nous cherchons à réduire, mais aussi que cette incohérence découle directement d'un besoin de voir nos actions comme légitimes, ce qu'elles peuvent d'ailleurs, et heureusement, objectivement être.

À ce niveau, qui est purement cognitif et personnel, on voit encore des forces de résistances agir contre ce qui nous semblera illégitime. On peut donc supposer que c'est déjà à un niveau cognitif que nous recherchons à tendre vers une légitimité, que ce besoin fait partie de la nature humaine, donc que toute action qui irait à son encontre entraînerait des incompatibilités avec cette nature humaine, donc des forces de résistance visant à être en accord avec cette nature.

Alors si l'on semble tous d'accord sur ce besoin de légitimité, le problème va se situer au niveau du besoin de justification de cette légitimité. Va-t-on se mentir ou être en accord avec les réalités objectives ?

En d'autres termes, va-t-on tenter de réparer une injustice à l'aide d'une autre injustice (ex : un rationalisme subjectif), ou va-t-on être réellement juste ?

On voit d'ores et déjà le problème d'une nouvelle injustice venant en pallier une autre. D'une part que cette autre injustice va entraîner des actes de résistance, d'autre part que ceux qui vont commettre cette injustice vont penser être dans leur bon droit alors que ceux qui vont la subir vont tenter d'y opposer des forces de résistances en se sentant eux aussi dans leur bon droit (et cette fois à juste titre).

Un cercle vicieux dont il est bien difficile de sortir, si ce n'est par une prise de conscience des réalités objectives. Et cercle vicieux d'autant plus difficile à casser que la théorie de la dissonance cognitive montre que nous avons tendance à conserver et justifier nos choix, d'autant plus s'ils sont importants à nos yeux. L'importance étant ici d'être légitime au moins à nos yeux, et non pas objectivement légitime.

On pourrait dire aussi que ce besoin de légitimer nos actions dans un contexte de domination abusive pourrait être ce que l'on appelle une propagande.

Ceux qui la subiront pourront l'accepter consciemment ou non, ou encore la voir comme une volonté de tromper. Là encore la chose est délicate, on a vu en effet que nous avions tendance à légitimer nos actions comme de croire aux justifications que nous allons apporter pour la justifier. Cette propagande pourra donc être directement issue de cette façon de faire.

En d'autres termes, avant de vouloir tromper les autres, elle cherche déjà à tromper ceux qui l'émettent pour qu'ils se sentent dans leur bon droit.

Bien sûr, cela n'enlève en rien le fait qu'il existera toujours des individus froids et calculateurs qui ne chercheront qu'à tromper l'autre en toute connaissance de cause, mais il est bien difficile d'attribuer

exclusivement ce phénomène de propagande à ce type d'individus étant donné que ce phénomène découle directement de notre nature humaine.

Dans un sens, ces individus froids et calculateurs ne feront que donner bonne conscience aux membres de leur propre groupe qui voudront y croire, elle trompera donc doublement. Ou encore certains trouverons à légitimer cette propagande, à la justifier, la voyant comme bonne et nécessaire.

Mais que cette propagande soit issue ou non d'une volonté de tromper, toujours est-il qu'elle sera amenée à rencontrer des forces de résistance par ceux qui vont la subir, donc sera vouée à l'échec dans la majorité des cas sur le long terme si elle ne s'appuie pas sur des raisons objectives et réellement légitimes comme on l'a vue dans le chapitre sur la légitimité des actions, et comme nous l'avons encore vu ici en ce qui concerne des attitudes de déni.

Et l'échec sera collectif étant donné que ces forces de résistances, comme cette dénégation de la réalité, ne feront que renforcer les incompréhensions entre les acteurs en présence, donc ici entre les dominants et les dominés, et donc les tensions inévitables qui découleront de cet état de fait où chacun tendra à gêner les actions de l'autre, donc à perpétuer un mode d'opposition au lieu de coopération.

Par extension elle tendra aussi à radicaliser et extrémiser ces mêmes acteurs dans une sorte de repli identitaire. Un autre cercle vicieux s'il en est dont là encore il sera difficile de sortir entre les positions de chacun et les accumulations de sentiments négatifs sur la durée.

Donc si l'on voit qu'une injustice ne peut en réparer une autre, il n'en est pas moins vrai qu'il semble qu'à un niveau théorique, cognitif et individuel, que là encore toute action illégitime entraînera des forces de résistances associé jusqu'à ce qu'une légitimité soit trouvée.

Donc que ces forces de résistances vont tendre à être proportionnelles à ces forces illégitimes jusqu'à trouver un équilibre, donc justice.

Il fallut attendre les année 80 pour que le peuple allemand reconnaisse enfin les horreurs du nazisme. Il fallut attendre 1956 pour que soit reconnu les horreurs du stalinisme.

D'un point de vue cognitif, et dans ces cas de figure, c'est donc le besoin de légitimité qui l'emportera au final. On peut donc penser que ce besoin cognitif de légitimité sera transposée aux groupes humains en général, donc que ce besoin de légitimité devra l'emporter au final à moins de créer des tensions perpétuelles, à moins de devoir subir constamment un combat entre actions illégitimes et actions de résistance.

Combat qui comme on l'a vue d'un point de vue factuelle, pouvait trouver une issue sur le court terme, ou sur le long terme, ou du moins tant que cet équilibre n'a pas été trouvée, ou encore tant que les aspirations de l'être humain à un monde juste n'ont pas été satisfaites. Il semble difficile d'aller contre cet état de fait, si ce n'est d'en retarder le moment tant que les moyens à maintenir une coercition pour contenir ces forces de résistance existent. Mais jusqu'où et jusqu'à quand, et sur quelle échelle de temps ?

On pourrait voir ici une autre dualité de l'être humain, qui d'une part cherche un monde plus juste, mais qui pourra en même temps créer des injustices pour tendre vers ce monde plus juste par sa

faculté à rationaliser qui tendra à l'écarter des réalités objectives pourtant nécessaires à la mise en place d'un monde plus juste.

Et connaissance de ces réalités objectives nécessaire d'un point de vue stratégique vis-à-vis d'un processus de prise de décision cherchant à évaluer la prise de risque lié aux tensions qui vont découler de nos prises de décisions, autrement dit, aux calculs coûts/bénéfices d'une action.

Un autre paradoxe de notre dualité s'il en est, ou comment notre besoin de justice nous pousse à commettre des injustices à cause d'un processus de rationalisation visant à légitimer l'illégitime.

Mais, et il ne faut pas s'y tromper, notre aspiration à vouloir voir un monde juste se heurte aussi à notre volonté à préserver une image positive de nous-même. Cette volonté d'image positive sera elle-même reliée à l'estime que l'on a de nous-même.

De là pourront être résolue ces différents conflits, entre d'une part nous voir de manière positive, et d'autre part la préservation d'un monde juste, et entre les différents poids que l'on accordera à l'un ou à l'autre, comme en fonction du contexte et de notre vision du monde.

On pourra donc faire des actes objectivement injustes, mais que l'on justifiera pour préserver une image positive de nous-même, donc en pensant bien agir. L'effet de groupe pourra donner une force supplémentaire à ce « mensonge » si tout le monde va dans le même sens, et le processus sera d'autant plus facilité que nous aurons besoin d'y croire. Pour préserver notre vision positive de nous-même, pour préserver la vision d'un monde juste.

A contrario, cette femme de ménage pourra mettre de côté sa vision positive d'elle-même pour accepter son sort, elle s'appuiera alors sur le fait que les médecins méritent leur position à cause de leur qualité intrinsèque qu'elle n'a pas elle-même comme les stéréotypes liés à sa condition modeste ont voulu lui faire croire. Elle aura elle aussi besoin d'y croire pour préserver sa vision positive (« ce n'est pas de ma faute ») comme pour préserver la vision d'un monde juste (« il est normal que lui soit docteur et moi femme de ménage » ; ce qui peut être juste si l'on veut rester objectif, mais pas forcément si l'on veut rester tout autant objectif).

Conclusion

On voit une fois de plus les freins à limiter l'émergence d'une réelle objectivité pourtant nécessaire pour prendre les bonnes décisions.

On a donc vu sous un angle cognitif l'importance de la notion de justice, et donc de l'action légitime qui en découle directement comme l'émergence des forces de résistance face à une action illégitime d'un point de vue factuel et cognitif.

Mais nous avons vu aussi comment l'être humain pouvait s'aveugler dans le but de se trouver juste, légitimer ses actions et conserver ses choix. Mais que nous avons aussi cette volonté de vivre dans un monde juste, donc que ce n'est en rien aller contre la nature humaine que de vouloir le construire, réduire les phénomènes de violence, et au moins, et à condition d'être le plus objectif et légitime possible.

Donc favoriser au maximum les processus de remise en question (reconstruction cognitive) dans le but de dégager cette objectivité comme cette légitimité.

Nous voyons une fois de plus cette dualité de la nature humaine capable du meilleur comme du pire, capable de prendre la voie de l'égo- comme de l'égo+.

Mais avant de finir cette partie sur la nature humaine, voyons maintenant les conséquences de l'envie sur nos sociétés et sur les phénomènes de violence. L'envie est en effet un sentiment intimement lié à la nature humaine, et facteur majeur de propagation de sentiments négatifs au sein d'une société.

Envie, jalousie et ressentiments

Film Seven

Un film qui traite de la problématique de l'envie pourrait être vue dans *Seven* de David Finscher, où l'on y voit la traque d'un tueur en série par deux policiers.

Les meurtres qui sont perpétrés ont tous un rapport avec un des sept péchés capitaux, et où chaque meurtre symbolise un de ces péchés. Le meurtrier cherche à punir chacune de ces victimes par là où ils ont péché, donc dans une symbolique qui revient aussi à tuer la victime par son péché. Il pousse d'ailleurs la perversion dans certains de ces meurtres jusqu'à laisser le choix à la victime de tendre ou non vers son péché, donc de lui donner la possibilité de se sauver en le refusant. Mais la perversion est telle que ce choix revient surtout à un non-choix.

Au bout de cinq de ces crimes il choisit de se rendre à la police à qui il parle d'autres victimes. Il propose alors de dévoiler l'endroit où se trouve les corps à condition que seuls les deux inspecteurs chargés de l'enquête l'accompagnent. Pendant le trajet en voiture le tueur tente de justifier ses actes, il explique avoir puni des coupables, il parle d'une œuvre qui sera reconnue par tous, il légitime ses actions.

Ils arrivent alors dans un endroit désert, et se dirigent vers le lieu indiqué lorsqu'une camionnette arrive. Un des deux inspecteurs va vers cette camionnette pour tenter de déterminer la raison de sa présence dans ce lieu insolite, il sait qu'il a affaire à un meurtrier pervers et manipulateur, il sait qu'il a pu les entraîner dans un piège.

La camionnette se trouve être celle d'un chauffeur-livreur qui lui remet un paquet au nom de son collègue, il explique sa présence par le fait qu'un homme lui a donné une somme d'argent pour livrer ce paquet à cet endroit et à cette heure. L'inspecteur découvre à l'intérieur du paquet la tête de la femme de son collègue qui est resté plus loin avec le tueur. Il commence à comprendre les raisons du tueur, et tout en revenant vers son collègue en courant, il ne cesse de lui demander de lâcher son arme qui lui sert à tenir en respect le tueur.

Dans un monologue, le tueur commence à expliquer ces motivations, la raison de leur présence, l'admiration qu'il porte à ce jeune inspecteur, en fait l'envie qu'il avait de connaître la vie de couple, la visite à la femme de l'inspecteur pour tenter de vivre cette vie de couple avec elle, son refus, son meurtre, la présence de sa tête coupée dans le paquet.

Les regards entre les deux inspecteurs ne font que confirmer la véracité du meurtre de sa femme au jeune policier qui le tient en joue. Le meurtrier continue en disant que son péché c'est l'envie, il sait aussi au travers de la traque qui l'a opposé à la police que l'inspecteur est jeune, fougueux, colérique. Alors pour attiser la colère de l'inspecteur, et donc parachever ce qu'il appelle son œuvre en dénonçant ces deux derniers péchés capitaux que sont l'envie et la colère, il explique avec force de détails les supplications de sa femme pour la laisser en vie, elle et l'enfant dont elle était enceinte.

Le collègue qui était dans la confidence de l'attente de cette enfant comprend qu'il est bientôt trop tard, que la connaissance de cette nouvelle par celui qui aurait dû être père, qui ne le savait pas, et qui ne le sera plus, ne fera qu'attiser sa colère. Le tueur le sait bien, et pour être puni de son péché

d'envie il attise une nouvelle fois la colère de celui qui tient en joue le responsable de la perte de sa femme et de son enfant en devenir par un « ha, il ne le savait pas » moqueur et cruel.

Le collègue tente une dernière fois de ramener son ami à la raison en lui disant que s'il le tue c'est l'autre qui gagnera. Tentative bien trop insuffisante face à la colère de celui qui a tant perdu, si ce n'est tout perdu. Il finit par appuyer sur la détente, et tue l'envieux qui parachève son œuvre.

On voit donc dans ce film toutes les caractéristiques de l'envie que l'on étudiera plus loin en se basant sur le livre d'Helmut Schoeck (2006) qui en a fait une description exhaustive.

Déjà par le fait que l'envie est le péché qui surpasse tous les autres par le mal qu'il provoque. C'est l'envie qui est responsable du meurtre des autres péchés, comme responsable de son propre meurtre en appelant la colère.

Dans la symbolique religieuse c'est aussi l'ultime péché du diable, sa motivation profonde qui consiste à se vouloir l'égale de Dieu, à l'envier. Et tout comme l'envieux préfère détruire celui qu'il envie quitte à se détruire, le diable cherche à détruire l'œuvre de Dieu en corrompant les hommes par les autres péchés, si ce n'est en prenant ces lieutenants chez les envieux pour lui permettre de mieux accomplir son « œuvre ».

Où l'on voit que l'envieux de ce film n'hésite pas à se détruire en se faisant tuer pour mieux détruire sa cible. Après avoir détruit sa vie, lui avoir enlevé femme et enfant, il veut encore le salir, l'avilir par la colère qui appel la vengeance. Il veut finir de le détruire, l'arrêt de sa carrière n'étant qu'une conséquence secondaire de sa volonté de destruction, il veut le détruire de l'intérieur. Il veut aussi lui donner les ressentiments qui l'abaisseront à son niveau.

L'envié ne doit plus être motif d'envie pour l'envieux, en détruisant l'envié il détruit aussi le motif d'envie, il fait taire le manque qu'il ressent.

Où l'on voit également la nocivité de l'envieux pour une vie en société. Il assassine les gens en voulant justifier ses actes. Ce n'est pas lui, ce sont les autres qui ont péché, c'est de leur faute. Il voudrait même que l'on pense qu'il a bien agit, il accomplit une œuvre, presque pour le bien de l'humanité.

Si dans ce film on y voit des meurtres, ils ne sont que l'image des meurtres symboliques de l'envieux au sein du corps social. Si dans ce film l'envieux se justifie par une rhétorique qui se veut complexe, cela ne symbolise que certaines idéologies néfastes qui tentent de justifier par la raison et la justesse d'une cause ce qui n'est que motivé par l'envie.

Enfin, et ultime perversion de l'envieux, où par sa rhétorique il tente de faire passer ces victimes pour des coupables, par son action ultime, il fait passer le jeune inspecteur du statut de victime à celui de coupable, de tueur, de lui-même. Ultime perversion de l'envieux, et double peine pour l'envié.

De la punition de l'envieux et non de l'envié

Certaines sociétés de l'Antiquité ne s'y était d'ailleurs pas trompé, dans le but de préserver la vie en communauté elles pouvaient chercher à punir l'envieux et non l'envié, punir celui qui provoque. On

pourrait citer pour exemple la punition du médisant, qui dans la majorité des cas est motivé par l'envie, une perversion à peu de risque et potentiellement nuisible pour ce qui est de la préservation des liens sociaux si elle n'est pas prise au sérieux.

Ainsi, si l'on prenait en défaut un médisant, il devait faire le tour du village une lourde pierre au coup qui avait pour symbole une tête avec une langue pendue. Cela avait pour double but d'humilier le médisant, et de montrer à tous que cette personne était susceptible de médisance, que l'on ne pouvait pas lui faire confiance. La confiance étant d'ailleurs un pré requis majeur pour tout commerce qui vise une bonne entente sur le long terme, qu'il soit social et humain, ou purement commerciale.

Et par le biais de cette punition, on pourrait aussi voir une dernière symbolique dans le film de David Fincher. Dans un sens l'envieux est éliminé par la colère, par le biais de la vengeance. En d'autres termes, l'envie est éliminée à l'aide d'une punition. Mais la vengeance n'est pas justice, elle est excessive à cause de la colère qui l'a engendré, c'est l'émotion qui guide l'acte et non la raison. Donc empêche que le vrai coupable, l'envieux, aille en prison, mais aussi pour empêcher qu'il ne parachève son œuvre. Donc qu'il ne finisse pas de détruire la vie de l'envié en faisant de lui un tueur, un coupable passible de prison. En d'autres termes, et dans le contexte du film, qu'il lui permette de conserver son emploi et la possibilité de refaire sa vie.

Dans ce cas il n'y aurait pas eu vengeance, mais il y aurait pu y avoir justice, donc un équilibre au lieu d'une aggravation du mal. Car sans justice face aux agissements de l'envieux que va-t-il se passer ?

Il y a fort à craindre qu'il y ait un ressentiment lié à l'injustice de la situation, donc une volonté de passer à l'acte guidé par l'émotion, donc le risque d'une aggravation du mal au sein du corps social avec tous les effets néfastes que cela peut engendrer. Et même s'il n'y avait pas vengeance, il y aurait eu une impunité de l'envieux, donc une possible continuation de ces actes au détriment des autres et de la paix sociale en général.

Nous soulignons donc le fait que c'est bien l'envieux et non l'envié qui doit être puni et réfréner pour éviter la propagation de sentiments négatifs au sein du corps social. L'envié agit en effet souvent en réaction aux provocations de l'envieux, et s'il n'y avait pas eu provocation il n'y aurait pas eu faute. Ce lien de causalité sur la culpabilité d'origine ne peut être inversé.

Voici maintenant 2 exemples de la vie réelle en ce qui concerne les crimes de l'envieux et qui montrent sa psychologie qui ont été répertoriés par Helmut Schoeck (2006) qui a donc écrit un livre sur l'envie par le biais d'une étude sociologique exhaustive :

Dans une ville et après une compétition sportive un homme renverse en voiture un des sportifs et le tue. « L'assassin, qui n'avait aucun lien avec l'équipe vaincue, déclara n'avoir pas pu supporter l'air rayonnant du bel athlète. »

« Le vandale type c'est cet homme qui, en novembre 1932 mit le feu à huit voitures à Bridgeport (Connecticut) puis déclara à la police : « Je ne peux pas me payer de voiture et je ne veux pas que qui que ce soit en possède une. » Cette façon de faire lui semblait plus satisfaisante que le vol de voitures. […] l'essentiel de l'envie : le désir lancinant que personne ne possède rien, le plaisir de détruire chez autrui et aux dépens d'autrui sans en tirer le moindre avantage pour soi-même. »

Schoeck voit l'envie comme le mal dans nos sociétés, il montre également le côté irrationnel de l'envieux qui est prêt à se détruire du moment qu'il détruit l'envié. Il montre aussi comment nos sociétés ont tenté de se préserver de l'envieux, parfois jusqu'à l'extrême. Comme une société de chasseur-cueilleurs en Amérique du Sud qui mangeait chacun de son côté pour ne pas éveiller l'envie de l'autre par un butin de chasse qui aurait pu être meilleur que l'autre.

Pour lui le mauvais œil est avant tout celui de l'envieux, et il note que dans nos sociétés on ne réfrène pas l'envieux, au contraire, on le légitime presque, et l'envié devient coupable d'attiser l'envie. Il prône donc à toute société de réfréner l'envie par le biais de nos normes sociales, de faire honte à l'envieux et non à celui qui attise l'envie :

« Ce n'est donc plus à l'envieux de réfréner ses sentiments, d'en triompher et de pratiquer l'amour du prochain, c'est à ses victimes de se convertir — en s'abaissant, et d'adopter les canons imposés par l'envie […] si, dans une société l'envie, et du même coup l'ingratitude, sont considérées comme des sentiments normaux voire des vertus, envie et ressentiment y régneront de façon chronique. L'obligation morale de reconnaissance refrène donc aussi, directement, l'agressivité engendrée par l'envie. Sans ce frein, imposé soit par l'éthique propre à chaque culture, soit par les maximes commandant la bonne conduite ou encore par la religion, les actes de générosité risqueraient de produire dans une société des effets inattendus. »

L'envie comme frein à l'innovation et à propos des inégalités économiques

« Cette envie institutionnalisée ou, au contraire, la peur omniprésente qu'elle inspire, a pour conséquence d'interdire à l'individu toute amélioration de son niveau de vie et tout contact avec le monde extérieur, source pourtant de progrès éventuels pour l'ensemble du village. Personne n'ose montrer le moindre objet permettant de croire que sa situation est meilleure que celle des autres. »

Schoeck voit déjà l'envie comme un frein à l'innovation à cause de cette peur de l'envieux qui a, selon lui, modelé nombre de sociétés qu'il qualifie de primitive et qui tend à inhiber les individus.

Schoeck voit aussi un frein à l'innovation par le biais des théories égalitaristes qui cherchaient au départ à réfréner l'envie. Il tend à montrer que ces théories tentent de réfréner l'envie tout en l'excitant et en la légitimant. Il note que ces théories sont majoritairement issus des classes dominantes, et attribue cet état de fait à une notion de culpabilité ressentie par des membres des classes dominantes, si ce n'est par peur de l'envie.

Toutefois cette culpabilité, voir ce sentiment de honte, devrait être dirigé vers l'envieux, et non l'envié dans le but de réfréner l'envie par une égalité qui tend à tirer l'ensemble de la société vers le bas plutôt que vers le haut.

Toutefois : « Pour cette raison, aucun responsable ne se place ouvertement au-dessus des autres. La meilleure façon pour lui d'augmenter son prestige, c'est de partager sa prospérité avec autrui. Pour chaque progrès économique qu'il réalise, il doit, pas à pas, faire monter le niveau de vie de son entourage. »

Nous pensons, et même si nous avons un grand attachement à la notion de liberté, que ce dernier point n'est pas un mal, mais un bien que nous pouvons attribuer à une juste répartition des richesses, comme permettre de tirer l'ensemble de la société vers le haut.

Joseph E. Stiglitz (2012), prix Nobel d'économie, tend à montrer qu'une inégalité économique tend à être néfaste à l'ensemble de l'économie d'une société. De même, John Rawls (1999) est contre une trop grande inégalité économique dans le but d'appliquer sa notion de justice nécessaire à une société juste donc légitime. Nous avons également vu que pour résoudre au mieux un conflit d'intérêt il fallait faire preuve d'une notion de partage équitable. Nous verrons aussi dans la dernière partie de ce livre que les inégalités économiques sont aussi un facteur majeur de crise, et causes de l'effondrement des sociétés.

Pour toutes ces raisons nous pensons donc qu'une juste répartition des richesses permettra une bonne santé économique comme un frein aux ressentiments comme l'envie au sein d'un corps social.

Nous pouvons donc dire qu'une société qui a une bonne santé économique tend à produire moins de tension, donc moins de violence. La chose est importante si l'on se place du point de vue d'un facteur essentiel en ce qui concerne la production de violence au sein d'une société.

Avec une meilleur répartition économique les individus auront moins tendance à critiquer le gouvernement et les classes dominantes, ou encore à trouver des boucs émissaires.

En effet les études montrent que la recherche des boucs émissaire et les phénomènes de discrimination envers les populations immigrées tendent à s'intensifier lors des périodes de marasme économiques (Légal et Delouvée 2015).

Et si Schoeck montre que l'envie est avant tout un facteur de proximité social, que bien souvent les classes modestes envient d'abord les classes moyennes avant les hautes classes, en revanche, il montre aussi qu'un politique pourra récupérer l'envie et le ressentiment des plus démunies envers les hautes classes, ou encore des bouc-émissaires.

Il veut dire par là que la chose n'est peut-être pas naturelle sans que quelqu'un cherche à récupérer les ressentiments pour désigner tel ou tel groupe social qui n'est pas d'une grande proximité sociale de ceux qui éprouvent ces ressentiments.

Stiglitz voit aussi dans les inégalités économiques, et le marasme qui en découle, un non-respect du pacte social implicite entre gouvernant et gouverné qui pourrait se résumé par « nous vous laissons gérer la société, et vous faites prospérer la société ». Marasme économique, tensions et violence qui peuvent aussi être un frein notable à l'innovation, comme une augmentation des sentiments d'envie.

Nous notons aussi que les individus issus des classes modestes doivent lutter doublement pour améliorer leur condition. D'une part à cause des classes supérieures qui vont tendre à les bloquer, et d'autre part à cause du sentiment d'envie de leurs pairs qui va tendre à ne pas vouloir les voir améliorer leur sort. La société se prive donc de fait d'individus potentiellement compétents, ce qui peut représenter en soi un autre frein à l'innovation.

En même temps, nous avions déjà évoqué une relation entre conformisme et frein à l'innovation dans le chapitre sur les groupes sociaux. Schoeck analyse ce conformisme sous l'angle de l'envie :

« Plus la norme que tous les membres du groupe doivent respecter est gênante, voire irrationnelle et importune dans la pratique, plus nombreux sont les cas où ils se surveillent sévèrement les uns les autres ; or on ne connaît plus les motifs qui l'ont imposée (peut-être tient-elle particulièrement à cœur aux autorités de surveillance). […] Contrairement à ce que prétendent certaines théories

sociales largement répandues, l'homme ne considère peut-être pas son appartenance à un groupe comme l'accomplissement de son état d'homme, mais comme une amputation. Par conséquent cette appartenance à un groupe serait un compromis avec son être véritable, non pas le couronnement mais une limitation de son existence. Ce choix est presque toujours nécessaire pour qui veut acquérir certaines valeurs comme par exemple la sécurité matérielle, l'intégration de ses enfants dans la société, etc. Mais il apparaît qu'au plus profond de lui-même l'homme, fût-il le défenseur le plus convaincu de la vie en groupe, conserve un reste d'individualisme farouche et récalcitrant, noyau de son humanité, qui le remplit d'une joie mauvaise quand il peut contribuer à ce que d'autres subissent cette perte d'individualité dont il a tant souffert lui-même. »

L'envie comme moteur de l'innovation

En même temps, l'envie peut aussi être source d'innovation. Sur ce point Schoeck fait la différence entre ce qu'appel Raiga l'envie-*vulgaire* illégitime que l'on vient de voir, et l'*envie-indignation* qui est légitime : « Que des couches de population opprimées, défavorisées, effectivement victimes d'une injustice puissent, sous l'éperon de l'envie, passer à l'action, est à ses yeux chose légitime. »

Si nous ne croyons pas à la chose révolutionnaire mais au débat d'idée démocratique de la même façon que Raymond Aron[24], l'envie-indignation peut aussi être un moteur pour apporter des innovations. A condition aussi que ce ressentiment qui possède une force négative, soit employé à produire quelque chose de positif. Cela se rapproche de la transformation positive dont nous parlions au premier chapitre.

Ainsi réagir à une injustice, la dénoncer et améliorer l'existant peut être une chose positive et facteur d'innovation par l'apport d'une idée novatrice pour l'ensemble d'une société. L'envie d'un entrepreneur face à un concurrent plus chanceux peut aussi être source d'innovation pour rester concurrentiel.

Dans ce dernier exemple l'envie-vulgaire tendrait plutôt cet entrepreneur à chercher à détruire l'autre plutôt que d'innover, et il est certain aussi que l'innovation demande un effort. Et un effort qui nécessite un interdit pulsionnel qui comme on l'a vue dans la première partie commençait à faire de plus en plus défaut dans nos sociétés selon une psychiatre. La violence étant bien souvent une notion de facilité.

Mais nous voyons aussi une chose qui est encore en rapport avec la légitimité d'une action. Où une fois de plus ce qui est illégitime n'amène que chaos et la production de sentiments négatifs, alors que ce qui est légitime tend vers la construction et l'apport de sentiments positifs. Où nous voyons encore une dualité sur un même concept qui est l'envie, qui peut à la fois être négative ou positive en fonction de cette légitimité. Qu'elle peut emprunter la voie de l'égo- ou de l'égo+, et où nous voyons encore qu'il faut un effort au départ et une remise en question pour aboutir à quelque chose de positif et prendre cette voie de l'égo+.

En ce qui concerne la chose révolutionnaire qui pourrait apparaître, nous ne pouvons qu'avoir tendance à en rejeter la faute sur ce qui a été créateur de tension, et comme nous l'avons dit, que toute action illégitime tend à entraîner des forces de résistance, et que ces résistances pourront se radicaliser avec le temps.

[24]Voir son livre Introduction à la philosophie politique, Démocratie et révolution

La chose paraît humaine et il semble difficile d'aller contre comme nous l'avons déjà discuté. Mais revenons maintenant sur l'envie, et voyons sa sœur jumelle qui est la jalousie et que l'on confond parfois. Nous verrons qu'envie et jalousie peuvent s'alimenter mutuellement entre groupes sociaux antagonistes.

Envie, jalousie, dominés et dominants

L'envie est donc le fait de vouloir quelque chose qui appartient à l'autre, que cette chose soit matérielle ou non (ex : cas d'un trait de caractère, de la beauté, du conjoint de l'autre, etc.) ; mais aussi détruire celui qui la possède et/ou ce qui est possédé.

La jalousie que l'on confond souvent avec l'envie dans le langage courant, est le fait d'avoir peur de perdre quelque chose que l'on possède, et qui est extérieur à nous (nous somme rarement jaloux d'un de nos traits de caractère), et que cette chose soit matériel ou non (l'avare peut être jaloux avec sa richesse) ; mais aussi protéger cette chose des autres.

L'envie est donc un désir d'obtention et de destruction, tandis que la jalousie est un désir de conservation et possiblement de destruction en cas de perte (cette chose ne profitera à personne) et/ou la volonté de détruire la personne qui engendre un sentiment de jalousie.

L'expérience montre en effet bien des cas où l'amoureux éconduit cherchera à détruire l'amant comme l'être aimé ; aidé en cela par le côté émotionnel lié aux conduites amoureuses qui tendent à ausculter la raison (on parle alors de crime passionnel).

Si donc une des caractéristiques de l'envie est le ressentiment, pourrait-on dire que la caractéristique de la jalousie est la peur du manque ?

En effet, être jaloux revient à avoir peur de perdre ce qui nous paraît important. On peut donc supposer que la perte occasionnera un manque, et c'est donc cette peur du manque qui sera ressenti par le jaloux.

En se projetant dans le futur il pourra même ressentir ce que ressent l'envieux, le ressentiment de l'envieux face à un manque. Le jaloux aura donc peur d'être à même de se retrouver dans cette situation, et il mettra donc en place de quoi conserver ce à quoi il tient. Et comme le ressentiment qui cherchera à se justifier, la peur du manque procédera de même (ex : le conjoint qui dit peut-être à tort « je vois bien que l'on te tourne autour »).

Et comme le ressentiment peut faire envier plus que de raison, la peur du manque peut amener à protéger ce que l'on a peur de perdre plus que de raison, peut-être même à voir des concurrents de partout.

Mais si le ressentiment peut être légitime et pourra tendre vers des velléités de justice, la peur pourra également être légitime et tendre vers des stratégies de protection ayant du sens.

Mais par le blocage des facultés cognitives, le côté émotionnel de la peur pourra prendre le dessus sur l'objectivité des choses, tout comme le côté émotionnel du ressentiment pourra prendre le dessus sur cette même objectivité.

Envie et jalousie ont donc le potentiel d'être créateur de tensions lié à un manque d'objectivité vis-à-vis de la situation.

Et si le jaloux se protège de trop, il fabriquera des envieux certainement légitimes de se voir accuser pour rien. De la même façon, si l'envieux envie de trop, il fabriquera des jaloux certainement légitimes de vouloir garder ce qu'ils possèdent.

Les deux risquent donc de s'auto-alimenter et de rentrer dans un cercle vicieux où l'un tendra à se protéger et l'autre tendra à le déposséder, où la peur de l'un sera alimenté par le ressentiment et inversement. L'envieux pouvant aussi être excité par la valeur qu'apporte le jaloux à la chose qu'il possède comme l'a montré Schoeck. Et jusqu'à ce que nous tombions dans des excès des deux côtés, où chaque partie aura tendance à trouver son attitude légitime.

On a déjà vu ce genre de cercle vicieux qui oppose toujours des actes abusifs entre eux au sein d'une logique antagoniste (ici désir de protection de son bien vs envie de possession/dépossession) et qui ont tendances à s'alimenter l'un l'autre dans leurs excès (ex : la discrimination). Donc jusqu'à arriver à des situations inextricables, et donc avec les tensions et les possibilités de conflits qui vont avec. Reprenons.

L'envie est donc liée à un manque, tandis que la jalousie vise à conserver un bien. On associe souvent envie et jalousie, mais cette différence est de taille.

Toutefois, est-ce que la jalousie est une envie projetée dans le futur, en cas de perte de ce que l'on ne veut pas perdre, donc d'une projection dans le futur d'un manque possible ?

Nous le pensons, et dans ce cas l'on pourrait dire que le jaloux devient envieux de celui qui serait susceptible de lui prendre ce qu'il possède, donc susceptible d'éprouver un manque si ce bien venait à disparaître. En se projetant dans le futur on retrouve les caractéristiques de l'envie qui est lié à un manque, on retrouve donc l'envieux. C'est donc cette peur de pouvoir éprouver ce manque dans le futur qui lui fait éprouver ce manque dans le présent, la chose paraît plausible.

Mais tandis que l'envieux cherche à déposséder l'autre de ce qu'il a, le jaloux cherchera à se protéger de celui qui risque de lui faire ressentir ce manque. Le jaloux a donc du ressentiment sur la personne susceptible de le déposséder, on retrouve une fois de plus l'envieux.

Et cette peur liée à la jalousie risque de le faire tendre vers des visions subjectives de la réalité, ou encore exagérées. Aidé en cela par le ressentiment qu'il éprouve envers celui qui pourrait le déposséder, l'émotion peut prendre le pas sur la raison. Et tout comme l'envieux cherche à détruire l'envié, le jaloux cherchera à détruire l'envieux (ou celui vu tel quel), seul moyen de pouvoir préserver son bien (selon lui). Le jaloux pourra donc tendre vers la paranoïa, il cherchera à se défendre d'une menace peut-être plus illusoire que réelle. On le voit bien avec l'amant jaloux qui verra plus de prétendants que de raison.

Toutefois, l'envieux et le jaloux peuvent aussi agir de manière légitime.

On a vu que l'envieux pouvait très bien avoir des ressentiments qui sont issues d'une action illégitime, d'une injustice objective par exemple. Dans ce cas l'envie et ces ressentiments tendent vers la légitimité.

De la même façon, le jaloux pourra très bien se protéger d'une menace objective et correctement évalué, dans ce cas la menace est réelle, on ne peut pas parler de paranoïa.

Mais comme l'envieux peut chercher à justifier un manque qu'il ressent pour tenter de le légitimer, pour tenter de légitimer son action envers l'envié même si elle est objectivement illégitime ; le jaloux pourra de la même manière tenter de légitimer la menace qu'il ressent pour tenter de légitimer son action envers l'envieux, et ce, même si cette menace n'est pas objective.

À partir de là, les actions de l'envieux comme du jaloux ne peuvent être considérées comme légitimes, dans les deux cas il y aura donc injustice, tout simplement parce que ces actions ne sont pas justes.

On a donc vu que l'envieux éprouve un manque vis-à-vis de ce qu'il n'a pas et de ce que l'autre possède, et que le jaloux ressent une menace vis-à-vis de ce qu'il possède et de ce que l'autre pourrait lui prendre. On peut même penser que la possible paranoïa du jaloux tendra à démasquer, même plus que de raison, tout envieux potentiel. Les envieux, comme ceux qui seront jugés capables de l'être, deviennent donc sa principale menace, c'est donc d'eux qu'il cherchera à se protéger.

L'envieux ciblera quant à lui les jaloux, d'autant plus que sa joie mauvaise risque d'être exacerbée devant l'attitude du jaloux qui tendra à apporter une plus-value à ce qu'il possède, du fait même de sa jalousie qui lui fait voir ce qu'il possède comme quelque chose de valeur, attisant en cela le manque de l'envieux, nous avons déjà vu ce point. Schoeck rapporte d'ailleurs qu'une femme s'en est pris à l'enfant de son ami car elle avait compris que cet enfant était tout pour son ami. C'est en tout cas ce qu'elle a dit à la police.

Toujours est-il que dans nos sociétés on peut être amené à penser que l'on trouvera plus facilement des attitudes d'envieux chez ceux qui ne possèdent pas grand-chose que chez ceux qui possèdent.

Et inversement, l'on trouvera plus d'attitudes de jaloux chez ceux qui possèdent que chez ceux qui ne possèdent pas.

Il semble donc logique que l'on trouve plus d'envieux chez les dominés, et plus de jaloux chez les dominants qui chercheront à protéger leur bien de la menace des dominés.

Mais au-delà de cette protection légitime, on a vu que de la même manière que l'envieux est susceptible d'engendrer des actions exagérés et illégitimes, cette protection risquera tout autant d'engendrer des actions exagérés et illégitimes.

Il pourrait être intéressant que des spécialistes de la psyché humaine tirent des conclusions plus profondes au regard des conséquences de cette distinction vis-à-vis de la psychologie des groupes dominants et dominés, de leur comportement propre, comme de leur interaction.

On peut aussi penser que de ces deux angles de vues vont découler des idéologies différentes, l'une visant à déposséder, et l'autre à se protéger.

Le collectivisme comme l'égalitarisme tendent à être une idéologie de l'envieux. Les régimes dictatoriaux, foncièrement paranoïaques dans leur essence parce que basées sur une coercition abusive qui sous-entend une menace, tendrait quant à eux à être les idéologies du jaloux.

Tout organe de pouvoir ayant tendance à vouloir se protéger, on peut comprendre la contradiction à avoir vu des régimes basés sur l'égalitarisme et le collectivisme avoir été d'essence dictatoriale, si ce n'est totalitaire comme l'URSS.

On peut penser qu'une fois le peuple utilisé pour prendre le pouvoir, les organes de pouvoir sont devenus jaloux, pour ne pas dire paranoïaque.

On peut penser aussi que l'extrémisme qui a été nécessaire pour prendre le pouvoir via une lutte armée n'a fait que radicaliser cette jalousie par les instances dirigeantes qui devaient être devenus extrémistes pour beaucoup.

De la même façon que l'on peut penser que l'envie comme la jalousie ne sont que les revers d'une même médaille liée aux ressentiments et aux actions injustes, donc que leurs idéologies respectives poussées à l'extrême ne pourront déboucher que sur des régimes autoritaires, ou encore que le jaloux ne soit qu'un envieux qui se projette dans le futur. Donc des régimes qui par essence sont l'expression d'action injustes. Mais dans un sens plus général, on pourrait dire que tout régime autoritaire est par nature jaloux de garder son pouvoir, et par nature excessif pour le garder.

Enfin, on peut supposer que le jaloux aura tendance à ne pas vouloir partager dans la mesure où il tend à conserver, comme à se protéger. Si l'attitude est excessive, elle ne fera là aussi qu'exciter l'envieux, mais cette fois liée à une envie légitime provenant d'une action excessive et injuste.

De la même manière que si l'envieux tend à trop montrer son envie, le jaloux pourra se sentir menacer à raison et augmenter sa force de coercition pour se protéger.

On peut donc penser qu'en cas de crise économique, envieux et jaloux risquent de radicaliser leurs positions entraînant mouvement de protestation et coercition, où chacun cherchera à justifier ses positions jusqu'à ne plus voir la réalité objective de la situation, donc que cet état de fait aggravera la situation économique plus que la résoudra, chacun des camps tendant à devenir de plus en plus irrationnel, donc tendant à prendre de mauvaises décisions.

L'un trouvera de plus en plus normal de déposséder l'autre, tandis que l'autre trouvera de plus en plus normal de s'en protéger et de ne rien lui donner, de ne rien lui donner comme par une vengeance liée au ressentiment engendré par l'envieux, mais qui tentera de se justifier par la raison (ex : ils veulent nous voler, nous devons nous en protéger et ne rien leur donner, ce ne sont que des fainéants, etc).

On aura alors tendance à tendre vers des régimes plus autoritaire, comme vers une plus grande inégalité dans la répartition des richesses, donc à des régimes antérieurs, à des régimes qui tendront plus vers la dictature que vers la démocratie.

On pourra aussi parler de politique d'austérité, bien que beaucoup d'économistes ne semblent pas d'accord ses bienfaits. On notera d'ailleurs que lors du cas de la crise de la dette Grecque en 2009, l'austérité voulue fut même dénoncée comme contreproductive par l'ONU. Bien sûr le cas est complexe, et de nombreux facteurs ont dû intervenir pour aboutir à la décision finale (comme la falsification de certains documents par la Grèce), mais l'on peut se demander si ce facteur de ressentiment n'a pas influencé certaines décisions à prendre telle ou telle tournure.

De la même manière on pourra commencer à parler de telle ou telle menace pour restreindre les libertés et augmenter les politiques sécuritaires. Dans une interview Chomsky trouve d'ailleurs regrettable que les classes dirigeantes se méfient du peuple et tendent de plus en plus à mettre en place des politiques sécuritaires et de surveillance.

La chose peut donc s'expliquer tant par cette hypothèse, que par l'étude des comportements groupaux qui lors d'un conflit d'intérêt peuvent se méprendre sur les motivations réelles du groupe concurrent. Et peut-être par d'autres facteurs comme pour toute problématique complexe.

On peut d'ailleurs dès à présent noter que cette attitude visant à protéger son groupe contre un groupe antagoniste est naturel entre groupes sociaux n'ayant aucun conflit d'intérêt, comme par le fait de voir l'autre au travers d'un prisme déformé, donc de prendre des décisions qui auront du mal à rester objectives car basées sur des croyances sur l'autre qui ne reflètent pas toujours la réalité. On a déjà vu ces points.

On peut donc penser que cette tendance naturelle ne fera que s'accentuer en cas de crise, mais aussi qu'un groupe porté à la jalousie sera d'autant plus exacerbé par cette tendance naturelle à voir l'autre comme une menace potentielle, comme à le voir d'une manière biaisée.

Les groupes dominants devront donc au moins lutter contre ces deux facteurs, jalousie et attitude groupale, dans le but de rester le plus possible rationnel. Et c'est encore sans compter la pression liée à une responsabilité décisionnaire.

Les groupes dominés auront de la même manière à lutter contre ces mêmes facteurs groupaux et l'envie risquant de biaiser la réalité des choses, tout en ayant une pression non plus en rapport avec une responsabilité décisionnaire de dirigeant, mais une pression liée à une peur du futur et du manque de ressource.

On peut donc comprendre la problématique en cas de crise économique qui tendra à opposer ces deux groupes naturellement antagonistes dans le but de trouver une solution par le dialogue. Où l'on voit l'importance d'avoir les normes et structures socio-politiques adéquats pour permettre ce dialogue de manière la plus pertinente possible, pour permettre de lever tous les malentendus issus de nos biais de perception que nous pouvons avoir les uns envers les autres, et qui ne manqueront pas de s'accentuer lorsque les choses tournent mal, donc lorsque nous avons le plus besoin de dialoguer et de trouver des solutions communes et pertinentes.

Enfin, Schoeck propose aussi des pistes de solutions pour contrecarrer l'envie :

- Une inégalité associée au sentiment qu'elle se base sur un mérite
- Ne pas se vanter ou faire le fanfaron, s'efforcer de ne pas susciter l'envie.
- Condamner l'envieux et valoriser celui qui ne cède pas à l'envie
- Tenter de réfléchir, être rationnel

Nous rajoutons à ces point le besoin d'une bonne santé économique globale comme nous l'avons discuté juste avant.

Conclusion sur la nature humaine

Nous avons vu à la fin de la partie précédente qu'il était préférable de discuter des problèmes qui pourraient être source de tension plutôt que de les « cacher » dans le but qu'ils n'apparaissent pas en raison de la théorie des prophéties autoréalisatrices, et à condition que ces problèmes soient objectifs sous peine de voir surgir des problèmes qui n'existaient pas auparavant (ex : dire qu'un groupe social est mauvais par nature). Que ces problèmes liés à la nature humaine allaient de toute manière apparaître, et que d'en parler nous donne la chance de pouvoir les résoudre au mieux, de poser ces problèmes dans le but d'avoir la chance d'y trouver une solution.

Nous avons vu ensuite que l'être humain était plus rationnalisant et subjectif qu'objectivement rationnel. D'abord d'un point de vue purement cognitif. Que le fonctionnement de notre cerveau avait besoin de simplifier le monde extérieur en raison de la limitation de nos ressources cognitives, ce qui entraîne notamment la création de stéréotypes et d'amalgames. Que l'être humain allait aussi chercher à justifier ses croyances, et que cet ensemble entraînait des biais de perception eux-aussi susceptibles de tendre vers de la subjectivité.

Nous avons par la suite étudié plus en profondeur notre fonctionnement cognitif par le biais de la dissonance cognitive. Nous avons vu pourquoi et comment l'être humain cherchait à se justifier, pourquoi et comment il cherchait à rationnaliser ces croyances et comportements au mépris de l'objectivité.

Nous avons ensuite étudié les groupes sociaux qui avaient tendance à accentuer ces phénomènes en fonction de certaines conditions, tout comme le fait que les groupes sociaux différents avait tendance à se mettre en opposition. Mais aussi pourquoi et comment l'être humain avait tendance à rejeter ce qui est différent de lui dans un sens plus général.

Comme nous avons vu ce qu'était le conformisme, que l'être humain avait tendance à suivre les normes du groupe auquel il appartient, et que ces normes pouvaient l'entrainer vers plus ou moins de conformisme comme d'objectivité.

Les expériences montrent aussi qu'en fonction du groupe il pourra être plus ou moins épanoui (ex : cas des groupes à management dictatorial ou démocratique).

Enfin, nous avons vu qu'une approche coopérative pouvait réduire les phénomènes d'opposition entre groupes sociaux antagonistes.

Nous avons ensuite étudié le mécanisme d'aveuglement au travers d'exemples historiques et factuels pour mieux montrer comment nous pouvions être subjectifs.

Mais aussi que nous voulions voir un monde juste, ce qui est plutôt positif dans le but de le mettre en place sans contrarier la nature humaine qui y aspire.

Nous avons vu enfin ce qu'était l'envie et la jalousie, et que ces sentiments étaient des facteurs majeurs de production de violence. Mais aussi, et comme nous l'avions vu lors de l'étude des groupes sociaux, que l'environnement et d'autres facteurs pouvait ou non accentuer ces sentiments. Enfin, que nous avions tout intérêt à refreiner l'envie dans nos sociétés en condamnant l'envieux.

Nous avons donc vu pourquoi le point de vue d'une paix perpétuelle par le biais d'un principe de tolérance pour résoudre nos conflits de différence, et par le biais de notion de partage et d'équité était naïf en l'état. Que la subjectivité propre à la nature humaine entraînait bien trop de malentendus sur l'autre et ces intentions.

Mais aussi, et comme nous l'avions déjà dit lors de l'étude de l'égo-/égo+, que l'être humain était capable du pire comme du meilleur. Ce dernier point étant plutôt positif à condition qu'une société l'entraîne vers le positif, ce qui parait réalisable si l'on pense à cette volonté de voir un monde juste.

Mais aussi que les variables pour tendre vers le positif sont multifactorielle, qu'elles soient liés à notre fonctionnement cognitif, nos comportements individuels et groupaux, nos normes sociales, nos modes éducatifs, nos structures sociales, politiques, économiques ou autres

Alors bien sûr que toute cette subjectivité tendra à entraîner la propagation du virus de la violence au sein d'un corps social par la difficulté à résoudre nos différents types de conflit et la génération de sentiments négatifs, car ces résolutions demandent de l'objectivité comme l'enseigne d'anciens négociateurs du RAID.

Mais aussi que cette subjectivité comme notre nature pulsionnelle avait tendance à nous faire prendre la voie de l'égo-. Et renoncement pulsionnel comme sens de l'interdit que des psychiatres semblent voir disparaître de nos jours comme on l'a vu dans la première partie de cet ouvrage.

Toutefois s'ils ont disparu c'est qu'ils ont bien existé auparavant, il reste donc à déterminer quelles sont les facteurs qui ont entraîné cette perte, comme le besoin d'un facteur de cohérence au sein de ce qui nous entoure pour tendre à prendre tel ou tel voie.

Nous avons également vu la dualité de l'être humain et nombre d'autres concepts qui pouvaient être à la fois positifs et négatifs (ex : l'envie, l'égo, etc.). En d'autres termes, quelquefois le choix n'est pas blanc ou noir, mais blanc et noir en fonction de plusieurs paramètres. Cela se rapproche de ce qu'Edgar Morin nomme la pensée complexe et qui demande une éducation adéquate pour être prise en compte.

Comme le fait que les nombreux biais cognitifs, comportements individuels et groupaux nécessitent tout autant une éducation adéquate dans le but d'en avoir conscience et de contrer au mieux la subjectivité qui en découle pour pouvoir justement garder une objectivité nécessaire à la prise de décision rationnelle. Et l'ensemble dans le but d'éviter la production de phénomènes de violence.

En effet, nous voyons que ce sont au final des malentendus qui entrainent des conflits, donc que ce sont des causes de conflits objectivement non valables et qui n'ont pas lieu d'être.

En d'autres termes, on a tout intérêt à déjà régler ces malentendus pour pouvoir se concentrer à la résolution de causes de conflits objectivement valable comme les conflits d'intérêts ou autres. Et d'autant plus que ces malentendus viennent aussi perturber la résolution de ces conflits.

Il y a donc déjà des améliorations certaines à faire en ce qui concerne des processus éducatifs et l'acquisition d'un principe de remise en question dont nous avons vu l'importance.

Alors si nous avons dégagé des facteurs de production de phénomène de violence liés à la nature humaine, d'autres facteurs interviennent, et c'est d'ailleurs le sujet d'étude de notre prochaine partie, c'est à dire l'étude des normes sociales et de leur influence.

Troisième partie : Les normes sociales

Depuis les travaux de Sherif (1936, 1966), les fonctions des normes sociales sont bien connues.

D'une part, les normes sociales correspondent à des cadres de référence qui définissent les comportements et opinions les plus adéquats et attendus chez les membres d'un groupe. D'autre part, les normes fonctionnent comme éléments de contrôle social puisqu'elles établissent les récompenses ou les punitions associées aux comportements émergeant au sein du groupe, selon ce que ces comportements soient conformes ou se dévient des spécifications normatives (Jones et Gerard, 1967).

Nous allons donc commencer cette étude par une réflexion générale, puis sur l'influence des normes sociales en fonction du contexte, comme le rapport entre normes sociale et violence.

Nous reverrons par la suite le principe de processus de remise en question, puis verrons le dilemme du prisonnier, la sélection naturelle, l'esprit de compétition, et les formes d'autorité maternaliste et paternaliste sous l'angle des normes sociales.

Puis nous terminerons cette partie par une étude de la généalogie de la morale de Nietzche que nous comprenons aussi comme une généalogie de la mise en place de nouvelles normes sociales.

De l'influence des normes sociales

Il est tout d'abord intéressant de voir une réflexion de Raymond Aron (1967) à propos des normes sociales : « Selon que l'on met l'accent sur le renforcement des normes sociales ou sur l'épanouissement de l'autonomie individuelle, l'interprétation devient conservatrice ou rationaliste et libérale », puis « La sociologie, selon Durkheim, tout à la fois, justifie l'individualisme rationaliste et prêche le respect des normes collectives. Tel est l'aboutissement d'une recherche à l'origine de laquelle, Marcel Mauss nous l'a rappelé, est posée la vieille question des rapports entre individu et société ou individualisme et socialisme. »

Dans un sens il oppose le respect des libertés individuelles issue du libéralisme et le respect des normes sociales, ou plutôt collective comme il l'écrit après, du socialisme, et associe de toute manière le renforcement des normes sociales à du conservatisme.

Mais il faut bien comprendre que selon ce qui est dit, ce renforcement est lié à la préservation de l'Ordre établie, donc à la préservation des normes sociales en cours à un instant donné. Il n'y a donc rien d'universel.

Si nous penchons du côté de Durkheim en ce qui concerne le respect de l'individualisme et des normes collectives, la psychologie sociale tend aussi à nous montrer deux choses.

Premièrement que chaque société ou groupe social possède des normes sociales implicites ou explicites, et que chaque membre du groupe qui y adhère demandera aux autres membres de s'y plier. Il en va de même des groupes libéraux qui obéissent à des normes sociales propres à leur groupe. Il semble donc difficile d'y échapper.

Deuxièmement nous avons vu que l'être humain n'est pas si rationnel qu'il le croit et obéi finalement à des croyances et des justifications qui se veulent rationnelles mais qui ne le sont pas toujours.

On pourrait voir ici une certaine contradiction liée aux valeurs de liberté individuelle et de rationalité propre à nos sociétés occidentales comme nous l'avons déjà dit, mais là n'est pas encore le sujet.

De plus l'être humain est en société pour aussi y trouver des avantages qu'il ne trouverait pas seul. Le prix à payer pour ces avantages est donc de préserver le groupe et de s'y conformer dans la mesure du possible. C'est aussi un principe de responsabilité.

Mais si le groupe, ou encore la vie en société, lui donne plus d'inconvénients que d'avantages par le biais de normes trop restrictives par exemple, il pourrait aussi choisir de vivre seul. Du moins la société devrait lui permettre cette liberté, ou encore la liberté de choisir un autre groupe plus adapté, ou bien encore de pouvoir discuter librement des normes en cours qui agissent comme des sortes de loi implicites, et en accord avec un principe démocratique.

Donc liberté et responsabilité qui sont les deux pierres angulaires de la philosophie libérale classique.

Alors si respecter les inconvénients d'une vie en société dans le but d'y trouver des avantages que l'on ne trouverait pas seul est aussi un comportement responsable. En retour une société devrait aussi contraindre le moins possible l'individu par le biais de ses règles, ou tout du moins établir des règles légitimes et ouvertes au débat d'idées à l'intérieur d'un processus démocratique.

Donc comme nous ne pouvons échapper au dictat des normes sociales liées à un groupe, ne serait-ce que parce que c'est sa manière de fonctionner, le but ici est de tenter de déterminer quelles normes seraient nécessaires pour minimiser les phénomènes de violence tout en nous laissant le maximum de liberté et en respectant la nature humaine.

Donc de tenter de déterminer des normes strictement nécessaires au bon fonctionnement d'une société que l'on entend par la limitation de production de phénomènes de violence, et en laissant de côté le superflu. Ce qui nécessite donc de déterminer quelles normes vont aller dans le sens ou non de la production de ces phénomènes.

Et au moins il y aura de phénomène de violence au sein d'un corps sociale, au moins il y aura besoin de contrôle et de répression, donc plus de libertés.

Donc dans le but de concilier liberté individuelle et collectif.

De plus nous avons vu qu'un processus d'éducation adéquate permettrait déjà de limiter les productions de phénomène de violence liées à notre subjectivité qui découle de notre nature humaine, reste donc à voir dans cette partie ce qu'il ressort des normes sociales concernant cette problématique de violence.

On précisera d'ailleurs que des normes qui vont trop à l'encontre de la nature humaine, qui empêchent l'être humain de s'épanouir, sont vouées à l'échec sur le long terme, si ce n'est qu'elles favoriseront l'hypocrisie et l'incohérence pour s'en échapper comme le montre nombre de sociétés aux règles trop stricts, voir illégitimes.

Hypocrisie et incohérence car cela enfermera l'être humain dans une double contrainte, entre le respect de normes qui vont à son encontre, et le fait de vouloir les transgresser par derrière.

D'ailleurs nous rejoignons le point de vue de Durkheim (1950) lorsqu'il dit qu'une loi sera d'autant plus suivie et acceptée « qu'elle exprime bien les rapports naturels des choses ; surtout dans une démocratie, les individus ne la respectent que dans la mesure même où ils lui reconnaissent ce caractère ».

Nous pensons la même chose en ce qui concerne les normes sociales qui agissent comme des lois implicites. Et Dimitri Voisin (2010) montre bien dans sa thèse que des normes sociales ne seront pas suivie si chacun sait que par derrière les individus ne les suivent pas, et bien que cela puisse dépendre de la force de la norme et de la coercition en place et de bien d'autres facteurs (il prenait l'exemple de tri des déchets).

Cela demande donc une certaine cohérence, et besoin de cohérence, tant au niveau de la nature humaine, des structures socio-économiques, des modèles sociaux (artistes, politiques, médias, proches, etc.) que vis-à-vis de l'ensemble des normes en cours. Ce qui pourrait aussi être une réponse à l'interrogation de Bandy Lee (2019) sur l'influence effective ou non des normes sociales sur la violence dans son excellent livre sur le sujet.

Mais aussi que des normes incohérentes ne feront que favoriser l'intolérance, si ce n'est l'agressivité, face à ceux qui ne les respectent pas.

En effet, plus l'individu sera forcé à aller contre sa nature dans le but de suivre des normes qui sont difficilement justifiables, plus il se fera violence pour les suivre, et plus il fera violence à l'autre pour qu'il les suive. Schoeck tend à le montrer.

L'expérience montre aussi que même si l'individu est hypocrite, il risque quand même de ne pas supporter qu'un autre ne suive pas ces normes ouvertement. Peut-être une façon de réduire sa dissonance cognitive en contrebalançant un comportement hypocrite en prêchant la « bonne parole » ; ce qui permet également de cacher son comportement hypocrite aux yeux des autres. Nous avons des exemples journaliers de ce type de comportement, et les expériences sur la dissonance cognitive semblent le confirmer.

De plus, si le non suivi d'une norme est assortie d'une coercition forte, on est en droit de penser qu'il vaut mieux ne pas la transgresser ouvertement, et même prêcher le contraire. Ce qui n'était donc pas le cas de l'exemple de la norme prise en exemple par Voisin qui au pire allait entraîner une faible désapprobation sociale étant donné que tout le monde savait qu'elle n'était pas si suivie, et qu'aucune forme de coercition extérieure n'y était associé.

Un autre facteur sur le non suivi de cette norme lié à cette étude était le manque de facilité à faire ce tri des déchets. Là encore nous voyons qu'il faut une certaine cohérence, donc ici sur la possibilité de réaliser ce qu'implique cette norme sociale par le biais de structures adéquats.

Enfin, et en relation avec la conclusion précédente, donc d'un ensemble cohérent permettant de suivre les normes en place, on peut penser qu'une norme sera d'autant plus facilement suivie qu'elle semble légitime, utile et pertinente au sein du contexte sociale.

Il semble en effet difficile de demander de suivre une norme si elle contraint plus qu'elle n'apporte de plus-value, si elle coûte plus qu'elle n'apporte de bénéfices à l'ensemble du corps sociale et à l'individu qui en dépend.

Sur ce point on rejoint également la problématique de l'éducation qui d'une part sert à mettre en place les normes pour la bonne marche de la société étant donné que le but des normes sociales est de construire et maintenir des relations sociales, mais qui peut tout autant éduquer sur le pourquoi de ces normes.

En ce sens, on peut comprendre qu'une norme illégitime ne pourra pas trouver d'explication convaincante au sein d'un processus éducatif, et aura donc du mal à être suivie sans provoquer certains problèmes, si ce n'est engendrer des attitudes contradictoires et hypocrites comme on vient de le voir.

On voit donc au final que le suivie d'une norme sociale va dépendre de multiples facteurs. On pourrait voir chacun de ces facteurs comme une force, un peu comme en termes de physique, qui aurait une certaine intensité.

Dans ce cas c'est bien la somme de l'intensité de la force de ces facteurs qui va faire que l'on suivra cette norme ou pas. Il va donc de soi que s'il y a une contradiction (un facteur d'influence négative qui incite à ne pas suivre face à un facteur d'influence positive qui incite à suivre), on pourra voir ça comme une incohérence dans la demande de suivi de la norme, en tout cas un problème.

On recitera quelques facteurs : influence des modèles, des proches, personnalité/croyance de l'individu, de l'éducation, de structure sociale, des intérêts de l'individu, de la nature humaine, etc.

L'hypothèse est ici que la première forme d'incohérence serait d'aller à l'encontre de la nature humaine en ce qui concerne le suivie d'une norme, ce serait aller contre une réalité objective. Au-delà du simple bon sens, on a vu que pour Festinger cette réalité était la plus forte cognition dans le temps, et que cette cognition tendait à influencer le suivie ou non d'une norme.

Pour caricaturer, on aura du mal à « s'aimer les uns les autres » (si ce n'est les membres de son groupe) lors d'une guerre conventionnelle qui implique de tuer l'autre pour ne pas se faire tuer. Il y aurait là une forte incohérence, on irait contre notre nature liée à nos instincts de survie, contre nos intérêts bien compris.

Et lorsque nous parlons de nature humaine nous parlons aussi de nos instincts, et comme on a vu que nos instincts pouvaient eux-mêmes être antagonistes, qu'ils étaient duaux, qu'ils pouvaient suivre la voie de l'égo- ou de l'égo+, on pose donc l'hypothèse que de ne pas aller contre la nature humaine sera ici de suivre nos intérêts qui découleront de nos instincts liés à l'égo+, donc ceux qui nous permette d'obtenir un avantage pour nous et pour l'ensemble du corps social au sein d'un rapport gagnant/gagnant. Donc dans le but d'éviter toute forme de coercition liée à faire quelque chose qui ne nous donnera aucun avantage dans la mesure du possible.

Nous cherchons donc bien ici à concilier liberté individuelle et collectif, dans un optique de responsabilité et d'intérêt général. Et sans contrarier la nature humaine dans la mesure du possible, sans quoi cela serait en l'espèce un facteur de production de violence en soi. Ce qui serait donc contraire au but recherché.

Les principaux facteurs qui influencent le suivie ou non d'une norme

Ainsi une étude récapitule les différents facteurs qui vont influencer ou non le suivie d'une norme et qui reprennent certains points évoqués (Lapinski et Rimal, 2005).

Les auteurs distinguent 4 types principaux types de facteur qui vont influencer le suivie ou non.

1. Le type de normes :
- La perception des normes, qu'est-ce que les individus croient que les autres pensent et font.
- Les normes groupales, les croyances d'un groupe.
- Les normes descriptives, le comportement couramment observé.
- Les normes injonctives, les comportements approuvés ou non par la société.

Cette distinction est crucial pour comprendre comment les normes influencent les comportements.

2. Les modérateurs dans la relation entre les normes et le comportement :
- L'attente des résultats, ce que les individus anticipent et se produira en raison de leur comportement.
- L'identité du groupe, la façon selon laquelle les individus s'identifient à leur groupe.
- L'implication de l'égo, la pertinence personnelle du comportement pour l'individu.

Ces modérateurs peuvent affecter de manière significative la façon dont les normes se traduisent en actions.

3. Le rôle de la communication :
- La communication joue un rôle déterminant, qu'elle soit interpersonnel ou par le biais de la communication de masse. Une communication efficace peut soit renforcer les normes existantes, soit en introduire de nouvelles, affectant ainsi les comportements individuels et collectifs.
- La communication de masse joue un rôle crucial au sein de cette problématique.

4. Les attributs comportementaux :
- L'ambigüité comportementale, est-ce que la norme est cohérente ou non, est-ce que l'individu va percevoir le comportement qui va en découler comme certain ou incertain ?
- La nature publique ou privée du comportement, que le comportement soit effectué dans un cadre public ou privée

Les résultats globaux de l'étude suggèrent que l'intégration de ces distinctions et de ces modérateurs dans les modèles théoriques peut améliorer leur capacité prédictive du comportement social. Cette perspective est essentielle pour les recherches futures et les applications pratiques visant à comprendre et à exploiter efficacement les normes sociales.

En résumé, cette étude conclut qu'une compréhension globale des normes sociales nécessite de prendre en considération différents facteurs, notamment les types de normes, le rôle des modérateurs et l'influence de la communication, qui peuvent tous améliorer le pouvoir prédictif des modèles liés au comportement social.

Une autre étude se penche plus précisément sur les mécanismes de changement de normes (Vicky Ziegler, 2023). Si elle rappelle les principaux points évoqués sur les normes sociales, elle souligne donc d'autres facteurs à prendre en compte dans les modalités de changement normatif.

1. Sanctions et préférences :

L'anticipation des sanctions en ce qui concerne le non-respect des normes peut engendrer un décalage entre les préférences personnelles et les déclarations publiques. Cela signifie que les individus peuvent agir de manières qui ne reflètent pas leurs véritables préférences sous la pression des normes sociales.

2. La persistance de normes impopulaires :
Même les normes qui ne sont pas largement soutenus peuvent perdurer. Cette persistance est due au problème de coordination associé à l'évolution des normes. Pour qu'une norme évolue, les individus doivent actualiser leurs croyances sur ce que les autres considèrent comme un comportement acceptable. En effet, si les individus continuent à croire qu'une norme continue à être suivie, ils vont continuer à la suivre, et même si cette croyance est incorrecte. Cette persistance peut donc être dû à un manque d'informations qui implique une communication ouverte et transparente.

Mais aussi à un contexte historique et culturel qui influencera la persistance d'une norme, comme par exemple les traditions qui sont souvent vus comme des dogmes que l'on ne peut remettre en question, et les antécédents historiques qui peuvent façonner les préjugés et les critères normatifs qui vont en découler (un antécédent de tensions avec un groupe social de tout type va par exemple entraîner une vision normative négative de ce groupe au sein de la population).

3. Les mécanisme pour le changement des normes :
Dans le monde politique, les changements de normes peuvent être déclenchés par plusieurs facteurs, notamment les signaux émis par les institutions, les chocs informationnels résultant des élections ou le discours des élites politiques. Ces éléments peuvent aider les individus à réévaluer et à actualiser leur compréhension et perception des normes acceptables.

L'article suggère donc que s'attaquer au problème de coordination et tirer parti des mécanismes de changement peut conduire à une élaboration des politiques et à une gouvernance plus efficace. Ainsi la communication de masse va faciliter cette coordination. Nous rajoutons que l'éducation scolaire est partie prenante de cette communication, qu'elle est une forme de communication à la source qui façonne nos comportements et la mise ne place des normes. De la même façon que la communication de masse est une forme éducative. Cette communication permet donc de lever les perceptions erronées et autres malentendus qui pourraient exister, et se doit bien sûr d'être cohérente au sein d'un ensemble pour pouvoir atteindre ce but.

Ainsi, nous avons donc d'abord étudié les phénomènes de violence et la nature humaine pour tenter de réfléchir à quelles normes sociales pourrait être nécessaire ou non à la réduire, à ce qui nous pousserait vers plus ou moins de violence au sein d'une société.

Et comme nous l'avons vu au départ, nous n'avons au final que deux types de conflit à résoudre qui sont les conflits de différence et d'intérêts, et type de conflits qui peuvent se résoudre « facilement », avec juste une valeur de tolérance, ou encore d'acceptation de la différence de l'autre tant qu'il ne nous nuit pas, pour les conflits de différence, et d'un principe d'équité en ce qui concerne les conflits d'intérêt.

En d'autres termes, le point de vue naïf est que nous aurions besoin que de ces deux normes sociales pour vivre dans une paix perpétuelle. Oui, mais la nature humaine, la vie en groupe ou même l'existant sont venue compliquer les choses comme on a pu le voir.

On a pu voir en effet que nous manquions d'objectivité sur l'autre, que cela entraînait des malentendus qui étaient facteurs de tensions. Une des premières choses à faire serait donc d'avoir des normes qui facilitent un processus de remise en question et d'acceptation de la contradiction, car ces types de processus tendent à faciliter cette objectivité et lever les malentendus. Mais est-ce le cas actuellement ? Nous pensons que non et allons voir maintenant pourquoi.

Du processus de remise en question

Nous avons déjà abordé l'intérêt du processus de remise en question (PRQ) dans le but de pallier à notre subjectivité et pouvoir lever au mieux les malentendus inhérents à cette subjectivité.

Nous pouvons déjà noter qu'une stratégie de réduction de la dissonance cognitive qui est la « restructuration cognitive » est une forme de PRQ. Elle consiste à changer au moins une cognition (idée) pour réduire le malaise induit par la dissonance. Elle demande plus d'effort que les autres stratégies de réduction, et tend à restructurer ces idées pour justifier ces croyance (ex : un fumeur qui voit une annonce disant que fumer entraîne le cancer va rajouter l'idée qu'il ne fume pas tant que ça). En d'autres termes le consensus voudrait que l'on tende majoritairement vers la justification de ces actes plutôt que de considérer d'autres alternatives. Considérer une autre alternative ne veut pas dire non plus que l'on sera objectif, mais c'est aussi la voie vers plus d'objectivité. L'objectif de ce PRQ est donc aussi de tendre vers plus d'objectivité et d'accepter la contradiction, et la problématique sera abordé sous cet angle. Sur ce, discussion.

Donc étant donné l'influence des normes sur l'individu nous posons la question de savoir si notre société facilite ou non ce processus de remise en question, comme d'ailleurs le fait d'accepter d'être contredit. La contradiction étant aussi la base du procédé démocratique lié au débat d'idée. Voyons voir.

Il existe une expression qui est « manger son chapeau ». Elle traduit le fait de reconnaître ses torts. Une recherche sur internet donne majoritairement deux origines à cette expression.

Une venant d'un roman de Charles Dickens où cela reviendrait littéralement à manger son chapeau, chose indigeste s'il en est et qui traduit bien la difficulté de reconnaître ses torts.

L'autre du verbe « avaler » qui viendrait du verbe « abaisser » et tendrait vers une humilité par le fait d'abaisser son chapeau devant l'autre.

Dans tous les cas il est indéniable que cela agresse l'égo et que ce n'est pas plaisant, et cette expression peut montrer cette difficulté à moins de faire preuve d'une réelle humilité et de placer la recherche de la vérité au-dessus de l'agression de l'égo.

Or d'après Raymond Aron (1997) les individus sont peu intéressé par la vérité dans la majorité des cas, et pour Schopenhauer (1831) cette recherche de vérité ne concernerait qu'un pourcent des individus, le reste cherchant avant tout à avoir raison.

Sous l'angle de la dissonance cognitive et des inconsistances cela revient à dire qu'ils cherchent à justifier leur acte, mais aussi qu'ils cherchent à protéger leur soi, leur égo.

La chose parait donc difficile, tant au niveau de reconnaître ses torts que d'être contredit.

Robert Wright (1994) lui y voit même une source évolutionniste lié au darwinisme social dans le sens où si un individu allait reconnaître ces torts en public il allait y perdre une partie de son « statut ». La société allait donc le dévaloriser.

On peut donc en conclure que la pression sociale tend effectivement à dévaloriser ce type de comportement par la nature des choses.

On peut donc penser que notre société ne facilite pas ce PRQ, qu'elle ne soutient pas cette agression de l'égo dans le but d'y trouver une objectivité, et selon Wright surtout chez les hommes.

Or l'on a vu que les deux anciens membres du RAID expert en négociation cherchaient à tendre vers le plus d'objectivité possible et devait donc se remettre en question face à leur interlocuteur. Pourrait-on dire que ces deux anciens membres du RAID manquaient de virilité ou perdaient un statut dans la finalité leur démarche ? Je ne le pense pas.

De plus si la norme en cours valorisait le PRQ, alors ne pas suivre cette norme n'entraînerait plus de perte de statut. Au contraire elle le préserverait.

Oui, mais va-t-elle trop contre la nature humaine, donc deviendra-t-elle hypocrite et non suivie dans les faits et sur le long terme ?

Bien sûr qu'elle va contre une partie de notre nature humaine, elle agresse notre égo. Mais de l'autre côté elle donne aussi des avantages liés à cette même nature que l'on a vu dual. Il convient donc de faire un certain examen de proportionnalité.

Pour commencer c'est comme si l'on disait que courir allait contre la nature humaine car cela demande un effort qui irait contre notre nature humaine. Alors pourquoi des individus courent-ils ? Parce qu'ils y trouvent un avantage (production d'hormone du plaisir lors de la course, bien-être physique, etc). La nature humaine n'est plus contrarier.

Alors la fainéantise de faire ce processus de remise en question. Dans ce cas bien des choses qui améliorent notre existence iraient contre la nature humaine, comme l'on nous force souvent à faire des choses qui contrarient cette fainéantise pour des raisons injustifiées. Et l'on vient de voir l'exemple de la course à pied, comme des exemples qui se justifient. Nous continuons.

Ensuite nos instincts nous poussent à avoir une vision positive de nous-même et à vouloir un monde juste. Est-ce qu'être subjectif irait dans le sens de ces instincts ? Non plus, et bien au contraire comme on l'a déjà vu et comme on continuera à le voir. Une fois de plus la nature humaine n'est pas contrarier sur le fond.

Ensuite nos instincts nous poussent à survivre, mais aussi à avoir une vie meilleure. Est-ce qu'être subjectif nous y aide ? Pas en ce qui concerne les processus de décision vis-à-vis des problématiques de survie, d'amélioration de sa condition, et de toute problématique en général. Une fois de plus la nature humaine n'est pas contrarier sur le fond.

Et puis cette agression de l'égo qui nous remet en question, n'est-ce pas aussi nous rendre plus intelligent que nous l'étions avant cette remise en question. N'est-ce pas flatter son égo que de se sentir plus intelligent qu'avant ? Une fois de plus la nature humaine n'est pas contrarier sur le fond.

Sous l'angle évolutionniste, une remise en question permet une meilleure adaptabilité. Là encore nous facilitons un processus naturel, comme nos instincts de survie.

Toujours sous l'angle évolutionniste, une étude tend à montrer que la persistance de la désinformation est en partie due à une adaptation évolutive, où les êtres humains ont développé une résistance innée au changement. Que cette résistance était un mécanisme bénéfique dans les

premières sociétés humaines, où une adaptation rapide à de nouvelles idées aurait pu nuire à la survie. Ainsi, les humains sont naturellement enclins à s'accrocher à leurs croyances, même lorsqu'elles sont fausses.

Cette étude conclut par le fait que bien que ces mécanismes évolutifs aient été bénéfiques par le passé, ils peuvent avoir un impact négatif sur la rationalité moderne. L'étude soutient que les méthodes de traitement des informations contradictoires, qui étaient adaptées aux premiers humains, peuvent conduire à des prises de décision irrationnelles dans le monde actuel. En effet, les mêmes mécanismes qui ont permis la survie des premiers êtres humains contribuent aujourd'hui à la persistance tenace de fausses croyances et à la désinformation (Nikos Angelos Salingaros, 2014).

Nous sommes tout à fait d'accord avec ce point de vue, ce mode de fonctionnement empêche de fait l'application des principes de PRQ et d'acceptation de la différence, et s'il était besoin de le préciser. Nous allons donc continuer à le montrer.

A ce propos et lors d'une discussion avec un chirurgien spécialiste en oncologie il me racontait la chose suivante. Lorsqu'une personne est atteinte d'un cancer un médecin s'occupe de lui. Toutefois il y a également des prises de décision collégiale entre médecins, et en ce qui concerne les protocoles à mettre en œuvre au mieux pour soigner le malade.

Or selon ce chirurgien, il apparait que le médecin qui s'occupait du malade refusait tout changement de protocole qu'il avait mis en place, et même si ce protocole était justifié de manière rationnelle par ces pairs. Pourquoi selon ce chirurgien ? A cause de l'égo du médecin traitant qui ne supportait pas que l'on remette en question les protocoles qu'il avait mis en place.

La chose est d'autant plus surprenante que le monde académique et scientifique utilise le PRQ pour valider ces hypothèses, et d'autant plus que ce n'était pas un cas isolé selon ce même chirurgien.

Alors est-ce dû aux caractères des médecins, ou d'autres facteurs ? Cela peut donc nécessiter plus de discussion sur cette modalité de mise en place d'un PRQ comme valeur normative, comme de ne pas oublier l'éducation associée dans le but de contrer nos biais cognitifs et de rester le plus objectif possible dans un contexte de prise de décision, donc de ne pas non plus oublier d'y associer cette finalité dans un processus éducatif et normatif lié au PRQ.

Alors comme nous relevons quand même une contradiction sur cet ensemble, notamment sur notre volonté à avoir une vision positive de nous nous-même, comme sur cet exemple du chirurgien pourtant issus d'un milieu académique qui applique le principe du PRQ comme valeur normative. Donc que cette seule norme ne sera peut-être pas suffisante, qu'il y a d'autres facteurs à prendre en compte. Par exemple le facteur d'engagement, de responsabilité liée à une prise de décision. Nous en verrons d'autres.

Toutefois ce principe d'avoir une vision positive de nous-même peut aussi entraîner une notion qui est celle de « perdre la face » que ce facteur de responsabilité peut accentuer dans ce cas particulier. Et notion que l'on peut aussi associer à une notion de communication indirecte pour la solutionner. Alors discutons déjà de ces deux notions et de leurs conséquences que l'on reliera à l'ensemble évoqué.

De la notion de « perdre la face » et des modalités de communication indirectes

Remettre en question une personne, la contrarier, et d'autant plus en public, peut entraîner cette notion de « perdre la face ». Voyons déjà ce qu'elle implique et en fonction de différents facteurs.

Au-delà de l'agression de l'égo que l'on a déjà évoqué, elle peut donc entraîner une perte de « statut ». Et cette perte peut être reliée à différents facteurs qui vont entraîner une intensité de perte en proportion.

Perdre la face peut donc entraîner une perte de statut qui pourra entraîner un déshonneur, un rejet social de la personne, etc. Les conséquences ne sont pas négligeables et doivent donc être prises en considération. C'est un facteur de résistance lié à la mise en place d'un PRQ et de l'acceptation d'un principe de contradiction. Cela va contrarier la nature humaine par les conséquences induites, tout ce que nous voulons donc éviter.

Dans les civilisations asiatiques cette notion de perdre la face est très importante. Elle entraîne une perte de statut certaine.

Dans les civilisations occidentales, cette notion est moins importante, entraîne donc des conséquences en proportion moins importantes, mais reste toujours présente. C'est notamment le cas dans les civilisations méditerranéennes où la notion d'honneur est importante. Là encore il y aura donc des conséquences liées à une perte de statut et à un rejet social qui doivent être prises en compte.

Ces conséquences sont donc des facteurs de tensions. C'est précisément ce que nous voulons éviter, comme l'humanité a toujours chercher à trouver des solutions pour les éviter. Nous avons peut-être sous-estimé cette notion de « perte de statut » au regard des conséquences induites, comme de l'exemple de ces médecins.

Mais si ces remises en question émises envers une personne entraînent des tensions, nous avons aussi besoin d'exprimer des contradictions pour avancer. Alors des solutions ont été mises en place, et ces solutions vont donc se baser sur des moyens indirects d'exprimer cette remise en question, ou encore pour solutionner des problématiques plus complexes.

Ces procédés indirects pourront passer par des sous-entendus, de l'humour, des allégories et autres métaphores, mais aussi par une communication non verbale (attitude). Par le biais de l'intervention de personnes tierces ou autres principes de triangulation, de manière implicite ou explicite.

Discutons maintenant de l'implication de ces moyens indirects, de leur modalité de mise en œuvre, de leurs avantages et inconvénients.

Il est déjà important de noter que la triangulation et les moyens indirects ne sont pas nécessairement mauvais en eux-mêmes. En fait, ils peuvent même être utiles dans certaines situations, notamment lorsque les relations sont complexes ou lorsque les enjeux sont critiques, et en fonction de leur nature et de leur modalité de mise en œuvre au risque de devenir contre-productif.

Voici quelques avantages de la triangulation (intervention d'un tier) et des moyens indirects :

- Ils peuvent aider à éviter les conflits directs et les confrontations, ce qui peut être bénéfique dans les situations où les relations sont déjà tendues.
- Ils peuvent permettre de communiquer des informations sensibles ou délicates de manière plus discrète et plus sécurisée.
- Ils peuvent aider à résoudre les problèmes de manière plus efficace, en impliquant des tiers qui peuvent avoir une perspective plus objective ou des compétences plus appropriées.
- Ils peuvent permettre de prendre des décisions plus pertinentes, en considérant les opinions et les perspectives de plusieurs personnes avant de prendre une décision.

De plus, la triangulation et les moyens indirects peuvent être utiles dans les cultures où la communication directe est considérée comme impolie ou agressive. Dans ces cultures, les moyens indirects peuvent être utilisés pour communiquer des informations ou des opinions de manière plus respectueuse.

Nous notons également que les moyens indirects ne sont pas forcément manipulatoires. Ils peuvent être utilisés de manière transparente et éthique, en informant les parties concernées de la manière dont les informations seront transmises et en respectant les règles de confidentialité. On souligne donc ici la nécessité du respect de certains principes de mise en œuvre.

Voici quelques exemples de situations où la triangulation et les moyens indirects peuvent être particulièrement utiles :

- Dans les négociations commerciales, où les parties concernées peuvent avoir des intérêts contradictoires et où les moyens indirects peuvent aider à trouver un compromis.
- Dans les conflits familiaux, où les moyens indirects peuvent aider à résoudre les problèmes de manière plus pacifique et respectueuse.
- Dans les situations de crise, où les moyens indirects peuvent aider à communiquer des informations sensibles ou à coordonner les efforts de secours.

On distingue donc des avantages, comme des cas particuliers et des modalités de mise en œuvre qui vont dépendre du contexte. Comme le fait que ces modalités doivent respecter certains principes éthiques pour ne pas devenir contre-productives. Concentrons-nous déjà sur les relations entre individus, le reste ayant été émis dans une optique plus générale, dans une meilleure compréhension globale de la chose, et qui pourra nous servir plus tard.

Nous faisons déjà une différence entre les moyens explicites qui impliquent une triangulation, et les moyens implicites qui impliquent ou non des tiers.

En ce qui concerne les modalités qui utilisent des modalités éthiques et transparentes par le bais d'une triangulation, nous relevons seulement le fait qu'ils ne sont pas non plus un moyen universel de gérer les problématiques liés à l'acceptation d'une contradiction ou non. Ni qu'ils permettent de gérer l'ensemble des problématiques que nous soulevons dans cette étude, et bien qu'ils puissent aider à en résoudre certaines. Au moins celles entre individus et groupes antagonistes.

Nous discuterons donc des modalités implicites qui impliquent ou non des tiers entre les parties. Nous noterons seulement que les antécédents de tension seront un facteur aggravant à ce que nous discuterons, au moins en termes de tensions et de subjectivité induites.

Par nature l'allégorie, la métaphore et les formes qui s'y rapportent comme les sous-entendus peuvent être interprétées de différentes manières. La personne qui l'énonce peut lui-même avoir de la

subjectivité vis-à-vis de la situation d'une personne donc transmettre une information contre-productive, ou sans signification. Donc il peut y avoir un questionnement sur l'information transmise, donc si elle doit effectivement être prise en considération ou non dans le but de ne pas se baser sur des informations qui risquent d'entrainer de mauvaises prises de décisions, ou si elle est tout simplement inutile et ne mérite même pas d'y prêter attention, si ce n'est qu'elle peut ne pas être prise en compte si la cible ne se sent pas concernée à cause de la subjectivité de l'émetteur sur les caractéristiques de la cible (ex : l'émetteur pense que la cible prend la direction B et envoie un message en fonction, alors que la cible prend la direction A).

Donc, et comme l'information est transmise de manière indirecte, qu'on ne peut pas forcément la discuter, elle doit être prise comme tel. Premier point. Second point cette information, et même si elle provient d'une bonne intention, n'est pas forcément consistante si elle se méprend sur l'intention de celui qui la reçoit.

Bien souvent les sous-entendus peuvent aussi venir de codes propres à des individus ou groupes que ne partage pas l'autre. Donc que l'information risque d'être inconsistante et subjective dans beaucoup de cas, donc contre-productive, si ce n'est possiblement manipulatoire. Si ce n'est qu'un manque de communication effective peut aussi refléter une forme de mépris, comme une non volonté d'arranger les choses (par exemple lorsque l'on pense ou que l'on est en position de force et/ou que l'on a des intérêts à défendre), donc peut aussi déboucher sur une forme de violence psychologique. Ou encore que cette méthode nécessite en amont un partage de codes explicites. Et bien que ces codes puissent aussi s'apprendre de manière implicite, mais …

Et d'autant plus inconsistante et subjective si cette communication indirecte est à destination d'une personne étrangère au groupe qui l'émet, donc qui n'a pas les codes nécessaires à sa compréhension, et sans parler des préjugés liés aux personnes étrangères à notre groupe et d'autres facteurs de subjectivités.

Et nous avons montré que certaines problématiques majeures de tensions proviennent justement de malentendus entre individus et groupes sociaux antagonistes. C'est donc de cette problématique dont nous devons nous occuper. Ceux qui font partis du même groupe ont de meilleures chances de savoir communiquer entre eux, et encore même là des biais subjectifs peuvent intervenir. Toutefois la résolution de cette problématique majeure entre individus de groupes antagonistes entrainera la résolution de cette problématique mineure entre personnes du même groupe. On le verra.

Nous ne sommes donc pas convaincus des modalités liées à des messages de types allégoriques et métaphoriques pour les raisons et réserves précités, comme tous sous-entendus provenant de codes liés à un groupe qui peuvent entraîner une discrimination de fait pour ceux qui n'en font pas partie, si ce n'est une forme de domination/discrimination implicite.

En d'autres termes, cette forme de domination/discrimination implicite lié à des différences normatives et codales que Bourdieu a déjà montré au sein du contexte universitaire entre individus issus de classes sociales différentes représente aussi une rupture de l'égalité de traitement entre citoyens, donc un frein au principe de fraternité. Comme entraîne aussi un facteur de production de phénomène de violence entre groupes sociaux antagoniste à cause au moins de cette discrimination implicite. Et comme tout phénomène de production de violence risque d'entraîner une forme de coercition pour la maintenir, alors entraîne par effet de bord un frein implicite au principe de liberté, si ce n'est celle de la liberté d'être en elle-même à cause de cette domination/discrimination implicite.

Toutefois, et au sein de ce contexte, ces modalités peuvent être utilisées si elles ne provoquent pas de malentendus en l'espèce, donc si les codes sont partagés comme on l'a déjà dit, donc s'il n'y a pas de rupture dans une égalité de traitement.

Mais où l'on émet tout de même une réserve, étant donné que même en cas de discussion explicite des malentendus réciproques peuvent surgir, et des fois à cause des préjugés que l'on a sur l'autre en amont de la discussion dans un sens général, et préjugés qui tendent à augmenter proportionnellement à l'antagonisme entre individu comme on l'a déjà montré par la théorie, et comme on continuera à le montrer par la pratique dans la dernière partie de cette étude.

Et préjugés issus de facteurs liés à nos biais cognitifs et comportementaux, et principe de rejet de différence issus de ces biais qui tendra à augmenter proportionnellement à l'antagonisme. Ces deux facteurs (biais et antagonisme) n'étant pas exclusifs, si ce n'est qu'ils tendront à s'adjoindre et à amplifier l'intensité négative des préjugés, donc l'intensité discriminatoire induite.

Ensuite, et en ce qui concerne l'intervention d'un tier au sein d'une modalité de communication indirecte implicite. Ce tiers pourra aggraver ou diminuer les tensions précitées relatives au contexte. En fonction de ses intentions, de sa subjectivité, et de son rôle (actif ou passif s'il est par exemple utilisé de manière inconsciente par l'émetteur). Mais aussi, et tant en ce qui concerne le tiers, l'émetteur et le récepteur, en fonction des affinités réciproques dans un sens général. Et affinités qui peuvent aussi transcender les différents types de groupes en présence, donc ici un facteur positif atténuant.

Nous avons donc voulu souligner trois choses en ce qui concerne la communication indirecte implicite. Premièrement le possible facteur aggravant de malentendus. Deuxièmement le possible facteur aggravant de tensions entre groupes et individus antagonistes qui sera proportionnel à l'antagonisme, aussi en raison du premièrement mais pas seulement, comme cela pourra tendre à favoriser l'entre-soi et les phénomènes de bulle groupal, donc un manque d'ouverture nécessaire à l'application du principe de tolérance. Troisièmement l'intention/attitude de l'émetteur ou du tier qui pourra aggraver ou diminuer ces facteurs aggravants.

Enfin, si d'une part le consensus veut qu'effectivement ces modalités de communication indirectes tendent à favoriser l'entre-soi. D'autre part elles peuvent aussi favoriser le travail d'équipe par le biais de l'anticipation (une autre modalité indirecte) comme réduire le besoin de communication (Butchibabu et al., 2016) ; entraîner une meilleure fluidité au sein d'un groupe (Kashino et al., 2016), favoriser la coopération et le consensus entre pairs, donc la cohésion du groupe (Viviana Masia, 2017).

On reste donc ici dans une dynamique intra-groupe.

En conséquence, nous ne voulons pas dire non plus qu'une modalité de communication indirecte et implicite est mal en elle-même, elle peut même être positive. Mais en fonction des réserves émises. Et si ce n'est que des fois il n'y a peut-être pas d'autres choix, nous soulignons une fois de plus l'exception et non la règle.

Par conséquent, et pour résumer, si la communication implicite et indirecte peut renforcer les relations avec les pairs d'un même groupe, elle peut également conduire à des malentendus si elle n'est pas complétée par une communication directe, en particulier dans des contextes critiques et cruciaux qui exigent de la clarté.

Toutefois cela ne règle pas la problématique initiale sur le fait de perdre la face et des conséquences induites. Et si ce n'est donc que certaines modalités de communication indirectes semblent être contre-productives, sources de malentendus et de subjectivité qui viennent s'ajouter aux malentendus et à la subjectivité inhérente à la nature humaine en fonction du contexte et des individus en lice. Donc susceptibles d'être des non communication en l'espèce, si ce n'est des facteurs aggravants en général.

En effet, le constat que montre nos études est que nombre de conflits proviennent de malentendus entre individus et groupes sociaux différents, et proportionnellement à leur antagonisme, eux même aggravés par nos biais cognitifs et comportementaux. Donc des sources de conflits qui n'ont pas lieu d'être. Ce ne sont pas des conflits d'intérêt, mais des conflits qui tirent leur source d'une subjectivité.

En d'autres termes, s'il semble que ces modalités de communication indirecte tendent à entraîner une meilleure communication intra-groupe, elles ne solutionnent pas non plus les problématiques entre individus et groupes antagonistes, et pourraient même les aggraver. La chose est d'autant plus crucial au sein de nos sociétés occidentales qui ont connus un phénomène migratoire significatif ces dernières décennies, mais pas seulement.

L'antagonisme est l'essence même de la nature humaine, de par sa dualité, ses différents types de caractères qu'elle exprime, ses constructions sociales dont découlent les différents statuts. Sa dualité qui participe au non-être, participe à l'être, qui est. Sa dualité, l'affinité qui créent les groupes et les transcendent. L'équilibre qui entraîne l'unité. L'unité qui la transcende et crée l'être. L'Univers.

En d'autres termes nous ne sommes pas convaincu par ces modalités de communication indirecte pour solutionner le problème initial posé qui a une portée générale, mais aussi en ce qui concerne la problématique des individus et groupes antagonistes. Nous pensons donc qu'une autre approche existe, et qui pourrait lui être complémentaire. Donc en l'espèce pour tenter de déterminer une approche plus efficace pour réduire les tensions entre individus et groupes sociaux antagonistes, donc de ce qui est une des causes majeures de tensions au sein d'un corps social. Mais aussi en ce qui concerne ce problème initial.

De la notion de « perdre la face » et des normes sociales

Nous en revenons donc à cette problématique du « perdre la face » avec les conséquences que cela implique, et ici dans le contexte de l'acceptation d'une contradiction. Et où l'on a dit que reconnaître ces torts face à une contradiction pouvait entraîner une perte de statut.

Donc si à la base c'était un conflit de différence lié à une contradiction, c'est effectivement devenu un conflit d'intérêt en raison de cette perte de statut et de tout ce qui lui est liée.

Nous avons donc dit que pour résoudre un conflit d'intérêt cela nécessite d'appliquer un principe d'équité, et donc les actions légitimes qui vont avec.

La première question à se poser vis-à-vis d'un principe d'équité, et dans ce contexte, est déjà de savoir d'où vient cette contradiction ? Est-elle légitime ? Provient-elle d'une agression de l'autre ou de soi ? D'un mélange des deux ? Autres ?

On soulève donc une problématique de responsabilité. Si une responsabilité est engagée face à une faute, alors il semble normale qu'une sorte de punition puisse intervenir d'une manière ou d'une autre, volontaire ou non. Extérieure, ou intérieure à l'individu en lui-même par ce qu'il pourrait ressentir à court ou long terme. Rien n'est exclusif en ce sens.

Toutefois si la perte d'honneur et de statut est effective, alors on peut se demander si la punition est proportionnelle. Donc si elle est légitime.

Alors si elle entraîne une perte d'honneur et de statut proportionnelle à la responsabilité engagée, elle peut éventuellement se justifier. On va rigoler une journée d'une personne qui s'est faite contredire, et si en plus il en était l'initiateur par provocation, qu'elle a dû reconnaître ces torts de manière explicite ou implicite, etc. Alors la chose semble proportionnelle.

En revanche si elle entraîne une ostracisation sur le long terme par une perte de statut, alors ce n'est plus proportionnel et encore moins justifié. L'action devient illégitime.

Mais on touche aussi à une autre problématique qui est dû à la réaction sociale qui entraîne cet ostracisme. Et si c'est la réaction sociale qui est disproportionnée, alors c'est aussi la responsabilité de la réaction sociale qui est engagée. Et reste aussi à tenter de déterminer le pourquoi de cette réaction.

Donc, nous avons d'une part l'agression de l'égo, et d'autre part la réaction sociale qui freine cette acceptation de la contradiction en général. Et l'agression ressenti sera aussi proportionnelle à la réaction sociale. Donc dans le sens où l'individu qui se fera contredire ressentira une agression de son égo initiale, couplée à des intérêts bien compris liés à une perte de statut et ces conséquences.

Ensuite ce qui concerne l'agression de l'égo initiale nous avons déjà argumenté, nous y avons aussi vu des avantages.

Pour un croyant c'est encore plus simple, seul Dieu est parfait, il est donc naturel d'être contredit en raison de notre imperfection. Et le cheminement spirituel implique l'amélioration de l'individu. Et la contradiction aide à s'améliorer. Et ce sont des principes que l'on retrouve dans toutes les religions.

Pour un non croyant nous argumentons de manière rationnelle sur la problématique coût/bénéfice, et qui sera reliée à l'intérêt général dans le sens où cet intérêt général lui est directement relié.

En effet, des tensions qui entraîne du stress, des conflits entre groupe, des coûts socio-économiques qui en découlent et qui ont des répercussions sur l'économie globale, donc sur la faculté à trouver un emploi comme sur la rémunération, sont des critères d'intérêt général qui ont des répercussions sur l'individu.

Nous avons vu les effets du stress tant d'un point de vue psychique que somatique, comme des coûts socio-économiques qu'il engendre lors de la partie sur la violence psychologique (109 milliards d'euros par an).

Donc des effets que nous relions aussi à la subjectivité cognitive et comportementale, donc par effet de bord à la nécessité de respecter un principe de PRQ et d'acceptation de la contradiction.

Nous continuerons d'argumenter sur ces coût/bénéfices, comme les conséquences des conflits entre groupes antagonistes, d'une mauvaise santé économique, et de cette subjectivité dans la suite de cette étude. Mais continuons sur cette réaction sociale que l'on peut juger disproportionnée.

Déjà elle va restreindre le champ des possibles à un niveau contradictoire, à la liberté d'expression. On aura peur d'être contredit, on aura peur de perdre la face si les conséquences sont trop importantes. Et au-delà de la méconnaissance d'un principe démocratique directement lié à ces principes.

Nous posons donc une double hypothèse, et qui peut aussi méconnaître d'autres facteurs. La première, est que si cette réaction est excessive c'est qu'elle est peut-être reliée en partie à une certaine tendance à la violence de cette société. Notre étude porte sur les causes de cette violence, donc visant à en déterminer les causes pour tenter de les réduire au sein d'un tout cohérent. La seconde hypothèse est d'ordre éducative.

Examinons déjà la réaction sociale et ces conséquences.

D'une réaction sociale agressive ou bienveillante/réciproque et du principe sécuritaire

Déjà nous allons soulever certaines contradictions apparentes sur le suivie des normes liées à une pression social et tenter de les expliquer. Cette discussion nous amènera également à discuter du principe sécuritaire, dans le sens où ce suivi de normes peut être lié ou non à des phénomènes de coercition. Dans le sens où nous étudions les phénomènes de production de violence, et que le principe sécuritaire est relié à ces phénomènes. Nous verrons donc ce que cet ensemble implique en terme sécuritaire au sein d'un corps social et de suivi des normes en général. Enfin nous reviendrons à cette problématique initiale du « perdre la face », et en rapport avec la question posée, c'est-à-dire en rapport avec les conséquences d'une réaction sociale excessive. Cette discussion sera vu sous l'angle de la dissonance cognitive, mais aussi de faits empiriques qui lui seront reliées.

Cette discussion sera un peu longue, abordera des notions et concepts qui n'ont pas forcément de rapports directs avec cette problématique initiale, et à première vue. Toutefois ces notions et concepts nous servirons pour la suite de cette étude, comme pour finir la résolution de cette problématique de « perde la face ». Toutefois nous somme aussi dans le chapitre de remise en question. Et c'est un peu ce que nous allons faire.

Notons aussi que nous ne faisons pas de grandes différences en l'espèce entre dissonance cognitive et inconsistance, comme entre les notions d'engagement et de responsabilité. Et même si une différence de nature existe, mais que l'on trouve non suffisante aux vues de l'ensemble de cette discussion, si ce n'est que nous englobons des notions de forces contraires ou convergentes, et de malaise ressenti. Donc qu'en l'espèce, nous estimons pouvoir méconnaître ces différences de nature qui ne changeront pas le fond des principes énoncés qui tendront à les transcender. Nous nous plaçons notamment sous l'angle de la justification de l'acte qui semble faire consensus (Vaidis, 2011). Nous nous expliquerons toutefois sur cet engament/responsabilité aux moments qui nous semble utile.

Sur ce, discussion.

Donc l'expérience qui fut au cœur du livre sur la création de la théorie de la dissonance cognitive par Festinger, montre l'exemple d'une secte qui croyait à une fin du monde annoncée. Le jour de cette fin du monde, il n'y a pas eu de fin du monde. Toutefois cette secte continua à conserver ces croyances et même à se mettre à faire du prosélytisme (donc une forme de radicalisme, d'exagération). Elle a donc eu tendance à radicaliser ces actes et croyances, et pourtant face à une factualité des plus évidente (Festinger, 1957).

Cette radicalisation provient de différents facteurs. D'abord l'effet de groupe qui va tendre à renforcer les croyances au sein d'une bulle groupale. L'implication dans ces croyances et le support social. Ainsi au plus les membres étaient impliqués et gardaient leur cohésion de groupe, au plus ils renforçaient leurs croyances. Ainsi les membres les plus isolés (manque de support social du groupe partageant les croyances) et/ou les moins impliqués dans cette croyance (engagement) de cette secte sont revenus à la réalité.

Toutefois une autre expérience montre que s'il n'y avait pas eu de moqueries à l'encontre d'une secte du même type, et comme cela avait été le cas avec celle de Festinger, il n'y avait pas eu de prosélytisme de la part de cette secte, mais qu'elle a tout de même garder ces croyances de base, au moins durant le temps de l'expérience. Les chercheurs ont conclu que cette absence de prosélytisme était dû à l'absence d'agression du groupe par l'extérieur (Hardyck et Braden, 1962). Il n'y a donc pas eu de tendance à la radicalisation.

Cette première contradiction concerne donc le fait que nous avons dit que les individus avaient tendance à suivre les normes d'un groupe, qu'ils avaient peur du rejet, donc d'une pression sociale agressive menant à l'ostracisme. Que cette pression sociale agressive pouvait les remettre « au pas ». Et dans le cas de cette pression sociale agressive, Festinger relève tout le contraire, elle tend vers du radicalisme, une opposition. Et dans le cas d'une réaction sociale neutre, elle ne tend pas vers ce radicalisme. D'autres études viendront le confirmer.

Nous relevons donc cette contradiction entre l'adoption ou l'opposition face à une attitude similaire. On adopte par peur du rejet, ou on s'y oppose.

On avait déjà évoqué le sujet, cette tendance à l'opposition sous la forme de repli identitaire. On avait vu aussi que face à un acte de domination on avait tendance à se soumettre (suivie des normes), résister (opposition) ou fuir. Que des fois ça pouvait aussi se mélanger. Et là ce n'est pas tout à fait une demande de domination, c'est aussi une agression directe d'un groupe par un autre qui tend à favoriser le repli identitaire si le groupe est soudé. Encore une certaine nuance. Maintenant on va tenter de comprendre un peu ce qui se passe.

On parlait donc de notion de « perdre la face », de réaction sociale agressive, de perte de statut lié à un suivie de norme en place. On se demandait si le manque de PRQ et d'acceptation de la contradiction était liée ou non à une pression sociale agressive. Et cette secte a perdu la face en quelque sorte. Et en face d'une pression sociale neutre, pas de radicalité, on tend à faciliter un processus et même s'ils ont gardé leur croyance sur le temps de l'expérience. On souligne déjà deux réactions sociales qui ont des effets contraires.

On rappelle ensuite que le support social interne au groupe est également important. Ainsi, une autre étude rapporte que dans les mêmes conditions de rejet social de l'expérience de Festinger, une autre secte a infirmé ces croyances par manque de cohésion sociale (Balch et al., 1983). Elle souligne finalement le fait déjà rapporté par Festinger que les membres de la secte ayant le moins

de support social du groupe ont abandonné leurs croyances. Donc un retour à la réalité. Mais face à une réalité objective et une réaction sociale tout autant agressive. Mais un manque de support sociale pour pouvoir rester dans le déni, pour pouvoir justifier l'acte subjectif. On souligne donc l'importance du support sociale pour renforcer ou non des idées/croyances. Donc des actes qui vont en découler.

On commence à voir la complexité de la chose. Les mêmes causes, mais pas les mêmes effets. Mais on retrouve des facteurs similaires, des forces, des tendances. Et en fonction de.

Ensuite il y a les aspirations des individus, les caractères, les affinités, leurs intérêts qui ont aussi leur importance et qui peuvent expliquer ces contradictions. Mais aussi en créer d'autres.

Nous avions d'ailleurs énoncé dans le premier chapitre sur les normes sociales différents facteurs qui peuvent influencer l'adhérence ou non à des normes (on rappel celles que l'on n'a pas encore abordées dans cette discussion : qu'est-ce que les individus croient que les autres pensent et font, le comportement couramment observé, les comportements approuvés ou non par la société, etc).

On décortique tout ça !? Le but ? Voir ce qu'il en ressort, essayer de trouver une cohérence face à certaines contradictions. On est en pleine dissonance cognitive.

Alors oui, les choses sont en effet complexes, mais on va quand même relever une tendance générale, une fois de plus nous allons relever deux types de voie possibles en accord avec la nature humaine et leurs conséquences.

On va en sortir de cette dissonance, mais avant on y replonge.

Alors (re)voyons justement quelques principes de base de cette dissonance cognitive.

On rappel à ce titre que dans le contexte de la dissonance cognitive, la cognition désigne les processus mentaux qui interviennent dans la perception, l'interprétation et le traitement des informations, ainsi que dans la formation et la modification des croyances. L'idée, la croyance dans un sens générale.

Festinger, comme le consensus, voyait déjà la réalité comme la cognition la plus forte. Nous l'avons vu avec l'exemple du nazisme et du stalinisme dont les horreurs furent reconnus avec plus ou moins de temps en fonction des individus impliqués (chapitre sur l'aveuglement), donc avec une volonté plus ou moins grande de résister à cette réalité ou non, donc à la capacité de se remettre en question, d'accepter la contradiction et la réalité des choses proportionnelle à cette implication, donc aussi proportionnelle à l'intensité de la dissonance ressentie. Donc que les allemands furent les deniers à reconnaître les horreurs nazies, et que les sympathisants communistes furent les derniers à reconnaître les horreurs du stalinisme. Donc, et malgré les forces de résistances impliquées, c'est bien la réalité des choses qui a fini par s'imposer.

D'ailleurs, et à propos d'actes immoraux. Une étude montre que lorsque les individus se comportent de manière immorale selon leurs propres critères, ils se sentent mal. Les individus rationnels peuvent donc tendre à moins s'engager dans des activités immorales, et même si elles pourraient servir leurs intérêts matériels. Mais malgré le malaise ressenti de ces individus pour cette immoralité contraire à leurs principes, elle peut paradoxalement tendre à accroître leur niveau d'activités immorales. Les individus se sentiront obligés de se convaincre eux-mêmes que les activités immorales sont morales ;

si les croyances de chacun influencent celles des autres, alors accroître le malaise lié à l'immoralité peut inciter les membres de la société à se convaincre mutuellement que les activités immorales sont moralement acceptables, et la société s'engagera davantage dans ce type d'activités (Rabin, 1994).

Cette étude rejoint donc les notions de bulle groupale et de support social en général, ici liées à des valeurs contraires à nos principes que ce phénomène de support social va tendre à justifier pour les trouver acceptables.

La dissonance entraîne une notion de malaise ressenti.

Batson estime que l'information doit être factuelle pour renforcer la croyance.

Les idées politiques et religieuses ont le plus de forces de résistance.

La réduction de la dissonance tend à se baser sur la cognition la plus forte, en d'autres termes c'est l'idée/croyance la plus forte d'un individu qui l'emportera au moment de cette réduction.

La notion engagement/implication/responsabilité est une force de résistance importante.

Le groupe renforce la croyance en une idée par effet de groupe, par le support social.

Il y a une différence de force et de nature entre une idée individuelle, donc à intérêt individuel ; une idée de groupe à caractère normatif, donc à intérêt de groupe ; et une idée normative de société, donc à intérêt général. Les trois ne sont pas exclusives.

« Selon la théorie initiale, la résistance au changement des éléments en jeu oriente la réduction de la dissonance : de manière générale, la cognition la plus résistante au changement est maintenue « gelée » et c'est la cognition la moins résistante qui va être modulé pour réduire la dissonance. Les sources de résistance les plus importantes pour une cognition sont l'attachement de cette cognition à la réalité, et le lien qu'entretient la cognition avec d'autres cognitions. Cette notion de résistance est la clef de voûte de la théorie » (Vaidis, 2011)

L'amplitude de la réduction est proportionnelle à l'amplitude la dissonance. En d'autres termes, au plus la dissonance est grande au plus il y aura besoin de réduction.

Sur le fait de réaliser un comportement contraire à ces attitudes (idée, croyance), attraits ou motivation. Différentes expériences de soumission forcé (menace)/induite (liberté) furent menés en ce sens. Au plus on rajoute de cognitions fortes, au moins la dissonance sera forte.

Soumission forcée (menace)
Menace moindre = forte dissonance (ajout d'une cognition faible) = moins de changement
Menace forte = faible dissonance (ajout d'une cognition forte) = plus de changement

Soumission Induite (liberté ou non de faire en amont, choix, responsabilité, engagement)
Moindre liberté = enlève une cognition, je n'ai pas accepté, forte dissonance = moins de changement
Grande liberté = rajout d'une cognition, j'ai accepté de faire la tâche, faible dissonance = plus de changement

Au plus la dissonance sera forte, au moins il y aura de changement d'attitude et d'acte.

On l'a vu avec la secte de Festinger, il y avait une dissonance forte, il n'y a pas eu de changement d'attitude, et même une tendance à la radicalisation face une pression sociale agressive. Oui, mais dans les même conditions une autre secte a abandonné ces croyances face à une pression sociale agressive. C'est là qu'interviennent les notions de force contraires. La secte de Festinger avait un support social fort pour contrer la dissonance forte liée à une réalité contraire à leur croyance, et l'agression extérieure qui est aussi une force contraire. Donc pour compenser cette agression extérieure ils rajoutent de la force à leur croyance. Ils se radicalisent. L'autre secte n'avait pas ce support social fort pour conserver une croyance forte, une cognition forte, et c'est la cognition la plus forte qui l'emporte. Donc ils ont abandonné leurs croyances et se sont conformés. Enfin la secte qui a eu une réaction neutre en face a tout de même garder ces croyances durant l'expérience en raison de leur support social, mais n'a pas eu besoin de plus renforcer leur croyance par du prosélytisme, ne s'est donc pas radicalisé car en face il n'y avait pas de forces contraires à contrer. Voilà une base.

Alors on adhère à la pression sociale ou non et en fonction des forces cognitive en présence, de leur résistance les unes aux autres : « Cette notion de résistance est la clef de voûte de la théorie ». Toutefois d'autres forces vont venir moduler l'ensemble, et la modulation de ces forces aura des conséquences distinctes sur l'ensemble, en particulier sur l'individu et le corps social. On étudie les causes et conséquences. On continue.

Ainsi les études montrent que sous une pression sociale agressive, les personnes peuvent donc adhérer aux normes ou se radicaliser (Yahya et Sukmayadi, 2020 ; Wichardt, 2012 ; Edwards, 2014). Cette radicalisation peut aussi venir de ceux qui adhèrent aux normes, comme de ceux qui s'y opposent. On verra ce point par la pratique.

Mais les études montrent aussi que les individus peuvent adhérer aux normes en public, mais pas en privée. C'est le phénomène de l'hypocrisie que nous avions déjà soulevé (Voisin, 2010 ; Willer et al., 2009 ; Wichardt, 2012 ; Gobdel et Reitz, 1974). Une première nuance.

Une pression sociale agressive peut entraîner des conséquences néfastes, comme une agressivité accrue ou des comportements à risque, les individus pouvant se sentir contraints de se conformer à des normes hostiles ou de réagir de manière défensive face à des menaces perçues (Zhang, 2024 ; Borden et Taylor, 1973 ; Ganat, 2024 ; Bursztyn et Jensen, 2017 ; Wenzel, Woodyatt, 2024).

Une autre étude montre aussi un facteur somatique dans une déviance aux normes, comme une radicalisation, en citant des dommages au niveau du lobe préfrontal qui sert à la sociabilisation, on l'avait évoqué. En effet, une pression sociale agressive entraîne du stress qui a aussi des effets somatiques, notamment sur le cerveau. Elle explore aussi d'autre régions du cerveau et leurs effets sur notre comportement. Elle note aussi que la peur du rejet peu effectivement faire adhérer aux normes, comme entraîner la radicalisation. Mais aussi qu'une pression sociale bienveillante peut entraîner l'adhésion aux normes, donc sans ce facteur de peur du rejet (Klucharev, Munneke, Smidts, Fernández, 2011).

De la même manière, d'autres études montrent aussi qu'une pression sociale bienveillante entraîne une adhésion aux normes (Paulius Yamin, Maria Fei, Saadi Lahlou, Sara Levy, 2011 ; Clémence, 1991 ; Jörg Gross, Alexander Vostroknutov, 2022 ; Wichardt, 2012 ; Alessandro Balestrino, Cinzia Ciardi, 2007).

Enfin, la pression sociale bienveillante influence considérablement le comportement individuel et l'adhésion aux normes sociales en favorisant un sentiment d'appartenance et un alignement moral au sein du groupe. Ce type de pression encourage souvent des comportements positifs, tels que la coopération, la confiance, l'altruisme, les individus cherchant à maintenir une image sociale favorable et à s'aligner sur les attentes du groupe (Zhang, 2024 ; Borden et Taylor, 1973 ; Ganat, 2024 ; Bursztyn et Jensen, 2017 ; Wenzel, Woodyatt, 2024).

Un alignement moral. La coopération. La confiance. Une éthique. Plus besoin d'essayer de se convaincre que nos agissements immoraux sont moraux. Plus de dissonance. Plus de malaise. Des avantages pour soi comme pour les autres. Nous cherchons justement à respecter libertés individuelles et intérêt général.

On continue.

Alors si l'on parle de peur de rejet comme facteur d'adhésion et de suivi, bien d'autres facteurs interviennent en général dans le suivie des normes sociales, nous en avons rappeler les principaux, comme le mécanisme de base avec ces notions de forces contraires.

Il semble toutefois avoir consensus sur les faits relevés, donc qu'une pression sociale agressive tend à la radicalisation si ce n'est au moins de la négativité, et inversement. Le seul facteur de peur de rejet du groupe n'est donc pas suffisant pour susciter l'adhésion, et peut même être contre-productif, et en fonction de différents autres facteurs.

De plus une pression sociale agressive qui peut tendre à la radicalisation, tendra aussi par effet de bord à radicaliser des idées fausses (Balestrino et Ciardi, 2007 ; Yahya et Sukmayadi, 2020 ; Festinger, 1957). Donc tend aussi vers la subjectivité, et s'il était besoin de le préciser.

Des personnes qui partagent les même idées subjectives peuvent donc se regrouper par affinité et tendre à radicaliser leurs idées subjectives. Des individus ayant tendance à l'agressivité et partageant un but commun peuvent aussi se regrouper par ce lien d'affinité et tendre à augmenter leur agressivité par effet de groupe, etc. Les deux comportements ne sont évidemment pas exclusif, au contraire, l'un tendant à attirer l'autre.

En tout état de cause, nous relevons une fois de plus une dualité entre deux voies possibles pour atteindre un but et que la nature humaine exprime naturellement, donc en l'espèce, l'adhérence à des normes (ou règles, lois en général) et assurer une cohésion sociale. Et deux voies qui vont conduire à du négatif ou du positif, et où une voie prend le chemin de la violence et l'autre non. Ou une voie est contre-productive et l'autre non. Donc entre une pression sociale agressive ou non.

Mais en général cette dualité suggère aussi que le contexte de l'influence sociale est crucial pour façonner les croyances et les comportements individuels. A tous points de vue, et particulièrement ici sur le radicalisme et la subjectivité induite ou non, en fonction de l'agressivité ou non de la pression sociale en général. Bref du négatif ou du positif, des tensions en devenir ou non pour résumer.

Mais pas que, là on distingue bien deux tendances qu'on oppose, mais on nuancera les choses à la fin. On verra qu'une pression sociale agressive n'est pas toujours néfaste, et qu'une seule pression

sociale bienveillante ne peut pas non plus tout solutionner. On parle en fait de tendances, de voies et de conséquences induites. On verra les « en fonction de » et les pourquoi. On continue.

Alors le contexte peut aussi être influencé par la culture, la société, l'histoire, les caractéristiques des individus, etc. Comme ces facteurs, causes et conséquences pourront aussi être étudiés de manière plus exhaustives par d'autres.

Toutefois les faits sont là, et indépendamment de ces facteurs socio-culturels que l'on vient de citer. Une pression sociale agressive tend à entraîner des conséquences négative et une pression sociale bienveillante tend à entraîner des conséquences positives. On a donc ces deux voies.

Et en général ces facteurs socio-culturels que l'on vient de citer auront tendance à augmenter ou diminuer les phénomènes, augmenter ou diminuer la capacité agressive ou bienveillante, augmenter le fait énoncé. Donc augmenter ou diminuer un phénomène de production de violence, et nous étudions aussi les causes de ces phénomènes.

Maintenant un bref aperçu de ces facteurs socio-culturels.

Ainsi, les études montrent que la réduction de la dissonance cognitive tend à différer entre les cultures individualistes comme en Occident, et collectivistes comme en Asie. Que les cultures individualistes vont tendre à aller réduire cette dissonance en fonction de l'attente personnelle de l'individu plutôt que les attentes du groupe. Tandis que dans les cultures collectivistes elles vont plutôt tendre à aller réduire cette dissonance en fonction des attentes du groupe plutôt que des attentes personnelles de l'individu. Toutefois l'ensemble des études montrent là encore qu'une pression sociale agressive va tendre à la radicalisation dans les deux cas, mais de manière moins prononcée dans les cultures collectiviste (Wong, 2009 ; Gawronski, Peters, Strack, 2008 ; Olga A. Leontovich, 2015 ; Martinez, 2018 ; Fadhila Hasna Athaya, 2022 ; Okumus, 2022).

Le fait semble donc indépendant de la culture, en tout cas en ce qui concerne une culture individualiste ou collectiviste. Comme l'on peut noter que l'histoire peut entraîner ou non des antécédents de tension, des normes et des traditions productrices ou non de phénomène de violence, et dans un sens général. Donc des facteurs qui vont tendre à augmenter ou non les phénomènes induits et comme on vient de le dire. Donc augmenter la négativité ou la positivité des deux voies étudiées, ou encore privilégier une voie à l'autre.

En d'autres termes, une influence négative/agressive supplémentaire tendra à engendrer de la négativité supplémentaire au sein du corps social, et inversement.

Les notions de forces. Qui s'opposent, se complètent, s'annulent … A l'intérieur de l'individu (la dissonance). A l'extérieur de l'individu (les normes, les cultures, les autres, etc). Et les deux s'influencent réciproquement. De l'extérieur vers l'intérieur et inversement. Les individus s'influencent les uns les autres. Les normes, règles et lois influencent les individus. Les individus en créent des nouvelles, en changent. Et c'est reparti.

Et puis il y a la durée, depuis combien de temps prend-t-on telle ou telle voie. La durée influencera la négativité ou la positivité de l'ensemble en fonction de la voie prise.

Nous allons donc voir les conséquences positives et négatives de ces deux voies. On commence par quelques concepts de base généraux qui vont s'y rapporter et les premières conséquences induites. Et ces concepts de base serviront à cette discussion comme à la suite de cet ouvrage.

Ainsi nous notons déjà que le terme de bienveillance est issus du terme « caring » en anglais et que nous avions utilisé lors de nos recherches d'études[25]. Que ce terme peut aussi se traduire par « prendre soin de », « faire attention à », qu'il entraîne ces notions. Qu'il soulignait avant tout une pression sociale positive, que ce terme n'était pas toujours utilisé explicitement au sein des études rapportés, et qu'il était mis en opposition avec la pression sociale agressive qui soulignait une négativité.

Alors nous allons relier ce terme de « bienveillant » aux principes de légitimité et de liberté. Ces principes ne semblent pas rentrer en contradiction avec l'application de cette notion de « caring » au sein des études citées, et qui n'était qu'une notion résumant un ensemble et qui soulignait aussi la différence des conséquences en différence avec la notion d'agressivité qui étaient étudiées. Et ces principes diffèrent de la notion d'agressivité. Comme entraînent aussi une notion de bienveillance. Ils nous serviront à synthétiser et conclure l'ensemble.

Alors on est légitime dans nos actions, on est libre de faire et on laisse l'autre libre de faire tant qu'il ne nous nuit pas. Une certaine notion de bienveillance et de réciprocité.

Cette réciprocité implique aussi que nous sommes interdépendants au sein d'une relation, ce qui est fait à l'un tend à impacter l'autre. Nous avons déjà vu cette notion de fil invisible qui nous relie tous au sein d'un corps social en général, donc aussi dans le cas d'une relation interpersonnel et inter-groupe en particulier. Nous le reverrons dans cette discussion.

Elle implique aussi que cette légitimité doit être appliquer l'un à l'autre, que l'on doit aussi se préserver soi et les autres tant que l'un ne nuit pas à l'autre, donc qu'elle peut aussi entraîner la coercition en cas de non-respect de ce principe de réciprocité. Donc de l'agressivité légitime, donc une légitime défense. Le point est ici des plus important, il va être une base de différenciation entre ces deux voies.

Et la liberté s'oppose aussi à la coercition. La liberté permet. La coercition empêche. Et la coercition est un acte agressif par nature.

Ces principes ne sont pas sans non plus sans rappeler la clef de voûte que sont les principes de responsabilité et de liberté issus de la philosophie libéral classique et qui a influencé nos idées. D'ailleurs légitimité et liberté sont reliées à une certaine notion de responsabilité, et inversement. Toutefois nous souhaitons mettre en avant ce terme de légitimité pour les raisons que l'on va évoquer. Et nous subordonnons la légitimité à la liberté. Nous estimons que l'exercice d'une liberté se doit d'être légitime dans le but d'atteindre un certain équilibre.

Nous avons déjà abordé les notions d'illégitimité de l'action et des forces de résistance qui s'y opposent. Nous aborderons encore cette problématique dans cette discussion. Et une action est aussi la résultante de l'application d'une liberté. Nous relions aussi ce principe de légitimité à celui

25

https://scispace.com/search?q=which+kind+of+consequences+can+be+expected+from+a+caring+or+a+an+agressive+social+pressure+according+to+cognitive+dissonance+theory%3F

de justice tel qu'évoqué par John Rawls. Et une action illégitime n'est pas juste par nature. Nous justifions déjà cette hiérarchie des valeurs entre légitimité et liberté de cette façon.

Enfin on rappelle que la cognition la plus forte est la réalité. Elle est légitime de fait. La nature humaine est une autre réalité. Et difficile de se heurter à la réalité. On l'a vu avec le nazisme et le stalinisme. Ça prend un peu plus de temps en fonction de, mais au final c'est elle qui s'impose. Et en attendant, elle crée des forces de résistance. Alors nous allons essayer de prendre en compte ces réalités dans la mesure du possible. La légitimité.

Ainsi, nous estimons que la légitimité est le principe vers lequel nous devrions tendre dans une optique générale et dans un but d'efficacité en particulier. Et la liberté un droit fondamental sans lequel nous ne pouvons être, sans laquelle la nature humaine ne pourra s'exprimer.

Ces principes de légitimité/liberté entraînent donc les notions de justice, de responsabilité, de bienveillance, d'équilibre, d'équité, de prise en compte, de proportionnalité, de réciprocité, de coopération, de tolérance et bien d'autres notions en ce sens. Qu'ils peuvent aussi entraîner une notion de neutralité, comme le cas de la seconde étude sur ces sectes qui a montré qu'une attitude neutre n'a pas entraîner de radicalisme par les membres de cette secte.

En effet, il semble difficile de pouvoir apprécier ou encore s'entendre avec tout le monde, seules certaines personnes d'exception pourraient en être capable. Mais ce qui ne veut pas dire non plus qu'il devienne légitime de devenir agressif/coercitif envers celui que l'on n'aime pas s'il ne nous nuit pas. C'est pourquoi ces principes de légitimité/liberté nous semble plus adaptée. Et l'ensemble n'empêche pas bien sûr la contradiction (la liberté d'expression), le « chambrage », le charriage, etc.

Nous continuerons de voir que le terme de bienveillance pouvait aussi s'entendre par ces principes de légitimité/liberté en ce qui concerne les études précitées. Et indépendamment du résultat de ces études sur les conséquences d'une pression sociale agressive.

Nous avons fini l'introduction de ces concepts de base comme certaines conséquences qui leur étaient associés, et en rapport avec ces études. On s'en servira donc dans cette discussion et la suite de cet ouvrage. On continue.

Alors, et au regard de ces études précitées et de ce que nous avons évoqué depuis le début de ce livre, nous avons l'intuition, comme tendons à le montrer, que l'agressivité, la violence est aussi un phénomène qui découle de certaines incohérences, d'incompatibilités. Qu'elle est aussi un certain constat d'échec, une absence de solution trouvés aux problèmes posées, une certaine notion de facilité, une certaine notion d'incapacité.

Une définition de la violence par la Haute Autorité de Santé reflète ce point de vue[26] :
« La violence correspond à un comportement de désespoir, de défense face à la crainte de l'intrusion, et de recherche de la seule position active possible à ce moment-là. Elle survient en réaction à un sentiment d'agression réelle ou ressentie. Elle intervient toujours en relation interactive et traduit la destruction de la capacité de penser et de parler. »

[26] https://www.has-sante.fr/upload/docs/application/pdf/2011-07/evaluation_de_la_dangerosite_psychiatrique_-_recommandations_2011-07-06_15-48-9_213.pdf

Les totalitarismes que furent le nazisme et le stalinisme reflètent bien cette notion d'incohérence et d'agressivité. Arendt montre bien l'incohérence de ces systèmes, des normes que l'on impose par la violence pour être suivies tellement elles contrarient la nature humaine. Cette volonté d'imposer par la force une uniformité contraire à la pluralité des caractères que la nature humaine exprime.

De par des voyages dans plus de trente pays on peut aussi se rendre compte que les pays qui ont les règles les plus stricts sont aussi les pays où les choses se font le plus en douce, par derrière, cachées. Une forme de fuite face à la soumission à laquelle il ne vaut mieux pas s'opposer pour différentes raisons. L'hypocrisie dont parle ces études, mais tellement humaine. La réaction semble tellement humaine de vouloir contourner ce qui nous empêche d'être.

Alors on a déjà vu quelques conséquences : agressivité, radicalisme, incapacité, incohérence, hypocrisie, subjectivité.

Continuons la discussion de ces études qui tendent à montrer la même chose sur cette contradiction soulevée à propos du suivie des normes par deux voies différentes, donc en termes de conséquences.

On peut déjà voir avec intérêt les expériences de soumission forcés/induites. Au plus grande sera la menace et la liberté, au plus grand sera le changement et la dissonance moindre. On revient donc sur cette apparente contradiction ou menace (agression, peur) et liberté (bienveillance, laisser libre de faire) qui entraînent le même résultat en proportion. Deux notions antagonistes s'il en est.

Ensuite il y a le principe de liberté qui va entrainer des notions de responsabilité, d'engagement dans ces expériences. C'est parce que j'ai choisi de le faire que je ressens une dissonance moindre, un malaise moindre. Liberté.

Toutefois on retient que dans ces expériences, ces deux notions antagonistes que sont la menace et la liberté entraînent le suivie et dans les mêmes proportions. Et nous relions évidemment la pression sociale légitime/bienveillante à la liberté de faire dans le sens où ce type de pression ne va pas forcer la personne à faire, elle va le laisser libre, elle ne va pas juger son action. Tolérance. Acceptation.

Toutefois en dehors de ces expériences, et dans les faits réels, les conséquences de ces deux approches menace/liberté ne seront pas toujours les mêmes. En d'autres termes ce n'est pas à cause d'une forte menace que l'on va forcément suivre. L'exemple des Viêt-Cong qui résistaient malgré des tapis de bombes est flagrant en ce sens. Résistance.

On l'a vu aussi avec l'exemple de ces sectes dont les membres portaient au ridicule. De par leur croyance de base. Par la réalité qui déniait ces croyances (une fin du monde annoncé qui n'a pas eu lieu). Mais qu'ils continuaient pourtant à justifier l'injustifiable en faisant du prosélytisme, à radicaliser leur croyance, à rester au sein d'une erreur manifeste, si ce n'est difficilement compréhensible en l'espèce. Donc illégitime en l'espèce. Incohérence. Subjectivité. Radicalisme.

Toutefois il apparaît que les railleries et autres moqueries dont ils ont été la cible, et qui correspondent à une stigmatisation, une violence psychologique, ont entraîné le fait qu'ils ont radicalisé leur point de vue. C'est ce repli identitaire que l'on a vu, donc qui consiste à radicaliser ces points de vue et croyances lorsque le soi est attaqué. Lorsque le soi est attaqué on peut rentrer dans un état de dissonance cognitive, et l'on va tendre à chercher à justifier nos actes et point de vue. On voit maintenant ce phénomène sous l'angle du soi. Et au fond, qu'avait-il fait de mal pour subir une forme de coercition sociale ? Donc une réaction tout autant illégitime en l'espèce. Violence.

On peut y voir une certaine forme de réciprocité, s'il n'y avait pas eu cette réaction sociale agressive illégitime, donc une méconnaissance de la notion de bienveillance, de liberté de faire, il n'y aurait pas eu de prosélytisme. Il y a bien eu un effet de réciprocité (agression entraînant radicalisation).

Et où l'on voit encore les effets néfastes d'une violence psychologique. Comme d'une illégitimité de l'action. Explicite par cette violence psychologique en elle-même, implicite par les conséquences induites. C'est vrai en réaction face à une autre action illégitime (une croyance déniée par une réalité), mais qui ne faisait de mal à personne en l'espèce. Le point est important et doit être pris en considération dans l'évaluation d'une action illégitime. Intolérance. Proportionnalité. Légitimité.

On rejoint aussi la notion d'incapacité, ici l'incapacité à accepter l'autre qui est différent, et même si ces croyances portent au ridicule en l'espèce. Mais aussi une certaine forme de violence, de volonté de se moquer, de joie mauvaise. Mais que l'autre étude sur ces sectes ne rapporte pas. La pression sociale est resté neutre. Deux voies.

Dans tous les cas ce type de réaction sociale n'aide pas à résoudre nos conflits de différence, et l'on comprend bien pourquoi elles tendent à entraîner du radicalisme en retour, donc par effet de bord une difficulté à se remettre en question. Subjectivité. Incapacité.

Et il est tout aussi important de noter que ces études tendent aussi à montrer que dans les cas de réaction sociale agressive, ce sont aussi les acteurs de cette réaction sociale qui ont aussi tendance à être radicaux. On le voit dans les faits avec le nazisme et le stalinisme où les membres des partis étaient tout aussi radicaux dans leurs actes. Et dans un sens général, le radicalisme tend à s'auto-alimenter en opposition avec l'autre qui est son antagoniste. Le fait s'explique aussi de cette façon. On l'a vu, on le reverra, et même en détail et dans la pratique. Radicalisme. Réciprocité. Violence.

Et comme on vient de le dire, lors d'une réaction sociale neutre à leur égard, d'autres sectes du même type ne se sont pas radicalisés. Bienveillance. Réciprocité.

Dans un cas plus général, les études montrent qu'en cas de bienveillance les individus ont même tendance à ne pas se radicaliser et adhérer aux normes. Donc qu'ils ont aussi tendance à changer leurs points de vue, à se remettre en question plutôt que de conserver une idée fausse, ou juste se radicaliser. Comme ils ont tendance à développer des capacités de coopération et de confiance. Cohérence. Objectivité. Capacité.

Ensuite dans ces expériences de soumission forcé, le changement impliqué par la faible dissonance ne veut pas dire que ce changement persistera sur la durée. Il ne peut s'opérer que durant l'expérience. C'est parce que je suis forcé que je fais l'acte, l'acte ne me plait pas, je ne ressens pas de dissonance, donc de malaise, parce que je suis forcé, ce n'est pas de ma faute, ma responsabilité n'est pas engagée. Mais cela ne veut pas dire aussi que je le referais. Malaise.

Toutefois, à un niveau social, et si cette société utilise une pression social agressive, alors cette menace sera constante, donc la soumission constante … ou pas, à cause de ce phénomène de radicalisation qui tend aussi à l'opposition. Contre-productif. Violence.

Mais cela peut aussi expliquer pourquoi en cas de contradiction entre l'individu et la norme sociale qu'il doit suivre il va y avoir un phénomène d'hypocrisie qui va se mettre en place. On suit parce que

l'on n'a pas le choix, mais par derrière et si l'on peut … On ne se s'oppose pas directement, on le fait en douce. Contre-productif. Incohérence. Non-être.

Maintenant on n'est plus seulement face à une incapacité relevé liée à une violence. On tend à s'y opposer, mais pas trop. Alors on mélange les deux, incapacité et incohérence. Et des deux côtés. Réciprocité.

Incohérence de demander à quelqu'un de faire une chose qui va contre sa nature humaine ou des attentes légitimes. Incapacité à mettre en place une règle sociale qui ne prend pas assez en compte cette nature humaine ou des attentes d'individus et groupes. Incapacité à suivre cette règle qui nous contraint trop. Incapacité à s'y opposer frontalement. Incohérence lorsque l'on dit devant les autres que l'on adhère, mais que par derrière …

Bien sûr cela demande aussi un certain examen de proportionnalité pour déterminer si cette règle qui contrarie l'individu a une légitimité d'être ou non. D'où aussi l'intérêt du respect d'un certain principe démocratique pour faciliter la mise en place de lois légitimes et naturellement suivis selon Durkheim. On y reviendra en détail dans la partie concernée. Démocratie. Cohérence. Légitimité.

Mais où l'on relève une sorte d'effet miroir, l'incapacité de l'un tend à entrainer l'incapacité de l'autre, l'incohérence de l'un tend à entraîner l'incohérence de l'autre, la violence de l'un tend à entraîner la violence de l'autre, la bienveillance de l'un tend à entraîner la bienveillance de l'autre, etc. Réciprocité. Opposition. Violence. Unité. Paix.

En ce qui concerne les cas du nazisme et du stalinisme, Arendt montre bien que cette légitimité n'existait pas. Dans le cas cité par Voisin dans sa thèse, il n'y avait pas les structures adéquates pour qu'un tri des déchets soit possible en l'espèce. Donc une certaine incohérence dans la demande, une incapacité à mettre en place les infrastructures par celui qui fait la demande. Donc une règle non suivie dans les faits, un comportement hypocrite induit (devant les autres on dit que l'écologie c'est bien, il faut sauver la planète, mais dans les faits … mais aussi à cause de …).

Ensuite si l'incohérence de la règle provient d'un intérêt à défendre, dans ce cas la problématique se complexifie. De la même façon elle peut venir d'un dogme, d'une tradition, d'une croyance, ou encore d'une idée subjective. D'où déjà la nécessité d'une capacité à un PRQ et une acceptation de la contradiction. D'un dialogue pour l'ensemble en général. Et que les solutions susceptibles d'en découler pourront intervenir à court ou à long terme en fonction de l'existant. Dialogue. Démocratie.

D'ailleurs on rejoint aussi ce qui a été dit lors de la discussion sur les groupes et à propos des leaderships autoritaires (agressif) et démocratiques (bienveillant/légitime/libre) qui tendent à rendre les individus plus épanouis comme favorise un principe de coopération. Démocratie. Être. Cohérence. Unité.

Là encore un effet de bord non-négligeable de cette pression sociale agressive qui empêche de faciliter ce principe de coopération pour résoudre nos conflits entre groupes antagonistes. Incapacité. Violence.

Les études citées confirment la facilitation de ce mode coopératif en cas de pression sociale bienveillante en général. Capacité. Cohérence. Unité.

Nous voyons donc au sein de cet ensemble un lien entre le principe démocratique au sens noble du terme, et le respect de l'aspiration humaine d'appartenance à un groupe qui est un facteur majeur d'adhésion et de suivi naturel. Donc aussi au principe de liberté d'association. Et liberté d'association qui pourra donc être favorisée par ce principe de bienveillance et toutes les notions positives qu'on lui a associé. En d'autres termes, je vais vers ce groupe parce qu'il correspond à mes attentes et que je le trouve « sympa ». Ou alors c'est parce que j'ai cet état d'esprit que je vais aller vers ce groupe. Mais comme on l'a dit un individu agressif pourra aussi tendre à aller vers un groupe agressif. Mais on a dit aussi qu'une attitude neutre allait tendre à créer moins de radicalisme chez l'autre, moins d'agressivité. Qu'une attitude bienveillante et légitime allez tendre à « calmer le jeux », et inversement. On retombe une fois plus sur ces principes évoqués pour faciliter une adhérence et un suivie naturel en favorisant la baisse des tensions. Réciprocité.

Alors dans quel sens tend la pression sociale d'une société ? Aide-telle à diminuer ou augmenter les tensions ?

Dans un sens général les points de vue se rejoignent, il y a donc une factualité certaine sur la résultante de ces différentes pressions sociales et leurs conséquences.

En effet, les faits et les preuves scientifiques sont là, il y a bien d'un côté une pression sociale bienveillante qui tend à entraîner des effets positifs (liberté de faire, remise en question des idées fausses facilitées, objectivité, coopération, confiance, etc), et de l'autre une pression sociale agressive qui entraîne des effets négatifs (soumission, radicalisme des acteurs en lice, non-remise en question des idées fausses, subjectivité, tensions, hypocrisie, etc).

C'est donc à bon droit que l'on peut affirmer, et pour toutes les raisons précitées, qu'une pression sociale agressive dans le but de maintenir un ensemble tend à être contreproductive. Tant en termes de liberté individuelles, de processus de décision (radicalisme, subjectivité, hypocrisie), que de phénomènes de production de violence qui vont aussi en découler en plus de cette pression sociale agressive de fait. Donc que la violence va avoir tendance à s'auto-entretenir au sein d'une sorte de cercle vicieux néfaste. Que la pression sociale agressive va tendre à entraîner des conséquences néfastes qui vont tendre à augmenter cette pression sociale agressive et ainsi de suite.

Et conséquences néfastes de ce cercle vicieux qui sera proportionnel à la durée de son existence. Et inversement avec une pression sociale bienveillante qui tendra à créer un cercle vertueux. Deux voies.

Alors il devient clair que la seule coercition comme moyen de suivi des règles va tout autant tendre à engendrer de l'insécurité, et pour sûr l'affaiblissement d'un corps social. Donc le rendre moins compétitif, adaptable (processus de décisions biaisé par le radicalisme et la subjectivité des idées, focalisation sur les tensions à résoudre et les besoins de coercition pour maintenir l'ensemble, sentiment d'agression, rejet, hypocrisie, etc). Affaiblie donc néfaste si l'on se place d'un point évolutionniste et de la survie de cette société, et donc de l'espèce en général. La seule coercition ne fonctionne donc pas, il y a donc un équilibre à trouver.

D'ailleurs Arendt explique aussi la chute du système stalinien de cette façon (1970) :
« Il existe aujourd'hui un grand nombre d'explications plausibles à la déstalinisation de la Russie – aucune, à mon avis, n'est aussi convaincante que la prise de conscience par les fonctionnaires staliniens eux-mêmes que le maintien du régime conduirait, non pas à une insurrection, contre laquelle la terreur est en effet la meilleure protection, mais à la paralysie de tout le pays. »

« Paralysie », handicap, incapacité. Incohérence du système en lui-même qui mène à cette paralysie de l'ensemble. Inefficacité. Violence. Terreur. Le point de vue d'Arendt semble des plus pertinents aux vues de cette discussion. Et prise de conscience de ces fonctionnaires staliniens tout aussi pertinente aux vues de cette discussion, et selon son interprétation.

Alors on touche une fois de plus aux problématiques liés à la l'illégitimité d'une action (coercition abusive) et des forces de résistance associés (radicalisme, comportements hypocrites, etc).

En d'autres termes, tout semble prouver que c'est déjà parce que l'on a mis en place une politique sécuritaire abusive et illégitime que l'on va tendre à engendrer des problématiques sécuritaires, et non l'inverse. Ce lien de causalité ne semble pas pouvoir être inverser aux vues de cette discussion. Tend encore à prouver les effets néfastes d'une coercition illégitime. Et des fois sans vraiment le vouloir, justement à cause de nos biais subjectif. Et l'agressivité entraîne la subjectivité, on vient encore de le voir. Des fois le serpent se mord la queue. Un premier frein à cet équilibre, et même si on voulait y tendre. On y reviendra dans le détail.

Et en cas de terreur pour tenir l'ensemble quand on n'y arrive plus, on a déjà vu le résultat. Et sans compter que la terreur engendrera l'affaiblissement intrinsèque d'une société pour les raisons précitées, donc qu'elle pourra prêter le flanc à des agression extérieures. Et que ces agressions soient d'ordre militaires, économiques, psy op, ou même sanitaire. On tendra également à montrer ces faits.

Alors maintenant que nous avons évoqué cette dualité, les conséquences induites, comme les différentes contradictions qui y sont reliés ; faisons en sorte de synthétiser l'ensemble et de voir comment on pourrait trouver cet équilibre.

Alors on va déjà résumer la situation en fonction de ce qui a été dit depuis le début de ce livre, et de ce qu'elle implique vis-à-vis de cet équilibre à trouver. On est en milieu d'ouvrage, en plein processus de remise en question, on fait un premier point sur ces phénomènes de production de violence.

Donc il ressort déjà de cette discussion, qu'à la base les individus ont une aspiration naturelle à être en groupe. Mais que cela doit respecter certains critères. Principalement les attentes et affinités de chacun.

Or on a tous des types de caractères différents, des statuts différents, comme des intérêts différents. Des attentes et affinités différentes. Et c'est bien la contradiction entre ces intérêts différents qui va entrainer les tensions. Avec des liens de causalité qui s'entrecroisent entre ces intérêts et différences. Et des effets qui peuvent devenir cause et inversement (ex : la subjectivité et l'agressivité qui entraînent la radicalisation, qui elle-même va engendre la subjectivité et l'agressivité qui entraînent …).

On souligne donc le besoin d'une approche multifactorielle et d'une certaine cohérence.

Le but ? Arriver à l'Unité au sein de la diversité, et tout en respectant cette diversité, cette nature humaine qui s'exprime de différentes manières. Tout en respectant cette réalité des faits.

Et on le dit depuis le début. Nous avons principalement deux types de conflit à résoudre, différence et intérêt.

Et ces deux types conflits vont donc majoritairement provenir de l'antagonisme des attentes et affinités de chacun liés à leur différence de caractère et de statut.

Mais on a tout de même déterminé des causes premières majeures en ce qui concerne le suivi des normes et autres règles. Tant en ce qui concerne cette aspiration à faire partie d'un groupe et les problématiques/contradictions qu'elle va soulever. Qu'en ce qui concerne l'orientation d'une pression sociale qui permettra ou non de faciliter la résolution de ces problématiques/contradictions. Et par effet de bord le suivi ou non des normes et autres règles ; toutes les conséquences précitées.

Alors ce que ces études et cette discussion tendent encore à montrer, c'est que le principe coercitif (qu'il soit social ou étatique) ne marche pas s'il n'est pas employé de manière légitime. Qu'il est contre-productif.

Les études empiriques tendent aussi à montrer que la coercition illégitime empêche l'adhérence et la coopération social. Qu'elle entraîne l'opposition, le manque de confiance envers les autorités (Gangl, Hofmann, Hartl, Kirchler, 2015 ; Lucas Miotto Lopes, 2021). Et en complément de ces études, nous soulignons que nous entendons cette coercition illégitime comme pouvant provenir d'un gouvernement comme du corps social.

On a aussi souligné le fait que cette coercition illégitime pouvait également être liée à une part de subjectivité issus de nos biais. Nous sommes dans le chapitre sur le processus de remise en question, justement pour tenter de la contrer cette subjectivité. Que de par sa nature, cette subjectivité tend à entraîner la décision inadaptés (qu'elle soit social ou étatique). On continuera de le montrer.

Que de cette subjectivité découle aussi des malentendus et autres perceptions erronées entre individus et groupes sociaux antagonistes. Des raisons non valables de conflit ; mais aussi causes majeures de conflit.

En d'autres termes, on ne veut pas dire non plus que derrière une décision illégitime il y ait toujours une volonté de nuire. Mais que c'est aussi cette subjectivité qui va entraîner la nuisance, pas forcément la volonté de l'individu en lui-même.

En d'autres termes, si l'on supprime cette subjectivité, on supprimera un facteur majeur de nuisance. On continue.

Donc malentendus déjà montrés de bien des façons, on les a encore montré avec les modes de communication indirect. Mais aussi à cause d'une notion d'illégitimité de l'acte. On l'a discuté, on l'a justement revu lors de la discussion sur ces mêmes principes de communication indirect. Ceux qui avaient une modalité étique et transparente étaient efficaces, surtout entre individus et groupes antagoniste. Légitimité de l'action. Communication.

Nous avons aussi vu lors de cette discussion que le principe de communication, le dialogue, la confrontation d'idées contraires était aussi une des bases du principe démocratique. Que c'est ce principe de dialogue qui facilitera la résolution des malentendus, conflits de différence et d'intérêt évoqués. Donc facilitera la résolution des contractions inhérentes aux attentes et statuts différents des individus et groupes en présence. Et en fonction de.

Mais aussi de mettre au point des règle adaptées et légitimes qui seront naturellement suivie.

On discutera plus en détail de ce principe démocratique et des modalités de dialogue qui en découlent, et donc des problématiques en rapport dans la partie concernée.

Mais on commence à sortir de cette dissonance cognitive. On a effectué un processus de remise en question face à des contradictions apparentes. On commence à y voir plus clair, des pistes de solution commencent à apparaître. On continue.

Alors ces études montrent tout aussi clairement, que des principes de légitimité/liberté tel qu'on les a défini, entraînent l'adhésion et la coopération. Parce que selon nous ces principes respectent aussi les aspirations des individus. Leur liberté d'être. On abordera aussi ces points plus tard sous l'angle de l'obtention des biens premiers, mais pas que.

En d'autres termes, que ces principes de légitimité/liberté facilitent l'objectivité et le principe démocratique évoqué. Qu'il facilite l'entente et la baisse des tensions.

Donc si ces études montrent clairement deux voies possibles, on en est à la partie sur la subjectivité. A cause d'un manque de prise de conscience lié à la modernité des concepts, cette subjectivité tend à persister en l'état.

Ce livre étudie justement ces causes de violence. Nous continuerons à étudier d'autres causes. Mais nous en sommes là pour l'instant, et nous synthétiserons l'ensemble des causes que nous aurons déterminées lorsque nous rediscuterons de la problématique sécuritaire en fin de partie.

En d'autres termes et dans un sens général, dans un but d'efficacité le principe sécuritaire semble déjà devoir s'attaquer en priorité aux causes de la violence, et non seulement à ces effets.

En effet, si de l'eau apparait sur le sol d'une maison il semble pertinent de d'abord déterminer la provenance de cette eau, la cause. Si cette cause provient de la fuite du toit, il semble justifié et pertinent de réparer ce toit pour éviter que l'eau tombe. Cela semble être du bon sens, et faire le contraire entraînerait une fatigue inutile pour toute la famille qui devra nettoyer le sol après chaque averse.

Seulement nous avons dit que si les sciences modernes ont déjà relevé l'origine de certaines de ces fuites, elles ne sont pas encore rentrées dans l'inconscient collectif. Que si certaines branches du monde professionnel ont déjà pris en compte cette problématique, il manque encore ce support social qu'est cet inconscient collectif pour aboutir à un ensemble cohérent et aider à le maintenir. On a même vu que des gens pourtant hautement qualifiés pouvaient prendre des décisions inadaptées à cause de cette subjectivité, à cause de cet ensemble.

Alors en attendant on nettoie. Et on n'a pas fini de nettoyer tant que l'on n'aura pas pris en considération la cause du problème, la fuite du toit, la subjectivité issus de nos modes de fonctionnement cognitifs. Et dans un sens plus général, tant qu'on n'aura pas pris en compte l'ensemble des causes de la production de phénomène de violence. Donc tant que l'on n'aura pas solutionné nos causes réelles des problèmes.

En d'autres termes, une méconnaissance du traitement des causes de la violence par un principe sécuritaire reviendrait aussi à s'attaquer à des effets qui n'ont pas toujours lieu d'être, donc tendrait à appliquer des solutions inadaptées et persistantes sur la durée, donc tendrait à produire de la

violence et du radicalisme, donc contraire au but visé, donc contraire à la sécurité d'un corps social. Donc pourra tendre à se fatiguer à nettoyer l'eau qui coule à chaque averse au lieu de tendre à chercher à réparer le toit au mieux. Que le sol de la maison pourra en avoir marre de se faire constamment inonder et nettoyer sans raison alors qu'il aspire à la réparation du toit. Que les habitants de la maison pourront en avoir marre de devoir nettoyer ce sol à chaque averse. Que le sol et les habitants de cette maison pourront développer des sentiments négatifs réciproques.

Et bien sûr en toute proportion de l'ensemble par rapport au but visé, donc en l'espèce au maintien de l'ordre dans un corps social.

Toutefois, et même en s'attaquant aux causes premières, il apparait clairement que les seuls principes de légitimité/liberté ne peuvent pas assurer la sécurité d'une société.

Mais il nous apparait tout aussi clairement qu'au sein d'une hiérarchie des valeurs les principes de légitimité/liberté doivent subordonner la notion de coercition.

En d'autres termes que la coercition doit être utiliser de manière légitime, raisonnable et proportionnel dans le but de servir l'intérêt général.

Et les principes de légitimité/liberté tendent justement à favoriser cet intérêt général. Qu'ils entraînent des effets positifs. Qu'intérêt général et individuel sont liés par un phénomène de réciprocité. Que ces principes tendent justement à faciliter la résolution des problématiques d'intérêt général et individuel.

Que l'agressivité illégitime tend à faire tout le contraire, et qu'elle provienne d'une réaction sociale ou étatique. Parce que l'agressivité est bien une forme de coercition pour celui et ceux qui la subissent.

Que les principes de légitimité/liberté tendent justement à entraîner cette légitimité.

Alors c'est parce que nous chercherons à appliquer des principes de légitimité/liberté que la coercition aura toutes les chances d'être légitime en cas de besoin. Donc efficace. Donc en accord au but visé. Donc au maintien de l'ordre.

Alors c'est aussi parce que nous chercherons à appliquer des principes de légitimité/liberté qui tendent à entraîner le dialogue constructif, que l'identification des causes des problèmes pourra être établie et permettre de mettre en place les solutions adaptées. En association avec l'application des principes de liberté d'expression et du débat contradictoire entre les acteurs sociaux concernés et qui découlent du principe démocratique. En association avec le principe coopératif que facilite ces principes de légitimité/liberté.

Alors c'est parce que nous chercherons à appliquer des principes de légitimité/liberté qui facilite le principe de coopération qui lui-même facilite la résolution des conflits entre individus et groupes antagonistes que nous tendrons à faire baisser les tensions entre ces antagonismes.

C'est donc parce que nous appliquons des principes de légitimité/liberté que nous allons faciliter l'investigation des causes réelle des problèmes.

C’est donc parce que nous appliquons des principes de légitimité/liberté que nous aurons toutes les chances de ne pas avoir à appliquer un principe de coercition par le biais de l’anticipation.

C’est donc parce que nous appliquons un principe de liberté que l’individu ne sera pas enfermé dans un carcan coercitif producteur de tensions qui l’empêche d’être.

C’est donc les principes de légitimité/liberté qui entraînent le plus d’avantages par rapport au principe coercitif.

En d’autres termes, la seule utilisation du principe coercitif comme modalité de contrôle social va tendre à empêcher l’application des principes de légitimité/liberté. Donc tendre à empêcher les avantages de ces principes.

Et d’autant plus que ce principe sécuritaire a souvent une certaine tendance à se focaliser sur les effets plutôt que les causes.

En revanche, la seule application des principes de légitimité/liberté comme modalité de contrôle social n’empêche en rien l’application du principe coercitif au besoin.

La différence est de taille, on a les avantages sans les inconvénients avec cette modalité de contrôle sociale basée sur les principes de légitimité/liberté et au sein de cette hiérarchie des valeurs.

Et d’autant plus que les faits sont là, elles rejoignent les études tant en théorie qu’en pratique et hors laboratoire, et comme le consensus en général. Les faits évoqués entre ces deux types de pression sociale, donc de modalité de contrôle social, ont bien une valeur scientifique.

Alors si dans nos sociétés nous utilisons plus ou moins les deux, le point de bascule qui tendra vers la crise se fera plus ou moins lorsque le principe coercitif prendra le dessus sur les principes de légitimité/liberté. Et que ce point de bascule intervienne entre des groupes sociaux antagonistes en particulier, ou pour l’ensemble du corps social en général. Et les deux n’étant pas exclusifs. Donc lorsque cette hiérarchie des valeurs ne sera plus respecté dans un sens général. Donc lorsque le principe coercitif sera utilisé de manière illégitime et disproportionné, et aussi à cause de cet ensemble évoqué. Nous le montrerons par le biais d’exemples empirique en fin d’ouvrage.

C’est donc bien le principe de coercition qui doit servir les principes de légitimité/liberté, et non l’inverse.

On a fini de justifier cette hiérarchie des valeurs.

Nous rappelons aussi que cette coercition qui est une violence de fait peut prendre des formes diverses. Elle peut être physique ou psychologique. Et de type institutionnel, économique, communautaire, etc. On le verra aussi en fin d’ouvrage.

Enfin, la violence est une maladie sociale, par le stress qu’elle engendre sur les individus, le stress qui engendre la maladie, le coût social et économique. Qu’elle se propage comme un virus au sein du corps social. Elle affaiblie ce corps. Il n’est plus apte à réagir. Il est en insécurité.

Et la science ne dira pas le contraire, le meilleur moyen de guérir une maladie est de s’occuper des causes de cette maladie.

Alors ce n'est pas sans sagesse que le conseil constitutionnel considère la santé et la sécurité publique d'une société comme lié à l'intérêt général. Que dans ces études de proportionnalité visant à restreindre ou non certains droits fondamentaux il prenne en compte ces deux facteurs d'intérêt général.

La liberté individuelle est un droit fondamental, et nous tendons aussi à montrer que c'est parce que l'on ne s'occupe pas des causes de la violence que la violence va se perpétrer et restreindre les libertés individuelles. L'intérêt général, les libertés individuelles. Les causes, les effets.

Nous soulignons donc le fait qu'aux vues des sciences modernes nous avons le choix de prendre deux voies en toute connaissance de cause. Que l'une tend à entraîner des effets négatifs, et est en plus contraire aux buts visés. Et que l'autre ne peut qu'entraîner des effets positifs au sein de la hiérarchie des valeurs posée, et du principe d'application de la coercition.

Comme nous avons souligner que la méconnaissance de ces sciences modernes parait aussi légitime dans le sens où elles ne sont pas encore rentrées dans l'inconscient collectif, dans le sens où nous citons des études de 2024 et antérieures à une décennie près.

Alors que veut-on ? Quel est la priorité ? Le maintien de l'ordre en cours ou le maintien de l'ordre d'un corps social ? Le maintien du principe sécuritaire en lui-même ou sa finalité qui est le maintien de l'ordre, de la sécurité tant intérieure qu'extérieure à un corps social ? De la réponse à ces questions pourrait découler un but commun entre les partisans du principe sécuritaire et les partisans de la cause prosociale qui tendent à prendre en compte les causes déterministes. Donc dans le but commun d'assurer le maintien de l'ordre au mieux.

On est enfin sortie de cette dissonance cognitive. Et nous espérons avoir été objectif dans cette justification, qu'elle reflète bien la réalité des choses. Nous avons en tout cas cette certitude. Et les choses en seront encore plus clairs en fin d'ouvrage, lorsque nous auront fini d'aborder en détail les problématiques liées aux causes de la violence que l'on a soulevé dans cette partie et que nous les relierons à la problématique sécuritaire.

Nous avons donc fini cette première approche du principe sécuritaire.

Mais il reste tout de même la problématique initiale de dissonance que l'on avait soulevé. Mais maintenant qu'on a fait ce point les choses vont aller plus vite.

Alors revenons à cette problématique initiale liée à la perte de face. Nous avions donc dit que les normes en place tendaient à entrainer une perte de statut, et donc la perte de face.

Donc que la résistance à un PRQ et une acceptation de la contradiction provenait aussi de la peur d'une perte de statut et des conséquences sociales induites. Mais aussi à des intérêts bien compris liés à cette perte de statut. D'où la discussion que l'on vient de faire qui est aussi en rapport avec ces problématiques de réaction social.

Nous avions aussi posé une double hypothèse en ce qui concerne cette réaction sociale. Que si cette réaction est excessive c'est qu'elle est peut-être reliée en partie à une certaine tendance à la violence de cette société. Nous venons de voir ce point, qu'une société pouvait être plus ou moins agressive, et qu'elle entraîne des conséquences en fonction. Que cette pression sociale pouvait aussi venir d'un

facteur culturel/évolutionniste qui allait aggraver le phénomène. Et qu'il y a bien un rapport de causalité entre le fait de ne pas se remettre en question et la pression sociale agressive d'une société.

La seconde hypothèse était d'ordre éducative qui portait sur ces principes de PRQ et d'acceptation de la contradiction. Mais aussi que cette éducation s'entendait à un niveau global, c'est-à-dire tant par le biais de l'éducation scolaire que de la communication de masse, et comme nous l'avons évoqué lors du premier chapitre de la partie sur les normes sociales.

Aux vues de cette discussion, il apparait donc clairement que des principes de légitimité/liberté faciliteront ces principes liés à la contradiction.

Ensuite nous avons vu les notions d'engagement et de responsabilité, qui va également toucher au soi, à l'égo, et qui entraînent une force de résistance à ces principes liés à la contradiction en raison du malaise qu'il va induire, donc de l'état de dissonance qui sera proportionnelle à cette responsabilité.

Le principe éducatif semble donc aussi devoir prendre en compte ces notions d'engagement et de responsabilité qui touchent à l'égo. Donc indépendamment du côté normatif et de la réaction sociale qui va être ou non un facteur aggravant.

En d'autres termes, le principe éducatif devrait aussi tendre à faire en sorte que l'égo ne se sente pas trop attaqué pour faciliter l'acceptation de la contradiction.

Nous notons aussi que nous ne prenons pas directement en compte la prise de décision initiale qui est un facteur résistif en cas de besoin de changement d'acte, ou même un historique de décisions du même type, donc en tant que force de résistance lié à une remise en question étant donné que nous relions cette force de résistance à la notion de responsabilité. Donc au sens de l'engagement. Que la prise de décision engage la responsabilité de celui qui la prend, que les deux attaquent le soi. Et que nous allons introduire un principe de déresponsabilisation/responsabilisation.

Nous allons donc maintenant discuter ces points d'ordre éducatif, comme d'un principe théorique de déresponsabilisation/responsabilisation pour tenter d'atteindre les buts visés. Mais aussi d'un certain changement de paradigme lié à cette réaction sociale.

Du principe éducatif, de communication et du principe de déresponsabilisation/responsabilisation

Nous postulons donc que l'éducation comme la communication de masse tendront à favoriser un PRQ, l'acceptation d'un principe de contradiction, une prise de conscience sur nos biais individuels et groupaux et leurs conséquences. Qu'il est bien plus pertinent et constructif de se focaliser à chercher une solution et anticiper les problèmes plutôt que de chercher à avoir raison (notion de facilité). Qu'au sein d'une optique de légitimité/liberté, cette éducation devra aussi tendre à favoriser le droit à l'erreur, donc que nous ne sommes pas parfait, que nous pouvons nous tromper, donc être contredit. Que cette contradiction n'est pas néfaste mais nous aide à nous améliorer.

En conséquence, et d'autant plus si ces valeurs deviennent normatives, la réaction sociale aura tendance à moins percevoir comme négatif le fait d'être contredit comme permettre l'application des principes de légitimité/liberté.

Alors à l'aide de ce type d'éducation le fait de perdre la face à cause d'une contradiction ou d'une remise en question de ces idées et actes sera moindre. Donc que cette éducation vaut autant pour l'individu qui acceptera la contradiction, que pour le corps social qui trouvera légitime que l'autre soit contredit. Et pour toutes les justifications que nous avons énoncées et que nous continuerons à émettre.

Et par effet de bord, cela nous aidera à garder une image positive de nous-même qui est aussi reliée à une aspiration de la nature humaine. A terme on peut même penser que c'est celui qui n'acceptera pas la contradiction qui aura une image négative à cause de l'effet normatif. Et bien sûr si la contradiction est légitime. Donc qu'il n'y aura plus de réaction sociale agressive liée à une contradiction, qu'il n'y aura plus de notion de « perte de face ». Que c'est celui qui n'acceptera pas la contradiction qui risquera de perdre la face. Un certain changement de paradigme s'il en est. Mais dont on en a vu les bénéfices, donc lié à une certaine légitimité, si ce n'est une légitimité certaine.

En effet, on vient de voir qu'il y avait un motif d'intérêt général à cette démarche. S'il y a moins de tensions au sein d'un corps social il y aura un moindre besoin de contrôle et de coercition, donc plus de liberté, on l'a dit. Il y aura moins de coût socio-économique, donc une meilleure santé économique, moins de chômage, moins d'inégalité. Un meilleur respect du principe démocratique par le respect du principe de contradiction et du débat d'idée. Un meilleur respect du processus de décision. Donc une meilleure santé globale du corps social, donc plus de liberté individuelle, plus de résilience et bien d'autres. Tout cela semble donc bien légitime, donc profitable et non restrictif pour l'individu. Et l'on ne fait que résumer ce que l'on vient de voir.

Enfin à un niveau strictement individuel on a déjà cité des avantages, on en verra d'autres.

On continuera donc à développer ces points, car si nous parlons d'un PRQ et d'un principe d'acceptation de la contradiction, c'est bien pour l'appliquer au sein d'un ensemble cohérent. Mais qu'en lui-même il aidera déjà à réduire les conflits entre groupes antagoniste, à avoir plus d'objectivité, à appliquer un meilleur processus de décision, à entraîner des action légitimes, à réduire les conflits de différence et d'intérêt. Donc nous aider à réduire cette subjectivité dont on vient de parler.

Mais en tout état de cause l'étude de proportionnalité coût/bénéfice lié à ce changement de paradigme semble manifestement aller dans le sens de ce changement.

Mais ce n'est pas encore fini. Nous devons encore résoudre une dernière problématique pour que la nature humaine ne soit pas contrarier, donc pour qu'un PRQ et un principe d'acceptation de la contradiction soient acceptables et respectés sur la durée à un niveau normatif. Donc que cette norme ne puisse pas être vue comme hypocrite.

En effet, nous n'oublions pas qu'il va y avoir des résistances de forces différentes entre la contradiction d'une idée en rapport avec l'importance qu'il lui est apportée (on a vu par exemple que les croyances religieuses et politiques avaient le plus de résistance), ou d'un acte en proportion avec la responsabilité induite et des conséquences de cet acte. L'intensité de l'inconsistance, donc l'intensité du malaise associé ne sera pas la même. Donc que cette résistance sera aussi un frein à un PRQ et à l'acceptation de la contradiction.

Ainsi si nous reprenons l'exemple de ce chirurgien qui évoquait le fait que même lors de réunions collégiales les médecins qui avaient en charge un malade souffrant d'un cancer avaient tendance à ne pas remettre en cause leur décision malgré les conseils de leurs pairs qui évoquaient pourtant des raisons rationnelles de changer de protocole de soins, malgré le cursus académique et scientifique de ces médecins qui implique des normes de processus de remise en question rigoureuses. Alors on peut déjà comprendre que la résistance au changement de l'acte est forte en raison de la responsabilité engagée par ces médecins. Donc ici la vie d'un être humain. Mais aussi que ce type de comportement est fortement problématique, d'autant plus si l'on pense que les plus grands décisionnaires sont aussi ceux qui ont les plus grandes responsabilités qui impliquent la vie de nombreuses personnes en jeu.

Si nous avons vu cette problématique d'une prise de décision non adaptée par des individus pourtant hautement qualifiés sous l'angle de la bulle groupal. Nous le voyons maintenant sous l'angle de l'acceptation de la contradiction. Et que la résistance à cette acceptation de contradiction sera aussi proportionnelle à la responsabilité engagée. Imaginons alors celui qui a la responsabilité de millions de personne et les conséquences que cela implique en termes de processus de décision …

Donc si l'on note ce facteur de responsabilité, où l'on note aussi que ces médecins ne changent pas d'avis malgré l'absence de support social de leurs pairs. Mais que le facteur d'anticipation d'un support social négatif en cas de perte de face existe aussi.

C'est pourquoi nous pensons que ce changement de paradigme a son importance dans le but de pouvoir tendre vers plus d'objectivité qui entraîne les prises de décision adaptée et bien d'autres choses. Dans le but d'avoir une réaction sociale bienveillante face à la reconnaissance d'une erreur, qu'elle ne devrait pas punir l'individu dans ce cas.

Et comme nous venons de le voir avec l'exemple par la pratique de ces médecins, la seule norme de remise en question ne suffit pas. Nous venons justement discuter en profondeur de ces problématiques liés à un besoin de cohérence.

Ainsi nous pensons, et tenterons de le montrer, que l'éducation tel que nous l'avons évoqué devra y jouer un rôle, notamment pour nous aider à garder une image positive de nous-même malgré une acception de la contradiction et d'un PRQ, mais aussi pour la cohérence de cet ensemble.

Les études montrent en ce sens que culpabiliser une personne, la montrer comme négative à cause de son attitude est contre-productive. Et même si son attitude est immorale (cas des études cités). Qu'elle agresse directement l'égo de l'individu qui tendra à justifier ses attitudes et actes plutôt que de les changer. Ces études montrent aussi que parler des conséquences négatives de certains actes en association avec les bénéfices qu'implique la remise en question de ces actes est une approche déjà plus constructive. Donc susciter un éveil de conscience plutôt que de blâmer l'individu, et tout en restant légitime tant sur la forme que sur le fond (Rabin, 1994 ; Jehonathan Ben et al, 2020). Des plus spécialistes en éducation/communication pourront venir compléter ces modalités d'implémentation.

Nous avons déjà justifié les conséquences positives liés au changement de paradigme évoqué. Nous allons maintenant tenter de voir la résistance qui implique le soi.

On va donc s'occuper de la résistance de ce facteur de responsabilité par le biais d'un principe de déresponsabilisation/responsabilisation, et qui implique donc ce soi.

Donc et déjà par la prise de conscience de ces processus mentaux, par une certaine déresponsabilisation de l'individu en cas d'erreur. A cause de notre nature imparfaite en général. A cause de la nature de notre fonctionnement cognitif. Là encore, et quel que soit l'intensité du malaise ressenti, cette éducation nous aidera à réduire ce malaise. Elle impliquera d'ailleurs plusieurs stratégies de réduction de dissonance.

Donc des stratégies comme la trivialisation, l'explication causale des conduites et le déni de responsabilité (enlever de l'importance, ce n'est pas nous, c'est notre nature imparfaite, notre fonctionnement cognitif qui en est la cause). En ce qui concerne l'explication causale et le déni de responsabilité nous nuançons et expliquons dans le sens où ces stratégies de réduction impliquent généralement un évènement extérieur, mais en fait une déresponsabilisation, une non-agression du soi, de l'égo. Or notre nature imparfaite, comme notre fonctionnement cognitif ne nous est pas extérieur. Toutefois nous n'en sommes pas responsables non plus, cela peut donc être considéré comme un facteur extérieur à notre volonté propre, et en tout état de cause un facteur de déresponsabilisation, de non-agression du soi, de non-agression de l'égo. Nous ne sommes pas responsable de notre nature humaine imparfaite, ni de notre fonctionnement cognitif/biologique. En revanche, le point est ici important, nous le deviendrons si nous ne faisons pas l'effort de tenter de le contrer, de nous remettre en question et d'accepter la contradiction. Dans ce cas seulement notre responsabilité pourra être engagée, comme déresponsabilisera d'autant plus ce que l'on considère comme extérieur à notre volonté propre. Donc par l'opportunité d'une nouvelle option qui nous engage cette fois en toute connaissance de cause, tout en nous permettant de nous désengager de la précédente la « tête haute ».

Et donc l'ensemble pourra entraîner une restructuration cognitive (donc un PRQ en l'espèce) qui est une autre forme de stratégie de réduction. Et stratégie de réduction qui devrait donc pouvoir tendre par le biais de cette éducation et de cette contradiction vers plus d'objectivité, donc par le biais de l'acceptation de cette contradiction en général, et si cette contradiction est légitime en particulier. Nous avons vu que la cognition la plus forte est la réalité. Et tendre vers plus d'objectivité c'est aussi tendre vers la réalité. Toutefois, nous avons vu aussi que lors d'une restructuration cognitive nous allions plus tendre à justifier nos actes en l'état, donc la chose ne sera pas forcément automatique. Mais à l'aide de ce processus éducatif associé à un ensemble cohérent tel qu'on l'a évoqué, la donne n'est plus la même, et tendra à aller vers plus d'objectivité, ou en tout cas tendra à mieux accepter la contradiction et le changement de l'acte. Donc à inverser cette tendance.

Et ce principe de déresponsabilisation/responsabilisation respecte aussi ces notions de liberté de choix (on quitte une responsabilité négative pour une prendre une responsabilité positive) et de bienveillance/légitimité (droit à l'erreur, respect de la nature humaine, etc) que nous avons vus bénéfiques pour la remise en question et la pression sociale en général. Comme respecte le consensus sur le fait que la notion de l'engagement doit aussi se justifier légitimement pour la réalisation d'un acte contraire à ces idées/croyances, attraits et motivations premières.

Si nous reprenons l'exemple de ces médecins qui tendaient à ne pas vouloir changer de protocole de soins malgré justement les avis rationnelles et légitimes de leurs pairs, alors on peut espérer que grâce à cet ensemble ce ne sera plus le cas. Nous soulignons une fois de plus la complexité de la chose et le besoin d'un ensemble cohérent permettant de réduire l'ensemble des facteurs de résistance, donc et aussi la justification du changement de paradigme précité.

Des études plus poussées pourraient valider le principe énoncé et les modalités d'éducation/communication adéquats à mettre en œuvre.

Nous notons enfin en ce qui concerne ce principe éducatif l'exercice qui consiste à rédiger un argumentaire qui va à l'encontre de ces opinions. Les études montrent que cet exercice permet à l'individu de tendre à avoir une meilleure ouverture d'esprit sur l'opinion contraire, comme tend à développer une certaine empathie en ce qui concerne cette opinion contraire. Cet exercice permet donc de faciliter à la fois les principes de PRQ et d'acceptation de la différence, comme du principe de bienveillance.

Enfin, cette déresponsabilisation dont nous parlons ne doit pas non plus tendre à déresponsabiliser tout type d'acte, et s'il était besoin de le préciser.

Alors bien sûr la nature humaine a été contrarié en raison de l'agression de l'égo, on peut comprendre pourquoi ce réflexe de PRQ et d'acceptation de la contradiction soit difficilement apparu si ce n'est maintenu durant l'évolution humaine. Pourtant, on voit bien qu'il est nocif d'un point de vue évolutionniste si l'on se place sous l'angle d'une vision à long terme et de survie de l'espèce. Et l'on vient justement de voir comment cet égo ne se sentira plus agressé par une contradiction à l'aide du principe énoncé.

On a donc fait en sorte de concilier individuel et intérêt général sans pour autant renier la nature humaine.

Enfin, le fait d'être contredit sera également mieux accepté par l'ensemble de la société, on réduit la problématique de « perdre la face » à cause d'une remise en question de son idée ou de ces actes. Au contraire nous avons vu que nous pouvions nous en sortir la « tête haute ».

Vu sous cet angle la norme sera difficilement considérée comme hypocrite ou illégitime. Elle pourra donc être suivie, valorisée, et n'entraînera aucune perte de statut. Et le côté normatif entraînera donc ce changement de paradigme où c'est celui qui n'acceptera pas la contradiction qui risquera de « perdre la face ».

De plus, de par la plasticité de notre cerveau ce PRQ et l'acceptation de la contradiction pourront devenir un réflexe. L'égo en sera encore moins agressé de manière instinctive, donc sans avoir à penser à cette déresponsabilisation énoncée. Et l'on peut même se poser la question si sous l'angle de l'épigénétique cette faculté pourra s'associer à des gènes et transmise aux générations futures. La question reste ouverte.

Pour toutes ces raisons, et dans le but de contrer notre subjectivité cognitive et comportementale qui est un facteur majeur de tension, nous pensons qu'un PRQ et l'acceptation de la contradiction devraient faire parties intégrantes d'un processus éducatif, comme être vus comme des normes sociales positives.

Nous notons enfin, et en guise de conclusion, que ce chapitre fut long, si ce n'est laborieux, qu'il a demandé un certain effort en tout état de cause. Pour nous, mais peut-être aussi pour le lecteur. Que ce chapitre a abordé des idées et concepts qui auraient pu faire partie d'un chapitre à part entière.

Toutefois, nous choisissons de le laisser en l'état. Parce que ces idées et concepts abordés nous permettent de mieux montrer les implications liées au sujet abordé. Qu'il montre aussi par l'exemple ce que peut être un processus de remise en question. Qu'il montre un certain effort pour l'effectuer. Mais il montre aussi comment peuvent jaillir des idées nouvelles par ce débat d'idées interne. Et même des idées auxquelles on ne s'attendais pas forcément à trouver avant d'effectuer ce processus. Mais externe aussi par le biais de la confrontation avec des idées contraires issus d'autres études lors de nos recherches qui entrainent aussi une certaine ouverture d'esprit. Parce que qu'il ne faut pas s'y méprendre, c'est bien à quoi correspond un processus de remise en question en l'espèce, un débat d'idées, une confrontation à des idées contraires dans le but de tendre vers le plus d'objectivité et d'en déterminer les solutions adaptées. Et ce débat d'idées est aussi un des fondements du principe démocratique. Et nous ne manquerons pas d'utiliser ces idées et concepts qui sont apparus en cours de rédaction pour la suite de cette étude, comme ne manqueront pas d'utiliser ce constat en lui-même lors de la discussion du principe démocratique. Nous avons tout de même pris soin de bien diviser les parties concernées par ces différents concepts pour que le lecteur puisse s'y retrouver, et y revenir en cas de besoin.

Enfin, nous relions une fois de plus cet ensemble à l'égo-+. Par les notions d'effort, d'apport positif pour soi et les autres sur le long terme, et inversement. Deux voies.

Maintenant que nous avons fait cette mise au point, nous allons continuer la poursuite de cette étude par une discussion du concept du dilemme du prisonnier vu sous l'angle des normes sociales.

Du dilemme du prisonnier

Le dilemme du prisonnier est un concept issue de la théorie des jeux et montre que si les individus ont intérêt à coopérer ce n'est pourtant pas la résolution mathématique optimum du jeu selon la théorie économique standard (équilibre de Nash), ni la solution que la majorité prendra en fonction du contexte.

Le dilemme du prisonnier est souvent évoqué dans des domaines comme l'économie, la biologie, la politique internationale, les politiques commerciales, etc.

« Ainsi le dilemme du prisonnier apparait comme la situation la plus fréquente dans les interactions sociales. Il incarne l'idée fondamentale selon laquelle la confrontation des intérêts individuels ne débouche pas nécessairement sur l'optimum social » (Eber 2006).

Nous verrons donc ce qu'est le dilemme du prisonnier et ses variantes, comment il reflète une problématique entre notre intérêt et l'intérêt général, quelles sont les variables qui vont influencer la coopération et la confiance/loyauté nécessaires à un gain optimal, et donc si les normes sociales pourraient renforcer la coopération et la confiance/loyauté.

Ce dilemme suppose deux prisonniers complices d'un crime retenus dans des cellules séparées et qui ne peuvent pas communiquer. Il leur est offert le choix suivant :

- Si un seul des deux prisonniers dénonce l'autre, il est remis en liberté alors que le second obtient la peine maximale (10 ans)
- Si les deux se dénoncent entre eux, ils seront condamnés à une peine plus légère (5 ans)
- Si les deux refusent de dénoncer, la peine sera minimale faute de preuve (1 an)

La coopération par le biais d'une non dénonciation est donc le choix optimum, mais dans la plupart des cas, et selon le contexte, c'est le choix de dénonciation qui est préféré et qui représente l'optimum mathématique de cette résolution du jeu. On aboutit donc à un rapport perdant/perdant.

Une variante de ce jeu est le dilemme du prisonnier séquentiel où la personne est informé du choix de l'autre. Dans ce cas le jeu teste des notions de confiance/loyauté (si je ne te dénonce pas est-ce que tu ne me dénonceras pas ?).

Il faut bien comprendre ici que l'optimum mathématique se base sur la théorie économique standard qui prévoit que l'acteur économique sera non coopérant et optera pour la dénonciation, ce qui entraîne donc cet optimum mathématique qui se base sur l'équilibre de Nash qui lui-même se base sur la prévision du choix du joueur pour maximiser son gain (donc qui prévoit un acteur économique égoïste, toujours selon la théorie standard).

Toutefois l'acteur économique n'est pas toujours foncièrement égoïste, ou plutôt ne prendra pas systématiquement la voie de l'égo-, comme on le verra. Et nous disons égo- car dans ce cas de figure dénoncer revient bien à satisfaire son égo aux dépends de l'autre. Une fois de plus nous tendons à montrer la nature dual de l'être humain, donc qui peut être à la fois foncièrement égoïste ou non.

Diverses expériences furent donc menés depuis les années 50 pour tenter de déterminer ce qui pourrait ou non influencer la coopération et la confiance/loyauté. Ce jeu trouve aussi des applications dans le monde réel comme avec le dopage dans le sport, la libre concurrence ou encore

la course aux armements. Trois applications où chacun des acteurs auraient intérêt à s'entendre mais où chacun va agir en pénalisant l'ensemble des acteurs (tout le monde va se doper au détriment de l'éthique et de sa santé pour revenir au point de départ dans le sens où tout le monde sera à « égalité » de dopage, tout le monde va baisser les prix au détriment de sa marge, tout le monde va se suréquiper en armement pour aboutir à une neutralisation réciproque malgré les sommes engagées).

Les expériences dont nous allons donner une synthèse se basent aussi sur des généralisations du dilemme du prisonnier comme le jeu du bien public et de la ressource commune.

Ce sont des jeux qui testent les mêmes notions (coopération et confiance/loyauté), et où la présence d'un pot commun peut donner plus de récompenses en fonction de la manière de l'alimenter (chaque joueur reçoit des jetons), avec la peur que les autres ne l'alimenteront pas.

On parle aussi de « passager clandestin » lorsqu'une personne cherche à tirer profit d'un bien commun sans y contribuer. Mais commençons par voir quelles variables influencent la coopération entre joueurs.

De la coopération

Nous rappelons déjà l'importance du principe de coopération dans le sens où c'est le seul moyen de résoudre les conflits d'intérêt entre groupes sociaux antagoniste.

Différentes expériences furent donc menées pour tenter de savoir quelles variables étaient susceptibles de favoriser ou non une coopération. Les variables comme le sexe, l'âge ou l'idéologie (républicains vs démocrates aux USA) ne parviennent pas à trouver de résultats significatifs.

Eber note qu'en ce qui concerne les études, ce sont les économistes qui tendent à moins coopérer que les autres dans des proportions allant du simple au double. Il attribue ces résultats au fait que les théories économistes voient l'individu comme non coopératif, donc que ces étudiants sont influencés par leur cursus, mais aussi que ces étudiants attirés par l'économie et la finance pourraient être « intrinsèquement moins coopératifs que les autres ».

Il y a donc bien ici une variable liée à une norme en cours dans le cursus économique qui influence ou non le processus coopératif.

A un niveau culturel, si en ce qui concerne nos sociétés occidentales, et à quelques exceptions près, il ne voit pas de grandes différences qu'il attribue à une culture commune. Mais la culture et les normes sociales d'une société semblent tout de même avoir une influence sur la coopération si l'on prend en considération des expériences menés sur des sociétés tribales.

Ces sociétés tribales qui ont l'habitude de coopérer montrent effectivement une plus grande coopération que les autres dans les jeux mis en place :
« D'une manière générale, les résultats suggèrent que le raisonnement économique est fortement influencé par les règles sociales propres à chaque société (et issues de l'histoire et de l'évolution de ces sociétés) : les différences culturelles influencent donc fondamentalement le comportement des individus. Comme l'a noté Henrich [2000, p.978] : « Cela ne suggère en aucune façon que nous ne pouvons pas obtenir de généralités sur le comportement humain. Cela suggère plutôt que nous

avons besoin d'une théorie de la culture ou de la transmission de la culture pour y parvenir » » (Eber 2006).

Eber relate ensuite plusieurs expériences pour tenter de dégager ce qui pourrait ou non faciliter la coopération. Il apparait que la communication est importante, surtout en ce qui concerne le face à face.

Il y a jusqu'à trois fois plus de comportements coopératifs avec une communication en face à face, et jusqu'à deux fois plus par le biais d'une communication par mail. La manière de communiquer apparait donc aussi comme importante.

La connaissance du partenaire permet également un comportement plus coopératif. De même, créer un esprit de groupe permet aussi des comportements plus coopératifs.

Il apparait également qu'un facteur de punition envers les sujets non coopérants permet une meilleure coopération avec de modes de jeux répétés. Différents modes de punition ont été expérimentés.

Par exemple une punition, et même si elle coûte à celui qui puni (ex : donner une unité monétaire), pour infliger une sanction monétaire permet une meilleure coopération. On peut noter que des études en neuro-économie ont mis en évidence que punir activait des zones du cerveau liées au plaisir, ce qui pourrait expliquer le fait de supporter un coût pour punir.

Sinon une simple punition basée sur une pression sociale (désapprobation) permet aussi d'augmenter les taux de coopération.

Il apparait donc bien que les normes sociales peuvent influencer la coopération, de la même façon que des processus de communication. Mais voyons maintenant les variables qui vont influencer les notions de confiance/loyauté.

De la confiance/loyauté

Nous rappelons que la confiance/loyauté sont des principes qui permettent le bon fonctionnement du commerce, au-delà des avantages éthiques qu'ils peuvent apporter. Selon Stiglitz, les économies fonctionnant sous le principe de la confiance/loyauté étaient aussi les plus prospères.

Cette confiance/loyauté se mesure à l'aide de variantes du jeu du dilemme du prisonnier.

Comme en ce qui concerne la coopération, Eber va donc s'intéresser à ce qui favorise ou non la confiance/loyauté au travers de différentes variables.

Au niveau culturel les résultats semblent similaires, si ce n'est contradictoires et à quelques exceptions près.

Il semblerait par exemple que les allemands fassent plus confiance que les français par exemple. Ces résultats sont interprétés selon le fait que « la société allemande reposerait davantage que la société française sur des relations de confiance réciproque, un héritage à la fois culturel, institutionnel et religieux » (Ibid.).

Une variable culturelle et normative semble donc exister.

En ce qui concerne une société tribale du Kenya les expériences montrent un taux de confiance et de loyauté particulièrement bas qui s'interprète par le taux de corruption endémique du pays. Les études de Knack et Keefer (1997) semblent aussi aller dans un sens de lien de causalité entre confiance et contexte socio-économique/corruption, mais aussi homéogénéité ethnique.

Aussi selon Yamagishi et Yamagishi (1994), la culture japonaise entraîne plus de confiance/loyauté envers les membres de son groupe, mais pas avec les individus qui ne sont pas de leur groupe. Ce que montre aussi certaines études d'Eber.

Enfin une variable neurobiologique accentue la confiance mais pas la loyauté, l'ocytocine, une hormone secrétée par le cerveau. « L'ocytocine semble donc permettre aux animaux de surmonter leur aversion naturelle pour la proximité en facilitant les comportements d'approche » (Ibid.). Injecter de l'ocytocine à certains sujets a donc pour effet d'augmenter leur niveau de confiance de manière significative.

Eber pose ensuite la question de savoir comment renforcer la confiance et la loyauté. C'est d'abord en renforçant les liens sociaux que l'on peut augmenter ces deux facteurs. En d'autres termes, deux joueurs qui se connaissent vont augmenter significativement les mesures de la confiance et de la loyauté.

Et nous avons vu que l'application d'un principe de bienveillance permet de renforcer ces liens sociaux, comme permet de renforcer le principes de confiance, et donc de loyauté qui en découlent.

Eber revient aussi sur l'ocytocine, non pas en proposant de l'injecter pour renforcer la confiance, mais en utilisant des méthodes de marketing cherchant « à distiller des stimuli capables de déclencher la sécrétion naturelle de cette hormone » (Ibid.).

Nous notons enfin une étude qui tend à montrer que dans les entreprises aux USA, donc qui peut différer selon les pays/cultures en l'espèce, il y a un biais de préférence en ce qui concerne le leardeship des individus qui adoptent une communication directe, donc en défaveur des individus qui ont des moyens de communication plus indirects. Toutefois cette tendance peut être remise en question en cas d'incompétence et de manque d'honnêteté de l'individu en question (Academy of Management Proceedings, 2022).

On rejoint encore ici des notions liées en partie à la confiance/loyauté. Mais aussi des notions liées à la légitimité d'une action qui a déjà été vu. Donc de l'importance de ces notions au sein d'un ensemble cohérent dans le but de ne pas être contre-productif.

Conclusion

Plusieurs facteurs vont donc aider à entraîner coopération et confiance/loyauté. Nous avons vu aussi l'importance de la coopération en ce qui concerne les groupes sociaux antagonistes, comme l'importance de de la confiance et de la loyauté pour une économie performante.

Si nous avons dit précédemment que la punition entraînait une meilleure coopération, il apparait que cela dépend aussi du type de jeux, donc du contexte. Pour résumer si la punition intervient dans

un contexte qui est vu comme non légitime par le joueur, alors elle sera contre-productive. En d'autres termes, le joueur aura tendance à être moins coopérant et moins confiant et loyal envers l'autre joueur.

Et où l'on voit une fois de plus l'importance de la légitimité d'une action pour ne pas engendrer de forces de résistances, pour qu'elle ne soit pas contre-productive.

En ce qui concerne la communication, elle semble être une variable clef en ce qui concerne la coopération et la confiance/loyauté. On peut donc en déduire qu'une société qui favorise des structures pour faciliter la communication envers ses membres, notamment envers ceux qui n'ont pas l'habitude de communiquer entre eux, permettrait d'aller dans le sens de ces notions.

De la même façon une société semble devoir favoriser la coopération entre ces membres avec des normes sociales adéquats et qui punissent ceux qui ne coopèrent pas par le biais d'une pression sociale, et en fonction du contexte qui se doit d'être légitime. Les normes sociales semblent clairement jouer un rôle dans les processus de coopération.

En ce qui concerne la confiance/loyauté, on peut se poser la question de savoir si des normes qui favorisent des valeurs comme l'honnêteté et l'honneur n'aideraient pas à augmenter cette confiance/loyauté. Toutefois les résultats semblent contradictoires et même si les études convergent à montrer une confiance envers les membres de son groupe et en fonction de la culture. Les normes jouent donc aussi un rôle sur cette confiance/loyauté.

Enfin il apparait que dans nos sociétés les valeurs comme coopération ou honnêteté qui entrainent la confiance/loyauté nécessaire à un bon fonctionnement social ne sont pas toujours valorisés. On peut donc se poser la question sur cette non valorisation étant donné qu'elles vont entraîner des conséquences sur les phénomènes de production de violence.

Nous retenons donc que des processus de communication et des normes valorisant la confiance/loyauté et la coopération seraient bénéfiques pour résoudre les problématiques soulevés par le dilemme du prisonnier. Notamment en ce qui concerne la résolution de conflits d'intérêts et d'un bon commerce tant monétaire que social.

Mais voyons maintenant la sélection naturelle et le darwinisme sociale sous l'angle des normes sociales.

De la sélection naturelle

La théorie de la sélection naturelle est donc la théorie de Darwin (1859) à propos de l'évolution des espèces. On y associe souvent le darwinisme social qui favorise « la loi du plus fort », jusqu'à l'eugénisme, l'élimination du plus faible, ou encore la supériorité d'une race sur l'autre.

Rien n'est moins vrai pour Darwin lui-même qui publie en 1871 « *La filiation de l'homme* » et y prône pour l'homme le dépassement de ces instincts d'animalité, d'une supériorité de la culture sur la nature. Donc aussi du dépassement de certains instincts qui pourraient être néfastes pour la survie de l'espèce que la raison nous permet de questionner et de remettre en question. Comme nous l'avons fait avec justement ce processus de remise en question dans cette partie sur les normes sociales.

En d'autres termes Darwin prônait le développement du sens des valeurs et du lien sociale pour l'évolution et la survie de l'espèce. Ce qui rejoint aussi en partie ce que disais Freud (1929) à propos du degré de civilisation qui était pour lui bien plus relié aux modes d'interaction entre les individus qui composent une société qu'à son niveau technologique.

De plus, la théorie de l'évolution se base avant tout sur des notions d'adaptabilité dans le but de survie d'une espèce. On verra donc que cette « la loi du plus fort » est toute relative en fonction du contexte, donc relative à l'adaptation à un contexte en particulier. Mais aussi aux normes sociales en cours.

Nous allons encore tendre à montrer le point de vue de l'étude cité dans la partie sur le processus de remise en question. Le fait que certains réflexes, mécanismes individuels et sociaux, normes et autres traditions étaient peut-être adaptés à une époque dans une optique de survie, mais plus à la nôtre. Le fait aussi évoqué par Darwin que la raison devait primer sur nos instincts. Donc aussi, que cette capacité réflexive allait permettre de nous adapter à une évolution sociale en perpétuelle mouvement. Que les avancées scientifiques pourront aussi nous aider à mieux comprendre les cause et conséquences de certains phénomènes dans le but de mieux s'y adapter et tenter d'en déterminer les solutions les plus pertinentes en rapport. Nos processus cognitifs ont notamment été discutés en ce sens. Nous discutons des normes dans cette partie.

En conséquence, tout devrait pouvoir être remis en question s'il y a justification de le faire dans le but de pouvoir favoriser cette adaptation et la survie qui en découle, et en toute proportion.

Pour continuer dans le sens de ce processus évolutionniste, c'est donc le plus adapté au milieu qui l'entoure qui va le mieux survivre. Et le plus adapté à un milieu ne sera pas forcément le mieux adapté à un autre.

Ainsi un bon chasseur-cueilleur d'une tribu amazonienne ne sera pas adapté à survivre dans le monde de la finance, de la même façon qu'un trader aura bien du mal à survivre dans une forêt amazonienne. La notion du « plus fort » est donc toute relative.

De même, un poisson, même le plus fort, le plus évolué et redoutable possible, n'aura aucune chance de survie dans le désert. Les « dents de la mer » ne seront jamais les dents du désert. C'est donc cette notion d'adaptation qui prime indépendamment de la qualité intrinsèque de l'organisme étudié. On peut donc être le plus fort dans un milieu et le plus faible dans un autre.

Nous pensons toutefois qu'une société a besoin de tous en fonction des circonstances, que nous devrions valoriser celui qui s'épanoui le plus dans son milieu, quel qu'il soit. Nous pensons en effet qu'un être humain épanoui sera aussi celui ou celle qui produira le moins de violence.

De la même manière, les normes sociales devraient tendre à rendre l'individu épanoui tout en lui laissant le choix de cet épanouissement qui peut être différent pour tout un chacun, et dans la mesure du possible. Nous reviendrons sur ce point lors de l'étude de l'obtention des besoins primaires.

Mais en d'autres termes, nos instincts ne sont peut-être pas tous optimisés pour la survie, mais ils nous ont seulement permis de survivre jusqu'à présent. Rien n'est acquis pour le futur que notre conscience et nos facultés intellectuels permettront de mettre en place à la différence d'un animal qui n'obéit qu'à ces instincts, donc qui n'a pas de libre arbitre.

De plus nos gènes sont en perpétuelle mutation si l'on se place sous l'angle de l'épigénétique, c'est à dire que nos gènes possèdent plusieurs modes d'expression qui s'activeront ou non en fonction de différents paramètres.

Et il ne faut pas oublier non plus que nous n'avons que 300 000 ans, ce qui ne représente qu'une fraction de temps à l'échelle de la Terre (4,5 Md d'années), et encore moins à l'échelle de l'Univers (13,8 Md d'années). Rapporté à une horloge de 24 heures, l'homme moderne ne serait apparu qu'à 23h59min58s sur Terre.

C'est donc logiquement que Darwin prône l'utilisation de la raison pour établir des relations sociales adéquats pour la survie de notre espèce, chose que nous faisons également depuis l'histoire des idées qui cherchent souvent à améliorer l'existant et favoriser la paix, donc favoriser notre survie.

Que ce soit par le biais des premières constructions d'habitation pour pouvoir dormir sans être inquiété par l'animal sauvage, des religions millénaires, ou des Lumières au XVIIIe siècle pour réguler la chose sociale au mieux. Le libéralisme né durant cette période voulait par exemple remplacer la conquête guerrière par le commerce pour favoriser la paix, comme privilégier la raison sur les dogmes et croyances religieuses pour également favoriser la paix et le débat démocratique. Donc toujours une tendance vers l'amélioration de nos conditions de vie, comme de notre survie au sens de la théorie de l'évolution.

Toutefois les sciences modernes tendent à nous montrer que nous nous basons souvent sur des croyances même si nous les rationnalisons, et que la focalisation sur le commerce qui a débouché sur le consumérisme et l'utilitarisme n'est pas toujours facteur de paix, et même si ce commerce a permis plus de paix (Levy et Thompson 2010). Nous y reviendrons.

Mais toujours est-il qu'il y a eu toujours des volontés de tendre vers cette paix, et que nous n'avons pas encore trouvé mieux (si ce n'est, et à notre avis, la théorie de la justice de John Rawls et la notion de capabilité de Amartya Sen en ce qui concerne le remplacement de l'utilitarisme).

Pour en revenir à l'évolution, l'être humain a connu différentes périodes de civilisation. Le plus adapté pour la chasse et la cueillette n'était pas forcément le plus adapté pour le métier des armes durant la période aristocratique, ou encore le meilleur commerçant de nos jours. Peut-être une question d'apprentissage dira-t-on, mais certaines personnalités sont aussi plus aptes à certaines choses que d'autres. Là encore une société devrait permettre à chaque type de personnalité de

s’exprimer dans la mesure du possible, et une fois de plus, une société a besoin des compétences spécifiques à chaque type de personnalité.

La théorie de l’évolution s’entend également par le biais de la reproduction, et donc de l’obtention des faveurs de la femelle par le mâle. Et même si le féminisme est passé par là, il en va encore majoritairement ainsi de nos jours et en fonction des normes en cours.

Nous voulons dire par là que ce sont aussi les normes sociales en cours qui rendront un individu plus ou moins attractif pour la femme, et inversement.

Par exemple, les normes du monde interlope ne sont pas les même que celles du monde bourgeois, et la femme sera attiré différemment vers un homme qu’elle vienne d’un milieu interlope ou bourgeois. Là encore le sexy des uns n’est pas forcément le sexy des autres, et même si la femme est attiré par celui qui gère au mieux ses relations sociales dans un sens plus général (Darwin 1871).

Ainsi si pour beaucoup de femme la quête du pouvoir est sexy, il n’en est pas de même au sein de la tribu amérindienne Zunis. Les normes sociales de cette tribu laissent peu de place à la compétition et la lutte ouvertement politique. L’homme idéal est un individu digne et affable qui n’a jamais cherché à être le chef. Le meilleur compliment que l’on puisse lui faire est « c’est un homme gentil et courtois ». Les hommes se calqueront donc sur ces normes pour obtenir leur statut (Wright 1995).

Il y a donc bien un lien entre les normes sociales en cours dans un groupe et la sélection naturelle dans le but d’obtenir les faveurs des femmes et un statut, donc avec la sélection naturelle tout court.

De la même façon, l’on voit une fois de plus comment les normes sociales peuvent influencer la société qui les applique. En d’autres termes, les moyens d’obtention des rangs et statuts au sein d’un corps social est influencé par les normes en cours de ce corps social. Mais voyons voir justement l’esprit de compétition sous l’angle des normes sociales et de la sélection naturelle.

De la problématique du « une place pour deux », ou de l'esprit de compétition

On pourrait se demander ce que devient le concept d'égo-/égo+ lorsque deux personnes sont en compétition pour une place. Est-ce satisfaire son égo- que de vouloir prendre cette place aux dépens de l'autre ? Doit-on tendre vers l'égo+ ? Alors pas forcément, comme tout peut dépendre de la façon de faire. Difficile d'apporter une réponse tranchée à cette question qui va aussi dépendre du contexte selon nous, et nous répondrons à cette question après cette discussion. On se retrouve aussi face à la problématique d'un esprit de compétition, et donc de la manière de l'aborder.

Nous pensons déjà que la compétition peut être bonne ou mauvaise en fonction de la manière de l'aborder. Nous verrons ce que l'on nomme émulation, puis le phénomène de la triche, et bien sûr sur ce que ces différentes manières de faire favorisent au sein d'un corps social.

Toutefois si les normes en cours visent à prôner le fait d'être le numéro un, par le biais d'une culture de la compétition, de la réussite, de la performance et de l'individualisme ; alors d'un point de vue évolutionniste on peut se demander si cela tend vers la survie de notre espèce ou non. Voyons voir.

Déjà cette norme sociale peut avoir des effets négatifs, tels que la pression et le stress excessifs, la peur de l'échec, et la perte de l'estime de soi pour ceux qui ne parviennent pas à atteindre cette réussite. Il semble donc important de trouver un équilibre entre la poursuite de cette réussite et la promotion de la bienveillance, de la coopération et de l'estime de soi.

Alors en ce qui concerne la finalité de cet esprit de compétition. Vise-t-on à dépasser l'autre ou à se dépasser soi-même ? L'autre est-il un partenaire pour s'améliorer, ou un concurrent à éliminer. Notons que les deux ne sont pas forcément exclusifs. Mais viser à se dépasser soi même en voyant l'autre comme un partenaire pour s'améliorer est un principe qui se nomme émulation.

Et ce principe d'émulation tend justement vers cet équilibre. On ne se compare plus à l'autre mais à soi, la pression devient moindre, on a plus en tête la volonté d'être le numéro un ou de réussir à tout prix face aux autres. On a en tête le fait de s'améliorer soi-même. Et cela ne contrarie pas la poursuite d'une réussite, d'une innovation, de la qualité ou de l'amélioration et autres. Le point de vue sur la finalité première est juste différent.

Or nos normes tendent plutôt à voir l'autre comme un concurrent que l'on doit éliminer. On entend même dans le monde de l'entreprise le fait de devoir être un « tueur ». Pourquoi pas ? Et si le poste requiert effectivement des capacités à « tuer » l'autre alors c'est effectivement pertinent. Toutefois nous émettons de sérieux doutes en ce qui concerne ce besoin capacitaire pour un ingénieur.

Toutefois une société a tout de même besoin de tueurs, ne serait-ce que pour se protéger d'autres tueurs dans un contexte de légitime défense.

Ensuite, et avec ces normes poussées à l'extrême, apparait le phénomène de triche. D'ailleurs : « Pour réussir, il faut savoir séduire, influencer, manipuler et avancer sans trop de scrupules » (Hirigoyen, 2012). C'est un peu le constat social que nous avons évoqué lors de la discussion sur les violences psychologiques au travers de différents psychiatres. Il s'agit donc d'une certaine réalité sociale.

Si l'on prend l'exemple du dopage dans le monde du sport, on s'aperçoit qu'au final certains sportifs vont risquer leur santé pour se retrouver à un niveau égal au final. Tout le monde est à égalité de

dopage. Tout le monde revient au point de départ, mais avec un risque sur sa santé, des structures pour contrôler ce dopage, et tout un ensemble de suspicion. Il y a donc une certaine aberration dans cette logique, comme une restriction des libertés induites par les contrôles devenus nécessaires, et un risque sur la santé. Donc pour que tout le monde se retrouve à égalité au final, donc dans le sens où tout le monde va se doper de la même manière, donc pour rien d'un point de vue compétitif.

De plus Stiglitz (2012) nous rappelle que « Tout au long de l'histoire, les économies prospères se sont révélées être celles où la parole donnée est une parole d'honneur, où une poignée de main vaut un contrat », ou encore « Une économie qui a davantage de capital social est plus productive, exactement comme celle qui a plus de capital humain ou physique. Le capital social est un concept large : il englobe les facteurs qui contribuent à la bonne gouvernance dans le public comme dans le privé. Mais ce qui sous-tend toutes les conceptions du capital social, c'est l'idée de confiance ; les gens s'attendent à être bien traité, dignement, équitablement. Et ils rendent la pareille. Le capital social est le ciment qui assure la cohésion des sociétés ».

On rajoutera que ce lien de confiance, l'honnêteté, la loyauté, sont aussi des variables qui pourrait permettre de résoudre le dilemme du prisonnier et les problématiques associés comme on l'a vu précédemment. Comme on a vu dans ce même chapitre que lorsque la punition était considérée comme illégitime elle devenait contre-productive, donc que les joueurs ne rendaient pas la pareille. Tout semble lié.

La triche, et même si elle existe dans le règne animal pour tromper sa proie, ne semble donc pas être la voie la plus adaptée pour assurer la survie de notre espèce. Et d'autant plus que Darwin prône le dépassement de notre animalité en ce qui concerne la survie de l'espèce.

Mais toutefois, une société a aussi besoin de tricheurs, ne serait-ce que pour en démasquer d'autres, ou encore d'autres finalités. Mais de là à en faire une sorte de norme acceptable, et aux vues des désavantages qu'elle entraîne au regard des avantages qu'elle empêche …

En ce qui concerne une norme compétitive de ce type, et que l'on pourrait qualifier de radical dans sa mise en œuvre (on a besoin de « tueurs », la triche est une réalité sociale qui tend à se banaliser, comme une nouvelle norme pour assurer la performance, etc) :
« Dans les cas de relation compétitives entre les groupes, les représentations sont défavorables et ce sont les caractéristiques les plus aptes à induire des comportements pouvant augmenter le conflit qui sont attribuées à l'autre groupe. Dans le cas de relations coopératives entre les groupes, les représentations sont en général favorables. » (Légal et Delouvée 2015).

Donc cet esprit de compétition qui tend à se radicaliser entraîne aussi un frein à la résolution de conflits entre groupes, mais par extension entre individus aussi. Et non seulement entraîne un frein, mais en fait les exacerbent.

Donc jusqu'à présent nous ne trouvons pas d'avantages à vouloir être ce numéro un à tout prix et ce que cette idée entraîne, et à moins que ce soit réellement une nécessité en l'espèce pour un individu donné au sein d'un contexte particulier, et si ce n'est que nous y trouvons que des inconvénients.

Et des inconvénients dans le sens où les exemples précités sont néfastes en ce qui concerne la survie de l'espèce. Par le biais de la triche qui semble se normaliser et empêche la prospérité économique et la préservation du capital social. Par le biais de la compétitivité radicale que cela engendre et

empêche la résolution des conflits entre groupes et individus. Comme pour tous les autres côtés négatifs que l'on a énoncé.

En d'autres termes, que cette volonté d'être numéro un qui entraîne un esprit de compétition radicale entraine un déséquilibre certain entre compétitivité et coopération. Comme méconnait un esprit sportif certain.

Point de vue sportif qui prône que l'important est de participer, ou encore que l'important soit de rester dans la course. Basiquement nous avons deux approches en ce qui concerne un esprit de compétition. Battre l'autre ou se battre soi-même. Et se battre soi-même dans le sens de se dépasser et s'améliorer comme nous l'avons dit à propos du principe d'émulation.

De plus cela me rappelle une anecdote. Lors d'un travail de nuit, et pour passer le temps, on a joué à un jeu de société avec les personnes présentes et qui venaient d'entreprises différentes. Personne ne se connaissait. Une des personnes qui jouaient avec nous étaient constamment contrarier lorsqu'elle perdait. On regardait cette personne avec un certain étonnement. C'est un peu comme si elle avait oublié que la finalité était de passer le temps, et donc autant le faire dans une bonne ambiance.

Alors on peut se demander si cette personne n'était pas un peu trop influencée par ces types de normes visant à être le numéro un, à ne pas perdre. Comme l'on peut se demander si la vie en société nécessite d'être le numéro un ou de vivre au sein d'une bonne ambiance ? Ce soir-là la majorité d'entre nous était plutôt dans un état d'esprit à passer le temps, le jeu n'étant qu'un moyen et non une fin en soi pour y arriver, donc au sein d'une bonne ambiance implicite. Mais que ce serait-il passer si nous n'étions pas majoritaires ?

Donc si l'on a vu d'un point de vue sociologique les conséquences néfastes que ce type de normes allait entraîner, tant en termes économique et de phénomène de production de violence en général. On peut donc se demander à un niveau moins formel si ce type de norme ne pourri pas tout simplement l'ambiance au sein d'une société ?

Donc, et aussi, et par effet de bord, si ce type de norme n'induit pas une certaine dose de stress supplémentaire aux membres qui la compose comme on l'a dit dès le départ ? Et nous avons vu les conséquences du stress lors de l'étude de la violence psychologique. Que ce stress tendait à affaiblir à différents niveaux ceux qui en étaient victime.

Nous rappelons d'ailleurs à ce propos que « Le coût économique et social des troubles mentaux est évalué à 109 milliards d'euros par an » pour la société française.

Et d'un point de vue évolutionniste, tout ce qui participe à affaiblir un ensemble entraîne une baisse de ces capacités à survivre. Donc ici des membres d'une société, donc de la société dans son ensemble.

Nous avons donc rejoint les côtés négatifs que nous avons énoncé dès le départ.

Toutefois nous n'avons pas encore répondu à la question de cette problématique du « une place pour deux ». Dans cette configuration, et dans l'idéal, ce serait au plus compétent d'obtenir la place. Seulement nous avons vu que cette compétence dépend aussi des normes en cours. Nous avons vu

cet exemple entre l'homme et la femme sous l'angle de la reproduction. Il y a donc déjà une certaine relativité dans l'absolu.

De plus nous avons vu que la compétence qu'entraîne cette compétition radicale revient à être compétent à éliminer l'autre. Or cette compétence n'est pas forcément celle de la place visée. Dans ce cas il y a encore un côté néfaste, car un incompétent pour la place visée l'aura prise si les compétences de cette place ne nécessitent pas l'élimination de l'autre. Ce qui ne servira pas l'ensemble, donc sera une fois de plus néfaste à la survie de l'ensemble, donc à la survie de l'espèce d'un point de vue évolutionniste.

Et puis éliminer l'autre peut encore dépendre des normes en cours. Il y a quelques centaines d'années en arrière les duels étaient encore une norme établie. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, les conséquences en seraient pénales.

Ensuite ne soyons pas hypocrite, s'il n'y a effectivement qu'une place et que je peux l'obtenir aux détriments d'un autre alors je ferais tout pour la prendre si c'est ma motivation première. Tel est la réponse à la question posée, et à titre personnel.

Toutefois nous soulevons deux problématiques.

La première est que ce type de société ne tend à ne favoriser majoritairement qu'un type de personnalité, or une société devrait favoriser l'ensemble des types de personnalité qui la compose. Nous verrons plus précisément ce point lors de la discussion sur l'obtention des besoins primaires.

La seconde est que si la conjoncture économique est défavorable, alors cela entrainera d'autant plus de problématique du « une place pour deux », les places deviendront chère. La compétitivité peut aussi s'entendre de cette façon, et peut devenir légitime. Ou encore c'est à cause de la cherté des places en raison d'une mauvaise conjoncture économique que la compétitivité va s'exacerber et se radicaliser. Nous discuterons par la pratique de la problématique liée à une morosité économique en fin d'ouvrage

Toutefois, et dans une optique globale d'intérêt général, c'est bien au plus compétent que devrait revenir la place visée, donc si l'on se place d'un point de vue évolutionniste et en raison de ce que l'on a dit. Toutefois le plus compétent peut aussi dépendre des normes sociales en cours comme on l'a évoquer. Beaucoup de choses semblent donc relatives à ce sujet, et comme nous l'avons dit nous aborderons ce type de problématique lors de l'étude de l'obtention des besoins primaires.

Mais où nous voyons qu'un esprit de compétition exacerbé est néfaste pour la survie de l'espèce et pour les raisons que l'on a cité. Que l'on peut très bien obtenir une force motrice pour se dépasser en voyant l'autre comme un partenaire nous permettant de le faire, que nous pouvons obtenir de la reconnaissance sociale sans forcément devoir être le numéro un, que la pression pour l'innovation peut passer par une émulation, qu'une émulation peut entraîner fierté et estime de soi, que l'émulation permet de réaliser son potentiel, etc. Ce principe d'émulation tend donc à obtenir les avantages sans avoir les inconvénients de cette compétitivité qui vise à être numéro un.

Enfin, lorsque l'on veut être le numéro un, c'est aussi pour être le plus performant. Or nous venons de voir que le principe d'émulation est justement plus performent pour l'ensemble que le principe d'être numéro un, et n'empêche pas les cas particuliers de l'être. La finalité même de ce principe ne se justifie plus.

En d’autres termes, pour toutes les raisons que nous avons évoqué, et sous un angle évolutionniste liée à la survie de l’espèce, un esprit d’émulation est plus bénéfique qu’un esprit de compétition en termes de norme sociale et vis-à-vis de ce qu’il va engendrer. Il tend également à favoriser ce principe de légitimité/liberté qui va dans le sens de ces avantages.

Mais voyons maintenant deux types d’autorité et leurs conséquences.

Des autorités de types paternaliste et maternaliste

Nous verrons donc ce que sont ces deux formes d'autorité et quelles sont leurs caractéristiques. Imaginons qu'une mère de famille fasse un gâteau et qu'elle ait besoin de sucre. Grossièrement l'autorité paternaliste serait comme tel :

- Va chercher du sucre pour ta mère
- J'ai pas envie de sortir
- Va chercher du sucre et ne discute pas

Tandis que l'autorité maternaliste serait de ce type :

- Mon chéri tu vas bien ? Est-ce que tu peux aller me chercher du sucre s'il te plait ?
- Je n'ai pas envie de sortir
- Pourquoi mon chéri, tu n'aimes pas ta maman, tu ne veux pas lui faire plaisir ? S'il te plait, va me chercher du sucre, tu sais que j'en ai besoin … [et ainsi de suite]

L'autorité paternaliste est direct, elle donne aussi le sens des valeurs, de l'interdit et du renoncement pulsionnel. C'est aussi un type d'autorité qui tend à rendre les personnes névrosées. Ce point de vue est d'ailleurs validé par les sciences du comportement et de l'éducation qui montrent que le trop de rigidité/interdit (la caractéristique de l'autorité paternaliste) entraîne des problématiques psychiques, des frustrations, de l'anxiété et des névroses (Schneider, 2002 ; Bowlby, 1958, 1969 ; Miller, 1979 ; Fonagy et Target, 1997, 2005 ; Tottenham, 2012, etc). On indique aussi que les névroses sont liés en général à des conflits internes non résolus, la souffrance psychique, mais gardent un lien avec le réel.

L'autorité maternaliste est plus indirect, elle peut utiliser la culpabilité affective envers elle pour amener la personne à agir de tel ou tel manière. C'est parce que l'on ne l'aime pas que l'on ne lui obéît pas. Elle pousse aussi au plaisir et au bonheur. Elle peut aussi formuler des injonctions contraires et tend les personnes à être psychotiques et perverse.

Là encore les sciences tendent à valider ce point de vue. Une autorité maternaliste excessive va tendre à rendre les individus narcissiques, pervers et psychotiques. Le narcissisme peut tendre vers la perversion et l'ensemble vers la psychose (Schneider, 2002 ; Kernberg, 1975, 1984 ; Racamier, 1980 ; Stolorow, 2007, Baumeister, 1997 ; Vohs 2004 ; etc). La psychose, et contrairement à la névrose, est caractérisé par un non attachement au réel.

Enfin, on note bien ici que dans les deux cas c'est bien l'excès qui va entraîner la pathologie, donc en proportion de cet excès, et en l'absence éventuels de facteurs externes pour venir le compenser. Comme on peut noter une sorte d'effet miroir. L'autorité paternaliste est clair, elle n'engendre donc pas de « confusions » venant perturber la réalité. Les pathologies qui en découlent reste donc en attache avec le réel. En revanche la confusion tant affective que les injonctions contraires possibles de l'autorité maternaliste vont tendre à se répercuter sur la pathologie psychotique qui se caractérise par un manque d'accroche au réel, des « délires ». Enfin la culpabilité « morale » possiblement issus des interdits du père et différente de nature de la culpabilité affective possiblement issus de la mère, elles entraînent des conséquences différentes.

Alors d'après Michel Schneider (2002), psychanalyste, nous serions donc passé d'une autorité de type paternaliste à une autorité de type maternaliste. Ce changement de paradigme serait intervenu

dans les années 70 lorsqu'il fut « interdit d'interdire ». Peut-être une réaction à un trop d'interdits abusif par le « père » pour au final passé à l'autre extrême du tout permissif, et tout autant abusif, grâce à la « mère ».

Schneider tend aussi à montrer ce basculement par le biais de la psychopathologie des individus : « Chez les enfants, la limite entre ce qu'on peut et ce qu'on ne doit pas faire (battre un petit, tabasser en groupe un isolé, frapper une fille, menacer un surveillant) est remplacé par un pur rapport de fait et de forces : il y a simplement ce qui se peut et ce qui ne se peut pas. A un ordre névrotique structuré selon le rapport symbolique entre l'interdit et le permis se substitue un ordre – ou un désordre – pervers n'opposant plus que l'impossible et le possible ».

Alors bien sûr on entend souvent dire qu'on le fait parce que l'on a le pouvoir de le faire. Le point de vue est des plus intéressant, et peut s'entendre de biens des manières. Cette étude discute justement des causes et conséquences de la violence, notamment des formes de coercition abusives et illégitime dont cette rhétorique fait partie. On pourra évaluer en fin d'ouvrage cette logique de pouvoir faire et ce qu'elle entraîne réellement.

Alors selon Schneider cet état de fait découle donc du basculement de l'autorité paternaliste vers cette autorité maternaliste et de ces conséquences. Nous rajoutons à cause d'un manque d'équilibre entre ces deux autorités. Ensuite en raison de ce que nous avons dit sur les causes de la violence, et dans cette partie en raison de certaines normes, comme cet ensemble semble méconnaître le principe de légitimité/liberté et ces conséquences néfastes pour l'ensemble qui pourtant ne renie en rien la nature humaine. Nous continuerons de discuter ce côté néfaste qui est une problématique d'ordre sécuritaire et d'intérêt général, et en rapport avec les causes de la violence.

Mais pour illustrer le point de vue de Schneider, nous reprendrons pour la troisième fois ce passage sur notre société actuelle qui semble confirmer ce qu'il avance :

Différents psychiatres tendent également à montrer que dans nos sociétés ces actes (la violence psychologique) se banalisent, quand ils ne sont pas valorisés. Ainsi, d'après le psychiatre Dominique Barbier « notre société, en perte de valeur morales, est même devenu une fabrique de pervers » (Vecchiali 2014). Comprendre donc une fabrique d'individus pratiquant toute forme de violence psychologique.

Ou encore selon Marie France Hirigoyen (2012) « […] les perversions morales se sont banalisées, sont devenues de nouvelles normes. Les critères communs caractérisant les pervers sont aussi ceux d'Homo Oeconomicus, celui qui saura se débrouiller au mieux dans notre société narcissique d'image et d'apparence. Pour réussir, il faut savoir séduire, influencer, manipuler et avancer sans trop de scrupules ». Et « On rencontre désormais beaucoup moins d'autoritarisme ou de violence direct, et beaucoup plus d'attaques perverses et de harcèlement moral ». Et « Dans notre société narcissique, il n'y a plus de limite aux désirs, et donc, il n'y a plus rien à désirer. Tout paraît possible, donc tout semble dû. Nous avons perdu le sens de l'interdit et du renoncement pulsionnel. Ce changement important est venu affecter la psychopathologie des sujets qui n'ont jamais été aussi déçus et désenchanté et qui cherchent désespérément à rehausser leur estime de soi ».

Il semble donc selon ces psychiatres que les problématiques liées à la violence psychologique tendent à prendre de l'ampleur, et cette forme de violence serait même acceptée et encouragée au niveau de nos normes sociales et autres habitudes de vie comme dit précédemment. Mais cette nouvelle normalité semble aussi affecter le bien être des individus, ce qui provient du comportement

pervers en lui-même, c'est-à-dire « […] est qualifié de pervers parce qu'il implique des modalités partielles de satisfaction » (Ciccone et Ferrant 2015). En effet, comment accéder au bien-être si nous ne sommes que partiellement satisfait ? C'est là aussi toute la problématique de l'égo- qui implique des modalités partielles de satisfaction.

En ce qui nous concerne, et une fois de plus, le choix ne se fera pas entre une autorité paternaliste ou une autorité maternaliste, mais par un besoin de ces deux types d'autorité dans le but d'arriver à un juste équilibre entre les deux.

Par une autorité paternaliste qui pousse les individus vers la névrose, mais aussi vers l'interdit et le renoncement pulsionnel nécessaire à un principe de responsabilité au sein d'une société. Et par une autorité maternaliste qui le pousse vers la psychose, la perversion, mais aussi vers le permissif. Cet équilibre entraînera donc l'épanouissement de l'individu, sa réalisation, et tendra à ne pas devenir pathologique. Tendra à ne pas provoquer de pathologie mais des individus équilibrés et responsables.

Les sciences comportementale et éducatives actuelles convergent d'ailleurs vers l'idée que l'**autorité équilibrée**, mêlant des éléments de contrôle structurant (autorité paternaliste) et d'accompagnement affectif (autorité maternaliste), est indispensable pour former des individus psychiquement stables, autonomes, responsables, capables d'empathie et d'épanouissement (Baumrind, 2013 ; Maccoby et Martin, 1983 ; Grusec et Davidov, 2010 ; Pinquart, 2017, etc.).

Alors si le constat social que nous avons évoqué semble donner raison à Schneider, en ce qui concerne les normes sociales il semble donc nécessaire de trouver un juste équilibre qui tende vers ces deux types d'autorités. Toutefois les points évoqués se doivent d'être évalués aux vues d'autres études.

Mais revenons sur le point de bascule entre l'autorité de type paternaliste et l'autorité de type maternaliste. Revenons sur le point qui fait que nous sommes passés d'un extrême à l'autre. Il semble en effet récurent que lorsque deux types de pensée s'affrontent l'on passe d'un extrême à l'autre en lieu et place d'une juste mesure. Voyons maintenant ce point, et bien d'autres, par le biais d'une discussion sur la généalogie de la morale de Nietzche.

La généalogie de la morale

> « Les classes privilégiées dans le domaine social et économique éprouvent rarement le besoin de salut en période de paix. Ce qu'elles demandent plutôt à la religion, c'est de "légitimer" avant tout leur manière de vivre et leur situation. » (Weber d'après Schoeck, 2006)

Nous verrons dans ce chapitre pourquoi et comment peuvent naître des normes et des idées en général. Nous verrons des liens de causalité et les effets induits par cette naissance et au sein de quels contextes elles peuvent émerger. Puis nous verrons lors de la conclusion pourquoi et comment des idées peuvent devenir radicales suite à un affrontement idéologique, pourquoi et comment nous pouvons passer d'un extrême à l'autre en oubliant la juste mesure. Nous finirons par voir comment aboutir à une juste mesure par le biais d'une hiérarchie des valeurs visant l'affirmation de soi.

Dans sa *généalogie de la morale,* Nietzsche voit donc les valeurs comme étant celles des groupes dominants qu'il identifie à une noblesse. Puis vient en opposition une morale basée sur le bien et le mal qui servira à montrer les dominants comme le mal pour, selon lui, justifier la faiblesse des faibles.

Pour lui les dominants était fort et courageux, des « fauves » qui dominaient les faibles, les « proies ». Mais il justifie leur sort de proie, de dominés, en raison de leur faiblesse intrinsèque, de leur manque de courage, de leur hypocrisie, et les qualifie de « gens du commun », menteurs, tricheurs, etc.

Il les qualifie aussi de gens du ressentiment, des gens qui gardent un ressentiment de haine et de vengeance à cause de leur incapacité à passer à l'action pour l'évacuer, donc de leur lâcheté, au contraire des hommes « bons » qui vont être capable de réagir. Qu'ils ont inventé le concept de bien et l'ont associé à la non-violence parce qu'ils étaient incapables d'être violent. Et donc de voir les prédateurs, les dominants, comme incarnant le mal.

« Les misérables seuls sont les bons ; les pauvres, les impuissants, les petits seuls sont les bons ; ceux qui souffrent, les nécessiteux, les malades, les difformes sont aussi les seuls pieux, les seuls bénis de Dieu ; c'est à eux seuls qu'appartiendra la béatitude – par contre, vous autres, vous qui êtes nobles et puissants, vous êtes de toute éternité les mauvais, les cruels, les avides, les insatiables, les impies, et, éternellement, vous demeurerez aussi les réprouvés, les maudits, les damnés ». (Nietzche 1887)

Donc la seule forme de vengeance dont ces « faibles », bien souvent des esclaves, seraient capables, une vengeance « sinistre, intellectuelle, venimeuse » à l'aide d'un « renversement de l'aristocratique équation des valeurs (bon, noble, puissant, beau, heureux, aimé de Dieu) ».

Au final c'est cette morale qui a triomphé face à celle des « maîtres », « la morale de l'homme du commun » qui nous a « intoxiqué » et prendra la forme des religions que nous connaissons. Et seule forme de vengeance car pour Nietzche ils sont incapable de s'affirmer en tant qu'être, qu'ils sont incapable de laisser parler leur instinct et passer à l'action qui fait le panache. Leur morale empêche donc l'être de s'épanouir selon lui, elle intoxique l'être et sa volonté de puissance.

Il conclut enfin sur l'opposition des deux valeurs entre « bon et mauvais » et « bien et mal ». Où l'on doit comprendre que le noble, l'homme de caractère est « bon » et le faible « mauvais », et s'oppose donc à la morale du « bien et mal » qui tendrait à justifier le contraire.

On ne peut que souscrire au fait que les valeurs d'une époque sont issues des dominants, Bourdieu l'a très bien montré, et la psychologie sociale ne dit pas autre chose. Les normes sont même souvent là pour légitimer la domination des puissants (Légal et Delouvée 2015).

Ensuite que cette genèse du bien et du mal dont parle Nietzche provienne d'une réaction face à une domination pour tenter de s'y opposer est fort probable, dans un sens la chose serait même logique sous l'angle des sciences humaine et des phénomènes de groupe.

Et que cette genèse procède à une velléité de renversement des valeurs totales est tout autant probable, c'est arrivé mainte fois au cours de l'histoire. Ce fut le cas chez nous lors de la révolution de 1789, ou encore des évènements de mai 68 qui de valeurs jugées trop liberticides a voulu passer à un « interdit d'interdire » et une liberté totale.

Là aussi le ressentiment face à une société trop liberticide peut se comprendre, mais a entraîné une demande excessive et non moins utopique. Et nous avons aussi vu que les groupes antagonistes avaient tendance à se mettre en opposition, et opposition déjà sur les valeurs de chaque groupe. La psychologie sociale confirme ce genre de faits.

Toutefois cette vision du fort et du faible semble un peu trop manichéenne. Bien sûr il m'est arrivé de rencontrer des personnes qui prêchaient la paix parce qu'ils étaient incapables de faire la guerre, ou encore des non-violents incapables de toute violence par pure incapacité et non par conviction.

On peut bien sûr y voir une certaine hypocrisie qui dérivera effectivement vers une justification de principes moraux, mais ces mêmes personnes les oublieront dès qu'il leur sera facile, le point est ici important, d'aller à l'encontre de ces mêmes principes. Ce qui en fait des êtres effectivement sournois et lâche. Mais j'ai rencontré ces personnes aussi bien chez les dominants que chez les dominés.

Nous voulons dire par là que l'on peut rencontrer des « faibles » et des « forts » au sens que l'entends Nietzche aussi bien dans un groupe que dans un autre. Et de la même façon, il est faux de dire que tous les dominants incarnent le mal, ou encore que tous les dominés incarnent l'hypocrisie et le manque de courage.

On peut aussi voir dans cette vision une problématique liée à des causes déterministes propres aux groupes dominés. Dans un sens Nietzsche compare un groupe dominant qui a la puissance nécessaire pour mener des attaques de front avec un groupe dominé qui n'en a pas la possibilité sans subir de répression.

Il paraît donc normal que les attaques des groupes dominés soient plus indirects et être perçus comme du « manque de courage », de « l'hypocrisie », etc. La problématique semble donc universelle entre groupes dominés et dominants, et ne dépends pas d'une quelconque morale d'un groupe, d'une force intrinsèquement supérieure si ce n'est par son statut, donc à cause de variables déterministes lié à la condition d'un groupe sur un autre. À un niveau militaire les groupes dominés, ou en position d'infériorité, feront rarement des attaques de front conventionnels, mais opteront pour des techniques de guérilla plus indirects.

Ensuite, on pourra noter qu'il faut bien plus de courage pour s'opposer à un membre d'un groupe dominant (ou même à n'importe quelle situation ou un rapport de force est nettement à notre désavantage), qu'un membre du groupe dominant à un dominé. Il est donc normal de voir un dominants comme plus fort qu'un dominés d'un point de vue relatif, mais pas nécessairement absolue.

A l'époque où se situe cette genèse, il parle notamment de l'empire Romain, il devait être bien plus difficile à un esclave de faire preuve du courage nécessaire pour engendrer l'action dont il parle. Si ce n'est que la chose était tout simplement impossible à moins de vouloir mourir. Mais ce qui n'a pas empêché certaines révoltes d'esclaves, donc que ces esclaves étaient doués d'un courage certain pour passer à l'action.

« La révolte des esclaves dans la morale commence lorsque le ressentiment lui-même devient créateur et enfante des valeurs : le ressentiment de ces êtres, à qui la vraie réaction, celle de l'action, est interdite et qui ne trouvent de compensation que dans une vengeance imaginaire. Tandis que toute morale aristocratique naît d'une triomphale affirmation d'elle-même, la morale des esclaves oppose dès l'abord un « non » à ce qui ne fait pas partie d'elle-même, à ce qui est « différent » d'elle, à ce qui est son « non-moi » : et ce non est son acte créateur ». (Ibid.)

Où l'on voit encore une vision trop manichéenne. Que le fait que la naissance d'une morale puisse naître de ressentiments est vrai. Qu'elle puisse trouver compensation dans une vengeance imaginaire l'est tout autant. Toutefois dire que le ressentiment ne peut naître que d'individus incapable d'action est faux.

Il peut naître de cette façon, et dans ce cas on peut parler d'esclave au sens Nietzschéen. Ou bien il peut venir d'une impossibilité d'action à cause d'une soumission abusive, l'impuissance n'est plus intrinsèque au caractère de la personne, mais provient d'une coercition extérieure. Ou pire encore, si l'action a été faite mais n'a pas pu résoudre la problématique de soumission, qu'elle n'a servi à rien. Le cas par exemple d'une révolte d'esclave qui a été matée. Et l'on peut penser à ce stade que cette révolte provient d'un esclave « dominant » au sens Nietzschéen, et que cela lui a demandé bien plus de courage et de volonté qu'une action à qui est opposé peu de coercition.

À ce stade il y aura bien un ressentiment associé à un sentiment d'impuissance, mais aussi et surtout, à un sentiment d'injustice manifeste lié à une coercition abusive qui a empêché l'aboutissement de l'action malgré sa mise en œuvre. Donc un ressentiment que l'on ne peut associer à une impuissance intrinsèque à cause l'action de la révolte, contrairement au ressentiment dont parle constamment Nietzsche et qu'il associe forcément à une lâcheté de l'esclave qui engendre son impuissance. L'impuissance à se sortir d'une situation d'esclave ne vient plus ici de l'esclave et de sa personnalité, mais de la coercition du maître, d'un rapport de force inégale qui permet de mater toute action entrepris par l'esclave, qui empêche sa « triomphale affirmation ».

À partir de là, l'action ne peut plus être solution à moins d'avoir le rapport de force suffisant, reste donc la morale comme le dit Nietzsche, mais pas forcément engendré par le même type de ressentiment, ni les mêmes causes d'impuissance dont il parle. Le propos semble donc à nuancer vue sous cet angle.

Ensuite Nietzche parle d'un « non » comme acte créateur. Il a raison, mais les causes de ce « non » ne seraient-elles pas à chercher une fois de plus dans la situation elle-même ? Comment reprocher

à quelqu'un de ne pas s'affirmer, de ne pas être, alors que tout est fait pour qu'il ne s'affirme pas ? Alors que des forces de coercition empêchent cette affirmation ?

Par-là, et comme on l'a vu lors de l'étude de la dissonance cognitive, un individu va chercher à justifier ses comportements pour se donner une image positive lié à la situation qu'il subit. Dans un sens, on pourrait aussi dire que c'est à cause de la coercition des dominés que cette justification qui entraîna la morale selon Nietzsche a éclot. En d'autres termes, la naissance de cette morale provient aussi des actes illégitimes et excessifs des dominants. Les dominants ont donc leur part de responsabilité de par leurs actions illégitimes.

Et comme on l'a vu, toute action illégitime tend à entraîner des forces de résistance. Le combat idéologique étant aussi une forme de résistance en tentant de renverser les valeurs des oppresseurs. Arendt (On violence) dit d'ailleurs que la vraie forme de pouvoir est l'idée qui permet de rassembler, le reste n'étant que de la violence (ex : les formes de coercition)[27].

Alors une fois de plus Nietzsche n'a pas tort, mais il n'a pas raison non plus en associant le groupe dominé à un comportement d'esclave mû par le ressentiment à cause d'une lâcheté intrinsèque. Il oublie encore les facteurs de domination qui peuvent engendrer cet état de fait. Comme l'état de rester dans une non affirmation de soi si l'action est impossible, si une fois de plus la chose est rendue impossible à cause d'une coercition abusive des dominants sur les dominés ?

Mais il n'a pas tort non plus parce que de nombreuses théories ont eu du succès du côté des dominés comme celles qui se basent sur l'égalitarisme ou le collectivisme et qui ne résultent bien souvent que d'un fantasme de dépossession des dominants au profit des dominés selon Shoeck. Mais souvent aussi à cause d'une domination abusive ou d'une trop grande inégalité dans la répartition des richesses, donc d'une envie légitime, d'un ressentiment légitime.

Et de la même manière les dominants vont construire des théories visant à légitimer leurs actions dominatrices.

Toutefois Nietzche semble avant tout viser des individus envieux, lâches et hypocrites à la mentalité d'esclave, et son ressentiment envers ces individus peut être compréhensible dans un certain sens.

Mais pourquoi oublie-t-il que l'on trouve ce type de personne de partout, pourquoi oublie-t-il que faire partie des dominés ne laisse pas toujours le choix, que la cause n'est pas toujours dû à la nature de l'individu, mais aussi à des facteurs déterministes qui empêchent. Pourquoi n'évoque-t-il pas le fait que de se sentir fort face à un dominé parce que l'on en a les moyens par un statut de dominant n'a rien de courageux et serait même plutôt lâche ? Pourquoi ne rejette-t-il pas aussi une part de la faute chez ceux qui utilisent une domination abusive plutôt que de blâmer ceux qui la subissent ? Est-ce seulement de la provocation de la part de Nietzche, cherche-t-il à nous faire réagir ? Il est vrai que Nietzche aime provoquer.

Et donc, de ce rapport de force injustement maintenue par une coercition abusive, il n'est pas étonnant que naissent des ressentiments et une volonté d'opposition et de renversement. Mais si cette volonté est suicidaire, au-delà de certaines révoltes effectives qui ont permis une amélioration, il semble normal de chercher des moyens détournés pour y arriver.

[27] On notera toutefois que l'idée en elle-même peut entraîner des formes de violence (ex : les idées qui justifient le racisme)

Aujourd'hui on parlerait de solution politique et démocratique, solution dont les esclaves ne pouvaient pas jouir, la chose étant réservé aux dominants dans les sociétés antiques de Rome ou de Grèce. Et face à cette situation qui a dû entraîner une frustration certaine, il n'est donc pas anormal de s'être totalement opposé sur les valeurs à un niveau intellectuel, de ne pas avoir su raison garder. Le manque de caractère que l'on pourrait attribuer à ce type d'excès lié à un ressentiment non-maîtrisé est donc compréhensible étant donné la situation.

De plus, la force de caractère peut-elle aussi dépendre du contexte, du fait de faire partie d'un groupe de dominant ou de dominé ? Ne pas subir de coercition abusive qui empêche, avoir un réseau de connaissance permettant de gérer ses affaires au mieux, s'entendre dire dès la naissance que l'on est un « seigneur » et non un moins que rien ne facilite-t-il pas une affirmation de soi ? Les causes sont aussi déterministes chez les dominés, elles ne facilitent pas la confiance en soi mais tendrait à la casser contrairement aux dominants qui tendraient plutôt à la sublimer.

Mais cela résume aussi une certaine histoire du monde où des gens supposés supérieurs s'en prennent à des gens supposés inférieurs, non pas à cause d'une supériorité objective, même s'ils veulent la défendre à l'aide de nombreux sophismes (ex : ils n'agissent pas donc ils sont lâches, ils méritent leur sort), mais à cause d'un rapport de force avantageux.

Peut-être faut-il y voir une aspiration à se croire humain, à essayer de se justifier sur des critères moraux, cognitifs, qui font le propre de l'homme, alors que la réalité est que cette supériorité ne se justifie que par une possibilité de force coercitive supérieure. Ce n'est donc plus le caractère qui fait cette force dans pareil cas, mais les moyens à disposition.

Il est en effet bien plus facile pour un homme de 100kg de faire preuve de courage face à un homme de 50kg que le contraire. Donc nul besoin d'aller chercher une quelconque supériorité intrinsèque des uns sur les autres étant donné le contexte, juste une histoire de rapport de force avantageux qui permet l'affirmation.

Donc si Nietzsche a raison dans sa description du fort et du faible, il a tort d'associer le fort à un groupe, un peuple ou encore une race. Ou encore de faire l'inverse avec le faible. Lorsqu'il glorifie les Viking, les Goths, qu'il les voit nobles et conquérants, est-ce qu'il n'idéalise pas trop sa vision du fort ?

En effet, dans un groupe d'homme qui agiront en conquérant, combien d'hommes sont-ils réellement des fort Nietzschéens. Combien ne sont-ils pas plutôt des faibles Nietzschéens qui se servent de l'aura du fort et de la puissance du groupe ? Combien peut-on réellement qualifier de noble ? Car l'on sait qu'il est toujours plus facile de faire le « fou » lorsque l'on est à plusieurs, lorsque l'on est en position de force.

Mais seul, combien en sont capables ? Seul, combien sont capables de réellement représenter cet idéal Nietzschéen du fort ? Seul, combien perdront leur belle confiance que leur confère le groupe et une position de force avantageuse ? Seul, combien perdront courage face à un seul de même force, face à un seul plus fort, face à un groupe ? S'attaquer à un agneau pour un loup ne nécessite pas de courage, s'attaquer à un lion beaucoup plus, mais combien de ces loups Nietzschéens en seraient capables ?

Bien peu au fond, et on pourra les retrouver au sein de n'importe quel groupe, peuple, ou autre. Et chaque peuple et groupe aura des individus qui tendront plus ou moins vers l'idéal Nietzschéen qui ne correspond au fond qu'à un type de caractère parmi tant d'autres. Avec ses qualités et ses défauts, mais qui, il faut le reconnaître, ne manque pas de panache.

Nietzsche reproche également le fait de garder un ressentiment. Il a raison sur ce point, cela peut démontrer une faiblesse de caractère. En revanche comment ne pas éprouver un ressentiment constant si l'injustice est présente de manière journalière ? Le fait de ne pas oublier ne provient plus de la nature de la personne, mais bien d'événements extérieurs qui viennent la lui rappeler. Là non plus le point ne devrait pas être confondu, et l'on peut comprendre que les classes privilégiées auront moins à subir ce genre d'injustice journalière contrairement aux dominés qui seront bien plus susceptibles de subir des dominations journalières sous toutes leurs formes.

Bien sûr cela collera difficilement avec la vision de l'incapable par nature qui cherche sans cesse à justifier son incapacité en rejetant la faute sur les autres comme le dénonce Nietzsche, mais l'on vient de voir que ce n'était qu'un type de caractère parmi tant d'autres, et qu'un type de caractère peut se retrouver partout, dans tous les groupes et classes sociales. Et n'oublions pas que les expériences montrent que nous tendons à voir chez celui qui échoue des causes propres à la personne en oubliant les facteurs déterministes qui ont pu y jouer un rôle (biais d'attribution).

Mais on peut aussi se demander pourquoi le ressentiment est essentiellement vu comme quelque chose de négatif. On peut être d'accord sur le fait que cela peut entraîner des envies de revanches sous toutes leur forme, de l'hypocrisie dans des idées affichées (une envie-légitime d'égalité pour masquer une envie-vulgaire de dépossession par exemple), une violence potentielle et injuste (nombre de massacres par des individus arrivés au pouvoir viennent de ces ressentiments, Hitler, Robespierre, Marat, etc. (Onfray 2017)), aucun doute là-dessus.

Mais que dire de ceux qui se servent d'un rapport de force à leur avantage pour créer du ressentiment sur l'autre. D'autant plus que bien souvent ce rapport de force comme le rang et le statut ne proviennent que d'une naissance. De plus, et si l'homme de ressentiment est un danger, alors pourquoi participer à la création de ces ressentiments ? Le créateur de ressentiment n'est-il pas lui aussi un danger si ses actions sont illégitimes et entraînent des tensions, s'il crée l'homme du ressentiment, s'il est créateur du danger ? Ne peut-on pas y voir un certain lien de causalité ?

Enfin, le ressentiment peut aussi apporter des prises de conscience sincères. Qui mieux qu'une personne qui a vécu des situations lui faisant prendre conscience d'injustices flagrantes pourra aspirer à la justice, il y a comme une empathie qui peut se faire sur cette problématique. Et la justice est bien une pièce maîtresse de Rawls dans le but de construire une société juste. Ce ressentiment devient donc utile et nécessaire à ce type de prise de conscience qui pourra tendre à vouloir améliorer les choses au sein d'un corps social. Et nous avons vu lors du chapitre sur l'envie, que le ressentiment peut aussi déboucher sur l'innovation sous toutes ces formes.

Conclusion

Alors comment nier la volonté de puissance dont parle Nietzsche ? On peut effectivement la voir dans tout ce qui est vivant, cette volonté de s'affirmer, de vivre, de survivre même aux détriments des autres. Mais qu'en est-il de cette volonté de puissance face à une coercition qui l'empêche de s'exprimer ? Et qu'en est-il de cette volonté de puissance face aux nécessités de la vie en société ?

La brutalité qui peut venir d'une telle volonté est-elle compatible avec la vie en société ? Ou encore, et comme tous types de force, n'avons-nous pas intérêt à canaliser cette force pour en faire quelque chose de positif et légitime, comme pour de la légitime défense ? Mais revenons aux normes sociales.

Nietzche voit donc l'opposition aux normes comme venant de la nature même de ceux qui s'y opposent. Nous pensons au contraire que la chose est plus générale, qu'elle découle de nos instincts groupaux qui nous mettent en opposition avec des groupes antagonistes, comme de la nature du groupe.

Mais Nietzche décrit des caractéristiques que l'on peut retrouver chez tout un chacun, à un peuple ou un groupe en particulier. Il peut bien sûr y avoir un rapport avec la nature ou la culture des dominés pour reprendre son exemple, mais il décrit aussi ce que l'on pourrait appeler une généalogie des normes sociales d'un groupe, il décrit leur naissance qui vient ici d'une opposition d'un groupe envers un autre groupe antagoniste, et ici avec un groupe dominant qui fait du tort par le biais d'une coercition abusive envers le groupe dominé. D'où certainement une forte négation des normes de ce groupe proportionnelle à l'opposition et aux griefs qui existent entre ces deux groupes. Et nous rajoutons que les normes en cours dans une société viennent des dominants, mais que de nouvelles normes peuvent surgir comme le décrit Nietzche et comme l'histoire nous l'a déjà montré.

En effet, les groupes qu'a étudié Nietzche sont les dominants et les dominés, soit deux groupes antagonistes. Il semble donc normal que les dominés s'opposent sur les normes du groupe dominant. Comme il est normal selon les théories sur les groupes, que le groupe dominé cherche à justifier ces attitudes et comportement ; il en est d'ailleurs de même avec les dominants.

Et nous voyons aussi ce type d'opposition sur l'échiquier politique. La droite s'oppose à la gauche, et de même entre les extrêmes de ces groupes antagoniste (extrême droite et extrême gauche).

Et ces groupes auront des idées contradictoires, par exemple sur l'immigration de nos jours. On peut aussi supposer qu'avec le temps les oppositions deviennent de plus en plus marquées jusqu'à ne plus pouvoir trouver de compromis, comme un renforcement des attitudes et des comportement liés à un repli identitaire. L'on ne peut être que pour ou contre, c'est un peu comme s'il n'y avait plus de juste milieu à trouver, comme si aucune bonne idée ne pouvait émaner du camp opposé, et camp opposé que l'on ne veut peut-être même plus écouter par principe, que l'on veut rejeter par principe.

On a pu le voir lors des émeutes de 68 en France où il était devenu interdit d'interdire pour faire face à des politiques jugés réactionnaires. En 1789 les idéaux aristocratiques s'évanouir pour laisser place au libéralisme et à l'idéal bourgeois. Tout ce qui était aristocratique devait périr. On était pour ou contre l'aristocratie et leurs idées. Durant le communisme en URSS tout ce qui était bourgeois devait périr, et dans le même temps aux USA (le groupe antagoniste de l'URSS durant la guerre froide) tout ce qui était communiste devait être « chassé » (la chasse aux sorcières). On était pour ou contre le communisme et ses idées. On est pour ou contre l'autre et ces idées. L'autre dit A, nous allons dire non-A. L'autre voit cela comme beau et cela nous donne du tort, nous allons le voir comme laid. Et au plus l'opposition est marqué, au plus l'autre ne peut qu'avoir tort sur tout, et au plus ces groupes pourront se radicaliser. Il semble donc logique que l'aboutissement de cette logique soit d'être le contraire de l'autre, mais en même temps l'autre ou plutôt le non-autre qui se ressemblent dans leur comportements et attitude. Nous sommes dans l'adolescence des idées.

Pourquoi parlons-nous d'adolescence des idées et d'être en même temps l'autre ? Nous voyons l'enfant comme suivant ses parents. Si les parents disent A, l'enfant fera A. Puis à l'adolescence il se rebelle, il fera non-A. En fait il continue de suivre (ce que nous appelons être l'autre), mais à l'envers, en s'opposant d'une manière extrême et s'enferme dans une vision binaire. Il devient le non-autre. A l'âge adulte il pourra choisir A, non-A, B ou encore C. Il sera lui, il choisit réellement et ne subit plus, il fait la part des choses et commence à aborder la complexité du monde qui est fait de nuances.

Mais où nous voulons aussi souligner qu'une fois de plus des actions illégitimes entraînent des réactions de résistance qui cette fois prendront une forme idéologique pour s'opposer par la négation aux idées des dominants. Mais aussi que cette domination abusive comme les tensions qui en découlent entraîne un manque certain de nuance et d'équilibre dans les idées qui se mettront en place. Mais aussi que la chose parait universelle entre groupe antagonistes sans y rajouter le facteur de domination.

Que nous allons passer d'un extrême à l'autre en lieu et place d'une juste mesure pourtant nécessaire. Car nous savons que rien n'est tout blanc ou tout noir. Qu'il y a souvent du vrai dans les deux camps et que cette logique d'opposition tend vers la radicalité tel le miroir inversé de la radicalité dominatrice, ou juste de la radicalité de l'autre, de la radicalité qui empêche le débat serein, donc la naissance de la bonne idée. On ne pense que pour être le contraire de l'autre sans trouver cette juste mesure nécessaire. Et de cette radicalisation des idées naissent les actions radicales, comme la subjectivité qui entraîne à son tour l'impossibilité de trouver la solution qui convient à la réalité en place. De cette adolescence des idées ne peut naître que des idées inadéquates qui guideront des actions non moins inadéquates. Nous y voyons aussi la naissance des actions radicales. Donc encore à cause de ces actions illégitimes. Car si ces « forts » n'avaient pas abuser de leur puissance alors ne seraient pas né cette « morale du bien et du mal » que dénonce Nietzsche. Il y a des liens de causalité que l'on ne peut ignorer. Mais toujours d'un point de vue plus universelle, et toujours sans ce facteur de domination abusive, à cause d'une radicalité réciproque qui s'est mise en place entre deux groupes antagonistes.

A un niveau politique, et après la sortie de cette adolescence des idées, cela peut se résumer par une arrivée des modérés après les extrêmes. Généralement après une guerre, qui représente un aboutissement extrême de nos oppositions, on entend souvent des « plus jamais ça », et les points de vue tendent à se modérer comme pour sortir d'une folie collective. Des fois la radicalité continue, le régime Stalinien en est un exemple, le régime de la terreur qui a suivit la révolution de 1789 en est un autre. Des fois on a du mal à sortir de cette adolescence qui entraîne la radicalité des idées et des actions qui en découlent. On a du mal à sortir de ce radicalisme qui s'est instauré sur la durée.

On notera donc que les groupes qui s'opposent peuvent être verticaux (relation hiérarchique), ou horizontaux (juste un antagonisme). Des études plus poussées seraient peut-être nécessaires pour voir les différentes variables en jeu et leurs conséquences sur ce phénomène lié à la naissance des idées les soutenants, comme cette rentrée dans un cercle vicieux de rejet et d'opposition qui oublie toute mesure pour n'être que la négation de l'autre, n'existe qu'en réaction à l'autre, sans être justement soi. Dans ce cas c'est l'idée qui ne s'affirme pas, elle n'est que non idée. Elle en est faible, elle n'existe pas, elle est vidée de toute substance, elle n'est que négation. Mais la réaction semble tellement humaine, tellement vue et trop revue.

En d'autres termes, nous tendons à montrer que les facteurs d'opposition entre groupes peuvent s'auto alimenter et former une sorte de cercle vicieux ou chacun va tendre à radicaliser ses idéaux pour ne plus voir le chemin vers une modération des façons de penser de tout un chacun. Que lors

d'un changement idéologique lié à une domination abusive nous risquons de passer d'un extrême à l'autre et ne plus voir ce qui pourrait être positif dans chacun des camps. Ou encore lorsqu'une radicalité s'est mise en place en place sur la durée entre deux groupes antagonistes d'une manière plus général. A cause des sentiments négatifs échangés nous ne voulons pas être l'autre, nous ne voulons pas lui faire plaisir en acceptant ses normes, nous voulons le rejeter lui et ces idées avant tout, nous voulons le rendre négatif. L'émotion prend le pas sur la raison. D'où la nécessité de structures adéquats permettant le débat démocratique, d'où la nécessité de contrer nos subjectivités cognitives et comportementales par une éducation adéquate pour permettre ce débat.

Un autre type de cercle vicieux, que l'on a évoqué lors de la discussion sur le principe de légitimité/liberté, serait un phénomène de circularité des normes sociales et croyances à l'intérieur d'un groupe qui tendrait vers la radicalité. Nous avons vu que bien souvent nous cherchons à justifier nos croyances, il est donc fort probable que lorsque des normes se mettent en place elles se calqueront sur cette justification de ces croyances. Cela entrainera le fait que le pouvoir coercitif des normes tendra à enfermer de plus en plus les individus à suivre ces normes, donc de ces croyances dont elles sont issus. Cette circularité ne nous aidera donc pas à sortir de ces croyances et quitter un mode subjectif, comme pourra tendre à radicaliser ces croyances.

En d'autres termes, un groupe d'individu croit A, il cherche à justifier A, des normes se mettent en place qui justifient A, les individus suivront donc la croyance A, participeront à justifier la croyance A, renforceront la croyance A et ainsi de suite. Là encore l'idée meurt, elle n'existe que pour se justifier d'être, mais n'est pas, elle ne se remet pas en question, elle ne renforce que sa justification, par l'individu qui l'énonce, par le groupe qui la suit, par la norme qui l'établie, par le groupe qui suit la norme, par l'individu qui suit le groupe, par l'individu qui justifie l'idée, par l'individu qui la fait mourir un peu plus. L'idée se justifie un peu plus d'être mais n'est toujours pas, elle se teinte d'un peu plus de subjectivité, s'enferme un peu plus, s'étouffe un peu plus, s'extrémise un peu plus, meurt un peu plus, mais n'est toujours pas, elle devient encore moins. Et ainsi de suite. D'où la nécessité d'éclater ces bulles groupales, pour que l'idée vive, s'exprime et s'affirme enfin.

Et ce dernier phénomène de radicalisation intrinsèque à un groupe va se radicaliser davantage en cas d'opposition avec un groupe antagoniste. Ce qui renforce d'autant plus les nécessités énoncées.

Alors bien sûr, Nietzche interroge sur l'opposition entre « bon et mauvais » et « bien et mal », sur une hiérarchie des valeurs qui transcende selon lui « le bien du grand nombre et le bien du plus petit nombre » face à la création d'une « force supérieure », face à ces « deux points de vue d'évaluation absolument opposés ». Nous avons déjà évoqué une hiérarchie des valeurs, on en verra d'autres. Et nous ne pouvons qu'adhérer à certaines valeurs prônées par Nietzche comme le fait de pouvoir s'affirmer dans le but d'être nous-même, de ne pas aller contre notre nature. Comme sur les valeurs de noblesse donc découlent les principes d'honneur et de confiance/loyauté nécessaires à la résolution de nombreuses problématiques abordées. Alors une fois de plus nous avons envie de dire ni l'un ni l'autre, ou encore l'un et l'autre, du bon dans le « mal » et du mauvais dans le « bien ».

Enfin, il est important de noter que nombreuses furent les interprétations erronées de sa philosophie. Nietzsche a critiqué le racisme comme l'antisémitisme.

Alors Nietzsche parle aussi de cette force supérieure à un niveau individuel, dans le but de l'affirmation de soi, de se réaliser. Que des normes/règles/cultures peuvent aussi empêcher cette affirmation, que l'individu devrait s'en affranchir le cas échéant. Là encore nous ne pouvons qu'adhérer, c'était aussi un des sujets de notre discussion lors du processus de remise en question

sur les différentes voies de pression sociale. Que les normes et règles devraient permettre cette affirmation sans quoi nous aboutissons effectivement à de l'hypocrisie, du non être, mais aussi à des coercitions abusives.

Que dans un sens cela nécessite effectivement une certaine hiérarchie des valeurs pour permettre cette affirmation. Et de cette hiérarchie des valeurs surgira un autre type de force supérieure qui n'est pas incompatible avec celle dont parle Nietzche. Qui va même tendre à la sublimer au sein d'une interaction réciproque. Entre l'intérieur et l'extérieur, et inversement.

Nous voyons surgir cette force supérieure par le biais de l'Unité qui transcende et réuni « le bien du grand nombre et le bien du plus petit nombre », qui transcende et réuni l'ensemble des individus et groupes sociaux d'une société au sein de leurs différences, de l'affirmation et du respect de chacun. L'Unité qui met fin à ces oppositions qui entrainent la gêne mutuelle et permanente, la faiblesse, le frein à l'affirmation.

Et faisons bien attention, car il ne faut pas s'y méprendre, le point est important. L'Unité n'a rien à voir avec l'uniformité. L'Univers exprime et réuni une multitude de différences qu'il tient en équilibre. Une multitude de forces qui s'opposent, s'annulent et se complètent. L'Univers est la réalité même des choses. L'Univers est l'Ordre, il est l'Unité. L'Ordre Naturel des choses. Il est légitime par nature, on ne peut aller contre ; on ne peut que s'y adapter, le comprendre et suivre ses règles. Il est. Ainsi en est la nature humaine.

Dieu est mort !? Que l'Univers soit.

Et point de philosophie new age ici. La philosophie est pragmatique. L'ingénieur de la NASA a besoin d'appliquer les lois de l'Univers pour que la fusée décolle.

L'Univers est la force créatrice. L'humanité hérite de ses spécificités. La multitude des forces et particules quantiques qui sous-tendent l'énergie, la matière, la physique, la biologie, l'organisme, le végétal, l'animal ; l'humain. Sa multitude de caractères, de cultures, de civilisations qui s'affrontent, s'entendent et se complètent.

L'affirmation, l'être, bien sûr. Et sans affirmation, sans être, il ne peut n'y avoir que violence. Nous le verrons encore dans la partie sur l'obtention des besoins primaires qui permettent justement d'être.

Conclusion sur les normes sociales

Nous avons donc commencé par voir dans cette partie ce que sont les normes sociales et l'influence qu'elles peuvent avoir. Mais aussi que cette influence pouvait être relative à la cohérence des facteurs externes qui tendront à les rendre plus ou moins suivies (ex : suivie ou non par ses pairs et les modèles, infrastructure facilitant leur mise en œuvre, circonstances, etc.), mais aussi internes si par exemple ces normes allaient trop à l'encontre de la nature humaine.

Nous avons également vu que les normes étaient comme des lois implicites, et que chaque membre d'un groupe allait avoir tendance à faire respecter ces lois implicites. Mais aussi que les individus les suivaient dans le but d'être valorisés par leurs groupes.

L'idée est donc de se servir de ces normes dans le but de réduire les phénomènes de propagation du virus de la violence en prenant la voie de l'égo+, mais aussi de réduire les incompréhensions mutuelles entre individus et groupes antagonistes qui tendent à alimenter cette violence, et dans le but de résoudre au mieux nos conflits de différence et d'intérêt. Que cela pourrait aussi avoir pour conséquence une réduction du besoin de coercition et de contrôle en général, donc plus de liberté au final.

Nous avons ensuite étudié plusieurs concepts sous l'angle des normes sociales dans le but de déterminer quelles normes pourraient aller dans le sens de réduction des phénomènes de production de violence, ou au contraire ce qui pourrait les exacerber. Comme ce qui pourrait justifier ou non la mise en place de ces normes. Le premier constat est qu'aller contre la nature humaine serait en lui-même un facteur de production de violence.

Nous avons donc commencé par le processus de remise en question où nous avons vu que pour l'instant nos normes ne semblaient pas le faciliter. Pourtant ce concept a son importance dans le sens où il permettrait de faciliter la gestion de nos biais cognitifs, donc d'être plus en phase avec les réalités objectives, diminuer les phénomènes de rejet de ce qui est différent de nous, et réduire les phénomènes de malentendus. Enfin que ce type de processus ne contrarier pas la nature humaine sur le fond, et aux vues des avantages qu'il apporte tant d'un point de vue individuel que collectif. Toutefois nous avons soulevé une problématique du « perdre la face », comme tenter d'y apporter une solution tant sur une base normative lié à un changement de paradigme, que sur un principe théorique de déresponsabilisation/responsabilisation permettant de garder la « tête haute ».

Nous avons dans ce chapitre fait une première approche du principe sécuritaire qui découle de l'étude des phénomènes de production de violence. Nous avons vu deux voies possibles en ce qui concerne une pression sociale. Nous avons conclu par une pression sociale privilégiant les principes de légitimité et de liberté subordonnant le principe coercitif au sein d'une hiérarchie des valeurs et dans le but de garantir à la fois les libertés individuelles et l'intérêt général.

Nous avons ensuite étudié le dilemme du prisonnier qui montre qu'à l'inverse de la théorie économique standard l'être humain n'est pas foncièrement égoïste, qu'il peut même être coopérant, faire confiance et être loyal en fonction du contexte. Que des normes valorisant la coopération aidaient à résoudre ce dilemme. Mais aussi que des normes valorisant l'honnêteté et la loyauté pouvaient également participer à résoudre ce dilemme et les différentes problématiques qu'il implique dans la vie réelle.

Nous avons aussi discuté de la sélection naturelle et de la survie de l'espèce qui lui est associé. Survie de l'espèce qui selon Darwin a besoin de dépasser nos instincts pour se concentrer sur le développement du sens des valeurs et du lien sociale, ce qui inclus nos normes. Mais aussi que la loi du plus fort était toute relative, et que c'est bien par un suivi des normes en cours que nous allons obtenir rang et statut au sein du corps sociale. En d'autres termes, les normes ont une influence sur notre manière d'obtenir statut et rang social, et ces moyens d'obtention tendront ou non vers la production de violence et de survie de notre espèce. Mais aussi que certains de nos mécanisme individuels et sociaux qui découlait des temps anciens n'étaient peut-être plus adaptés au temp présent.

Ensuite nous avons étudier l'esprit de compétition qui est un concept susceptible d'être dual. Qu'il peut être négatif ou positif en fonction de la manière de le mettre en œuvre. Nous avons vu le concept d'émulation qui consiste à se dépasser soi-même au lieu de vouloir être le numéro un et gagner à tout prix, de voir l'autre comme un partenaire plutôt qu'un concurrent pour y arriver. Concept qui permettrait de réduire les phénomènes de production de violence, comme combine les avantages d'un esprit de compétition visant à être numéro un sans en avoir les inconvénients. Donc d'avoir une société plus forte et compétitive justement.

Puis nous avons vu quelles étaient les autorités de type maternalistes et parternalistes, quelles étaient leur influence sur l'individu d'un point de vue psychopathologique pour conclure à un besoin d'équilibre entre ces deux types d'autorité. Une fois de plus le choix n'est pas A ou B, mais bien A et B en fonction de leur mise en œuvre qui entraîne à la fois le permissif et l'interdiction au sein d'une optique de responsabilité et dans un but d'épanouissement.

Nous avons enfin terminé par l'étude de la généalogie de la morale de Nietzche dans le but de montrer comment peuvent naître de nouvelles valeurs, mais aussi comment deux groupes antagonistes pouvait rentrer dans un cercle vicieux qui pousse à l'extrême leur antagonisme alimenté par un état émotionnel négatif, comment peuvent avoir lieu des batailles idéologiques, et comment nous pouvons dériver vers les extrêmes et un non dialogue implicite pourtant nécessaire à toute vie démocratique. Mais aussi comment une action illégitime allait tendre à radicaliser l'ensemble, et comme nous l'avions évoqué lors de la discussion sur le processus de remise en question. Mais cette fois sous un angle plus philosophique.

Puis nous avons vu pourquoi et comment nous pouvions passer d'un extrême à l'autre sur le plan des idées. Nous avons également vu pourquoi et comment une croyance pouvait créer des normes, et ces normes continuer à alimenter ces croyances jusqu'à la radicalité par effet de conformisme. Donc qu'il peut être difficile de sortir d'une subjectivité et d'une radicalité qui découlent de ces faits, mais qu'un processus de remise en question, d'éclatement de bulle groupale et de débat contradictoire permettrait de résoudre ces problématiques dans le but de tendre vers plus d'objectivité et de juste mesure. Nous avons enfin conclu à la nécessité de l'affirmation de l'être au sein d'une Unité et dans le respect de la diversité et qui complète l'application des principes de légitimité/liberté.

A partir de là nous pouvons dégager quelques normes qui seraient susceptible de nous aider à abaisser fortement les phénomènes de production de violence et de subjectivité qui lui sont liés, donc faciliter la résolution de nos conflits de différence et d'intérêt. Et normes qui nécessitent un ensemble cohérent dans le but d'être suivie naturellement.

Donc par le biais d'au moins valoriser les remises en question, la contradiction, la coopération, la loyauté, l'honnêteté, l'émulation, l'Unité au travers du respect de la diversité de chacun. Donc la tolérance tant que l'autre ne nous nuit pas. Que l'Unité n'est pas l'uniformité. Enfin, que les principes de légitimité et de liberté qui subordonnent la coercition seront la clef de voûte permettant de tenir l'ensemble en équilibre.

En ce qui concerne la tolérance, la mise en place d'une norme qui stipule de ne pas dévaloriser quelque chose tant qu'elle ne nuit pas à un individu ou à l'intérêt général devrait aider. C'est aussi en accord avec le respect des libertés individuelles qui permet à chacun d'être. Et comme on est tous différents, on aura tous intérêt à défendre cette norme pour nous défendre face à tout type de dévalorisation illégitime et dans le respect des critères précités, comme aux vues de ce que l'on a discuté lors du chapitre sur le conflit de différence et qui définit ce que l'on nomme tolérance. De plus cette norme est de portée générale, donc évite d'avoir une norme pour chaque cas.

Nous avons vu que c'est par le biais de l'éducation, l'exemplarité de nos modèles, la communication de masse que nous pouvions mettre en place ces normes à l'intérieur d'un tout cohérent. De plus les normes que nous évoquons ne contrarient en rien la nature humaine étant donné que nous avons vu que l'être humain pouvait aller naturellement vers ces types de normes. Elles n'ont rien non plus de liberticide, d'autant plus si on les compare à d'autres normes, au contraire, en minimisant les phénomènes de violence nous avons vu qu'il y aura un moindre besoin de coercition et de contrôle au sein d'une société, donc plus de liberté. Enfin ces normes ne sont pas nombreuses non plus, et permettraient de réduire les phénomènes de production de violence au sein d'un ensemble cohérent.

Et nous avons aussi dit qu'une éducation doit au moins favoriser un PRQ, accepter un principe de contradiction, une prise de conscience sur nos biais individuels et groupaux et leurs conséquences. Que cette éducation doit aussi favoriser le droit à l'erreur, donc que nous ne sommes pas parfait, que nous pouvons nous tromper, donc être contredit. Que cette contradiction n'est pas néfaste mais nous aide à nous améliorer.

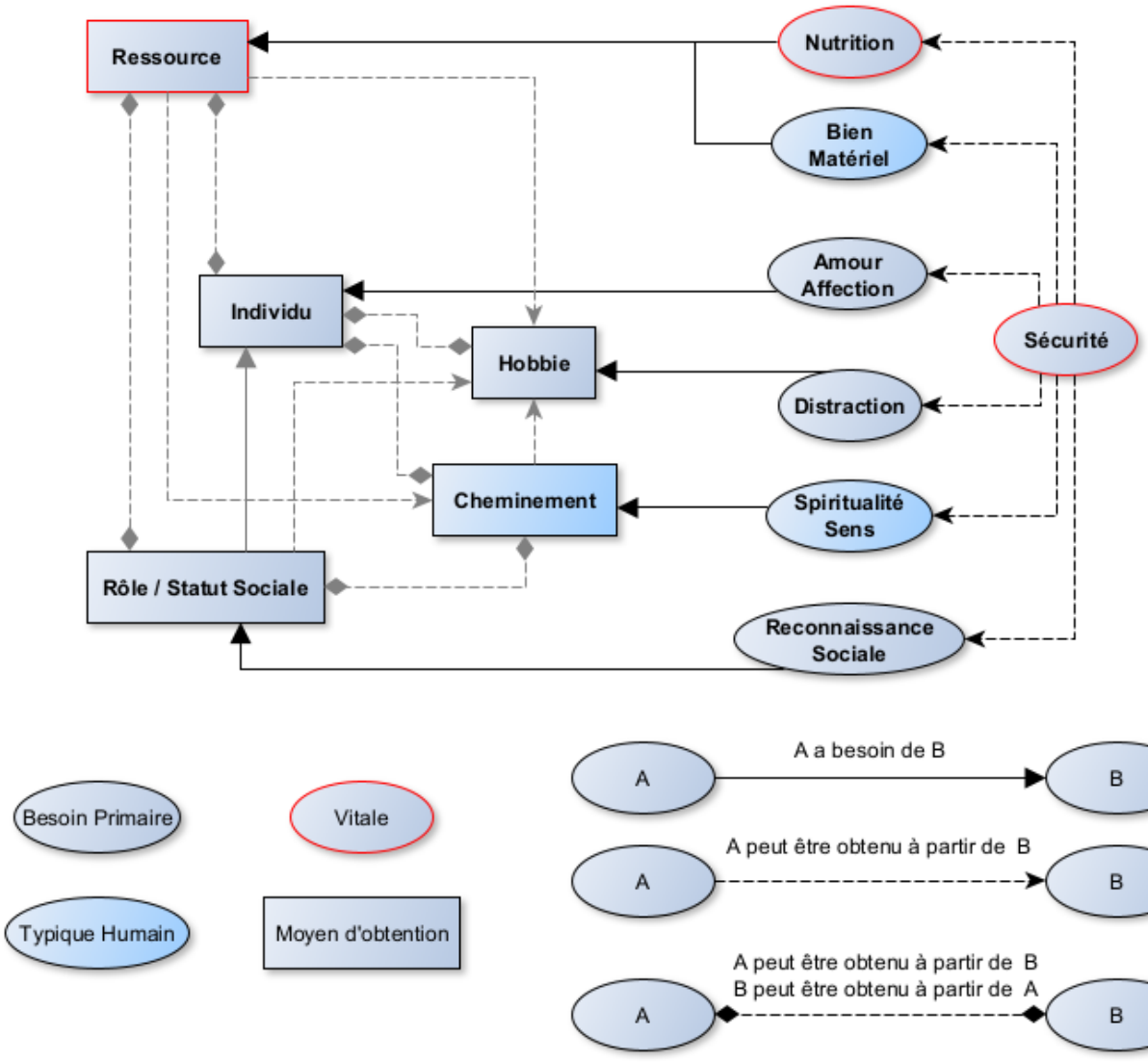
Ces quelques normes pourraient aussi servir de base pour tenter d'évaluer si une société tend ou non vers la production de phénomènes de violence. En d'autres termes, une société valorise-t-elle ce type de normes ou non ? Mais aussi est-ce que d'autres normes ou facteurs extérieurs allaient entraîner un manque de cohérence dans l'application de ces normes ? Et enfin, est-ce qu'un processus éducatif prend en compte le fait de contrer nos différents biais subjectifs ? La réponse à ces questions pourrait déjà servir d'indicateur pour savoir si une société aura ou non tendance à être productrice de phénomènes de violence.

Enfin, nous rajoutons que rien ne peut être parfait et que nous parlons de tendance à aller vers une voie ou non. En revanche nous pouvons choisir de tendre vers ce type de normes dans le but de réduire les phénomènes de production de violence plutôt que valoriser leurs contraires. Nous aurons donc plus de chance de survie si l'on se place sous un angle évolutionniste. Et enfin nous n'oublions pas que toute société a des normes sociales qui nous influencent, que leurs conséquences se devrait d'être discutées au sein d'un principe démocratique. Alors continuons notre étude par le biais de considération socio-politiques ; qui abordera ce principe démocratique, mais pas que.

Quatrième Partie : Considérations socio-politiques

De l’obtention des besoins primaires

Nous commencerons donc cette partie socio-politique par une étude des besoins primaires et de leur obtention. Nous verrons à l’aide d’un graphique ce que nous appelons besoins primaires, comment nous pouvons les obtenir et tenterons de montrer pourquoi une société devrait se recentrer sur l’humain pour cette obtention, mais aussi pourquoi une société devrait se recentrer sur l’humain tout court.



- L'obtention des besoins primaires contribue au bien être
- La pondération du désir d'obtention (ou non) de chaque besoin dépend de la personne, des facteurs sociaux et environnementaux
- Les moyens d'obtenir un besoin (via parcours fléché) et la manière de l'obtenir (utilisation du parcours fléché et/ou d'une subdivision d'un moyen d'obtention) dépendent de la personne, des facteurs sociaux et environnementaux
- L'obtention dépend des compétences de la personne et de la disponibilité d'une manière d'obtention en adéquation avec ces mêmes compétences
- La disponibilité d'une manière d'obtention dépend des facteurs sociaux et environnementaux de la personne
- Le degré de pénibilité d'une manière d'obtention et son résultat influencent le bien être

Lorsque nous disons que la pondération du désir d'obtention (ou non) de chaque besoin dépend de la personne, des facteurs sociaux et environnementaux, nous entendons par là d'une part qu'un individu voudra un ou des besoins primaires plus que d'autres en fonction de ses désirs, et d'autre part que ses désirs pourront aussi être influencés par son environnement et sa peronnalité.

Influencés par son environnement si la pression sociale qu'il subit valorise un type de bien plus que d'autres, et enfin si son environnement lui met à disposition ou non certains de ces besoins primaires.

Par exemple un individu pourra être plus attiré par les biens matériels qu'un cheminement spirituel, comme avoir au sein de son environnement une pression sociale qui favorise l'obtention de biens matériel et qui va donc tendre à influencer l'individu à les obtenir avant d'autres. Ou encore si son environnement facilite plus l'obtention de bien matériel que spirituel.

Enfin ce désir d'obtention pourra aussi venir de ce qu'il a déjà obtenu, ou encore de ce qui lui a manqué. Par exemple s'il a déjà comblé ses désirs d'obtention de biens matériels il pourra désirer un cheminement spirituel. A contrario si une personne a connu des épisodes de faim ou de manque matériel, il aura plus tendance à accorder d'importance à ces besoins primaires.

De plus, nous ne voyons pas de hiérarchie absolue vis-à-vis de l'obtention de besoin primaire, et même si certains sont vitaux.

Lorsque nous disons que les moyens d'obtenir un besoin et la manière de l'obtenir dépendent de la personne, des facteurs sociaux et environnementaux, nous entendons donc par-là que c'est aussi en fonction des compétences de la personne, de la facilité ou non d'obtenir ces biens en rapport avec son environnement qui les mettra ou non à sa disposition, comme des normes et de la pression sociale de son milieu que ces besoins primaires seront obtenus. Et en ce qui concerne les moyens de l'obtenir ce schéma montre que l'on peut obtenir un besoin primaire de manière direct ou indirect. Nous développerons ce point bientôt.

Enfin la manière d'obtention peut aussi venir de son environnement dans la mesure où si la personne a grandi dans des quartiers pauvres elle n'aura peut-être pas les mêmes manières d'obtention qu'un individu qui a grandi dans des quartiers riches. Et nous entendons par manière d'obtention la façon dont elle obtiendra ces biens.

Par exemple un individu qui a grandi en campagne dans le milieu de la chasse pourra obtenir de la viande de cette manière, chose que ne pourra pas faire une personne qui a grandi en ville. De la même façon, un individu né dans des quartiers pauvres aura peut-être plus de facilités par ses réseaux de connaissance d'avoir accès à un marché noir qu'un individu qui a grandi dans des quartiers riches.

Nous faisons la différence ici entre la manière d'obtenir et le moyen d'obtention qui est dans ce schéma représenté par ce qui peut donner un besoin primaire de manière général.

Par exemple, un hobby sera un moyen d'obtenir une distraction, et la chasse pourra être la manière d'obtenir cette distraction. Et au travers de cette distraction un individu pourra aussi obtenir de la nourriture par le biais du moyen d'obtention « ressource », donc ici ce que nous appelons une

subdivision d'un moyen d'obtention, donc ici d'une manière indirecte (obtention d'une « ressource » par le biais d'un « hobby »).

En d'autres termes, le moyen d'obtention est un concept abstrait et général (hobby), et la manière d'obtention est un concept concret et particulier (chasse).

Nous prenons aussi en compte la notion de capabilité tel que défini par Amartya Sen (1992), c'est-à-dire le fait de pouvoir ou non faire une chose. Tout le monde a en effet la liberté d'acheter une voiture de luxe, mais combien ont dans les faits l'argent nécessaire à cette obtention. Sen fait donc la différence entre la liberté de faire quelque chose, et la réalité concrète de pouvoir le faire ou non.

En d'autres termes, Sen tend à montrer que la liberté de faire quelque chose n'implique pas que dans les faits un individu pourra jouir de cette liberté. Ce qui revient dans ce cas à une non liberté dans les faits pour cet individu. Il ne sera donc pas capable d'obtenir cette liberté.

Et l'environnement comme les capacités d'un individu influenceront la possibilité de faire ou non, donc d'avoir une liberté réelle. Une société devrait donc se soucier de cette capabilité qui est en rapport direct avec des inégalités sur la liberté de faire, comme le bien être des individus. Et bien être des individus en relation avec la pénibilité d'obtenir un besoin primaire, donc de sa facilité d'obtention. Et bien être des individus en relation avec la production de phénomène de violence. Un individu qui n'est pas satisfait tendra à développer des sentiments négatifs avec les conséquences que l'on a étudié.

Nous pensons que le reste du schéma découle de ce que nous venons d'écrire et ne mérite pas plus d'explications. Nous allons maintenant discuter du schéma en lui-même.

Nous avons relié la « sécurité » à l'ensemble des besoins primaires. Nous voyons cette sécurité comme pouvant être effective ou donner ce sentiment de sécurité. Et en fonction des individus qui y accorderont plus ou moins d'importance, d'où cette ligne en pointillé qui symbolise une possibilité. Ainsi un individu pourra se sentir en sécurité en compagnie de l'être aimé, et un autre par la possession de bien matériel. Rien n'est non plus exclusif.

Nous avons défini la « sécurité » et la « nutrition » comme étant des besoins vitaux. En effet, sans sécurité effective et/ou sans nutrition nous pouvons mourir. Nous voyons également les « biens matériels » et les besoins spirituels comme typiquement humain. Nous n'avons pas mis les besoins « amour/affection » dans ce cas en raison des nombreux signes de relation affective que l'on peut trouver chez certains primates et autres animaux.

Ce schéma montre également comment nous pouvons obtenir des besoins primaires, et nous pouvons le faire de manière direct ou indirect.

Indirect comme avec l'exemple de la chasse qui est un hobby et qui permet d'obtenir des ressources alimentaires. Un moyen direct serait dans nos sociétés de payer cette ressource.

Un hobby peut également permettre de créer des liens avec des personnes, comme des personnes peuvent nous initier à un hobby. Nous avons donc mis une ligne d'obtention réciproque entre « hobby » et « individu ».

A partir d'un hobby nous pouvons aussi obtenir un « rôle / statut social ». Par exemple le meilleur chasseur du groupe obtiendra une certaine reconnaissance sociale de son groupe. Un cheminement peut également permettre d'obtenir un statut social, comme un prêtre par exemple.

De la même façon un rôle ou un statut social peuvent déboucher vers un cheminement en nous interrogeant sur notre rôle et statut par exemple si l'on est en quête de sens.

Un cheminement peut également nous procurer des ressources si nous en faisons un métier, ou encore dans le cas de l'ascète qui se voit offrir de la nourriture, ou encore d'un chef spirituel qui se voit offrir des ressources par ses adeptes.

Un cheminement peut également nous permettre de rencontrer des individus, de la même façon qu'un individu peut nous entraîner vers un cheminement spirituel, ou encore combler notre besoin primaire lié à l'amour et l'affection.

Un statut social a également besoin d'individu pour exister, d'où cette flèche de besoin ou encore de nécessité.

Un statut social peut nous fournir des ressources (ex : une star à qui l'on va offrir nombre de services gratuits par le biais du « star système »), et des ressources peuvent aussi donner un statut social (une personne fortunée aura plus de statut social qu'une personne défavorisé).

Un individu peut nous fournir des ressources (coopération, don, etc.), et avoir des ressources peut nous faire rencontrer des individus (ex : club de millionnaire, personne intéressé, demande de donation associative, etc.).

Et bien sûr un hobby (sportif professionnel), un cheminement (prêtre) ou des individus (réseau/piston) peuvent nous permettre de trouver un métier et/ou un travail.

Enfin, ce que l'on voit sur ce graphique est que l'individu a une place centrale pour obtenir des ressources de manière indirect. Nous précisons aussi que nous n'avons pas construit ce graphique dans le but de placer l'individu au centre de cette obtention, mais qu'il est apparu naturellement que l'individu se retrouve au centre de ce schéma.

Seuls les ressources possèdent le même nombre et type de lien à une exceptions près. Il y a en effet un lien de nécessité, mais aussi plus de lien de réciprocité vers l'individu que vers les ressources. Mais nous pensons qu'une société aurait tout intérêt à se recentrer sur l'humain plutôt que sur les ressources comme c'est le cas actuellement. Nous discuterons maintenant ce point.

Pourquoi une société devrait être centrée sur l'humain

Qu'est-ce que l'on entend par une société centrée sur l'humain ? C'est d'abord une société qui place l'humain et les relations humaines au-dessus du matériel ou de tout autre valeur. Donc qui considère l'humain comme une fin en soi. Et la chose parait d'autant plus pertinente que l'on a vue que les principes de bienveillance et de liberté qui ont un lien étroit avec les problématiques sécuritaires, sont aussi reliés aux relations humaines. Nous allons encore voir ce lien lors de cette discussion.

On peut donc voir dans l'essai sur le don de Marcel Mauss à propos de certaines sociétés traditionnelles que l'échange de nourriture et de biens matériels ne sont finalement qu'un moyen

d'entretenir des relations humaines. On entend donc ici bien matériel comme englobant aussi la nourriture. Dans ces sociétés le matériel n'est donc qu'un moyen, et l'humain une fin en soi. En d'autres termes, l'humain est supérieur au matériel. Cette hiérarchie des valeurs semble donc d'autant plus naturelle que le matériel n'est qu'un besoin primaire servant l'humain et non l'inverse.

Dans une société de type consumériste on tend à viser l'obtention de biens matériel, et l'humain ne devient plus qu'un moyen pour entretenir un commerce vendant des biens matériels. Les biens matériels deviennent alors une fin pour faire fonctionner la société.

La première interrogation va donc porter sur cette hiérarchie des valeurs. En d'autres termes, est-ce l'humain ou le matériel qui doit être considéré comme un moyen ? Ou encore est-ce l'humain ou le matériel qui doit être considéré comme une fin en soi ?

Notons tout d'abord que nous faisons une différence entre relation humaine et communauté. Si par exemple il fait consensus que les pays asiatiques sont de nature collectiviste, donc attachent de l'importance à la communauté, nous n'entendons pas ici les relations humaines sous cet angle. Mais comme l'humain et les relations humaines en elle-même. C'est aussi pourquoi dans cette interrogation nous parlons d'humain, mais nous y sous-entendons aussi les relations humaines qui en découlent, et en tant que valeur absolue, et non communautariste ou collectiviste. Et bien que ces notions ne soient pas exclusives non plus, mais pas nécessaires non plus.

Et d'autant plus que dans une logique collectiviste, le collectif prime sur l'individu. Et inversement dans une culture individualiste. Nous pensons, et en fonction de nos études et des conséquences constatées, qu'il y a un juste équilibre à trouver en ce sens. Et juste équilibre dans le sens où nous somme des individus qui vivons en société, donc qui réunissons ces deux caractéristiques qui sont l'individualité et le collectif. Et à un niveau général, si ce n'est universel, il apparait que lorsque deux notions rentrent en contradiction il se doit d'être trouvé un juste équilibre pour faire disparaitre ces contradictions et les problématiques qu'elles entraînent. Et d'autant plus que ces deux notions (individualité et collectif) n'ont pas de contradiction à valeur que l'on pourrait qualifier de fondamentale. Et d'autant plus qu'au sein d'une société peuvent aussi cohabiter librement des groupes sociaux qui ont une préférence pour les valeurs collectivistes, et d'autres pour des valeurs libertaires, et tant que chacun n'impose pas à l'autre son point de vue à moins d'un motif d'intérêt général qui transcenderait ces groupes. Maintenant que nous avons clarifier ce point, continuons.

Donc nous pensons que l'humain doit être considéré comme une fin en soi et non un moyen, donc être placé au-dessus du matériel qui n'est qu'un moyen qui doit servir l'humain et non l'inverse.

Le point de vue est déjà foncièrement égoïste, si ce n'est de bon sens. Si j'étais un bien matériel alors je placerai l'humain comme moyen. Mais je suis humain, donc je place le matériel comme moyen et me place comme fin en soi. C'est à lui de me servir et non l'inverse. Cette hiérarchie des valeurs se justifie déjà de cette manière.

D'un point de vue évolutionniste, doit-on assurer la survie de l'espèce humaine ou des biens matériels ? La réponse tombe sous le sens. Cette hiérarchie des valeurs se justifie aussi de cette manière.

Et entre humain ? La première approche sera absolue. Si je suis un moyen pour un autre individu en lieu et place d'une fin en soi, alors cela implique une valeur dans la relation qui sera moindre que si

l'individu me considère comme une fin en soi. Il y aura moins de profondeur et de valeur dans la relation.

Notons que les notions moyen/fin en soi ne sont pas non plus exclusives au sein d'une relation, l'un ne va pas forcément empêcher l'autre, ou encore les deux peuvent exister en même temps comme peuvent évoluer avec le temps. Mais la profondeur, comme la valeur de la relation, sera proportionnelle à la pondération entre moyen et fin en soi qui sera attribué à la relation par l'autre et réciproquement. Comme à la pondération de l'intérêt de la relation d'un point de vue plus général.

Nous continuerons la discussion sur ce type de relation plus tard.

Nous revenons maintenant à une société consumériste qui tend donc à placer le matériel comme fin en soi en lieu et place de l'humain. Nous avons dit que nous avions abouti à un système qui faisait que les biens matériels étaient devenus une fin en soi, et l'humain un moyen de faire fonctionner l'ensemble dans le but d'obtenir cette fin en soi. Que le matériel avait une valeur supérieure à l'humain. Comme le fait que l'humain avait une valeur au sein de cette société en fonction des biens qu'il possède.

Notre société tend effectivement à vendre des produits de consommation, et l'humain n'est devenu qu'un moyen pour les consommer. Nous sommes de fait une société matérialiste. L'économie de marché valorise la croissance et la consommation, la publicité et les médias valorisent l'achat de biens de consommation, le succès se mesure par les biens matériels que l'on possède, la pression sociale nous pousse également à posséder par le phénomène de l'envie.

En d'autres termes, notre société valorise les biens matériels en lieu et place des relations humaines.

Alors si nous ne critiquons pas le commerce en tant que tel, nous critiquons bien cette inversion des valeurs. Donc que le commerce se doit de servir l'humain et non l'inverse. De la même manière, la valeur d'un individu devrait être considéré à la plus-value qu'il apporte à la société, et non aux biens matériels qu'il possède, et bien que ces deux notions ne sont pas non plus exclusives. Une personne fortunée pourra en effet être dans la capacité d'apporter de la plus-value à un corps sociale contrairement à une personne défavorisée, et bien que la chose ne soit pas forcément toujours automatique.

L'article 1er de la déclaration des droits de l'homme à valeur constitutionnel ne dit d'ailleurs pas autre chose : « Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune ». Et cette utilité commune ne découle pas forcément des biens matériels qu'une personne possède. Sœur Thérèsa qui ne possédait pas grand-chose avait toutefois une « utilité commune » bien plus importante que beaucoup d'individus fortunés. Le cas est rare, mais d'autres personnes non médiatisées existent au sein de cette optique d'utilité commune sans forcément posséder une grande quantité de bien matériel.

Ensuite si l'on revient à notre schéma, nous avons vu que l'individu avait une place centrale. En d'autres termes, et si l'on se place dans une optique d'acquisition de bien matériel qu'est-ce que cela implique ?

Cela implique que selon notre schéma l'acquisition de bien matériel peut se faire directement par le biais de l'argent, ou indirectement par le biais de l'individu et par la réalisation comme l'obtention

de l'ensemble de nos besoins primaires. En d'autres termes c'est par les relations humaine en association avec la réalisation de nos besoins primaires que nous allons obtenir ces biens matériels en lieu et place de l'argent. Nous nous expliquons.

Premièrement nous avons dit que le bien être d'un individu allait dépendre de l'obtention des besoins primaires qui lui sont nécessaires. Et que de son bien être allait ou non découler des phénomènes de production de violence.

Deuxièmement nous avons dit que ne pas valoriser les relations humaines allait aussi entraîner des phénomènes de production de violence.

Troisièmement nous avons dit que l'obtention des biens matériels pouvait se faire par le biais des relations humaine et de l'obtention de nos besoins primaires.

Nous avons vu au travers de ce schéma que nous pouvions obtenir des ressources, des hobbies, un cheminement, et un statut social par le biais de l'individu. Donc que ces moyens d'obtention qui représentent respectivement les besoins primaires nutrition/bien matériels, amour/affection, distraction, spiritualité/sens et reconnaissance sociale qui sont tous reliés au besoin primaire de sécurité peuvent être satisfait par des individus, donc par des relations sociales. Donc l'ensemble de ces besoins primaires, incluant donc les biens matériels.

La chose tombe également sous le sens, c'est bien en cultivant un réseau social que nous aurons le plus de chance d'obtenir ce que nous avons besoin. Nous l'avons montré lors de la description de ce schéma.

Nous avons donc deux moyens d'obtenir ces biens matériels, soit directement par le biais de l'argent. Soit indirectement par le biais de relations sociales. De plus ces relations sociales permettent d'obtenir indirectement l'ensemble de nos besoins primaires.

En d'autres termes le bon sens voudrait que nous nous focalisions sur les relations humaines dans le but d'obtenir l'ensemble de nos besoins primaires, plutôt que sur l'argent qui est plus limité en ce qui concerne l'obtention de ces besoins primaires.

En effet, l'argent ne peut obtenir les besoins primaires amour/affection et spiritualité/sens. Donc au contraire des relations humaines qui permettent d'obtenir l'ensemble de ces besoins primaires

En conséquence, non seulement nous soulignons une inversion des valeurs qui tend à nous focaliser sur l'argent qui ne nous permet pas d'obtenir l'ensemble de nos besoins primaires, mais en plus cette focalisation nous fait oublier que c'est déjà par les relations humaines que nous allons pouvoir obtenir l'ensemble de nos besoins primaires.

Par conséquent, le bon sens voudrait que nous nous focalisions sur les relations humaines en lieu et place de l'argent pour assurer notre bien-être.

D'autant plus que ce tissu relationnel pourra se construire naturellement par affinité par le biais du désir d'obtention de nos besoins fondamentaux (principalement via les besoins affectifs, hobbies et cheminement). En d'autres termes, c'est peut-être d'abord en se faisant plaisir que nous aurons le plus de chances d'obtenir des biens matériels comme l'ensemble des besoins primaires qui nous sont nécessaires, ce qui pourrait donc représenter une bonne nouvelle pour la suite.

De plus nous avons vu la notion de libre association et ces effets positifs en général lors de la discussion sur le principe de légitimité/liberté.

Nous avons donc fini de justifier le fait de considérer l'humain comme une fin en soi, et donc supérieur au bien matériel qui ne doit rester qu'un moyen au sein d'une hiérarchie des valeurs.

Par conséquent une société se devrait de valoriser les relations humaines dans un sens général, mais aussi dans le but de faciliter la capacité des individus à obtenir les bien fondamentaux dont ils ont besoin.

D'ailleurs, faciliter la capacité des individus à obtenir les bien fondamentaux dont ils ont besoin c'est aussi prendre en considération la disparité des individus qui la compose. Chaque individu ayant des besoins spécifiques. Et cette disparité peut se comprendre tant en termes de type de personnalités, que de rang social.

En effet, le consensus veut qu'il existe différents types de personnalité qui auront donc différentes aspirations et priorités en ce qui concerne ce désir d'obtention. Par exemple un artiste aura une personnalité différente d'un homme d'affaire, donc des priorités différentes. De la même façon, un individu issu d'un milieu défavorisé pourra tendre à prioriser les biens matériels à la différence d'un individu issus d'un milieu aisé qui les aura déjà obtenus (pyramide de Maslow).

Prendre en compte cette disparité c'est aussi mettre en place des normes sociales qui ne dévalorisent pas la pondération de l'obtention d'un besoin primaire en particulier dans le but de respecter cette disparité.

Et par le biais du respect de cette disparité, on favorisera également par effet de bord le principe de tolérance qui nous aide à résoudre nos conflits de différence. En effet, nous avons vu lors des discussions sur les conflits de différence et lors de la conclusion des normes sociales qu'il était nécessaire de ne pas dévaloriser un choix tant qu'il n'est pas justifier objectivement et légitiment de le faire. Tout est lié.

Là encore c'est une critique implicite de trop valoriser les biens matériels qui ne profitent qu'à certains types d'individus, comme entraîne un certain déséquilibre dans l'obtention de ces besoins primaires par la stigmatisation implicite que cela entraîne envers les autres besoins primaires, envers les individus qui privilégient ces autres besoins primaires. Or une société est disparate et pluriel.

En effet, par le fait de trop valoriser les biens matériels nous ne valorisons au final qu'un type de besoin primaire (hors nourriture qui tombe sous le sens), ce qui entraîne donc ce déséquilibre dans la pondération de l'obtention de ces besoins primaires, comme du respect de la disparité des individus qui auront des aspirations différentes sur cette priorité à donner à l'obtention des différents types de besoins primaires à obtenir.

En fin de compte, la disparité des individus est une richesse qui peut être source de créativité, d'innovation et de progrès. En reconnaissant et en respectant ces différences, nous pouvons tendre à créer des environnements où les individus peuvent se sentir valorisés, respectés et encouragés à atteindre leurs aspirations. Nous rejoignons les idées « d'affirmation » et « d'être » évoquées lors de la discussion sur la généalogie de la morale.

C’est donc un motif d’intérêt général qui entraîne une utilité commune par la créativité, l'innovation et le progrès induit. Et intérêt qui ne nécessite pas de mettre en place des normes sociales sur tels ou tels types de besoins. Mais d’une part déplacer cette norme qui valorise les biens matériels vers les relations humaines. Et d’autre part de pas dévaloriser la priorité donnée à un besoin primaire en particulier. Donc une absence de norme en l’espèce, si ce n’est d’opérer un déplacement d’une norme dans le but de respecter une hiérarchie de valeur qui se justifie par les raisons précitées.

De plus, et si comme le prétend Arendt, il y a des caractères qui aiment être dominés, d’autres qui aiment dominer et enfin d’autres qui n’aiment ni obéir ni commander, alors une société devrait faciliter des structures tant verticales (hiérarchiques, pyramidales) qu’horizontales (absence de hiérarchie, libre association). On peut en effet penser dans cet exemple qu’une personnalité qui aime commander ou être commandée ne pourra donner son plein potentiel au sein d’une structure horizontale et inversement. Ce qui sera donc contreproductif pour une société si un de ces membres ne peut apporter son plein potentiel, comme problématique pour l’individu qui ne peut exprimer son caractère

Et encore problématique pour la société dans son ensemble si en ne pouvant exprimer pleinement son caractère cela entraîne des sentiments négatifs en lui-même qui pourront ressurgir à l’extérieur, donc produire des tensions potentiellement productrices de phénomène de violence et aux vues de ce que l’on a dit sur la création de sentiments négatifs lors du chapitre correspondant.

Ensuite ces différentes structures horizontal et vertical pourront être de différentes natures. Elles pourraient être de nature libertaire jusqu’à des natures collectivistes et en passant par toutes les nuances possibles et imaginables. L’important étant que ces structures ne se gênent pas les unes aux autres. Ne forcent pas les unes à adopter le mode de fonctionnement de l’autre. Ne gênent pas l’intérêt général. Donc que les relations humaines pourront également se construire et s’entretenir de cette façon. Et sans jugement de valeur sur le choix du mode de fonctionnement de chacun.

Nous soulignons donc ici l’importance de prendre en considération la disparité des individus d’un point de vue général, tant en ce qui concerne les plus valus induites par la libre expression des potentiels propres à chaque individu pour l’évolution d’une société, qu’en termes de production de phénomènes de violence et de libertés individuelles. C’est aussi une application du principe de légitimité/liberté.

Enfin, si nous revenons sur la discussion sur le fait qu’un individu utilise un autre individu comme un moyen.

Si nous avons vu cette problématique d’un point de vue absolu, il est indéniable que la chose existe et peut même représenter une normalité en ce qui concerne les relations humaines en général. Nous avons tous besoins les uns des autres dans le but d’atteindre différents objectifs.

Une fois de plus l’important est le consentement de chacun en toute connaissance de cause, et d’éviter les phénomènes de violence. Pour schématiser et jouer le jeu des extrêmes, cela pourrait aller d’une relation sexuelle entre adultes consentants qui entraîne un plaisir réciproque, jusqu’à l’esclavage qui entraîne une coercition illégitime et de caractère plus qu’abusif.

Entre de ces deux extrêmes existe toute sorte de cas et nuances qui seront ou non producteur de phénomènes de violence d’intensités variables et dont ce livre tente d’en déterminer les causes. De plus, en valorisant l’humain en lieu et place du matériel, on est en droit de penser que cela entraînera

une meilleure vision de l'humain, donc une facilité d'application du principe de bienveillance, du principe de liberté pour l'ensemble des raisons précités, donc une réduction de la production de phénomène de violence.

Donc, et aux vues de ce que nous avons dit, comment une société qui place le matériel au-dessus de l'humain pourrait fonctionner sur le long terme ? Comment une société qui place le matériel comme fin en soi par le biais de sa valorisation en lieu et place de l'humain et des relations humaines peut-elle fonctionner ? Comment une société qui ne valorise pas les relations humaines peut-elle prétendre à une vie commune ? Comment une société qui ne valorise pas les relations humaines peut-elle ne pas être productrice de phénomène de violence ?

Nous avons donc justifié le fait de placer l'humain comme fin en soi et de le placer au sommet d'une hiérarchie des valeurs, notamment vis-à-vis des biens matériels qui ne représentent qu'un moyen qui doit servir l'humain et non l'inverse.

Et nous l'avons justifier tant d'un point de vue foncièrement égoïste, évolutionniste, mais aussi parce qu'il apparait clairement que c'est par le biais des relations humaines que nous avions le plus de chance d'obtenir l'ensemble de nos besoins primaires. Donc en lieu et place de l'argent comme moyen d'obtention direct, et d'autant plus que l'argent ne permet pas d'obtenir l'ensemble de ces besoins primaires.

De plus cette inversion des valeurs a entraîné une société de consommation qui attise l'envie pour l'achat de bien matériel. Or nous avons vu que l'envie était un facteur majeur de production de phénomène de violence. Encore une autre raison de repenser la chose.

Nous avons également vu qu'en valorisant les relations humaines en lieu et place du matériel cela tendrait justement à limiter la production de ces phénomènes.

Un autre changement de paradigme certain, mais certainement nécessaire aux vues des avantages que nous avons cités pour l'individu comme pour l'ensemble d'une société.

Comme nous avons vu qu'il y avait tout intérêt à prendre en compte la disparité des individus, pour permettre à tout un chacun de choisir librement les priorités qu'il donnera à l'obtention des besoins primaires qui le concerne, mais aussi que le fait de prendre en compte cette disparité allait entrainer une plus-value pour l'ensemble de la société.

Et que si nous ne le faisions pas, cela entrainerait une fois de plus la production de phénomène de violence en empêchant la personne « d'être », donc une restriction substantielle des libertés individuelles.

Et d'un point de vue plus général, ne pas faciliter l'accès à des besoins primaires allait aussi entraîner ce type de phénomène.

Comme ce phénomène de production de violence est aussi en relation directe avec ces principes de bienveillance et de liberté qui impliquent justement cette prise en compte des relation humaines, et de l'humain en lui-même.

Nous avons donc cherché une fois de plus à concilier intérêt général et libertés individuelles.

Cette dernière problématique est aussi à relier à la bonne santé économique d'une société, et bonne santé économique qui dépend de différents facteurs dont nous en avons déjà évoqué certains. Comme le fait que cette bonne santé économique évitera la cherté des places disponibles, donc réduira les problématiques du « une place pour deux » que l'on a évoqué, et donc de la radicalisation de l'esprit de compétition qui en découle en voyant l'autre comme un concurrent à éliminer en lieu et place d'un partenaire, et que l'on a vu néfaste pour une société. En termes de production de phénomène de violence, en termes de relation humaine, en termes de bienveillance, en termes de liberté pour l'ensemble. Une fois de plus tout semble lié.

Et bonne santé économique qui permettrait aussi d'aider à résoudre la problématique de capabilité énoncé par Sen que l'on a vu dans cette partie. Et problématique qui se doit d'être prise en compte en ce qui concerne le respect des libertés individuelles effectives, comme les phénomènes de production de violence induites par ce non-respect. Mais problématique qui nécessite bien d'autres facteurs pour être résolue.

Et nous étudierons plus précisément les conséquences liées à une morosité économique dans la dernière partie de ce livre.

Conclusion

Nous avons donc vu qu'il y a une multiplicité de manière d'obtenir un besoin primaire, que ce soit de manière direct ou indirect, mais aussi que nous pourrions obtenir des ressources par ces voies indirects et même en se faisant plaisir, et que l'humain et les relations humaines était au centre de cette obtention.

Que c'est donc par le biais de l'entretien d'un réseau relationnel que l'on avait le plus de chance d'obtenir l'ensemble de nos besoins primaires, et contrairement à l'argent qui est plus limité en ce sens.

Que l'humain et les relatons humaines devaient être considéré comme une fin en soi et devait rester supérieur à tout autre chose au sein d'une hiérarchie des valeurs.

Que pour vendre et valoriser des biens matériels notre société consumériste attise l'envie qui est un facteur majeur de production de violence.

Donc qu'une société devrait valoriser l'humain et les relations humaines en lieu et place des biens matériels.

Donc qu'une société devait se recentrer sur l'humain et les relations humaines.

Que chaque être humain possède un caractère et des capacités propres qui font qu'une société devrait se soucier de laisser chacun combler ses besoins primaires de la manière qu'il entend tant qu'il ne nuit pas aux autres.

Que cette ouverture d'esprit tendrait aussi à permettre de régler nos conflits de différence, comme permettrait d'apporter une plus-value à l'ensemble de la société par les innovations et progrès induits par le respect de ces libertés individuelles.

Nous avons vu que selon la notion de capabilité énoncé par Sen une liberté réelle serait de pouvoir réaliser une obtention, et non seulement d'avoir la liberté de le faire (dans un sens absolu) sans toutefois en avoir les moyens.

Nous avons vu que c'est en réalisant l'obtention de besoins primaires qu'il y aura moins de tensions au sein d'un corps social.

En d'autres termes, le mécontentement lié à une non obtention de nos besoins primaires comme sur le fait de pouvoir se réaliser, « d'être », qui lui est lié crée des sentiments négatifs, donc potentiellement producteur de violence en fonction de l'intensité.

Et que l'obtention de nos besoins primaires étaient aussi lié à des facteurs de santé économiques.

Qu'une morosité économique est justement un facteur majeur de tensions social comme on l'abordera dans la dernière partie de ce livre.

Enfin nous avons vu que cet ensemble permettait de concilier intérêt général et libertés individuelles.

Nous allons maintenant poursuivre notre étude socio-politique par une critique du système électoral.

Du système électoral

On verra dans ce chapitre pourquoi le système électif actuel ne permet pas un bon système de gouvernance, donne l'illusion de choisir ses représentants et tend à favoriser une certaine tendance à la corruption des élus.

Le principe actuel pourrait se définir par le fait que différents partis exposent leurs idées en vue de se faire élire par le peuple. Le gagnant, celui qui sera élu, sera celui qui aura obtenu le plus de voix. Ce procédé permettrait donc de respecter les choix de la majorité du peuple et d'aboutir à un système démocratique.

Si ce système part d'un bon sentiment au départ, on verra qu'il a été détourné de ses buts premiers en introduisant les germes d'une certaine corruption et inefficacité. Car il tend à entraîner ceux qui sont à l'intérieur de ce système à ne pas être intègre pour y survivre.

On verra donc que le système électif actuel tend à entraîner :

- La mise au point d'une idéologie politique au service du recrutement du plus grand nombre au lieu d'être au service du bien commun.
- D'une certaine corruption
- Une politique au service de ceux qui financent les partis et non du peuple
- Des choix industriels basée sur le copinage plus que sur la meilleure solution stratégique
- Une politique orientée sur la victoire électorale et le court terme au détriment d'une politique orientée sur le long terme et la pertinence des choix sociétaux et économiques.
- Un manque de courage politique par peur de perdre des électeurs
- À privilégier les partis qui ont la meilleure puissance marketing

Du financement des partis

Du besoin de visibilité

Les politiques ont besoins d'être visibles pour se faire élire. Ils ont besoin d'exister par les médias et dans une moindre mesure dans les meetings. Pendant la course électorale et aussi entre les courses électorales. Cette visibilité demande des moyens financiers au même titre que les sociétés commerciales ont besoin d'une force marketing pour vendre leurs produits.

Le jeu de la concurrence pousse les politiques à avoir la meilleure force marketing dans le but d'être élu. Donc à avoir le plus de financement, de visibilité et d'avis positifs dans les médias. Cela pousse donc les politiques à obtenir les faveurs de ceux qui ont de l'argent et des médias.

En d'autres termes, le parti qui aura la meilleure puissance marketing sera celui qui aura le plus de chances de remporter les élections. Donc pas forcément celui qui aura les meilleures idées.

De la corruption via le financement des campagnes

Ce besoin de puissance marketing entraîne forcément des dérives pour éviter d'être distancé par ses adversaires politiques. Les politiques seront donc poussés à courtiser les industries, les grandes

fortunes et les médias (majoritairement détenus par les industries et les grandes fortunes) pour ne pas se faire distancer.

Par conséquent, ce besoin de financement pour avoir la meilleure puissance marketing poussera à une sorte de corruption déguisée. Industries et grandes fortunes voudront en échange de leur apport financier un retour d'ascenseur de la part des politiques une fois élus, ce qui semble logique. Voir à ce propos le livre « *La République des Mallettes* » du journaliste d'investigation Pierre Péan ou encore toutes les affaires qui ont pu sortir dans la presse.

Ce système de suffrage direct pousse donc les politiques à favoriser une activité économique de « copinage » plus qu'une activité économique basée sur les acteurs économiques qui proposent les meilleures solutions pour la société. Il pousse donc à satisfaire ceux qui ont financé les élections et la mise en avant dans les médias au détriment des électeurs, du peuple et de la société en général.

Donc au-delà de la corruption à des fins personnels qui peut se retrouver dans n'importe quel système, ce système ajoute une certaine logique de corruption lié aux besoins de financement et de visibilité des partis néfaste à la prise de décision d'un point de vue stratégique, et par voie de conséquence à une moindre performance de la société dans son ensemble.

De la pression électorale

La pression électorale fait que les partis tendront à ne pas trop contrarier le peuple par leurs discours de peur de perdre des électeurs. On voit ici la première faiblesse de ce type de système, une totale franchise est difficilement envisageable, même si elle était voulue, pour celui qui veut se faire élire au risque de perdre des voix. Cela pousse donc les politiques à s'auto censurer et dire au peuple ce qu'il veut entendre au détriment de l'efficacité d'une idée et d'une information objective.

Et dire au peuple ce qu'il veut entendre ne veut pas dire que la promesse sera tenu, ni que ce qu'il veut entendre est bénéfique à l'ensemble. Cela ne veut pas dire non plus que les aspirations du peuple ne doivent pas être prises en compte au risque de méconnaître le principe démocratique, bien au contraire.

On verra par la suite cette problématique qui est notamment lié à une problématique d'éducation et de structures sociales permettant le dialogue entre gouvernant et gouvernés dans le but de respecter au mieux ce principe démocratique.

Dans un deuxième temps il est évident que si l'on est au plus proche des aspirations de la majorité du peuple on aura d'autant plus de chance de se faire élire. Les politiques sont là aussi poussés non plus à s'auto censurer, mais à trouver le bon discours pour être en adéquation avec le peuple et avoir toutes les chances d'accéder au pouvoir.

Mais cela peut aussi les pousser à défendre des idées qu'ils n'auraient peut-être pas défendus s'ils avaient été libre de toute pression électorale. Dans un sens les discours démagogiques ne viennent pas tellement des politiques mais d'un système qui pousse à la démagogie pour pouvoir rester dans la course.

De la même façon, le temps de cerveau des politiques et de leurs équipes est utilisé à trouver le bon discours pour se faire élire, c'est du temps en moins à trouver des solutions efficaces pour la société et le pays dans son ensemble.

On voit donc que la pression électorale pousse les politiques à ne pas être totalement intègre avant les élections, et former un discours qu'ils n'auraient peut-être pas tenu sans cette pression électorale. Mais pousse aussi à ne pas prendre les meilleurs décisions stratégiques.

D'autres rétorqueront que cette pression pourrait les pousser à être en adéquation avec les aspirations du peuple, ce qui pourrait être positif et respecterait le principe démocratique.

Mais comme on l'a vu, cette problématique est complexe et les besoins de financement faussent la donne et tendent les politiques à satisfaire ceux qui les ont financés et non les électeurs. C'est aussi la base d'un premier mensonge fait au peuple, premier mensonge qui en obligera certainement d'autres pour ne pas trahir le premier. En effet, comment dire à ses électeurs que satisfaire ceux qui les ont financé est prioritaire ?

De plus les aspirations du peuple ne sont peut-être pas en adéquation avec la meilleure des solutions, comme elles ont pu être manipulés en amont pour de mauvaises raisons. On verra d'ailleurs ce point dans la dernière partie de ce livre à propos de la problématique migratoire.

Comment alors avoir le courage de l'expliquer au risque qu'un concurrent politique use de démagogie pour se rallier les opinions plus facilement ?

Une fois encore la pression électorale ne tend pas à opter pour les meilleures solutions.

On touche encore à la problématique de l'éducation en général, des problématiques gouvernementales en particulier, et du principe démocratique en général. Ces problématiques seront abordés dans le prochain chapitre.

Une fois élu le politique en place pensera à sa réélection ou à celle de sa famille politique. En ce sens, des mesures visant à limiter la réélection d'une même personne sont insuffisantes pour qu'il échappe à cette pression électorale étant donné qu'il tendra à faire réélire sa famille politique.

Donc en plus des problématiques précités pour se faire élire, une fois au pouvoir la pression électorale fait que les politiques seront poussés une fois de plus à ne pas trop froisser leurs électeurs.

Mais comment ne pas les froisser lorsque le système pousse les politiques à aussi ne pas froisser les intérêts de ceux qui les ont financés ?

Mais même s'il n'y avait pas cette corruption déguisée liée aux financements des partis, les politiques seraient influencés dans leurs décisions et ne pourraient donc prendre les meilleures décisions au risque de perdre des électeurs.

Dans un sens ce système bloque tout un panel de solutions possibles, celles qui risquent de déplaire aux électeurs mais qui seraient peut-être les plus pertinentes et qui nécessiterait une discution réciproque entre gouvernant et gouvernés.

Il bloque aussi l'innovation et les réformes car les individus sont naturellement réfractaires au changement. Innover et réformer pourrait donc faire perdre des voix. Expliquer le bien-fondé d'une réforme peut également devenir compliqué si son explication nécessite de trahir un mensonge

énoncé pour les raisons vues plus haut. On abordera également cette problématique des réformes et du dialogue entre gouvernants et gouvernés dans le prochain chapitre.

La pression électorale et les besoins de marketing poussent donc les politiques à la démagogie, à une sorte de corruption déguisée, à tenir des promesses électorales difficilement tenables et à la manipulation. Cela rend difficile les innovations et les réformes nécessaire à une société qui doit s'adapter à un monde en perpétuelle mutation.

Un bon moyen de se rendre compte de cette pression électorale est d'analyser les discours politiques en se demandant si le discours y est lié ou non. La surenchère de discours extrémistes par exemple n'est-elle pas liée au besoin de récupérer des voix ?

On peut aussi se demander combien de temps de parole dans les médias sont-ils reliés à une problématique de pression électorale. Ne pourrait-on pas penser que ce temps pourrait être utilisé à une meilleure information de la population ?

Un exemple de décision lié à la pression électorale est celui de la prise d'otage d'Ouvéa où l'armée avait été envoyé pour éliminer les responsables de cette prise d'otage. Cet épisode a eu lieu avant les élections présidentielles de 1988. Beaucoup se posent la question de savoir si une solution basée sur la continuation des négociations, qui étaient en bonne voie, au lieu d'un assaut militaire aurait été choisie en l'absence d'une échéance électorale.

Combien d'autres décisions de ce type ont-elles lieu tous les jours à cause d'une visée électorale ? Combien de décisions sont-elles prises tous les jours en prenant en compte l’enjeu électoral plutôt que la meilleure solution sur le long terme pour la société ? Une lecture attentive de la presse permettrait peut-être d'en avoir une idée.

De la pertinence du vote

En parallèle de ces problématiques se pose aussi la question de la pertinence du vote.

Comme on l'a vu les électeurs sont pris au piège d'un jeu marketing. L'essor des sciences sociales et comportementales depuis le début du XXe siècle rend d'autant plus performante cette puissance marketing qu'elle permet de nous influencer sans nous en rendre totalement compte à moins d'avoir de solides connaissances dans ce type de sciences.

Au final notre choix est souvent restreint aux partis ayant les meilleurs financements et relais dans les médias, aux partis ayant la meilleure puissance marketing et qui savent ratisser large.

N'est-ce pas qu'une illusion de choix ? Et puis qui a le temps et les connaissances suffisantes pour comprendre les enjeux d'un programme politique ou d'un référendum sur une question complexe ? Le système en place nous permet-il de comprendre tous les enjeux de manière objective ou ne cherche-t-il qu'à nous influencer ? Peut-on alors réellement parler de démocratie au sens noble du terme ?

Conclusion

Le suffrage direct entraîne donc une débauche de moyens financiers et intellectuels pour se faire élire dont les intérêts sont souvent en opposition avec un progrès social et économique optimale. Comme à un processus de prise de décision serein et pertinent.

Bien sûr beaucoup au sein de la population relèvent mensonges et corruption au sein des partis. Et bien sûr dans le but de protéger leurs intérêts les politiques auront intérêt à adopter des moyens de propagandes, de censure et de répression pour se préserver. Mais est-ce vraiment une faute liée au métier de politicien ou bien à celle d'un système qui pousse nos politiciens à agir de la sorte ?

En d'autres termes, tant que ce système sera en place nos politiciens seront amenés à tenir des promesses électorales souvent difficilement tenables, à user d'une certaine corruption, à ne pas avoir de vision à long terme et ne pas pouvoir choisir les meilleures solutions pour pouvoir tirer leur épingle du jeu. Et ce, même s'ils souhaitaient le contraire.

Il semble donc qu'après quelques centaines d'année de service en tant que base servant aux pays démocratiques, les limites du système électif tel qu'il est employé semblent avoir été atteintes et semble nécessiter une certaine réflexion sur sa mise en place.

Alors bien sûr nous avons peut-être été un peu dur lors de cette critique et l'ensemble de ces propos sont à nuancer. Tout ne va dans ce sens et tous les politiciens sont différents. Nous avons aussi cherché à faire réagir face à un système, car c'est bien ce système et non les personnes qui sont visées. Car c'est bien ce système qui entraîne les personnes qui y sont vers ces états de fait, et non l'inverse.

Mais force est de constater une certaine dérive de ce système électorale qui nuit au principe même de la démocratie, au processus de décision si l'on se place d'un point de vue stratégique pour l'ensemble d'une société, de sa compétitivité, et qui est potentiellement producteur de phénomènes de violence par le biais de conflits d'intérêts entre gouvernants et gouvernés.

Des solutions tel qu'une sorte de contrat sur les promesses électorales qui peuvent en faire l'objet. De la même façon qu'une réflexion sur le financement des partis et du lobbying par des grands groupes pour revenir à un débat démocratique impliquant peuple et gouvernement en ce qui concerne les processus de décision. Donc par le biais d'un meilleur respect du principe démocratique.

Une solution plus évoluée basée sur des zones tampons proposé par le sociologue Durkheim pourrait aussi être une piste de réflexion. D'autres améliorations pourraient aussi être faites, et nous ne prétendons pas connaître tous les systèmes alternatifs qui ont pu émerger ces dernières décennies.

Et même si nous n'avons pas encore trouver de meilleur moyen à mettre en place, comment ne pas s'étonner des dérives que ce système engendre d'un point de vue démocratique justement ?

Mais une réflexion profonde sur ce système aux vues de ce que nous avons dit semble nécessaire tout en prenant en compte les conflits d'intérêts que cette réflexion engendrera et les solutions tout autant nécessaires pour tenter d'y remédier au mieux.

Nous allons donc maintenant aborder la vision de Durkheim sur qui est une démocratie et aux vues des sciences modernes, et qu'il n'associe pas forcément au système électif.

De la vision de Durkheim sur ce qui est une démocratie et aux vues des sciences modernes

Bien que les écrits de Durkheim, considéré comme un des pères de la sociologie française, ont été produits entre la fin du XIXé et du début du XXé siècles, les idées et problématiques qu'il développe sur la démocratie tendent à rentrer en accord avec ce qui a été démontré par les sciences humaines modernes.

C'est pourquoi nous avons choisi cet auteur pour aborder la problématique démocratique, exposeront d'abord ses idées, puis en conclusion les relieront aux sciences modernes par le biais de ce que nous avons déjà abordé dans cet ouvrage dans le but de montrer pourquoi elles sont toujours d'actualité et mériteraient d'être prises en considération pour aboutir à un meilleur principe démocratique comme à une réduction des phénomènes de violence au sein d'un corps social.

Donc d'après lui notre société manque de certaines structures pour être réellement démocratique. Même le système électif n'est pas suffisant pour garantir une démocratie selon lui, et comme nous l'avons déjà abordé dans le chapitre précédent. Voyons voir pourquoi.

Il faut comprendre que pour Durkheim le gouvernement est avant tout un organe de réflexion chargé de trouver les meilleures solutions pour la société et qui se doit d'être en accord avec le peuple.

Le but est donc d'aboutir à :

- Un gouvernement et son peuple qui dépassent un stade d'opposition, ne se gênent pas mutuellement et avancent ensemble
- La baisse des moyens de coercition (police, censure, propagande, ...) nécessaire pour faire respecter les lois et maintenir la paix sociale qui se fera naturellement si peuple et gouvernement sont dans une optique d'échange
- Le respect des libertés individuelles
- Une société évolutive, réactive, ouverte aux réformes et en phase avec le présent

Pour que cela puisse fonctionner il préconise :

- Des zones tampons qui seraient une image réduite de la société entre le gouvernement et le peuple
- Que le gouvernement soit au courant de la vie collective et de ses problématiques (grâce aux zones tampons)
- Que le peuple soit au courant de la vie du gouvernement et de ses problématiques de manière claire et honnête (grâce à des organes de communication et aux zones tampons)
- Que le gouvernement soit capable de mettre au point des lois légitimes pour qu'elles puissent être naturellement suivies (grâce à cet échange mutuel)

Dans un sens Durkheim voit l'état comme la tête pensante d'un corps représenté par le peuple. Son idée maîtresse est la mise en place de zones tampons entre peuple et gouvernement qui représenteraient une image de la société où l'on y trouverait des individus qui représentent chaque groupe social de la société dans le but de pouvoir rapporter l'ensemble des problèmes au gouvernement et de pouvoir rapporter l'ensemble des problématiques du gouvernement au peuple. Donc par le biais d'une échange réciproque en ce qui concerne les problématiques de chacun de ces groupes antagonistes.

Voyons maintenant plus précisément sa pensée au travers de certaines leçons issues de son livre « *Leçons de sociologie* ».

5e Leçon : Gouvernement et groupes sociaux

Dans un premier temps Durkheim parle des différentes problématiques auxquelles il tentera d'apporter une solution.

L'état n'a voulu que grandir et accroître sa puissance sans se soucier de l'individu. Pour Durkheim l'état doit respecter les libertés individuelles.

La société englobe l'ensemble des individus et les façonne à son image (risque de restreindre les liberté individuels)

Plus une société sera étendu moins l'état aura d'influence sur les individus (augmentation des libertés individuelles).

Plus une société est étendu et plus elle aura tendance à créer des sous-groupes.

Un sous-groupe façonne aussi à son image (donc on revient à la restriction des libertés individuelles dû à un espace restreint).

Le rôle de l'état doit donc être de contrôler ces sous-groupes afin qu'ils ne s'accaparent pas les individus de manière trop forte. Il doit aussi y avoir une libre circulation de l'individu dans l'espace pour ne pas qu'il soit accaparé.

Mais un sous-groupe sera aussi plus conforme aux libertés individuelles de chacun si la création de ces groupes se fait par affinité/intérêt.

L'état n'est pas assez proche des individus pour les connaître et en tirer les règles adéquates. Cela peut donc aboutir à la création de règles iniques et non naturelles qui devront donc être imposées par un moyen de coercition face à la réticence légitime des individus (tyrannie de l'état).

Les sous-groupes sont plus proches des individus donc les connaissent mieux.

Les sous-groupes peuvent devenir trop indépendants et donc briser l'unité de la société à laquelle ils appartiennent et dériver vers une sorte de tyrannie en portant trop atteinte aux individus (corporatisme abusif, féodalité, …).

A partir de là Durkheim pense qu'il doit y avoir une influence réciproque entre l'état et les sous-groupes qui composent la société pour aboutir à un équilibre, respecter l'unité de la société globale et respecter les libertés individuelles de chacun.

Par-là Durkheim justifie le rôle régulateur de l'état tout en voulant respecter les libertés individuelles : « Les individus peuvent, sans se contredire, se faire les instruments de l'état, puisque c'est à les réaliser que tend l'action de l'état ».

7e Leçon : Du principe d'échange entre gouvernants et gouvernés

Durkheim cherche à définir les différents types d'état. Ne voyant pas de grandes différences dans nos sociétés entre démocratie, aristocratie ou monarchie (une minorité qui gouverne de fait), il décide donc par commencer à se baser sur la nature de l'état pour trouver cette différence.

« L'état, avons-nous dit, est l'organe de la pensée sociale. Ce n'est pas à dire que toute pensée sociale émane de l'état ». Cette pensée émane de la masse collective (diffuse et qui émane d'une pensée inconsciente, irréfléchie, automatique, lié au formatage sociale) et du gouvernement (organisé et centralisé et qui émane d'une réflexion plus consciente d'elle-même et de son formatage). Ces deux pensées s'influencent de manière réciproque.

Une première distinction est faite en ce qui concerne l'accès en toute transparence ou non du peuple à la réflexion gouvernementale, à ses données, ses problématiques, ses enjeux. Cet accès permettrait au peuple de participer aux réflexions gouvernementales, à la vie de la société. « Du moment que le peuple se pose les mêmes questions que l'état, l'état pour les résoudre ne peut plus faire abstraction de ce que pense le peuple ».

Vient ensuite le fait de consulter régulièrement ou non le peuple qui aurait acquis ces connaissances.

L'état doit donc mettre en place les institutions nécessaires pour que le peuple puisse communiquer avec lui (éducation, assemblé publique, journaux officiels, ...).

Par là même l'état et le peuple se rapprochent. L'état perd son côté mystérieux, presque sacré. Il y a plus d'échanges et d'interaction entre le peuple et l'état. Tout cela en fait « un des traits de ce que l'on appelle la démocratie ».

Durkheim précise que sans état les « sociétés ressemblent aux individus dont les actes sont inspirés par la seule routine et le préjugé ». Pour lui une société moderne doit être une société politique, une société capable de réfléchir sur elle-même et au-dessus des préjugés et autres formatages de nos pensées. Tel est donc un des rôles de l'état pour Durkheim, une pensée qui dépasse les simples instincts de son corps physique, une pensée capable de réfléchir au-delà des stimulus inconscients et des différentes pressions sociales qui formatent le corps social dans le but de prendre les meilleures décisions.

« Nous nous rendons mal compte de tous ces préjugés collectifs que nous subissons dès l'enfance, de tous ces courants d'opinion qui se forment ici ou là et nous entraînent dans tel ou tel sens. »

Une autre distinction porte donc sur l'étendue des zones d'action de l'état. Plus elle sera étroite avec le peuple (type société tribale) et plus la société sera gouverné par des traditions, préjugés collectifs

et autres règles figés plutôt que par la raison (Durkheim pense que l'état doit prendre de la hauteur sur l'inconscient collectif du peuple pour pouvoir penser librement et agir en conséquence). A cause de ces raisons il pense que la société sera peu propice au changement et à la modernité. Il cherchera donc une solution pour y remédier.

Pour lui, l'homme cultivé est conscient de lui-même, il est plus propice au changement que l'inculte qui agit par automatisme et tradition.

Il pose comme principe le fait que tout peut pouvoir être remis en question et par là même que le gouvernement doit être au courant de ce qui se passe au sein de la société pour atteindre ce but.

C'est donc via une différence de degré de rapprochement entre peuple et état qu'il oppose les différents types de forme de gouvernance.

La démocratie étant pour lui une forme de gouvernance où il y a échange réciproque et transparence entre peuple et gouvernement. Si pour lui le peuple doit avoir accès aux informations dont dispose le gouvernement, le gouvernement doit avoir accès à ce que pense le peuple.

L'autre aspect d'une démocratie pour Durkheim réside dans la capacité du gouvernement à être suffisamment détaché de la foule pour pouvoir penser le plus librement possible et apporter les meilleures solutions, de ne pas être tributaire de l'inconscient collectif de la foule qui est par nature irréfléchie.

8e Leçon : De la mise en place d'un échange réciproque entre gouvernants et gouvernés

Durkheim commence par rappeler que ce qui définit un type de gouvernance est sa capacité à échanger avec le peuple. Pour lui s'il n'est pas tourné vers l'intérieur (échanges) c'est qu'il est tourné vers l'extérieur (diplomatie, conquête). C'est donc cette capacité d'échange franche et réciproque avec le peuple qui est une des conditions nécessaires à l'établissement d'une démocratie. Peu importe pour Durkheim le nombre de gouvernants.

Il précise aussi que cette communication doit être à double sens, le peuple doit comprendre les préoccupations de l'état et l'état doit comprendre les préoccupations du peuple. Il importe donc d'avoir les institutions adéquates pour ce type d'échange et de compréhension.

Une démocratie doit aussi être évolutive et propice aux changements (il oppose en ce sens une démocratie à une société traditionaliste). Pour ce faire il faut une éducation qui permette l'échange d'idées.

Pour Durkheim une idée nouvelle passera d'autant plus facilement qu'elle aura été exposée et discutée. A l'inverse les traditions sont comme des dogmes indiscutables et sont difficilement propices à l'évolution. Ici il introduit une problématique qui ne favorise pas les réformes au sein d'une société.

Il rappelle aussi l'importance d'un état détaché du peuple pour pouvoir clarifier les idées. Ce détachement est pour lui la deuxième condition nécessaire à une société démocratique. Il prend

l'exemple du chef de tribu (proche du peuple) absorbé/influencé par la conscience collective, donc peu propice à élaborer des idées novatrices et/ou prendre de la hauteur de vue.

« Pour modifier une idée, un sentiment, il faut d'abord les voir, les atteindre le plus clairement possible, se rendre compte de ce qu'ils sont. C'est pour cette raison que plus un individu est conscient de lui-même et réfléchi, plus il est accessible aux changements. Les esprits incultes sont au contraire les esprits routiniers, immuables, sur lesquels rien n'a de prise. Pour cette même raison, quand les idées collectives et les sentiments collectifs sont obscurs, inconscients, quand ils sont diffus dans toute la société, ils restent immuablement les mêmes. »

Durkheim pense donc que l'adaptabilité est un facteur important, d'autant plus dans un monde en mouvement. Des « assemblés délibérantes » par lesquels « les sociétés réfléchissent sur elles-mêmes sont donc nécessaires ».

Il introduit maintenant une solution basée sur un échange et une éducation visant à responsabiliser et émanciper les individus pour éviter un blocage des besoins de réformes au sein d'une société. Il justifie l'importance d'une société capable de s'adapter via des réformes en raison d'un monde en mouvement constant.

Il réfute que la personnalité individuelle ne devienne la marionnette de l'autorité sociale. Au contraire, l'individu est tiré vers le haut en étant intégré dans la vie collective et via une éducation qui favorise son esprit critique. Il précise bien que l'individu doit être partie prenante de cette réflexion, et que de toute manière un individu subira toujours les décisions de l'état.

Dans une démocratie, selon lui, il participe pleinement aux décisions au lieu de les subir. Pour Durkheim « être autonome, c'est, pour l'homme comprendre les nécessités auxquelles il doit se plier et les accepter en connaissance de cause ». A comprendre aussi que pour Durkheim ces « nécessités » se doivent d'être légitimes pour être pleinement suivies.

Il explique aussi qu'une démocratie ne devrait pas être l'application de la pensée majoritaire, mais que « le devoir du gouvernement est de servir de tous ces moyens, non pas simplement pour dégager ce que pense la société, mais pour découvrir ce qu'il y a de plus utile pour la société » (on revient ici au principe d'un état détaché de la foule pour prendre de la hauteur). Il précise qu'il doit bien sûr avoir harmonie entre l'état et le peuple, mais que l'état ne doit pas être « asservi par ses citoyens ».

Donc après avoir abordé la problématique d'un gouvernement qui asservirais le peuple, il introduit la problématique d'un gouvernement asservi par son peuple. Pour Durkheim l'important est que gouvernement et peuple ne se gênent pas mutuellement mais avancent ensemble.

Il revient alors sur la nécessité d'organismes tampons entre l'état et le peuple. Non plus cette fois pour ne pas que le peuple soit asservi par l'état, mais pour que l'état ne soit pas asservi par le peuple.

Via un suffrage direct il voit un problème en ce sens, où les gouvernants devront faire plaisir pour ne pas perdre l'élection. Il y voit donc une impossibilité d'un état suffisamment fort et volontaire pour des réformes et un « aller de l'avant », au contraire il y voit la cause du surplace et des va et viens de nos démocraties.

Il voit dans les corporations de métier le rôle d'organisme tampon. Pour lui les corporations de métier représentent la société, elles sont à son image et représentent des groupements sociaux non artificiels (ce qu'il reproche aux collectivités territoriales).

Par-là Durkheim justifie le rôle d'organisme tampons pour permettre l'échange réciproque et direct entre le peuple et son gouvernement mais aussi pour permettre une distance nécessaire à la réflexion entre le gouvernement et la foule. C'est donc via ses organismes tampon que Durkheim tente de répondre aux deux besoins qui pour lui définissent une démocratie : échange réciproque entre peuple et gouvernement et un gouvernement détaché de la foule pour pouvoir réfléchir au-dessus de l'inconscient collectif qu'il voit par nature irréfléchie. Il fait l'analogie entre inconscient collectif et les instincts d'un individu, individu qui doit savoir réfléchir au-dessus de ses instincts.

9e Leçon : D’une zone tampon entre gouvernants et gouvernés

Durkheim commence par rappeler qu'un état qui se bornerait à retranscrire les sentiments du peuple serait proche d'une société primitive. Qu'un suffrage direct reviendrait à recenser « combien telle opinion a de partisan dans le pays » (adaptation au peuple, démagogie, frein à l'innovation). Il voit aussi un paradoxe entre « l'évanouissement de la notion de l'état » (état faible par son asservissement au peuple) et les moyens étendus d'un état moderne susceptibles de pouvoir comprimer l'individu. Par là il y voit qu'état et peuples sont susceptibles de se gêner mutuellement. Il y voit aussi la cause des changements superficiels et de l'immobilisme routinier de notre société.

Pour lui une société composée d'individus doit dépasser et transcender l'individualité pour arriver à quelque chose de plus haut via son gouvernement, et son gouvernement ne doit pas seulement refléter une somme d'individus mais être au-dessus de cet inconscient collectif pour pouvoir dégager les meilleures solutions.

Pour y remédier il préconise une zone tampon entre la force du peuple et la force de l'état. Mais il précise que ce tampon doit être quelque chose de naturel et permanent, une zone tampon propice à un échange réciproque, consciente des problématiques de l'ensemble du peuple et au courant de l'évolution de ce qui se passe au sein du peuple (il tente de régler la double problématique d'un gouvernement dictatorial et d'un gouvernement démagogue esclave du peuple). Il rejette donc un tampon constitué de collèges électoraux, moyen artificiel et limité dans le temps (pour ce qui est de l'échange, de la connaissance des problématiques du peuple, et de l'espace géographique restreint auxquelles ils s'appliquent).

Pour lui nous nous regroupons naturellement par profession. Les corporations sont aussi au courant des problématiques et mieux à même d'anticiper les changements sociaux.

Il critique aussi la double incompétence des élus à connaître et gérer les problématiques sociales et des élections car basées sur un recensement numérique des opinions individuelles, un recensement d'opinions non réfléchies.

Il voit donc une solution à ce problème si chaque corporation envoie au gouvernement un délégué. Pertinence du choix du délégué par ses pairs et compétence du délégué dans son domaine. Il y voit aussi la représentation parfaite de la société tel qu'elle est constituée.

Il voit aussi dans les corporations le dépassement d'une simple somme d'individus (comme c'est le cas lors d'un suffrage universel). Car au sein d'une corporation les individus se connaissent et sont en contact et échangent toute l'année (émergence d'une intelligence collective). Cela dépasse le rendez-vous individuel, solitaire et ponctuel d'une journée électorale.

Il aborde enfin la morale civique. Celle de la participation à la vie publique et au respect des lois.

En ce qui concerne les lois il indique qu'une loi sera suivie volontiers si elle est bonne et naturelle, « qu'elle exprime bien le rapport naturel des choses ». En aucun cas parce qu'elle reflète l'avis du plus grand nombre.

Pour être suivie naturellement, donc sans moyen coercitif, la loi doit donc posséder ce caractère pour que le citoyen ait confiance en elle. Tout comme il doit avoir confiance aux membres de son gouvernement, donc que ces membres soient compétents, honnêtes et transparents.

Durkheim voit même à terme la disparition de l'élection, il pense que les délégués seront choisis naturellement sous la pression de l'opinion.

Il voit aussi dans la présence d'une zone tampon la libération de l'état et du peuple, ou chacun jouera son rôle sans empiéter l'un sur l'autre.

Conclusion sur le principe démocratique

Alors bien sûr l'idée des corporations pour représenter les zones tampons dont parle Durkheim n'est pas forcément la seule solution, d'autant plus qu'il y a déjà ce que l'on appel les partenaires sociaux et le milieu associatif qui existent. Il existe aussi des exemples de démocratie participative/délibératives.

Mais il soulève tout de même des problématiques qui sont toujours d'actualité comme des lois qui ne sont pas toujours adaptées, un manque de liberté individuelle, un manque de dialogue réel entre gouvernants et gouvernés, une difficulté à mettre en place des réformes ou encore un va et vient constant du gouvernement à cause du système électif actuel et d'un manque de structures adéquats.

Mais c'est aussi au niveau des concepts que Durkheim est toujours d'actualité au regard des sciences modernes.

Le fait qu'il évoque l'influence des pensées d'un individus par leur environnement.
Le fait d'évoquer une éducation qui permette l'échange d'idée.
Le fait de prendre de la hauteur, de dépasser les instincts et le côté émotif pour pouvoir raisonner au mieux.
Le fait que les groupes sociaux accaparent l'individu
Le fait que les groupes composant une société peuvent se mettre en opposition et nuire aux individus comme à l'ensemble
Le fait d'appliquer un principe de coopération entre gouvernant et gouvernés.
Le fait de se baser sur une égalité de traitement informationnelle sur les problématiques de chacun pour faciliter ce principe de coopération et élaborer les meilleures solutions aux problématiques en cours.

Le fait d'avoir un but commun sans gêne mutuelle pour faciliter ce principe de coopération (l'intérêt général auquel le peuple participe et en vertu du principe démocratique)

Il évoque donc ces problématiques de subjectivité (individuel et groupal) et d'opposition entre groupes antagonistes que les sciences modernes évoquent, comme leurs conséquences et solutions requises face à ces problématiques. Et dans une optique de gouvernance d'une société démocratique. Dans une optique d'établir les règles adaptées à ce principe de gouvernance.

Maintenant commentons et développons.

Déjà par une éducation adéquate pour que les individus puissent être aptes à comprendre les problématiques qui seront discutées, apte à l'évolution et être des citoyens à part entière. Le développement du sens du civisme et du respect de l'autre qui entraîne aussi l'acceptation de l'autre tant qu'il ne nous nuit pas. Le développement de l'esprit critique par l'apprentissage de la pensée complexe (Morin, 2014). Le dépassement de la pensée binaire, l'apprentissage du fait contextuel, de la prise en compte d'un ensemble. Mais aussi selon nous, pour pouvoir être aptes à contrer nos biais subjectifs et justement permettre l'échange d'idée et la contradiction, donc le dialogue constructif. Nous revenons sur les principes éducatifs évoqués dans la partie sur le processus de remise en question.

Et cette éducation découle d'un autre principe. Si nous affaiblissons une partie d'un ensemble, alors c'est l'ensemble qui se retrouvera affaiblie. Le bon sens même nous fais comprendre ce principe. Et dans ce cas la carence éducative est une forme de négligence, de violence, d'affaiblissement. Une forme de violence implicite, indirecte en raison d'une inaction. Et inaction qui engage une responsabilité qu'il convient de qualifier d'indirect. Notion de responsabilité indirect par le biais d'une inaction que reconnait à bon droit le Conseil d'Etat (CE avis 26 avril 2018, req. 394398). Donc qu'une carence éducative engage la responsabilité de la gouvernance, et d'autant plus si elle aboutit à l'affaiblissement de l'ensemble social.

Et comme pour beaucoup de principe de base il a aussi ces exceptions. Si la partie de l'ensemble est en elle-même nocive à l'ensemble alors il y a un motif d'intérêt supérieur à s'en débarrasser. Nous ne perdons pas de vue la finalité du principe qui consiste à ne pas affaiblir l'ensemble. Alors ce sera le cas du virus, de la maladie que le corps se doit d'expulser pour être en bonne santé. Le cas de l'individu que l'on met en prison s'il met l'ensemble en danger. La régulation qui empêche l'abus, l'action illégitime. La coercition légitime. Donc que l'exception au principe dans le but de ne pas contrarier sa finalité se devra d'être légitime. Par le biais d'une certaine étude de proportionnalité dans le but de déterminer la mesure adéquate en mettre en œuvre, par le biais du dialogue. On retombe sur la base du principe démocratique.

Mais c'est aussi ce qui justifie que le pourquoi de la règle est d'un ordre supérieur à la règle en elle-même, que la règle n'est là que pour protéger une finalité. Le point a son importance, il devient crucial par les conséquences qu'il peut impliquer. Parce que le suivie obstiné de la règle dans la méconnaissance de sa finalité première peut conduire au radicalisme, à l'extrémisme. A la mise en danger du principe démocratique. C'est aussi pourquoi la finalité d'une règle doit pouvoir se justifier, être légitime et comprise par tous. On rejoint aussi le principe éducatif dans le but de protéger le principe démocratique, l'ensemble.

Enfin, si cette règle ne peut se justifier, alors il y a un problème avec cette règle, elle se doit d'être repensée, débattu. On retombe encore sur la base du principe démocratique, comme sur la

problématique de l'établissement de règles adaptés. Et nous sommes justement en train de discuter de la modalité de l'établissement de ces règles par le biais de ce principe démocratique.

Ensuite le gouvernement n'est pas lui-même exempt de biais subjectifs. Nous l'avons vu, même des individus hautement qualifiés peuvent prendre de mauvaises décisions. Lors de notre discussion sur le système électif nous avons vu d'autres facteurs pouvant influencer les décisions du gouvernement dans un intérêt qui ne sera pas conforme à l'intérêt général, ni à la justesse de l'idée.

Enfin le principe démocratique voudrait que la gouvernance revienne au peuple, que les gouvernants ne sont que les représentants du peuple. Puis nous rejoignons Durkheim, que le gouvernement n'entrave pas les libertés individuelles, à moins d'un motif d'intérêt général. Et l'intérêt général au sein d'une démocratie, l'intérêt de tous, c'est le peuple, mais aussi l'ensemble. Donc la gouvernance au sein d'un principe démocratique. Mais le peuple peut aussi contrarier l'intérêt général de la société qui le transcende.

Il y a donc comme des contradictions ici. La majorité ne reflète pas forcément la meilleure idée mais elle est à la base du principe électif du principe démocratique qui peut nuire à la minorité qui a peut-être aussi de bonnes idées pour l'intérêt général. Le gouvernement n'est pas exempt de biais subjectif, donc d'erreurs. Il est dans une bulle groupale, donc pourra difficilement représenter le peuple en accord avec une réalité qu'il interprète selon ses propres critères, donc l'intérêt général. Et intérêt général qui devrait être le peuple, qui peut lui-même le contrarier. De la même façon que le peuple est au sein de bulles groupales qui représentent les différents groupes sociaux auxquels il appartient avec un état émotionnel envers le gouvernement qui peut varier en fonction de ces groupes et de leurs biais associés. En reliant ces contradictions avec les biais relevés dans le chapitre sur le système électif sur les décisions liés à un gouvernement, la contradiction est certaine, et représente difficilement une démocratie au sens noble du terme. Et sans parler que c'est une minorité de fait qui dirige et non le peuple, ce qui est encore une autre contradiction au principe démocratique.

Et c'est là que l'idée de Durkheim permet de lever ces contradictions. En permettant au peuple et au gouvernement de coopérer, il y a débat d'idées. Non plus au sein d'une bulle groupal gouvernemental, ou par le biais de la récolte d'opinions qui elles-mêmes sont enfermées au sein de bulles groupales, donc non exempte de défaut vis-à-vis des idées émises. Mais au sein d'un ensemble représentant la société, sa disparité, sa pluralité. Les bulles groupales tendent à se résorber, le débat d'idée gagne en substance, et l'éducation en amont lui en donnera d'autant plus.

Durkheim émet donc l'idée que le peuple représente une somme d'opinions et que le rôle de l'état ne doit pas se réduire à récolter les opinions majoritaires, mais prendre de la hauteur dans le but de prendre les meilleures décisions.

Nous allons discuter ce point qui peut porter à confusion. D'une part il est vrai que les décisions majoritaires ne sont pas forcément les meilleures. Ce serait imposer l'idée par la force du nombre, et la force du nombre ne justifie pas l'idée.

Arendt voyait l'idée comme la vraie forme de pouvoir. C'est elle qui rassemble et permet le pouvoir par le nombre qu'elle entraîne. Le reste n'est que violence, comme le pouvoir minoritaire qui s'impose par la force des armes, la violence économique, institutionnel, la coercition ; et non l'idée qui rassemble. Elle a raison, et le principe de la majorité pourrait aussi se justifier de cette façon.

Mais on a aussi dit que l'idée pouvait être violente en elle-même, qu'une idée pouvait engendrer de la violence (ex : les justifications visant à soutenir un préjugé négatif qui n'a pas de raison objective d'être, les règles inadaptées issus d'une idée qui méconnait la réalité des choses et engendre la tension, l'idée illégitime et subjective par nature en général). Que même si elle forme le pouvoir par la force du nombre qu'elle rassemble, cela ne veut pas dire non plus que cette idée soit la plus bénéfique pour l'ensemble, ni qu'elle soit juste. Que la majorité puisse se rassembler à une idée opportuniste sur le moment, qu'elle puisse aussi traduire une émotion en lieu et place de la raison, que l'opinion ait pu être manipulé en amont, et bien d'autres choses.

Alors bien sûr Arendt a raison sur le fond, et l'idée ne devrait pas se justifier par une force, quelle qu'elle soit. Elle doit se justifier par la raison, son objectivité, sa justesse, son rapport aux choses qu'elle exprime. D'où le principe démocratique du débat d'idée. En ce sens le silence implicite, l'absence de débat pour conserver une idée est en lui-même une violence qui peut aussi engendrer la frustration et le frein à l'innovation pour souvent conserver un intérêt particulier, il est contraire au principe démocratique, contraire au principe stratégique.

De ce débat d'idée pourrait aussi jaillir l'idée nouvelle à laquelle personne ne pensait avant, celle qui solutionne, construit. Nous avons abordé ce point lors du processus de remise en question. Et le débat d'idée est un processus de remise en question entre différentes personnes et groupes. Et nous opposons donc l'idée démagogique à celle qui exprime la meilleure solution pour une problématique donnée.

En d'autres termes, le but est déjà de pouvoir déterminer l'idée la plus adaptée au problème posé, déjà par l'élimination des différents biais évoqués.

Ainsi, L'important n'est plus de rassembler la majorité par le biais d'idées possiblement démagogiques ou émotives, mais de se servir de la majorité pour aboutir à la meilleure solution par le biais d'un organe communicatif et réflexif qui recueille les informations de toutes les parties concernées au sein d'un débat d'idées égale et symétrique. Et par le biais de ce processus nous tendrons à nous débarrasser des biais, du côté instinctif et émotif. Et comme c'est la majorité, en fait l'ensemble, qui servira à déterminer l'idée la plus adaptée, nous respectons bien le principe démocratique.

Le point de vue est également pragmatique. Déterminer la solution la plus adaptée au problème posé. Dialogue permettant de trouver des avantages communs. En effet, quelque fois nous pouvons être réfractaire au changement ou à une décision parce que nous sommes enfermés dans des biais qui ne nous font voir qu'une réalité des choses, que cette réalité peut méconnaître un avantage qui nous échappait. Meilleure solution au problème posé, détermination de l'avantage commun, facilité au changement. L'approche est bien pragmatique.

De là découle deux sortes d'impératifs. D'une part que les informations concernant la problématique donnée soient énoncées clairement, d'autres part que ce soient les personnes concernées par la problématique qui soient impliquées. Ce sont des impératifs liés à la connaissance des tenants et aboutissants nécessaire à la compréhension du problème pour pouvoir le résoudre au mieux. Et dans la mesure du possible. Mais aussi de ne pas impliquer des entités en plus si elles ne sont pas nécessaires.

Dans la mesure du possible en raison des impératifs liés au secret défense[28]. Mais où la méconnaissance du « besoin d'en connaître » et surtout de la transparence des idées transmises au public qui est la règle du principe démocratique (principe de publicité) et qui ne peut se baser sur des intérêts personnels et/ou mercantiles que l'on souhaiterait protéger. On ne respecterait plus les principes de légitimité/liberté ou de confiance/loyauté, on ne respecterait plus ce principe démocratique. Et en toute proportion des finalités visées.

Nous soulignons donc l'importance de transparence, mais aussi de la nécessité de faciliter cette transparence par une modalité de diffusion de l'information qui se devrait d'être accessible sans avoir à faire d'efforts disproportionnés.

En d'autres termes, d'une part la gouvernance devrait transmettre les tenants et aboutissants de ses préoccupations, et d'autres part les individus et groupes sociaux concernés qui connaissent les tenants et aboutissants de leur préoccupation doivent les transmettre à la gouvernance. Ainsi les deux partis ont connaissance des problématiques de chacun et peuvent en débattre dans le but de trouver la solution adaptée. La réflexion ne se base plus sur des interprétations de ce qui pourrait être, mais sur du factuel. Enfin, les délibérés et justifications des décisions devraient être rendus publiques.

Il est tout aussi important de noter que l'expertise n'est pas non plus la condition nécessaire à la participation. Le fait qu'un individu sache de quoi il parle parce qu'il vit la chose permet déjà de déterminer les tenants et aboutissants d'un problème. Nous ne méconnaissons pas non plus le bon sens qui ne requiert pas d'expertise particulière, si ce n'est d'avoir vécu la situation, de savoir de quoi l'on parle. L'expertise de terrain.

Nous avons donc dépassé le côté instinctif et émotif de la foule, tout en l'impliquant dans le processus de décision pour aboutir à une solution servant l'intérêt général et dans le respect de l'essence même du principe démocratique.

C'est aussi l'application éthique et transparente du principe de triangulation que l'on a vu lors de la discussion sur le processus de remise en question. Donc qui facilite la résolution des conflits d'intérêt entre groupes antagonistes.

Actuellement ce principe existe avec les partenaires sociaux, elle se limite à un rôle de médiateur de l'état entre les organisations syndicales et les organisations patronales. Il existe également au travers du milieu associatif et des exemples de démocratie participative/délibérative.

Mais il faut bien comprendre que pour Durkheim ce dialogue doit s'appliquer à toutes les thématiques, à tous les projets de loi qui concerne l'ensemble du peuple, et plus précisément aux groupes sociaux concernés. Ce qui semble donc être le cas si l'on regroupe partenaires sociaux comme milieu associatif. Toutefois il y a une certaine différence de nature entre le dialogue actuel et ce qu'il préconise. Comme ne règle pas toutes les problématiques soulevées sur le fond.

Durkheim critique d'une part le système électif, nous aussi, et d'autre part voit ces délégués qui représentent le peuple être comme des élus qui siègent de manière constante. Donc qui diffère par nature du système actuel.

[28] https://www.conseil-constitutionnel.fr/publications/titre-vii/le-secret-de-la-defense-nationale

Alors nous avons pleinement conscience que le changement impliqué est important, donc qu'il représente aussi une sorte d'objectif à long terme qui nécessite déjà une réflexion profonde dans sa modalité de mise en place, et que ne fera pas cette étude. Cette réflexion nécessite des compétences complémentaires. Elle diffère de la prise en compte de nos biais subjectifs et d'un principe éducatif. Toutefois, nous allons reprendre les problématiques de fond et quelques principes sur ces zones tampons et qui pourraient servir de base à cette réflexion pour tenter de mieux exprimer notre point de vue.

En ce qui concerne les problématiques de fond il y a déjà celles soulevés par le système électif.

D'abord le financement des campagnes et le lobbying qui proviennent d'individus ou de groupes qui ont le pouvoir financier. Donc d'une minorité qui a le pouvoir monétaire et va tendre à influencer les décisions pour ses intérêts.

Et cette minorité ne doit pas être confondu avec la minorité qui va faire valoir ces droits par le biais d'un débat d'idée. Les choses ne peuvent se comparer. D'un côté il y a le respect du principe démocratique par le débat d'idée. De l'autre il y a l'apport de l'idée par le biais de l'influence monétaire. Il y a bien une différence. Et ce qui ne veut pas dire que cette minorité qui a le pouvoir monétaire n'a pas le droit de défendre ses intérêts, nous ne serions pas cohérent. Mais que cette défense doit respecter le principe démocratique du débat d'idées entre les personnes concernés par les conséquences de la problématique soulevée. C'est d'ailleurs le principe même qui sous-tend la mise en place de ces zones tampons, impliquer les personnes concernées par la problématique discutée. Et si les personnes concernées ne sont pas invités à ce débat, cela pourrait représenter une méconnaissance de l'égalité de traitement, de leur droit de défendre leur intérêt. Donc de leur droit à la défense. Et défense que nous avons délégué à des professionnels de la politique, mais où l'on voit qu'ils ne vont pas toujours assurer cette défense au mieux, et pour les raisons évoquées. Tel est déjà la problématique soulevée.

L'autre étant que soumettre une idée est une chose. En discuter une autre. Si une idée est par exemple soumise, celui qui la recevra pourra se dire qu'elle n'est pas pertinente et ne pas la prendre en compte. Donc selon ces propres critères. Donc à bon droit ou non. En effet, ses critères peuvent méconnaître les problématiques de l'autre. Ensuite, ses critères peuvent ne pas prendre en compte une objection pertinente à laquelle il n'a pas pensé. D'où l'importance du débat qui permettra de juger si effectivement le rejet ou l'adoption est justifié. Et si le rejet est lié à un conflit d'intérêt, dans ce cas on retombe sur le cas du manque de légitimité, du manque de transparence dans l'échange, donc du moindre degré démocratique et ce qu'il va impliquer en termes de conséquences.

Et ce silence est aussi une forme de violence implicite qui ne respecte pas les attentes de l'autre. Mais empêche aussi l'idée neuve de jaillir, l'idée auquel personne n'avait pensé et qui aurait pu solutionner les problèmes des partis concernés sur le long terme. Donc méconnaître la décision adaptée. Tel est aussi le principe.

Ensuite la démagogie qui va entrainer un biais dans les processus de décision dans le but de se faire élire. L'ensemble évoqué permet de résoudre cette problématique.

Donc nous soulevons des biais au sein des processus de décision qui ne vont pas forcément aboutir à des décisions adaptées pour l'intérêt général.

En ce qui concerne le financement et le lobbying tel qu'on l'a évoqué, et qui ne représentent pas l'apport d'idées par le biais d'un débat entre les personnes concernés. C'est pourquoi il est déjà contraire au principe démocratique, mais aussi à l'intérêt général à cause des biais induits, et que certains évoquent l'idée de l'interdire.

Ensuite en ce qui concerne le niveau de transparence des informations échangés entre gouvernants et gouvernés qui lui aussi peut entraîner des biais au niveau du processus de décision. En d'autres termes, sans connaître les tenants et aboutissants d'une problématique il est difficile de prendre la décision adaptée. Et cette problématique impacte les deux côtés comme on l'a vu. Donc est relié au principe d'éclatement de la bulle groupal dans le but que chacun ait conscience des problématiques de l'autre. Dans le but d'écarter les biais des processus de décision.

Mais aussi d'appliquer un principe de coopération au travers d'un but commun pour réduire les tensions entre groupes sociaux antagonistes, de favoriser la connaissance réciproque et la baisse des préjugés. Tel est aussi le but visé par cet ensemble

Nous soulevons donc une problématique qui risque d'entraîner des décisions biaisées, de la même façon que la subjectivité liée à nos modes de fonctionnement cognitifs entraîne la décision biaisée, inadaptée. La problématique soulevée est donc d'ordre stratégique.

Ensuite du niveau de transparence des informations échangées entre gouvernants et gouvernés dépend aussi le degré de démocratie d'une société. Et de ce degré de démocratie dépendra la prise de décision adaptée, le suivie des règles et donc des phénomènes de production de violence comme de la force intrinsèque de cette société. Nous avons montré ce point lors de la discussion sur les différents types de pression sociale et du principe sécuritaire au sein du chapitre sur le processus de remise en question.

Mais aussi que tout ce qui va tendre à biaiser les processus de décision va tendre à abaisser le degré de démocratie d'une société et augmenter les tensions en conséquence, donc l'affaiblissement de l'ensemble.

Et du degré de démocratie d'une société tel que nous l'évoquons est donc relié la sécurité de cette société. Et donc en toute proportion de son degré de démocratie. Au moins sera le degré, au plus le risque sécuritaire sera présent. Au plus haut sera le degré de démocratie, au mieux il permettra de s'accorder avec l'intérêt général et de ne pas générer de tensions. Nous nous répétons, mais sous différents angles.

Ensuite que des groupes antagonistes puissent se mettre en opposition et nuire aux individus comme briser l'unité de la société est vrai, on l'a vu. On reverra d'ailleurs ce point par la pratique dans la prochaine partie.

Durkheim y voit aussi une légitimité de l'Etat à intervenir dans de tels cas. Et c'est donc dans le but de respecter les libertés individuelles comme le principe démocratique qu'il propose la mise en place d'un échange mutuel entre ces groupes et la gouvernance permettant de prévenir de tels évènements au sein des principes que l'on a vu. Ainsi il justifie la conciliation de l'intérêt général et des libertés individuelles dans le sens où ce qu'il propose permettra de servir l'ensemble de la société et les individus qui la compose :
« Les individus peuvent, sans se contredire, se faire les instruments de l'état, puisque c'est à les réaliser que tend l'action de l'état »

Alors par ces zones tampons, ou toute structure permettant l'échange réciproque et le moindre besoin d'un système électif comme le nôtre, il sera aussi de possible de choisir nos représentants non plus en fonction d'un discours démagogique mais aussi en fonction du discours le plus pertinent, qui sera débattu sous un angle critique et objectif, et d'autant plus que les membres des zones tampons connaîtront les candidats personnellement.

Le point est ici important, le principe démocratique ne dépend plus tellement de l'élection en elle-même, mais surtout des modalités de communication entre gouvernants et gouvernés. Nous avons déjà évoqué pourquoi, nous continuerons à le justifier.

En d'autres termes c'est déjà cette modalité de communication qui est primordiale, prioritaire. Ce qu'elle sous tend et implique, ce que nous sommes en train de discuter.

On pourrait aussi penser aux comités de quartier que l'on trouve dans certains pays Asie et d'Amérique Latine. Comités de quartier qui pourraient proposer un délégué pour un comité de ville, puis ensuite pour un comité de département, puis pour un comité de région, etc. Et où chaque comité s'occupe des affaires qui le concerne en relation avec les comités inférieurs et supérieurs. Reste à définir les niveaux de décision en rapports au principe de subsidiarité, mais qui n'empêche pas cette communication globale qui tend vers l'objectivité et qui est aussi un but en lui-même.

Et principe de subsidiarité permettant également de filtrer/synthétiser les informations et d'éviter une sorte de chaos informationnel.

Ce qui permettrait aussi que ces choix soient fait par des individus qui se connaissent tout en représentant le peuple qui connait ses problèmes, comme de permettre au peuple de participer aux décisions le concernant en coopération avec les gouvernants de tout niveau, comme de remonter ces informations aux zones supérieurs, et inversement.

Et où chaque zone sera à l'image des groupes sociaux qui la compose, que le gouvernement aussi sera à l'image des différents groupes sociaux qui composent le corps social.

Qu'il y ait une représentation de l'ensemble des différents groupes qui composent la société pour que l'ensemble des problématiques soient remonté, et discuter de l'ensemble de ces problématiques comme des éventuels contradictions qu'elles pourraient avoir entre elles. Tel est aussi le principe.

On entend aussi souvent dire que certaines personnes manquent de civisme de nos jours. Les impliquer à la vie sociale tendrait aussi à rendre les individus plus civiques, plus responsables. Mais aussi leur donner une image positive par l'utilité qu'ils apporteront.

Chaque groupe a en effet tendance à rester dans une bulle subjective néfaste en ce qui concerne les processus de prise de décision. Nous l'avons montré de différentes manières.

Donc par le fait de créer ces zones tampons cela permettrait aussi de faciliter la communication et l'interconnaissance, comme le fait d'avoir un but commun entre gouvernants et gouvernés, mais aussi entre les différents groupes sociaux qui se devraient d'être représentés parce qu'ils connaissent les problématiques qui les concernent. La coopération devient global, tel aussi le principe.

Donc par le principe de faciliter un processus de coopération global nécessaire à réduire les logiques d'opposition néfastes à l'ensemble des groupes sociaux antagonistes d'un corps social, et producteur de sentiments négatifs, donc de malentendus et violence potentiel.

De plus, la participation active des citoyens à la vie publique permettrait de recréer du lien social comme une communication nécessaire à la confiance/loyauté que nous avons vu nécessaire pour la résolution de nombreuses problématiques.

Wright pense par exemple que le concept du donnant/donnant n'est plus de mise dans nos sociétés car devenues anonymes, donc qu'il n'y aurait plus de retour sur investissement à être loyal en quelque sorte (internet change toutefois la donne en permettant de laisser des avis et notes, donc casse cet anonymat et encourage le donnant/donnant à nouveau dans le but d'être bien perçu).

Créer des structures de communication permettrait justement de casser cet anonymat comme l'atomisation du lien social que certains dénoncent de nos jours. Ce type de structure permettrait une fois de plus de réduire l'émergence de sentiments négatifs producteur de violence.

Cet ensemble permettrait aussi de résoudre la problématique du surplace et du manque de réforme parfois nécessaire à une mondialisation en perpétuelle mouvement. Donc d'une meilleure santé sociale et d'une meilleure adaptabilité. Donc d'une meilleure survie si l'on se place d'un point de vue évolutionniste. Donc par des processus de décision adaptés qui prennent en compte la réalité des choses et non une interprétation biaisée de ce qu'est cette réalité elle-même par ceux qui ne la vivent pas, et possiblement encore biaisée par des intérêts en jeux.

Et bien sûr à condition que les modalités d'échange soient fluides, donc permettent de faciliter cet échange. A terme, on peut même penser que la chose deviendra naturelle. Des spécialistes de la communication pourront apporter des réponses.

Tels sont donc les buts communs d'intérêt général : décisions adaptés, lois légitimes, santé socio-économique, réactivité sociétale, société compétitive, baisse des phénomènes de production de violence en général et entre groupe sociaux antagonistes en particulier, sécurité, liberté.

Nous émettons toutefois une réserve, c'est que ce type de participation demande de l'investissement de la part de la population. Qu'une fois la journée de travail finie on aspire aussi à la tranquillité. A voir comment compenser cette participation. Et s'il y a des délégué élus par une zone tampon pour faire le lien avec la zone supérieur, dans ce cas que devient cet individu, son travail ? D'un autre côté il y a aussi l'opportunité de défendre ces intérêts. Enfin les modes de communication ont évolué, internet peut aussi jouer un rôle dans ces processus de communication. Et enfin il y aura un principe de cohabitation entre les professionnels de la politique et ces citoyens. Donc des problématiques à prendre en compte.

Ensuite, il semble aussi y avoir une diversité de projets en ce sens. Nous soulignons donc le fait de la création d'un organe officiel permettant cette forme de démocratie participative/délibérative où pourront se réunir les acteurs déjà existants. Ce qui n'empêche pas non plus les acteurs déjà existants d'appliquer les modalités de communications qui leur sont propres à l'extérieur de ce système. Ce qui n'empêche pas non plus d'y incorporer certains systèmes déjà existants dans des villes ou autres, ce serait même le but. Mais bien de souligner l'importance d'un organe de communication principal qui représente ce système de démocratie participative/délibérative, qu'il soit la référence officielle en la matière. Donc réunion des acteurs, et regroupement des

informations concernant les différents acteurs concernés sur les tenants et aboutissants de leurs problématiques, gouvernants et gouvernés, employeurs et employés. Et un organe principal de communication dans le but aussi de simplifier ce processus de communication, qu'il soit transparent pour tous. La complexité et la fragmentation pouvant entraîner la confusion, donc un côté contre-productif.

De plus le développement/adaptation d'une intelligence artificielle spécifique pour cet organe communicatif permettrait de recueillir des opinions, de les analyser en fonction, de les synthétiser, de diffuser cette synthèse, d'évoquer des conséquences possibles. Les avantages, les inconvénients, les répercussions à court/moyen/long terme. Cela permettrait aussi l'application du système de transparence, comme le fait que les idées ne pourraient plus être ignorées si elles sont diffusées. Comme permettrait une moindre fatigue dans la prise en compte des idées exprimées. L'ergonomie et l'architecture de l'information[29] demande évidemment une réflexion profonde. Le processus algorithmique demande tout autant réflexion, et devra en tout état de cause être open source, que son code soit ouvert pour qu'il puisse être contrôlé le cas échéant. Ce système entrainera de fait cette communication égale et symétrique, là est aussi toute son importance. La censure d'une information en sera réduite, si ce n'est inexistante. Le bruit informationnel réduit à son strict nécessaire. Symétrique dans le sens où les synthèses entraineront une nouvelle réflexion qui nourrira à nouveau l'IA, et ainsi de suite. On réduit la complexité, on augment donc la simplicité et l'efficacité. Si l'intervention humaine nourrit l'IA a priori, l'a posteriori peut mélanger IA et humain, rien n'est exclusif, tout doit être pensé et en fonction. Et bien sûr l'humain sera décisionnaire au final. En tout état de cause, l'IA pourra aider. On réunit aussi la vision à long terme qui sera explicitement évoquée, et aux vues de tous.

En d'autres termes, ce type de système informatique centralisé au sein de cet organe utilisera un système informatique décentralisé par le partage entre utilisateurs (type blockchain)[30], qui favorisera la transparence, le traçage et l'immuabilité des informations. Il garanti et protège de fait cette communication égale et symétrique, le principe démocratique évoqué. Il ne laisse pas le choix, et devrait être conçu en conséquence. Il a donc une finalité visant à réduire la démagogie, la censure d'informations qui pourrait nuire à certains mais en favoriser d'autres, les possibles corruptions directes ou indirectes en conséquence, le lobbying abusif. Donc visera aussi à réduire les problématiques évoquées sur le système électif, par son existence même qui tendra à les empêcher. Nous justifions en même temps l'existence d'un organe de communication unique et décentralisé pour permettre cette logique d'implémentation visant à protéger le principe démocratique évoqué. Tel est aussi une finalité première, construire un contexte qui empêche de tendre vers des dérives, vers l'arbitraire.

[29] « Les volumes d'informations accessibles sont en constante expansion. Tous les jours, les utilisateurs circulent à travers ces flux de données pour trouver LA bonne information. Lorsqu'un site ou un intranet propose une interface approximative, des données mal organisées ou hiérarchisées en dépit du bon sens, le temps passé par les utilisateurs s'allonge toujours plus et leur efficacité s'amoindrit en conséquence. L'architecture de l'information est une discipline qui se situe à mi-chemin entre l'ergonomie, les bases de données, le design Web et la stratégie d'entreprise. Les architectes de l'information ont pour mission de rendre l'accès aux données fluide et intuitif de manière à ce que chaque utilisateur ne consacre pas un temps infini en recherche et améliore sa productivité. ». Définition issue d'un livre en science informatique de l'éditeur O'Reilly sur le sujet.

[30] Ce type de système permet de partager les informations entre tous les utilisateurs du système à un niveau matériel. L'information n'est donc plus distribuée à partir d'un centre où elle y reste figée et possiblement manipulable par celui qui détient la source de diffusion, mais partagée de manière effective. Une fois que l'information est diffusée elle ne peut donc plus être modifiée. La blockchain est aussi le système informatique décentralisé le moins vulnérable aux attaques et autres manipulations d'information qu'il peut contenir, le plus solide.

Pour résumer, nous avons évoqué des problématiques qui entraîne des biais dans les processus de décision lié au système électif. Nous avons ensuite évoqué des degrés de démocratie, et qu'un de ces degrés étaient la communication égale, symétrique et transparente entre gouvernants et gouvernés. Mais aussi entre employeurs et employés, notamment les grandes entreprises, les acteurs économiques. Nous soulignons ce point dans le sens où depuis Durkheim la chose économique a pris de plus de plus d'importance au sein de la gouvernance, donc des décisions sociales et législatives qui en découlent, donc qui ne dépendent plus seulement des problématiques salariales entre employeurs et salarié, mais d'une globalité qui oriente les décisions politiques et sociales.

Donc respect du principe démocratique par le biais d'une certaine notion de séparation des pouvoirs qui se base cette fois sur un partage effectif de ces pouvoirs entre les acteurs gouvernés, économiques, et gouvernementaux au sein d'une relation égale et symétrique et qui vient compléter cette séparation originelle, qui renforce sa finalité qui est la protection du principe démocratique en évitant les abus de pouvoir. Donc par la réunion des différents types de pouvoir qui représentent la dynamique socio-économique de nos sociétés actuelles. Par une résolution des intérêts partisans de ces différents acteurs à l'aide d'une modalité de communication telle que défini. Une certaine redéfinition ontologique du principe démocratique par le biais d'une certaine réunion des contraires. Nous finaliserons l'ensemble dans la dernière partie de cet ouvrage.

Ensuite nous avons évoqué le fait de faire coopérer des groupes sociaux antagonistes au sein d'un but commun, en l'espèce l'intérêt général et le leur en particulier. Donc cette fois par le fait d'amoindrir les biais entre groupes antagonistes. Mais aussi leurs tensions par ce principe de coopération.

Nous avons évoqué l'application d'un principe de subsidiarité qui permettrait d'atteindre ces finalités en partant de l'entité la plus petite (village/quartier) à la plus grande (Etat), et donc en passant par les différentes entités en proportion. Donc dans le but de garder un contact entre ces entités, permettre l'échange bilatéral entre ces entités, permettre le moindre besoin d'un système électif tout en permettant le respect du principe démocratique. Enfin nous avons évoqué que par une coopération globale il y aurait une meilleure interconnaissance des différents groupes sociaux d'une société, moins de tensions entre eux, plus de civisme.

Nous avons évoqué le fait de mettre en place un organe de communication unique qui réunisse l'ensemble des acteurs déjà présents (partenaires sociaux, milieu associatif, autres), et le reste de la population.

Durkheim reprend donc un ensemble de notions et de principes dans le but de prendre des décisions adaptées, réduire les phénomènes de production de violence au sein du corps sociale, tout en permettant de respecter les libertés individuelles et l'intérêt général.

C'est pourquoi nous avons dit que les concepts de Durkheim sont toujours d'actualité, et que cet ensemble se place une fois de plus à un niveau stratégique pour toutes les raisons et avantages induits que nous avons évoquées.

Nous avons donc dit que ces zones tampons pourraient être une solution. Toutefois, ces zones tampons ne sont qu'un moyen pour atteindre une finalité, donc secondaire. Nous pouvons aussi méconnaitre d'autres solutions qui pourraient permettre d'appliquer ces finalités. Nous avons donc soulevé des problématiques, les conséquences associés et les finalités visés. Nous laissons donc la

question ouverte en ce qui concerne les modalités d'implémentation qui nécessitent une réflexion profonde avec des spécialistes des sujets impliqués.

En ce qui concerne l'éducation la chose semble des plus faisables et accessibles. Enfin la centralisation d'un tel système nous semble également des plus importants pour qu'il puisse être pris au sérieux et fasse autorité. En d'autres termes, nous avons soulevé un ensemble, et au sein de cet ensemble il est possible de choisir comme de prioriser ce qui peut se justifier d'être, en fonction de l'existant, des objectifs visés. A court ou long terme. Donc provoquer le débat d'idées en accord avec le chapitre concerné.

Quoi qu'il en soit, nous invitons à la réflexion sur ce principe démocratique. Non plus tellement sur la présence d'un système électif, mais surtout sur cette modalité de communication entre gouvernants et gouvernés, sur sa qualité d'implémentation. Qualité d'implémentation qui influencera la qualité de prise de décision. Qualité de prise de décision qui influencera la santé intrinsèque de la société. Et santé qui influencera sa sécurité, l'intérêt général et les libertés individuelles.

Et qualité d'implémentation qui permettra d'ajuster et conserver en temps réelle l'équilibre entre les différents groupes sociaux antagonistes d'une société, leurs intérêts, biais et autres préjugés. D'ajuster et conserver un équilibre entre des forces contraires en présence, de les réunir et d'aboutir à la résolution dans une optique de complémentarité. Tel est aussi la finalité.

Pour les raisons que nous avons évoqué. Et en accord avec cette hiérarchie des valeurs où les principes de légitimité/liberté subordonnent le principe de coercition.

Nous passerons maintenant à la dernière partie de cet ouvrage qui reprendra notamment des exemples par la pratique des principes énoncés depuis le début de ce livre, de ce chapitre, et dans le but de valider notre grille de lecture.

Cinquième partie : Utilisation de la grille de lecture

Pour terminer ce livre nous aborderons d'abord cette partie par trois sujets qui reprendront l'essentiel de ce que nous avons vu, notamment les deux type de conflits majeur que sont les conflits de différence et d'intérêt que nous verrons par la pratique.

D'abord par l'analyse de deux notions majeures issues des Lumières que sont le principe de rationalité en lieu et place des dogmes religieux, et l'orientation vers le commerce comme facteur de paix. Notions qui ont contribué à façonner notre civilisation Occidentale dans le but d'analyser leurs justesses comme leurs limites en l'état aux vues de ce que nous avons écrit.

Puis par la problématique de la régulation migratoire qui illustre un conflit de différence et tend à créer des tensions dans nos sociétés Occidentales depuis plus de trente ans. Nous tenterons d'en analyser les causes et de voir sous quel angle l'aborder, et angle qui à ma connaissance n'a pas encore été abordé jusqu'ici.

Ensuite par l'analyse des causes des crises et de l'effondrement des sociétés issus d'un livre d'un anthropologue Américain qui se base sur des données de plus de 700 sociétés sur des milliers d'années et qui illustre majoritairement un conflit d'intérêt entre groupes sociaux antagonistes, et comment ces crises ont pu être évitées dans de rares cas au cours de l'histoire humaine. Ce chapitre abordera plus particulièrement la problématique socio-économique.

Ces deux dernières parties tendront à une première validation de notre grille de lecture.

Puis nous ferons un chapitre de synthèse qui reprendra l'ensemble de ce que nous avons vu et que nous relierons au sein d'une approche pluri disciplinaire. Nous commencerons par la biologie évolutive, passerons par la physique des particules, les grandes lignes théoriques physiques, la primatologie, les sciences du comportement, la biologie des écosystèmes, les neurosciences et le fonctionnement des différentes parties du cerveau. Nous relierons l'ensemble aux sciences humaines et sociale, étudierons en profondeur la nature humaine et tendront là encore à valider notre grille de lecture par cette approche pluri disciplinaire qui se basera sur les dernières avancées scientifiques. Nous évoquerons aussi une modalité de fonctionnement sociale qui se basera sur cette approche pluri disciplinaire et le principe démocratique déjà évoqué, qui l'étendra.

Nous compléterons ensuite cette modalité de fonctionnement sociale par une approche plus pragmatique et la mise en place d'une structure en fonction en association avec l'organe de communication que nous avons évoqué lors du principe démocratique. Ce chapitre abordera donc la mise en place d'une approche pragmatique de la problématique sécuritaire qui s'étendra à cette modalité de fonctionnement sociale globale et démocratique pour aboutir à une société résiliente et respectueuse de la liberté d'être de chacun comme nous l'avons déjà évoqué.

Nous finirons par la discussion d'une coopération internationale au sein d'un monde multipolaire qui commence à émerger en se basant sur la problématique énergétique issus d'un rapport de la compagnie multinationale pétrolière Shell, et qui introduit à la fois conflits de différence et d'intérêt. Ce rapport qui implique deux visions du futur en ce qui concerne la problématique des ressources énergétique, une vision qui se base sur des phénomènes de production de violence et une autre qui se base sur un mode coopératif international.

L'ensemble de cette partie tendra à valider notre grille de lecture et aboutira à une modalité de fonctionnement sociale issus des conclusions de cette étude. Cette partie abordera également trois tendances qui commencent à émerger et que nous évoquerons lors de la conclusion de cette étude.

Des Lumières, justesses et limites

Si l'on attribue souvent aux Lumières l'idée d'un corpus idéologique unifié, la réalité est plus complexe. Tantôt pour ou contre l'esclavagisme, tantôt pour ou contre la colonisation, ce corpus idéologique est au final pluriel, il a des divergences comme des contradictions (Lilti, 2019). Toutefois on retrouve des idées communes qui servent de base à ce corpus dont la pièce maîtresse est l'utilisation de la raison, mais aussi le fait d'orienter la société vers le commerce, comme des notions d'humanisme, de liberté et de lutte contre l'obscurantisme.

Nous nous concentrerons ici sur l'utilisation de la raison et du commerce dont le but était aussi de limiter les phénomènes de violence au sein de nos sociétés. Nous tenterons de voir le pourquoi de cette utilisation de la raison et du commerce, de la justesse de ces utilisations comme de leurs limites au regard des sciences modernes, des réalités de notre époque et de notre grille de lecture.

De la raison

Avant l'apparition des Lumières l'Europe a principalement été dominé idéologiquement par des dogmes religieux. Le problème du dogme est qu'il est par nature indiscutable, on ne peut pas le remettre en question. Le débat est donc limité, si ce n'est impossible. Il est cause de rejet social si on le remet en question, voire de persécution. On pensera à L'Inquisition qui entraîna des répressions sévères, des arrestations et des tortures. Comme la condamnation de Galilé par cette même Inquisition pour avoir prétendu que la terre tournait autour du soleil. Et si son idée était juste, elle contrariait les dogmes religieux de l'époque. Et utilisation de la raison encore pour tenter d'empêcher les guerres de religion qui se basent sur des visions dogmatiques différentes.

Les Lumières souhaitaient donc se libérer d'une vision dogmatique pour se tourner vers la rationalité. Cette libération permet de se baser sur la raison pour faire avancer et évoluer les idées qui orientent nos sociétés, donc de permettre le débat qui est aussi la base de toute société démocratique, de limiter la répression et les violences envers ceux qui iraient à l'encontre de ces dogmes, et de limiter les guerres de religion qui en découlent. La question n'est plus tellement de savoir si l'on va à l'encontre ou non d'un dogme, mais bien de savoir si l'idée est juste, adaptée à la situation ou non. On sort d'un vison obscurantiste et rigide pour se tourner vers la « modernité » et le débat d'idée. Les choses deviennent plus souples et permettent l'innovation pour le bien de tous, comme fait émerger la notion de liberté d'expression et de pluralité des idées.

La pertinence des Lumières sur ce changement de paradigme est des plus juste, et il va de pair avec une notion de liberté comme d'acceptation de la différence de l'autre. Cette vision ne contredit d'ailleurs pas notre grille de lecture et va dans le sens de la réduction des phénomènes de violence.

Nous rajouterons d'ailleurs que ce côté dogmatique n'appartient pas qu'aux religions. Durkheim note déjà que les traditions peuvent être vues comme des dogmes indiscutables et peu propice à l'évolution. Nous notons également que de nos jours certaines idées, ou normes sociales, sont comme des dogmes indiscutables. Celui qui oserait les contredire pourrait subir une répression tant étatique que social, et en fonction de l'idée émise. Le fait même d'évoquer certains mots liés à ces idées peuvent entraîner des phénomènes de harcèlement sociaux sur internet, et même si l'idée associée n'a rien à voir avec ce le mot qui est interprété par les autres. C'est une forme de terrorisme intellectuel dans le sens où l'individu aura peur d'exprimer une idée sans subir une forme de répression.

Si cette répression vient de l'Etat alors nous avons affaire à une forme de censure, elle est voulu et réfléchie par le biais de raisons étatique. Si elle vient d'une pression sociale, alors elle peut refléter une déviance à des normes d'un groupe, une violence d'un groupe sociale qui n'accepte pas la contradiction, ou tout simplement le reflet d'une certaine violence en cours dans la société. Mais elle est déjà moins réfléchie, plus émotive, si ce n'est qu'elle peut aussi être liée à une certaine « bétise ». Nous y mettons des guillemets étant donné que des cas de ce type ont pu entraîner des suicides. Nous sommes évidemment contre ces deux formes de répression, et pour les mêmes raisons évoquées par les Lumières. Mais là n'est pas la limite que nous voulons émettre vis-à-vis de la notion de raison issus des Lumières.

Ainsi cette limite concerne ce que nous avons déjà évoqué, et comme le montre les sciences modernes, donc le fait que l'être humain était plus rationalisant que rationnel et objectif dans les faits. Nous voulons dire par là que pour être complète, cette notion de raison devrait également intégrer les biais liés à nos fonctionnement cognitifs qui nous empêche justement d'être réellement rationnel et objectif. Là encore nous ne contredisons pas l'esprit des Lumières qui prônait l'éducation comme base d'évolution sociale, et nous avons vu dans la partie sur la nature humaine, notre fonctionnement cognitif et les groupes sociaux qu'il y a un besoin d'éducation, de prise de conscience, de structures et normes sociales adéquats en ce qui concerne ce manque de rationalité lié à nos modes de fonctionnement intrinsèques.

Comment en effet prétendre se baser sur la raison si nous occultons le fait que notre mode de fonctionnement cognitif nous empêche d'y accéder ? Comment prétendre se baser sur la raison si nous ne mettons pas en place l'éducation, les structures et normes sociales adéquats pour contrebalancer les biais de ce fonctionnement cognitif ? C'est bien les questions que nous posons ici en ce qui concerne les limites de la vision de la raison par les Lumières.

Du commerce

Dans le but de favoriser la paix les Lumières prône que l'humanité doit se tourner vers le commerce. Ils avancent plusieurs arguments pour cela :

1. Rationalité économique : Des philosophes comme Montesquieu ont soutenu que la guerre est irrationnelle et que le développement de la rationalité économique pourrait contribuer à son éradication. En d'autres termes, si les nations se concentrent sur le commerce, elles auront moins d'incitations à entrer en conflit.
2. Adoucissement des mœurs : L'idée que le commerce adoucit les mœurs est également centrale. Les Lumières pensaient que les échanges commerciaux favorisent la compréhension et la tolérance entre les peuples, ce qui peut réduire les tensions et les conflits.
3. Interdépendance économique : Le commerce crée des liens d'interdépendance entre les nations. Plus les pays sont liés économiquement, moins ils sont susceptibles de se faire la guerre, car les conséquences économiques d'un conflit seraient trop lourdes à porter.
4. Promotion de la paix : Certains penseurs ont même avancé que le commerce pourrait être un vecteur de paix, en favorisant des relations pacifiques et en réduisant les rivalités. Cela a été discuté dans le contexte de la globalisation et des échanges internationaux.

5. Tolérance religieuse et sociale : Les Lumières ont également mis en avant l'importance de la tolérance religieuse et sociale, qui pourrait être renforcée par des relations commerciales. Une société plus cohérente et tolérante est moins encline à entrer en guerre.

On retrouve ici plusieurs idées liées à notre grille de lecture comme les notions de coopération, de tolérance ou encore de compréhension entre peuples différents pour favoriser la paix. Toutefois cette idée de se tourner vers le commerce qui est apparue au XVIIIe siècles et qui influence encore notre monde n'a pas empêcher les guerres dans les faits (Levy et Thomson, 2010). Alors comment expliquer une telle contradiction entre des idées qui tendent à favoriser la paix et le fait que les guerres continuent ?

Bien sûr la réponse à cette question est une fois de plus des plus complexe et dépend de nombreux facteurs comme tente de l'expliquer ce livre sur les causes de l'émergence des phénomènes de violence, et comme le montrent aussi Bandy Lee (2019) et Levy et Thomson (2010) dans leurs livres sur les causes de la violence et des guerres. Mais nous pouvons avancer quelques hypothèses en se basant sur notre grille de lecture.

Déjà la réponse n'est pas binaire, la question n'est pas de savoir si oui ou non le fait qu'en se concentrant sur le commerce l'humanité va éviter les guerres, mais plutôt de savoir comment faire ce commerce et ces échanges. Nous avançons donc déjà l'idée que cela nécessite un ensemble cohérent comme nous l'avons déjà dit. En d'autres termes, si des structures, des types de relations et normes sociales vont dans des sens contradictoires en ce qui concerne le fait de favoriser ou pas des phénomènes de violence cela marchera difficilement.

En ce qui concerne le principe de coopération nous avons dit qu'il était nécessaire et qu'il représentait la seule solution pour éviter les conflits entre groupes sociaux antagonistes pour résoudre des conflits d'intérêts, et comme le montre la littérature et les exemples que nous donnons. Mais toutefois pas suffisant. En d'autres termes c'est encore dans la façon de réaliser cette coopération que les choses fonctionneront ou pas. Et bien sûr cette réussite ou cet échec dépend aussi des nombreux facteurs que nous avons développé dans ce livre, et de biens d'autres.

Nous avons vu par exemple que cette idée de se tourner vers le commerce a finalement abouti à une société consumériste qui place le profit comme une fin en soi et non l'humain. Cette idée tend également à rentrer en contradiction avec les principes humanistes des Lumières et tend à favoriser les phénomènes de production de violence. On peut déjà se poser la question de savoir si c'est ce type de société dont rêvaient les Lumières si l'on se place d'un point de vue humaniste ?

Marcel Mauss que nous avons abordé décris justement des sociétés qui placent l'échange comme un moyen dont la fin en soi est la relation sociale, donc l'humain. Là encore nous rejoignons l'idée développé par les Lumières sur les relations sociales induites par le commerce comme facteurs de paix, mais facteur de paix s'il est réalisé dans le but que l'humain soit une fin en soi et non le profit. Et dans cet optique du profit découlera naturellement de ces relations.

En d'autres termes, c'est en visant la préservation des relations humaines que du profit en découlera naturellement sur le long terme. Nous avons montré par le biais de différents exemples au sein de ce livre que viser le profit sans se soucier des relations humaines tendait à être source de production de violence pour aboutir à des résultats perdants/perdants sur le long terme. Nous le verrons encore lors de ce dernier chapitre.

Nous avons par exemple abordé cette problématique de profit immédiat versus relation humaine par le biais de deux façons de négocier à l'intérieur du chapitre sur les conflits d'intérêts dans le but d'aboutir à des solution gagnant/gagnant sur le long terme.

Ensuite par le biais d'une société consumériste qui n'hésite pas à attiser envie et jalousie qui sont des causes majeures de production de violence dans le but de vendre des produits de consommation, donc qui par effet de bord n'hésite pas à dégrader les relations humaines dans un but de profit. Là encore cela pourra donc difficilement fonctionner si l'on veut se placer dans une optique de réduction de phénomènes de production de violence au sein d'un corps social.

A un niveau international nous avons également commenté le livret de l'entreprise multinationale pétrolière Shell qui expose deux avenirs possibles en ce qui concerne l'accaparation et le partage des ressources dans le futur entre nations.

Là encore le principe qui se base sur le profit immédiat en lieu et place d'une coopération internationale qui favoriserait l'humanité dans son ensemble tend vers l'échec. Là encore nous soulevons le problème d'une fin en soi basée sur le profit en lieu et place d'une fin en soi centrée sur l'humanité en général comme cause de production de violence. Mais aussi la problématique déjà abordée entre une vision à court terme néfaste à l'ensemble sur le long terme, et celle d'une vision à long terme bénéfique à l'ensemble.

Nous rejoignons au travers de cet exemple, et cette fois à l'échelle des nations, les caractéristiques de l'égo- et de l'égo+ en ce qui concerne la production ou non de violence. Donc ici sur une différence entre une satisfaction immédiate (le profit de l'accaparation immédiate des ressources pour soi) néfaste à l'ensemble sur le long terme, et un travail de fond (ici basée sur une coopération internationale) bénéfique à l'ensemble, sur une différence entre l'émotion/impulsivité et la raison justement voulu par les Lumières.

Si nous avançons quelques hypothèses sur le fait que les guerres aient continué la problématique n'en est pas pour autant réglée. Mais la question que nous soulevons ici en ce qui concerne les limites liées au commerce comme facteur de paix se pose donc sous la forme de savoir comment réaliser ce commerce ?

De la problématique de la régulation migratoire

Si dans l'idéal je suis pour des frontières ouvertes, une libre circulation et contre le racisme, la réalité s'avère une fois des plus complexe et nécessite de prendre en compte la nature humaine et ce qu'elle va engendrer.

Nous aborderons donc dans ce chapitre la problématique de la régulation migratoire. Nous montrerons ce qu'entraîne une stigmatisation et pourquoi elle ne favorise pas l'intégration de ceux qui la subissent, puis nous montrerons d'où vient cette stigmatisation, pourquoi elle est infondée et ce qu'elle entraîne en termes de tensions sociales. Enfin nous montrerons aussi pourquoi cette régulation est tout de même souhaitable en tentant de dégager les raisons qui la justifie vraiment, et souhaitable déjà dans le but de faire diminuer les tensions et le racisme au sein d'une société. Nous notons d'ailleurs que la loi de 2024 sur l'immigration est allée dans ce sens.

On entend par migrant une personne qui se déplace d'un point à un autre sans forcément avoir la volonté de s'installer durablement, et immigrant la personne issue d'un pays étranger qui vient s'installer dans un autre pays. La problématique migratoire englobe ces deux types de personne. Et l'on entendra ici par migrant une personne de nationalité étrangère.

Il y a donc actuellement dans les sociétés occidentales une divergence de point de vue sur ce phénomène migratoire. Il y a d'un côté les partisans de l'immigration qui vont invoquer des raisons humanistes et un combat contre le racisme. Et puis de l'autre côté les partisans d'un contrôle migratoire, voire de son arrêt, qui vont invoquer des raisons identitaires ou sécuritaires.

Le premier constat est que cette immigration de populations aux cultures différentes de la nôtre qui s'est accentuer dans les années 1970 est un phénomène relativement nouveau auquel nous n'étions pas préparés, auquel nous n'avions pas le recul et l'expérience nécessaire pour l'anticiper et le gérer au mieux.

Le second constat est que le combat contre le racisme a majoritairement échoué, nous voyons depuis les années 90 une montée constante des idées contre l'immigration et du racisme en Europe. L'échec de cette lutte est donc factuelle, et même si on peut la nuancer par une certaine évolution positive des mentalités en la matière, mais qui a aussi tendu à opposer deux camps en présence, qui a tendu à la division du corps social. Nous n'aborderons pas ici le pourquoi de cet échec qui est des plus complexe, mais les tensions et discours liés à la problématique migratoire en sont un des facteurs majeurs. Nous allons maintenant traiter ce point, et en commençant sur les conséquences d'une stigmatisation sur la santé et l'intégration d'un individu.

1) Qu'entraîne la stigmatisation en termes de santé et d'intégration chez un individu

En termes de santé, un stress chronique lié à une stigmatisation chronique (depuis au moins les année 90) a aussi des conséquences délétères d'ordre psychologiques et physiologiques. Il convient donc de rappeler que le stress entraîne des problèmes de santé mentale (dépression, baisse de l'estime de soi, …), mais aussi somatiques (maladies cardiovasculaires, neurologiques, cancers et maladies auto-immunes, …) selon des études scientifiques[31]. Il crée aussi des liaisons au niveau du lobe préfrontal du cerveau qui sert à la sociabilité (Klucharev et al, 2011), donc lié aux facultés

[31] https://shs.cairn.info/revue-defense-nationale-2023-HS4-page-32?lang=fr

d'intégration d'un individu comme on l'a vu dans la partie sur les violences psychologiques. Il peut aussi entraîner des comportements violents en réaction de cet ensemble.

Comme ce stress affecte la santé mentale et somatique, on rappelle que selon l'Agence Régionale de Santé PACA « Le coût économique et social des troubles mentaux est évalué à 109 milliards d'euros par an **»,** et que le coût des cancers et maladies cardio-vasculaires est évalué à 19,3 milliards d'euros pour la société française[32], donc toutes causes confondues.

Ensuite si nous voulons parler d'intégration, il apparaît déjà que stigmatiser l'autre tendra à produire l'effet inverse. On parle notamment de phénomène de repli identitaire que l'on a déjà abordé. En d'autres termes, celui qui est stigmatisé, pour sa religion par exemple, pourra avoir tendance à devenir encore plus radical dans sa religiosité. Ce qui est donc contreproductif en termes d'intégration dans le sens où au lieu de s'intégrer à la culture ambiante l'individu tendra à radicaliser sa culture d'origine comme rejeter à son tour celui qui le stigmatise.

Alors cette stigmatisation qui entraîne un déficit d'intégration est d'autant plus vrai pour un immigrant ayant une culture d'autant plus différente de la culture locale. En effet, si le but de l'intégration est aussi l'assimilation de la culture locale, cet immigrant aura à contrer la difficulté de cette stigmatisation et du choc culturelle. Par réflexe il aura donc tendance à se réfugier vers sa culture qui lui donne une image positive de lui-même, plutôt que d'assimiler la culture locale qui le rejette et lui donne une image négative de lui-même. Ce facteur doit donc être pris en considération pour faciliter cette assimilation, et nécessite d'autant plus de ne pas exercer de stigmatisation envers l'immigrant pour faciliter son intégration.

De plus ce concept d'assimilation ne peut se résumer à demander à l'autre de renier totalement son identité. Ce serait aller contre la nature humaine, donc facteur de tension liée à une demande objectivement impossible à satisfaire. Toutefois, faciliter l'intégration et l'assimilation entraînera naturellement un changement culturelle progressif de l'immigrant au profit de la culture locale, mais sans qu'il perde l'ensemble de son identité culturelle d'origine. La chose parait donc impossible dans les faits et se doit donc d'être acceptée dans une optique raisonnable et proportionnelle de demande d'intégration et de vie en société.

Comme le fait de faciliter l'intégration par une baisse des tensions lié à la problématique migratoire tendra à faciliter l'acceptation de cette diversité culturelle par la population locale, et diversité qui tendra donc à s'amoindrir au lieu de se radicaliser par la baisse de ces tensions et des stigmatisations qui y sont liées.

On verra ces points en détail.

Mais alors est-ce que cette stigmatisation est légitime ? Nous allons maintenant voir qu'une d'une part elle ne l'est pas, qu'elle va même aggraver de phénomène de repli identitaire, donc ce déficit d'intégration par cette illégitimité. Et d'autre part on verra d'où vient réellement cette stigmatisation, pourquoi et comment elle tente de se justifier pour de mauvaises raisons, et l'ensemble de ce que cela entraîne.

2) De la justification de ces stigmatisations

[32] https://www.paca.ars.sante.fr/sante-mentale-definition-et-enjeux

L'immigration est donc la venue dans un pays d'une population étrangère pour s'y installer. Comme cette population est étrangère elle est par nature différente, et comme nous avons vu que la nature humaine fait que nous avons tendance à rejeter ce qui est différent de nous, le phénomène migratoire va donc tendre à engendrer des phénomènes de rejet par la population du pays d'accueil, et donc de tensions. Et nous appelons ce phénomène de rejet dans cette situation, racisme. C'est donc une réalité qui doit donc être prise en compte dans le but de faire en sorte que tout se passe le mieux possible.

En d'autres termes, si ce rejet lié à la nature humaine est une réalité, alors il a une certaine légitimité d'être. Qu'une réalité est par nature légitime en elle-même, elle est et ne peut donc être niée. C'est pourquoi nous avons dit que nous devions faire avec et tenter de trouver les solutions en rapport, qu'elle nécessite aussi une certaine tolérance de par sa réalité liée à la nature humaine. Qu'elle ne mérite pas l'insulte ou la culpabilisation injustifiée qui aura même tendance à augmenter ces sentiments racistes, donc qui sera contre-productif selon les études qui visent à faire baisser les comportements racistes (Jehonathan Ben, 2020). Le reste étant sujet à débat dans le sens où il peut aussi y avoir besoin de discussion contradictoire.

Mais aussi que de vouloir passer sous silence certaines réalités objectives liées à la nature humaine n'entraîne que la frustration, le sentiment d'injustice. Qu'elle empêche le débat constructif et légitime, la liberté d'expression ; le principe démocratique.

En revanche, ce qui ne sera pas légitime c'est que ce rejet véhicule une vision fausse et injuste de l'autre qui est différent, qu'elle entraîne de la violence sur l'autre pour des raisons qui ne se justifient pas. Dans ce cas, cette tolérance dont nous venons de parler aura atteint ses limites, et en toute proportion. Tout le monde a aussi droit à l'erreur. Nous allons donc discuter de la justification de ces stigmatisations. Mais avant un bref aperçu de ce qu'est le racisme.

Nous pouvons déjà dire qu'au sein d'une société il y a des individus disparates, et notamment des individus qui seront plus ou moins disposés à développer ou non des sentiments racistes.

Un autre point est que nous voyons souvent le racisme comme quelque chose de binaire, soit un individu est raciste, soit il ne l'est pas. La réalité est que le racisme se défini sur une échelle qui va du respect absolu de l'étranger tant qu'il ne nous nuit pas, jusqu'à la volonté de voir l'étranger disparaître. Entre ces deux extrêmes on trouvera celui qui veut être bien copain avec l'étranger mais pas ami, celui qui ne veut pas les fréquenter, celui qui ne veut pas les avoir comme voisin, ceux qui veulent leur faire du mal, etc. On ne peut donc traiter ces différents individus de la même manière, et c'est bien ceux qui veulent faire du mal à l'autre, que ce soit par le biais d'une violence psychologique ou physique, qui vont poser le plus de problème au sein d'une société en ce qui concerne les phénomènes de production de violence. Donc en proportion des limites de la tolérance dont nous parlions.

Mais en d'autres termes, le rejet de l'autre qui est différent sera donc d'une intensité variable en fonction des personnes, si ce n'est inexistant pour certains.

Ensuite ce rejet est en lui-même un sentiment négatif, nous avons vu dans le chapitre qui traite ce point les problèmes que posent ces sentiments négatifs comme causes de production de violence au sein d'un corps social.

Si maintenant nous analysons les discours des partisans de la régulation migratoire on pourrait les définir peu ou prou de la même manière. Cela commence généralement par un « il y a un problème lié à l'immigration ». Puis « nous voulons la réguler ou la stopper ». Pour enfin finir par un « les immigrés/migrants sont des gens négatifs/délinquants/violeurs/terroristes/etc » pour justifier de cette régulation et de cette problématique en général. Rien n'est évidemment plus faux que cette dernière affirmation. Pourquoi ?

Déjà ces affirmations se basent principalement sur des cas isolés qui ne représentent pas la majorité des immigrants. La réalité est qu'il y a des individus négatifs/délinquants/violeurs/terroristes (souvent des extrémistes) au sein de chaque groupe social, il est donc tout à fait normal de retrouver ce genre d'individus au sein d'une population d'immigrants si on veut les trouver.

En d'autres termes, si l'on veut trouver des individus négatifs/immoraux on pourra les trouver au sein de chaque groupe social, tout le monde peut le faire. Chez les hommes les femmes, les riches les pauvres, les blancs les noirs. La chose est facile, mais ne représente pas la réalité objective de ce groupe social. Que même un individu en lui-même peut avoir des qualités et des défauts, que de relever uniquement ces défauts ne représente pas la réalité objective de cette personne. La représentation, l'image donnée n'est pas légitime. Et de la même façon qu'un individu anti immigration qui ne veut pas fréquenter des personnes différentes de lui peut aussi être un bon père de famille qui prend soin de ces enfants et de sa famille, pas automatiquement une mauvaise personne en soi qui mérite l'insulte.

Alors si au final le fait dénoncé est vrai, il ne représente pas la réalité dans son ensemble. La vision des choses qu'elle entraîne est réductrice, elle en devient subjective, fausse au sein de cet ensemble.

La justification n'est donc pas légitime, elle ne représente pas la réalité des choses et pourrait s'appliquer à n'importe quel groupe social.

Certains avanceront ensuite le fait que les prisons sont remplis d'individus étrangers ou d'origine étrangère. C'est vrai, toutefois la criminalité a toujours été issue des milieux les plus pauvres[33], et indépendamment d'une ethnie d'appartenance. Et c'est un fait que les immigrants et les populations d'origine étrangères sont majoritairement issues des classes les plus défavorisés. La chose est donc une fois de plus normal. Ce serait confondre ethnie d'appartenance, et causes déterministes liées à une condition précaire. Une fois de plus, la chose ne serait pas légitime. Une confusion certaine au sein d'un lien de causalité.

Et fait d'autant plus normal que les classes plus favorisées ont des réseaux permettant l'accès à des emplois légaux, notamment pour les jeunes qui sont propices à la délinquance. Une personne issue d'un milieu défavorisé aura plus difficilement accès à ces types de réseaux, bien au contraire il aura plus facilement accès à des types de réseaux liés à la criminalité organisée pour subvenir à ces besoins.

Ensuite peut venir la théorie du grand remplacement qui ne tient pas scientifiquement, même sur une projection de centaines d'années.

[33] https://shs.cairn.info/revue-specificites-2014-1-page-202?lang=fr

Si l'on se base sur les chiffres[34] de l'INSEE[35] et sur trois générations (depuis les années 50). Alors d'une part la proportion de l'immigration d'origine européenne est majoritaire, et même si la tendance tend à s'inverser avec le temps et varie (elle l'était encore majoritaire en 2022). Le reste du flux provenant majoritairement d'Afrique, et majoritairement d'Afrique du nord. Viennent ensuite les phénomènes de mixité et de flux rentrant et sortant. Au final, le total de personnes étrangère ou d'origine étrangère non européenne immigrées depuis 1950 en France tourne autour de 10/12% de la population totale actuelle sur l'ensemble du territoire nationale. On est loin du grand remplacement.

En d'autres termes, on a largement le temps de se poser, voir venir et réfléchir.

Enfin, comme la population immigrante asiatique est largement minoritaire par rapport à celle africaine, il est tout autant normal qu'on en entende moins parler. D'autres facteurs rentrent aussi en compte, le phénomène est complexe. Ils tendent aussi à subir moins de stigmatisation, un autre facteur important comme on va le voir. Mais encore une autre justification que l'on entend et qui ne se justifie pas.

Ensuite, le fait que ces stigmatisations soient illégitimes vont entraîner une hausse du phénomène du repli identitaire. En effet l'immigrant se sentant agressé pour des raisons injustifiées va d'autant plus rejeter celui qui l'agresse et se réfugier vers sa communauté pour conserver une image positive. Donc entraîner un déficit d'intégration que dénonce notamment cette théorie du grand remplacement, mais dont elle en est aussi en partie la cause en raison de la stigmatisation qu'elle entraîne.

Nous pouvons prendre pour exemple l'enfant qui se fait gronder pour une faute qu'il a commise. Il acceptera d'autant plus la punition qu'il sait qu'il a fauté. Mais si la punition est injustifiée, alors s'ajoutera aux sentiments négatifs de la punition le sentiment d'injustice. Et rien ne donne plus la rage que ce sentiment d'injustice disait en substance Hannah Arendt. Ce qui va donc tendre à amplifier le rejet de la population locale et tout ce qui s'y rapporte par l'immigrant, donc ce repli identitaire, donc ce déficit d'intégration.

Enfin, en ce qui concerne l'insécurité et la criminalité dont on parle beaucoup, les causes sont complexes et liées à nos fonctionnements cognitifs, nos comportements individuels et groupaux, nos normes sociales, nos modes éducatifs, nos structures sociales, politiques, économiques ou autres. Mais les relier au phénomène migratoire et là encore une vision des plus réductrices de la problématique sécuritaire. Et d'autant plus que stigmatiser l'autre pour de mauvaises raisons tendra également à engendrer des problémes sécuritaires à cause des tensions induites et comme on va continuer à le développer. Le lien de causalité en est donc inversé.

En d'autres termes, l'application d'un principe de coercition pour lutter contre l'insécurité se doit d'être légitime pour être efficace, sinon il tendra à être contre-productif.

Par conséquent, ces justifications n'en sont pas et sont même contre-productives en termes d'intégration et de problématiques sécuritaires. Mais notre grille de lecture peut toutefois apporter des éléments de réponses pour expliquer plus précisément comment elles sont apparues dans le but de déterminer les causes du problème afin de tenter d'y apporter des solutions, tenter

[34] https://www.insee.fr/fr/statistiques/6468640
[35] https://www.insee.fr/fr/statistiques/3633212

d'entraîner le débat d'idée sur des bases légitimes et constructives, tenter de le recentrer sur les causes réelles et originelles du problème.

3) D'où vient réellement cette stigmatisation et qu'est-ce qu'elle entraîne d'un point de vue sécuritaire ?

Nous avons donc dit que cette stigmatisation découle d'un rejet de ce qui est différent de nous.

Alors celui qui va ressentir un sentiment de rejet parce que l'autre est différent va rentrer dans cet état de dissonance cognitive, phénomène que nous avons déjà abordé. En d'autres termes il va ressentir un malaise, et pourquoi le ressent-il ? Basiquement parce que nous voulons tous avoir une vision positive de nous-même, donc si nous rejetons l'autre il faudra nous trouver une raison qui est autre qu'un simple rejet lié au fait que l'autre est différent, ce qui est en effet difficilement justifiable car arbitraire.

Alors pour justifier ce rejet on aura tendance à restructurer nos idées en voyant l'autre comme négatif, comme élaborer toute sorte de théories visant à le justifier. Nous pouvons donc garder une vision positive de nous-même tout en rejetant l'autre car nous avons maintenant une bonne raison de le faire. Mais dans la réalité, et dans le cas que nous exposons, cette bonne raison n'est pas objective, et encore moins rationnelle.

Et on a vu que nous faisions tous ce genre de chose, que l'on a tous tendance à justifier nos actes dans le but de garder une image positive de nous-même, et quitte à être subjectif ; souvent même à être subjectif. Il en va de même pour ce type de comportement. Donc de ce rejet arbitraire de l'autre qui est différent de nous et que l'on nomme racisme. Que nous avons tous cette tendance à rejeter l'autre qui est différent de nous, que ce soit en fonction de sa couleur de peau ou d'autres critères. Et nous avons tous tendance à justifier ce rejet en voyant l'autre comme négatif pour préserver une image positive de nous-même. Et vision négative de l'autre en proportion de l'intensité du rejet ressenti et de l'intérêt à le justifier. La problématique est universelle et ne concerne pas que le racisme. Nature humaine.

Mais en d'autres termes, lorsque nous avons un état émotionnel négatif envers l'autre, et même s'il a des bases objectives de l'être au départ et bien que ce ne soit pas le cas ici, nous allons avoir tendance à avoir une vision subjective et négative de cet autre, donc une vision non rationnelle qui n'aidera pas à résoudre les tensions avec cet autre.

Une fois de plus nous sommes plus rationnalisants que rationnels, et cela entraîne des tensions dans ce cas précis.

Nous soulignons une fois de plus la nécessité d'une éducation adaptée.

De plus ces stéréotypes négatifs que l'on nous matraque depuis plus ou moins les années 90 tendent à augmenter les phénomènes de racisme. Depuis le livre de Le Bon sur la psychologie des foules nous savons qu'une affirmation répétée à l'envie entrera plus facilement dans l'inconscient collectif et sera vu comme vrai. Ces stéréotypes négatifs et infondés répétés depuis plus de trente ans sont donc rentrés dans l'inconscient collectif et tendent à expliquer un des pourquoi de la montée constante du racisme depuis des années en Europe. Nous avons vu que les sentiments négatifs se propageaient comme un virus au sein d'une population, il semble que ce soit aussi ce qui nous soit arrivé.

Mais attardons-nous sur ce phénomène de rejet. Nous avons donc dit que ce rejet est lié à la différence de l'autre. Nous allons maintenant aborder une autre problématique du phénomène migratoire. Ce que nous voulons dire c'est que si ce rejet est lié à une différence de l'autre, plus l'autre sera différent plus l'intensité du rejet, donc l'intensité du sentiment négatif induite, sera forte.

Ainsi, si nous prenons l'exemple de l'immigrant italien des année 50/60 qui se faisait aussi stigmatiser lors de son arrivé, son intégration aura été toutefois plus facile qu'un immigrant nord-africain de culture musulmane car son rejet aura été moindre au sein d'un pays européen. En effet, l'immigrant italien est de même couleur de peau, culture et religion que l'européen moyen. A contrario, l'immigrant nord-africain est de couleur de peau, culture et religion différente de l'européen moyen.

Nous voulons donc dire par là que chaque différence tendra à entraîner un sentiment de rejet, donc que l'intensité du rejet tendra à être proportionnel aux différences de l'immigrant par rapport à la population locale. La couleur de peau entraîne également une visibilité que n'avait pas l'immigrant italien, il aura donc plus de difficulté à se fondre dans la masse. Mais cela explique aussi pourquoi l'intégration des immigrants d'origine européennes fut plus facile que celle des immigrants d'origine africaine. Une autre justification des tenants de la régulation qui ne se justifie toujours pas vue sous cet angle.

On voit donc la complexité de la chose étant donné que plus un immigrant aura de différence vis-à-vis de la culture locale, au plus il y aura du rejet contre lui. On voit donc l'importance de prendre en compte ce facteur, comme l'importance qu'il y aurait à éviter toute image négative injustifiée d'une population d'immigrants dans les médias ou autres pour faciliter cette assimilation culturelle, et pour toutes les raisons évoquées.

Un autre facteur à prendre en considération est aussi l'état d'esprit de la population d'accueil. En d'autres termes, et en ce qui concerne cette problématique, cette population d'accueil tend elle vers le développement de sentiment de rejet de ce qui est différent d'elle ou non ? Force est de constater que de nos jours une grande partie de la population européenne est plutôt dans un état d'esprit propre au rejet. Cette réalité doit donc être prise en compte dans le but d'évaluer cette intensité de rejet.

Mais ce phénomène de repli identitaire vaut aussi pour le « français de souche » que l'on va pointer du doigt pour son racisme. Par le biais de ce phénomène de repli identitaire il pourra tendre à radicaliser ces sentiments racistes. Et comme on l'a vu, il trouvera ces remarques injustifiées car il a appris à voir l'autre comme négatif et s'en est persuadé. Et s'en est d'autant plus persuadé qu'il a certainement développer des biais de confirmation qui vont tendre à ne lui faire voir que les côtés négatifs de l'immigrant que l'on nous montre au sein des médias par exemple, tout en occultant les exemples positifs ou neutres, qui sont rarement évoqués mais qui représentent pourtant la réalité des choses, et comme pour tout groupe social comme on l'a déjà dit. Mais l'on a vu ce fonctionnement cognitif qui tend à vouloir justifier nos croyances. Et le côté conformiste du groupe tendra également à ne pas remettre en question l'idée de la négativité de l'autre mais au contraire à la renforcer, on a également vu ce mode de fonctionnement lors de l'étude sur les groupes.

Avec le temps on aura donc tendance à voir les deux camps se radicaliser de plus en plus, et c'est bien ce qu'il semble se passer au vu de la montée constante des idées anti immigration en Europe et des tensions qui en découlent avec les partisans pros immigrants, les immigrants et les

populations d'origine étrangères, qui tendent eux aussi à se radicaliser en réaction à ce radicalisme anti immigration. En d'autres termes, l'état émotionnel de ces deux camps tend vers de plus en plus de négativité jusqu'à la radicalisation en s'alimentant l'un avec l'autre dans une sorte de cercle vicieux qui augmente les tensions réciproques avec le temps.

On retrouve donc dans ce contexte ce que l'on a vu à propos de la violence psychologique. La stigmatisation étant une forme de violence psychologique qui a des conséquences néfastes sur l'individu et son intégration comme on l'a développé. Et aussi ce facteur d'accumulation lié à une stigmatisation depuis au moins les années 90 qui tend donc à accentuer la violence psychologique ressenti et ses conséquences, comme la mise en place d'un état émotionnel négatif envers ceux qui sont responsables de cette stigmatisation.

On retrouve bien ce que l'on a décrit à propos des violences psychologique et de leur côté néfaste pour un corps social dans son ensemble, et d'autant plus que les victimes de cette stigmatisation sont majoritairement issus de quartiers défavorisés (souvent d'un côté comme de l'autre d'ailleurs), ce qui ajoute donc un stress supplémentaire, et donc une intensité ressentie de violence psychologique supplémentaire à ces individus qui subissent déjà une violence économique liée à la précarité de leur situation. Mais aussi que cet état émotionnel négatif que l'on retrouve dans les deux camps (donc pro et anti immigration) a entraîné une montée croissante des idées contre l'immigration, un déficit d'intégration certain des populations concernés, et bien sûr un contexte d'opposition et de tension croissante en raison de ce phénomène d'accumulation qui tend vers la radicalisation des acteurs en présence, qui lui-même tend vers des incompréhensions et autres malentendus entre ces acteurs qui augmentent ces tensions au lieu de les résorber.

Nous retrouvons donc bien ce que nous avons évoqué au sein de notre grille de lecture, tant en ce qui concerne le facteur d'accumulation de violence psychologique, que de l'incompréhension et des malentendus entre groupes sociaux antagonistes qui entraînent une opposition croissante entre ces groupes. Nous aboutissons donc à une radicalisation d'un conflit de différence en raison de l'accumulation de sentiments négatifs sur la durée comme le prédit notre schéma sur le sujet, et le tout pour de mauvaises raisons dans le sens où cette stigmatisation n'a pas de fondements objectifs si ce n'est cet instinct de rejet qui tend à se justifier pour de mauvaises raisons comme on l'a vu précédemment.

C'est aussi pourquoi les services de sécurité intérieur parlent de risque d'affrontement communautaire, et affrontement communautaire en Europe qui est le but avoué des terroristes islamistes (Jordanov, 2020). Donc au final ces thèses anti immigration qui se justifient par des argumentaires stigmatisants tendent à favoriser les objectifs des terroristes en provoquant notamment des replis identitaires et autres sentiments négatifs envers ceux qui la subissent, donc des tensions et de la violence réciproque. Et cette stigmatisation arbitraire ne facilite pas l'intégration des populations d'origine étrangère, et manque d'intégration qui est paradoxalement une autre justification d'une demande de régulation de ceux qui sont à l'origine de cette stigmatisation, donc d'une autre justification qui ne peut se justifier étant donné que ceux qui la dénoncent ont leur part de responsabilité sur cet état de fait.

En d'autres termes, la stigmatisation des populations étrangères pour de mauvaises raisons entraînent un déficit d'intégration et d'assimilation certain de cette population, comme des problématiques d'ordre sécuritaires et aux vues de l'ensemble.

Donc une problématique qui concerne l'intérêt général, donc l'intérêt de tous. Notamment de ceux qui aspirent à vivre en paix au sein de leur lieu de vie, et à part s'il y a des raisons objectives et légitimes de rentrer en guerre. Ce qui ne semble objectivement pas le cas en l'espèce, ce qui pourrait même favoriser les objectifs des groupes terroristes en Europe.

Et où l'on voit une fois de plus que les actions illégitimes (ici une stigmatisation arbitraire) entraînent des forces de résistance et toute formes de tensions au sein du corp social, comme le fait que le manque de rationalité de ces stigmatisations dû à notre fonctionnement cognitif est néfaste d'un point de vue stratégique (le but étant déjà que l'intégration se passe bien).

Donc repli identitaire et manque d'intégration qui participent aussi au développement de l'idée que la population locale perd de son identité. Mais comme nous l'avons vu, d'une part les anti immigration ont une part de responsabilité dans ce manque d'intégration, et d'autre part ce manque d'intégration lié à une stigmatisation arbitraire ne facilite pas justement l'adaptation de l'immigrant à l'identité locale. C'est donc tout le contraire qui se produit, dans le sens où l'immigrant aura donc tendance à rejeter cette identité locale au lieu de l'adopter.

Enfin, une autre raison de la stigmatisation des populations d'origine étrangère et des immigrant est la conjoncture économique. Les études montrent en effet qu'en cas de conjoncture économique défavorable les immigrants tendront a en devenir les bouc-émissaires (Légal et Delouvée, 2015). Et force est de constater que la conjoncture économique actuelle en Europe est plutôt morose.

4) De la justification d'une régulation migratoire dans le but de faire baisser tensions et racisme

Mais force est aussi de constater que si la demande de régulation de l'immigration a augmenté depuis plus de 30 ans, on est en droit de se dire que cette demande est finalement légitime. A cause du fait qu'elle représente une force de résistance en constante augmentation face à un combat anti racisme qui a échoué dans les faits. A cause d'un principe démocratique lié à une forte demande au sein d'une population. A cause du fait que cette demande est issue d'une nature humaine que l'on ne peut ignorer. La loi de 2024 a d'ailleurs fait en sorte de répondre à cette demande.

Donc, si nous avons tenter de dégager jusqu'à présent certaines problématiques liées à l'immigration, tâchons de voir maintenant pourquoi la régulation migratoire est souhaitable dans le but de faire baisser les tensions entre les acteurs en présence comme les sentiments racistes en général.

La thèse que nous défendons, et aux vues des tensions actuelles, est que pour qu'une immigration soit réussie elle doit respecter un principe d'absorbtion par la population locale, et que pour respecter ce principe d'absorbtion cette immigration doit être réguler en fonction de plusieurs facteurs. Que le respect de ce principe d'absorbtion permettrait aussi une meilleure connaisance de l'autre, donc une baisse des préjugés négatifs par le biais de l'interconnaissance, par une prise en compte de la réalité de qui est l'autre. Actuellement cette interconnaissance est freiné par les tensions engendrés. Et principe d'interconnaissance qui est aussi une modalité qui permet la baisse des sentiments raciste (Jehonathan Ben, 2020). Reprenons.

Nous avons donc vu que les justifications apportés par les partisans de la régulation migratoire n'en étaient pas. Que ces justifications tendaient aussi à ne pas faciliter l'intégration des populations d'immigrés. Et que le principal facteur lié à l'échec d'une intégration est le rejet de l'autre.

Enfin, nous avons vu que ce phénomène de rejet était lié à la nature humaine, donc que nous ne pouvons rien y faire si ce n'est l'accepter et faire en sorte de trouver des solutions qui tendront à le réduire plutôt qu'à l'augmenter. Que ce rejet était la cause réelle d'une demande de régulation et pas autre chose. Mais aussi que ce rejet tendait à être proportionnel à la différence des immigrés, qu'elle soit liée à leur couleur de peau, de culture ou de religion. Et enfin qu'au sein d'une population les individus sont disparates et seront donc plus ou moins enclins à développer ces sentiments de rejet.

L'hypothèse est donc que pour diminuer ce phénomène de rejet au sein d'une population locale, cette population local doit déjà s'habituer à l'immigrant. En ce sens, un afflux trop important d'immigrants produira l'effet inverse et le sentiment de rejet augmentera en proportion. Et nous avons vu que ce phénomène de rejet avait tendance à se justifier en montrant l'autre comme négatif. Tout ce qui doit donc être empêché pour faciliter l'intégration et limiter la montée du racisme. C'est pourquoi nous utilisons le terme d'absorbtion, donc dans le sens où le pays d'acceuil absorbera naturellement cette immigration sans trop créer de phénomène de rejet si certains facteurs sont respectés.

Si nous nous plaçons par exemple à l'échelle d'un village de quelques centaines d'habitant, il semble normal que l'arrivé de deux immigrants sera mieux vécu que l'arrivé de dix immigrants. Les locaux exprimeront moins de rejets, s'y habitueront et seront même prêt à en recevoir d'autres dans le futur. De la même façon les immigrants qui subiront moins de rejets auront plus de facilités à s'intégrer et assimiler la culture locale.

A contrario, une arrivée massive risquera d'augmenter les rejet et les incompréhensions mutuels qui aboutiront à une vision négative et faussée de l'autre pour les raisons que l'on a évoqué. Et donc aboutira à des tensions et à un échec de l'intégration.

En effet, nous avons vu dans la partie sur la nature humaine que beaucoup de tensions découlaient de malentendus entre groupes sociaux antagonistes. Couplé au phénomène de rejet nous aboutissons à deux problématiques qui doivent être résolus, et bien que le rejet entraîne aussi le malentendu.

Si nous reprenons l'exemple du village, deux personnes susciterons deux phénomènes de rejets au lieu de dix phénomènes de rejet. Il y aura donc moins de sentiments négatifs ressentis, le rejet sera moindre et facilitera donc l'intégration comme tendra à faciliter la résolution de ces deux problématiques.

En effet, s'il y a moins de sentiments négatifs envers l'autre, on peut espérer des échanges et une meilleure compréhension et interconnaissance mutuelle pour aboutir à moins de malentendus. En ce sens ce village aura réussi à absorber cette population d'immigrants si une régulation de cette arrivée a été pensé en amont.

Et pour que ce principe d'absorbtion fonctionne il faudra donc aussi prendre en compte le taux de différence de la population immigrante comme les différents facteurs précités, toujours dans le but d'évaluer l'intensité des sentiments négatifs pour qu'ils puissent être absorbés avec le temps, et donc du nombre d'immigrants pouvant l'être ou non.

D'autres facteurs doivent certainement être aussi pris en compte.

Toutefois il apparait que cette régulation qu'est ce principe d'absorbtion semble souhaitable pour les raisons évoquées, qu'elle devrait s'ajuster en fonction des sentiments racistes et tensions au sein d'un corps social et en toute proportion, donc qu'à terme on ne sait pas comment elle évoluera et dépendra certainement d'une certaine évolution/adaptation des mentalités et de l'existant, de facteurs difficiles à prévoir.

Enfin, l'autre question que nous pouvons nous poser, est que suite à la loi de 2024 sur l'immigration et l'implémentation d'un quota migratoire, les tensions n'ont pas l'air d'avoir baissé pour autant. Cette question est évidemment complexe et ne prétendons pas y répondre. Toutefois quelques pistes pourraient déjà être envisagées parmis tant d'autres.

D'abord le contexte stigmatisant qui a été mis en place depuis plus de 30 ans et qui ne peut disparaître du jour au lendemain, et s'il était besoin de le préciser. Mais stigamatisation qui n'est toutefois pas irréversible comme l'ont montré des études sur la stigmatisation des japonais durant la seconde guerre mondiale qui s'est inversé après l'arrêt de cette guerre et que nous avons vu dans la partie de ce livre sur la discrimination.

Par le fait que cette loi ne parait pas encore suffisante pour certains, surtout associé au sentiment de rejet qui par effet de bord va tendre à radicaliser les points de vue de tout ce qui se rapporte à ce qui est associé à ce rejet, donc en l'espèce tendre à trouver insuffisant cette régulation et tendre à voir comme négatif tout qui concerne les « avantages » que pourraient avoir des immigrants lors de la venue sur le territoire français.

Mais aussi à cause de la mauvaise conjoncture économique qui comme on l'a vu tend à prendre pour bouc émissaire les populations immigrantes. En d'autres termes, cette mauvaise conjoncture économique va aussi entraîner un état émotionnel négatif qui va tendre à être redirigé vers les populations immigrantes, comme cet état émotionnel négatif va tendre à être redirigé par les pro immigration envers les anti immigration, et amplifier tout contexte d'opposition entre groupes sociaux antagonistes au sein d'une société en général. La question est donc aussi de savoir si ce contexte économique défavorable n'amplifie pas aussi les tensions existantes ? Nous répondrons à cette dernière question dans le chapitre suivant, comme examinerons les conséquences d'une mauvaise conjoncture économique au sein d'une société.

Enfin, en ce qui concerne l'insécurité et la criminalité les causes sont systémiques et ce livre tente justement d'y apporter des éléments de réponse par le biais d'une approche holistique. Mais en tout état de cause cette insécurité ne découle pas directement du fait migratoire, mais d'un ensemble bien plus complexe et multifactorielle lié à des problématiques que nous avons exploré tout au long de ce livre et où la nature humaine joue un rôle important.

Conclusion

Nous avons donc vu que le sentiment de rejet de l'autre qui est différent de nous et que l'on nomme racisme était lié à la nature humaine, qu'il existe et existera toujours indépendamment de notre ethnie d'appartenance. Qu'au sein d'une population il y a des individus disparates qui seront plus ou moins enclins à ce sentiment de rejet. Que le combat contre le racisme avait été majoritairement un échec dans le sens où les sentiments racistes et anti immigration ont eu tendance à augmenter depuis plus de trente ans. Que la stigmatisation est un frein à l'intégration de ceux qu'elle cible. Que ce sentiment de rejet avait tendance à se justifier en montrant l'autre comme négatif pour de mauvaises raisons. Que la majorité des justifications des partisans de la régulation de l'immigration

ne se justifiaient pas, qu'elles entraînent des tensions et sont un frein à l'intégration des populations immigrées. Que la raison principale d'une demande de régulation de l'immigration se base avant tout sur ce phénomène de rejet. Que ce rejet était lié à la nature humaine, donc que nous ne pouvons aller contre, devons le prendre en compte, l'accepter et trouver des solutions pour le diminuer au lieu de l'augmenter. Que la régulation de l'immigration est souhaitable à cause de cette nature humaine, et qu'elle se justifie par l'hypothèse d'un principe d'absorption dans le but de respecter cette nature humaine comme de réduire les tensions et sentiments racistes au sein d'une population. Et que plusieurs facteurs doivent être pris en compte pour respecter ce principe d'absorption. En d'autres termes, que cette régulation peut représenter une solution pour diminuer ce sentiment de rejet et les sentiments racistes au sein d'une population, comme le fait de faciliter l'acceptation réciproque de différences culturelles. Que cette régulation devrait s'ajuster en fonction, et qu'à terme on ne peut savoir ce qu'elle deviendra.

En conséquence, il semble y avoir tout intérêt à ce que la justification d'une demande de régulation liée à la problématique migratoire se base sur ce principe d'absorption en lieu et place des stigmatisations arbitraires et autres théories qui n'ont pas de fondement scientifique objectifs, notamment au sein des médias. Donc et par conséquent faciliter l'intégration et l'appropriation de la culture locale par les populations immigrantes, comme faire baisser les sentiments racistes, les tensions et problèmes sécuritaires qui en découlent.

Bien sûr, cette hypothèse du principe d'absorption se doit d'être validé et discuter pour dépasser le simple stade d'hypothèse. Mais en l'espèce, elle apparait bien plus fondée que ces stigmatisations arbitraires.

Nous avons donc vu par la pratique un cas d'opposition et de tension entre deux groupes sociaux antagonistes que nous avons déjà abordé sous différents angles. Et opposition qui a pour base un conflit de différence, donc qui a pour base la non application d'un principe d'acceptation de l'autre tant qu'il ne nous nuit pas, en l'espèce le rejet de l'autre à cause de sa différence.

Comme nous avons vu par la pratique ce qu'entraîne ce facteur de durée en ce qui concerne l'augmentation croissante de l'opposition et des tensions entre ces groupes au sein d'un cercle vicieux, mais aussi des conséquences diverses qui vont venir s'ajouter et s'accumuler avec le temps. Autre fait que nous avions évoqué à différentes reprises, notamment lors de la discussion sur la première approche du principe sécuritaire, et lors de la discussion sur la généalogie de la morale.

Si l'on reprend maintenant ce que l'on a dit sur ces principes de légitimité/liberté subordonnant le principe coercitif et en ce qui concerne ce cas pratique.

Le rejet de l'autre parce qu'il est différent est déjà une non application de ce principe de liberté d'être pour l'autre par ce mécanisme de rejet. Et rejet illégitime dans le sens où c'est sa seule différence qui a entraîné le rejet. Que ce rejet a donc entraîné une forme de coercition illégitime qui est la stigmatisation qui entraîne la discrimination, une violence psychologique.

En ce qui concerne les pro immigration, et notamment dans le cas de ceux qui ne sont pas immigrants, donc qui n'ont pas été victime de ce rejet à la base. Ils ont aussi une certaine méconnaissance de ces principes de légitimité/liberté. On a vu que ce rejet avait aussi sa part de légitimité dans le sens où il était lié à la nature humaine, donc une réalité. Et réalité qui est légitime de fait de par sa nature. Mais qui a aussi ces limites en termes de légitimités. Limites atteintes lorsqu'elle nuit à l'autre, et encore plus lorsqu'elle entraîne des conséquences liées à l'intérêt général,

donc de tous. Mais que rejeter un individu qui ne veut pas côtoyer l'autre sans pour autant lui faire de mal, donc en gardant une attitude neutre à son égard, ne mérite pas l'insulte. Donc qu'elle devient illégitime, et ne permet pas le droit à être libre de ne pas aimer tout le monde tant que l'on ne lui nuit pas. Donc le droit à la liberté d'être tant que l'on ne nuit pas à l'autre.

Mais aussi à cause d'une autre illégitimité plus implicite lié à un côté contre-productif. C'est-à-dire lorsqu'un individu porté aux sentiments raciste peut percevoir comme menaçant ou injuste une approche anti raciste et augmenter ses sentiments racistes en réaction. L'insulte en est un exemple extrême et flagrant, faire culpabiliser sans justification légitime un autre plus subtile, le reste pouvant être sujet à débat dans le sens où la discussion contradictoire peut être nécessaire. Ces deux types d'exemples sont donc contre-productifs si l'on souhaite faire baisser les sentiments racistes d'un individu, donc peut aussi être considéré comme illégitime. Mais qui nécessite cette fois une prise de conscience, une éducation adaptée à cette prise de conscience de l'acte qui n'a pas toujours d'intention malveillante à la base.

Et ces deux illégitimités de la part des pro immigration entrainent donc également une coercition illégitime de fait envers les anti immigration.

Mais dans un sens général, la première coercition illégitime vient objectivement des anti immigration, et même si elle liée à la nature humaine. Mais ces facteurs de coercition illégitimes réciproques ne font que venir aggraver les phénomènes de coercition, donc les tensions entre ces deux groupes.

Et dans un sens général, nous avons bien un phénomène de tension entre deux groupes antagonistes liés à une coercition illégitime de base. Donc ici un phénomène de coercition que l'on pourrait qualifier de communautaire en particulier, ou encore groupal en général. Et phénomène qui a entrainé des phénomènes de production de violence et des effets de bord multiples en raison de ce facteur aggravant de durée au sein du corps social. Et notamment une forme de rejet mutuel entre ces deux groupes qui s'accentue avec le temps et qui empêche la résolution de l'ensemble, notamment entre les branches les plus radicales de ces deux groupes.

En ce sens, et surtout dans ce genre de cas, la coercition légitime sur les membres les plus radicaux se devrait d'être appliqué par le groupe dont ils font partie. La coercition extérieure pouvant être contre-productive. Elle risque d'aggraver les tensions entre les deux groupes (agression/menace extérieure), récupérée (ils nous ont encore agressé). En revanche, venant d'un pair elle se justifie pour celui qui la reçoit, et évite d'aggraver les tensions avec l'autre groupe, comme passe un certain message. Cette problématique avait d'ailleurs été soulevée par un ancien directeur du Shin Beth (les services de sécurité intérieur israélien) sur un cas qui était intervenu dans les années 80 lorsque suite à l'arrestation d'un groupe radical israélien (tentative d'attentat à l'explosif sur des bus palestiniens) ils furent libérés assez rapidement. Il notait le côté contre-productif de la démarche. Tant en ce qui concerne la perception de cette non punition par le groupe antagoniste qui sera jugé injuste (risque de représailles), que pour le groupe en lui-même qui en ne punissant pas ces membres radicaux risque d'entraîner l'escalade avec le groupe antagoniste par une sorte de laisser faire, donc de se mettre en danger (documentaire « The Gatekeeper »).

Par extension, tout groupe qui tendra à vouloir se protéger en protégeant l'un de ses membres de manière abusive tendra à se mettre en danger sur le long terme. Mais où l'on peut aussi appliquer un principe de déresponsabilisation/responsabilisation. Que l'instinct groupal nous pousse vers cette protection, mais qu'une prise de conscience sur cet instinct et ces conséquences pourrait aider

à changer l'attitude, donc à agir de manière responsable et légitime suite à la prise de conscience d'un phénomène qui tend à transcender nos actions, à nous en déresponsabiliser. Que cet instinct aura aussi une force de résistance au changement, au moins en raison de ces applications précédentes, du concept d'engagement. De la même façon que nous tentons d'appliquer ce principe de déresponsabilisation/responsabilisation au sein de cette discussion, tant en ce qui concerne les anti migrants et les pro migrants, et pour des conséquences différentes liés aux actions de ces acteurs.

Nous rejoignons donc par la pratique tout ce que l'on a évoqué en théorie. Des conséquences néfastes liés à l'opposition de groupes antagonistes au sein d'un corps social, de l'affaiblissement de ce corps social par ces tensions, sa division, ces conséquences socio-économiques, ces conséquences sécuritaires et d'intérêt général. A cause d'une non application des principes de légitimité/liberté subordonnant le principe coercitif. A cause de malentendus de base qui se sont accentués avec le temps. A cause de biais qui accentuent l'ensemble. A cause de la non application d'un principe éducatif sur ces biais. A cause d'une non prise en cause des facteurs de violence impliqué dans cette problématique. A cause de « malentendus » entre groupes sociaux antagonistes.

On rejoint aussi ce que l'on a évoqué lors du chapitre sur le principe démocratique en ce qui concerne l'éducation du peuple. Donc ici du développement de l'esprit critique qui aurait déjà pu éviter que les informations subjectives circulent au sein du corps social, qu'elles soient vues comme telles, et non pas comme des vérités. On y reviendra lors du chapitre sur la problématique sécuritaire. On continue.

Donc ce chapitre aborde également une autre problématique liée à notre rationalité. Ici nous voyons d'un côté pratique cette problématique de subjectivité issue de notre fonctionnement cognitif qui a participé à augmenter les tensions entre ceux groupes antagonistes. Et d'un côté comme de l'autre, et pour les raisons évoquées.

Et aussi à cause d'une non présence normative des principes de processus de remise en question et d'acceptation de la contradiction qui tendent à aggraver l'ensemble des comportements des acteurs en lice.

On a notamment vu que la différence entre un individu porté au racisme et un autre en ce qui concerne le traitement des stéréotypes négatifs qui circulent au sein d'une société sur la population étrangère est lié à un processus de remise en question. L'individu porté au racisme ne va pas remettre en question ce stéréotype négatif (un peu comme il ne le fera pas sur une information qui confirme ses croyances lors d'un biais de confirmation), tandis que l'individu qui va remettre en question ce stéréotype qui vient naturellement à l'esprit en raison de sa circulation sociale, pourra en évaluer son objectivité et le rejeter le cas échéant. Il en va de même du traitement de tout type de stéréotype. Et un processus de remise en question et une acceptation de la contradiction entraîne bien d'autres avantages, on l'a aussi vu.

Et aussi une certaine absence de traitement des causes déterministes au sein des populations défavorisées qui n'a pas non plus aidé à faire baisser les tensions.

Et par effet de bord de ces stéréotypes stigmatisants rentrés dans l'inconscient collectif, une stigmatisation qui intervient dans toutes les strates sociales. Donc notamment chez ceux qui ont le pouvoir d'appliquer le principe coercitif, donc chez certains d'entre eux. Ce qui a entrainé une coercition illégitime de type institutionnelle à cause de ces stéréotypes, et que décrit l'enquête

sociologique de deux ans de Didier Fassin (2020) auprès des forces de l'ordre de terrain de la région parisienne et qui n'a fait qu'accentuer le repli identitaire et la méfiance/opposition de cette population envers les institutions. Donc un autre facteur aggravant en ce qui concerne un déficit d'intégration des populations immigrées et d'origine étrangère, comme des conséquences sociales. Et aussi à cause d'une certaine politique du chiffre et d'un principe sécuritaire qui a subordonné les principes de légitimité/liberté, et aux vues des conséquences socio-économiques engendrées, et en toute proportion.

Nous tendons donc à justifier par la pratique cette application de principes éducatifs et ce changement de paradigme normatif évoqué dans la partie sur les normes sociales, et qui pourraient tendre à faciliter la baisse de ces types de tension pour les raisons évoquées, éviter de les provoquer.

Et à propos de cet instinct de rejet, que l'on peut voir différent en fonction des individus, peut-être aussi en fonction de leurs critères personnels. Toutefois, si cet instinct de rejet a permis à l'espèce de survivre, on rejoint aussi ce que l'on avait déjà évoqué. Que certains mécanismes évolutifs étaient peut-être adaptés à une époque, mais plus à d'autres. Aux vues de cette discussion, de la structure de nos sociétés modernes, cet instinct ne semble plus adapté. Alors quel rôle pourrait jouer l'éducation ? Non pas sur ces effets, mais bien sur la discussion de cet instinct de rejet, d'une certaine prise de conscience. Tout en sachant que certains individus y sont plus ou moins disposés. Donc ce qui ne semble pas non plus contrarier la nature humaine sur le fond, elle semble une fois de plus disposée à naturellement faire les deux. Mais en fonction de quoi ? De l'inné, de l'acquis, des deux à la fois ? La question semble d'autant plus importante qu'elle rejoint d'autres problématiques abordées, qu'elle oriente la recherche des causes et de l'éducation.

Et tensions issues à la base à cause d'un « simple » conflit de différence que ces principes éducatifs et normatifs auraient pu éviter, ou du moins fortement amoindrir (on pense aux facteurs d'arrivée massive d'immigrants et du manque de préparation/expérience de la problématique migratoire qui sont des facteurs aggravants de base en lien direct avec ce phénomène de rejet). Comme le fait qu'une éducation basée sur l'apprentissage d'un esprit critique et de la pensée complexe aurait permis également de ne pas accentuer ces biais comportementaux, comme de ne pas tomber dans les pièges subjectifs des justifications stigmatisantes qui ont été perçu comme vrais sur la durée par un nombre croissant d'individus. Donc que la non application de ces principes éducatifs et normatifs n'ont fait qu'accentuer comme on vient de le dire.

Toutefois, cette non application est aussi liée à une certaine modernité de concepts scientifiques qui ne sont pas rentrés dans l'inconscient collectif.

D'autres facteurs socio-politiques sont venues aggraver le phénomène, mais nécessiteraient une partie à part entière pour être traités si ce n'est plus, et sont justement principalement reliés à des phénomènes de biais, on a donc relevé les principaux facteurs majeurs.

Par conséquent, cela tend aussi à prouver par la pratique, et aux vues des conséquences que l'on peut tous remarquer, la justification des principes énoncés lors de la discussion sur le principe sécuritaire, de cette hiérarchie des valeurs évoquée.

On vient donc de montrer par la pratique cette problématique de malentendus et de biais subjectif.

On souligne donc l'importance de l'éducation et de la communication en rapport.

Alors bien sûr la réussite de l'intégration d'une population de migrant au sein d'un pays ne dépend pas seulement d'une régulation de l'immigration mais de multiples facteurs qui ne rentrent pas le cadre de ce chapitre ou même de ce livre. Toutefois cette régulation tend aussi à se justifier tant par les raisons évoquées dans ce chapitre qu'en raison des tensions et conséquences engendrées sur la durée. Et justification qui se doit d'être légitime dans le but de ne pas provoquer d'autres types de tensions, comme tendre à être mieux acceptée par l'ensemble. Comme pourra être une justification de la régulation migratoire au sein de la communication de masse en lieu et place d'une stigmatisation illégitime dont on a vu les effets. Donc permettre d'éliminer une cause majeure de ce type de conflit, tout en permettant une liberté d'expression justifiée sur une demande de régulation migratoire. Des spécialistes de la communication pourront venir compléter.

Par conséquent, et en ce qui concerne la source de ce conflit qui se base sur des interprétations erronées. Il n'y a même pas de conflit d'intérêt à sa source, et type de conflit pourtant plus complexe à résoudre. Il n'y a même pas une réelle problématique d'envie ou de jalousie à la base qui sont des facteurs majeurs de tensions, juste une justification subjective d'un rejet de ce qui est différent de nous. Et nous voyons pourtant l'ampleur que prend ce conflit pour de simple « malentendus » au départ, des visions erronées de la réalité qui ont eu tendance à se propager tel un virus. Ce type de conflit n'a donc aucune raison objective valable d'exister. Et d'autant plus que les progrès scientifiques permettent d'apporter des pistes d'amélioration. Le point de vue est une fois de plus stratégique dans le but d'éviter des conflits qui n'ont pas lieu d'être, dans le but d'éviter un coût social et économique qui n'a pas lieu d'être, et de pouvoir se concentrer sur la résolution de problématiques qui ont des sources objectives et valables d'exister. Comme les conflits d'intérêt que nous allons maintenant revoir par la pratique.

Des causes des crises et de l'effondrement des sociétés

Nous nous baserons ici sur le livre de Peter Turchin (2024), anthropologue et professeur à l'université du Connecticut, qui a analysé les causes de l'effondrement d'une société à partir d'une base de données qui retrace pas moins de 10 000 ans d'histoire et rassemble plus de 700 sociétés, de l'Égypte ancienne à l'Amérique contemporaine, en passant par la Chine impériale et la France médiévale.

Turchin utilise dans son analyse des termes comme élite, contre-élite, surproduction d'élite et pompe à richesse qu'il convient déjà de définir.

Il entend par élite « les individus les plus riches en pouvoir social – à savoir la capacité à influencer les autres […] des détenteurs de pouvoir ».
Il entend par contre-élite les individus qui sont des aspirants à devenir des élites. Cela peut être des hauts diplômés ou encore des individus fortunés qui n'ont pas encore accès au pouvoir.
Il entend par surproduction d'élite un fait survenant « quand la demande de place de pouvoir dépasse massivement l'offre ».
Il entend par pompe à richesse le fait que la minorité des plus aisés au sein d'une société (majoritairement les élites) vont s'enrichir au détriment de la majorité, donc aboutir à une inégalité de la répartition des richesses au sein d'une société.

De plus, il ne voit pas les élites en place comme un bloc uniforme, mais bien comme un ensemble qui se subdivise en sous-ensembles, qui peuvent avoir des idées et intérêts différents, et qui peuvent rentrer en conflit les uns avec les autres.

Ainsi selon les études qu'il a réalisé à l'aide de sa base de données il aboutit à ce constat :
« Nos travaux mettent en évidence quatre facteurs structurels d'instabilité : l'appauvrissement des classes populaires, constitutive d'un potentiel de mobilisation des masses ; la surproduction d'élite, à l'origine des conflits intra-élites ; une mauvaise santé fiscale et un affaiblissement de la légitimité de l'Etat et, enfin, des facteurs géopolitiques. La concurrence et la conflictualité intra-élite forment le facteur le plus crucial, un indicateur fiable de l'imminence d'une crise. Les autres critères sont en général présents sans que leur effet soit universels. ».

De plus Turchin note bien que c'est la pompe à richesse qui entraîne une surproduction d'élite qui peut déboucher sur des conflits intra-élite :
« Le fait est que la richesse pompée des gens ordinaires vers les élites finit par entraîner une surproduction d'élite, des conflits intra-élite et, si jamais tout cela n'est pas endigué à temps, l'effondrement de l'Etat et l'éclatement de la société ».

Et comme cette pompe à richesse appauvri la masse populaire il note aussi :
« Quand le mécontentement populaire se cumule à un surnombre d'aspirant à l'élite, cela donne un cocktail des plus inflammables […] Les masses paupérisés génèrent une énergie brute, et les contre-élites fournissent l'organisation nécessaire pour la canaliser contre la classe dirigeante […] En d'autres termes, la pompe à richesse est l'un des mécanismes sociaux les plus déstabilisants que l'humanité ait connu ».

Et Turchin note aussi comme un autre facteur de crise une montée du radicalisme au sein du corps social qui est aussi la résultante de ce mécontentement, donc d'un état émotionnel négatif. Et selon notre grille de lecture nous avons vu d'une part que les sentiments négatifs tendaient à se propager

au sein d'un corp social tel un virus, et d'autre part qu'une trop grande accumulation de sentiments négatifs tendait à conduire vers un état émotionnel qui mène vers le radicalisme.

En effet, cette pompe à richesse représente une violence qu'il convient de qualifier d'économique lié à la précarité qu'elle va engendrer. Et cette violence économique revient à une violence psychologique dont on a vu les conséquences dans la première partie de cet ouvrage.

Ainsi si l'on reprend l'exemple de la révolution française de 1789 que l'on a vu lors du chapitre sur les échanges de sentiments positifs et négatifs à l'aide de sa grille de lecture. Les élites représentent l'aristocratie tandis que les contre-élites représentent la bourgeoisie fortunée. Ce conflit intra-élite qui a abouti au renversement de l'aristocratie s'est servie du mécontentement populaire pour arriver à ses fins. Et ce mécontentement populaire était dû à l'appauvrissement des masses, si ce n'est une masse affamée qui a traversé plusieurs époques de famine dans la période pré révolutionnaire. Et acte révolutionnaire qui a besoin d'une montée du radicalisme pour se mettre en place. Et radicalisme qui ne s'est pas arrêté en 1789 si l'on prend notamment en compte le régime de la terreur de 1793/1794.

De nos jours ce mécontentement populaire peut aussi se traduire par un vote en faveur d'une contre-élite. La victoire de Donald Trump aux élections présidentielles américaine de 2016 a d'ailleurs représenté une surprise stratégique pour un grand nombre de l'establishment américain. Mais pas pour Turchin qui avait vu venir la chose et qui analyse la victoire de cette contre-élite comme la résultante d'une inégalité économique antérieure croissante liée à la mise en place de cette pompe à richesse qui a notamment créé un passage des décamillionaires de 0,08 à 0,54% (presque 7 fois plus) sur la période entre 1983 et 2019 tout en appauvrissant la masse populaire. Comme il note une certaine montée du radicalisme aux Etats-Unis.

Nous notons aussi que cette pompe à richesse qui crée une surproduction d'élite et des inégalités économiques est critiqué autant par Stiglitz que d'autres économistes, que par Rawls, et pour des raisons différentes. Stiglitz voit les inégalités économiques comme un affaiblissement économique global d'une société. En d'autres termes, les inégaliés économiques entraînent une performance économique moindre d'une société. Rawls de son côté critique ces inégalités économique et appelle à les réduire dans une optique de justice. Nous rappelons en effet que pour Rawls les structures d'un système se doivent d'être justes pour aboutir à une société juste dans le but d'être au moins performante et peu productrice de tensions.

Selon notre grille de lecture, cette pompe à richesse est un acte qui caractérise l'égo- par les élites dans le sens où ils ont satisfait leurs intérêts aux dépens de la masse pour aboutir à un résultat négatif pour l'ensemble de la société et possiblement du leurs. Donc ici une moindre performance de l'économie globale qui engendrera du mécontentement et donc une hausse des tensions au sein d'une société que le pouvoir en place devra gérer, comme un risque d'éclatement de la société et le renversement de ce pouvoir en place par des contre-élites issus d'une surproduction d'élite crées par cette pompe à richesse. Et toujours selon notre grille de lecture, le point de vue de Rawls se rapproche d'une action illégitime (appauvrissement de la masse au profit d'une minorité) qui aboutira à des forces de résistance (mécontentement populaire pouvant être récupéré par des contre-élites, et possible éclatement de la société).

Les études de Turchin montrent également que dans deux tiers des cas la crise va entraîner les élites dans une « mobilité descendante – les élites atterrissent dans les rangs des roturiers ». Puis dans un sixième des cas les élites se voient « ciblées pour être exterminées ». Et « dans 60% des cas les

sorties de crise entraînent la mort de l'Etat » qui se voit conquis par un autre, ou fractionné en unités plus petites.

On peut noter que de nos jours où les guerres économiques font rage, cette conquête peut prendre une forme de conquête économique (Pierruci et Aron, 2019 ; Degans, 2019).

Ensuite si Turchin voit majoritairement au sein des sociétés étudiées des cycles caractérisés par des phases de prospérité puis de déclin d'intensités variables, il note aussi de rares cas où une prise de conscience a permis d'éviter ce déclin :
« Il est possible pour une classe dirigeante – ou plus précisément pour ses factions les plus prosociales – de rééquilibrer le système en arrêtant la pompe à richesse et en inversant la surproduction d'élite d'une manière relativement pacifique ».

Il prend notamment l'exemple du New Deal américain de la fin des années 30 qui permis de repartir pour une cinquantaine d'année de prospérité après une période crise (la Grande Dépression) :
« les intérêts des travailleurs et des propriétaires ont été maintenus en équilibre aux Etats-Unis, de sorte que l'inégalité globale des revenus est restée remarquablement faible ».

Selon notre grille de lecture, cette meilleure répartition des richesses par le New Deal est un acte qui caractérise l'égo+ par les élites dans le sens où par le biais d'une action légitime qui leur coûta la perte d'un certain profit aux dépens de la masse populaire a permis à l'ensemble de la société de connaître la prospérité et la sortie d'une crise de manière pacifique. Elites et masse populaire ont donc réalisé un rapport gagnant/gagnant sur le long terme.

De la même façon, le fait que ce soient les « factions les plus prosociales » qui aient permis de résoudre une crise tend à montrer l'importance d'un principe de coopération pour résoudre les conflits d'intérêts. On est en effet en droit de penser que des factions qui ne cherchent pas à prendre en considération le peuple auront plus de mal à appliquer ce principe de coopération et resteront dans une logique d'opposition. En effet, prendre en considération les intérêts de l'autre aux dépens des siens d'une manière raisonnable pour pouvoir appliquer un principe d'équité revient aussi à appliquer un principe de coopération, si ce n'est un principe de responsabilité nécessaire à une vie en société comme nous l'avons évoqué dans l'introduction de ce livre. Et donc pour aboutir à une satisfaction réciproque sur le long terme. Cet effort de raisonnabilité n'aura donc pas été vain.

On retrouve aussi ce que l'on a évoqué dans le chapitre sur les échanges de sentiments positifs et négatifs, c'est-à-dire le fait que nous sommes tous reliés par un fil invisible au sein d'une société, que produire de la violence par un groupe social sur un autre risque d'engendrer des phénomènes de production de violence sur l'ensemble du corps social et des groupes sociaux qui le composent. Comme c'est le cas lors de crises si les groupes dominants font preuve de violence économique sur les groupes dominés par le biais de cette pompe à richesse. Et inversement lorsqu'un groupe social fait du bien à un autre groupe c'est l'ensemble de la société qui tendra à en profiter comme avec cet exemple du New Deal.

Et ce New Deal n'est pas une exception de sortie de crise, il en est la règle. Selon les études de Turchin les sorties de crises se sont toujours faites à l'aide de l'inversion de cette pompe à richesse. D'autres facteurs ont pu intervenir mais ils restent mineurs selon lui, et toujours en association avec cette inversion de pompe à richesse. En d'autres termes, et toujours selon ces études, ces sorties de crises se sont toujours faites par des « réformes institutionnelles ou politiques » qui ont instaurées une meilleure « justice sociale ».

La question que l'on peut maintenant se poser est de savoir pourquoi ces exemples de résolution pacifique pour éviter un déclin ne furent pratiqués que de rares fois au cours de l'histoire ? Là encore notre grille de lecture peut apporter des éléments de réponse.

La partie sur notre manque de rationnalité lié à notre fonctionnement cognitif apporte les premiers éléments de réponse. Elle a notamment répondu à la question de savoir pourquoi des individus pourtant hautement qualifiés pouvaient prendre des décisions inadéquats d'un point de vue stratégique. La réponse était donc principalement liée à ces biais cognitifs, un phénomène de bulle groupal, une difficulté à se remettre en question en rapport aux responsabilités engagées. Nous avons donc vu que pour contrer ces phénomènes cela nécessitait au moins une éducation adéquate et des structures sociales permettant le décloisement de ces bulles groupales. Ensuite les normes sociales jouent également un rôle. Vont-elles vers la voie de l'égo- ou celle de l'égo+. Ensuite les normes du groupe. Ainsi selon Pierre Péan (2011), journaliste d'investigation :

« depuis le début des années 1990 […] Une grande partie de l'establishment qui, hier, servait l'État et avait, chevillé au corps, le sens du bien commun a basculé et n'a plus qu'une idée en tête : se servir. « Servir l'État est devenu ringard », dit Daniel Lebègue, ancien haut fonctionnaire du Trésor et président de Transparency International ; « l'éthique des grands commis de l'État de l'époque des Trente Glorieuses a volé en éclats », renchérit Jean-François Kesle, ancien directeur adjoint de l'ENA. […] Aussi les personnages sur lesquels je projette les trois couleurs sont d'abord des résistants et des Justes, Jean Moulin, Charles de Gaulle […], des personnages qui ont su redonner un visage à la France, plus généralement des décideurs préoccupés par le bien commun. C'est pourquoi j'ai le plus grand mal à mettre aujourd'hui la plupart des grands patrons dans cette catégorie, tant je trouve indécent leur rapport à l'argent. »

Avec ce type de normes qui n'a plus en tête le bien commun mais le profit immédiat, il semble en effet difficile de mettre en place des solutions comme le New Deal. Encore un exemple caractéristique de l'égo- qui pour un profit immédiat met à mal l'ensemble en tendant à le faire basculer vers une crise en lieu et place d'une résolution de crise, et qui peut aussi mettre à mal ceux qui l'ont provoqué si l'on se base sur les études de Turchin. Et où l'on voit encore l'importance des normes sociales en cours en ce qui concerne la production ou non de violence (une crise ou l'effondrement d'une société étant évidemment des formes de violence s'il y avait besoin de le souligner).

Et normes qui sont aussi un manque au principe de confiance/loyauté. Loyauté des grand commis au service de l'Etat et du bien commun dans le but d'instaurer un climat de confiance entre gouvernement et administrés. On a également vu l'importance de ce principe comme facteur de production de phénomène de violence.

Et ces normes engendrent un type de violence qu'il convient de qualifier d'institutionnelle, dans le sens où ce mépris du bien commun, de l'intérêt général, qu'il engendre (« Servir l'État est devenu ringard ») entraîne une stigmatisation du peuple par le corps institutionnel, qui entraîne à son tour le fait discriminatoire qui consiste ici à un manque de partage des ressources économiques entre ce corps institutionnel et le peuple. Cette violence institutionnelle qui entraîne cette violence économique est aussi une violence psychologique, ici par le biais d'une stigmatisation.

De la même façon qu'on a vu dans le chapitre précédent que la stigmatisation de l'autre se justifiait par une vision négative et faussé de l'autre. On est en droit d'imaginer que pour justifier ce côté

« ringard », donc de ne pas prendre en considération le peuple dans cette répartition des richesses, il y a un besoin de justifier d'une manière ou d'une autre l'acte qui entraîne des effets négatifs sur le peuple en le voyant comme négatif. Sinon comment des gens hautement qualifié et intelligents ne pourraient pas avoir conscience du mal infligé au peuple par cette violence économique induite, si ce n'est que ce mal infligé doit se justifier d'une manière ou d'une autre pour conserver une image positive de soi ? Donc que ce peuple le mérite d'une manière ou d'une autre. Rien n'est évidemment plus faux, et se base certainement sur des amalgammes et autres idées faussées de la réalité sur un ensemble disparate et pluriel qu'est ce peuple.

Et ensemble disparate et pluriel que sont aussi ces élites, et qui ne doivent pas tous adhérer à ce type de norme. Notamment les factions les plus prosociales dont parle Turchin.

Ce type de violence qui engendre la violence institutionelle, qui engendre à son tour une violence économique et toutes les tensions qui vont en découler, ce type de violence que nous relevons pourrait être qualifier d'indirect. Elle n'a pas tellement vocation première à engendrer des violences, elle tente même se se justifier, de se légitimiser et bien qu'elle ne le soit pas. Elle justifie aussi une forme de domination implicite qui tente tout autant de se justifier au sein de cette bulle groupal, qui tendra même à renforcer cette justification comme on l'a montré lors de la discusison sur la généalogie de la morale. Qui tendra donc à ne pas faciliter cette sortie de crise.

On justifie une fois de plus cette hierachie des valeurs des principes de légitimité subordonnant celui de liberté subordonnant celui de coercition. Car cette violence implicite revient bien à une forme de coercition, une violence de fait aux effets mutiples. Qu'elle tente de se justifier, de se trouver légitime mais qu'elle ne l'est pas. Que l'application de cette liberté de ne plus servir l'Etat et l'intérêt général qui en découle n'est pas légitime non plus. Que ce type de coercition illégitime entraînera même un manque de libertédu peuple liée aux tensions et à cette violence économique qui freinera l'accès aux besoins primaires, donc à cette liberté d'être comme on l'a montré lors de la discussion sur ces besoins primaires. A un manque de liberté capacitaire. A un manque de liberté tout court que toute coercition empêche de fait.

Ensuite viennent évidemment les conflits d'intérêt où certains (individus/groupe de pression/lobbys/etc) n'auraient justement pas intérêt à ce genre de démarche. Une fois de plus la chose est complexe et dépend de plusieurs facteurs liés à la résolution des conflits d'intérêts, mais ne semble pas impossible comme le montre déjà Turchin par le biais de rares exemples au cours de l'histoire.

Et où l'on voit que ces crises sous-tendent aussi une non résolution d'un conflit de différence entre groupes sociaux antagonistes (élites et peuple) qui ont la facheuse tendance à souvent se rejeter mutuellement pour des raisons subjectives comme on l'a déjà vu, mais aussi objective pour le peuple en cas d'une mauvaise redistribution des richesses qui lui inflige une violence de fait par une entité extérieure indépendante de sa volonté. Et donc ne facilite pas la résolution d'un conflit d'intérêt à cause d'un manque d'équité dans le partage des richesses produites au sein d'une nation qui conduit à des inégalités économiques par le biais de cette pompe à richesse. Et ne facilite pas la résolution de ce conflit d'intérêt en raison du rejet et des idées développés pour justifier ce rejet comme on l'a vu dans la partie sur la nature humaine, donc tend à empêcher d'appliquer ce principe d'équité envers ceux que l'on rejette.

La chose est d'autant plus vrai que l'on a vu dans le chapitre précédent un phénomène de montée du radicalisme entre deux groupes antagonistes (les pro et anti immigration, ou encore les anti

immigration et les population immigrantes ou d'origine étrangère) en raison de la montée des sentiments négatifs des uns envers les autres sur la durée. Le peuple et les élites étant deux groupes sociaux antagonistes, le mécontentement du peuple par le biais d'une inégalité de la répartition des richesses sera donc un facteur de radicalisme pour ce peuple qui risque de rendre tout aussi radicale son groupe antagoniste représenté par les élites. On rentre en effet dans ce cercle vicieux ou chacun tendra à rejeter l'autre, donc tendra à augmenter les sentiments négatifs des uns envers les autres de manière croissante, dans une logique du « tu me rejettes donc je te rejette ». Ce qui tendra donc ces élites à ne pas vouloir appliquer ce principe d'équité, et bien sûr ces deux groupes à avoir une vision de plus en plus faussée de l'autre. On a également vu ce point tant lors de l'étude de l'envie que lors de l'étude de « la généalogie de la morale ». Comme par le biais de cette vision négative du corps institutionnel envers le peuple quelques paragraphes plus haut. Encore un facteur de renforcement cette justification qui empêche la sortie de crise.

Nous revenons une fois de plus sur la nécessité de mettre en place des structures sociales adéquats permettant d'instaurer le dialogue et d'éviter les malentendus et autres biais cognitifs qui ne sont pas des raisons objectives et rationnelles de conflit entre peuple et élite comme on a pu le voir lors du chapitre traitant du principe démocratique. Donc de faciliter l'entente réciproque et l'application de ce principe d'équité dans le but de résoudre les conflits d'intérêts, mais aussi dans le but de faciliter la résolution des conflits de différence entre ces groupes antagonistes qui tendent à ne pas faciliter la résolution de ces conflits d'intérêts, donc de faciliter une logique de coopération et d'échange en général à tous les niveaux sociaux dans le but d'éviter toute montée de radicalisme avant qu'il ne soit trop tard.

Enfin, et si nous avons principalement étudié des facteurs internes à une société, Turchin montre aussi que des crises ont pu avoir lieu à cause de facteurs extérieurs comme l'agression d'une nation par une autre. Toutefois ce point n'est pas en contradiction avec l'ensemble de ce que nous avons dit dans le sens où plus une nation sera forte, au mieux elle sera en mesure de se défendre si ce n'est de ne pas se faire attaquer à cause d'un principe de dissuasion. Et l'on a vu que ces inégalités économiques tendaient une nation à s'affaiblir et produire des crises. Il y a donc un lien de causalité qui ne peut être ignoré entre agression extérieure, affaiblissement d'une nation et inégalité économique.

Il en va d'ailleurs de même avec les épidémies que Turchin note comme facteur extérieur de crise, alors au plus une nation sera forte et réactive dans le sens et pour les toutes les raisons évoqués lors de cette ouvrage, au mieux une nation pourra faire face à cette épidémie. Comme pour toutes agression extérieure de tout type si l'on se place d'un point de vue général. Là encore le point de vue est stratégique avant d'être moral.

Et comme nous l'avons dit, cette agression extérieure peut aussi prendre de nos jours la forme d'une agression économique (Pierruci et Aron, 2019 ; Degans, 2019).

Ce chapitre a donc principalement exposé un conflit d'intérêt tout en abordant un conflit de différence sous jacent qui pouvait venir en perturber sa résolution. Et dont l'exemple du New Deal représente un principe d'équité qui a permis de solutionner un conflit d'intérêt et empêché une crise en devenir, et qui a aussi permis de réduire le mécontentement du peuple, donc de réduire son état émotionel négatif envers les élites, et donc d'apaiser ce conflit de différence entre peuple et élites.

Nous soulignons donc ici le côté néfaste d'une inégalité économique qui est un facteur majeur de crise au sein d'une société. Et côté néfaste déjà relevé par d'autres auteurs pour des raisons en partie différentes mais au final complémentaires et concordantes.

D'ailleurs il peut aussi paraître contradictoire que l'analyse des crises que nous avons illustrer par le biais de cette pompe à richesse et qui représente un conflit d'intérêt, et aux vues de ce que nous avons dit lors du chapitre précédent qui est aussi facteur de crise et se base sur un conflit de différence. Toutefois, l'intensité qui en résulte n'est pas la même, comme ces deux types de conflits ont des modalités de résolutions qui sont différentes, mais où l'un peut venir perturber la résolution de l'autre. D'ailleurs nous avons vu qu'en période de morosité économique il y a une recherche de bouc émissaire qui aboutit souvent sur les immigrants, et que l'Europe comme les Etats-Unis n'ont une économie des plus florissantes en raison de la croissance des inégalités économiques. Les tensions comme la montée croissante des anti immigration vis-à-vis de cette problématique migratoire seraient-ils donc similaires s'il n'y avait pas cette morosité économique actuelle ?

Toutefois Turchin note bien que c'est la concurrence et les conflits intra-élite qui sont toujours présents comme facteurs de crise, comme le fait que c'est cette pompe à richesse qui crée à la fois du mécontentement populaire et une surproduction d'élite. Mais on voit une fois de plus que la production de violence au sein d'une société est un phénomène complexe qui dépend de plusieurs facteurs. Et les conflits de différence comme d'intérêt en sont partis prenante, et la problématique migratoire actuelle mélange à la fois un conflit de différence couplé à une inégalité économique lié à un conflit d'intérêt, et sans compter les autres facteurs soulevés tout au long de ce livre et à propos de notre époque. Cette contradiction sur l'analyse des crises est donc des plus relative et souligne le côté complexe et multifactorielle des phénomènes de production de violence au sein d'une société.

Système complexe et multifactorielle comme est la chose économique, qui impacte la chose sociale et les phénomènes de production de violence qui sont de nature tout aussi complexe.

Conclusion sur la chose socio-économique

Alors, si l'on se place sous l'angle de la philosophie économique, là encore cette liberté de protéger ces intérêts économiques aux détriments des autres n'est pas légitime. Elle méconnait les principes de base de la philosophie libérale classique qui sous-tend la philosophie économique libérale. Cette illégitimité représente une méconnaissance du principe de responsabilité dans l'application d'une liberté de marché qui a entraîné les inégalités économiques qui ont entraîné les crises. Donc une méconnaissance des clefs de voute de la philosophie libérale que sont les principes de responsabilité et de liberté. En raison de cette méconnaissance elle devrait en tout état de cause entraîner une coercition légitime qui prendra ici la forme d'une régulation. C'est d'ailleurs de cette façon que furent réglés les crises au cours de l'histoire, donc par le bias de régulations législatives sur la chose économique.

Hayek, néolibérale, introduit une notion de « juste conduite » issue de règles simples et distinctes de la legislation qu'il délègue à des juges, en fait qu'il place à une sorte de niveau constitutionnel. Il évoque notamment des notions de séparation de pouvoir, d'intérêt partisans lié à l'élection et la démagogie. Nous avons un point de convergeance sur cet ensemble.

« La tâche d'élaborer de semblables règles de juste conduite pour les groupes organisés est encore largement ouverte pour l'avenir et, pour la mener à bien, les efforts auront principalement à se concentrer sur la protection des individus contre les pressions de groupe. »
et
« les organisations d'intérêts économiques importants, qui aujourd'hui dominent en grande partie les gouvernements, n'ont acquis leur influence que grâce aux pouvoirs de ces derniers »

Nous ne prétendons pas traduire la pensée d'Hayek qui est complexe et nuancé. Nous soulignons certains points de convergence que nous avons évoqué lors du principe démocratique, et laissons de côté les divergeances. Nous nous contenterons de justifier notre point de vue qui tend également à protéger les libertés individuelles, mais souvent d'une autre manière.

Hayek critique également le planisme, nous le rejoignons également sur ce point, et dans la mesure du possible. De par la nature même d'un système complexe il est impossible de prédire avec précision ce qu'il adviendra, une planification risque donc de se retrouver contrarier, de manquer de souplesse. L'orientation vers une finalité et la mise en place d'une structure adéquate permettant d'atteindre tout type de finalité est encore une autre manière de voir les choses. Nous rejoignons Rawls sur ce principe de mise en place d'une structure de base juste. C'est ce que nous avons tenté de faire lors de la discussion du principe démocratique où un organe de communication était une pièce maîtresse au sein d'une structure de base globale.

Nous pensons aussi que la chose socio-économique se devrait d'être supervisée en temps réel, et ajustée en fonction. Principalement en raison de la nature complexe du système, de son imprésibilité. Que l'on peut aussi se tromper, méconnaître des facteurs, paramètre et autres variables qui devront être prises en compte au sein d'une réévaluation. En raison des conséquences multiples que l'ensemble peut engendrer. Comme nous parlons bien de la chose socio-économique, donc qui réuni la chose sociale et la chose économique qui s'influencent l'une et l'autre, mais qui nécessitent deux type de compétence spécifique. Et supervision a posteriori et non a priori.

En d'autres termes, superviser ne veut pas dire contrôler. Le point a toute son importance, tant en terme de modalité d'implémentation simplifiée, qu'en terme de légitimité. Déjà parce que le contrôle direct est souvent une forme de coercition, ensuite parce qu'il nécessite une implémentation complexe pour être mis en place qui selon nous ne justifie pas la relation coût/bénéfice qu'il impliquera. Nous entendons donc par superviser le fait que ce soit un acteur impliqué qui remonte l'information. Par le biais d'un système de communication tel qu'évoqué lors de la discussion sur le principe démocratique l'implémentation en sera d'autant plus simplifiée. La chose sera donc évalué en vertu de ce principe démocratique, et les mesures prise en conséquence si nécessaire. Mais aussi que l'information pourra être connu naturellement par le fait social en lui-même, par la présence d'acteurs multiples au sein du corps social qui communiquent de manière naturelle. Mais aussi par un existant déjà en place qui ne semble pas nécessiter de surplus. Nous compléterons cette vision d'un point de vue pragmatique lors de la discussion sur la problématique sécuritaire.

Nous discutons également de certains fondements de la philosophie libérale parce qu'elle est à la base de nos sociétés modernes. Le discours de Benjamin Constant de 1819 à l'Athénée royal de Paris « De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes » en est des plus éclairants. Y est notamment évoqué la définition des libertés individuelles, l'orientation vers le commerce, la délagation des pouvoirs politiques à des professionnels dédiés, etc.

De la même façon que cette vision du côté « ringard » de servir l'Etat et les implications sur le bien commun qu'elle implique découle directement d'une certaine interprétation du libéralisme par certains, et issue de notre époque. Peut-être une certaine façon de dévaloriser le bien commun pour mieux valoriser la liberté individuelle, la justifier. Nous tendons à montrer que les deux ne sont pas incompatible, bien au contraire. D'ailleurs nous somme pas les seules à le montrer, à vouloir le justifier.

Nous avons montré que la compétition n'était pas incompatible avec la coopération par ce principe d'émulation. La compétition coopérative ou chacun cherche à se dépasser pour le bien de tous. La réunion des liberté individuelles avec le bien commun. Ainsi si l'on revient aux fondamentaux de la philosophie libérale. Qu'est-ce que le principe de libre concurrence ?

Par le biais de la libre concurrence les acteurs économiques se dépassent pour proposer les produits les plus compétitifs aux acheteurs. Tout le monde en ressort gagnants. Innovation des acteurs économiques, satisfaction des consommateurs, tel est le but commun qu'elle sous-tend. Oublier la satisfaction des consommateurs est aussi oublier un but commun sans lequel personne n'acheterait, sert au bon fonctionnement de l'ensemble. Le commerce sert le consomatteur et non l'inverse.

Un but commun. Comme pour toute forme de coopération, l'émulation (moteur du libre marché) ne fonctionne que si elle est orientée par un objectif partagé. Cet objectif partagé, c'est précisément le bien commun. C'est lui qui rend possible un fonctionnement autonome du marché, sans intervention extérieure arbitraire. L'innovation des acteurs économiques et la satisfaction des consommateurs au sein d'un ensemble où tout le monde est libre de faire. Tel est ce but commun. Nous ne sommes donc pas les seuls à montrer que libertés individuelles et bien commun ne s'opposent pas. Bien au contraire ces notions se complètent, se soutiennent même.

Liberté individuelle et bien commun sont donc les clefs de voûte de ce système. De la même façon que responsabilité et liberté sont les clefs de voûte de la philosphie libérale classique. Et à bon droit, si ce n'est en tout bon sens. Une liberté sans responsabilité c'est un peu comme la crise d'adolescence, le « je suis libre, je fais ce que je veux ». L'égoisme mal compris qui oublie le bien commun et se tire une balle dans le pied sur le long terme. La maturité politique, c'est justement cela : **reconnaître que la liberté véritable implique la conscience des conséquences**. Locke, Kant, Smith, Tocqueville... Aucun d'eux n'était en crise d'adolescence. Tous savaient que **la liberté ne peut exister sans cadre, sans responsabilité, sans conscience du lien à autrui**. C'est là que l'émancipation individuelle rejoint la stabilité collective ; et que le libéralisme retrouve son sens originel.

Alors responsabilité des acteurs économiques de ne pas tricher, de ne pas être déloyal à tout point de vue dans le but de préserver l'équilibre du système. De ne pas appliquer un égoisme qui consiste à satisfaire son intérêt au dépends d'un autre. En fait aux dépends du bien commun, de la finalité commune évoquée qui est l'idée maîtresse qui fait fonctionner le système, l'objectif partagé. L'oubli de ce bien commun revient bien à une in**conscience des conséquences** en empêchant l'ensemble de fonctionner sur le long terme. Première punition, première coercition. Plus de libre marché, fin de l'autonomie. Nécessité de l'intervention extérieur pour rééquilibrer le système, la régulation. A cause de l'acteur irresponsable, à cause de l'oubli de sa modalité de fonctionnement fondamentale. Son ontologie même contre laquelle on ne peut aller contre. Ces règles tacites de respect, d'équité et d'utilité collective.

L'émulation favorise la compétence, l'innovation, l'apprentissage, les libertés individuelles, le bien commun. D'ailleurs une légitimité certaine de favoriser le plus compétent dans son domaine, une sorte de selection naturelle des plus légitimes qui servira au bien de tous. Dans le cas contraire nous aboutirions à une société médiocre et peu performante. Tel est aussi l'objectif commun qui sous tend l'ensemble, aboutir à une dynamique socio-économique solide, fluide, et efficace.

La compétence n'est pas le vice, l'intelligence ne revient pas à être malin, ces valeurs leur sont supérieures. Et à moins que le domaine concerné concerne la compétence du vice. C'est aussi pourquoi nous tendons à vouloir favoriser tout type de domaine en fonction des compétences et aspiration de chacun, que chacun puisse avoir la liberté d'être. Que la liberté d'être, ne rime pas nécessairement à être le chef, le numéro un. Qu'elle rime plutôt avec le fait de pouvoir se réaliser, d'être. La différence de finalité fondamentale entre une compétion qui se radicalise et l'émulation. La juste mesure, l'équilibre.

Et la chose vaut tout autant pour la chose sociale, où tout type de structure sociale pourrait impliquer une concurrence implicite ou explicite (école, sport, entreprise, etc). La philosophie libérale classique qui réunit de manière équilibré les deux sphères, la chose sociale et la chose économique. Alors c'est le principe même de l'émulation, la réunion des liberté individuelles et du bien commun, la réunion de la compétitivité et de la coopération. Une certaine réunion des contraires qui se transcendent pour aboutir à quelque chose de supérieur, cette dynamique socio-économique solide, fluide, et efficace. **Elle dépasse la seule satisfaction des acteurs économiques et des consommateurs, elle implique l'ensemble de la société. Un sous-ensemble d'un ensemble ne peut être affaibli sans affaiblir l'ensemble en lui-même. C'est aussi l'application pragmatique du principe de responsabilité qui s'entend de manière globale au sein d'une société.**

Et à quoi servirait un moteur au sein d'une voiture si l'habitacle est négligés, si les roues sont négligées, si l'ensemble est négligé ? A rien, la voiture n'avance plus. C'est la crise de l'ensemble. Il en va de même du moteur économique au sein de la chose sociale, il ne peut être une fin en lui-même. Il sert l'ensemble de la même manière que l'ensemble le sert, mais une certaine hierarchie des valeurs se devrait aussi d'être respecter entre la chose sociale et la chose économique.

D'ailleurs, il est étonnant que ce **principe d'émulation**, pourtant central dans le fonctionnement de la libre concurrence économique, ne soit que si peu mis en avant dans d'autres domaines essentiels comme **l'éducation, la communication ou les normes sociales**. Car ce principe va bien au-delà de l'économie, il touche à **la dynamique même de progrès, d'apprentissage, d'innovation, de liberté d'être.**

Pourtant, au lieu de promouvoir cette **émulation constructive**, on glorifie souvent une **compétition acharnée**, une obsession du « numéro un », et au détriment de la **compétence, de la coopération, de l'éthique et du bon sens**. Une telle compétition, poussée à l'extrême, finit par **engendrer triche, comportements déloyaux, et irresponsabilité comme on le constate trop souvent**. Elle **entrave la richesse de l'union entre liberté individuelle et bien commun**, entre **compétitivité et coopération**. C'est pourtant cette union - mature, responsable, adaptée - qui devrait guider l'éducation, la communication, et les institutions en général.

D'ailleurs les théoriciens réalistes sont bien conscients que la libre concurrence implique une attitude toujours responsable des acteurs économiques, ils ont conscience de cette forme d'utopie, que l'humain ne sera pas toujours responsable. Hayek parle de la mise en place d'une juste conduite réguler par une juridiction et sous certaines conditions. Rawls parle de principe de justice, de

l'établissement d'une structure juste, de l'applicatoin d'un principe de justice. Nous parlons de principe démocratique, de supervision et de coercition légitime. Des points de convergeance certains. Mais avant de parler de principe coercitif, nous pourrions aussi tendre à faciliter les comportements responsables au niveau des structures sociales comme on vient de l'évoquer.

Ainsi, cette supervision qui implique également un interventionnisme de l'Etat et les régulations qui peuvent en découler fait débat au sien de la conception d'un libre marché au niveau économique, de la liberté individuelle au niveau social. De sa modalité de mise en place. De la même façon qu'elle implique cette hierarchie entre les principes de justice/responsabilité, liberté et bien commun qui fait tout autant débat. Ces notions fondamentales s'influencent mutuellement, orientent la philosophie de base, la philosophie économique, l'éducation, la communication, les normes sociales, les comportements individuelles, les décisions prises, le marché, et impactent au final la dynamique socio-économique.

Quoi qu'il en soit, et dans le but de préserver libertés individuelles et bien commun, que ce soit au sein de la chose économique ou sociale, cela nécessite l'application d'un principe coercitif en cas de dérive, de déséquilibre. Le but est donc déjà de déterminer le moyen pour que cette coercition intervienne le moins souvent possible, et à bon droit personne n'aime ça. Nous continuons à justifier l'éducation, cette supervision, comme le principe démocratique évoqué et l'ensemble qui tendra à appliquer cette coercition qu'en cas de nécessité légitime. Nous continuerons à le développer.

Le principe démocratique qui sous-tend une communication égale et symétrique entre les différents acteurs concernés tel qu'on l'a évoqué. Egalité. Comme Sen l'a montré, le libéralisme cherche aussi l'égalité. Une égale liberté pour tous. Comme Sen a montré qu'une liberté qui ne peut s'appliquer de manière concrète n'est pas une vrai liberté. Et cette communication égale et symétrique, et au-delà des avantages qu'elle apporte, découle directement de la liberté de chacun de défendre ses droits, et liberté individuelle fondamentale s'il en est. Liberté individuelle des plus légitime que de chercher à défendre ses droits, que de chercher à appliquer cette liberté.

Nous notons aussi une certaine tendance à plus de liberté au sein de la chose économique qu'au sein de la chose sociale. Moins de contôle et de régulation en général, une approche de nature sécuritaire différente, moins d'interventionnisme. Cette régulation étant principalement de nature législative au sein de la chose économique, principalement faite par des organisme de contrôle de régulation financière et d'autorités de la concurrence qui tendent à favoriser la concurrence, la liberté d'entreprise et l'innovation. Ce qui n'est pas un mal tant que l'étique et le comportement responsable soutiennent l'ensemble. La légitimité.

Et approche sécuritaire principalement effectuée par les forces de l'ordre au sein de la chose sociale, principalement faite par des organismes liés à la force cercitive. Certainement à cause de la différence de nature entre chose sociale et chose économique qui n'entraînent pas le même type de régulation. Mais nous notons tout même cette liberté moindre au sein de la chose sociale. Peut-être aussi à cause de la nature plus involontaire et indirecte des conséquences de la chose économique, moins visible. Les violences qu'elle peut produire sont moins visibles. Peut-être à cause de l'importance des acteurs économiques. Peut-être à cause de l'importance de la chose économique en elle-même, à cause de l'orientation de nos sociétés sur le commerce, à cause de notre société de consommation, d'une certaine forme d'aboutissement liée à une certaine focalisation sur la chose économique. Peut-être à cause de cette hierarchie des valeurs que nous avons noté lors de la discussion sur l'obtention des biens primaires qui tend à placer le matériel au dessus de l'humain, à cause de la trop grande importance que l'on accorde à la chose économique en lieu et place des

relations humaines, cette sorte d'inversion au sein d'une hierarchie des valeurs que nous avons discuté. Comme nous tendons à montrer que c'est aussi par le biais des relations humaines que l'on aura le plus de chance d'accèder aux biens primaire, la finalité de la chose économique.

Et puis, est-ce que l'on trouverai normal que certains membres des forces de l'ordre se disent que servir la sécurité publique soit devenu « ringard », que ces membres des forces de l'ordre puissent même se le dire ouvertement entre eux ? Normal que l'individu en général ait un rapport indécent au civisme, aux relations humaines ? En ce qui concerne la dernière question nous y avons déjà apporté des éléments de réponse, non pas sur une normalité de la chose mais sur des faits : « Différents psychiatres tendent également à montrer que dans nos sociétés ces actes (la violence psychologique) se banalisent, quand ils ne sont pas valorisés. […] le rapport symbolique entre l'interdit et le permis se substitue un ordre – ou un désordre – pervers n'opposant plus que l'impossible et le possible ». C'est un ensemble complexe, les choses au sein de cet ensemble s'influençant les unes aux autres, l'une ne pouvant aller sans l'autre, où tout est lié. Cet ensemble mérite réflexion.

Nous venons d'ailleurs de voir les conséquences d'une inégalité économique, les crises engendrées, la souffrance et les morts impliqués par les luttes qu'elles peuvent impliquer. Alors subordonner la liberté à un principe de légitimité reviendrait à justifier l'action illégitime qui a engendré ces crises et les conséquences induites. Nous ne voyons pas comment le justifier, nous n'y voyons pas de juste conduite, nous n'y voyons pas de légitimité.

Complexité des choses, complexité de la réalité. Comme ce maire d'une grande ville du sud de la France il y a plusieurs décennie en arrière. Tous les habitants savaient que ce maire était corrompu, mais il faisait du bien à sa ville, à ses habitants. Alors il était réélu, et en toute connaissance de causes. Nous ne cherchons pas à justifier le fait corruptif. Nous soulignons la complexité de la chose sociale, des réalités humaines. Nous constatons d'un côté une certaine légitimité pragmatique dans l'illégalité de ce fait corruptif qui tend à conserver un équilibre social, et de l'autre côté une illégitimité qui tend à préserver ses intérêts aux dépend des autres, qui s'accomplit en toute légalité et qui tend à déséquilibrer un équilibre social. Du bon dans le mal, du mauvais dans le bien. Comment dire ?

Nous en vennons maintenant aux luttes, à Marx, que l'on pose souvent en antithèse du système libéral, souvent aussi sur la problématique lié à la propriété, les liberté individuelles et le collectivisme. Ces inégalités économiques reflètent bien une lutte des classes, cette notion d'exploitation qu'il relevait à juste titre. Cette lutte des classes dont parle Marx est en effet majeure dans le sens où les inégalités économiques sont causes majeures de crise au sein d'un corps social. Théorie complexe et nuancé qui a d'ailleurs été sujette à nombre d'interprétation, notamment à cause d'une phase de transition qu'il laisse assez abstraite, qui porte elle-même à interprétation. Et même si nous sommes d'accord avec son adage « le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous » mais qui semble contradictoire avec les finalités assez contraignantes et encore abstraites d'une société sans classes et sans état. L'ensemble semble assez confus, et d'autant plus aux vues des sociétés complexes actuelles.

Alors la lutte des classes dont il parle, et même si l'analyse sociologique soit des plus intéressantes, découle aussi d'un phénomène plus global et universel lié à la nature humaine en elle-même. Déjà des tensions entre groupes sociaux antagonistes qu'elle va engendrer. Et que ces groupes soient verticaux, dominants/dominés, ou horizontaux comme dans le cas relevé lors de la discussion sur la problématique migratoire. Les deux pouvant se mélanger au sein du corps sociale. Et cette lutte des classes ne représente que cet antagonisme vertical. Et bien que cette lutte des classes mélange à la

fois un conflit d'intérêt et de différence. Mais où une société sans classe ou égalitaire ne viendra pas résoudre cette problématique horizontale de base, la tendance au rejet de ce qui est différent de nous si nous ne prenons pas en compte ce facteur humain, comme la pluralité des caractère humains où certains veulent une hiérarchie explicite (Bob Altemeyer, 2006 ; Arendt). De plus nous venons de voir que l'histoire montre que c'est une régulation législative qui a toujours permis de résoudre cette lutte des classes de manière pacifique et pertinente. Un principe démocratique. Et bien que Marx ne semblait pas contre un principe démocratique. Et comme nous venons de revoir ce que pouvait impliquer le mélange de ces deux types de conflit. Rien ne semble exclusif tant qu'une légitimité prime sur le reste.

Ensuite, comme Bourdieu[36] nous pensons que Marx ne prend pas assez en compte l'ensemble et la complexité des mécanismes sociaux et les structures qui les façonne.

De plus, Marx comme le néolibéralisme semblent trop se focaliser sur la chose économique comme facteur principale façonnant la société dont découlerait l'ensemble, mais pour des raisons et des finalités opposées. Marx la critique comme origine des inégalités à renverser par le biais de l'appropriation des moyens de production par le prolétariat et une abolition de classe qui se heurte à une réalité intrinsèque. Tandis que le néolibéralisme la valorise et la recentre principalement sur le marché et ses acteurs à qui il tend à accorder plus d'importance que le reste, donc trop souvent au détriment des autres dimensions des réalités humaines et sociales.

Dans les deux cas cette focalisation, cette mise au centre de la chose économique dans la structuration d'une société ne résoudra pas l'ensemble des problématiques soulevées sur le fond qui sont de nature plus globale et systémique que la seule chose économique. Et bien que nous ayons conscience de l'importance majeure de la chose économique au sein d'une société. Mais que l'ensemble de ces problématiques se doivent d'être résolu sur le fond au risque de ressurgir d'une manière ou d'une autre. Qu'elles vont entraîner des déséquilibres si elles ne le sont pas, notamment sur la chose économique et inversement. Que ce qui façonne la société c'est déjà la nature humaine, l'humain en lui-même avec les ressources internes (principalement cognitives) et externes (principalement issus de son écosystème) qu'il a à sa disposition. C'est lui qui construit la réalité dans laquelle il vit, ses structures et ses modalités de fonctionnement. Mais aussi que cette réalité structurelle qu'il a construit reviendra à son tour le façonner au sein d'une boucle de rétroaction. Et ainsi de suite.

Avant de continuer nous allons définir ce qu'est cette « boucle de rétroaction ». C'est un concept important que nous allons utiliser par la suite. On l'a déjà évoquer de manière implicite sans le nommer. Il est intiment liée aux systèmes complexes. L'humain, une société, la chose économique et bien d'autres choses que nous avons vus et que nous continuerons à voir sont des systèmes complexes. Alors une boucle de rétroaction c'est lorsque plusieurs entités sont en interaction au sein d'un système. La vision linéaire et déterministe veut qu'une cause produise un effet. Dans un système complexe on retrouve cette vision linéaire et déterministe, ces liens de causalité. Mais au sein d'une boucle de rétroaction la cause peut devenir effet, et l'effet devenir la cause. Ainsi dans notre exemple l'humain façonne la structure. L'humain est donc la cause, et la structure l'effet de cette cause. Mais si par exemple l'humain crée une structure éducative dans une société qui lui dit de penser A, du même coup tous les humains qui passeront par cette structure éducative penseront A. Dans ce cas la structure va influencer l'humain à penser A. Dans ce cas la structure devient alors la cause qui fait penser l'humain de cette manière, c'est l'effet. Et par la suite il produira de nouvelles

[36] https://shs.cairn.info/revue-actuel-marx-2014-2-page-147?lang=fr

structures qui seront influencés par cette pensée A. Il redevient à nouveau cause (il est créateur) d'un effet (une nouvelle structure influencée par la pensée A), et « ainsi de suite ». C'est pourquoi l'on parle de boucle, on est dans un système circulaire. Et « rétroaction » dans le sens où la cause première devient effet et redevient encore cause, et ainsi de suite. Dans les systèmes complexes il y a une multitude d'entités qui interagissent et peuvent devenir causes et effets entre elles. D'où la difficulté souvent de déterminer quelle est la cause de l'effet au sein d'un système complexe, de remonter à la cause première pour pouvoir résoudre le problème dans sa globalité. On verra d'autres exemples.

Ainsi dans notre exemple si l'on se focalise sur la chose économique, on aura tendance à construire des structures qui se focaliseront sur la chose économique, qui elles-mêmes influenceront l'humain à se focaliser sur la chose économique, qui à son tour construira de nouvelles structures qui se focaliseront sur la chose économique, et ainsi de suite. Jusqu'à oublier de se focaliser sur la nature humaine, voir à la négliger, à lui attacher moins d'importance, comme à oublier d'appliquer un principe d'équité pour favoriser la chose économique à court terme étant donné que l'on se focalise dessus. Le « bien commun » est devenu ringard à force de se focaliser sur la chose économique qui a pris de l'importance au fil du temps par rapport à l'humain, on arrive plus à régler nos inégalités économiques lié à des conflits d'intérêts, à appliquer des principes d'équité et de justice. Ces principes on justement plus tendance à se focaliser sur l'humain, le respect de l'humain et de sa dignité, que sur des intérêts financiers qui tendent à se focaliser sur la chose économique, le respect de la chose économique et des intérêts financiers qui en découlent. C'est aussi pourquoi nous pensons qu'une société devrait se focaliser sur l'humain, le remettre au centre. Notamment pour faciliter l'application de ce principe de légitimité intimement lié à ces principes de justice et d'équité, eux-mêmes intimement liés à l'humain. Donc en toute cohérence.

Nous discutions donc des inégalités économiques, et disions que Marx se focalisait justement sur la chose économique et n'évoquait pas certaines problématiques liées à la nature humaine (ou en parlait plus indirectement, la prenait en compte, mais pas explicitement comme les problématiques que nous soulevons et qui risquaient donc de ressurgir si on ne les prenait pas en compte), qu'il se focalisait sur la chose économique mais d'une autre manière que la pensée néolibérale.

Mais Marx a aussi raison, l'histoire montre que si ces inégalités économiques ne sont pas réglées à temps par un principe démocratique et pacifique, alors ce sera cette lutte dont il parle, ce sera la chose révolutionnaire qui risque de prendra le dessus, ou encore une guerre pour canaliser les forces de mécontentements vers l'extérieur. On est loin du principe d'émulation, d'une satisfaction mutuelle. On tend plutôt vers une issue brutale aux résultats incertains, une insatisfaction mutuelle. Le contrôle excessif dans le but de maintenir le mécontentement ne faisant que retarder l'échéance, le nazisme et le stalinisme en sont les exemples flagrants et extrêmes que nous avons déjà évoqué. Affaiblira la société dans tous les cas, dans l'attente de l'issue brutal qui pourra tout autant venir d'une agression extérieure en raison de cet affaiblissement.

Affaiblissement de la société en raison de ces inégalités qui vont tendre à entraîner de la tension par cette violence économique, une cherté des places disponibles, donc un accroissement du phénomène de compétitivité pour les obtenir. La problématique du « une place pour deux » se posera d'autant plus, alimentera une compétitivité acharnée. Donc encore des tensions et du stress qui ont un coût socio-économique directe et indirect. On a développé ce point lors de la violence psychologique, les maladie psychique et somatiques liées au stress, la baisse de rendement qui va impacter une économie déjà mal en point, etc.

De plus, ce phénomène qui va tendre à exacerber la compétition, la radicaliser, va tendre à amoindrir l'application du principe de coopération pourtant nécessaire à réduire les conflits entre individus et groupe antagoniste. On augmente encore les phénomènes de tensions et les coûts socio-économiques qui vont avec. C'est un cercle vicieux. Un cercle vicieux qui empêche l'application du principe d'émulation qui réunit liberté individuelle et bien commun, qui augmente la richesse économique et sociale de l'ensemble. On y revient encore.

Par conséquent il apparait que le meilleur moyen de contrôler une population soit au moins d'améliorer ses conditions de vie par le biais d'une juste répartition des richesses, de lui faciliter l'accès aux biens primaires, de la laisser libre d'être. Evitera cette « lutte des classes », ce qui tendra aussi à rendre la dynamique socio-économique solide, fluide et compétitive. L'application d'un principe démocratique juste et équilibré tendra à faciliter cet ensemble.

Alors si nous pensons que la solution de Marx se focalise sur une problématique particulière issus d'une problématique plus globale et universelle, nous sommes aussi pour le principe de liberté. C'est pourquoi nous avons évoqué lors de la discussion sur les biens premiers la possibilité de l'existence d'un groupe de type collectiviste au sein d'une société si des individus avaient cette volonté de se réaliser de cette façon. Et tant qu'ils ne nuisent pas à d'autre. Donc qu'une finalité issue d'une problématique qui ne prend pas en compte la globalité d'un ensemble ne doit pas s'appliquer à l'ensemble, mais à un sous-ensemble de cet ensemble en rapport, et que rien ne pourrait l'empêcher en ce sens. Nous reverrons ce point lors du chapitre de synthèse, comme d'une modalité de fonctionnement sociale globale en particulier.

Tenter d'aboutir à une modalité au sein d'un ensemble cohérent où la liberté d'être s'applique de manière légitime, permet la liberté de tous, où personne ne se gêne mutuellement, rend l'ensemble efficace, fluide. Nous continuerons de voir comment tenter de l'appliquer de manière pragmatique.

En ce sens nous nous distinguons du libéralisme moderne, et même si nous en reprenons souvent les bases classiques. Nous accordons de l'importance à ce principe de liberté en général. Toutefois la différence principale réside dans le fait que ce type de libéralisme tend à accorder de plus d'importance à la chose économique. De notre côté nous accordons de l'importance aux relations humaines, à l'humain subordonnant le matériel au sein d'une hiérarchie des valeurs. Bien sûr l'orientation vers le commerce fut historiquement faite par le libéralisme classique comme un moyen d'éviter les guerres, nous l'avons évoqué. D'ailleurs, on continue à voir le commerce, la chose économique comme un moyen qui doit servir l'humain et non l'inverse, que le matériel n'est pas une fin en soi. Toutefois nous nous focalisons plutôt sur l'ingénierie, sociale, son organisation. Que c'est en partant de la base, de l'humain, que nous aboutirons à des relations sociales fluides et efficaces par le biais de cette ingénierie sociale. Nous rejoignons aussi ces notions premières d'humanisme issus de ce libéralisme classique en replaçant l'humain au centre des choses. Et pas tellement pour des raisons morales, mais pour des raisons pragmatiques et aux vues des conclusions de nos études. Nous avons évoqué que c'est par le biais des relations humaines que nous aurons les meilleures chances d'obtenir l'ensemble de nos besoins primaires, la finalité de la chose économique. Que c'est en permettant des relations sociales fluides et sans tensions que l'on aboutira à cette dynamique socio-économique solide, fluide et efficace. Donc en revenant à la base même des choses, l'humain, ces interactions, nous. En nous focalisant en priorité sur une fin en soi et non pas sur une résultante, un moyen.

En d'autres termes le monde actuel tend à se focaliser sur la chose économique qui tend à façonner la chose sociale, que c'est la chose économique qui tend à structurer l'ensemble. Selon nous cela

tendrait plutôt à la perturber par cette focalisation qui induit une hiérarchie de la chose économique subordonnant la chose sociale. A perturber la chose économique si nous n'avons pas régler nos problématiques de fond liés à la nature humaine par le biais d'une modalité de fonctionnalité issus d'une ingénierie sociale adaptée. Nous tendons donc à montrer l'inverse, que c'est en se focalisant sur la chose sociale, son organisation global et systémique, que nous allons façonner au mieux la chose économique et l'obtention de nos besoins primaires qui en découlent. Nous inversons donc cette hiérarchie des valeurs implicites.

Nous l'avons encore montrer, l'histoire sur des milliers d'années nous l'a montrer, dans les cas de sortie de crise c'est la chose économique qui a été réguler pour restaurer un équilibre au sein de la chose sociale qui a restauré à son tour une dynamique socio-économique globale performante. Donc que c'est bien par le biais d'un mécanisme coercitif sur la chose économique et non sur la chose sociale que l'ensemble a retrouvé un équilibre. La liberté de la chose sociale a donc primé sur la liberté de la chose économique, c'est un respect de cette hiérarchie des valeurs que nous venons d'évoquer. Et inversement, l'histoire a montré que lorsque l'on utilise la coercition (directe et/ou indirecte) sur la chose sociale en lieu et place de l'utiliser sur la chose économique nous aboutissons à la crise. Nous continuerons à le montrer, nous continuerons à montrer que l'organisation de la chose sociale prime sur le reste.

Nous allons maintenant faire une synthèse de l'ensemble de cette étude pour tenter d'aboutir à un principe théorique de modalité de fonctionnement social. Il sera suivie par un chapitre sur son application pragmatique.

Synthèse et modalité de fonctionnement sociale

> Et nous voyons surgir une sorte de force supérieure. Une force constructrice. L'Unité. L'Unité au travers de la multitude. L'Ordre naturel des choses qui permet de tenir l'ensemble en équilibre, qui est légitime en lui-même du fait même qu'il soit. L'Univers.
>
> « Un réseau complexe d'éléments qui régénèrent constamment, par leurs interactions et transformations, le réseau qui les a produits »
> De Francisco Valera sur cette définition première d'autopoïèse en biologie pour décrire l'essence d'un être vivant.
>
> « La seule raison d'être d'un être, c'est d'être, c'est-à-dire de maintenir sa structure »
> De Henri Laborit, médecin chirurgien, neurobiologiste, éthologue , eutonologue et philosophe.

Nous allons donc faire une synthèse de l'ensemble de ce que nous avons vu. Ce chapitre abordera donc la nature humaine, nos biais comportementaux, les normes, le principe démocratique, la théorie de l'évolution et tous les principes énoncés que nous allons tenter de mettre en place au sein d'un système que nous tenterons de rendre cohérent, souple et fonctionnel à l'aide de cette hiérarchie des valeurs qui subordonne la légitimité à la liberté et la coercition.

Ce chapitre sera un peu long, mais j'espère enrichissant. Nous tenterons de remonter aux sources des choses. A la manière dont la Nature construit ces choses, les fait fonctionner. La matière. La physique des particules, le monde quantique qui est à la base de toutes chose. Les Lois de l'Univers qui la gouverne. Comment se forme le complexe. L'assemblage d'énergie et de matière à l'échelle microscopique et macroscopique. Comment elle se forme et interagit en interne, à l'externe, comment l'externe agit sur l'interne et inversement. La matière qui nous constitue, forme le complexe pour aboutir au vivant. Le monde biologique. La biologie qui nous structure et nous fait fonctionner. Le fonctionnement de notre cerveau. Les neurosciences. Notre structure cérébrale qui code nos émotions, structurent nos pensées, la base de nos comportements. Nous fait agir et réagir. Les sciences humaines. Les structures sociales qui nous façonnent. Nous font réagir et agir en rapport avec notre structure biologique, émotive et cognitive. Ces structurent sociales que nous façonnons. L'interne et l'externe qui agissent et s'influencent mutuellement à toutes échelles, à tous niveaux. Nous regrouperons toutes ces sciences, leurs points de convergence, comment elles construisent et nous construisent. De ces sources de fonctionnement nous aboutirons à une modalité de fonctionnement sociale que nous relierons à une certaine notion de degré de civilisation.

Un certain degré de civilisation, une certaine vision de l'évolution. Et nous commencerons par cette notion de « loi du plus fort » issus d'une certaine interprétation de la théorie de l'évolution. Elle nous servira de base de départ à la discussion, de là émergeront des notions qui serviront à ce système,

puis encore d'autres au sein de ce voyage au sein des fondements de ces différentes sciences que nous allons explorer.

Une fois de plus nous tendront à nous répéter, mais sous des angles de vues et des perspectives différentes, des nuances qui tendront à amoindrir les interprétation subjectives, tendront à faciliter l'interprétation objective. Tendrons à comprendre les différents points de vue, comment ils peuvent être différents mais aussi convergeant. Comment certaines choses tendront à se regrouper naturellement, à s'accorder sans se gêner, à être. On commence.

La « loi du plus fort » et la théorie de l'évolution

Donc cette notion de « loi du plus fort » est issue de la théorie de l'évolution. Nous avons déjà vu qu'elle était toute relative en fonction des normes et du contexte, que même Darwin n'allait pas dans le sens de l'interprétation qui lui en est donnée. Toutefois cette notion qui est rentrée dans l'inconscient collectif influence nos modes de pensée et les décisions qui en découlent. Nous allons maintenant tenter de revoir cette notion en remontant à sa source, voir ce qu'elle implique, ces conséquences. Finir de voir pourquoi elle n'est pas des plus bénéfiques pour la survie de notre espèce, tenter de voir ce qui le serait.

Alors certains ont vu dans les lois de la nature une faculté du plus fort à écraser le plus faible, s'en nourrir. Parce qu'il en est ainsi. Le plus gros poisson dévore le plus petit, et ainsi de suite.

Alors basiquement l'homme de 100kg écrasera l'homme de 50 kg, parce que ce sont les lois de la nature. Pourquoi pas. Mais l'homme de 50 kg risque de mal le prendre. Alors il va voir trois copains de même constitution et revient vers l'homme de 100 kg. Cette fois le rapport de force s'est inversé, on à 200 kg contre 100 kg. L'homme de 100 kg se fait écraser. La coopération lui a permis de trouver un avantage supérieur.

L'animal aussi sait le faire, se regrouper pour augmenter sa force. Pour y voir un avantage supérieur.

Mais l'homme a aussi cette capacité de raisonnement que l'animal n'a pas. Alors s'il n'a pas de copain il peut aussi se servir de l'outil. Il revient vers l'homme de 100 kg avec le bâton, et l'écrase.

L'homme peut aussi construire pour y trouver un meilleur avantage. Il va construire un outil encore plus performant pour avoir la force. L'arc, le fusil, la bombe, et ainsi de suite. L'animal lui ne sait pas faire.

Alors c'est l'escalade coercitive dans la fabrication d'outils de destruction, qui aura le plus gros canon pour être en accord avec cette « loi du plus fort » ?

La force du groupe combiné à la force de l'outil. L'homme sait faire.

L'homme sait aussi penser la stratégie de manière complexe, pas l'animal qui suit ces instincts pour la mettre en place. C'est d'ailleurs la stratégie qui a permis dans l'histoire à des groupes de nombre inférieur de gagner la bataille.

Mais l'on reste toujours dans cette escalade coercitive, on y mêle la force de l'outil à la capacité cognitive pour savoir comment l'utiliser et y trouver le meilleur avantage.

La fabrication de l'outil, la stratégie la vision à long terme. Des notions qui caractérisent l'homme et que l'animal n'a pas. Et les autres notions tout aussi importantes que l'homme peut choisir et évaluer : la finalité, l'avantage.

Et l'homme sait aussi construire pour améliorer ces conditions de vie. Il sait anticiper. L'animal ne connait pas cette notion d'anticipation, de raisonnement à long terme. Alors comme l'homme en avait marre de mal dormir la nuit de peur de se faire attaquer par l'animal sauvage, il construit l'abri solide qui lui permettra de mieux dormir dans le but de ne pas se faire attaquer la nuit. L'homme préfère la sérénité à l'anxiété.

L'homme sait donc se servir de ces capacités cognitives pour améliorer ces conditions de vie. Plutôt que d'aller cueillir et chasser, de laisser le hasard subvenir à ces besoins, il invente l'agriculture et l'élevage. Il y voit un avantage supérieur, il met donc une stratégie en place pour exploiter au mieux les potentiels à sa disposition pour survivre au mieux. Cette fois dans un but constructif.

On souligne donc une différence de nature entre l'homme et l'animal. On a vu des notions de choix et d'avantage, de construction et de stratégie, de vision à long terme et de légitimité.

L'animal n'a pas le choix, il obéit à ces instincts.

Une fois de plus l'humain a le choix.

Cette différence de nature par le choix, ce libre arbitre, cette liberté.

Ce côté fascinant de pouvoir faire ou non propre à l'humain, de pouvoir construire sa propre réalité.

Ce côté fascinant du choix qui peut tendre vers tout un tas de résultats et conséquences contraires. Négatives, positives ou neutre. Des fois ces conséquences qui se mélangent, se superposent.

Ce potentiel qui peut tendre vers l'instinct, l'animalité. Vers la raison, l'humanité. Cette différence de degré.

L'animal lui n'a pas le choix. Nous si. Alors qu'est-ce qui semble le plus légitime de faire dans ce cas ? Dans un sens pragmatique coût/bénéfice ?

L'escalade coercitive ou les bénéfices de la coopération ? On passe son temps à raisonner à comment se détruire ou à comment construire l'avenir ? La réponse semble évidente, la réalité plus complexe. On fait un peu des deux, on essaie souvent de faire au mieux et en fonction du contexte. D'ailleurs, nous réunissons à la fois les caractéristiques de l'animal et les caractéristiques qui sont propre à notre espèce. Une première dualité dû à notre nature. Alors on fait un peu des deux, il semble que l'on exprime cette nature duale, qu'elle se reflète au sein de notre réalité.

Mais si cette nature duale nous entraîne vers plus d'inconvénients que d'avantages sur le long terme, alors nous ne sommes pas encore totalement libres, nous n'exploitons pas encore totalement notre libre arbitre, cette liberté de construire la réalité à notre guise. La prison nous empêche d'être, de pouvoir bénéficier de tous les avantages disponibles. La liberté nous permet d'être, d'obtenir les avantages que nous souhaitons. Alors sommes-nous libre ?

Si nous avons la liberté de construire la réalité à notre guise, alors il semble que ce soit nous-même qui nous nous empêchons d'être libre, que nous restons prisonnier de certains de nos instincts qui nous empêche d'accéder à des avantages d'ordre supérieur sur le long terme. Que nous n'exploitons pas nos potentiels au maximum. Que nous sommes un peu prisonnier de nous-même. Une invitation à la réflexion.

Alors cette loi du plus fort ? N'est-elle pas avant tout liée à la caractéristique propre de l'animal. L'animal serait-il supérieur à l'humain au sein d'une hiérarchie des valeurs ? La réponse semble évidente.

Et nous ne renions en rien cette animalité qui est notre, et qu'il est bon si ce n'est plaisant d'exprimer, et de bien des manières. Nous la replaçons juste au sein d'une hiérarchie des valeurs.

Et ne renions encore moins l'intuition qui est encore différente de la raison. Le raisonnement n'est pas binaire, mais se place au sein d'une hiérarchie des valeurs. Qu'il n'y a rien d'exclusif, que ce n'est pas soit A, soit B ; mais A et B en fonction de cette hiérarchie. Comme il peut ne pas y avoir de hiérarchies, que cela peut être A ou B et en fonction du contexte, ou en fonction de rien. Que les choses peuvent aussi se superposer comme des sentiments contradictoires que l'on peut ressentir en même temps. Et encore bien d'autres choses.

Mais où l'on souligne donc une différence de nature liée à nos spécificités propres, comme une nature duale.

Cette différence de spécificité qui se base sur la raison, les facultés cognitives de l'homme que l'animal n'a pas. Mais aussi sur cette différence entre l'instinct/l'émotion/le court terme et la raison/la stratégie/la vision à long terme/l'anticipation. Cette différence de nature qui constitue l'homme de par son animalité qu'il a hérité. L'avantage à court terme, l'avantage à long terme.

Les deux peuvent être constructives ou destructives. L'une plus que l'autre par notre faculté de raisonnement qui nous permet de faire des choix en toute connaissance de cause. L'une plus que l'autre par ce côté pulsionnel que nous pouvons remettre en question pour y voir un avantage supérieur sur le long terme. Que certains côtés instinctifs hérités de l'évolution nous ont peut-être servi à survivre à une époque mais ne sont peut-être plus adaptés à la nôtre.

Là encore les sciences évolutionnistes ne disent pas le contraire. Un organisme n'est pas forcément optimisé en soi, l'évolution ne vise pas de but précis, elle permet l'adaptation à un contexte locale, elle ne produit de progrès en soi.

Alors cette forme de formatage évolutionniste que nous pouvons aussi reformater par notre liberté de choix, et à la condition qu'il ne contredise pas notre nature profonde lié à la cette multitude d'expression que cette nature humaine peut prendre et qui est bien souvent contradictoire. Cette nature humaine qui peut tendre vers le négatif comme le positif.

Nous soulignons une fois de plus deux voies. Une qui va tendre vers l'instinct/émotion, notre côté animal. Une autre qui va tendre vers la raison et l'anticipation de nos actions, notre côté spécifiquement humain. L'une plus instinctive et émotive qui va tendre vers une vision à court terme. L'autre plus réfléchi qui va tendre vers une vision à long terme. Et l'émotion de nos instincts qui peut venir se mêler à la réflexion à long terme. Alors on fait un peu des deux, on essaie souvent de faire au mieux.

Deux voies comme cette étude de la multinationale pétrolière Shell que nous avons aborder et qui prévoit à long terme, qui oppose au fond la force à la raison en ce qui concerne la problématique des ressources énergétiques, la vision destructrice à court terme et la vision constructive à long terme en ce qui concerne la survie de notre espèce.

La coopération qui passe aussi par la communication qui est une autre caractéristique de l'être humain, la communication complexe par le biais du langage. Son autre potentiel spécifique qui est aussi reliée à la réflexion, qui l'enrichie.

On tend donc à relier « la loi du plus fort » tel qu'elle est entendu à l'animalité, le reste à l'humain. Mais en tout état de cause, « la loi du plus fort » ne peut définir la règle évolutionniste de l'être humain qui ne prend pas l'ensemble de ses caractéristiques qui le distingue de l'animal, elle semble déjà trop restrictive, permettre moins de choses. Et d'autant plus que l'on voit qu'à un niveau de survie c'est bien la seconde voie qui semble la plus bénéfique pour l'espèce humaine, qu'elle permet une meilleure adaptation par l'utilisation optimale de nos potentiels, qu'elle offre plus d'avantages. Il semble donc légitime de tendre vers cette deuxième voie. Donc en théorie, reste à l'appliquer en pratique par le biais de nos capacités cognitives et de notre libre arbitre qui nous permet de façonner la réalité. Nos potentiels spécifiques.

Et là encore nous nous trompons un peu en reliant cette « loi du plus fort » à l'animalité, cette faculté du plus fort à écraser le plus faible dans une optique de survie de l'espèce. Ce serait déjà méconnaître les insectes et animaux sociaux capables de coopération et comportements altruistes (fourmis, abeilles, loups, éléphants, dauphins, singes, etc). Mais nous nous trompons déjà beaucoup moins si l'on se base sur l'instinct agressif et dominateur de certaines espèces qui nuisent à la survie de leur groupe.

Au sein du groupe lui-même. Les lions mâles et les ours blancs peuvent tuer les petits des mâles précédents pour faire en sorte que les femelles soient prêtes à se reproduire plus rapidement. Cela peut réduire la taille de la population et la rendre plus vulnérable.

Entre groupes antagonistes. Les conflits en groupe de chimpanzé, de loups et lions peuvent être si violents qu'ils vont nuire à la survie du groupe en raison des pertes occasionnés. D'autres facteurs vont venir aggraver cette survie. La perte possible d'individus plus expérimentés et compétents qui favorisaient la survie du groupe. Les conséquences liées au stress et à l'anxiété, vont entraîner des problèmes de santé à long terme qui vont fragiliser les membres du groupe, donc le groupe en lui-même.

Entre espèces différente c'est aussi une problématique liée à l'écosystème en général qui risque de se retrouver en déséquilibre, et possiblement nuire à l'espèce en elle-même si elle a trop déséquilibré son lieu de vie, a nui à la diversité de l'écosystème, l'a fragilisé. Notamment en ce qui concerne les espèces invasives. La chose est déjà plus complexe et s'entend à long ou très long terme. Cela peut aussi venir du manque de proies dû à une sur-prédation de ces proies, ou de ressources dû à une surutilisation des ressources ou de leur caractère non infini. Cette dernière problématique concerne surtout l'espèce humaine qui est consommatrice de ressources de tout type.

Vu sous cet angle cette « loi du plus fort » ne tient plus pour définir une sorte de loi naturelle liée à l'évolution, elle est bien trop destructive et restrictive. Et surtout pour l'humain qui a cette liberté de choix qui lui permet de ne plus se restreindre aux lois de l'instinct, de créer ces propres lois. De

plus l'adaptabilité est la clef de voûte en ce qui concerne la survie de l'espèce, la pleine exploitation des potentiels d'une espèce qui la favorise. Et la pleine exploitation des potentiels d'un être humain est bien relié à sa faculté de raisonnement et son libre arbitre, pas à sa force coercitive. Et c'est bien cette faculté de raisonnement et notre libre arbitre qui favorisent le plus l'adaptabilité dans notre cas, pas la force coercitive.

Une différence dans la faculté à pouvoir s'adapter, donc forcément une différence dans les lois de la sélection naturelle et la manière de s'adapter pour survivre au mieux.

Et adaptabilité comme clef de voute et principe premier de la théorie de l'évolution dans le sens où celui qui aura su le mieux s'adapter transmettra ces gènes en priorité donc entraînera et influencera la variation/mutation/dérive génétique, comme se sélectionnera de fait face aux autres en raison de sa meilleur adaptabilité.

Paradoxalement l'adaptabilité, cette clef de voûte de la théorie de l'évolution et qui nécessite le changement permettant l'adaptation rentre en contradiction avec la résistance au changement liée à la nature humaine. Cette résistance semble lié à des facteurs émotifs, une vision conservatrice, des intérêts en contradiction, etc. Là encore plusieurs facteurs peuvent faciliter ce changement. La légitimité du changement, il se doit d'être justifiable. L'avantage lié au changement, on y trouve un avantage donc on l'accepte mieux. La participation de l'individu aux processus de décision. Le niveau d'éducation, l'esprit critique qui facilité l'évaluation.

Education, esprit critique, légitimité, avantage, coopération, principe démocratique/participation aux décisions, dialogue permettant de déterminer l'avantage commun. Nous avons déjà vu toutes ces notions. Des plus spécialistes de la question viendront compléter, nous n'avons fait qu'évoquer certains facteurs qui proviennent de différents articles de recherche universitaires sur le sujet de la résistance au changement. Mais nous notons encore un autre type d'instinct qui nous a certainement permis de survivre à une époque, mais plus à la nôtre qui demande une adaptation constante face à un monde en perpétuelle mutation.

Mais en tout état de cause et aux vues de l'ensemble, la « loi du plus fort » ne semble pas adaptée à définir le principe premier de la théorie de l'évolution en ce qui concerne l'espèce humaine. Elle entraîne ces notions d'instinct/émotion/court terme qui n'exploitent pas les pleins potentiels de notre espèce. Le principe premier pour l'homme devrait donc entraîner ces notions de raison/stratégie/vision à long terme, cette notion de libre arbitre. Nous allons maintenant tenter de déterminer et de justifier ce principe premier.

En ce qui concerne la pratique, l'étude du dilemme du prisonnier impliquait également cette problématique de « course à l'armement », cette escalade coercitive dont nous venons de parler. Et en général tout avantage lié à la coopération mais où la réalité fait que c'est bien souvent le contraire qui se produit. Que la théorie économique standard prédît un comportement foncièrement égoïste de l'être humain qui aboutit à cette réalité.

Toutefois nous avons justement vu que dans la pratique ce n'était toujours pas le cas. Que l'humain pouvait être foncièrement égoïste ou pas. Nous l'avons montré par le biais de nombreux exemples au cours cette étude, cette nature duale de l'être humain. Pour ce contexte précis du dilemme du prisonnier, en fonction de la culture et d'autres facteurs. Que des contextes normatifs aller faciliter ou non cette coopération. Comme la confiance/loyauté ou le principe d'émulation. En théorie comme en pratique.

Eber qui a étudié ce « dilemme du prisonnier » parlait aussi de stimuler la production d'une hormone, l'ocytocine, par le biais d'un processus de communication de masse et de contexte structurelle, et dans le but de faciliter ce principe coopératif. Je laisse à des plus spécialistes prendre cette information en considération.

D'ailleurs on a vu que c'est souvent ce contexte qui tend à nous orienter vers telle ou telle voie en général.

Par exemple la différence de contexte entre le principe autocratique (la force coercitive) qui tend à rendre l'individu amorphe. Le principe démocratique (la force constructive) qui tend à rendre l'individu épanoui, innovant, coopératif.

Les entreprises l'ont fait, elles ont appliqué ce principe démocratique, de bienveillance, de légitimité, dans le but d'augmenter leur productivité et le potentiel d'innovation de leurs collaborateurs (les entreprises de la Silicon Valley sont les plus connues, il y en a bien d'autres). Avec plus ou moins de succès en fonction des modalités d'implémentation. Certaines ont abouti à des avantages de productivité certains.

Toutefois on a vu que la non application du principe de coopération entraîne l'échec de fait entre groupe antagoniste lorsque qu'un intérêt commun est en jeu.

On a vu que le nazisme et le stalinisme ont entraîné l'échec de fait par leur modalité de contrôle social par la coercition. On tend à utiliser ces systèmes sociaux extrêmes qui servent d'effet de loupe.

Alors en tout pragmatisme, tendre vers ce qui est source de succès potentiel est préférable à tendre vers ce qui est source d'échec certain. La théorie rejoint la pratique en ce qui concerne cette problématique de l'application de ce principe de coopération. Et lorsque nous parlons de coopération nous n'avons pas une vision naïve de la chose, comme un principe moral de solidarité auquel certains pourraient le rattacher. Nous le voyons comme un principe qui permet d'obtenir des avantages supérieurs. Et solidarité qui est aussi un moyen de satisfaire des intérêts bien compris, qu'ils soient matériel, égotique ou autre. Ce n'est pas une critique, une constatation des réalités humaines.

Comme le fait que ce principe de coopération n'implique pas l'égalitarisme, mais déjà bien plus le respect de l'identité et de la liberté d'être de chacun.

En d'autres termes, il semble que nous n'ayons pas le choix, se serait comme aller contre un mur que de négliger un principe coopératif. Reste à voir comment le mettre en place tout en respectant les libertés individuelles, la nature et les intérêts de chacun. Du respect des natures profondément individualistes ou collectivistes en fonction des aspirations de chacun, et avec toutes les sortes de nuances entre les deux.

De plus la notion d'aptitude inclusive issue des travaux de W.D. Hamilton (1964) et de ces successeurs (John Maynard Smith, George R. Price) qui affine la théorie de l'évolution dans le but de favoriser la survie de l'espèce se base sur ces principes de coopération et de lien social qui deviennent facteurs d'adaptation en eux-mêmes. Elle permet notamment de réduire les coûts énergétiques de la croissance et du développement liés à la synthèse de biomolécules, la division et

la différenciation cellulaire. Comme favorise la baisse des facteurs de stress en général, le coût énergétique. Favorise le rendement énergétique et la sérénité.

Le potentiel, l'avantage à long terme qui tend à utiliser nos facultés supérieures pour la construction en lieu et place de la destruction au sein d'une hiérarchie des valeurs. L'utilisation de nos facultés supérieures pour la destruction devant se limiter à préparer notre légitime défense au mieux, l'utilisation de la coercition légitime. Nous en avons aussi besoin, nous restons réalistes.

Nous venons donc d'apporter des premiers éléments de réponse en ce qui concerne le fait de tenter de solutionner cette escalade coercitive, d'empêcher de prendre cette voie destructive, de construire la réalité qui nous avantage au mieux. En théorie, comme en pratique. On verra d'autres exemples durant cette synthèse.

Alors ce principe premier pour tenter de définir la voie qui représente le mieux le principe évolutif pour l'homme, et en fonction de ces caractéristiques, de ce qui le défini vraiment ?

La réflexion, la loi du plus intelligent pour l'humain ? Il faudrait alors justifier le point de vue. Et nous ne voyons pas comment le justifier, si ce n'est que nous ne voyons que pourquoi l'infirmer. Déjà par ce que ce serait remplacer une force par une autre. Ensuite parce qu'il n'entraîne pas forcément cette vision à long terme ni cette vision d'avantage supérieur, et bien que l'intelligence voudrait qu'elle le prenne en compte. Qu'elle n'entraîne pas cette notion de libre arbitre, de choix.

Mais comme c'est aussi une force en elle-même, le plus intelligent pourrait utiliser cette force pour construire le sophisme et tromper le moins intelligent. La propagande à un niveau sociale. Nous ne serions pas cohérent lorsque nous évoquons le besoin de la décision adaptée qui se base déjà sur l'objectivité, la légitimité. Parce que le « bon sens paysan » qui n'a pas grand-chose à voir avec l'intelligence pure, mais déjà plus avec l'expérience vécu, du fait de savoir de quoi l'on parle. Que ce bon sens est tout aussi utile à la décision objective et adaptée que l'intelligence pure d'un Einstein ou d'autres. Parce que l'intelligence n'est qu'un attribut inné au même titre que d'autres attributs au sein de la loterie de la vie. Rawls a d'ailleurs discuté cette problématique de ces attributs innés en rapport avec l'égalité des chances et le sens de la justice. Et nous pensons qu'une société a besoin de tout le monde, que tout le monde devrait pouvoir exprimer son caractère, et nous avons justifié ces deux points de vue pour des raisons différentes. On le reverra.

Nous avions aussi évoqué qu'en cas de compétition pour une même place ce serait au plus compétent de prendre cette place, et en fonction des compétences nécessaires à cette place, pas à la compétence de savoir éliminer l'autre, et à part si c'était la compétence requise pour cette place. Donc en toute légitimité. Toutefois même la loi du plus compétent nous semblerait trop restrictive vis-à-vis de l'ensemble, et même si elle se justifie au sein du cas évoqué.

Enfin, et selon Darwin lui-même, nous avions évoqué le fait que celui qui allait gérer au mieux ces relations sociales allait aussi être celui qui sera le plus attirant pour la femme, donc transmettre ces gènes. Toutefois, nous avions montré que cette aptitude allait aussi dépendre des normes en cours, du groupe d'appartenance, du contexte. Là encore cette notion semble donc trop restrictive vis-à-vis de l'ensemble si elle dépend d'un contexte en particulier.

Mais en tout état de cause nous n'avons pas vraiment été juste en reliant cette « loi du plus fort » à l'animalité. Ainsi les travaux de Frans de Waal (1982, 2009, 2019) qui étudie les primates montre que « Les leaders les plus efficaces chez les chimpanzés ne sont pas les plus agressifs, mais ceux qui

savent construire des alliances et réconcilier après les conflits. Ce sont les pacificateurs. ». Ces travaux sont confirmés par d'autres primatologues/éthologues (Joan Silk, Robert Sapolsky, Sarah Hrdy). Ils tendent à montrer que les leaders les plus durables sont ceux qui savent apaiser les conflits, protéger les plus faibles, gérer les coalitions, pas les plus violents. Que le pouvoir est socialement modulé, pas imposé par la force brute. La « lois du plus fort » semble donc toute relative même chez les primates.

D'ailleurs si l'on revient à l'humain les sciences semblent aller dans le même sens. Les neurosciences montrent que la dominance agressive est instable et énergivore (Eisenberger & Lieberman, 2004 ; David Amodio, 2006 ; Michael Platt 2013). Les anthropologues qui étudient les sociétés de chasseurs-cueilleurs encore présentes dans le monde tendent à montrer que les formes de domination physique sont souvent sanctionnées, voire éliminées (ostracisme, moquerie, redistribution). Que bien souvent la coopération, l'équité perçue et la régulation émotionnelle sont plus valorisées que la force brute (Christopher Boehm, 1999 ; James Suzman, 2020). Enfin la psychologie et la psychologie évolutive tendent à montrer que les leaders perçus comme justes, empathiques, régulateurs sont préférés et plus suivis. Que la domination autoritaire n'est acceptée que sous menace perçue élevée. Que l'autorité relationnelle et légitime fonctionne mieux que la domination statutaire ou agressive (Tyler et Blader, 2003 ; Bass et Avolio, 1994 ; Van Vugt, Hogan, et Kaiser, 2008). Nous verrons aussi en fin de chapitre que nous avons un socle cérébral instinctif/émotionnel commun issus de l'évolution avec les primates et qui permet d'expliquer ce que venons de décrire, les sciences semblent d'ailleurs faire consensus sur ce point explicatif comportemental commun.

Nous en revenons donc au principe de légitimité qui nous semble définir au mieux ce principe premier évolutionniste. Qu'il permet la justice, l'objectivité, la décision adaptée, la baisse des forces de résistance, la conservation énergétique, l'augmentation de ce qui réunit et tout ce que nous avons discuté et démontré en rapport. Qu'il découle aussi de la raison, donc de notre caractéristique première. Qu'il permet une meilleure adaptabilité. Qu'il implique un choix. Et un choix bien différent de celui issu de cette « loi du plus fort ».

Si nous reprenons les deux cas pratiques évoqués (problématique migratoire et causes des crises), c'est bien une illégitimité à la base qui a provoqué ce conflit de différence entre groupe antagoniste et les conséquences associées sur le long terme. Et que dans le deuxième cas pratique, c'est bien la décision légitime qui a permis de sortir de la crise. C'est donc bien en utilisant la raison, la réflexion face à un problème que fut trouver la solution adaptée au mieux à notre survie par le biais de ce principe de légitimité. Que notre faculté à construire la réalité a permis à cette réalité d'exister dans le but d'y trouver un avantage supérieur sur le long terme.

Enfin, que cette « loi du plus fort » s'entend aussi par une notion de coercition, de force destructrice. Que cette force pourrait tout autant être une force constructrice. Que là encore cette notion de force constructrice sous-tend un principe de légitimité. Légitimité de préférer la construction à la destruction d'un point de vue rationnel et en général, et comme ce fut le cas pour cette sortie de crise. Légitimité d'utiliser la force en cas de nécessité, de légitime défense. On en revient encore à ce principe déterminé par la réflexion combiné à notre liberté de construire une réalité pour mettre en pratique ce principe théorique.

Alors c'est bien le principe de légitimité qui nous semble exprimer le mieux le rapport naturel aux choses, et en rapport aux caractéristiques de ce qui fait l'être humain, sa nature. La légitimité issue

de la réflexion pour se déterminer en rapport à la réalité des choses qui est légitime de fait. Et c'est bien le principe de légitimité qui semble orienter au mieux la survie de l'espèce sur le long terme, nous l'avons montré de bien des façons. En théorie et en pratique.

D'ailleurs nous avons déjà montré que les principes de légitimité/liberté se devaient de subordonner le principe coercitif dans le but d'y trouver un avantage à long terme. La coercition, la force qui empêche, la force qui détruit l'être, la force destructive. On le justifie cette fois sous l'angle évolutionniste.

Que ce principe de légitimité n'empêche nullement l'application de la coercition au besoin, et contrairement à cette « loi du plus fort » qui peut tendre à empêcher l'application de ce principe de légitimité.

Toutefois nous avons aussi montré que nous pouvions penser être légitime mais ne pas l'être à cause de nos biais cognitifs et comportementaux. C'est une problématique liée à la subjectivité/objectivité.

Du coup nous ne sommes plus totalement satisfait du principe de légitimité pour définir ce principe premier comme loi de l'évolution. Et même si la légitimité sous-tend l'objectivité. Mais certains exemples nous viennent à l'esprit, on le ressent aussi. L'intuition nous dit que nous pouvons essayer de faire mieux.

Nous allons donc maintenant considérer les forces fondamentales qui régissent l'Univers au travers des avancés scientifiques modernes, des lois naturelles. Ces forces qui sous-tendent et construisent le biologique, le vivant qui a servi de base à la construction de la théorie de l'évolution. Remontons une nouvelle fois aux sources, essayons de voir ce qu'il en ressort[37]. Faisons déjà un voyage dans un autre monde avant de revenir sur Terre et tenter de poser les bases de ce principe premier.

Théorie de l'évolution et forces/interactions fondamentales de la Nature

Pour définir sa théorie de l'évolution Darwin s'est basé sur les lois naturelles connues de son époque et d'observations empiriques. Principalement les lois biologiques, végétales et animales. Toutefois la science a évolué, notamment en ce qui concerne les fondements même de la matière et des forces qui nous régulent, nous sous-tendent, qui nous constituent. De l'échelle des particules à l'échelle cosmique, et bien sûr en passant par le vivant. Et nous ne chercherons pas à remettre en cause les principes fondamentaux de sa théorie, nous resterons même en accord avec Darwin et les sciences modernes de l'évolution, nous nous basons dessus et ne cherchons pas à affiner quoi ce soit qui n'est pas de notre domaine. Toutefois nous cherchons juste à explorer certaines choses, tenter de voir comment fonctionne la Nature et la relier à notre système. Certains pourront sauter cette partie sur la physique des particules et aller directement aux « lois de la symbiose ».

La science a donc déterminé quatre forces/interactions fondamentales qui régissent notre Univers, qui régissent la formation des atomes qui entrainent la formation des molécules, de la matière, de la biologie, des organismes, de l'être humain. Ces particules et ces forces d'interaction nous constituent, elles nous influencent d'une certaine façon. Elles se retrouvent dans les formes qu'elles créent.

[37] Et nous ne faisons que retranscrire ce que nous avons ressenti en cours de rédaction, comme nous voulions souligner une différence entre rationalité et intuition

On rappelle, et dans le but de mieux comprendre ces forces, la structure d'un atome. Un noyau (composé de particules élémentaires) et des électrons qui gravitent autours. Le noyau d'un atome est donc constitué de particules élémentaires[38]. L'électron est une particule élémentaire.

Ces quatre forces/interactions fondamentales[39] dans un ordre décroissant[40] :

1. La force nucléaire forte (FNF) : c'est la force d'interaction qui lie les particules élémentaires dans le noyau atomique. Elle est responsable de la stabilité des noyaux atomiques et de la libération d'énergie dans les réactions nucléaires.

2. La force électromagnétique (FEM) : c'est la force d'interaction qui agit entre les particules chargées électriquement. Elle est responsable de la liaison entre les électrons et les noyaux atomiques, ainsi que de la propagation de la lumière et des ondes électromagnétiques. Elle peut attirer et repousser, et en fonction.

3. La force nucléaire faible (FNW) : c'est la force d'interaction qui est responsable de certaines réactions nucléaires, telles que la désintégration radioactive. Elle est impliquée dans les processus de transformation des particules subatomiques.

4. La force gravitationnelle (FG) : c'est la force d'interaction qui attire les objets les uns vers les autres en fonction de leur masse et de leur distance. Elle est responsable de la structure de l'Univers à grande échelle, des galaxies aux planètes.

La FEM est 100 fois plus faible que la FNF, la FNW 10^5 plus faible, la FG 10^{38} plus faible.

Mais il y aussi des notions d'échelle de portée, de rayon d'action.

La FNF a un rayon d'action limité à $2{,}5 \times 10^{-15}$ m (0,000 000 000 000 002 5 m), la FEM un rayon d'action illimité, la FNW un rayon d'action limité à 10^{-17} m, la FG un rayon d'action illimité.

La FNF est une force de liaison, elle domine les autres forces d'interaction. La FNF, la FEM et la FNW sont des forces qui agissent au niveau quantique, la formation des atomes et molécules. La FEM est une force que l'on retrouve au sein du monde quantique et du monde physique classique. C'est une sorte de pont entre ces deux mondes, en tout état de cause elle les transcende de par son rayon d'action illimité. Il en va de même avec la FG, mais son interaction au sein du monde quantique est spéculative si ce n'est négligeable, en raison de sa force bien plus faible que les autres, de la masse négligeable des particules quantique en jeu. On simplifie. La FG est une force d'attraction, une autre forme de liaison, qui dépend de la masse des choses. La FG régit le monde physique classique avec la FEM. C'est la FG qui nous permet de rester sur terre, la force d'attraction de la terre de par sa masse supérieure à l'individu nous permet de rester les pieds sur terre.

Lors de la formation de l'Univers, peu après le big bang, au sein de cette soupe primordiale[41] composé de particules élémentaires, il y eu une sorte de « discussion » entre ces forces … pour aboutir à cette hiérarchie[42].

[38] https://fr.wikipedia.org/wiki/Particule_élémentaire
[39] https://www.cea.fr/comprendre/Pages/matiere-univers/essentiel-sur-4-interactions-fondamentales.aspx
[40] https://fr.wikipedia.org/wiki/Interaction_élémentaire
[41] https://www.futura-sciences.com/sciences/dossiers/astronomie-histoire-univers-1385/page/3/
[42] https://trustmyscience.com/qu-est-ce-que-l-ere-de-grande-unification/

C’est donc la force de liaison qui a pris le dessus sur les autres. Elle a participé à la formation des premiers atomes et ainsi de suite. Donc une force constructrice.

Et heureusement, on pourra spéculer sur la forme d’un Univers dont la force principale ne serait pas de réunir, spéculer sur la possibilité de son existence même. Toutefois les faits sont là, c’est bien la force de liaison qui a pris le dessus, une force constructrice, une force d’unification.

En effet, le but de la réunion de ces forces est la construction, la conservation d’un équilibre, d’une Unité globale. Déjà à un niveau atomique. Il en va de même pour la chimie, la biologie, l’échelle cosmique.

Il y a bien sûr des forces contraires qui interagissent, mais c’est bien cette force de liaison qui prend le dessus. Elle n’a pas vocation à dominer, elle a vocation à unifier. Et c’est peut-être pour ça qu’elle s’est retrouvé au sommet de cette hiérarchie. Elle se justifie par elle-même, elle se légitimise par sa finalité.

D’ailleurs ces forces fondamentales sont aussi appelé interaction, il y a une notion d’échange intrinsèque à ces principes.

En d'autres termes, les forces sont les manifestations observables des interactions fondamentales. Les interactions fondamentales sont les règles qui gouvernent le comportement des particules et des systèmes, tandis que les forces sont les effets que ces interactions ont sur les objets et les systèmes. Les interactions se font en fonction des forces en présence. La liaison est la force supérieure de ces interactions.

En raison de ces forces fondamentales contraires qui vont interagir, qui vont se répercuter à toute échelle, sous toutes formes, il va se mettre en place des phénomènes de régulation pour maintenir l’équilibre. Ce sont par exemple les phénomènes de radioactivité. Des particules ou des énergies qui déséquilibre l’ensemble vont être éjectées.

Il existe des particule énergétiques (bosons) et de matière (fermions) de différentes natures.

La FEM éjectera des particules énergétiques et la FNW éjectera des particules de matière. La FNF qui s’occupe de la stabilité du noyau n’éjecte rien, ou indirectement, c’est le noyau atomique qui éjectera un noyau d’hélium-4 pour se stabiliser (un mélange de fermion/boson), elle transforme la nature de l’atome.

Ces trois forces interagissent pour maintenir l’équilibre, et chacune joue son rôle régulatoire en fonction, donc qui résulte par l’éjection/transformation d’une particule. L’atome atteint un nouvel état stable.

La FEM a des rôles multiples. Lors de cette radioactivité la FEM transforme l’énergie excédentaire du noyau en un photon (boson). Elle ne change pas l’atome en lui-même, elle le désexcite, lui retire un excèdent d’énergie. Elle joue un rôle à un niveau quantique et classique. Elle est responsable de la lumière. Elle a un rôle majoritairement énergétique au sein d’interactions complexes à toutes les échelles de l’Univers. Elle attire et repousse de par sa nature même, de façon binaire. Binaire, mais aussi en fonction de l’intensité des forces électro-magnétiques et du contexte en présence. Les charges électriques positives et négatives qui s’attirent ou se repoussent par leurs contraires. Les

pôles magnétiques nord et sud qui s'attirent ou se repoussent par leurs contraires. Phénomène que l'on peut tous voir en action avec des aimants, une boussole. Et les pôles Nord et Sud de la Terre sont bien des champs magnétiques opposés.

La FNW éjecte des particules existantes en dehors du noyau lors du phénomène radioactif (fermion). Elle change aussi l'atome. Au-delà des interactions complexes qui se jouent entre ces différentes forces, elle semble avoir un rôle plus régulatoire que les autres forces, et pas seulement au sein du phénomène radioactif. Son rôle fondamental est la conversion/transformation de particule de matière (fermions), elle peut les conserver au sein de l'atome ou les éjecter. Elle peut changer leur nature, les passer d'un type de fermion à un autre. Et toujours dans le but de conserver un équilibre.

En d'autres termes, le phénomène radioactif n'est qu'un phénomène régulatoire parmi tant d'autres qui sert à conserver un équilibre entre des forces contraires et les différentes interactions qui peuvent en résulter. Au sein d'une finalité constructive et unificatrice. Il en existe d'autres et qui impliquent l'ensemble de ces forces/interactions fondamentales.

On notera que les phénomènes radioactifs destructifs issue des accidents de centrale nucléaire sont aussi liés à des constructions humaines, à un déséquilibre. La radioactivité existe naturellement sur notre planète, les organismes l'ont intégré naturellement et ne les empêche pas d'être. Il n'y a aucun jugement de valeur ici, une simple constatation.

Toutefois, cette régulation en elle-même est des plus intéressantes. Elle vise à conserver une stabilité. Stabilité de l'atome, de l'ensemble. Elle converti/transforme une particule en son sein, la garde ou l'éjecte (il n'y a pas que le phénomène de radioactivité comme phénomène régulatoire). Elle transforme l'ensemble mais toujours dans un but de stabilité. La particule converti/transformé est également converti/transformé/éjecté dans un état stable, ou l'atteindra car telles sont les lois de la nature (des fois cela prend un milliardième de seconde). La particule éjectée pourra aussi s'associer à d'autres particules pour former d'autres choses.

Enfin cette conversion/transformation n'est pas arbitraire dans le sens où elle prend en compte a nature même de cette particule, cette conversion/transformation aura donc ces limites qui dépendront de cette nature, qu'elle a ses limites en fonction de la nature de la particule.

Là encore on peut y faire une analogie avec certaine forme de légitimité qui respecte le potentiel des particules à pouvoir être converti/transformer ou non, qui tendront à respecter la nature-même de ce qui est modifié, un certain respect de la liberté d'être des choses même au sein d'une modification, elle ne force pas ce qui ne peut pas l'être.

Si l'on fait l'analogie avec l'être humain. Premièrement toute conversion/transformation forcée entraînera un état instable de la personne. Cette conversion/transformation ne pourra donc se faire que par l'adhésion à une idée ou un libre choix en tout état de cause si l'on veut respecter le principe de légitimité. Donc dans le but de conserver une stabilité, ici principalement mentale. Mais qu'elle peut aussi se baser sur des notions d'avantage et d'intérêt pour aboutir à cette conversion/transformation, une autre façon de respecter la nature humaine, ses aspirations. Ensuite en cas d'éjection, ce sera l'éjection d'un groupe, quoi que soit la modalité qu'elle prendra. Le groupe se transforme de fait (perd un membre). La personne restera ou non en l'état. A partir de là les choses se complexifient en raison du nombre de cas possibles, mais la légitimité de l'action devrait primer. La finalité non perdue de vue, la stabilité, l'équilibre en association avec la légitimité ; les avantages qui y sont liés.

Ces processus de régulation naturelle sont donc des plus légitimes dans le sens où ils gardent la stabilité de ce qu'ils transforment/convertissent/éjectent. Et même la modification impliquée se limite aux potentiels de ce qui est modifié, à ce qui est possible ou non d'être modifié en fonction de la nature de ce qui est modifié. On vient de voir l'analogie avec l'être humain qui implique à la fois la légitimité de l'action et le principe de liberté. Pour l'individu, pour la structure concernée. Et dans la mesure du possible les cas pouvant être multiples et plus complexes pour la chose sociale.

En d'autres termes, la nature ne force pas les transformations, elle les oriente selon des gradients de potentiel, en respectant l'intégrité des entités en interaction. Le changement véritable passe par une notion de résonance entre ce qui est, d'adaptation à ce qui est, d'équilibre ; pas par la rupture, la division ou la force abusive. Par conséquent, au sein des processus naturels la transformation durable respecte la nature de ce qui est transformé.

Enfin, ce type de régulation se passe à toute échelle physique et chimique au sein des mêmes logiques de base. A l'échelle biologique aussi, mais se complexifie. Elle peut par exemple entraîner la mort de l'organisme si la régulation ne fonctionne plus, le vieillissement, la maladie ou autres. Mais en fait la nature va récupérer ces briques élémentaires. L'éternité ne concerne pas les organismes, pour l'Univers on ne sait pas. Mais en fait le passage d'un état à un autre est une sorte de mort de l'état initiale dans tous les cas de figure possibles et imaginables. « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme » (Lavoisier, 1789).

Alors lorsque l'on parle de liberté d'être, on voit bien ici que les phénomènes de régulation naturelle qui vont empêcher cette liberté (le principe même de la régulation/coercition s'il était besoin de le souligner) sont des plus légitimes. Elles conservent la stabilité du régulateur et du régulé, comme respecte les limites de ce qui est modifié en fonction de la nature de ce qui l'est. Même en restreignant une liberté, la nature semble continuer à respecter la liberté d'être de chaque chose, son identité. L'équilibre est aussi la règle. Elle semble donc tendre à concilier l'équilibre entre l'ensemble et les choses qui constituent cet ensemble par l'équilibre même de ces choses pour aboutir à la stabilité de l'ensemble. La conciliation de l'équilibre entre le bien commun et les libertés individuelles pour aboutir à la stabilité d'une société si l'on tente une analogie.

Tels sont donc les finalités qui priment sur les modalités, stabilité et respect de ce qui est, et qui peut tout autant être vue comme une forme de stabilité (on ne force rien, ce qui pourrait venir perturber un équilibre). La stabilité semble donc être la finalité première en toute chose, donc quel que soit le point de vue envisagé. Et en ce qui concerne l'être humain, elle pourra même conserver la liberté même de l'individu qui ne sera pas forcément incompatible avec ces processus régulatoires de transformation/conversion/éjection.

Enfin tout processus de construction entraîne une transformation, mais aussi un assemblage de choses existantes.

Ensuite lorsque l'on quitte l'échelle quantique et que l'on passe à l'échelle macroscopique. Cette fois la FG et la FEM crée les choses. Les formations de nuages de gaz stellaires sont liés à ces deux forces. Les autres forces qui agissent ne sont que la résultante de ces deux forces fondamentales.

Les gaz sont formés par une réunion d'atome légers. Les plus lourd pourront former des planètes. Et tout un tas de création entre les deux, au-delà des planètes, par une réunion de différents corps. Par

l'union de ces forces fondamentales que sont la FG et la FEM à cette échelle. La FG attire les masses, les réuni. La FEM tend à réguler les actions lors de cette réunion.

Il en est ainsi pour la création des étoiles. La FG domine la FEM à cette échelle, les masses en jeu. L'étoile se forme à partir d'un enchevêtrement de matière de différentes natures. La FG avec l'aide de la FEM les relie. La FG est la force principale d'attraction qui réunit, la FEM l'aide en régulant les interactions. L'étoile est formé. Elle entame son processus de fusion nucléaire. Les forces fondamentales quantiques reprennent le dessus. Cette fusion permet la création des différents atomes qui sont les briques de la matière. Ils sont tous issus du phénomène de fusion. La fusion entre atomes légers qui entraîne la formation des atomes plus lourds. L'hydrogène qui deviendra peu à peu fer lors de ces différents processus[43]. Et ainsi de suite. L'étoile redonne vie à l'ensemble par la création des différentes briques nécessaire à cet ensemble.

Il est tout aussi intéressant de noter que les phénomènes de fusion sont largement majoritaire par rapport aux phénomènes de fission au sein de l'Univers. La réunion largement majoritaire par rapport à la division. La force de liaisons qui domine les autres forces fondamentales de l'Univers. L'Unité au travers de la multitude. L'unification qui construit et qui s'oppose à la prédation qui divise.

La FEM de par sa nature énergétique dual, positive et négative. Qui attire et qui repousse. L'ensemble de ces forces d'interaction fondamentales qui entraînent plus d'attraction que de répulsions. Et heureusement, comment aboutir à des systèmes complexes si les choses se repoussaient plus que ne s'attiraient ? Comment aboutir aux écosystèmes, aux cellules, aux organismes, à l'être humain ?

Les différentes particules élémentaires qui composent tout ce que nous connaissons. Des particules de matière et d'énergie. Les différents champs énergétiques qui sont en relation avec les 4 forces d'interactions fondamentales, qui gèrent les interactions.

Les particules de matière (les fermions) qui tendent à obéir à des règles qui favorisent la différenciation et permettent une pluralité structurelle. Des quarks, des anti-quarks, des leptons, des anti leptons, des charges, des spins, des saveurs. Les charges qui s'attirent ou se repoussent, les spins, ces différentes variables qui définissent des interactions. Les couleurs et anti-couleurs des quarks[44], leurs nuances, qui les fait s'attirer et se repousser en fonction, en complémentarité de leurs charges.

Les particules d'énergie (les bosons) qui tendent à suivre des dynamiques plus dimensionnelles et complexes, qui les conduisent à se réunir dans des états communs. Les gluons, les photons, etc. Certains auto-interagissent au niveau de la particule en elle-même, qui peut s'attirer et se repousser en même temps au sein de ces champs énergétiques. Qui interagissent entre elles et avec les particules de matière, qui sont aussi responsables des interactions qui en résultent. Les gluons qui ont aussi des couleurs et des anti-couleurs, mais de nature encore différentes liés à leur nature intrinsèque complexes et non linéaire. Mais qui forment aussi des sortes de pont avec les couleurs des quarks (matière), interagissent en fonction.

En d'autres termes, les bosons tendent à être les médiateurs/coordinateurs des fermions. L'énergie des bosons fait interagir la matière que sont les fermions, et en complément des forces d'interaction fondamentale. Les fermions tendent à se différencier, à occuper des états distincts qui forment la

[43] fr.wikipedia.org/wiki/Nucléosynthèse_stellaire
[44] https://elementaire.ijclab.in2p3.fr/couleur/

pluralité structurée de la matière. Les bosons, eux, médiateurs de ces interactions, tendent à la superposition, à l'unité dynamique, suivant des logiques plus complexes et dimensionnelles.

Des différences de nature, de force, d'énergie, d'interaction. Nait l'atome. L'Unité au travers de la multitude, cette réunion des contraires. De la réunion de cette multitude naît la matière et les autres différentes énergies que nous connaissons. L'Univers, l'Unité au travers de la multitude qui tient l'ensemble en équilibre par ces forces de liaisons et d'attraction qui dominent les forces de répulsion. La force de liaison nucléaire à l'échelle quantique et qui sous-tend l'ensemble. La force d'attraction gravitationnelle à l'échelle cosmique.

Alors il apparait clairement qu'au sein de la réalité des choses, ce qui a permis à toute chose d'être, c'est ce principe de liaison au sein d'une hiérarchie des valeurs. Que les équilibres se font au sein d'une liberté d'interaction, et en fonction de la nature même de la multitude des différents éléments qui vont interagirent entre eux, qu'ils soient matière ou énergie. Qu'ils s'affirment tous en fonction de leur nature, qu'ils sont tous libre d'être. Que la liberté d'être de ces particules élémentaires a permis à toute chose d'être. Que leurs interactions peuvent aussi les transformer, les assembler. Qu'au besoin, des régulations interviennent pour maintenir un équilibre tout en respectant la nature de ce qui est transformé. Quelque chose se fera éjecter, convertir ou autre. Pourra éventuellement interagir avec d'autres, à un moment ou à un autre. A toute échelle, à tous niveaux.

La liaison, ainsi que les interactions constructives qui rassemblent, prime sur les forces de division dans une hiérarchie des valeurs fonctionnelles. Cohésion et différenciation se complètent dans une logique où la finalité est la construction du complexe et la stabilité des systèmes.

Et même là le terme division pris dans un sens coercitif ou violent n'est pas toujours adapté pour définir les règles de la nature, et même si elle peut être utile en ce sens au sein d'une optique plus globale et légitime. La division cellulaire peut aussi construire le vivant, elle ne le détruit pas.

Alors, maintenant que nous avons cherché à poser les bases de cette physique fondamentale, tentons justement de réunir l'ensemble au vivant et à la théorie de l'évolution.

Alors interaction, cette sorte de symbiose entre choses différente que l'on retrouve à toute échelle pour construire le complexe. Ces bosons qui fournissent l'énergie aux fermions pour interagir. Cette symbiose entre énergie et matière. L'énergie qui donne la force au matériel lui permettant d'être, de construire le complexe. Cette énergie nécessaire sans quoi les fermions resteraient solitaires, inertes, sans interaction entre eux. Sans quoi rien n'aurait été, rien n'aurait été construit, la vie ne serait pas apparue. Ces échanges d'énergie avec la matière que l'on retrouve au sein du monde moléculaire, chimique, cellulaire. On le retrouve encore au niveau végétal, la photosynthèse. La plante (le matériel, l'être) qui utilise l'énergie de la lumière (le photon) pour se nourrir, pour être, pour vivre. Sinon il meurt, il devient inerte. Le végétal, le complexe qui est la fois matériel et énergie, qui est aussi énergie. L'herbivore qui se nourrit de l'énergie du végétal pour être. Le carnivore qui se nourrit de l'animal. L'homme qui se nourrit de l'animal et du végétal. Le travail, cette énergie qui engendre la production du matériel. Ce matériel produit qui pourra fournir de l'énergie, principalement en utilisant l'énergie disponible au sein de notre écosystème. Et ainsi de suite.

Ensuite il existe une autre loi fondamentale de la Nature qui est la symétrie/parité/invariance[45]. La symétrie qui les englobe, qui s'applique des particules au plus complexe. Ces lois fondamentales de

[45] https://fr.wikipedia.org/wiki/Symétrie_(physique)

la symétrie ont commencé à apparaître au XIXe siècle, d'abord de manière intuitive, puis se sont formalisés durant le XXe siècle (Théorème de Noether, mécanique quantique, physique des particules, CPT, etc)[46].

Elles sont un principe fondamental de la physique, qui structure les lois d'interaction de la nature à toutes les échelles. Qui englobe des notions bien plus vaste que le mot que nous connaissons et que l'on utilise dans le langage courant. Qui englobe des notions de conservation et de structuration d'énergie, de quantité de mouvement, de charges, d'espace, de temps, etc. Des notions d'effets miroirs, ce que l'on retrouve d'un côté on aura tendance à le retrouver de l'autre. D'invariance, de que l'on prend d'un côté on le donnera de l'autre, à un moment ou à un autre, le « rien ne se perd, tout se crée, tout se transforme » issus de la chimie. Lors d'interactions il peut y avoir violation de cette loi, mais quelque chose viendra rééquilibrer les choses, par le biais de cette même symétrie qui structure les interactions, à un moment ou à un autre, une échelle ou une autre. La stabilité de l'ensemble.

Dans la nature cette symétrie devient visible, intuitive. Les cristaux ont des motifs symétriques, les plantes montrent des feuilles en miroir autour de leur tige, les animaux (insectes, vertébrés, humains) ont souvent une symétrie bilatérale : deux bras, deux yeux, une moitié gauche qui reflète la droite. On peut aussi voir des dissymétries, mais les ensembles globaux sont toujours stabilisés, équilibrés. Cette loi implique des notions souvent complexes qui dépassent la simple compréhension de ce mot au sein du langage courant. Elle vise à conserver un équilibre global.

Elle rencontre la pensée, dans l'art, dans nos jugements, la symétrie nous attire. On y voit un signe de santé, d'équilibre, de beauté. Mais nous savons aussi apprécier la complexité, les nuances, les petits écarts qui rendent chaque chose unique.

La dissonance cognitive peut aussi être vue comme une forme souple et subjective de la recherche de symétrie, une tension intérieure qui pousse notre esprit à rétablir une cohérence entre nos pensées, nos croyances et nos perceptions. Cette quête de cohérence mentale nous aide à structurer notre compréhension du monde, à retrouver un équilibre psychique, même s'il ne pourra être que temporaire en cas de subjectivité.

Toutefois elle diffère des lois de la symétrie telles qu'elles sont formulées en physique, où la symétrie est une structure stricte, mesurable, et stable ; une invariance objective à travers l'espace, le temps ou les interactions. Mais ces deux approches se rejoindraient si la résolution de cette dissonance menait à un ajustement progressif au réel, à une compréhension plus objective du monde. La subjectivité, l'objectivité, les lois de la nature, le processus de remise en question, l'acceptation de la contradiction, l'adaptation au réel, la théorie de l'évolution.

On pourrait objecter que les défauts de symétrie visibles et observables dans la nature, de la même manière que les brisures de symétrie à un niveau plus complexes de la physique des particules, représentent une sorte de subjectivité si on continue à faire cette analogie avec la subjectivité humaine. Nous y avons répondu d'une certaine façon, nous continuons. La différence se situe au niveau d'une vision globale et des finalités fondamentales de ces lois de la symétrie comparées à la subjectivité humaine. La finalité fondamentale des lois de la symétrie vise à conserver une stabilité globale. Les défauts ou brisure qui peuvent intervenir, ces violations de la symétrie, sont

[46] https://indico.in2p3.fr/event/7501/contributions/42287/attachments/34042/41960/Symetries.pdf

rééquilibrées par ces mêmes lois de la symétrie à un niveau globale, à un moment ou à un autre, d'une manière ou d'une autre, donc conservent cette finalité fondamentale de stabilité globale.

Ces défauts peuvent même être sources d'adaptabilité dans le monde du vivant. En biologie du développement, on parle de brisure spontanée de symétrie. Un embryon part d'un état symétrique, puis développe une asymétrie pour que l'organisme fonctionne correctement. Elles sont donc souvent nécessaire pour atteindre une nouvelle forme d'équilibre fonctionnel.

A contrario, la subjectivité humaine tend à entraîner un déséquilibre global. Bourdieu l'a montré, les structures objectives tendent à entraîner la violence symbolique. Nous avons montré que la subjectivité humaine tend à entraîner les phénomènes de production de violence. Toutefois, nous avons aussi cette possibilité de rééquilibrage. La discussion rationnelle est comme une interaction corrective, elle agit pour rétablir une forme d'objectivité partagée. Ensuite ce processus d'équilibrage peut être individuel (prise de conscience), collectif (débat public, science, démocratie) ou encore contextuel (éducation, normes, structures sociales).

Nous notons aussi que la subjectivité peut aussi entraîner l'innovation à condition qu'un rééquilibrage soit fait par une forme d'objectivité pour réancrer l'ensemble dans le réel. Donc qu'elle peut pousser à la réflexion de la même façon qu'un défaut symétrique peut entraîner la complexité, les nuances, les petits écarts qui rendent chaque chose unique, mais n'empêchent pas à l'ensemble d'être. Certes les maladies à la naissance de l'organisme existent dans le monde du vivant, ces « défauts », mais ce sont des exceptions dû à la complexité du vivant, pas la règle (on parle d'erreur dans l'architecture même du système, souvent aléatoire ou liée à l'environnement de la cellule) ; et encore nous ne savons pas tout. Que les violations de symétrie observées en physique des particules ne remettent pas en cause les lois physiques, mais révèlent souvent qu'une symétrie plus profonde ou une équation encore inconnue reste à découvrir. Que ces violations aident à mieux comprendre comment la Nature tend à maintenir un équilibre global, souvent au travers de mécanismes subtils de compensation ou d'unification à d'autres échelles qu'il nous reste parfois à découvrir.

Par conséquent, contrairement aux systèmes physiques et biologiques qui tendent naturellement vers un équilibre global par ces lois de symétrie, les systèmes humains, traversés par la subjectivité, n'y parviennent qu'au prix d'un effort conscient, collectif, voir conflictuel. Mais ce même effort peut être lu comme une forme de symétrisation mentale et sociale bénéfique à l'ensemble, une notion d'adaptabilité certaine au sens de la théorie de l'évolution. Que la subjectivité peut exister par la nature complexe de la chose sociale, mais qu'elle devrait être l'exception et non la règle. Que nous faisons la différence entre une préférence personnel d'aimer le salé ou le sucré au sein de cette subjectivité dont nous parlons. Et bien qu'une fois encore les choses peuvent venir se télescoper, qu'une préférence personnelle peut être alimenter par cette subjectivité. Pour rester simple ce qui ne nuit pas à l'autre ne devrait pas de problème associé à ces notions d'ancrage dans le réel et de liberté d'être au sein d'une logique d'évaluation. Nous reviendrons sur cette notion de subjectivité tout au long de ce chapitre.

Au-delà de la problématique subjectivité/objectivité, on peut aussi retrouver d'autres formes des lois de la symétrie au sein des relation humaine. La violence tend à engendre de la violence en retour. La bienveillance tend à engendrer de la bienveillance en retour. Ce qui est fait à l'un impactera l'autre d'une manière générale. Nous rejoignons aussi cette notion de fil invisible qui nous relie tous. Mais aussi qu'une inégalité dans la répartition des différentes richesses produites entraîne la crise à cause d'une sorte d'une brisure de symétrie dans cette répartition, une rupture de l'équilibre. Ce qui est fait à l'un impactera l'autre, la violence économique. La régulation législative tend à rééquilibrer

l'ensemble selon l'histoire), à rétablir la symétrie nécessaire à cet équilibre (Les lois restent les mêmes au fil du temps, elles sont invariantes dans le temps ; les lois humaines ne changent pas si on déplace un système dans un autre espace sociale). Les lois de la symétrie appliquées à une société humaine restent à déterminer, et si tant est qu'on puisse le faire.

De plus, dans la théorie de l'évolution, la symétrie au sens morphologique du terme joue un rôle clé. Elle favorise la coordination des mouvements (utile pour se déplacer, fuir ou chasser), elle facilite la reproduction (beaucoup d'animaux préfèrent les partenaires au corps symétrique), elle aide à la survie (équilibre, perception spatiale, etc.).

Alors aux vues de cet ensemble la « loi du plus fort » tel qu'on l'entend, cette sorte de légitimité à dominer et détruire ce qui est le plus « faible » en devient une sorte d'aberration en ce qui concerne un principe premier des lois de l'évolution, et si l'on se base sur l'Ordre naturel des choses, des principes fondamentaux qui régissent l'Univers. Les particules comme les végétaux et les animaux sont libres d'être. Bien sûr les végétaux et les animaux peuvent s'étouffer, profiter de l'autre, se dévorer au sein d'une chaîne alimentaire. C'est un peu la partie visible de l'iceberg. Visible, mais qui cache la réalité des choses.

Ainsi, si l'on regarde les choses dans leur ensemble, cette réalité des choses visent la stabilité, l'équilibre, la réunion, la construction du complexe, la vie. La coopération cellulaire, végétale, animal qui prend le dessus sur le reste. Quel serait le cosmos, notre monde, si la domination abusive, la violence et la destruction avait pris le dessus. Non, ce sont les forces de réunion qui ont pris le dessus, qui ont réuni la multitude au sein d'une Unité stable et équilibré. Les lois fondamentales de la symétrie qui la préserve au sein de leurs interactions.

D'ailleurs si l'on se base sur la théorie du gène égoïste de Dawkin qui tend à montrer qu'un gène va tendre à s'imposer pour survivre au dépend des autres, que les gènes sont sélectionnés par leur capacité à se répliquer, pas par leur loyauté envers l'organisme. Ce n'est pas faux, mais là encore l'Ordre naturel des choses intervient pour rétablir l'équilibre, comme s'il empêchait justement cette application de la « loi du plus fort » qui cherche à s'imposer sans raison légitime et nuit à tous. Cette expression de l'égo- qui cherche à se satisfaire aux dépends des autres. Ainsi la science a montré qu'interviennent des mécanismes de régulation qui vont empêcher ce comportement destructeur.

La Nature va mettre en place des « contre-pouvoirs », des mécanismes de stabilisation (épistasie, régulation croisée, épigénétique, répression génique, coopération inter-gènes, coopération intra-gène, contrôle post-transcriptionnel, pression de sélection naturelle, hétérozygotie/complémentarité allélique, etc). La Nature vise donc une fois de plus à stabiliser l'ensemble face à un comportement possiblement destructeur en mettant en place différents systèmes de régulation. Et comme le fait la physique des particules avec la radioactivité en particulier, les lois de la symétrie en générale. La Nature prend au sérieux ce qui peut venir perturber l'équilibre de ce qu'elle met en place, mais toujours de manière légitime et pertinente pour justement ne pas se perturber elle-même.

Ainsi, ces phénomènes de régulation (biologique et particulaires) se basent sur les potentiels de chaque chose qui constituent un ensemble au sein d'une logique de liaison pour pouvoir réguler ce qui perturbe cet ensemble, et comme elle le fait pour construire le complexe. Et se baser sur les potentiels de chaque chose, c'est aussi reconnaître à cette chose une forme de « liberté d'être », c'est-à-dire sa capacité d'agir, de se manifester ou de se lier selon ce qu'elle est réellement, intrinsèquement. Elle ne demande jamais à une chose de faire ce qu'elle n'est pas capable de faire,

elle ne converti/transforme pas ce qui n'est pas convertissable/transformable. La Nature est économe, elle n'utilise pas son énergie en vain. Elle utilise de manière optimale, pertinente et légitime ce qu'elle a à sa disposition pour maintenir l'équilibre. Elle tend aussi à laisser le régulateur et le régulé dans un état stable, et dans la mesure du possible. La stabilité économise l'énergie de manière générale. On notera que la chose est plus complexe en biologie par le côté justement plus complexe de la chose biologique qui implique plus de paramètres et d'interactions, que parfois les conditions peuvent excéder les possibilités d'adaptation. Mais la stabilisation est toujours visée, et toujours en fonction des possibilités à disposition, sans demander l'impossible à un élément. La Nature reste réaliste et adapte en fonction des finalités visées. Sa stabilité globale.

Par conséquent, liaisons/attraction subordonnant liberté/interaction et régulation/coercition. Tel semble être la hiérarchie des valeurs au sein de l'Univers qui a permis a toute chose d'être. Du plus simple au plus complexe. De la particule élémentaire jusqu'au vivant. Cette hiérarchie qui sous-tend la théorie de l'évolution. Et cette hiérarchie ressemble étrangement à celle que nous avons déduite, cette légitimité qui subordonne la liberté à la coercition. Une légitimité, si ce n'est une logique certaine que la liaison/attraction, que cette force d'interaction unificatrice ait pris le dessus pour construire, pour que l'on soit … sinon on ne serait pas …

A partir de là on peut aussi se poser la question de savoir si nous voyons ce que nous voulons voir, chercher à justifier notre point de vue pour le simple plaisir de le justifier ? Et d'autant plus que nous avons approfondi notre connaissance des fondamentaux de la physique quantique en cours de rédaction, après la détermination de cette hiérarchie des valeurs ; ce qui aurait pu tendre à renforcer nos biais de jugement, induire une subjectivité. Mais tout semble le montrer, ces forces de liaisons/attractions qui prennent le dessus sur le reste. La résultante des ensembles complexes qui se servent des potentiels de chaque chose. Cette régulation légitime qui si elle avait été abusive aurait paralyser l'ensemble en empêchant la formation de ces structures complexes, la vie tel que nous la connaissons. Comment pourrait-il en être autrement ? Nous n'arrivons pas à déterminer cette possible subjectivité induite, et d'autant plus au niveau de l'ensemble, de l'appui d'autres faits et théories évoquées qui semblent converger dans le même sens. Et même en étudiant leurs objections, leurs contradictions, leurs antithèses. De par le fait même qu'il y ait quelque chose plutôt que rien, de la complexité de l'apparition de la vie, d'écrire ces lignes et que d'autres puissent les lire. Peut-être un manque de nuance sur la forme, mais le fond semble des plus solides.

Nous l'avons montré. Et maintenant cette force de réunion, cette force constructrice qui dépasse les autres. Non plus pour prendre le dessus sur l'autre, pour dominer. Mais pour construire, aboutir à des choses complexes, à une Unité. Et en se servant de tout, sans distinction aucune entre un supposé fort ou un supposé faible. Pour obtenir le meilleur rendement en fonction des différents potentiels issus de la nature même de ces différentes choses. Cette réunion des contraires pour aboutir à quelque chose de supérieur. Cette Ordre naturel des choses ne provient donc pas d'une prédation, d'une compétition de l'un aux désavantages de l'autre. Elle provient d'une réunion des contraires qui se base sur une émulation, optimise le rendement de manière naturelle pour aboutir au complexe.

Alors certes, nous restons dans le cadre d'une hiérarchie de forces, mais tant par leur définition ontologique que par leur modalité d'application, la perspective en est radicalement différente. En physique, ces forces sont désignées comme des « interactions », et c'est là tout leur sens. Car leur mode d'action repose sur la liaison, l'unification d'éléments pluriel et disparates, rendue possible par une liberté d'être qui permet à chacun d'exprimer et d'utiliser ses potentiels propres. C'est précisément dans cette dynamique que les lois de la symétrie trouvent l'une de leurs principales

modalités d'application. C'est précisément de cette façon que l'on permet l'adaptabilité et la construction du complexe, la survie. Ces notions de liaison et d'interaction rejoignent d'ailleurs la vision d'une focalisation sur une ingénierie sociale pour construire au mieux une société.

Les lois de la symbiose

D'ailleurs à un niveau évolutionniste et cellulaire Hamilton qui affine les travaux de Darwin ne semble pas dire autre chose. Cette notion d'aptitude inclusive qui permet le meilleur rendement énergétique au sein du monde biologique par le biais de la coopération cellulaire. Il la transpose à raison en ce qui concerne les relations humaines. Les successeurs d'Hamilton aussi qui intègrent sa théorie au sein d'une dynamique relationnelle élargie. Ils soutiennent l'idée que la structuration des relations, plus que la simple addition des individus, détermine la qualité et la durabilité d'un système social.

A l'aide des sciences humaines nous tendons également à montrer cette hiérarchie des valeurs qui se basent sur les principes de légitimité/liberté/coercition. Cette réunion des contraires entre compétition et coopération, l'émulation. Entre liberté individuelle et bien commun, l'avantage. Nous l'avons démontré, comme ce besoin de régulation en cas de nécessité légitime. Par le biais des sciences humaines et cognitives, des fondements de la théorie libérale classique en ce qui concerne la chose économique et sociale, et maintenant par les principes fondamentaux de la physique pour converger vers les principes de la théorie de l'évolution. Comme nous avons montré au sein de cet ensemble que nous avions besoin d'un but commun, cette dynamique socio-économique solide, fluide et efficace. Cette liberté d'être.

Et nous allons continuer à montrer que c'est au travers de cette liberté d'être que nous allons atteindre cette dynamique socio-économique solide, fluide et efficace. Solide par cette liaison, fluide par cette liberté, efficace par cette possible réunion des contraires. Cette réunion des contraires qui sans être une symétrie au sens stricte du terme reflète toujours cette logique profonde du vivant : chercher l'équilibre au travers de l'interaction. Mais aussi tenter de montrer comment y aboutir.

Par conséquent, ce qui semble représenter au mieux ce principe premier évolutionniste, c'est donc ce principe de réunion. Mais aussi ces notions d'équilibre, de constructions, d'unification. La symbiose nous semble convenir à réunir cet ensemble. Elle existe à l'état naturel, au sein de l'écosystème. Elle réunit deux espèces différentes qui trouvent un avantage commun à la coopération, tel en est sa définition issue du monde biologique. Cette autre réunion des contraires qui reflète tout autant cette logique profonde du vivant, chercher l'équilibre au travers de l'interaction, ici de trouver un avantage mutuel au sein d'une interaction entre deux espèces différentes. Cette focalisation sur les points de convergence. Des contraires, mais aussi des affinités.

Les processus quantiques que l'on a défini semblent également refléter cette notion, les différents types de particules, leurs deux natures matériel et énergétique qui forment les ensembles complexes. Cette symbiose originelle entre le matériel et l'énergétique. Comme à l'échelle cosmique, cette symbiose de ces différents éléments, de ces différentes natures, de ces différentes forces qui forment les ensembles complexes. Les étoiles qui par le phénomène de fusion obtiennent le meilleur rendement énergétique et créent la richesse de la multitude des éléments matériels nécessaires à toute chose. A toute échelle de la nature. La coopération des végétaux, la réunion des groupes d'animaux qui y trouvent un avantage commun. Nos sociétés.

A l'échelle sociale cette symbiose peut représenter les différents caractères qui vont se réunir pour former un groupe, un corps social. Elle représente la réunion d'une multitude, la réunion des caractères contraires. Elle semble bien représenter ces buts communs de dynamique socio-économique solide, fluide, efficace et de liberté d'être. Cet avantage commun qui semble permettre une meilleure adaptabilité, une meilleure survie. Cela semble bien représenter un principe premier adapté à remplacer cette « loi du plus fort » en ce qui concerne la théorie de l'évolution dans le but que cette symbiose n'évolue vers du parasitisme. Que le « plus fort » ne parasite pas le « plus faible » au détriment de l'ensemble, de la construction du complexe. A toutes échelles, à tous niveaux. Le parasitisme, l'antithèse de la symbiose, la destruction de l'un aux profits de l'autre. Lorsqu'un processus de coercition deviendrait légitime.

Et cette symbiose semble se faire à toutes les échelles. Ces bosons qui fournissent l'énergie aux fermions pour interagir. L'énergie qui donne la force au matériel lui permettant d'être, de former le complexe. Cette énergie nécessaire sans quoi les fermions resteraient solitaires, inertes, sans interaction entre eux. Sans quoi rien n'aurait été, rien n'aurait été construit, la vie ne serait pas apparue. On le retrouve au niveau végétal, la photosynthèse. La plante (le matériel, l'être) qui utilise l'énergie de la lumière (le photon) pour se nourrir, pour être, pour vivre. Le végétal qui est aussi énergie. L'herbivore qui se nourrit de l'énergie du végétal pour être. Le carnivore qui se nourrit de l'animal. Le travail, cette énergie qui engendre la production du matériel. Ce matériel produit qui pourra fournir de l'énergie. Et ainsi de suite.

Cette symbiose première et fondamentale entre l'énergie et la matière. Cette interaction, cette réunion des contraires originelle au niveau particulaire. Tel semble être le fondement même des choses, des lois naturelles dont découle le reste. Et en fonction de la complexité des systèmes engendrés. Mais toujours cette interaction entre énergie et matière. Cette symbiose première qui a abouti, à la formation des atomes, des molécules, des gaz, des planètes, des étoiles, des galaxies ; à la vie. Le principe premier de l'évolution qui est parti du plus simple pour aboutir au plus complexe, et à toute échelle. La théorie de l'évolution de Darwin. Le rendement énergétique d'Hamilton qui l'affine. L'énergie en symbiose avec la matière qui crée le complexe, le rendement matériel optimum. Ses successeurs qui l'affinent encore en qui concerne la qualité des relations au sein une dynamique élargie et systémique pour aboutir à ce meilleur rendement. Le reste n'est que la conséquence de cette symbiose originelle.

Et nous, en tant qu'être humain avons cette liberté de choix de réguler cette symbiose, ce rendement énergétique et matériel. A toute échelle d'interaction. A un niveau social, entre humain. Entre l'humain et son écosystème. Le minéral, le végétal, l'animal, le cosmos. A un niveau social, les interactions sociales. Les modalités d'interaction sociales dont dépendront nos sociétés. Cette dynamique socio-économique solide, fluide et efficace. Cette liberté d'être. Le rendement énergétique, matériel et social au sein d'une boucle de rétroaction. Où tout se mélange de manière réciproque. La liaison. L'équilibre. La régulation légitime qui le maintien. La régulation abusive qui le détruit.

Si l'on prend l'exemple d'un avion pour faire l'analogie avec la symbiose. Dans l'air il y a des frottements, le meilleur rendement énergétique est donc d'appliquer le concept d'aérodynamique pour limiter ces frottements. On le voit bien lorsque l'on est en voiture et que l'on sort la main dehors en roulant. On joue avec le vent. C'est l'application même de cette loi fondamentale. Si je mets ma main face au vent une force de résistance se crée. J'ai perturbé un équilibre lié à la force du contexte atmosphérique qui va se répercuter par la force que je vais ressentir sur ma main. Une sorte de phénomène d'invariance. Invariance dans le sens ou la somme d'un système égale à 10 revient

toujours à 10. En mettant la main face au vent je prends ces 10 dans ma main. En inclinant ma main je prends une force de 1 ou 2 sur ma main, les intensités de force 9 ou 8 sont préservées en dehors de ma main. L'ensemble de 10 est préservé dans tous les cas. La voiture continue de rouler à la même vitesse, la densité de l'atmosphère reste la même. On réparti les forces, une juste répartition des forces énergétiques qui empêche la nuisance. La juste répartition des forces n'est pas un jeu à somme nulle[47].

Et c'est là que l'on comprend le phénomène de rendement énergétique lié à la symbiose pris au sens général du terme, comme son côté adaptatif. Donc par le fait même qu'une symbiose implique un avantage mutuel entre deux entités, donc qui ne vont pas se nuire entre elles, qui vont empêcher ces forces de frottement, cette gêne mutuelle.

Dans cet exemple, au plus je m'adapte à l'atmosphère, au moins je me nuis, au plus j'y trouve d'avantage, au plus j'augmente le rendement énergétique du système aérodynamique.

Bien sûr dans cet exemple il sera difficile de nuire à l'atmosphère avec une seule main. Une question de rapport de force diront certains, et à raison. Mais si l'on reste au sein de la même logique plusieurs mains peuvent aussi entraîner la pollution de l'écosystème par leurs actions. Dans ce cas la symbiose n'est plus optimum, il y nuisance à l'écosystème qui le rendra aux mains qui l'ont produite. Ce sont les problématiques écologiques liées à l'effet de serre, la pollution atmosphérique que l'on respire, la pollution des cours d'eau que l'on boit par la suite, etc. C'est la problématique du long terme. On en revient à une sorte de notion de symétrie.

Des fois la symétrie se brise[48], il y a violation de la loi fondamentale. C'est aussi une conséquence des système complexes, plusieurs sous-systèmes régies par cette même loi cohabitent entre eux, chacun cherche à conserver sa symétrie. On simplifie. Alors des fois on peut se baser sur le principe de Curie « lorsque certaines causes produisent certains effets, les éléments de symétrie des causes doivent se retrouver dans les effets produits »[49]. En d'autres termes une intervention externe peut venir briser la symétrie d'un système, alors il faut remonter les phénomènes de causalité pour remonter à la cause première et déterminer la cause fondamentale du problème, prendre l'ensemble en considération. Cela nécessite une compréhension approfondie des causes et des effets qui produisent les symétries du système, les formes de symétrie qu'il cherche à maintenir. Une analyse systémique, tenant compte des interactions entre ses différentes composantes, est souvent indispensable. On simplifie, le principe de symétrie s'applique à plusieurs niveaux, mais il demande pour être bien compris de savoir dans quel cadre on l'emploie, et comment les équilibres peuvent être rompus ou restaurés.

A un niveau social il en va de même. Une main ne nuira pas fortement à un groupe social. Mais un groupe social peut fortement nuire à une main. Mais si un même groupe nuit à plusieurs mains, alors avec le temps les mains pourront se réunir d'une manière ou d'une autre, se gêner mutuellement (un manque de fluidité, d'aérodynamisme, de rendement), ou encore aboutir à la crise. La nuisance,

[47] Un jeu à somme nulle est un jeu où la somme des gains et des pertes de tous les participants est égale à zéro. En d'autres termes, le gain de l'un constitue obligatoirement une perte pour l'autre. On l'utilise souvent dans le contexte de la chose économique en disant que l'économie n'est pas un jeu à somme nulle pour justifier que les bénéfices des uns vont aussi tendre à se répartir naturellement, que cela ne va pas forcément déboucher sur des inégalités économiques. Mais en d'autres termes la théorie du ruissellement ne fonctionnera que si aucune action illégitime ne vient l'en empêcher, que si n'intervention pas de forces de frottement excessive, que si une forme de symbiose est maintenu. Voir la discussion sur le libre marché lors de la conclusion sur le chapitre des crises.

[48] https://fr.wikipedia.org/wiki/Brisure_de_symétrie

[49] https://fr.wikipedia.org/wiki/Principe_de_Curie

les forces de frottement, le manque d'aérodynamisme, le manque de rendement optimale, les tensions, le long terme, l'action illégitime, les tensions sociales, la crise. La symétrie de la nuisance, une sorte d'effet miroir liée à ce principe de symétrie. Ou la symbiose. La liberté de choix, cette liberté de construire la réalité qui nous entoure à un niveau social, la façon de construire nos interactions. La symétrie des avantages.

En ce sens la symbiose semble parfaitement définir cette théorie de l'évolution. Cette notion d'adaptabilité, cette notion de rendement énergétique. Cette notion de réflexion et de libre choix propre à l'espèce humaine. Mais aussi cette notion d'interaction, puisque tout est interaction, jusqu'à la définition même de ces forces fondamentales qui nous régissent. Comme la symbiose semble définir au mieux l'ensemble de ces forces et règles fondamentale de la physique et de la biologie qui nous constituent. Semble définir au mieux la Loi naturelle des choses.

Alors de la même façon que l'ingénierie s'est développé au mieux en ce qui concerne la fabrication du matériel. Il semble que l'ingénierie devrait se développer au mieux pour la chose sociale dans le but d'appliquer au mieux cette symbiose sociale. L'ingénierie sociale qui aboutira à cette dynamique socio-économique solide, fluide et adaptée. Fluide, comme le vol de l'avion qui s'adapte au mieux aux forces de frottement au sein du contexte où il évolue, s'adapte à son environnement, augment son rendement énergétique, solidifie de fait sa structure même par cette absence de frottement, ne la fragilise pas. L'efficacité, la performance de son système aérodynamique, son ingénierie.

De cette dynamique sociale naîtra le meilleur rendement énergétique, l'un alimentant l'autre au sein d'une boucle de rétroaction, un cercle vertueux. Nous continuons à justifier cette hiérarchie des valeurs où l'humain subordonne le matériel. Où ce sera par le biais des relations sociales, de cette ingénierie sociale que l'on obtiendra au mieux l'ensemble de nos besoins primaires dont ce matériel n'en est qu'une composante, l'économie. Un certain respect de l'Ordre naturel des choses, et même si l'économie est crucial au sein d'une société.

Le matériel, l'énergie, le vivant. Si le fermion ne reçoit pas l'énergie du boson il reste inerte, rien ne se construit. Si le vivant n'obtient pas d'énergie il meurt. D'où certains phénomènes que l'on a pu observer pour obtenir cette énergie et qui ont pu porter à confusion, certaines erreurs d'interprétation des lois naturelles ; qui ont nui à l'optimisation de cette obtention, de ce rendement sur le long terme, au bien-être de l'ensemble, à la sérénité. L'instinct, l'émotion.

Darwin nous l'avait dit, la raison doit prendre le dessus sur nos instincts en ce qui concerne le principe évolutif de notre espèce. La liberté de choix. La réflexion.

Alors « Les lois de la symbiose » à la place de « la loi du plus fort ».

Et « les lois » parce que plusieurs concepts participent à cette symbiose, parce que cette symbiose réuni une multitude d'individus et groupes disparates par la force même des choses, de la réalité de nos sociétés. « Les lois de la symbiose » laisse une liberté de choix, elle tend vers la réflexion. Les deux caractéristiques spécifiques que nous avons relevé en ce qui concerne notre espèce. Elle tend aussi vers un but qui tend à assurer au mieux l'adaptabilité de notre espèce, sa survie. Et en toute cohérence avec les lois de la nature, de la théorie de l'évolution originelle. Elle nous semble des plus légitimes, et nous continuerons à le justifier, à le démontrer. Elle tend vers la modalité de fonctionnement sociale que nous allons continuer à développer. Elle reflète ce principe démocratique évoqué, cette réunion des contraires par une focalisation sur nos points de

convergence. Cette symbiose par le biais de la communication pour aboutir à la solution adaptée, l'avantage commun qui entraînera le reste, construira l'ensemble.

Nous avons donc fini de définir ce principe premier. Il nous semble plus conforme à définir cette réalité des choses que ce seul principe de légitimité. Il nous semble des plus légitimes. Réalité des choses, légitimité. Cette discussion découle directement de ce questionnement premier. Que l'on pouvait penser être légitime mais qu'on ne l'était pas. Que l'on pouvait être subjectif, des fois sans vraiment s'en rendre compte, des fois en toute mauvaise foi selon Bourdieu. Nous continuerons donc cette synthèse en discutant de cette problématique, sur ce qui pourrait tendre à nous orienter vers de la subjectivité ou de l'objectivité. Nous allons donc revoir ces notions d'éducation, de communication et de contexte qui vont influencer cette tendance avant de finir sur cette modalité de fonctionnement sociale qui se basera aussi sur ce que l'on vient de voir.

Subjectivité/objectivité ; éducation, communication, structures

Généralités

On pense donc être légitime mais on ne l'est pas. C'est une critique qui a été faite en ce qui concerne la philosophie légitimiste. Par exemple le fait que le colonialisme fut légitimisé par une supériorité d'une civilisation sur une autre, la légitime supériorité du maître sur l'esclave pour l'esclavagisme, la légitimation de l'apartheid, etc. La subjectivité. Mais parfois aussi une non prise en compte de la finalité de l'ensemble des facteurs structurant notre société selon certains.

Bien sûr nous relions aussi cette légitimité à un principe de justice, mais …

Bourdieu tend à étudier l'ensemble de ces contextes structurels comme cette subjectivité. Il associe aussi cette subjectivité à ce qu'il nomme violence symbolique. Et au sein d'une boucle de rétroaction entre individu, structure, subjectivité et violence symbolique qui vont s'alimenter les uns les autres de manière réciproque. Il parle aussi de cercle vicieux qui permet le maintien de l'ordre dominant.

Nous avons évoqué ces faits.

Il voyait la subjectivité qui résultait de cet ensemble comme une réalité en soi, et nous ne pouvons malheureusement pas lui donner tort.

Bourdieu voyait aussi une intériorisation plus ou moins inconsciente de cet ensemble en fonction de différents facteurs, surtout inconsciente chez lui. Là non plus il n'a pas tort. Mais aussi possiblement productrice de violence interne chez l'individu. Plus chez les dominés qui subissent que chez les dominants. Mais violence interne toutefois présente chez les dominants selon lui. La subjectivité, la mauvaise fois qu'il voyait chez ceux qui dominent.

Selon nous aussi, tout comme les dominants tendront à subir moins de violence externe que les dominés. Tout comme cette violence symbolique est susceptible d'être psychologique ou physique.

Comme toute violence interne peut aussi se répercuter vers l'extérieur. Il y a une possible nocivité tant pour l'individu que les autres.

Mais aussi que cette antagonisme dominant/dominé et les violences qui vont en résulter peuvent être externe, donc entre deux groupes distincts au sein d'une hiérarchie. Mais aussi interne à

n'importe quel groupe social qui possède une hiérarchie implicite ou explicite avec ces dominants et dominés à l'intérieur. La chose parait donc universelle, tout comme les violences émises, reçus, ou ressentis. Ressentis en fonction d'une violence externe subit. Ou purement interne en raison de la subjectivité intériorisée en elle-même. Et en fonction de différents facteurs selon les groupes (dominants/dominé, modalité de fonctionnement sociale externe et interne au groupe, etc). Bourdieu l'a aussi montré.

Nous ne méconnaissant donc pas ces structures et ces différents facteurs. Comme nous ne voyons pas l'ensemble comme une fatalité. L'histoire montre que les dominants comme les structures et normes qui façonnent l'individu ont changé au cours de l'histoire. Comme il peut exister différents types de dominants, les formes de leadership que nous avons évoqué, les dominants « pacificateurs » et « réconciliateurs » qui duraient plus que les autres, étaient mieux vus et naturellement suivis que les autres. L'histoire montre qu'il y a eu des phases plus ou moins violente, mais aussi des résolutions pacifiques. Nous voyons aussi une notion d'avantage à sortir de ce cercle vicieux. Un avantage commun.

Que ce cercle vicieux peut déjà déboucher sur la crise en fonction de son intensité. Nous avons évoqué plusieurs types de cercles vicieux subjectifs. Les biais cognitifs et les bulles groupales qui sont une boucle de rétroaction en eux-mêmes. Les normes et structures sociales

Qu'au plus on en sortira, au plus on aura une dynamique socio-économique solide, fluide et performante. Au plus on aura de libertés individuelles. Une sérénité pour l'ensemble. Un avantage commun.

Nous voyons donc une possibilité de cercle vertueux, qui nécessite déjà une certaine objectivité pour pouvoir le maintenir.

Nous avons donc étudié ces facteurs, comme nous avons étudié ces structures. Mais nous avons aussi étudié nos fonctionnements cognitifs qui sont aussi créateur de subjectivité en eux-mêmes, et phénomènes qui sont encore différent de cette intériorisation inconsciente ou non dont il parle, qui expliquent ces phénomènes cognitifs qui se produisent, tendent à en déterminer les liens de causalités. Nous approfondirons nos fonctionnements cognitifs durant ce chapitre de synthèse. Mais c'est donc une autre variable à mettre dans cette boucle de rétroaction, cette variable de production de subjectivité interne lié à nos fonctionnements cognitifs. Bourdieu et d'autres ont aussi été plus complets que nous en ce qui concerne les structures externes. Rien n'est exclusif, nature humaine, contexte structurel, tout se complète. Nature humaine et contexte structurelle s'influencent d'ailleurs mutuellement. Nous y reviendrons.

Enfin que la violence provient de base des deux types de conflits de base. Que le conflit de différence est issue directement de nos biais cognitifs. Que les conflits d'intérêt sont simplement liés à un intérêt. Qu'ils peuvent s'influencer l'un et l'autre. Qu'ensuite l'ensemble de ce que nous venons d'évoquer va influencer ces types de conflits qui existent de base. Tendre à les résoudre ou les intensifier.

Nous continuons donc avec cette subjectivité issue de notre fonctionnement cognitif, déjà sur le coût énergétique individuel du maintien d'une idée subjective, nous verrons le reste par la suite.

Coût énergétique pour l'individu de maintenir une subjectivité

Alors le problème avec une réalité c'est qu'elle a la fâcheuse tendance à s'imposer, à revenir encore et encore. Par conséquent, maintenir une idée subjective fera qu'elle sera inévitablement confronté à cette réalité par la force des choses. On a vu que l'on avait des systèmes de défense pour maintenir cette idée subjective, tel que la dissonance cognitive. Toutefois ce maintien a un coût, on en discute maintenant, donc en faisant abstraction des cas où l'on pourrait se remettre en question et en phase avec le réel.

On rappelle déjà que le cerveau consomme 20 à 25% de l'énergie totale du corps au repos.

Ensuite le cerveau est composé d'un système limbique (instincts/émotions), d'une zone réflexive « chaude » (éthique, empathie, conflits internes ; plus émotionnelle, plus biaisée) qui est étroitement reliée au système limbique, implique plus de réseaux et est coûteuse énergétiquement (+8-15%). Et d'une zone « froide » (analytique, logique, abstrait, calcul, inhibition, etc) qui implique moins de réseaux, moins relié au système limbique (+5-10%). On verra plus tard ces zones dans le détail.

En cas de dissonance cognitive on ressent un malaise, le système limbique s'active engage la zone chaude pour entamer le processus de réflexion avec laquelle il est en co-activation. En cas de nécessité de restructuration cognitive on passe à la zone froide. On simplifie. Donc possiblement +13-25% des 20-25% de base du cerveau en coût énergétique en plus durant le processus.

Le système limbique seul ne consomme pas beaucoup neurologiquement, mais il fait l'interface avec le corps, donc possiblement coûteux physiquement (stress, système cardio-vasculaire ; le système nerveux et endocrinien/hormonale en générale qui affecte l'ensemble du corps, les muscles, les tensions, etc). Il pourra être plus coûteux ou moins couteux que le système cérébral, voir négligeable. En fait en proportion de l'état émotionnel engendré lors d'une dissonance, de son type (dissonance liée à une simple logique < éthique/morale < identitaire/existentiel). On rajoute donc ce coût énergétique physique au neurologique/cérébrale. Les deux pouvant aussi s'influencer mutuellement au sein d'une boucle de rétroaction par le biais du système limbique qui fait l'interface corps/cerveau (tension prolongée, insomnie, etc). L'émotion entraîne la pensée, la pensée entraîne l'émotion et les réactions physiologiques et ainsi de suite.

Alors par exemple je lis un journal, et je suis confronté à un fait réel qui va à l'encontre de mes opinions. Je vais donc restructurer mes pensées pour maintenir mon opinion subjective. On rentre dans le système que l'on vient de décrire.

A terme il va y avoir une sorte de rigidité cognitive. C'est-à-dire que l'on va conserver le même schéma de pensée, mais cette rigidité endommage aussi la plasticité du cerveau en général, sur cette opinion en particulier, tout ce qui lui est relié en général. Donc affecte les remises en question, mais aussi tout un tas de problèmes annexes liés à un manque de souplesse du cerveau.

En d'autres termes, cela peut diminuer la plasticité locale des réseaux associés à cette idée ou catégorie, renforçant les schémas existants au détriment de nouvelles intégrations.

A terme, et face à la même réalité qui va perturber notre opinion subjective on pourra éviter la reconstruction cognitive, on l'a déjà faite précédemment. On pourra opter pour d'autres type de

stratégies, on pourra par exemple éviter cette réalité, la zapper ou autres, on pourra aller plus vite. On peut aussi tendre à utiliser des zones réflexives plus liés à l'émotion (Lieberman et al., 2007 ; Westen et al., 2006). Le consensus n'est donc pas clair à ce sujet.

Toutefois le consensus est clair sur le fait que les zones émotives sont toujours affectés, ce système limbique. Le stress, et tout ce que cela peut impliquer. On peut aussi encore tendre à rigidifier nos chemins de cognition. Et toujours en fonction de l'opinion et de la situation.

Ainsi, cette rigidité peut, selon les idées en jeu, favoriser des biais, des erreurs d'appréciation ou même des formes de radicalisation, en particulier lorsqu'il s'agit d'idées à forte charge identitaire ou affective.

Mais au-delà de cette dissonance cognitive qui se passe à un niveau conscient. Les études montrent qu'il existe aussi un inconscient. Plus tellement au sens Freudien de refoulement, mais une sorte de zone grise qui existe, notre cerveau le sait, et même si nous n'en avons pas conscience. Notre cerveau a la fâcheuse tendance à voir ce qui se passe autour de lui, et même si on ne le perçoit pas consciemment.

Les neurosciences parlent de processus sous-conscients ou pré-conscients (informations ou pensées non conscientes à un instant donné, mais qui peuvent devenir conscientes à tout moment et en fonction, peut être lié à du positif, neutre ou négatif ; un mot de passe que l'on a mis de côté, une informations plaisante ou non qui peut ressurgir face à un stimulus quelconque), traitement implicite (traitement d'une information sans qu'on en ait conscience, mais qui influence nos comportements, jugements ou émotions), inhibition top-down (une zone du cerveau qui va bloquer l'accès à certaines représentations, surtout si elle nous dérange ; elles peuvent aussi ne jamais remonter à la conscience contrairement au pré-conscient mais pas forcément), etc.

Et là encore tout cela a un coût énergétique qui va affecter le système limbique. Qui ne va forcément impliquer un processus de restructuration cognitive ou réflexif conscient sur le moment, mais le système limbique peut aussi faire remonter la réflexion vers ces zones réflexives chaudes qui peuvent aussi les faire remonter vers ces zones réflexives froides. Comme il peut affecter le corporel, ou encore les deux en même temps.

Ou encore peut entraîner des sortes de malaise diffus, ça va être émotif, on peut aussi se demander pourquoi on ressent ça, et on repart sur une zone réflexive, etc. Donc le coût peut être chère à la longue. Cette fâcheuse tendance de la réalité à toujours vouloir venir s'imposer, de manière plus inconsciente cette fois, plus subtile, diffuse, sans qu'on sache vraiment pourquoi.

Il fait donc consensus au sein des neurosciences qu'une information peut être traitée, stockée, influencer le comportement sans être consciente (Dehaene et al., 2011). Que des tensions internes peuvent exister sans formulation consciente, et générer des comportements défensifs ou irrationnels.

Alors ça peut se manifester par ces malaises flous, des tensions internes sans cause apparente, des choix biaisés, des rigidités cognitives ou affectives. Donc altérer le jugement, réduire la capacité d'apprentissage, créer des biais persistants, diminuer la capacité à réévaluer une opinion, réduire la plasticité cognitive. On devient moins ouvert, on renforce les circuits neuronaux de peur, de rejet ou d'évitement, au détriment des circuits d'ouverture ou de nuance.

Par conséquent on devient moins adaptatif au sens de la théorie de l'évolution en plus du coût énergétique engendrer. Généralement pour une opinion donnée, mais aussi tout ce qui est en rapport avec cette opinion, tout que l'on peut lui relier (Rollwage et al., 2018 ; Ochsner et Gross, 2005 ; Zmigrod, 2019 ; Lilienfeld, 2010).

Ça augmente la fatigue mentale en générale, affecte l'attention, la mémoire, la prise de décision (Baumeister, 1998 ; Kunda, 1990).

Par conséquent cela nuit à l'adaptation, à l'ouverture, à la santé mentale et sociale. Au lieu d'être utilisé pour s'adapter ou apprendre, cette énergie est brûlée pour maintenir l'illusion.

Ça peut aussi entraîner du radicalisme, des comportements asociaux, des mauvais rapports sociaux en générale. C'est bon ni pour soi ni pour les autres. On rejoint une fois de plus cet égo-, qui n'est bon ni pour soi, ni pour les autres à cause d'une action illégitime. En l'espèce vouloir garder une opinion subjective. Et bien sûr en toute proportion, toute idée subjective n'aura pas les mêmes conséquences, il y a aussi besoin de nuancer.

On rappellera tout de même la discussion sur les crises migratoires, les tensions engendrées à cause de ces idées subjectives. Les subjectivités qui peuvent empêcher la résolution d'un conflit d'intérêt comme on l'a évoqué lors du chapitre suivant sur les crises économiques, etc.

Mais en tout état de cause cela a aussi un coût pour la personne en elle-même de vouloir conserver une idée subjective. Un coût énergétique, du stress, des relations sociales possiblement dégradées.

Relations dégradées surtout avec ceux qui sont différents de nous, tandis que d'autres viendront au contraire nous réconforter dans notre subjectivité s'ils pensent pareil que nous. Cela pourra aussi radicaliser ces idées subjectives par effet de groupe, de bulle groupale. Un certain frein à l'innovation et aux idées nouvelles. Mais aussi des décisions possiblement biaisées, inadaptées, etc. On a pu voir ce phénomène avec les sectes de Festinger qui maintenaient des idées subjectives.

La bonne nouvelle est que l'on peut sortir de ce schéma, qu'il existe des modalité appropriées, éducatifs et autres. Que l'on peut retrouver une plasticité du cerveau et tous les bénéfices associés. De la même façon qu'il existe des systèmes éducatifs permettant de mieux maîtriser les zones émotives et réflexives associées, et tendre vers l'utilisation des zone réflexives « froides » et réapprendre à tendre vers de l'objectivité, des analyses critiques et constructives. Donc tendre vers l'adaptabilité et la baisse des coûts énergétique en toute cohérence avec la théorie de l'évolution et la nature humaine. Une façon d'utiliser ses potentiels spécifiques pour réduire son coût énergétique et être en phase avec le réel. De réfléchir une bonne fois pour toute, se mettre en phase avec le réel, et ne plus en subir les rappels conscients ou inconscients qui drainent inutilement notre énergie. De ne plus bruler son énergie pour rien à cause de cette fâcheuse tendance du réel à exister de fait.

La communication de masse pourra aussi favoriser cette accroche au réel. Des spécialistes existent déjà en ce qui concerne cette problématique.

On va maintenant aborder l'éducation et la communication justement. Pas spécifiquement sur ce sujet, mais sur la subjectivité/objectivité en générale, on quitte le stade strictement individuel et les processus cognitifs en particulier.

Education et communication

On avait donc dit que cette subjectivité pouvait faire que l'on se sente légitime mais qu'on ne l'était pas.

On a vu qu'un processus de remise en question et qu'une acceptation de la contradiction associée à un principe éducatif/communication de masse permettait de faciliter cette problématique. C'est un premier point qui nous permettra de tendre vers l'objectivité.

Il est nécessaire dès maintenant de souligner le côté fondamental lié à une problématique de subjectivité. Une subjectivité est un manque d'accroche au réel. Elle n'est pas en phase avec la réalité des choses. Elle ne facilite donc pas l'adaptation au réel. Elle en devient donc contraire à l'adaptation à son environnement qui est la clef de voute de la théorie de l'évolution qui permet la survie de l'espèce. Elle freine la prise de décision adaptée qui entraîne l'action, l'interaction avec son environnement. La problématique de subjectivité en devient donc fondamentale.

On nuance une fois de plus sur le fait que toute subjectivité n'aura pas forcement le même potentiel de négativité. C'est aussi à contextualiser, à mettre en perspective. On ne peut pas être 100% objectif non plus. Et certaines subjectivités peuvent aussi être bénéfiques. Mais si ça pose problème on peut commencer à se poser la question. Là encore, les interactions pourront mettre en avant ces problèmes, l'éducation aider à gérer les interactions et les informations reçus/perçus. Un tiers extérieur éventuellement évaluer en conséquence, ou encore influencer de manière négative ou positive (communication médiatique par exemple). On a toutefois vu de nombreux exemples qui montraient de quel type de subjectivité nous parlions, et quand est-ce que nous les avons relié à des phénomènes de production de violence ; comment, pourquoi, et dans quels contextes.

Mais la subjectivité est aussi une problématique spécifique à l'être humain. L'animal par exemple obéit à ces instincts, il ne peut pas être subjectif par nature, il est sans se poser de questions, il n'a pas de libre arbitre. Une fois de plus l'humain peut avoir le choix de l'être ou non, d'y tendre ou non. Majoritairement par le biais d'interaction de toutes sortes. C'est aussi une problématique qui découle directement des lois de la symbiose. L'objectivité permet d'être en symbiose avec le réel, de s'adapter au mieux à la réalité des choses.

On a donc relié précédemment la subjectivité à des phénomènes de production de violence, de tensions, ces forces de frottement qui empêche le meilleur rendement énergétique, la sérénité. Le lien est donc clair avec ces problématiques de survie issues de la théorie de l'évolution.

Ensuite vient l'interaction.

On a vu au final qu'un des problèmes dans le processus communicatif était l'interprétation subjective des idée émises, en plus de la subjectivité possible de l'idée émise en elle-même.

En d'autres termes, je peux mal interpréter ce qui m'est dit. L'autre peut me transmettre une information erronée.

Donc le processus éducatif et la modalité de communication en conséquence pour tenter d'éviter cette problématique, tenter de réduire les problématiques de subjectivité induites et les malentendus qui pourraient en découler. On a déjà vu ces points et ce qu'ils impliquaient pour tenter

justement de réduire cette subjectivité. Que cette problématique de subjectivité soit d'ordre interne (principalement le traitement cognitif de l'information) ou externe à l'individu.

On peut dès maintenant distinguer deux formes de communication. Une communication asymétrique et une autre de type symétrique. Par exemple la communication médiatique est de type asymétrique. Un émetteur envoie une information à un récepteur qui la reçoit, c'est une communication passive. Et le dialogue, une communication symétrique qui implique l'échange entre l'émetteur et le récepteur, c'est une communication active, dynamique, à double sens.

Les communications de type indirectes peuvent être des deux types. Par l'implication d'un tier elles peuvent devenir symétrique et dynamique.

Ensuite, la subjectivité pourra être volontaire ou non. Dans le cas d'une communication asymétrique on pourra parler de propagande, c'est-à-dire une volonté de faire circuler volontairement une fausse information, donc une subjectivité. On peut retrouver cette problématique avec une communication symétrique, par exemple avec le sophisme qui visera à tromper l'autre.

Maintenant nous soulevons une fois de plus une autre problématique liée à une perte d'intérêt et qui va devenir un facteur aggravant de l'ensemble. Nous l'avions déjà soulevé lorsqu'elle était liée à une réaction sociale qui tendait à nous faire perdre la face, un intérêt bien compris. Cette fois nous la soulevons d'une manière plus générale, liée à tout type de perte d'intérêt. Elle impliquera de la même manière la peur de perdre un avantage lié à cette perte d'intérêt. Cela pourra donc être un facteur de résistance à la résolution de tout type de conflit. Cela pourra concerner le conflit en lui-même.

Ainsi, on pense être légitime, on s'en est même persuadé. Mais si on ne l'est pas ? Exemple des individus portés au sentiments racistes lors de la discussion de la problématique migratoire. Exemple de certaines élites lors de la discussion sur les causes des crises et du côté « ringard » de servir l'Etat, le bien commun. Ces deux exemples sont deux types de conflits, de type de différence et d'intérêt, et qui peuvent se chevaucher. Ils peuvent entraîner des pertes d'avantage pour une personne en elle-même. Il y a aussi une perte d'avantage globale certaine qui en résulte, les tensions au sein d'un corps social qui en découlent s'ils ne sont pas résolus, si de la subjectivité freine la résolution de ces conflits. On a vu lors de ces deux exemples que la subjectivité y jouait un rôle.

L'intérêt pourra donc être égotique lié à une contradiction, instinctive (phénomène de rejet, etc). Le point a été évoqué. Ou d'intérêt pure. Les deux pouvant se mélanger. Ce sont ces facteurs de résistance.

Ensuite, et en fonction d'une prise de conscience qui pourrait avoir lieu on peut se retrouver enfermé dans une sorte de double contrainte. On cherche à protéger nos intérêts, mais si l'on devient légitime on pense qu'on va les perdre. Et c'est justement là que l'on peut tendre vers un renforcement de cette subjectivité, une reconstruction cognitive qui tend à nouveau vers la subjectivité pour protéger nos intérêts, si l'on se sent menacé, etc. Si ce n'est tendre vers la violence pour solutionner la contradiction, cette sorte d'incapacité à solutionner la contradiction de manière rationnelle. Ou encore la facilité parce que l'on pense en avoir les moyens, comme la facilité d'éviter volontairement le dialogue dans le but de conserver des avantages liés à nos intérêts. Et l'absence de communication est une autre forme de violence faite à l'autre, on empêche l'autre de défendre ces intérêts justement, et pour protéger les siens. Cela engendre aussi de la frustration, et empêche de trouver

une solution dans tous les cas. Mais dans ces deux cas on peut revenir à l'application d'une coercition illégitime, et de type indirect pour ce dernier cas.

On a vu que nombre de conflits provenaient d'une interprétation erronée de l'autre de malentendus. L'absence de dialogue peut donc entraîner ce phénomène. Et comme un non dialogue peut être une source de violence en lui-même, laisser un conflit d'intérêt en l'état. Il peut aussi aggraver ce conflit d'intérêt, comme provoquer des action violentes en retour de cette violence implicite.

On souligne donc la nécessité du dialogue, l'utilisation d'un potentiel spécifique à l'être humain.

Lors d'un conflit d'intérêt on a démontré que l'on peut effectivement perdre une partie de ces avantages sur le court terme, mais que l'on peut aussi retrouver des avantages sur le long terme. Les exemples de sortie de crise dans l'histoire en sont un exemple flagrant, on en a évoqué bien d'autres. C'est un premier point qui facilite la rationalité. Il ne pourra toutefois pas s'appliquer à tous les cas. Quelque fois la régulation sera nécessaire.

On souligne cette fois l'avantage que l'absence de dialogue peut méconnaître, passer à côté de ces avantages potentiels que l'on n'aurait pas pu imaginer exister en restant seul au sein d'une bulle, d'un schéma de pensées, donc sans dialogue qui apporte les idées nouvelles pour faire jaillir ces avantages.

L'avantage, l'autre notion qui avec la peur nous permet parfois de raisonner, de nous remettre en question. Nous préférons nettement l'avantage, ou encore la prise de conscience qui entrainera la peur de perdre un avantage potentiel que nous n'aurions jamais eu sans dialogue (ce qui diffère nettement de la peur de perdre un avantage que nous avons, qui n'est pas une menace en soi).

La peur en elle-même pouvant aussi être contre-productive, peut aussi faire paniquer et provoquer toute sorte de réaction incohérente potentiellement productrice de phénomène de violence. Le fait de se sentir menacer. J'ai d'ailleurs en mémoire une personne s'étant faite tuer parce qu'elle a fait peur à une autre. Elle est morte en toute subjectivité dans le sens où elle ne comptait pas tuer l'autre, ne comptait rien lui faire d'ailleurs. L'autre s'étant finalement fait tuer peu de temps après par phénomène de vengeance. La peur, la subjectivité, l'interprétation erronée, l'incohérence, la violence.

Après l'avantage peut tout autant entraîner des comportements « incohérents », mais il y a une différence de nature avec la peur, comme de lien de causalité en rapport. L'avantage entraîne la réflexion, mais possiblement aussi des conflits d'intérêts. Et l'instinct/l'émotion/subjectivité viennent souvent contrarier l'application du principe d'équité et de la vision à long terme pour résoudre ce type de conflit. Ce n'est donc pas l'avantage en lui-même qui entrainera ces comportement « incohérents », mais une fois de plus ce côté émotif, l'absence de réflexion, de rationalité objective. On rejoint bien les mêmes notions liées à la nature de la peur. D'ailleurs c'est aussi relié à une peur de perdre un avantage acquis ou en devenir (ex : une compétition pour des ressources que l'on n'a pas encore mais que l'on veut pour soi), mais aussi mêlé à l'avantage en lui-même.

C'est une problématique liée à l'appât du gain, ce côté émotif, en ce qui concerne un avantage que l'on n'a pas encore, le profit immédiat qui peut empêcher la vision d'un avantage d'ordre supérieur à long terme en générale (lié à un avantage acquis ou non). Là encore une hiérarchie des valeurs qui place l'humain au-dessus du matériel aiderait à résoudre cette problématique en elle-même, en plus

des avantages que ce type de hiérarchie apporte en elle-même ; et au sein de tout l'ensemble évoqué dans cette étude. Dans le sens où l'appât du gain peut méconnaître les avantages à long terme du bon entretien des relations humaines en général. Que le gain immédiat qui se focalise sur le matériel peut être inférieur aux avantages à long terme si l'on se focalise sur les relations humaines. On continuera à voir des exemples concrets et pragmatique en ce sens. La résolution des crises en étant un exemple majeur.

Et donc dialogue pour tenter de déterminer l'avantage, tenter de trouver les solutions adaptées en conséquence. Donc de tendre à faciliter la résolution de la contradiction évoquée de manière rationnelle.

Ensuite pour résoudre ce conflit d'intérêt en lui-même, l'application de ce principe d'équité. Principe d'équité qui dépend aussi d'une certaine forme d'objectivité nécessaire à son application.

Nous sommes tous enfermé dans des schémas de pensée. Elle crée la subjectivité. Elle empêche aussi l'idée neuve. La bulle groupale qui crée la subjectivité, le dialogue qui s'enferme au sein d'un même schéma de pensée.

Alors d'un côté, au plus la personne sera différente de nous, au moins elle sera enfermé dans les mêmes schémas de pensée que le nôtre, au plus pourra jaillir l'idée neuve et l'avantage en conséquence. L'innovation en termes entrepreneuriale.

Et de l'autre côté, au plus la personne sera différente, au plus on aura tendance à le rejeter, à ne pas vouloir dialoguer avec, à mal dialoguer, donc à potentiellement perdre un avantage.

Le paradoxe est évident en ce qui concerne le potentiel avantage que l'on peut perdre. D'où la nécessité éducative, tant sur l'acceptation de la différence, que sur l'avantage que cela peut procurer.

Où encore l'intervention d'un tier au sein d'une modalité éthique et transparente pour tenter d'éviter ce type de tension.

Cette perte d'avantage que l'on vient de souligner pourrait d'ailleurs être vue comme un frein à l'adaptabilité, à l'innovation, donc à la survie de l'espèce sous l'angle évolutionniste. C'est encore une application des lois de la symbiose. Ici d'être en symbiose avec l'autre qui est différent par le biais de la focalisation sur les points de convergences et les avantages que l'on pourrait en retirer. On évite une fois de plus ces forces de frottement qui freine et fatiguent, qui empêchent le meilleur rendement. Une sorte de loi de la symétrie négative, le rejet explicite et illégitime de l'autre entraîne le rejet implicite de l'avantage potentiel. Un effet miroir perdant/perdant. Les lois de la nature préfèrent les symétrie positives, celles qui lui ont permis de construire et maintenir le complexe. La théorie de l'évolution.

Et bien sûr l'ensemble des modalités évoqués devrait permettre d'éviter cette négativité, cette perte d'avantage potentiel, donc tendre vers l'objectivité en nous sortant de nos schémas de pensée, et s'il est justifié de le faire.

On souligne donc l'importance du dialogue et des processus éducatifs en relation. Pour pousser au dialogue. Pour permettre que le dialogue en lui-même se passe bien.

C’est d’ailleurs le dialogue qui est à la base du principe démocratique évoqué. Et bien sûr de la liberté d’expression qui va avec.

Ensuite si une nuisance est faite à l’autre un principe coercitif pourra être appliqué. Si aucun avantage commun n’a été déterminé, mais que l’un persiste à vouloir nuire à l’autre. Normalement provenant du gouvernement. Peut-être du groupe en lui-même qui punira son membre qui perturbe un équilibre.

Tout peut aussi se discuter en ce sens. L’avantage du principe démocratique qui permet l’adaptation et la solution en conséquence.

En l’absence de nuisance, d’avantage commun trouvé, chacun peut aussi partir de son côté.

Bien sûr un dialogue peut aussi être contre-productif. On aborde ici une problématique de modalité de communication. Ensuite en cas de conflit d’intérêt il y a tout intérêt à le résoudre pour ne pas qu’il prenne des proportions.

Par conséquent, dans la majorité des cas c’est bien le dialogue qui permettra de faire jaillir l’avantage, comme de tendre vers cette objectivité qui est un avantage en soi. Et dialogue qui devrait adopter une approche égale et symétrique, de rendre les choses apaisés pour tenter de déterminer les solutions au mieux, éviter les crispations.

On souligne également que la pluralité liée à la différence permet aussi l’innovation. Et là encore cette différence pourra être contre-productrice ou source d’innovation. Et en fonction de la possible subjectivité sur ce qui est différent, de nos instincts de rejet.

Donc processus éducatif/communication asymétrique en amont, à un niveau personnel. Dialogue et modalité de communication symétrique à un niveau interpersonnel, d’interaction. Pour atteindre cette objectivité, pour obtenir toute sorte d’avantage. Et en général.

L’éducation et la communication asymétrique sont donc des éléments cruciaux. Le dialogue et les modalités de communication et d’interaction en découleront. Donc le comportement. Nous n’inventons rien, nous nous contentons de souligner le point pour l’instant. Comme mettons en place quelques notions annexes.

Niklas Luhmann a bien étudié ce phénomène de communication et la subjectivité induite, comme bien d’autres choses. D’autres spécialistes pourront aussi compléter, comme pour les processus d’éducation et de communication asymétriques. On pose des bases, on tente de relever les problématiques de fond, les finalités à atteindre. Des solutions par des spécialistes en éducation et communication existent, les sciences savent maintenant comment nous fonctionnons.

On enlève donc un premier frein à cette problématique de subjectivité.

On a donc souligné une fois de plus qu’un même processus pouvait entrainer du positif ou du négatif. Que l’éducation et la communication asymétrique et une modalité de dialogue tendront à orienter cette négativité ou cette positivité. Ce sont aussi des formes de contexte, plus implicites. Ils servent aussi à créer nos normes et structures sociales, donc avec plus ou moins de subjectivité qui sera issus de cette première problématique. Qui tendra à la renforcer ou non.

Contextes structurels

Où l'on soulève maintenant une autre problématique liée cette fois au contexte et à cette notion de long terme, comme de légitimité qui sous-tend l'ensemble.

En d'autres termes on va continuer à tenter de renforcer le contexte pour maximiser nos chances de tendre vers de la positivité. Donc au sein d'un ensemble cohérent.

Nous avons montré que sur le long terme c'est bien la légitimité qui doit primer sur la force coercitive. Qu'elle vienne des armes, du nombre ou d'autre chose. Que cette « loi du plus fort » peut marcher sur le court terme. Et en toute logique lorsque l'on relie l'instinct et l'émotion au court terme. Mais que le potentiel maximal de raisonnement s'applique sur le long terme.

Par conséquent, toutes nos modalités de fonctionnement qui nous pousse à appliquer des visions à court terme et émotives semblent contre-productives, et en toute nuance. Tout ce qui nous pousse vers de la négativité en général. Comme cette « loi du plus fort » que nous avons discuté et qui nous pousse vers une vision à court terme et l'emploi de la coercition comme modalité de fonctionnement, à la domination abusive, la prédation, etc. Elle est issue d'une autre forme de contexte que l'on peut relier aux maximes et proverbes qui influencent l'inconscient collectif et les comportements. Qui crée aussi les normes. Nous avons relevé bien d'autres cas.

Donc les liens de causalité liés au contexte. Alors ce n'est plus tellement la faute à qui, mais surtout la faute à quoi ? dans quelle situation sommes-nous ? Vers quelle sorte de comportement cette situation nous pousse-t-elle ? Quels choix nous donne-elle ? Quel est le contexte ?

Cette réflexion sur ces liens de causalité est crucial en ce qui concerne les voies que nous prendrons et les phénomènes de production de violence qui vont en découler. Cette réflexion porte donc sur la mise en place d'un contexte et ce qu'il va entraîner. Et nous avons cette liberté de choix.

Cette réflexion pourra aussi porter sur les influences du contexte sur la production d'hormones et autres, les zones du cerveau concernés et les comportements qui vont en découler. Des recherches ont déjà été faites en ce sens et pour des finalités diverses.

Cette influence du contexte implique donc cette notion de cohérence que nous avons évoqué. En d'autres termes, si nous tendons vers la légitimité et le long terme pour assurer notre survie au mieux, mais que des forces contraires tendent vers des buts contraires alors l'équilibre de l'ensemble se fragilise, il perd de sa cohérence. Et toujours dans la mesure du possible.

La discussion sur le processus électif a fait ressortir des exemples où un contexte nous poussent vers des visions à court terme et toutes sortes de négativités annexes.

Ensuite nos schémas sur les conflits de différence et d'intérêts montrent que lors de certaines interactions il y a des risques de développer des conflits dans le futur à cause des sentiments négatifs qui vont en résulter, à cause de cette accumulation qui va en résulter.

Alors c'est bien cette accumulation de sentiments négatifs qui a entraîné et aggraver les conflits e tous types. Entre groupes antagonistes lors de la discussion sur la problématique migratoire. Entre groupe antagonistes lors de la discussion sur les causes de crise. Pour des raisons différentes liées à des types de conflit différents, mais où ces types de conflit ont pu aussi se superposer, s'influencer

mutuellement. Mais en tout état de cause, toujours en raison de cette accumulation qui n'a fait qu'aggraver les situations et les effets de bord qui s'y sont associés sur la durée. Sur le long terme.

Cette accumulation de sentiments négatifs, ces états émotionnels qui se renforcent vers de la négativité. Mais aussi le contexte que l'humain a la capacité de façonner à sa guise. Surtout le contexte qui est cause première de la résultante de beaucoup de nos comportements, de la production de ces sentiments qui va en résulter. Le point est crucial, on le répète et on le souligne. Quel type de comportement est-ce que l'on valorise ? Quel type de comportement est-ce que l'on encourage ? Quel type de comportement est-ce que l'on récompense ? Quel type de comportement est-ce que l'on façonne ?

La vision à long terme ne peut se comparer à la vision à court terme dans certains domaines.

La critique du système électif que l'on vient d'évoquer à nouveau est une modalité de fonctionnement démocratique, une structure qui tend vers la vision à court terme et bien d'autres négativité. Qui nous pousse vers la négativité. Et un contexte crucial dans le sens où il façonne les principales décisions politiques qui vont façonner notre réalité.

Ensuite nous avons vu que ce contexte dépendait aussi des normes sociales. On vient de le revoir avec ce dilemme de prisonnier et l'application de ce principe de coopération. Que ces normes pouvaient aussi servir à justifier la domination d'un groupe sur un autre. Dans ce cas nous rejoignons cette notion de force coercitive comme modalité de contrôle social, le principe de légitimité n'est plus appliqué. La subjectivité qui nuit à l'adaptation est appliqué, oriente la société vers de la négativité.

Ainsi ces normes sociales sont à la fois structurante et relié à l'éducation et la communication de masse. Les médias une forme explicite de communication de masse.

Ces normes sont tout autant cruciales et façonnent notre réalité, influencerons la création de nos structures et de nos modalités de fonctionnement sociale. Cette modalité est une autre forme de structure qui nous structure. Nous sommes au sein d'une boucle de rétroaction comme on l'a déjà souligné.

Par conséquent, nous soulignons le fait que les normes devraient tendre à être légitimes en elles-mêmes. Ne pas contrarier la nature humaine, ne pas justifier la domination d'un individu sur l'autre, d'un groupe sur l'autre, à toutes échelles, à tous niveaux. Que ces normes doivent servir l'intérêt général, donc l'intérêt de tous. Mais aussi l'intérêt individuel. Donc qu'elles ne doivent pas tendre à favoriser les phénomènes de production de violence mais à les réduire. C'est précisément que ce que nous avons tenté de faire, nous en rappelons les principales.

Donc valoriser les remises en question, la contradiction, la coopération, la loyauté, l'honnêteté, l'émulation, le civisme, etc. Mais aussi l'acceptation de la différence de l'autre tant cet autre ne nous nuit pas, l'équité, la notion de justice, l'empathie, et un équilibre entre les autorités maternalistes et paternalistes dans le but de savoir se faire plaisir tout en apprenant le sens de l'interdit et du renoncement pulsionnel. Donc tout ce qui se rapporte à ce principe de légitimité, cette clef de voûte.

Nous avons aussi justifié ces normes dans le sens où elles ne contrariaient pas la nature humaine, qu'elles permettaient de répondre à des aspirations liées à cette nature (vision à long terme), si ce

n’est à cette nature humaine en elle-même (court terme). Et donc surtout au sein d’un ensemble cohérent. En ce sens elles respectent les libertés individuelles.

Nous avons aussi dit que ces normes étaient peu nombreuses. C’est aussi en accord avec cette discussion sur l’obtention des besoins primaires. C’est-à-dire permettre à chacun d’exister et à tout type de groupe de pouvoir se former et exister. C’est aussi l’application du principe de liberté. C’est aussi l’application d’un principe de simplicité.

Ainsi, cette base normative n’empêche nullement un groupe d’ajouter ses propres normes sociales. Nous opposons souvent les groupes de type libertaire à ceux de type collectiviste. Ces normes n’empêchent ni l’un ni l’autre. Et bien sûr n’empêchent nullement la création de n’importe quel autre type de groupe entre ces deux opposés. Chaque groupe pourra même tendre à limiter ses libertés ou autres s’il y trouve un avantage. C’est aussi le respect de l’identité et des aspirations de chacun. Nous avons tous de base des caractères différents, c’est une réalité contre laquelle il est difficile d’aller contre. C’est une réalité qui crée un environnement face auquel il est nécessaire de s’adapter si l’on veut respecter les principes de la théorie de l’évolution. Les lois de la symbiose.

En revanche, aucun groupe ne devrait nuire à l’autre ou imposer sa façon de faire à l’autre. Et dans la mesure du possible. En d’autres termes, en cas de nécessité d’ordre supérieur en raison d’une interaction entre groupes, c’est le dialogue qui se devrait de primer pour déterminer s’il y a ou non une nécessité d’ordre supérieur à imposer quelque chose à l’autre. Et que cette nécessité découle d’un conflit de différence, d’intérêt ou autre. On rejoint donc le principe démocratique évoqué. Les lois de la symbiose.

L’approche n’est donc pas tellement moral, mais surtout pragmatique.

C’est une réunion des contraires nécessaire au maintien d’un équilibre. La liberté individuelle, le bien commun. L’émulation, la réunion de la compétitivité et de la coopération. Le but commun, une dynamique socio-économique solide, fluide et efficace. La liberté d’être. Les lois de la symbiose.

Ce principe d’acceptation de l’autre tant qu’il ne nous nuit pas est en effet essentiel. Pour faciliter la résolution de nos conflits de différence. Pour permettre à chacun d’être, donc pour ne pas engendrer de tensions en empêchant un individu d’être, de s’affirmer. Mais aussi pour atteindre un intérêt, une finalité d’ordre encore supérieur.

Une autre réunion des contraire, la réunion de nos différences.

La première finalité d’ordre supérieur étant de dépasser le stade des divisions dans le but de garder un équilibre au sein d’une pluralité pour atteindre une Unité. Et cette finalité entrainera encore des intérêts supérieurs, une autre finalité. Et ces deux finalités sont intiment liées, l’une ne pouvant être atteinte sans l’autre. Les lois ...

Cette discussion entraîne la réflexion de la mise en place d’une modalité de fonctionnement sociale. Que ce fonctionnement social sera d’autant plus efficace qu’il ne produira pas de violence, de tensions, de force de frottement. Qu’il sera adaptatif. C’est donc logiquement que par le biais de l’étude des causes de la violence nous ayons abouti à cette réflexion.

Des principes d'une modalité de fonctionnement sociale

Nous avons cherché à montrer que les principes de légitimité et de liberté subordonnaient le principe coercitif au sein d'une hiérarchie des valeurs. Et nous ne renions en rien la coercition, elle peut même être des plus utiles. Mais donc au sein de cette hiérarchie des valeurs, en l'appliquant de manière légitime.

Que ce qui nous caractérisait vraiment en tant qu'être humain était finalement nos capacités cognitives. Que c'est par ce biais que nous pourrions assurer au mieux l'avenir de notre espèce. Nous avons également évoqué les notions de potentiel et d'avantage.

Par conséquent, c'est par le biais de l'utilisation plus ou moins optimal de nos capacités cognitives que l'on pourra mettre en place une modalité de fonctionnement social plus ou moins optimal. Un petit peu comme les degrés de civilisation qui se basent sur l'utilisation énergétique de ce qui les entoure. Sur l'exploitation plus ou moins optimale des potentiels énergétiques planétaires, stellaires ou galactiques (Echelle de Kardashev, Michio Kaku, Carl Sagan). Les lois de la symbiose.

C'est d'ailleurs exactement de cette manière que la Nature fonctionne, l'exploitation optimale des potentiels des particules élémentaires et de chaque chose pour construire le complexe comme on vient de le discuter. Là encore nous n'inventons rien, nous tentons de transposer un modèle d'efficacité pour construire et gérer le complexe à la chose sociale.

En d'autres termes, dans les deux cas nous avons un potentiel qui existe et que l'on pourra utiliser et développer de manière plus ou moins optimal pour servir l'individu et l'ensemble au mieux. Que cette autre finalité dont nous parlons est liée à un degré de modalité de fonctionnement social qui permettra ou non l'utilisation de nos potentiels de manière plus ou moins optimal.

Donc d'un potentiel cognitif, mais aussi d'un potentiel lié à la différence de nos caractères qui peuvent s'exprimer de différentes manières. Que cette « liberté d'expression » des caractères entraîne la différence de point de vue, la discussion, l'idée nouvelle et créatrice, l'innovation. Nous justifions encore la coercition et l'uniformité comme un frein à l'intérêt de tous, à notre survie au sein d'une hiérarchie des valeurs.

L'uniformité qui doit se subordonner à la pluralité. Sans quoi coercition et uniformité empêchent la liberté d'être, la liberté d'expression, l'innovation créatrice, la décision adaptée et bien d'autres choses qui entraîneront l'amélioration de nos conditions de vie. Les lois de la symbiose.

Que cette pluralité de caractère qui représente une multitude est une réalité en soi. Que comme pour toute réalité il convient de ne pas aller contre. Nous justifions donc cette nécessité d'Unité au travers de la multitude en raison de cette réalité qui représente un intérêt d'ordre supérieur à prendre en compte et de bien veiller à ne pas la contrarier dans le but de conserver un équilibre. Et d'autant plus que cette réalité représente un avantage potentiel[50]. Les lois de la symbiose.

Donc que tout frein injustifié à la liberté d'être et à la pluralité empêcherait aussi l'utilisation optimal du potentiel que sont nos ressources cognitives. Que de l'utilisation optimal de ces potentiels découlera nos comportements et la mise en place d'une modalité de fonctionnement sociale, et inversement. L'un influençant l'autre de manière réciproque. Les lois …

[50] Comme la Nature est bien faite.

Qu'au plus il y aura de pluralité, au plus il y aura de liberté d'expression, au plus il y aura d'idées nouvelles, au plus il y aura d'innovation, au plus il y aura de probabilités d'obtenir des améliorations concrètes dans tous les domaines. Nous justifions donc par-là que ce respect de la multitude et de la liberté d'être qui entraine l'innovation débouchera sur des intérêts bien compris susceptible d'améliorer tout type d'existant ; la chose sociale, économique, technologique, etc. Les finalités de ces lois …

C'est aussi pourquoi nous avons bien fait attention à toujours tenter de respecter cette nature humaine, donc d'utiliser son potentiel qu'elle peut exprimer de différentes manières sans chercher à la contrarier, dans un sens négatif ou positif. D'éviter les forces de frottement. De la même façon que l'on peut se procurer l'énergie d'une étoile de manière plus ou moins optimal. De la même manière que l'on peut utiliser l'énergie planétaire, stellaire ou autre. Donc de manière plus ou moins optimale, et en se basant sur différents types d'existants disponibles. Notre fonctionnement cognitif, notre dualité, nos antagonismes, nos différents types de comportement, nos différents types de caractère. Les lois …

L'innovation. On voit souvent l'innovation comme un avantage supérieur, et c'est aussi ce qu'elle est. Mais elle est bien plus que ça. Elle est aussi ce qui permet l'adaptabilité. L'innovation se base bien souvent sur l'existant. Et l'adaptabilité est aussi la clef de voûte de la théorie de l'évolution, donc ce qui assure la survie de l'espèce. L'innovation permet et facilite notre survie, notre évolution. Un degré de civilisation. L'abri solide qui nous a permis de ne pas se faire attaquer par l'animal sauvage. L'abri solide par le biais de l'innovation, du degré de civilisation. La force, la résilience d'une société. Les lois …

En d'autres termes, au plus nous utiliserons et développerons ces potentiels de manière optimal, au plus nous augmenterons notre degré de civilisation par le biais d'une amélioration de nos modalités de fonctionnement social et technique issus des innovations induites. Au plus nous aurons des sociétés efficaces, fluides et performantes. Et au plus nous aurons une meilleure répartition des différentes richesses produites, des individus épanouis et libre d'être. L'un ne pouvant marcher sans l'autre selon les principes énoncés. Les lois …

Nous justifions encore le fait que liberté individuelle et bien commun sont complémentaire. C'est bien en laissant les individus libres de s'exprimer pleinement que l'ensemble pourra tirer profit du plein potentiel de chacun. Nous justifions encore que la pluralité est supérieure est supérieure à l'uniformité. Que de ne pas laisser s'exprimer cette pluralité reviendrait à ne pas profiter pleinement des ressources à notre disposition. Là encore le point de vue n'est pas tellement morale, mais surtout pragmatique, lié à un avantage, des intérêts. Les lois …

Enfin, lorsque nous utilisons le terme de degré de civilisation nous ne cherchons pas à être péjoratif. Mais nous remarquons que nous n'avons pas encore réussi à dépasser nos comportements subjectifs relevés par les sciences modernes et qui entraînent des modalités de fonctionnement contradictoires et producteurs de tensions. Que nous naviguons souvent entre les deux, essayons de faire les choses au mieux et en fonction.

Nous avons dit que l'être humain avait cette possibilité de construire la réalité qui l'entoure. Dans un sens la réalité de nos sociétés reflète la somme des pensées des individus qui la composent. Nous avons vu que nos modes de fonctionnement cognitifs étaient empreint de subjectivité. Il en découle naturellement que nos modes de fonctionnement sociaux soient emprunts de subjectivités et de contradictions en rapport, et en proportion. Donc que la réalité sociale qui en découle sera tout

autant subjective et contradictoire en rapport, et en proportion. Cette réalité sera donc illégitime de fait, il en découlera naturellement des tensions. Et d'autant plus contradictoire que nous avons de base des caractères différents et contradictoires, donc des modes de pensée en rapport qui vont tout autant influencer cette réalité sociale. C'est pourquoi nous attachons de l'importance à la cohérence, la légitimité, dans le but d'aboutir à une réalité sociale cohérente et légitime, dégagé de subjectivité. Cette subjectivité qui se doit d'être régulé en elle-même.

Donc déjà par une absence de subjectivité interne, lié à nos pensées, qui se répercutera à l'extérieur par la construction de cette réalité sociale. En ce qui concerne nos interactions qui vont réunir des pensées contradictoires liés à nos différences de caractères, culture et autres et qui façonnerons l'ensemble de cette réalité sociale. Cette contradiction est de nature différente, elle entraîne les conflits de différence. Ensuite des contradictions liées aux conflits d'intérêts, qui est encore un type de contradiction de nature différente. Toutes ces contradictions se mélangent, se superposent et créent les tensions. A un niveau interne et à un niveau externe qui s'influenceront de manière réciproque et où l'ensemble des pensées qui en résulte façonnera la réalité sociale finale. De là découle l'ensemble des principes énoncés et les modalités en rapport. Donc pour tenter de réduire ces subjectivités et ces contradictions de tout ordre dans le but d'aboutir à une cohérence, un équilibre, une Unité.

C'est pourquoi nous avons dit : « Au plus nous aurons des sociétés efficaces et performantes. Et au plus nous aurons une meilleure répartition des différentes richesses produites, des individus épanouis et libre d'être. » et que « L'un ne pouvant marcher sans l'autre selon les principes énoncés. »

Donc qu'une non liberté d'être entraînera une contradiction/subjectivité/tension interne, qu'une non acceptation de la différence de l'autre tant qu'il ne nous nuit pas entraînera des contradictions/subjectivités/tensions internes (non résolution des conflits de différence), et qu'une non repartions équitable des richesses entrainera des contradictions/subjectivités/tensions internes (non résolution des conflits d'intérêts). Donc des sociétés non efficaces en raison de la réalité sociale qui en découlera liés à chacune de ces contradictions, et pour les raisons que nous venons d'évoquer. Donc que l'un ne pouvait marcher sans l'autre à cause des tensions qui allait naturellement en découler.

Nous employons les termes contradiction/subjectivité/tension dans le sens où ces états vont tendre à se mélanger, se superposer les uns aux autres. De la contradiction pourra naître la subjectivité et/ou la tension. De la tension pourra naître la contradiction et la subjectivité, et ainsi de suite. La cause devient effet et l'effet devient cause. Ce n'est pas linéaire, les causes ne vont pas forcément engendrer des effets en proportion, une même cause peut produire des effets négligeables ou exponentielles selon les conditions et interactions entre les variables. C'est un système complexe. Cette boucle de rétroaction que nous avons abordé.

Pour simplifier on est en 3 dimensions[51]. Tout comme la réalité sociale que ces états vont engendrer qui va elle-même influencer la réalité physique de ce monde. Tout comme la réalité physique est complexe. Tout comme la réalité physique de ce monde influencera la réalité sociale[52].

[51] On simplifie l'exemple qui possède des dimensions multiples de même que la réalité de la chose sociale qu'elle implique, et de même que la physique théorise et montre plus de trois dimensions pour la réalité. La quatrième dimension liée au temps issue de la théorie de la relativité restreinte d'Albert Einstein est la plus connue de celles qui ont dépassé le stade de la théorie.

[52] Les problématiques environnementales et autres

Ça se passe à un niveau interne, émotif et cognitif. Ces contradictions/subjectivités/tensions se répercutent à un niveau externe. Les contradictions entre individus et groupes. La subjectivité qui se transmet lors de la communication. Les tensions qui vont en résulter entre individus et groupes. Puis inversement, le niveau externe se répercute à un niveau interne. Les tension internes. Le mal être. Et ainsi de suite.

Ensuite les interprétations. De ces contradictions/subjectivités/tensions pourra jaillir une nouvelle subjectivité qui tendra à intensifier les états. Ou alors, de ces contradictions/subjectivités/tensions pourra jaillir une objectivité qui tendra à réduire ces états. La solution adaptée.

Pour que surgisse cette objectivité, cette solution adaptée, plusieurs facteurs rentrent en ligne de compte pour le faciliter. Nous les avons évoqué. En amont l'éducation qui favorise l'esprit critique et la compréhension des problèmes complexes, l'acceptation de la contradiction. La communication asymétrique en amont, et pendant. Et bien sûr le dialogue entre les parties concernés, le dialogue égal et symétrique. La modalité de dialogue adaptée. La compréhension du point de vue de l'autre, qui peut être différente de la nôtre, qui pousse à la réflexion, à une autre vision des choses, à la levée des malentendus. L'éclatement des bulles individuels et groupal. Le principe démocratique. « Ensuite les interprétations. […] pourra jaillir une nouvelle subjectivité […] pourra jaillir une objectivité ». Donc de l'importance des modalités d'implémentation, des structures qui nous entourent, d'une certaine cohérence pour que puisse jaillir l'objectivité. Pour que puisse jaillir et naître une réalité sociale légitime, en phase avec la réalité des choses. Pour que puisse se réaliser une société efficace et performante, résiliente, adaptés. Pour que puisse se réaliser les individus qui la composent, libre d'être. L'un ne pouvant marcher sans l'autre … Les lois de la symbiose.

<u>Du concept de Fusion synergique relationnelle</u>

Dans un sens nous cherchons à aboutir à une fusion sociale, à dépasser la fission sociale. Nous venons d'en poser des bases. L'Unité au travers de la multitude, l'utilisation optimale des différents potentiels liés à cette pluralité, la liberté d'être de chacun, le respect de son identité. La fusion sociale étant la forme ultime de symbiose. Actuellement nous somme un peu entre les deux. Toute domination illégitime tend à engendrer une fission sociale, comme tout type de coercition illégitime. Toute minorité dominante, à toutes échelles, à tous niveaux, peut-être plus ou moins en état de fusion sociale et pourra tendre à fissionner le reste pour assoir sa domination si cette domination devient abusive au lieu d'être légitime. C'est un peu comme ça que l'on a fonctionné jusqu'à présent, en faisant un peu des deux. On simplifie.

Le terme de fusion sociale pouvant prêter à confusion, représenter une sorte d'uniformité qui ne reflète pas ce que nous voulons exprimer. Alors nous préférons le terme de fusion synergique relationnelle qui représente mieux la finalité visée.

Synergie : action coordonnée de plusieurs entités qui participent à une seule action.

C'est une définition issue de la biologie, lorsque plusieurs organes participent à coordonner une action. Par exemple lever la main implique une quarantaine d'organes ou structures fonctionnelles travaillant ensemble, pour un geste apparemment « simple ». Plus de 5 régions cérébrales majeures, plus de 20 muscles, 5 à 6 os et plusieurs articulations, au moins 3 grands nerfs moteurs et sensitifs, et des contributions passives mais essentielles du cœur, des poumons et du système hormonal, etc.

Un exemple fonctionnel de symbiose entre une pluralité d'entités disparates qui coordonnent leurs actions de manière fluide pour produire un mouvement. Où chacun garde son identité et utilise son potentiel propre pour aller dans le même sens. Nous souhaitons le transposer à la chose sociale.

Ensuite le terme « relationnel » qui correspond à la fois à la relation impliquée dans cette synergie. Au niveau social elle peut impliquer la relation entre l'humain et son environnement, les différentes structures sociales, son écosystème. Les relations humaines en elle-même. L'ingénierie sociale qui englobe le tout. Ce terme relie cette fusion à la chose sociale. Ce terme représente également un autre concept issu des sciences que nous verrons plus tard.

Nous venons donc de justifier l'emploi de « fusion synergique relationnelle ». La finalité visée. Cette expression pourra être utilisé sans contextualisation précise à la différence de « fusion sociale » qui pouvait porter à confusion utilisée seule. « Fusion synergique » pouvant en être son abréviation. Revenons maintenant à la discussion.

Alors en tout état de cause on mélange dans nos sociétés fusion et fission sociale. Lorsque la fission dépasse les phénomènes de fusion c'est la crise jusqu'à l'effondrement en fonction. On simplifie.

Qu'au sein de l'Univers la fusion nucléaire est beaucoup plus courante que la fission. Que la liaison/attraction l'emporte sur la répulsion pour construire et maintenir le complexe au sein d'une hiérarchie des valeurs.

Mais en tout état de cause, tout comme la fusion est plus sécurisé et a un meilleur rendement énergétique ; la fission a un moindre rendement énergétique, est moins sécurisé, risque de provoquer des réactions en chaîne. Des tensions en chaîne qui s'alimenterons mutuellement si l'on fait l'analogie au niveau social.

Enfin, la fusion nucléaire est plus difficile à mettre en place que la fission nucléaire. Pourquoi ?

Basiquement on doit vaincre une force de répulsion qui empêche cette fusion, qui empêche la force de liaison de prendre le relai, d'aboutir à cette fusion entre deux noyaux atomiques. A à un niveau physique elle nécessite une force externe des plus forte, une forte quantité d'énergie pour vaincre cette force de répulsion qui empêche et permettre à la force de liaison de prendre le dessus et de réaliser cette fusion.

On peut comparer cette fusion à un verrou qui nécessite une clé pour être ouvert. L'énergie externe est la clé qui permet à la force de liaison de prendre le dessus sur la force de répulsion.

Force de liaison (FNF) et force de répulsion (FEM) sont issus des forces fondamentales que l'on vient de voir.

En résumé, l'énergie externe sert à créer les conditions nécessaires pour que la force de liaison puisse agir, et c'est la force de liaison qui est responsable de la libération d'énergie qui accompagne la fusion nucléaire. La FNF qui est 100 fois plus puissante que la FEM a aussi un rayon d'action plus limité. Ce rayon d'action à courte portée est l'autre problématique. Il faut donc cette énergie extérieure pour vaincre la force de répulsion de la FEM, amener les noyaux atomiques vers la FNF qui pourra prendre le relai et entamera le processus de fusion.

La fusion libère de l'énergie car le noyau final devient lié, donc plus stable. Mais aussi moins massif que la somme des masses des deux noyaux. Pour être plus précis la stabilité que la FNF engendre crée un défaut de masse qui est converti en énergie par la célèbre équation d'Enstein $E = mc^2$.

En d'autres termes, cette célèbre équation stipule que la création d'énergie se produit lors d'une interaction entre deux choses par le biais d'une perte de masse. On simplifie. Mais la chose est vrai pour les aimants. Lorsque l'on joue avec des aimants il y a de l'énergie qui est créé, on peut la sentir, ces forces de répulsion/attraction avec lesquelles on joue. Les aimants perdent de la masse pour produire cette énergie, mais la masse perdue est tellement faible que l'on ne se s'en rend pas compte (de l'ordre du milliardième de milliardième de gramme). On a le temps de jouer avec avant que les aimants disparaissent.

Pour simplifier le principe de fusion transposer à une société. A l'échelle sociale ces forces de répulsion sont nos différents antagonismes. La subjectivité interne qui peut en résulter et construire notre réalité sociale qui va tendre à les renforcer. Ces forces de répulsions comme cette force de liaison qui interviendront se basent sur les fondements même de notre nature humaine et ces conséquences. Et nature humaine qui permettra de dépasser ces forces de répulsion issue de ses antagonismes à l'aide de ses mêmes antagonismes qui permettent des forces de liaison. Cette force de liaison qui commence déjà par la focalisation sur nos points de convergence.

En d'autres termes cela ne veut pas dire que l'on aura besoin de mettre en place une importante force/pression sociale pour aboutir à cette fusion sociale, ce serait même tout le contraire. Mais de trouver la clé permettant de vaincre ces forces de répulsion pour que le principe de liaison prenne le dessus. Cette focalisation sur nos points de convergence. Mais qui peut effectivement nécessiter une certaine quantité d'énergie dans le but de déterminer cette clé et sa mise en pratique. Donc la mise en place effective de modalités de fonctionnement simples pour gérer un ensemble complexe.

Et tout le sujet de cette étude est déjà de déterminer les principes théoriques en fonction des problématiques induites pour aboutir à la réduction de ces forces de répulsion pour réduire les phénomènes de production de violence et aboutir à des phénomènes de construction par le bais de l'ensemble de ce que l'on a vu pour y aboutir. De tenter de déterminer les principes théoriques de la nature de cette clé en fonction de la nature de ce verrou.

Alors ces antagonismes sont liés à tout ce qui va tendre à nous opposer. Basiquement nos différences, et nos conflits d'intérêts. Tous nos contraires. La subjectivité qui en résulte et les renforcent. La fusion consiste aussi en une réunion des contraires, à vaincre ces forces de répulsion qui empêche la force de liaison de prendre le dessus. C'est déjà pour ça que nous nous sommes efforcé à dégager cette subjectivité, ces « malentendus », ces constructions factices. Une première force en moins avant de s'attaquer aux forces fondamentales qu'elles viennent renforcer, dont il peut aussi y avoir un intérêt à ce que ces subjectivités se maintiennent comme on l'a évoqué (notamment une volonté de domination, des conflits d'intérêts, etc … à toutes échelles, à tous niveau), mais pas toujours.

Alors si l'on continue l'analogie avec la fusion nucléaire le principe à l'échelle d'une société va être plus ou moins le même. On va devoir vaincre ces forces de répulsions pour rapprocher les différents noyaux que composent une société (les individus, les groupes sociaux, etc) pour que la force de liaison puisse prendre le dessus. Au sein de notre modalité de fonctionnement sociale il y a déjà le contexte structurel qui permettra ce rapprochement cette force de liaison qui visera à tendre vers la positivité et l'objectivité pour tenter de contrer ces forces de répulsion. Ce rapprochement se fait de manière abstraite. Ensuite cette force de liaison est aussi le dialogue qui nécessite le rapprochement

des différents groupes sociaux pour pouvoir l'effectuer. Cette fois ce rapprochement se fait de manière concrète. La manière pragmatique de mettre en place ce dialogue sera faite selon le principe démocratique et l'organe de communication évoqué. C'est lui qui permettra que le dialogue se fasse entre les différents groupes sociaux antagonistes que compose une société. Que cette force de liaison qu'est le dialogue puisse agir en rapprochant ces différents groupes antagonistes.

Alors ces forces de répulsion rentrent en jeux, se mélangent. En face se trouvent les forces de liaisons. Le dialogue, l'avantage, l'affinité, etc.

La force de répulsion est telle qu'elle peut vouloir éviter la communication. Elle peut même en devenir physique. « Je peux pas le voir. J'aime pas sa gueule ». La communication est encore loin. Seul on ne voit pas l'avantage. On veut même préserver ses propres avantages et intérêts. Seule la communication permettrait de le déterminer. C'est abstrait. Les forces de répulsions n'ont rien de concret à se mettre sous la dent pour s'atténuer, pour entraîner la communication. On n'en veut pas. La prise de conscience de l'avantage peut aussi venir aider. L'éducation. Elle enlève des barrières. L'objectivité enlève les barrières subjectives. La communication de masse. Les structures. Les normes. La cohérence de l'ensemble aide au processus de fusion, c'est structurelle, c'est externe. On tend à remettre en question notre vision. C'est interne. La prise de conscience d'un avantage concret prend en compte cette communication. On se rapproche. Ça devient externe. Les forces de liaison commencent à prendre le dessus sur les forces de répulsion. On communique, on essaie de déterminer. Une sorte de superposition des états se fait toujours sentir. Les forces de répulsion, les forces de liaison. On veut rejeter, c'est majoritairement émotif. On veut se rapprocher, c'est majoritairement réflexif, la vision plus objective de l'autre, l'avantage possible. On continue à le ressentir durant le processus de communication, cette superposition des sentiments contraires induits, c'est interne, c'est physique, ça se ressent, ça gêne le corps, ça gêne la réflexion. On tend à vouloir garder sa vision, ses intérêts, ça freine la légitimité et l'équité. Le contexte structurel tend vers cette légitimité et cette équité, il contrebalance la subjectivité des idées, tend à introduire les finalités globales au sein de la réflexion interne. On essaie de se remettre en question. De se focaliser sur les points de convergences. De trouver l'avantage commun. La baisse des tensions. Les intérêts sur le long terme. La solution adaptée. La stabilité globale. Ça se répercute en externe. Le processus de fusion se met en place. On communique mieux. Le premier type de processus de fusion est en place. Il a eu lieu. On peut repartir chacun de son côté. Il recommencera. On y trouvera des avantages à le reproduire. La résistance au changement s'amenuise. L'habitude peut commencer à s'installer. Les tensions baisseront peu à peu, les subjectivités sur l'autre s'estomperont par le biais de l'interconnaissance. Les groupes antagonistes se côtoient par intérêt commun le temps de cette fusion communicative, cette force de liaison. Les tensions baisseront peu à peu, les subjectivités sur l'autre s'estomperont par le biais de l'interconnaissance. L'empathie et les affinités peuvent apparaître, ces autres forces de liaison auxquelles on n'aurait même pas pensé qu'elles puissent exister avant. De nouvelles idées apparaissent après coup. Elles aideront à construire le prochain dialogue, à tenter de trouver les solutions adaptées. Les forces de répulsions s'amenuisent peu à peu. La symbiose prend place. Le processus de fusion deviendra peu à peu global. Il permettra la fusion synergique globale. Chacun vaque à ces occupations entre temps, fait ce qu'il veut, est libre d'être. La gêne mutuelle s'estompe, la subjectivité et les tensions baissent. La fusion synergique relationnelle avance … La théorie, les concepts de base. On affine encore la théorie, on la regarde encore sous un autre angle.

Déjà il faut rentrer dans un dialogue authentique, pas juste de surface. Un dialogue égal et symétrique. Et c'est là que les choses se passent. Des idées nouvelles émergent, elles produisent une forme d'énergie intellectuelle ou sociale. Inspiration, compréhension mutuelle, créativité, projet

commun … Mais cette énergie ne sort pas de nulle part, elle est le résultat d'une perte. Mais une perte minime face aux avantages reçus. Le système même de la fusion, une perte minime de masse engendre une grande quantité d'énergie.

On a donc dit que c'est une perte de masse lors de cette fusion entre les noyaux qui allait permettre la création d'énergie par la célèbre équation $E = mc^2$. Que le défaut de masse vient du fait que la masse du noyau final est inférieur à la somme des masses des noyaux initiaux.

A un niveau social ce sera pareil. Pour que la libération d'énergie se fasse, il faudra une certaine perte de masse. Alors qu'est-ce qui va se perdre lors de ce dialogue pour que de l'énergie soit produite, que des avantages communs apparaissent ?

Chacun porte son poids mental, son inertie émotionnelle, ses idées, ses certitudes, sa « masse » identitaire ou cognitive, ses intérêts.

Alors basiquement, un peu d'ego- est abandonné, une certaine rigidité d'opinion s'assouplie, Des identités fermées se relâchent, une posture défensive tombe. C'est la première base.

Pour régler les conflits d'intérêt on va toucher des points encore plus sensibles. Basiquement l'argent, les intérêts en général. Ça peut être des intérêts symboliques, du pouvoir ou autre. Mais s'il y a nécessité de régler un conflit d'intérêt, alors il y aura besoin d'appliquer un principe d'équité. Concrètement, de la masse d'intérêt va se perdre, elle va se redistribuer de manière légitime. Les concessions sur le court terme pour aboutir à un avantage sur le long terme. Les principes de légitimité et de justice doivent prévaloir pour ne pas créer de sentiments négatifs et de tensions injustifiés sur le long terme. On reprend l'exemple du New Deal qui a permis la sortie de crise et restaurer une dynamique socio-économique solide, fluide et efficace par une certaine « perte de masse » liée à du pouvoir et de l'argent. Mais à un avantage certains pour tous sur le long terme, même pour ceux qui ont « perdu » cette masse sur le court terme. $E = mc^2$.

Dans un dialogue profond, comme dans la fusion nucléaire, ce n'est pas en ajoutant des blocs entiers qu'on crée de l'énergie, mais en abandonnant un peu de séparation. Ce qu'on « perd » en ego-, rigidité, contrôle, c'est justement ce qui rend possible la naissance d'une forme supérieure d'union et d'avantage : une compréhension, une idée, une émotion commune, un projet et des avantages communs. Le lien libère de l'énergie, parce qu'il dissout un peu de masse. $E = mc^2$.

Et même si le dialogue est conflictuel, s'il y a confrontation, il peut y avoir fusion : tension → compression → libération. $E = mc^2$.

Mais si chacun reste dans sa masse pleine, refuse de céder quoi que ce soit (aucune perte), alors pas d'énergie produite, pas d'avantages communs sur le long terme. Possiblement l'emrgence de sentiments négatifs, des tensions à venir.

Alors si un conflit d'intérêt qui nécessitait d'être résolu ne l'a pas été par une certaine « perte de masse » qui se justifiait, alors on engendrera de la friction, des tensions, des forces de frottement. Il n'y a pas eu création d'énergie. C'est tout le contraire qui va se passer.

La chose peut paraître contre intuitive. Des forces de frottements, c'est aussi de l'énergie. Non, l'avion qui subit des forces de frottement par manque d'aérodynamisme va avoir besoin de plus de carburant pour voler. Il perd de l'énergie qu'il doit compenser avec un apport de carburant. Le

rendement énergétique est moindre. Les lois de la symbiose. Et au plus on perdra d'énergie, au plus la société s'affaiblira, éventuellement jusqu'à la crise comme l'histoire nous l'a déjà montré.

C'est les tensions, le stress qui crée les maladies psychiques et somatiques. Ce n'est pas de l'énergie. C'est le signe de la maladie.

Et si rien n'a besoin d'être résolu, si aucun équilibre n'est menacé, pas besoin de dialogue. Chacun est libre d'être de son côté s'il le souhaite. Mais s'il y a des tensions …

D'ailleurs même la physique reconnait ces phénomènes de tension comme de la non énergie. Elle va parler d'équilibre instable, de forces opposées non résolues, mais aussi d'énergie potentielle stockée. Donc c'est de l'énergie oui et non, dans le sens où comme ces forces/énergies s'annulent au lieu de se compléter elles ne produisent pas d'énergie, elles en perdent.

Le rendement énergétique peut aussi se résumer à économiser de l'énergie, à ne pas en perdre pour rien à cause de ces forces de frottement.

On rejoint le phénomène de fission, un noyaux atomique lourd instable, qui connait des tensions intérieures. Une intervention extérieur déstabilisatrice le fait exploser, produit de l'énergie. Ce sont les tensions internes qui se relâchent et produisent cette énergie de manière chaotique (l'explosion), produisent un grand nombre de déchets, des réactions en chaîne non maîtrisées possiblement destructrices (accidents nucléaires). Ce sont des énergies contraires maintenues en tension qui, lorsqu'elles ne sont plus canalisées, se libèrent ensemble, non pas de façon ordonnée (comme dans la fusion), mais de manière chaotique, brutale, désorganisée : c'est la fission. On divise en se servant de l'antagonisme des tensions internes. On crée de l'énergie, mais avec un coût parfois imprévisible sur le long terme.

A un niveau biologique c'est le cancer. La cellule cancéreuse devient instable, elle prolifère de façon chaotique. Cette fois elle ignore les signaux d'arrêt de division, ceux qui construisent, la « perte de masse » nécessaire. L'instabilité génétique provoque encore plus de mutations, c'est la réaction en chaîne comme en fission qui entraîne la maladie systémique. C'est une rupture des mécanismes de régulation et de coopération. Elle ne joue plus le jeu des interactions équilibrées, elle devient hyper-individualiste et destructrice. Elle est l'inverse de la mitose, la division biologique constructrice qui ne se base pas sur des antagonismes et des tensions pour diviser, mais joue le jeu de la coopération au sein de l'organisme pour le construire. Le cancer détourne le processus de division cellulaire à des fins autocentrées et destructrices. Là où la mitose construit en lien avec le tout, la cellule cancéreuse se multiplie au détriment du tout. Elle entraîne la mort de l'organisme par le biais de son égo-.

A un niveau social, un système (une famille, un groupe, etc) chargé de tensions internes non résolues (traumatismes, contradictions, frustrations, antagonismes … les sentiments négatifs) peut tenir longtemps dans un équilibre apparent. Mais si une perturbation survient (un mot, un événement, une provocation), alors tout s'effondre. La personne ou le groupe « explose » : colère, violence, crise, rupture. C'est une forme d'énergie libérée, mais chaotique, destructive, difficilement récupérable, et souvent suivie de résidus toxiques (traumatismes, divisions), voire de réaction en chaîne. La violence se répercute aux entités voisines des personnes impliqués qui vont la reproduire à leur tour, et ainsi de suite. L'effet domino.

C’est aussi tout le but d’une modalité de fonctionnement sociale adaptée. Permettre de moduler ces tensions pour éviter la fatigue, permettre la sérénité au lieu d’aboutir à cette fission destructive, cette perte de masse et d’énergie dispersée de manière chaotique avant qu’il ne soit trop tard. En d’autres termes permettre une création d’énergie fonctionnelle et modulé à l’aide d’une faible perte de masse sur le moment plutôt qu’un chaos destructeur qui engendrera une plus grande perte de masse sur le long terme par effet dispersif incontrôlé. Une modulation énergétique constructive et maîtrisée plutôt qu’une dispersion violente de cette énergie qui engendre un avenir incertain, des conséquences incertaines.

Et l’étoile ? Lorsqu’elle a épuisé son carburant de fusion des tensions internes apparaissent. Elle s’effondre sous le poids de ses tensions. Il en résulte une libération d’énergie, les plus violentes sont celles des étoiles massives, les supernovas qui explosent et libèrent de l’énergie et de la matière de manière chaotique. Rien ne se perd, la Nature s’en servira pour reconstruire. C’est la reconstruction après la guerre civile ou militaire à l’échelle des sociétés.

Les lois de la tension. On retrouve toujours les mêmes notions. Des tensions internes non contrôlées, des actions illégitimes aux détriment de l’ensemble. Un arrêt de la coopération constructive. Des libérations d’énergie et des comportement chaotiques, des effets de bord, des réactions en chaîne. Et pour l’étoile, c’est la fin du carburant qui entraîne sa mort. Un peu comme un corps trop fatigué qui n’arrive plus à trouver les forces de liaison nécessaire à sa coopération, à maintenir son processus de fusion à cause de ces forces de frottement répétées, ce manque de fluidité. Que ce corps soit physique, biologique ou sociale.

Alors la bonne nouvelle, c’est que notre système de fusion synergique relationnelle a une réserve de carburant illimité. Ce sont nous, les êtres humains, les relations humaines qui en sommes les carburants. Nous avons la possibilité de nous reproduire sans limite. Notre carburant est donc illimité. Reste à le canaliser de manière pertinente et légitime pour éviter que l’on s’effondre sous le poids de nos tensions engendrées par des forces de frottement. L’utilisation constructive de nos capacités cognitives par le biais de nos différents potentiels. L’intelligence artificielle pourra même venir nous y aider par le biais d’un processus de coopération, nous aider à dépasser nos limites cognitives, nous aider à regrouper différentes opinions, les synthétiser, les rendre clairs. Les avancées technologiques issues de nos capacité cognitives et de nos pluralités, de nos potentiels d’innovation qui viennent nous renforcer au sein d’une boucle de rétroaction, un cercle vertueux. Le dialogue par le biais d’un organe de communication lié au principe démocratique en est une pièce maîtresse. Nous verrons la seconde pièce maîtresse lors du prochain chapitre sur l’application pragmatique des principes théoriques évoqués.

On justifie une fois de plus que la construction structurelle d’une société doit se focaliser sur les relations humaines pour entraîner le reste. Que la chose sociale par le biais de l’ingénierie sociale doit structurer la chose économique, lui est donc supérieur au sein d’une hiérarchie des valeurs.

On dit souvent que l’économie actuelle repose sur une logique de croissance infini au sein d’un monde fini, que ça ne peut pas fonctionner. C’est un simple constat fondamentale mathématique et physique. Elle suppose une réserve de « carburant » illimité pour s’entretenir, ce qui ne représente pas la réalité des choses. La croissance quantitative (produire plus, extraire plus, vendre plus) rentre en conflit avec la biosphère, la réalité des choses. La chose sociale a ce carburant illimité. Mais la croissance n’est pas mauvaise en soi, en revanche on peut s’interroger sur la forme que pourrait prendre cette croissance pour qu’elle fonctionne au mieux. Alors si l’on passe d’une logique quantitative à une logique qualitative pour solutionner la contradiction on devrait pouvoir y trouver

des avantages d'ordre supérieur. Et l'on reste dans une même logique. La quantité, le poids, la masse, la force brute à laquelle s'oppose la qualité, la cognition l'interaction, la force constructive. La théorie de l'évolution. Les lois de la symbiose. La qualité au lieu de la quantité pour tenter d'ne dégager le maximum d'avantages.

Cette logique commence d'ailleurs à se mettre en place (efficience, circularité, connaissance, coopération, …). On n'invente rien dans un sens, d'autres y ont déjà pensé avant nous. Et cette logique qualitative repose aussi sur les fondements de cette fusion synergique qui se base sur les relations humaines. Cette sorte d'intelligence collective pourra d'ailleurs tendre à résoudre nos problématiques démographique, énergétiques … et dans un avenir lointain, très lointain, lorsque le soleil n'existera plus, la Terre ne sera plus, nous aurons certainement trouvé les solutions technologiques pour pallier ce problème. Il nous reste environ 1 à 1,5 milliard d'année avant que la terre ne devienne inhabitable, et si l'on n'a pas fait de grossières erreurs entre temps. Alors si on progresse d'un point de vue civilisationnelle, si on ne se laisse pas prendre au jeu des lois de la tension qui alternent progrès et déchéance civilisationnelle, si on se base sur une logique de fusion synergique relationnelle pour gérer et maintenir le complexe, augmenter ce degré civilisationnel en proportion … ça laisse le temps de voir venir …

L'avantage, c'est aussi tout le but d'une modalité de fonctionnement sociale.

Nous continuerons donc à développer tous ces points, en théorie et comment les mettre en pratique. Voilà pourquoi nous tendons à justifier l'ingénierie sociale comme base de structuration sociale qui entraînera la stabilité du reste.

En attendant on continue à poser les bases des principes théorique de cette fusion synergique.

Alors cette réunion des contraires, basiquement.

On peut déjà définir une typologie de base :

Contraire binaire
Opposition de nature
Bien/mal - Bon/mauvais – Objectif/subjectif, etc

Contraires qui s'opposent
Opposition de base sur la différence et/ou l'intérêt
Dominant/dominé – différence d'opinion – différence de culture, etc

Contraires qui se complétent (coopération fonctionnelle)
Deux entités différente qui ont un intérêt commun et ne rentrent pas en compétition
Symbiose biologique entre eux entités – main droite et gauche – homme et femme – cerveau droit et gauche (raison/intuition) – Maître/élève – vendeur/acheteur

Contraires intercatifs (intégration dans une structure systémique)
Deux entités/notions qui s'opposent et se complètent, peuvent rentrer en compétition, nécessite un équilibre
Pouvoirs législatif/exécutif/judiciaire – liberté/ordre – instincts/rationnalité – liberté individuelle/bien commun

Il faut bien comprendre que ces type de contraires ne sont pas figés. Il peuvent passer d'un type à un autre et en fonction. C'est juste une sorte de base réflexion. On voit que certains vont se réunir naturellement, d'autres s'opposer naturellement, d'autres vont enfin nécessiter un type organisationelle pour fonctionner ensembles, trouver un équilibre. Equilibre comme cette séparation fonctionelle des pouvoir législatifs, exécutifs et judiciaires pour garantir le principe démocratique.

On pourra donc organiser les types de pouvoir en les séparant pour maintenir un équilibre. Une liberté abusive peut entraîner un désordre qui nécessitera un type de régulation/coercition. Un couple homme/femme peut rentrer en opposition et se séparer. Deux cultures différentes peuvent rompre une vision subjective, trouver des points de convergences et s'entendre. Un conflit d'intérêt peut opposer mais aussi se résoudre et réunir. D'autres nécessiterons qu'on les laisse de leur côté si cela ne pose pas de problèmes particuliers, s'il y a plus d'inconvénients à tenter de les réunir que de ne pas le faire. Etc.

Par conséquent, pour arriver à cette fusion et une meilleure adaptabilité sociale en générale il faudra réunir ces contraires selon différents type de modalité. Nous avons la liberté de choix de construire la réalité qui nous convient, et nous disposons de différents effets de levier pour y arriver :

Des facteurs culturels, politiques ou idéologiques,
Des enjeux de pouvoir, de statut, d'inégalité d'accès à certaines positions,
Des contextes éducatifs, normatifs et de communication de masse
Comme des logiques inverses et contre productives qui empêchent (on peut nommer un « incompétent » pour une fonction qui nécessite une compétence particulière, en fait une personne non adaptée au contexte et qui n'est pas forcément incompétente en soi, par népotisme, clientélisme ou encore si elle cherche à s'imposer par la force, etc).

Ensuite on peut aussi résumer de cette façon :

Réunion de l'enfance et de la crise d'adolescence pour passer à l'âge adulte ; l'adolescence des idées, la subjectivité, le mal être ; être en phase avec soi-même, la fusion interne, la synthèse, l'âge adulte. L'éducation. L'interne.
Principe de la contradiction, la réunion des idées contraires pour faire jaillir l'idée nouvelle qui réunit, l'avantage. L'externe. L'interaction. Le principe.
Principe démocratique, application pratique de la contradiction, séparation des pouvoir par une réunion des pouvoirs. La modalité pragmatique de détermination des points de convergence de l'ensemble, l'application des différents principes.
Résolution des antagonisme individuels et groupaux par ce principe démocratique, détermination de la solution adaptée. La résultante.
Réunion de la compétition et de la coopération, l'émulation qui réunit les libertés individuelles et le bien commun.
Réunion des côté négatifs et positifs de l'être humain par la voie de l'égo+.
L'Unité.

La fusion synergique, le meilleur rendement énergétique en toute sécurité. L'avantage commun qui facilite la réunion des contraires et nous laisse libre d'être. La symbiose.

Alors si l'on se base sur les lois fondamentales de l'Univers dont nous sommes issus. L'Univers n'empêche rien d'être, il n'applique aucune coercition volontaire, il laisse les choses se dérouler en

fonction de la réalité même de ces choses qui le composent. C'est ainsi qu'interviennent les différentes régulations qui se subordonnent naturellement à la force de l'interaction de liaison. Et c'est ainsi que l'équilibre de l'Unité au travers de la multitude est maintenu. Les seules « coercitions » qui interviennent sont la résultante de l'interaction entre deux ou plusieurs choses susceptibles de provoquer un déséquilibre. La régulation légitime qui intervient pour maintenir la stabilité du régulateur et du régulé. Ces choses se transforment, entraînent de nouvelles choses. Ces forces contraires qui s'évitent et en rejoignent d'autres. Des forces convergentes qui se complètent, forment un tout.

L'humain a le choix de construire sa réalité, a le choix d'appliquer une coercition légitime en fonction des interactions qui se produiront au sein du corps social, au sein de la modalité de fonctionnement sociale qu'il aura choisi et qui influencera aussi ces interactions. Au sein de cette influence mutuelle, l'être humain a le choix de construire cette réalité en fonction de la réalité de la nature humaine, de la réalité des choses qu'il importe de ne pas contrarier. Ces forces contraires qui s'évitent par le biais de l'antipathie et qu'il convient de laisser en l'état, de les laisser être. De les réunir dans le respect de leurs différences si un intérêt commun doit être discuter, de les réunir dans le respect de leurs différences si un intérêt divergeant qui les opposent doit être discuter en respectant certaines modalités d'interaction. Ces forces convergentes qui s'attirent par le biais de l'affinité et qu'il convient d'encourager. Ces forces convergentes qui s'attirent par le biais de l'affinité des caractères qui transcendent les groupes antagonistes et qu'il convient d'utiliser pour les réunir. Cette communication de masse, cette force de l'idée qui se doit d'être objective et justifiée, de ne pas attiser les antipathies par des informations subjectives, de montrer ce qui rassemble de manière objective et justifiée pour transcender certains antagonismes. Cette communication qui se doit de montrer la complexité des choses de manière objective et justifiée. Cette communication qui se doit de détruire les mensonges, les idées fausses, subjectives et simplistes de manière objective et justifié. Cette communication qui doit énoncer des vérités simples qui rentreront dans l'inconscient collectif pour réunir. Cette communication qui doit simplifier le complexe mais ne pas être simpliste. Cette communication qui doit favoriser la liberté d'expression des informations objectives et justifiables, qui ne doit cacher aucune vérité, qui se doit de détruire les pseudos-vérités qui ne prennent pas en compte la réalité d'un ensemble. Cette communication qui se doit de stimuler l'esprit critique, la responsabilisation et l'émancipation. Cette communication qui doit laisser en l'état tout ce qui n'est pas justifiable et qui dépend de l'appréciation de chacun. Cette communication qui ne doit pas servir l'intérêt de certains par le biais de sophisme, de visions réductrices ; mais l'intérêt de tous par des vérités justifiables. Cette communication qui doit privilégier le fond à la forme. La finalité qui doit primer sur la modalité, la règle. Cette communication qui doit privilégier la raison à l'émotion. Cette communication, cette force qu'il convient d'utiliser de manière légitime. Que l'intelligence et le bon sens doivent subordonner le vice au sein d'une hiérarchie des valeurs, permettre le long terme. Que cette communication doit mettre en avant la réalité des choses qui est légitime en elle-même. Que les causes fondamentales n'ont souvent rien à voir avec la visibilité des effets. Que l'objectivité permet de rejoindre ces causes fondamentales. Que la propagande, la vérité partielle, la subjectivité tend vers des régimes autocratiques. Que l'objectivité, la réalité des choses est l'essence même du principe démocratique. Que la liberté d'expression permet de remettre en question la subjectivité, les structures sociales et leurs orientations. Que l'objectivité aidera à construire des structures sociales objective et légitime, et inversement. Et c'est ainsi que l'équilibre de l'Unité au travers de la multitude sera maintenu. La fusion synergique relationnelle. La symbiose.

Et cette fusion est plus difficile à atteindre. Peut-être cette différence entre l'intensité de la force constructive qui nécessite la réflexion, et la force destructive qui se base sur l'instinct et l'émotion.

La différence entre l'émulation et la prédation compétitive, la violence, cette notion de facilité. Les lois de la symbiose.

L'émulation par le biais de cette réunion des contraires qui entraînera cette fusion cette Unité, cette symbiose.

On note aussi une différence de nature et de force entre une réalité issue de la Nature et une réalité issue d'une mise en place humaine. Que cette mise en place aura d'autant plus de force et de légitimité qu'elle sera en accord avec la réalité des choses. La différence entre le factice et le réel, le faux et le vrai, le subjectif et l'objectif. L'adaptabilité au réel, à la nature humaine, à la nature des choses qui nous entoure, aux lois naturelles contre lesquelles on ne peut pas aller. Ce subjectif.

Le subjectif que Bourdieu relie aussi à raison à la violence symbolique, donc aux productions de phénomènes de violence. Le subjectif qui empêche la mise en en place d'une structure légitime, juste. Cette mise en place d'une structure de base sociale juste pour atteindre une finalité sociale juste et légitime comme tend à le démontrer Rawls. Comment cette nécessité de « juste conduite » dont parle Hayek pourrait être possible sans la légitimité et l'objectivité nécessaire à sa mise en place effective, sans une certaine séparation des pouvoirs selon lui, et à bon droit.

Bourdieu et Hayek, où l'on pourrait y voir une certaine réunion des contraires idéologiques qui passe par la juste mesure de la philosophie de Rawls, sa théorie de la justice. La justice, la légitimité, la juste conduite, ces points de convergence. Ces notions d'injustice qui émanent de la philosophie de Bourdieu, cette subjectivité qu'il voit comme une réalité en elle-même par le fait même qu'elle soit. Cette réalité subjective qui émane d'une construction humaine.

Amartya Sen (prix Nobel d'économie) qui tend encore vers plus de justice par cette notion de capabilité, d'être en capacité de faire sans quoi il n'y a pas de véritable liberté. Martha Nussbaum (professeur de droit et d'éthique à l'université de Chicago) qui a travaillé avec Sen et défend une approche humaniste et scientifique pour éviter les dérives déterministes de contextes structurels inadaptées à la nature humaine, intègre l'émotion et l'empathie, se base sur des notion éthiques et éducatives pour former des citoyens responsables et éclairés capable de participer activement à la vie démocratique, pas de simples « travailleurs ». Ces deux auteurs qui tendent à promouvoir une approche plus nuancée et plus centrée sur les besoins et les capacités humaines, qui tiennent compte de la complexité et de la diversité de la vie humaine. Une fois de plus nous n'inventons rien en ce sens.

La subjectivité qui est l'antithèse même des lois de la Nature. Ces Lois de la Nature qui sont légitimes et objectives en elles-mêmes par le fait même qu'elles soient. Par le fait qu'elles reflètent la réalité même des choses. Les Lois de la Nature qui sont le fondement même de la théorie de l'évolution de Darwin.

L'idée subjective qui peut aussi détruire de l'intérieur celui qui cherche à la maintenir comme on l'a vu, lui brûler son énergie, freiner son adaptation, sa survie.

La subjectivité, l'objectivité. Cette réunion des contraires impossibles. Qui nécessite la conversion/transformation de la subjectivité en objectivité. La conversion/transformation, cette modalité de régulation naturelle et nécessaire à conserver la stabilité d'un système. Cette modalité de régulation issus des Lois de la Nature lorsqu'il est nécessaire de préserver la stabilité de l'ensemble, sa cohérence.

« les perversions morales se sont banalisées, sont devenues de nouvelles normes. Les critères communs caractérisant les pervers sont aussi ceux d'Homo Oeconomicus, celui qui saura se débrouiller au mieux dans notre société narcissique d'image et d'apparence. »
Alors le fond supérieur à la forme, la finalité supérieure à la modalité, le pourquoi de la règle supérieur à la règle, l'apparence supérieur à la réalité. L'objectif supérieur au subjectif au sein d'une hiérarchie des valeurs.

Cette réunion du constructivisme humain et du constructivisme naturelle, les structures humaines, les structures naturelles. On l'a fait au mieux pour les choses matérielles, l'ingénierie qui ne pourrait être sans le respect des lois naturelles. Sans quoi le pont s'effondrerait, la crise rapportée à la chose sociale. Continuons de le faire au mieux avec la chose sociale. Replaçons l'humain au centre, respectons cette hiérarchie des valeurs entre l'humain et le matériel. Replaçons les finalités au-dessus des moyens, la réalité au-dessus de l'apparence, l'ordre naturelle des choses. Il semble nécessaire de préserver la stabilité de l'ensemble, sa cohérence. La liaison, la symbiose.

Une fois de plus la finalité n'est pas tellement morale, mais bien pragmatique, fonctionnelle.

En d'autres termes, cette subjectivité qu'elle soit issus de notre fonctionnement cognitif, des processus de communication susceptibles de l'engendrer tant au niveau du l'émetteur que du récepteur, qu'elle soit issus de nos structures ou de nous-même. Donc que cette subjectivité est productive de phénomène de production de violence en elle-même. Qu'elle entraîne aussi la décision inadaptée qui entrainera à son tour un ensemble de problématiques qui se répercuterons à tous niveaux, qui tendront à rajouter de la subjectivité à l'ensemble au sein d'une boucle de rétroaction. Et décision inadaptée, donc contraire au fondement même de la théorie de l'évolution qui nécessite l'application du principe d'adaptabilité, la problématique en devient fondamentale. Et cette subjectivité n'est qu'une cause du problème parmi tant d'autres, mais elle n'en est pas moins crucial.

Maintenant que nous avons fait une certaine critique de cette subjectivité, tentons de nuancer les choses. Déjà parce qu'il y a différents types de subjectivités, qu'on ne pourra pas toujours être totalement objectif, que nous avons tous des goûts et affinités différentes, etc. On en revient aussi à ce principe de légitimité, tenter de déterminer quel type de subjectivité est nocive ou non.

L'autre nuance est que nous ne sommes pas toujours prêt à accepter la contradiction, d'autant plus que l'éducation et le contexte normatif n'aide pas encore en ce sens comme on l'a déjà discuter lors du processus de remise en question. L'objectivité peut donc aussi être contre-productive au sein de cet existant actuel, augmenter les divisions au lieu de réunir si elle est trop frontale. Mais la subjectivité qui n'est pas en phase avec le réel ne permet pas la solution adaptée, elle est contraire à la théorie de l'évolution, on vient de le dire.

Alors toute vérité n'est pas bonne à dire, sauf si elle engendre plus de coût que de bénéfices sur le long terme en générale, mais aussi à court terme si elle divise plus qu'elle ne réunit en particulier. Des plus spécialistes en éducation et communication pourront approfondir pour tenter de résoudre cette tension, comment aborder la chose au mieux et se remettre en phase avec la réalité des choses, la survie de l'espèce. Ce sera précisément le sujet de notre deuxième pièce maîtresse à cette modalité de fonctionnement sociale.

On avait prévenu le lecteur, on se répète un peu, mais sous des angles et des perspectives un peu différentes. On avait prévenu le lecteur que ce chapitre serait un peu long, on tente aussi de poser des bases théoriques solides, de les justifier en accord avec les sciences modernes. On arrive bientôt au bout, et on aura fait le tour avant de passer à l'application pragmatique de ces principes théoriques.

Mais avant revoyons justement les concepts de communication, d'interaction et de domination sous l'angle de sous-système sociaux pour tenter de nuancer ces problématiques en particulier.

Communication, interaction, formes de domination et sous-systèmes sociaux

Nous avons donc évoqué Bourdieu qui tendait à voir des formes de dominations qui sont bien réelles. Nous avons vu Hayek, la philosophie néolibérale qui tend à vouloir laisser la chose économique libre. Nous avons vu Rawls qui par son sens de la justice allait tendre à résoudre les contradictions entre ces approches. Sen et Nussbaum qui tendent encore à les résoudre et les nuancer en souhaitant que les contextes économiques et structurels s'adaptent au mieux à l'humain. Nous avons aussi cette sorte de vision. Nous souhaitons également laisser une grande liberté aux différents groupes sociaux qui composent une société, appliquer un principe démocratique qui implique une modalité de communication commune entre ces groupes.

Et il y a donc Luhmann, un sociologue allemand.

Luhmann attache de l'importance à la communication. En elle-même. Et tout comme nous il y voit aussi des possibles biais de subjectivité entre l'émetteur et le récepteur, des erreurs d'interprétation, les « malentendus » que nous avons déjà évoqué. Il voit aussi la société comme un ensemble de sous-systèmes sociaux qu'il décompose de cette façon :

1. L'économie
2. La politique
3. La science
4. Le droit
6. La santé
7. La religion
8. Les médias
9. La famille
10. Les artistes

Il voit aussi des sous-ensembles à ces ensembles, tel que la police et l'armée qui ont des identités et des modalités de fonctionnement propre et qu'il relie à la politique.

Pour lui ces groupes transcendent avant tout une minorité qui domine une majorité de fait. Donc bien qu'il reconnaisse des formes de domination, son approche est plus nuancé. Cette domination provient selon lui de l'influence de ces groupes en eux-mêmes, de leur importance. Ce n'est plus tellement une volonté de domination explicite, mais aussi la résultante de l'influence de ces groupes qui entraîne cette volonté. Les liens de causalités ne sont plus les même, et tendent là encore à rentrer au sein d'une boucle de rétroaction. On a une position qui nous permet de dominer donc on domine, on va tendre aussi à justifier cette domination, on peut alors tendre à encore plus dominer,

acquérir de nouveaux avantages, peut-être même à en être abusif, tendre à le justifier le cas échéant, et ainsi de suite.

Et il voit des modalités de fonctionnement propre à chaque groupe. On rejoint un peu les habitus de Bourdieu et les normes sociales propres à chaque groupe. D'ailleurs Bourdieu avait bien identifié ces sous-groupes et leur modalité de fonctionnement propre. Bourdieu et Luhmann n'ont pas tort, mais des formes d'approches différentes.

Mais Luhmann attache donc de l'importance à une sorte d'auto-gestion naturelle de chaque groupe, ce qui implique notamment une intervention moindre pour ne pas briser un équilibre. Nous ne sommes pas contre, ça rejoint la notion de liberté d'être.

L'auto-gestion/régulation/reproduction dont parle Luhmann provient d'un concept issu du monde biologique, l'autopoïèse[53] : « Propriété qu'ont les organismes vivants de générer eux-mêmes leur organisation structurale et fonctionnelle, en interaction permanente avec leur environnement. ». Par exemple les cellules se gèrent, se régulent et se reproduisent de manière autonome. On l'a vu de la même manière au niveau de la physique des particules. Les particules se gèrent (bosion fournissant l'énergie aux fermions, interaction, transformation, construction du complexe), se régulent (radioactivité, etc) et se reproduisent de manière autonome pour former le complexe, notamment pour aboutir au monde biologique et sociale. Ce concept est aussi utilisé en neuroscience, intelligence artificielle, etc. Et chaque niveau de complexité entraînant des modalités de gestion/régulation/reproduction différentes. De cette complexité naîtrons les discussions sur l'universalité du concept, comme les exceptions à la règle, ou encore les modalités de fonctionnement qui viendront s'ajouter à l'ensemble de cet ensemble qui tend à se complexifier, du nombre d'interactions qui viendront se rajouter et tendront à rendre ces ensembles plus complexes, etc.

Toutefois Bourdieu, et l'histoire, montre que les normes en cours qui sont issus des classes dominantes vont influencer les normes de chaque groupe social, quitte à restreindre leur auto gestion. Auto-gestion que veulent aussi les libéraux, bien que de nos jours elle tende quelquefois à oublier l'auto-gestion des libéraux classiques et tende à se faire aux détriments des autres, et comme on l'a montré sur certaines visions du libre marché. La nature humaine qui fait que l'on a toujours tendance à se privilégier soi-même. Les causes, les résultantes. On est tous plus ou moins pareil au fond.

Luhmann en est conscient aussi, mais exprime une approche plus nuancée de ces rapports de domination qui sont aussi fonction de ces différents types de groupe. Il ne se focalise pas tant sur ces rapports de domination, que sur les interactions et les modalités de communication qui vont avoir lieu entre ces groupes. Comme il critique les interventions externes abusives, et les forme de planisme qui pourraient venir contrarier le fonctionnement propre à chaque groupe, son auto-régulation. Il évoque aussi la notion de complexité qui tend à être contre-productive. Nous avons déjà mentionné des études sur ce fait à un niveau organisationnelles qui influencent les interactions et l'organisation des entreprises. Au plus complexe sont les choses, au moins elles tendent à être efficaces. Et puis ce serait aussi rajouter de la complexité à des systèmes déjà complexes.

En d'autres termes, pour Luhmann les formes de domination sont comme une résultante des identité/rôle propre à chaque groupe, des interactions qui vont en déboucher avec les autres

[53] https://fr.wikipedia.org/wiki/Autopoïèse

groupes, et de la nature humaine qui sous-tend l'ensemble. Nous adhérons à ce type de vision plus nuancé et qui implique une complexité de l'ensemble. Ainsi la domination n'est plus tellement une cause et une volonté propre, mais plus une sorte de résultante de cette ensemble complexe comme on l'a déjà introduit.

On peut tout autant rajouter que de cette résultante peut aussi naître une volonté de domination. Nous sommes au sein d'une boucle de rétroaction. Rien n'est exclusif, les causes peuvent devenir effet et inversement. Mais la nuance a toute son importance en ce qui concerne la compréhension de ce que l'on nomme domination et des rapports qui en découlent. Et c'est bien pourquoi on voit au sein de l'histoire que lorsqu'un groupe qui a des normes et visions opposées à un autre va prendre le pouvoir, il va tendre à remettre en place ces même rapports de domination. Pourquoi aussi il existe des rapports de domination implicite et explicite au sein de chaque type de groupe de sociale en et fonction de leur nature. On l'a discuté lors de la généalogie de la morale et dans d'autres parties. Dans la généalogie de la morale où la naissance des notions de bien et de mal a débouchée sur des formes de domination, donc que le mal a pris le dessus sur le bien alors que la volonté de départ était de se servir du bien pour critiquer la domination en place et le remplacer par ce « bien ».

Une fois de plus la solution ne semble pas provenir de notions de bien, mal, mauvais ou bon, mais plutôt d'une modalité de fonctionnement qui prend en compte cet ensemble complexe, qui régule ces interactions complexe issus de la chose sociale, et modalité de fonctionnement qui se doit d'être la plus simple possible. Il ne s'agirait pas de rajouter de la complexité à une chose déjà complexe. Donc d'enlever aussi de la subjectivé qui entraînent des fois des formes de dominations abusives, des principes éducatifs et de dialogue pour tenter de résoudre nos conflits d'intérêt.

On justifie aussi par là une certaine notion de supervision non intrusive, indirecte, qui n'oublie pas les finalités premières, notamment la stabilité de l'ensemble, la résolution de nos différentes problématiques en temps réel par le biais d'une certaine notion d'adaptation, d'une remonté d'information entraînant le dialogue plutôt qu'une logique de contrôle coercitive descendante.

Mais où l'on oppose la simplicité d'une modalité de fonctionnement pour résoudre une problématique complexe, à un principe simple supposé universelle pour solutionner cette complexité. Que ce principe soit liberté, égalité, bien ou bon. Ou même légitimité. Cette légitimité n'étant qu'une composante au sein d'une hiérarchie des valeurs, tel est déjà une première nuance, elle n'a pas vocation d'universalité, la vocation première est déjà l'adaptabilité en fonction. Le bien ayant débouché sur les religions, l'égalité sur le communisme, et la liberté sur le néo-libéralisme si l'on veut schématiser les choses. Et chacun avec ses défauts et qualités, et en fonction justement de leur modalité d'implémentation et des principes qui les sous-tendent. Généralement les défauts provenant de la pertinence du principe premier en rapport avec la nature humaine, de la réalité des choses. Mais aussi à cause de la focalisation sur ce principe premier qui a pu tendre à le radicaliser aux détriments du reste, à perdre cette notion d'équilibre pourtant nécessaire à la stabilité de l'ensemble.

On a en a donc oublié la focalisation sur ce principe de modalité de fonctionnement qui sert de base à la régulation des interactions et la structuration d'une société au profit d'un principe premier par nature abstrait. Et une modalité de fonctionnement étant par nature pragmatique et vise des finalités concrètes. Un principe abstrait entraîne déjà plus d'interprétations et différents types de finalités par nature. Une modalité de fonctionnement aussi peut prêter à interprétation, mais déjà moins de par sa nature, d'autant plus qu'elle se concentre sur une finalité d'équilibre, de baisse des

tensions. Pas sur un principe premier. Nous y voyons là une différence fondamentale. On peut évaluer objectivement s'il y a des tensions ou non et adapter en fonction.

Nous n'oublions pas le principe démocratique qui est une modalité de fonctionnement, nous l'avons discuté et en fonction. L'interaction semble donc être la base, ce sont d'ailleurs les bases des 4 forces fondamentales qui nous régissent et construisent le complexe tout en se régulant au sein d'une sorte de hiérarchie en fonction de leurs forces d'interaction. Et la communication une force de liaison, une modalité de fonctionnement propre à l'humain. Donc aussi dual, capable du pire comme du meilleur, capable de lier comme de délier. Et communication qui n'est qu'une modalité de fonctionnement au sein d'une modalité de fonctionnement. Et donc la modalité de fonctionnement finale est l'application pratique de cette base qui est l'interaction, la façon de l'aborder et de la gérer, et qui n'en est pas moins une base en elle-même. Et communication par le dialogue qui permet aussi la réunion de l'ensemble des acteurs pour déjà avoir cette vue d'ensemble des interactions en jeu. Une finalité d'ordre supérieur que des principes premiers permettent de construire. L'ingénierie sociale, comment est-ce que l'on s'organise ? Mais cette modalité de fonctionnement est bien la finalité, et les principes qui la sous-tendent les moyens. Et l'autre finalité d'ordre encore supérieur est que « tout se passe bien et que chacun y trouve son compte ».

On pourrait commenter à l'envie cette dernière finalité, sa simplicité enfantine, son bon sens, son côté « tout ça pour ça ». L'origine des groupements humain qui se sont surement dit « tiens à plusieurs on va mieux y arriver ». Qu'elle résume aussi notre double hypothèse première : « Nous posons donc ici la double hypothèse que pour vivre en bonne entente une société doit limiter les phénomènes de tension, donc de violence, et faciliter l'accès à nos besoins primaires. Mais aussi qu'une société doit laisser le maximum de liberté à ceux qui la composent tant qu'un principe de responsabilité et de justice est associé à cette liberté. ». Mais aussi la complexité de la chose sociale qui fait que l'on a bien souvent du mal à y arriver.

Mais dans un sens on en revient à certains fondamentaux. C'est parce que certains n'y trouve pas leur compte que les tensions naissent. On le voit dans les associations entre individus qui peuvent se former. Ces associations se forment généralement dans le but d'y trouver un avantage d'ordre supérieur à rester seul, un avantage commun. Lorsque un ou certains individus n'y trouvent plus d'avantages, n'y trouve plus leurs comptes, alors l'association se rompt. Il en va de même pour un couple, lorsque les tensions l'emportent sur le reste, le couple se sépare. Il en va de même pour une société, mais où la nature même de la société fait que la séparation va être plus difficile. Ou alors c'est l'exil de l'individu. Ou la société qui s'effondre sur elle-même sous le poids de [c][s]es tensions, la crise, la révolution. La gravité des tensions, les lois de la tension. Ou encore la guerre lorsque ces tensions sont renvoyées vers l'extérieur, l'explosion externe. Lorsque deux entités que l'on appelle Etat n'arrive plus à s'entendre, à trouver des avantages mutuels. Des fois à cause d'une certaine vision faussée de l'autre, de ces intentions, d'une certaine subjectivité. Des fois à cause d'une prédation parce qu'un état y trouve son compte aux dépends de l'autre. A toutes échelles, à tous niveaux. L'implosion interne, l'explosion externe. Et en fonction de différents facteurs.

La folie, l'effondrement mentale en raison du poids des tensions de l'individu. L'effondrement de l'étoile à cause de l'épuisement de son carburant, elle n'a plus d'énergie. Ses résultantes, la naine blanche, la supernova, l'étoile à neutron, le trou noir. A toutes échelles, à tous niveaux. L'implosion interne, l'explosion externe. Et en fonction de différents facteurs. N'a plus d'énergie, la fatigue, le manque de ressources, d'avantages. On n'y trouve plus son compte.

Son compte. Est-ce que ce compte est légitime ? Est-ce que la revendication de ce que l'on demande est légitime, est-ce que ce que l'on veut est légitime ? Intervient alors la notion de justice pour tenter de le déterminer. C'est d'ailleurs la façon civilisée de régler ses comptes, le système judiciaire. Et à condition que cette justice ne soit pas subjective. On y revient encore. On aboutit aussi à cette séparation originelle des pouvoirs entre le législatif, l'exécutif et le judiciaire. Cette réunion des contraires au sein de l'Etat pour faire en sorte que chacun de [s][c]es pouvoirs s'exercent de manière légitime. Que la justice puisse rester objective.

Que chacun y trouve son compte. C'est aussi pourquoi nous pensons que le meilleur moyen de contrôler une population est de lui faciliter l'accès à ses besoins primaire. Déjà par une juste répartition des richesses, cause fondamentale de la crise. Pour que chacun y trouve son compte. La simplicité, l'efficacité, la complexité d'arriver à cette simplicité.

Alors nous avons bien conscience de ces problématiques complexes. Et c'est là que nous rejoignons Luhmann. Interaction/communication/moindre interventionnisme. Mais aussi respect de chacun selon nous, par le biais d'un dialogue égale et symétrique qui tend vers l'objectivité pour aboutir à la solution adaptée et la conservation d'un équilibre. Cette forme d'auto-gestion étant aussi une forme de respect de chacun.

Nous avons vu l'importance de ces interactions, la base même de la réalité des choses, avec ce principe de liaison qui prime sur le reste. Nous avons vu l'importance de la communication, de l'absence de subjectivité pour permettre la fluidité de la communication entre groupes antagonistes. Mais aussi d'un principe démocratique qui a pour centre ce dialogue. Nous l'avons placer au centre, Luhmann aussi dans un sens théorique, mais pas que.

Ensuite en ce qui concerne l'auto-régulation de ces groupes par le biais de leurs normes internes, nous avons évoqué un faible ensemble de normes qui se justifient par le fait de ne pas être producteurs de violence, donc pour que ces groupes ne se nuisent pas les uns aux autres, tout en conservant leur identité propre par le biais de normes internes. Qui ne nuisent pas, pour permettre cette symbiose, donc cette absence de frottement, de tensions, qui empêchent le rendement énergétique optimale de l'ensemble, qui tend à fatiguer tout le monde.

Nous avons aussi évoqué une supervision en temps réelle, qui ne se base pas sur un contrôle a priori, ce qui serait une forme de coercition, mais bien par une remontée d'information, un « contrôle a posteriori. Donc qui permettra d'ajuster les problèmes en fonction. Donc un moindre besoin de planisme et d'intervention. L'intervention se fera à la demande dans le but de résoudre un conflit éventuel s'il y a a lieu. Par le biais de la communication, par le biais d'un principe démocratique pour tenter de déterminer la solution adaptée à la situation. En effet, des fois planisme et interventionnisme peuvent être contre-productif et créateur de tension.

Par conséquent il est difficile d'utiliser des solutions « simples » sensées convenir à tout le monde pour des problématiques complexes et des multitudes d'identités différentes. C'est bien pour cette raison que nous parlons de notions de « supervision » et d'adaptation en « temps réel » et en fonction. D'adaptation par le biais du dialogue, la forme d'interaction qui permet la force de liaison à un niveau humain, et dont pourra être issus la solution adaptée. Et bien sûr dans la mesure du possible. Il y a toujours une différence entre théorie et pratique, mais l'orientation est aussi une forme de volonté qui aide à la construction de la réalité, qui va grandement l'influencer. Et enfin adaptation, la clef de voûte du principe évolutif.

Alors les points de vue semblent converger, mais aussi résoudre les contradictions soulevées. Ensuite nous ne prétendons pas non plus traduire la pensée de Luhmann qui semble des plus complexe et nuancé, comme ne prétendons pas dire qu'il serait arrivé aux mêmes conclusions que les nôtres. Et d'autant plus que nous ne la connaissons que de manière indirecte, déjà par le biais d'une communication justement. Ce qui peut donc prêter à interprétation, selon lui, selon nous. Cet auteur nous a été présenté en cours de rédaction.

Nous avons donc affiné cette modalité de fonctionnement, le comment. On continuera sur ce comment. Mais aussi clairement énoncer sa finalité première, le pourquoi. Et pourquoi elle se justifiait en tant que finalité première. Donc « Que tout se passe bien et que chacun y trouve son compte ». On a déjà une base solide et concrète pour tenter d'évaluer où l'on va et ajuster en fonction. La finalité.

La nature de la clef. La nature du verrou. Retournons maintenant aux sources scientifiques qui expliquent le monde pour tenter de comprendre ces natures et l'orientation qu'ont pu prendre nos sociétés en fonction.

Retour aux fondements des sciences

Basiquement, et historiquement, les sciences expliquent le monde d'une manière déterministe. Il y a une réalité qui existe, de cette réalité découle les principes de la physique et des autres sciences. Comme c'est une réalité, c'est une force contre laquelle on ne peut aller, et c'est elle qui va déterminer les différents comportements que l'on va observer. Qu'ils soient physiques, chimiques, biologiques, … ou comportementaux au sein des sociétés humaines.

De là découle une certaine vision des choses qui oriente les sciences fondamentales, mais aussi nos sociétés. Si l'on traduit cette vision en termes de hiérarchie des valeurs au sein d'une société humaine on aboutirait plus ou moins à ça :

Coercition (la force de la réalité des choses du monde) → Légitimité imposée (cette force détermine/impose un comportement) → Liberté encadrée (cette détermination permettra une liberté de comportement ou non).

On est au sein d'une structure hiérarchique strict qui tire sa force d'un principe structurel préexistant, la nature même du monde, la réalité des choses.

Cette vision déterministe qui entraîne une structure hiérarchique se fait à bon droit en quelque sorte au sein des science de la nature. C'est la vision classique, conservatrice. Ainsi en physique les objets (comme les particules) sont premiers, les relations secondaires. Elle se traduit au sein de la chose sociale par la force est première, l'individu secondaire, sa liberté tertiaire. C'est aussi le principe Divin qui peut se comprendre par certains, pas par tous, comme une autorité, une force supérieure, qui impose un ordre, et qui a précédé les sciences, mais dont la logique reste la même. De là découle aussi une certaine primauté de la force que l'on voit dans les sociétés humaines, une structure hiérarchique qui se légitimise, une force qui se légitimise, une « loi du plus fort » qui se légitimise.

Il est difficile de réfuter le point de vue, il tombe sous le sens. Quelque chose existe de fait et on ne peut aller contre. On ne peut aller contre un mur car tels sont les lois physiques … déterministes. Donc du fait même de l'existence de ce mur. La physique se focalise sur l'étude des objets et des

champs (les forces). En d'autres termes, les entités précèdent leurs interactions, c'est pour ça que l'on a dit qu'elle donnait la primauté aux objets. C'est la théorie des cordes[54] qui tente de réunir physique quantique et gravitationnelle en se basant sur la primauté d'un objet premier (ces cordes).

Toutefois nous avons aussi aborder ces 4 forces fondamentales de la Nature et qui régissent l'Univers. Nous avons aussi abordé la physique quantique. Ce sont des sciences nouvelles qui ont introduit des perspectives nouvelles. Elles ont donc entraîné une certaine « crise » du paradigme classique au XXe siècle.

Mais en tout état de cause, de cette nouvelle physique a aussi émerger une nouvelle façon de voir la chose scientifique, notamment la Mécanique quantique relationnelle[55]. Cette physique se focalise plutôt sur les relations entre les objets au sein de boucle de rétroaction.

« Le contenu physique de la théorie ne concerne pas les objets en eux-mêmes, mais les relations entre eux. Comme le dit Carlo Rovelli (le concepteur de cette théorie) : « La mécanique quantique est une théorie sur la description physique des systèmes physiques par rapport à d'autres systèmes, et apporte une description complète du monde ».

Cette physique n'est plus déterministe au sens strict du terme, c'est pour ça qu'elle porte le nom de « relationnelle ». C'est aussi la Gravitation quantique à boucles[56] qui en découle et tente de réunir physique quantique et gravitationnelle en se basant sur la relation entre les choses. Elle est en quelque sorte en « concurrence » avec la théorie des cordes qui garde une approche plus « conservatrice ». Et bien qu'au sein de cette théorie des cordes on distingue une ligne « dure », et une autre vision moins structurante, plus souple et qui se rapproche du relationnel depuis quelques années et l'arrivée de jeunes chercheurs.

Au fond, et en l'état actuelle des sciences, cette nouvelle physique qui a émergé est tout autant légitime. Elle se base sur des faits scientifiquement prouvés qui donnent une certaine primauté de la relation sur les objets en eux-mêmes. Donc la façon dont la Nature organise leurs relations. De là découle une nouvelle hiérarchie de valeurs que l'on pourrait plus ou moins traduire de cette façon :

Lien → Légitimité émergente → Régulation relationnel/coopérative

Cette fois cette vision implique une vision moins hiérarchique, moins pyramidale. Il n'y a plus d'imposition descendante d'une force. On est dans une logique d'adaptation et de construction entre les choses qui forment l'ensemble. Elle se rapproche en toute logique de la hiérarchie des valeurs que l'on avait déterminer lors de l'étude de ces 4 forces fondamentales.

Toutefois nous ne voyons pas ces physiques comme exclusives, là encore nous les voyons comme complémentaire car les deux ont raison, mais à des nuances et niveaux près.

La physique classique a raison de dire qu'il y a une réalité des choses qui impose des lois implicites dont le reste découle. Mais les sciences nouvelles ont justement défini ces lois, et elles ont vu qu'elles se basaient aussi sur les relations entre les objets pour créer le complexe. Et au plus seront les choses complexes, au plus seront impliqués des relations et autres boucles de rétroaction. Donc

[54] https://fr.wikipedia.org/wiki/Théorie_des_cordes
[55] https://fr.wikipedia.org/wiki/Mécanique_quantique_relationnelle
[56] https://fr.wikipedia.org/wiki/Gravitation_quantique_à_boucles

au plus cette physique relationnelle qui nous permet de comprendre la nature des relations en jeux va devenir importante.

En d'autres termes, des choses complexes découleront des relations complexes en proportion avec des liens de causalités qui s'influencent les uns les autres, les effets qui deviennent causes et inversement (ces boucles de rétroaction). On l'a vu pour la chose sociale. Donc au plus l'ensemble sera complexe au plus les relations seront complexes, au plus on aura besoin d'une compréhension de ces relations pour pouvoir gérer l'ensemble. Au mois on peut parler de physique déterministe au sens classique et linéaire du terme. Au plus les relations primeront sur les objets et la force en tant que telle. Ou plutôt cette force qui domine est justement la force de liaison, l'interaction, la relation. Comme pour la chose sociale.

Ainsi des physiciens de premier plan (comme Carlo Rovelli, Lee Smolin, Sabine Hossenfelder, etc) posent les fondations d'une vision plus relationnelle de l'univers.

Et nous disons les sciences car ce modèle relationnel se retrouve au sein de la chimie, biologie, l'écologie, les neurosciences, les sciences humaines.

Ainsi le modèle relationnel, qui a permis de recentrer l'attention sur les interactions plutôt que sur les entités isolées, a marqué un tournant dans la pensée scientifique. Mais pris seul, il montrait ses limites face aux problématiques dynamiques, notamment dans l'analyse de systèmes évolutifs, instables ou non linéaires[57].

Ainsi, ce modèle relationnel seul qui a justement recentré les choses sur les relations entre les choses avait aussi ces limites dès qu'il s'agissait d'aborder des problématiques dynamiques

C'est pourquoi il a été intégré, enrichi et dépassé dans des approches plus larges, que l'on pourrait qualifier de « modèle relationnel dynamique ». Il est utilisé en physique, biologie science humaine, etc. On le retrouve sous les termes Théorie des systèmes complexes, Systèmes dynamiques, Théorie du chaos, Théorie des réseaux dynamiques, Approche systémique, Auto-organisation et auto-émersion, Physique des systèmes hors équilibre, etc.

Le modèle relationnel dynamique n'est pas encore dominant, mais il progresse de manière continue, car ses bases scientifiques n'ont jusqu'ici fait l'objet d'aucune réfutation sérieuse. Il s'impose non par idéologie, mais parce qu'il s'accorde avec les faits, qu'il explique mieux la complexité du réel, et qu'il révèle des cohérences que d'autres approches ne peuvent saisir. Parce qu'il est pragmatique, fonctionnel.

Ce modèle relationnel dynamique, longtemps vu comme marginal, tend désormais à s'imposer comme une modalité d'explication pertinente au sein des systèmes complexe en complémentarité avec les modèles plus conservateurs.

Parce que la physique classique s'est construite sur le paradigme newtonien-cartésien, objet-centrique, déterministe, réductif. Parce qu'elle fonctionne très bien dans de nombreux cas (mécanique céleste, ingénierie, astrophysique descriptive). Parce que l'humain est réfractaire au

[57] Et selon le co fondateur de la théorie quantique à boucle lui-même : https://fr.wikipedia.org/wiki/Lee_Smolin#cite_ref-3

changement par nature, que le financement des recherches se base sur les théories dominantes au moins par sécurité, etc.

Mais la physique classique rencontre aussi des limites dès que l'on traite de systèmes ouverts, d'instabilités dynamiques, d'auto-organisation cosmique, de couplage matière-espace-temps, ou interfécondation avec la thermodynamique ou la gravitation quantique. Bref, dès que l'on touche à des systèmes complexes où les interactions deviennent majoritaires au sein de boucles de rétroaction. Et la grande majorité du cosmos est justement fait de systèmes complexes. Ainsi en va sur Terre de la biologie, des sciences humaines, etc.

Là encore la physique classique applique le principe du réductionnisme pour tenter de comprendre un ensemble complexe, elle réduit les parties de l'ensemble pour tenter de comprendre l'ensemble. Et là encore les approches peuvent être complémentaires et gagner en pertinence en rajoutant cette dimension relationnelle entre les parties des sous-ensembles déduits, comme à l'intérieur des ensemble déduits. De l'intérieur vers l'extérieur et inversement au sein d'une boucle de rétroaction.

C'est d'ailleurs ce que nous tentons de faire, appliquer un principe réductionniste pour isoler les différents composants, puis appliquer cette modalité relationnelle dynamique entre les différents composants pour tenter de comprendre l'ensemble.

Ainsi la physique classique a tout de même raison, nous devons aussi comprendre les choses, les objets, les particules. C'est un peu comme si l'on oubliait de comprendre la nature humaine au sein des sciences humaines. Mais la physique relationnelle aussi a raison, au plus les choses construites deviennent complexes au plus on a besoin de comprendre les relations, que c'est ces relations qui vont primer sur l'ensemble pour permettre de le comprendre. En ce qui concerne la chose sociale cela se traduira déjà par comment gérer ces relations, l'ingénierie sociale.

Et cette nouvelle hiérarchie des valeurs qui a émergé de cette physique quantique relationnelle ne contredit finalement pas celle de la physique classique. Elle dit juste qu'effectivement il y a une réalité des choses qui existe et détermine la construction du monde, les comportements des choses. Mais que justement cette réalité scientifique se base sur une hiérarchie de la liaison, des interactions, des relations. Qu'elle nous laisse une bonne marge de manœuvre pour faire les choses. Cette réalité contre laquelle on ne peut aller contre.

On ne peut aller contre tout bonnement parce que L'Univers élimine spontanément les structures qui ne respectent pas les conditions de cohérence, d'équilibre, de rétroaction, d'utilité fonctionnelle. Qu'on peut épuiser notre énergie en tentant de maintenir des structures qui vont contre les flux naturels, de la même façon que l'on peut s'épuiser à maintenir une subjectivé, le mauvais rendement énergétique qui use et fatigue à la longue.

L'univers ne s'oppose pas frontalement à ce qu'on fait, mais il laisse mourir ce qui ne tient pas debout, ce qui ne respecte pas ses règles implicites.

Donc que ce n'est pas tellement une soumission à une force extérieure, mais un ajustement à ce qui est. L'adaptation issus de la théorie de l'évolution. La véritable liberté semble provenir de l'accord avec le réel, non dans la transgression aveugle, le déni de ce qui est, cette modalité de fonctionnement humaine qui tend vers la subjectivité mais qui n'est pas non plus une fatalité, l'être humain aime aussi la sérénité. Alors on dépasse l'opposition stérile entre ordre imposé et désordre

anarchique. L'accord avec le réel invite à penser un ordre fluide, solide et vivant, où l'autorité n'est pas domination mais intelligence des relations.

Toutefois, il faut bien comprendre que le changement de paradigme que cela implique est des plus important. On sort d'une vision des choses strict, hiérarchique, rigide, imposé, descendante. Pour aller vers quelque chose de plus souple, de plus adaptatif, constructif. Que ce changement de paradigme peut contrarier des idées et des intérêts. Toutefois … les relations et le dialogue qu'implique ce nouveau paradigme pourra tenter de résoudre ces contradictions au mieux pour que chacun y trouve son compte justement.

Alors ça se répercute sur la chose sociale. De ce changement de paradigme fondamentale au sein du monde des sciences découlent les changements de paradigmes que nous avons tenté de montrer durant cette étude.

Ainsi ces changements de paradigme normatif en ce qui concerne l'acceptation d'un processus de remise en question. Cette hiérarchie des valeurs qui se base sur le principe de légitimité qui subordonne le principe de liberté et de coercition. Ce replacement de l'humain au centre, cette focalisation sur les relations humaines, sur l'ingénierie sociale, sur la chose sociale en lieu et place de la chose économique. D'une supériorité de l'humain sur le matériel. Des lois de la symbiose à la place de la loi du plus fort, etc.

Nous allons maintenant illustrer ces propos à l'aide de deux études historiques qui tentent de comprendre les phénomènes qui aboutissent à l'effondrement des sociétés. Nous avons déjà étudié celle de Turchin qui se base sur les données les plus exhaustives. Nous allons maintenant synthétiser celles de Joseph Tainter (1988) et de Jared Diamond (2005). Les approches divergent, les perspectives sont différentes, mais convergent et illustrent bien ce que nous avons vu dans cette discussion de synthèse.

On commence par Tainter. La thèse qu'il tend à montrer est qu'au plus une société est complexe, au plus elle va engendrer des coûts pour la maintenir, au plus cette complexité est insoutenable et va tendre à provoquer l'effondrement de l'ensemble pour aboutir à un niveau de complexité sociale moindre. L'empire romain s'est effondré et fragmenté pour revenir à des sociétés de type féodale et quelques cités-Etats par exemple. Basiquement ses études montrent spécifiquement :

1. Complexité = réponse à un problème
    - Bureaucratie, spécialisation, infrastructure, savoirs techniques sont des réponses rationnelles à ces problèmes
2. Mais cette complexité a un coût croissant
    - Chaque nouvelle couche (administrative, énergétique, militaire) nécessite plus d'énergie, de ressources, de coordination.
3. L'effondrement survient quand...
    - Le coût de maintenir la complexité dépasse les bénéfices.
    - Les élites ou l'ensemble de la société ne peuvent plus justifier les efforts nécessaires.

On rejoint donc cette notion de complexité que l'on vient d'évoquer. On fera le lien plus tard, regardons maintenant Diamond.

La thèse que tend à défendre Diamond est que ce n'est pas seulement le contexte qui cause l'effondrement, mais l'incapacité des sociétés à s'adapter à temps. Selon lui les sociétés s'effondrent

lorsqu'elles continuent à faire ce qui a marché autrefois, mais qui ne fonctionne plus. Plus spécifiquement :

1. Dégradation environnementale
    - Déforestation, érosion des sols, perte de biodiversité, surpêche, irrigation non durable.
2. Changements climatiques
    - Naturels ou anthropiques : sécheresses, refroidissements, fluctuations violentes.
3. Relations hostiles avec des voisins
    - Conflits, guerre, pressions extérieures.
4. Relations de dépendance avec des partenaires commerciaux
    - Si ceux-ci s'effondrent ou se retirent, la société devient vulnérable.
5. Réponse inadéquate de la société à ses problèmes
    - Rigidité culturelle, élites aveugles à la réalité, déni du déclin, inertie institutionnelle.

Cette fois Diamond met en avant cette notion d'adaptation. Qu'elle soit d'ordre écologique, une mauvaise adaptation où la société ne rentre pas en symbiose avec son environnement mais le parasite, on a évoqué ce point, mais l'auteur ne voit pas ce point comme une cause majeure qui entraîne la chute. Au-delà des différents facteurs externes il tend à montrer que c'est en masquant les tensions, en consolidant des récits idéologiques (religieux, technologiques, identitaires) qui justifient l'ordre établi que la société va tendre à s'effondrer, en maintenant le subjectif. A cause de relations internes et externes à la société, qu'il voit comme possiblement conflictuels ou coopératives et constructives. A cause de processus de décisions inadaptés qui entraîne les tensions. Donc aussi par une subjectivité qui empêche cette adaptabilité à la réalité des choses. Que ces choses proviennent de la gestion des ressources d'un écosystème, des relations sociales internes et externes à une société. On a également évoqué ce point. Cette sorte d'aveuglement. Nous ne négligeons pas la complexité de l'ensemble, notamment des relations sociales et des enjeux de pouvoir et d'intérêt, mais justement que ces enjeux de pouvoir et d'intérêts vont tendre à masquer la réalité des choses pour tenter de se préserver en négligeant les répercussions à long terme, des fois en refusant de les voir.

Alors bien que les approches soient différentes, elles ne contrarient en rien les thèses de Turchin, elles les complètent. Et comme tend à le résumer l'ouvrage collectif « La fin des empires » (2017), les causes des chutes des empires sont multiples et complexes, mais on revient souvent au « nerf de la guerre », l'argent, à sa raréfaction qui entraîne la chute. On n'oublie pas non plus les conflits intra élite de Turchin qui sont aussi à la base, rien n'est exclusif. Ce sont d'ailleurs les élites prosociales selon lui qui ont permis de sortir des crises, on peut imaginer les « discussions » entre élites pour aboutir aux réformes législatives qui ont permis de remettre le système sur les rails.

Avec Tainter, la complexité à maintenir les institutions des sociétés complexes a un coût. De même, tout ce qui précède un effondrement entraîne une baisse de l'activité économique. D'abord par le bas, le haut ayant la main mise sur l'économie. Donc on en revient aux inégalités économiques comme facteur majeur de crise. Là encore on peut imaginer des conflits entre élites qui dirigent ces différentes structures au sein des institutions et ne veulent pas voir de coupes de budget qui auraient pu être nécessaires à éviter l'effondrement de l'ensemble. Mais on nuance un peu mieux le pourquoi. Pourquoi quelque fois des solutions législatives n'ont pas été mises en place. Par le fait que des intérêts vont tendre à vouloir freiner la vision à long terme pour protéger ces intérêts à court terme. En quelque sorte empêcher cette « perte de masse » (ici la perte d'une partie de certains intérêts financiers ou symboliques) nécessaire à la conservation énergétique à long terme, nécessaire à

empêcher les tensions qui usent de l'énergie et aboutissent à l'effondrement lorsque l'on ne peut plus les contenir, lorsque l'ensemble devient trop fatigué, lorsque des modalités de fonctionnement permettant de gérer le complexe ont été négligées. E = mc2.

On avait évoqué les biais de jugement qui entraîne les problématiques de violence et d'adaptabilité, de décisions adaptées, on rejoint Diamond. Mais Tainter tend à rendre la chose encore plus pessimiste, comme si le coût des structures en place en devenait irréversible, qu'aucune solution ne pouvait être envisagé.

Mais restons optimiste, si l'on couple avec les facteurs de subjectivité et une solution basée sur le relationnel, l'ingénierie sociale, notamment la communication égale et symétrique entre les différents acteurs d'une société pour tendre à dégager les biais de subjectivité et prendre les décisions adaptés comme on l'a vu lors du principe démocratique, et tout ce que l'on a évoqué en ce sens comme des principes de transparence pour tendre à limiter la possibilité de cacher des intérêts et pouvoir les discuter en toute connaissance de cause ; alors on peut déjà espérer trouver des solutions, on peut être amené à pouvoir gérer des sociétés complexes sur le long terme. D'autant plus si l'on se base sur des principes scientifiques solides et objectifs qui tendent à dépasser les intérêts partisans pour tenter de déterminer les solutions adaptées. Un certain degré de civilisation.

D'ailleurs, même la Nature limite cette complexité. A un niveau atomique ce sont les limites du tableau de Mendeleïev. Lorsque les atomes deviennent trop lourd ils deviennent trop complexes, provoquent trop de tensions internes. On l'a vu avec cette fission qui utilise de noyaux lourds proches de l'instabilité. Par conséquent la Nature arrête de produire des noyaux lourds à un certain point.

D'ailleurs on a vu que les phénomènes de régulation naturels peuvent entraîner des éjections de particules, des divisions dans le but de conserver une stabilité, de construire. Et l'on a vu que la particule éjectée n'était pas annihiler, qu'elle se stabilisait et pouvait aller construire d'autres choses avec d'autres particules. On retrouve le même type de logique à un niveau biologique lors du phénomène de division cellulaire, les divisions constructrices (mitose, méiose, embryogenèse, etc). On rejoint donc des notions de décentralisation, d'autonomie et de principes de subsidiarité à l'échelle sociale.

Ainsi, si l'on on a parlé de liberté d'être au niveau individuel dans le but d'appliquer cette fusion synergique relationnelle, cette liberté d'être se répercute de la même manière sur les sous-ensembles qui composent un ensemble complexe. Donc une certaine forme de décentralisation, de l'application d'un principe de subsidiarité à ces sous-ensembles. On rejoint la philosophie libérale sur ce principe de subsidiarité et de liberté, mais aussi Luhmann qui parle de simplification pour gérer le complexe comme d'une forme de moindre intervention sur les différents types de groupes sociaux qui composent une société par le biais de ce principe de subsidiarité qui implique aussi une certaine autonomie. Mais où ces sous-ensembles ne restent pas isolés de l'ensemble par le biais du principe communicatif qui entraîne aussi la coopération en général. C'est aussi pourquoi cette modalité de fonctionnement sociale n'a rien à voir avec une forme d'égalitarisme ou encore d'uniformisation. Elle implique par contre le respect d'une relation égale et symétrique entre ces sous-ensembles, et là encore nous avons vu que cette « égalité » se comprenait comme une liberté fondamentale de défendre ces droits, on rejoint le principe de justice de Rawls. Et cette liberté de défendre ces droits entraînera la détermination de la solution adaptée et de la régulation légitime si elle est nécessaire. C'est aussi cette liberté de défendre ces droits qui permet la liberté d'être de chacun de manière légitime, le respect de l'identité de chacun. Par le biais de ce principe communicatif symétrique on rentre aussi en concurrence entre les libertés de défendre les droits de

chaque entité impliquée qui entraînera l'équilibre si l'on respecte l'ensemble des modalités de fonctionnement évoquées et leurs finalités. On reste dans la même logique qui s'applique à des niveaux différents.

On rejoint donc la modalité relationnelle dynamique, et tout ce que l'on a évoqué. Lorsque l'on parle d'adaptabilité, et qui n'est pas de chercher à continuer à faire ce qui a marché pendant un temps mais qui ne marche plus sur le long terme et pour gérer le complexe. Donc aussi cette notion de supervision et d'adaptation en temps réel. Qu'il y a quelque chose de plus bénéfique qui existe pour permettre cette adaptabilité. Donc aussi permettre de sortir d'une certaine inertie qui vise à ne pas changer ce qui est en place, à pouvoir mettre en place les réformes nécessaires, à être réactif. On a évoqué des solutions en ce sens, des solutions d'ordre éducatives et communicatives notamment.

Mais on rejoint aussi les sciences modernes en général qui tendent à nous montrer qu'un changement de paradigme s'impose, que la science a évolué et que ce que l'on croyait vrai à une époque ne l'est plus aujourd'hui.

On rejoint aussi deux types de réalités. La réalité de l'Ordre naturel des choses, des lois naturelles. Et cette réalité subjective qui est construite par l'homme. Dans un sens on pourrait voir l'effondrement des sociétés comme une sorte de régulation, de punition. On rejoint la physique classique qui stipule en quelque sorte qu'une force d'ordre supérieure s'imposera face à ceux qui veulent aller contre. Cette réalité des choses face à laquelle on ne peut aller contre. Et cette réalité des choses est tout autant prouvée scientifiquement par la physique relationnelle et les sciences modernes en général.

Une « punition » qui interviendra à un moment ou à un autre. La chose pourrait paraître contre-intuitive dans un certain sens. Surtout que ce qui a marché un jour devrait marcher encore ... Que la loi liée à la perte de masse qui donne l'énergie ne se voit pas à notre échelle lorsque l'on manipule un aimant, mais qu'il y a bien une perte de masse de l'aimant. Il semble en être de même avec les tensions produites, on ne les voit pas forcément, mais elles s'accumulent bien avec le temps, ressurgiront d'une manière ou d'une autre si l'on ne les a pas anticipées. Alors à l'échelle de temps de l'Univers. Un être humain vit 80 ans en moyenne. Un empire n'a jamais vécu au-delà de 2000 ans, plutôt même des centaines d'années selon la définition qu'on lui donne. L'Univers a pour sûr au moins 13,8 milliards d'années. Alors des centaines d'année à son échelle, même des milliers …

Toute la problématique semble donc là. C'est surtout qu'il semble que l'on ne peut pas aller contre. Ce serait aller contre un mur. Alors tant que le mur est en carton-pâte, on passe au travers, on pense que ça va. Mais avec le temps le mur se durci de plus en plus. En d'autres termes, les tensions vont croissante avec le temps, on l'a vu par la pratique. Le mur se durci. Jusqu'à la crise. Et on recommence un cycle.

Alors la synthèse de ces deux approches a priori antithétiques ? Rentrer en symbiose avec cette force d'ordre supérieure, cette force de liaison et d'interaction. Que la réalité humaine rentre en symbiose avec la réalité de l'Ordre naturelle des choses. En se focalisant sur le relationnel, en éliminant la subjectivité qui construit la réalité humaine pour rejoindre l'objectivité de la réalité des choses contre laquelle on ne peut aller contre. En prenant en compte une certaine hiérarchie des valeurs qu'elle implique.

La nature du verrou. La nature de la clef.

A un niveau sociétal, ce sera déjà par la mise en place d'un principe démocratique qui se base sur une communication égale et symétrique comme on l'a évoqué.

Mais aussi une éducation adéquat qui permettra à tous d'appréhender la pensée complexe comme le disait si justement Morin, qu'elle permettra de dépasser la pensée binaire, de contrer cette subjectivité, l'adaptabilité nécessaire à l'ensemble qui permet à une société de sortir de l'inertie, de la mise en place des réformes nécessaires comme le disait si justement Durkheim, la communication adaptée qui permettra à tous de comprendre les enjeux à court, moyen et long terme, le pourquoi de telle ou telle décision qui si elle est légitime devrait s'expliquer clairement. L'adaptation des structures sociales adéquats pour aller dans le sens des finalité requises.

Il semble donc y avoir comme une sorte de lame de fond qui vient, ce modèle relationnel dynamique qui tend à émerger en toute légitimité par son accroche sur le réel, sa validité scientifique, sa faculté à pouvoir gérer et maintenir le complexe, le respect et la liberté de chacun. Un modèle qui ne renie pas le passé, mais l'intègre, l'adapte et l'affine pour mieux tendre vers l'avenir.

En ce sens il semble que la hiérarchie des valeurs d'un principe de légitimité subordonnant un principe de liberté subordonnant un principe de coercition que nous avons déduit des sciences humaines semble bien s'accorder avec ce nouveau paradigme émergeant des sciences physiques, ce que nous appelons « modèle relationnel dynamique ». Elle semble bien s'accorder avec ces lois naturelles, et d'autant plus en association avec les lois de la symbiose et cette fusion synergique relationnelle en ce qui concerne la gestion et le maintien de systèmes complexes que sont nos sociétés modernes. Que ce recentrage sur les relations entre objets issu du monde physique qui s'est répercuté sur les sciences biologiques est autant en accord avec notre recentrage sur les relations humaines, l'ingénierie sociale. Qu'il rejoint aussi les faits historiques et la vision d'autres auteurs en sciences humaine. En tout état de cause notre grille de lecture semble être en adéquation avec ce nouveau paradigme issus des sciences modernes, elle semble refléter une certaine réalité des choses.

Ensuite c'est une hiérarchie des valeurs, elle entraîne une certaine souplesse. L'usage de la coercition pour restreindre une ou des libertés reste possible, souhaitable et utile même selon les cas. On pourrait débattre que l'usage d'une coercition légitime permettrait de conserver la liberté du plus grand nombre, ou encore sur le moyen/long terme, que l'on reste toujours au sein de cette hiérarchie des valeurs. Peu importe, la seule rigidité semble déjà provenir de ce principe de légitimité qui subordonne le reste, c'est lui qui semble déjà permettre de bien gérer l'ensemble des cas, la complexité du réel, la détermination de la solution adaptée qui permettra la préservation de la stabilité de l'ensemble sur le long terme. De la crise ou de la normalité. C'est déjà ce principe qui semble s'accorder avec l'ordre naturelle des choses, favoriser la survie de l'espèce, favoriser la gestion et le maintien du complexe au sein de cette hiérarchie des valeurs. Une certaine rigidité qui semble donc légitime dans le but de conserver une cohérence, la solidité et les finalités de l'ensemble.

Puis vient évidemment le questionnement sur l'objectivité de cette légitimité, son bien-fondé. Une certaine souplesse au sein de cette rigidité. En ce sens cette légitimité pourra déjà être évaluer en rapport aux lois de la symbiose et de cette fusion synergique. Respecte-t-elle les lois de la symbiose, va-telle entraîner des « forces de frottement », des rendements énergétiques moindres qui ne favorise pas la survie de l'espèce ? Empêche-t-elle des avantages en rejetant une différence de manière arbitraire qui aurait pu être complémentaire ? Etc. Favorise-t-elle cette fusion synergique relationnelle ? Se focalise-t-elle sur des points de divergences ou de convergences ? Empêche-t-elle

l'innovation par la coercition d'une pluralité arbitraire ? Empêche-t-elle l'utilisation d'un potentiel ? Empêche-t-elle l'ensemble de fonctionner de manière fluide ? Etc. Est-elle émotive, instinctive ? Prend-t-elle en compte le long terme ? Empêche-t-elle que tout se passe bien et que chacun y trouve son compte ? Etc. Il semble que nous ayons déjà une base conceptuelle solide pour déterminer le bien-fondé de cette légitimité, de préserver cette hiérarchie des valeurs. Tout autre questionnement légitime pouvant être aussi le bienvenu. Il reste maintenant à compléter les bases structurelles pour continuer de préserver cette hiérarchie des valeurs et la rendre effective.

Ainsi, nous avons évoqué une autre forme de séparation des pouvoirs dans le but d'amoindrir tout abus, toute dominations abusive, toute subjectivité qui en découle, et aussi en fonction de l'influence de chaque groupe. Donc dans le but d'amoindrir les différentes problématiques qui sont reliées à ces phénomènes de domination et de subjectivité, notamment les avantages mutuels que ces phénomènes peuvent empêcher, l'adaptabilité en général, la symbiose et cette fusion synergique que nous venons d'évoquer. Mais pas seulement, l'objectif étant aussi la résolution de nos conflits de différence et d'intérêt au mieux. Que tout se passe bien et que chacun y trouve son compte.

Que tout se passe bien et que chacun y trouve son compte. Une certaine légitimité, et qui ne vient pas de nulle part. Nous allons maintenant retourner au fondement de la nature humaine, ce qui détermine nos comportements de bases, notre système émotionnel, notre système limbique qui régule nos émotions.

Retour aux fondements de la nature humaine, le système limbique

Nous avons introduit la structure cérébrale, composé du système limbique, principalement instinctif et émotionnel, les zones réflexives chaudes qui lui sont reliées et tendent à raisonner de manière émotive, et ces zone réflexives froides qui résonnent de manière plus analytiques, plus détachées des émotions (on monte en fait peu à peu du « raisonnement » instinctif/limbique en passant par des système pre-cognitifs, et cognitifs des zones chaudes pour atteindre le raisonnement/cognition purement analytique des zone froides).

Nous avons donc abordé ce système limbique sous l'angle de la subjectivité/objectivité, de ces conséquences individuelles lorsque nous voulions garder une idée subjective, de son coût énergétique. Il est aussi relié aux zones chaudes de la réflexion. Système limbique et zone chaude de base qui se retrouvent notamment chez les primates, les dauphins, les éléphants. Le système limbique est ce qui structurent nos instincts de base en quelque sorte.

Les zones réflexives froides se retrouvent chez l'homme, à quelques exceptions près chez certains primates à l'état embryonnaire. C'est ce qui va nous caractériser, comme des zones chaudes plus développés et réflexives chez l'homme, mais en étroite relation avec le système limbique, instinctif. Nous regarderons d'abord le système limbique et les zones chaudes instinctives de base (pré-cognitives).

Ce système limbique est donc le centre du contrôle de nos émotions. Il est aussi le centre de notre « morale » de base en quelque sorte. Il encode nos comportements, ou encore nos comportements dérivent de ce système limbique. Un peu comme un algorithme en informatique, ou encore une recette de cuisine.

Basiquement voilà ce qu'il code selon le consensus scientifique :

- Détection des menaces sociales, peur de la punition, aversion pour l'injustice.
- Colère, agressivité.
- Dégoût moral, empathie viscérale, rejet de comportements immoraux.
- Récompenses liées à l'altruisme et à l'aide sociale.

Basiquement le système limbique code la gestion de la menace, peur, défense. Mais aussi la faim, la soif et le sexe. Il y a des notions de plaisir et de récompense (Orrin Devinsky et Mark D'Esposito, 2003).

La notion de lien, de besoin de rapprochement est aussi issus du système limbique (John Bowlby, 1969 ; Mary Ainsworth, 1978 ; Decety, Coan et Sbarra, 2015 ; Feldman, 2016).

Il faut bien comprendre que cette notion de lien, de relationnelle, d'affectif, est vitale chez l'être humain, et les mammifères sociaux en général.

Ainsi René Spitz (1945) montre que dans certains orphelinats les bébés qui reçoivent des soins physiques (nourriture, etc) mais ne reçoivent pas de liens affectifs vont dépérir, tomber en « dépression », allant jusqu'à la mort dans les cas les plus extrêmes. Vitale donc.

Idem chez les primates, les singes isolés socialement deviennent gravement perturbés, parfois catatoniques ou suicidaires (Harlow, 1958, 1970).

Les neurosciences ne disent pas le contraire, le système d'attachement/lien/affection est directement lié à la régulation du stress (Putnam et Chang, 2022 ; Snowdon-Farrell et al., 2024). Et directement lié au système limbique.

Ainsi il a également des fonctions prosociales profondément ancré au sein d'une notion de justice, et d'injustice qui lui sont relié (Mirre Stallen, 2018). Des notions de punition de l'injustice. Un rejet des comportement immoraux, proche du dégout.

Il faut bien comprendre ici que ces comportements immoraux que nous allons conceptualiser comme justice/honte/etc, sont avant tout relié à des systèmes plus instinctifs liés à des attentes/besoin non satisfaits en ce qui concerne nos besoins de relationnelles. C'est pourquoi ils émergent du système limbique, du système instinctif, qu'ils sont codés en dure en nous en quelque sorte. Nos processus réflexifs vont ensuite les conceptualiser sous les notions que nous connaissons. Toutefois cette notion d'injustice n'est pas non plus une émotion primaire, mais en découle directement (peur, joie, dégout, colère, tristesse).

On les retrouve aussi chez les primates qui vont protester contre des inégalités de traitement, certains refuseront même une récompense s'il elle est injustement redistribuée (Brosnan et de Waal, 2003).

Alors notre dualité de base ce sont des notions visant à nous protéger et obtenir des récompenses, la dualité entre menace et satisfaction qui va engendrer nos comportements. Et il y a aussi des notions prosociales en rapport avec ce besoin de lien qui peuvent apporter récompense si présente, et menace/détresse si absente. De ces notions prosociales vont découler les notions instinctives de justice, empathie, honte, etc.

L'ensemble n'est pas incompatible. Ce n'est pas une distinction entre bien et mal, bon ou mauvais qui guident ces instincts. Mais des notions visant à nous protéger, obtenir des récompenses (notions de plaisir/satisfaction), des besoins de lien, de nous reproduire et une aversion pour l'injustice comme d'autres tendances « morales » et empathiques qui facilitent la sociabilisation.

La différence est des plus subtiles. Il n'y a aucun mal à vouloir se protéger ou obtenir des récompenses. C'est même des plus légitime. De la même façon vouloir ce qui est juste est des plus légitime. On retombe sur cette notion de légitimité d'action, ces notions de justice qui semblent fortement ancrés au sein même de nos instincts. Mais pas que.

Il apparait donc que de base, nous avons ces instincts convergeant qui permettent aussi la sociabilisation par ce besoin affectif de lien.

On a faim, soif, envie d'affectif et de se reproduire. Et un sens de la justice guide ses instincts en ce qui concerne nos relations. Comme la Nature est bien faite si l'on voit les choses sous cet angle, nos instincts de base.

En d'autres termes, la science tend à montrer que nos comportements moraux sont dictés par nos émotions, par ces émotions issues de ce système limbique qui sont ensuite « traduites » par la pensée par ces zone chaude et froide et en fonction (Hauser, 2006 ; Greene J. D., 2001, 2013 ; Haidt J., 2001, 2012) ;

Alors s'il n'y a qu'une pomme pour deux hommes, le sens de la justice issus de ce besoin de lien va tendre à nous la faire partager. C'est codé dans nos instincts. On n'est pas encore dans le structurant normatif ou sociale.

Mais si la faim fait que la moitié de la pomme ne suffit pas, alors les problèmes commencent. La faim n'est plus rassasié. La menace gronde, on contrarie nos instincts de survie, la satisfaction est frustrée. Alors c'est la compétition pour se rassasier. On n'est pas encore dans le structurant normatif ou sociale, on réagit instinctivement, on prend la pomme aux détriments de l'autre.

Idem, s'il n'y qu'une femme pour ces deux hommes, la compétition arrive. Ils pourraient aussi se la partager, et inversement deux femmes pourraient se partager un même homme. Nous ne sommes pas encore dans des systèmes moraux complexes, nous somme au niveau des instincts. Mais les choses semblent justement plus complexes à ce niveau. Interviennent les mécanismes de reproduction, la volonté de se reproduire.

Mais là encore, nous avons vue qu'à un niveau cellulaire le gène qui avait tendance à trop vouloir s'imposer aux détriments des autres pour se reproduire allait subir un ensemble de processus coercitifs naturelle. Une sorte de justice biologique.

Toutefois, à la base. S'il y a suffisamment de nourriture pour tous il n'y a pas de problème en ce qui concerne nos instincts. Il semble seulement rester la problématique du une place pour deux à résoudre.

Et généralement l'environnement compétitif, provient directement de la peur, de la menace, de l'instinct de survie. J'ai peur que l'autre prenne ce qu'il y a à manger et boire. Qu'il prenne mon besoin de sexe. La peur que je ne puisse plus satisfaire mes instincts primaires. La peur, la menace, la défense de ces intérêts. Mais aussi la justice, l'empathie et leurs dérivés qui facilitent le besoin de

relationnel. Voilà les codages de base de l'être humain. La légitime défense au besoin, l'acte ou l'agression irrationnel lorsque la peur et le sentiment de menace l'emporte sur le reste.

Alors avec ces codages instinctifs simples. Assez à manger pour tout le monde, assez de relationnel affectif, assez de partenaire sexuel pour tout le monde, pas de grandes menaces à l'horizon. C'est la paix. Rien d'autre ne vient contrarier nos instincts.

Alors l'homme est-il bon ou mauvais par nature ? Ni l'un ni l'autre en quelque sorte. Il a juste faim, soif et envie de se reproduire. Mieux, il a un sens inné de la justice et un besoin de relationnel et d'affection. Une aversion innée de ce qui est injuste.

De là peut aussi naître l'envie, une espèce de sentiment d'injustice. L'autre en a plus que moi. Et ce sentiment sera d'autant plus grand que nous ne sommes pas rassasier. Parce que si nos instincts sont rassasier par la satisfaction de nos besoins primaires, alors l'envie tendra à nettement baisser. De même pour la jalousie qui est d'une autre nature. La peur de perdre ce que l'on a. Si l'autre est déjà rassasié, il y aura déjà moins de chance qu'il veuille nous prendre quoi que ce soit.

C'est vrai que ce sentiment de justice, comme son aversion peuvent être ambivalents. Ils aident la cohésion sociale. Mais peuvent entraîner l'envie et la jalousie si l'on se sent lésé. La jalousie, la peur de perdre ce que l'on a. La menace. La domination prend le dessus pour être sûr de ne pas être lésé dans le futur. On a déjà discuté la chose. Il y a aussi des notions d'empathie qui viennent rééquilibrés. La Nature est bien faite.

Mais là encore nous pouvons distinguer l'envie-légitime de l'envie-vulgaire. On l'a discuté de cette envie-légitime qui dérive d'une injustice. Tout le contraire de l'envie-vulgaire lié à un plaisir malsain lorsqu'elle est mise à exécution, que l'inhibition sociale de l'ensemble limbique ne fonctionne plus.

D'ailleurs là encore les neurosciences tendent à montrer que l'envie-vulgaire est plus reliée à un dysfonctionnement du circuit émotionnelle (Chen Yang et Rixin Tang, 2021, Xiang et al. 2016). Yang et Tang tendent aussi à montrer que même si cette envie est naturelle, cette comparaison aux autres qui peut entraîner une blessure égotique, elle peut aussi devenir un moteur pour se surpasser plutôt que de « saboter » l'autre (Protasi, 2016, Van de Ven et al., 2009 ; Tai et al., 2012) qu'elle demande donc un effort de contrôle de soi, de réflexion. On rejoint le principe d'émulation, mais aussi des problématiques d'éducation et de contexte structurel en général qui tendront à nous faire prendre telle ou telle voie. De contexte économique qui permettra ou non de satisfaire nos besoins primaires, on rejoint la notion de capabilité de Sen, cette liberté effective de faire.

De la même façon que l'on a distingué la jalousie-légitime de la jalousie-vulgaire. Celle qui tend à devenir agressif pour protéger ses biens d'une menace illusoire, qui vire vers la paranoïa. La jalousie-légitime quant à elle tend vers la légitime défense, elle se justifie. Il en va de même de la paranoïa, c'est dysfonctionnel.

Mais une fois de plus, si tout le monde tend vers la satisfaction on limite ces phénomènes. Turchin a bien raison, les inégalités économiques qu'il relèvent et qui sont liés à des dysfonctionnements socio-économiques sont facteurs de crise majeur. Certains se sentent lésés, ils ne sont plus rassasiés. Ça contrarie les instincts. Parce qu'on a faim et soif, parce qu'on trouve ça injuste si d'autres sont rassasiés et pas nous pour de mauvaises raisons, à cause d'illégitimités manifestes. C'est la crise.

Et en toute proportion. Si je suis satisfait et que l'autre en a plus que moi, je vais avoir tendance à ne pas trop lui en vouloir, à ne pas trop y prêter attention. Je ne vais pas me sentir frustré, ressentir de l'envie. Beaucoup moins, mes instincts primaires sont déjà satisfaits, ça compense, je me sens moins menacé, ça limite fortement cette tendance à vouloir devenir agressif pour satisfaire des instincts qui le sont déjà, pour compenser une non satisfaction. En plus nous avons des instincts qui inhibent les comportements amoraux. Là encore, la Nature est bien faite. Alors tant qu'on peut boire, manger, tisser du lien et copuler en toute sérénité, au fond on s'en fout un peu du reste.

D'ailleurs, quand l'économie va, tout va généralement. Nos instincts sont satisfaits. Notre sens de la justice n'est pas contrarier et nos instincts inhibiteurs de comportements asociaux font le reste.

C'est le jardin d'Eden. Adam a Eve, Adam et Eve ont de quoi boire et se nourrir. Rien ne vient les menacer. Tout se passe pour le mieux dans le meilleur des mondes. On pourra rajouter des Adam et Eve que ça ne changera pas grand-chose tant que personne ne se sent menacé et que tout le monde est rassasier.

Nous le résumons par « Que tout se passe bien et que chacun y trouve son compte ». Mais aussi par le fait que c'est en permettant à chacun d'accéder aux besoins primaires de manière équitable que l'on aura le plus de chance de contrôler une population, de maintenir une cohésion sociale, une société en paix.

A ce stade, nous ne sommes pas encore dans des systèmes moraux complexes, nous n'avons engagé aucune réelle réflexion abstraite, nous en sommes encore aux instincts, à leurs satisfactions ou non. A ce qui nous code. La différence semble déjà se faire sur y a-t-il équité ou non pour satisfaire nos besoins physiologiques et relationnelles ? Quelque chose nous menace-t-il ? S'il y a équité et que rien ne vient nous menacer, on reste serein. C'est légitime.

Mais la science remarque aussi des instincts anti-sociaux. Voyons voir (ils sont tous issus des zones primaires du cerveau et du système limbique).

1. **L'envie / jalousie**
    - Activée notamment par l'amygdale et l'insula.
    - Fonction évolutive : comparaison sociale pour surveiller les ressources ou la position hiérarchique.
    - Peut provoquer médisance, sabotage, exclusion.
2. **La rancune / vengeance**
    - Impliquant l'amygdale, l'hippocampe (mémoire de l'offense), le striatum (récompense ressentie à « réparer » l'affront)
    - Peut dériver en comportements violents ou de punition excessive.
3. **La domination / soumission (hiérarchie sociale)**
    - Le système limbique traite les signaux de statut social, dominance, soumission (via l'amygdale et hypothalamus).

- Des stratégies de domination agressive ou d'humiliation peuvent émerger dans les rapports sociaux.

4. **La méfiance excessive / paranoïa sociale**

   - Amygdale hypersensible : interprétation menaçante de signaux sociaux neutres.
   - Peut mener à des comportements de rejet, d'isolement, ou d'hostilité injustifiée.

5. **Le rejet / l'exclusion**

   - Les circuits limbique-sociaux détectent l'altérité ou la dissonance culturelle/comportementale.
   - Ce réflexe primitif peut conduire à l'intolérance ou la stigmatisation.

6. **La schadenfreude (plaisir du malheur d'autrui)**

   - Striatum ventral (récompense), activé chez certaines personnes lorsqu'un rival ou un « déviant » échoue.
   - Potentiellement socialement problématique, même si codé dans certaines dynamiques compétitives.

7. **La manipulation émotionnelle (chez certains profils)**

   - Utilisation stratégique d'émotions comme la peur ou la culpabilité.
   - Certaines composantes affectives (empathie cognitive sans émotion) peuvent être détournées à des fins antisociales (cf. profils narcissiques ou manipulateurs froids).

On a déjà répondu aux point 1, 3 et 6, problématique marginale si équité et éducation/structures adéquats.

Le point 2, la vengeance. Là encore si équité, que chacun y trouve son compte pourquoi agresser l'autre ? Donc on amoindri encore le problème.

Le point 5, ça devient intéressant. Le fameux rejet de ce qui est différent de nous, la stigmatisation arbitraire, la menace souvent fictive.

Le point 4 (méfiance/paranoïa), là encore c'est intéressant, la menace qui n'est est pas une, on rejoint un peu le point 5 mais différemment. Un problème d'interprétation en tout état de cause, une subjectivité, une menace illusoire.

Le point 7 (manipulation émotionnelle), là on touche à la déviance en soi. Les profils psychopathiques qui ne ressentent aucune émotion, n'ont pas de sens de la justice ou d'empathie. Le cas est marginale de base. En visant large on va dire 5%, de la population et encore. Le reste découle souvent d'un système éducatif familiale et globale comme de structures systémiques. On l'a déjà évoqué par le biais de différents psychiatres qui relèvent une montée constante d'une forme de narcissisme pervers, de manque d'empathie, d'une satisfaction perverse aux détriments des autres au sein de nos sociétés qu'ils attribuent aussi à une dynamique systémique, donc pas

seulement à une pathologie innée mais déjà plus à un fait structurant. Il n'y a donc pas que de l'inné dans ce point 7.

Ensuite intervient la zone froide, le potentiel spécifique humain. Il va pouvoir régler les points 4 et 5 par une éducation et une communication de masse appropriée, permettre une accroche au réel par l'utilisation adéquat de la plasticité neuronale et de la zone froide.

Le point 7 se réglera par un mécanisme de coercition, de la coercition des 95% sur ces 5%. Il semble y avoir de la marge pour gérer le problème. L'éducation pourra aussi faire le reste, on vient de dire que tout n'était pas inné dans ce point 7.

Et dans un sens générale les sciences montrent que dans des environnements coopératif/émulatifs, les problématiques de compétition qui peuvent provenir des points 3 et 6 sont résolus. On l'a déjà montré. Et si équité, une dynamique socio-économique fluide, moindre besoin de compétition radicale, les sciences le montrent.

Aux vues de cette discussion, il semble que le problème ne vienne pas tellement de la nature humaine en elle-même, mais bien des structures qui l'entoure. Son écosystème lui permet-il de satisfaire sa faim et sa soif ? Son besoin affectif ? Son besoin de copulation ? A l'époque chasseur/cueilleur on peut des fois en douter pour la faim et la soif, on ne sait pas trop.

Il ne s'agit donc pas de dire « tout se vaut », mais que les conditions structurelles tendent aussi à moduler l'expression des différentes potentialités issus de nos instincts, de la satisfaction ou non de nos besoins de base.

Ensuite y a-t-il les structures éducatives, de communication de masse et de de modalité de dialogue adaptées à la prise de décision tout aussi adaptées pour régler les points 4, 5 et 7 ? Les modalités de fonctionnement sociale et l'ensemble pour les points 3 et 6 ? Les structures sociales adéquats pour l'ensemble ?

Dans un sens nous ne méconnaissons pas non plus la violence gratuite, les trahisons, les crimes passionnelles, … cette sorte de libre arbitre violent peut exister indépendamment d'un côté strictement structurel. Mais les violences structurelles sont aussi produites par un ensemble de condition sociales. Là encore les structures sociales tendront à augmenter ou non ces types de violence.

Mais là encore, nous avons déterminer une certaine marginalité de cas possibles indépendamment de ces structures, mais aussi que rien ne peut être parfait. Nous reconnaissons donc des violences majoritairement structurelles, mais nous n'oublions pas ces violences résiduelles (liée à la compétition inévitable : une seule place/disponibilité limitée, etc) ; réactionnelles (traumatismes, rejet, dissonance, menaces subjectives, etc) qui provoquent des réponses défensives, parfois agressives ; pathologique (cas marginaux de déviance) souvent résistantes à la régulation sociale classique, mais détectables et gérables au sein d'une structure adaptée.

Ces formes de violence indépendantes ne sont pas exclusives, mais leur distribution et leur intensité semblent dépendre fortement du cadre structurel. Ainsi, si toute violence n'est pas structurelle, les structures influencent fortement la production ou l'inhibition des violences, tendront ou non à laisser ces formes de violences indépendantes marginales. En d'autres termes nous voyons le contexte structurel comme cause majeure de phénomène de production de violence, que c'est lui

qui doit être en phase avec la nature humaine, la réalité des choses. Et d'autant plus que nous avons ce libre arbitre, le choix de construire les structures adaptées. On rejoint le « dans quels sens nous oriente nos structures » et le « ce n'est plus tellement la faute à qui, mais la faute à quoi ? ». Nous invitons là encore à une certaine réflexion.

Certains l'ont déjà faites et rejoignent ce point de vue, Martha Nussbaum et Robert Sapolsky sur le contexte structurel. Antonio Damasio, Steven Pinker, Daniel Dennett, Michael Gazzaniga notamment sur les contextes éducatifs, plus implicitement parfois.

Sapolsky a même une vision des plus radicales du déterminisme, à la fois biologique et issus du contexte structurel (Déterminisme, 2023). Il tend même à rejeter la notion de libre-arbitre. Toutefois il n'est pas non plus fataliste. Au contraire selon lui ce n'est pas parce que nous avons des déterminismes biologiques et structurels qui nous façonnent qu'elle doit conduire à l'irresponsabilité des individus, ou encore des formes de coercition abusives (le raccourci facile du on ne peut rien y faire donc on doit punir). Mais plutôt tendre vers une société plus humaine et juste. On rejoint donc ces auteurs et ce que nous avons évoqué. Le contexte structurelle et l'éducation qui s'adaptent à la nature humaine pour nous orienter dans le bon sens, et non l'humain qui doit s'adapter à des contextes structurels inadaptés à sa nature. Tout le contraire d'une coercition abusive qui ne fera que créer des problèmes et de phénomènes de production de violence. On rejoint donc cette réflexion sur la construction de contextes structurels adaptés à la nature humaine et en accord avec les sciences modernes. Dans un sens nous avons des déterminismes biologiques, historiques (personnelles) et structurels qui vont nous faire agir de telle ou telle manière, mais par le biais de nouvelles interactions (dialogue, éducation, structures, etc) nous pouvons aussi les changer, il n'y a pas de fatalisme. Cela implique une vision globale et à long terme.

Déterminisme biologique, vision à long terme.

D'ailleurs il semble aussi que le système limbique entraîne une vision à court terme, « la préférence d'une petite récompense immédiate à une grande récompense différée » (Eva martinez, 2019). Là encore un processus éducatif et des structures adaptées semblent pouvoir contrer cette problématique comme déjà évoqué. Cette thèse de doctorat en neuroscience tend d'ailleurs à montrer que différents paramètres peuvent venir influencer cette vision à court terme pour préférer celle à long terme. Les sciences montrent une fois de plus qu'il existe des leviers structurelles systémiques solides pour y arriver (développement cérébral, interventions neurochimiques, contexte socio-économique, maturation personnelle, exercices cognitifs, etc) ou renforcer cette vision court-termisme en fonction. Et là encore un contexte-socio-économique difficile tendra l'individu à préférer le court terme (Stiglitz, 2012 ; Rauf Akhmirov et al., 2024).

Donc on est bien au sein d'une logique structurelle qui va venir ou non perturber cette nature humaine. La nature humaine en elle-même ne semble pas poser de problème majeur si elle est satisfaite, n'en demande finalement pas beaucoup. Si bien encadré par une hiérarchie des valeurs de légitimité/liberté/coercition pour permettre de faire en sorte de construire et permettre cette dynamique socio-économique fluide plutôt que de se détruire. Si l'on se focalise sur l'éducation et les relations humaine pour construire ces structures permettant l'équité, la dynamique socio-économique solide, fluide et efficace. La liberté d'être et le respect de l'identité de chacun. Si l'on se focalise sur l'accroche au réel et l'objectivité, sur nos points de convergences. Sur cette fusion synergique relationnelles. Il n'y a donc pas de fatalisme.

On en revient encore à la question où ce n'est plus tellement la faute à qui, mais la faute à quoi ? Dans quel sens va-t-on ? Favorise-t-on les bons ou mauvais côtés de la nature humaine ?

Alors qu'est-ce qu'il s'est passé ? Il semble déjà que le rejet arbitraire de ce qui est différent couplé à une menace imaginaire soient venus perturber le jardin d'Eden. Une mauvaise utilisation de la zone froide qui a rationnalisé au lieu d'être rationnelle. A déjà perçu la différence de l'autre comme une menace de fait, dans la majorité des cas pour rien. Une différence n'est pas une menace, la menace réside déjà dans une mauvaise interprétation de la réalité des choses, un défaut d'adaptation qui se passe à un niveau cognitif. A voir des menaces là où il n'y en avait pas en générale. Pour rien. La décision inadaptée qui a cassé l'ensemble. Tous ces points on déjà été discuté. Une structure systémique adaptée peut faciliter la résolution de ces problématiques.

Mais on postule aussi un jardin d'Eden, la juste répartition a déjà existé dans nos sociétés et ça se passait plutôt bien, on peut donc le postuler. Donc on en revient bien à ces décisions inadaptées, ces problématiques structurelles en général.

Bien sûr cette image du jardin d'Eden est avant tout symbolique. Elle ne renvoie pas à un idéal inaccessible ou figé, mais plutôt à une zone de stabilité systémique où les instincts humains ne sont plus perpétuellement contrariés par l'environnement. Et nous pensons que l'on peut atteindre ces zones de stabilité systémiques par le biais d'une modalité de fonctionnement sociale adaptée. L'enjeu n'est donc pas de fantasmer une perfection, mais de construire des configurations viables et dynamiques où la satisfaction des besoins fondamentaux réduit structurellement la probabilité de conflit.

Ensuite on a vu que les violences faites à l'autre allez renvoyer de la violence. Que les sciences montrent aussi une déviance vers des comportements anti-sociaux en cas de traumatisme lié à une violence subie. Là encore, si tout se passe bien et que chacun y trouve son compte on tendra à réduire fortement la problématique, on limitera les phénomènes de production de violence, les agressions, les traumatismes, que ça deviendra marginale si une structure systémique adaptée est en place. Une sorte de cercle vicieux dont il faudrait se débarrasser.

Reste donc l'action illégitime que l'on va tenter de légitimer par la rationalisation, la mauvaise utilisation de notre zone réflexive froide, la dissonance cognitive, les processus « inconscients » où la réalité va avoir la fâcheuse tendance à venir constamment s'imposer, bruler notre énergie. Là encore on a vu ce qu'elle engendrait. Pour celui qui la commet, pour celui qui la subit. C'est nocif pour les deux, le coupable comme la victime. L'égo-. Que souvent cette mauvaise utilisation venait aussi de certains instincts issus de mécanismes de défenses primitifs qui ne correspondent plus à nos sociétés actuelles qui ont dépassées le stade tribal depuis longtemps. On a vu que l'éducation peut permettre de solutionner la problématique. Qu'une structure systémique adaptée allait encore faciliter la résolution de cette problématique.

Il reste donc la problématique du une place pour deux qui pose un problème des plus objectifs. Et là encore on a dit qu'un principe de légitimité favorisant le plus compétant permettrait de la résoudre. Toutefois, la problématique sera encore marginale au sein d'une dynamique socio-économique fonctionnelle, s'il existe suffisamment de place pour tout le monde. Mais aussi des autres problématiques marginales de violence indépendantes évoqués, mais qui pourraient devenir majeures à cause d'une problématique d'ordre structurelle. Tout le reste semble donc découler de la subjectivité qui entraîne la décision inadaptée, d'une mauvaise accroche à la réalité des choses, d'une problématique structurelle de tout ordre qui pourra aussi venir contrer cette subjectivité si

elle est adaptée, d'une problématique structurelle qui ne prend pas assez en compte le relationnel et la nature humaine en elle-même.

Nous tenons encore à préciser que nous ne cherchons pas à faire un « excès de déterminisme structurel » ou encore chercher déresponsabiliser les individus. Nous avons tenté de faire un constat qui semble s'accorder avec les sciences modernes. Toutefois une forme de responsabilité globale pourrait émerger par le biais du processus démocratique évoqué, par ce questionnement sur les structures systémiques qui nous entourent par l'ensemble des acteurs d'une société, à toute échelle, et à tout niveau, et comme nous l'avons évoqué.

Nous avons posé les bases de notre structure cérébrale, de notre nature humaine biologique, nous allons maintenant y plonger en profondeur dans le but de tenter d'éclairer au mieux tout ce que nous venons de dire, de tenter de montrer d'où cela vient exactement et comment cela fonctionne. Pourquoi exactement nous relions la violence à des problématiques structurelles si elles ne sont pas en phase avec la nature humaine. Nous allons tenter une fois de plus de remonter aux sources des choses avant de reprendre de la hauteur et enfin conclure ce chapitre de synthèse.

Conclusion sur la modalité de fonctionnement, Nature humaine biologique, fonctionnement du Cerveau et Contexte structurel

> « La pensée complexe aide à affronter l'erreur, l'illusion, l'incertitude et le risque »
> Edgar Morin

Nous allons donc tenter de définir le socle fondamental de notre nature humaine qui est le système limbique, y aller plus en profondeur. Puis nous intégrerons les zones réflexives « chaude » et « froide », tenterons de montrer comment notre cerveau fonctionne, ce que cela implique. Enfin ce que cela implique en ce qui concerne nos interactions avec le contexte structurel et les autres. Nous y relierons l'ensemble de ce que nous avons vu. Nous tenterons d'en déterminer une vision globale. Nous relierons cette vision globale à un schéma pour tenter de clarifier au mieux les choses. De cette vision globale de notre mode de fonctionnement nous tendrons à mieux montrer le comment et le pourquoi de tout ce que nous avons évoqué dans cette étude.

Alors basiquement voici ce que fait ce système limbique seul (donc hors zone réflexive chaude ou froide).

Notions primitives du système limbique :

Domaine instinctif	**Éléments codés biologiquement dans le limbique**
Survie individuelle	Peur (menace physique), fuite, inhibition, agression défensive (amygdale, PAG)

Domaine instinctif	Éléments codés biologiquement dans le limbique
Régulation corporelle	Faim, soif, douleur, thermorégulation, etc. (hypothalamus)
Récompense / Plaisir	Satisfaction des besoins (nourriture, sexe, confort, affection) via dopamine/endorphines
Attachement / lien	Recherche de lien, détresse de séparation, plaisir social (circuit opioïde, sérotoninergique)
Mémoire émotionnelle	Encodage rapide des événements marquants, surtout négatifs, via amygdale/hippocampe
Reconnaissance émotionnelle d'autrui	Capacité précoce à lire visages/voix (codée en partie, affiné ensuite)

Au fond le système limbique ne fait que traduire nos besoins primaires (principalement physique et relationnelles) par des émotions. Que ces émotions traduisent des attentes liées à ces besoins primaires. Si ces attentes sont satisfaites elles engendreront des émotions positives, et engendreront des émotions négatives si elles ne le sont pas. Que ce système limbique est le socle de notre nature humaine, un point de départ fondamentale au sein d'un ensemble d'interaction complexe et réciproques qui viendront moduler nos comportements en fonction, à toute échelle, à tout niveau.

Nous n'inventons rien, cette constatation se base sur les fondements des neurosciences modernes.

En quelque sorte que les émotions sociales ne semblent être que la traduction de nos attentes relationnelles et des différentes composantes du système limbique. De là naissent les sentiments plus complexes que sont les notions de justice/injustice, loyauté, etc. Ils émergent après un traitement réflexif par les zones « chaudes » et « froides » du cerveau et sont mémorisés dans les circuits limbiques. Mais sont peut-être aussi construits dans le sens où nous attendons aussi une justice et une loyauté de la part des autres. Une certaine notion de symétrie émotionnelle : la bienveillance suscite de la bienveillance, la menace et la peur génèrent de la peur et de la menace, l'agressivité appelle l'agressivité. Une certaine notion de symétrie émotionnelle qui entraîne ces notions plus complexes issue de nos interactions sociales.

En d'autres termes, sans une émotion limbique initiale, codée biologiquement, des émotions sociales comme l'injustice, la honte ou le ressentiment ne pourraient émerger.

Ces émotions semblent donc liées à nos besoins physiques, relationnels et sociaux. Par exemple, la peur traduit autant une menace physique (agression, danger immédiat) qu'une menace physiologique (faim, soif), ou relationnelle (rejet, exclusion). Par ailleurs, la peur d'autrui, perçu comme différent, peut être analysée comme une menace évolutive et instinctive liée à la survie du groupe, alors que l'inconfort face à des idées antagonistes s'inscrit davantage dans une dimension idéologique, réflexive et rationnelle.

Cet ensemble sera ensuite analyser et modulé et interprété par les zones réflexives chaudes et froides au sein d'interactions dynamiques. L'ensemble sera également influencé par des structures

sociales externes et systémiques. Ces structures pourront faciliter ou contrarier nos différentes attentes liées à la satisfaction de nos différents besoins. Elles faciliteront ou non l'utilisation objective de nos capacités réflexives, faciliteront ou non la décision adaptée, et en fonction. Cet ensemble complexe interagira de manière dynamique au sein de boucles de rétroaction. De cet ensemble complexe pourra aussi émerger des idées et concepts qui orienterons nos comportements et nos constructions sociales, morales et éthiques, et ainsi de suite.

Enfin, ces besoins primaires, qu'ils soient physiologiques ou relationnels, ne s'organisent pas selon une hiérarchie fixe universelle. Leur importance relative varie selon les individus, la pluralité de leurs caractères, leur environnement et les normes sociales en vigueur. Comme on l'a déjà évoqué on a « traduit » ces besoins primaires issus de notre système limbique de cette façon pour l'être humain : « nutrition », « biens matériels », « amour et affection », « distraction », « spiritualité et recherche de sens », « reconnaissance sociale », et « sécurité ».

Ce que nous venons d'évoquer se base sur les fondements des sciences, que ces sciences soient biologiques, neurologiques ou humaine et sociales.

Notamment la théorie des émotions de base (Paul Ekman, Silvan Tomkins, Jaak Panksepp, etc) qui stipule que nos émotions sont universelles, ancrés dans des circuits de base. Nous les voyons donc ancrés de base dans ce système limbique. Toutefois nous y voyons aussi une approche plus dynamique de l'ensemble que certains de ces auteurs évoquent aussi.

Nous nous basons aussi sur le constructivisme émotionnel de Lisa Feldman Barrett, qui a une approche plus constructiviste et dynamique de la construction de l'émotion à partir de l'interprétation des signaux corporels, contexte culturel, apprentissage. Nous relions toutefois ce codage de base au sein d'une logique dynamique de rétroaction qui inclut l'ensemble évoqué précédemment.

Nous nous basons sur la « Self-Determination Theory » de Deci et Ryan qui stipulent que nous avons des besoins fondamentaux dont dépendront nos émotions s'ils sont satisfaits ou non. Emotions positives si satisfaits, émotion négatives si non satisfaits.

Nous nous basons sur les théories de Karl Friston (Free Energy Principle) sur la régulation émotionnelle qui se passe à différents niveaux du physiologique au sociale. De Carhart-Harris et Friston (Rebus model) qui parle aussi de différents niveaux de régulation et en fonction. De Anil Seth (Predictive Processing et Interoceptive Inference) qui voit les émotions et la conscience comme émergeant d'interactions neuronales façonnées par des dynamiques internes (états corporels) et externes (environnement, contexte social).

Nous nous basons sur les théories de Tamir & Thornton, dans *The Predictive Social Brain* (2022), qui utilisent un framework qui tend à dire que le cerveau social fonctionne comme un système de prédiction, qui anticipe les intentions, les émotions, les comportements des autres à partir de modèles internes appris. Le tout en incluant un grand nombre de dynamiques sur lesquelles nous nous basons aussi[58].

[58] Dans un sens notre approche mobilise une synthèse transdisciplinaire (neurosciences affectives, théorie des systèmes, socio-anthropologie, psychologie évolutionniste et cognitive, sciences humaines, etc), visant à articuler une causalité multi-niveau dans une perspective intégrative.

Nous nous basons sur des auteurs comme Damasio, Nussbaum ou Sapolsky que nous avons déjà évoqué.

Nous nous basons sur les principes scientifiques fondamentaux, tentons de nous inscrire dans cette continuité au sein d'une synthèse intégrative, une proposition d'intégration dynamique qui met en relief les interactions entre codage biologique de base, construction réflexive, et régulation contextuelle au sein d'une boucle de rétroaction unifiée.

Pour simplifier, les sciences liées au biologique tendent à relier ce niveau biologique avec les expériences interpersonnelles. Et les sciences humaines et sociales tendent à relier les expériences interpersonnelles avec le contexte structurelle. Nous tentons de relier cerveau/biologie (expériences interpersonnelles) avec le contexte structurel globale dont sont aussi issus les interactions sociales.

Nous tentons de rendre plus dynamique les théories individuelles en intégrant la dimension contextuelle comme autre facteur structurant, et bien que partiellement validée par les recherches en psychologie du développement et en neurosciences sociales (Sarah-Jayne Blakemore, Felitti & Anda, Yale's Social Neuroscience Group, etc). Et « partiellement », tout simplement parce que ce n'est pas leur cœur de recherche. Sapolsky et Nussbaum relient ces contextes structurelles explicitement.

Là encore nous n'inventons rien, nous tendons à le formaliser au sein d'une hiérarchie causale explicite et dynamique au sein de différente boucle de rétroactions qui se produisent à des niveaux internes et externes :

1. Besoins → codés biologiquement → génèrent des attentes
2. Limbique évalue l'écart besoin/réalité → produit émotion
3. Zones chaudes/froides interprètent ou rationalisent cette émotion
4. Naissent des décision/action/inhibition qui entrainent des interactions de tout ordre (interne/externe)

Cette hiérarchie n'exclut pas la complexité, elle n'est pas linéaire ou unidirectionnelle. Un même affect peut émerger de besoins concurrents, « mis de côté », ou interprétés à travers des filtres cognitifs biaisés ou non. Là encore nous sommes au sein de boucles de rétroactions possibles où émotions peuvent entraîner des cognitions, des actions et inversement.

Cette hiérarchie tend donc à connecter au sein de différentes boucles de rétroaction internes et externes au sein d'une boucle globale englobant les niveaux :

- Interne (physiologique/émotionnel)
- Computationnel/réflexif (prédiction/erreur/adaptatif/etc)
- Comportemental (action)
- Social (interaction/structure)

Et cette dynamique peut créer de nouvelles attentes et besoins en fonction, et qui ne seront plus codés biologiquement mais socialement. Et ces nouvelles attentes et besoins influenceront une nouvelle fois cet ensemble. Comme cet ensemble pourra produire de nouvelles structures de tout type qui viendront une nouvelle fois influencer cet ensemble. Rien ne semble exclusif et tout semble lié, et sans hiérarchie propre sur ces derniers points.

Sans hiérarchie propre, mais il importe tout autant de distinguer les besoins fondamentaux, ancrés biologiquement, de leurs formes socialement construites, parfois disproportionnées ou manipulées

(volontairement ou pas d'ailleurs, certaines dynamiques sociales tendent des fois à entraîner certaines choses naturellement, dans un sens négatif ou positif) par des normes culturelles et les contextes structurels en général dont ces normes font aussi parties. On peut « se passer » de ces dernières formes construites socialements, mais pas de celles ancrées biologiquement, la distinction est donc fondamentale.

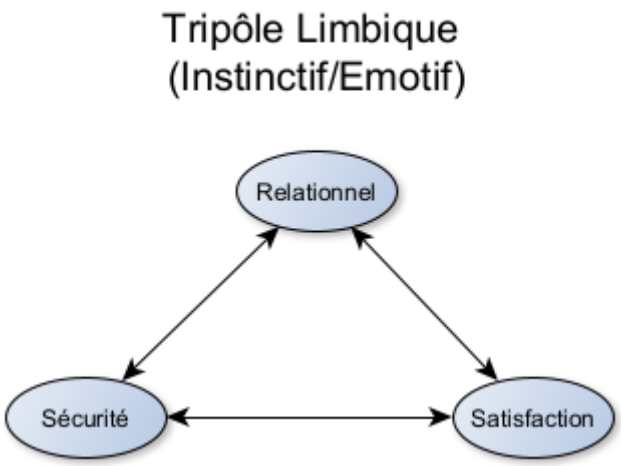
En d'autres termes, nous faisons la différence entre ce qui est codé biologiquement et ce qui sera construit par l'homme. Les deux ne sont pas fondamentalement incompatibles, bien au contraire. Comme le fait que ce socle biologique possède une certaine souplesse, une certaine souplesse mais qui a aussi ces limites. Par conséquent, c'est pourquoi nous soutenons que ce qui est construit par l'homme devrait aussi être en phase, en symbiose, avec cette nature humaine profonde, ce socle de besoins fondamentaux. Dans le cas contraire nous risquons d'aboutir à des sortes de dysfonctionnement, des forces de frottement et autres tensions. Nous développerons ces points en détail par la suite, donc cette fois sous cet angle purement biologique.

A partir de là on peut poser un premier constat de base. Le socle de la nature humaine semble reposer sur un socle tripolaire : Sécurité/Satisfaction/Relationnel. Ces trois composantes étant interconnectés et représentent nos besoins primaires fondamentaux.

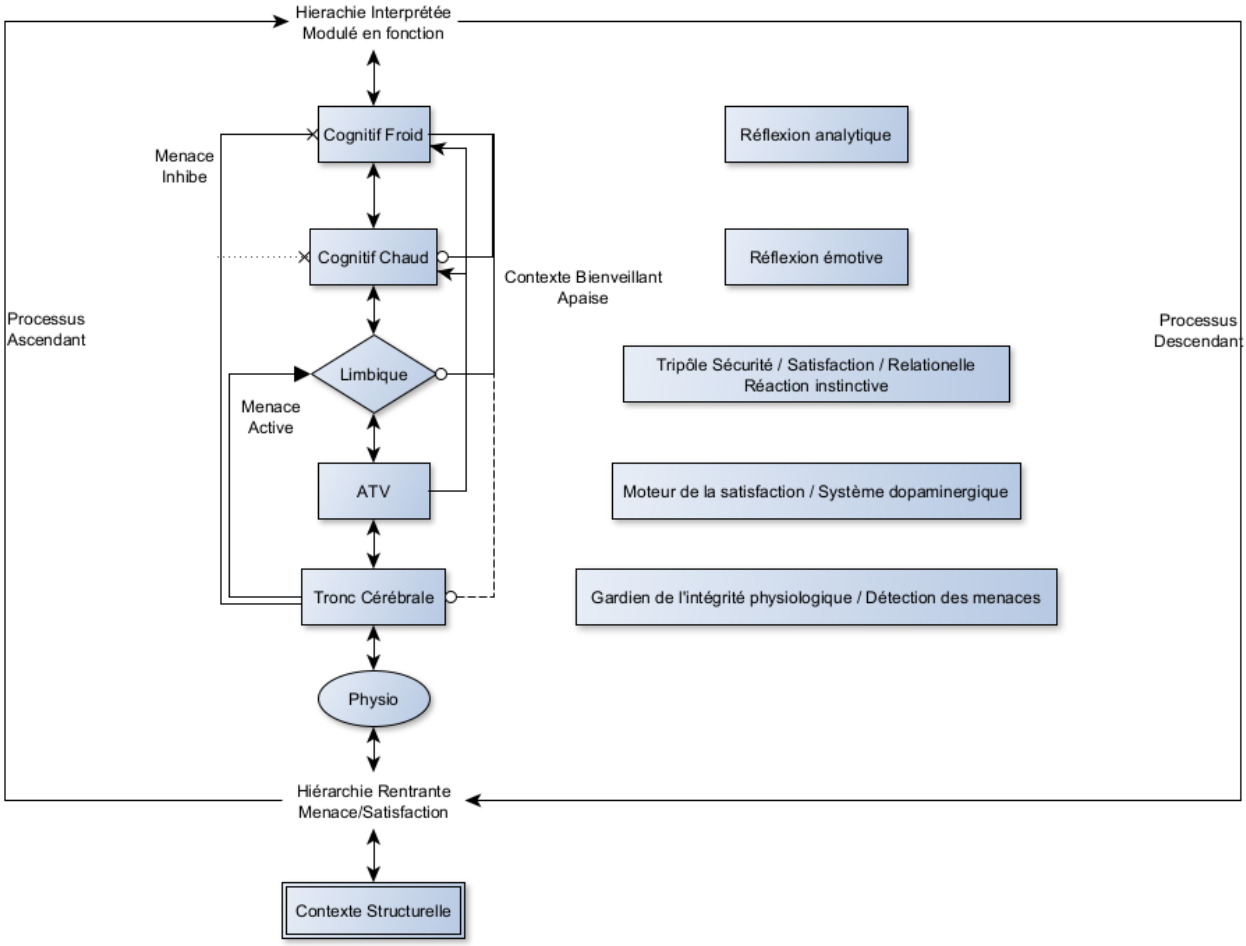
Aucun ne semble supérieur à l'autre dans l'absolu. Les trois sont vitaux, les trois peuvent et ont déjà entraîner la mort d'un individu. Que cette mort soit sociale, psychologique ou physique d'ailleurs. Une menace peut être de nature à entraîner la mort (agression, chute, etc). La non satisfaction de besoins fondamentaux peut entraîner la mort (boire/manger). Le manque de relationnelle et d'affectif a déjà entraîné la mort de nourrissons, des suicides.

Nous tendrons donc à montrer qu'un déséquilibre de ce socle de la nature humaine entraînera des phénomènes de production de sentiments négatifs qui déboucheront sur des tensions et de la violence.

Nous pouvons représenter ce socle de cette façon :



Ensuite nous pouvons représenter l'ensemble, un individu au sein d'une société, de cette façon :



Le physio représente le corps. Le reste représente une structure cérébrale simplifiée et hiérarchisée selon les connaissances en neuroscience. Elle part du plus instinctif/primitif (le tronc cérébrale) au plus réflexif/analytique (les zones réflexives froides). C'est le processus ascendant qui évalue et module, et le processus descendant qui réévalue et module encore. Nous avons défini les différentes parties du cerveau au sein d'une sorte de structure hiérarchique et dynamique non linéaire, d'un dialogue symétrique entre ces différentes parties. Nous expliquerons plus tard le rôle de l'ATV qui est en fait relié à l'ensemble, n'est pas tellement inclus au sein de cette hiérarchie (nous l'avons d'ailleurs schématiser par des liens multiples reliés à l'ensemble de ces parties).

Enfin c'est le physio (le corps), l'individu, qui est en interaction dynamique avec le contexte structurelle (relationnelle, communication de tout type, normes, et tous types de structures abstraites ou concrètes/physique tel qu'évoqué par les sciences humaines en générale). L'individu est influencé par ces structure et peut aussi les influencer. Puis on revient au cerveau, et inversement, et ainsi de suite.

Ainsi, le cerveau « communique » entre ses différentes parties internes, comme avec le reste du corps, grâce à différentes molécules chimiques (neurotransmetteurs, neuromodulateurs, hormones) et signaux électriques. Ces molécules ont toute un rôle particulier et vont aussi moduler notre état émotionnel globale, notre vigilance, notre motivation, ou encore produire une émotion sur le moment. Pour simplifier, cette communication sert principalement à activer/exciter/inhiber/désinhiber/apaiser les différentes parties de notre cerveau. Elle façonne nos ressentis et émotions, influencent nos pensées, et inversement. Nous ne nous attarderons pas en

détail sur ces détails biochimiques, nous allons plutôt nous focaliser sur le fonctionnement global de cet ensemble et ses conséquences.

Ensuite nous parlons de hiérarchies rentrante et interprétée liés à une menace ou une satisfaction.

Les notions rentrante et sortante représentent ce que la neuroscience appel les processus ascendants (bottom-up) et descendants (top-down). C'est-à-dire que des signaux sensoriels rentrent dans le cerveau, sont traités et interprétés par le biais des mécanismes les plus primitifs (tronc cérébrale) aux plus évolués (zones froides), en passant par les différentes couches représentées. Puis redescendent par le même chemin pour être réinterprété à nouveau pour aboutir à une réponse comportementale ou autre. Et l'ensemble au sein d'interaction réciproques, de boucles de rétroaction.

Les notions de menace et de satisfaction correspondent à ce que la neuroscience définie en termes de valence positive et négative (John LeDoux, 2012 ; Panksepp, 1989 ; Berridge et Kringelbach, 2015 ; Barrett, L. F., 2017 ; Seth, A. K., 2013). La valence est ici « la qualité intrinsèquement agréable ou désagréable d'un stimulus ou d'une situation »[59]. Elle est généralement associée à une valence négative principalement liées à la menace (menace de survie, d'exclusion, d'injustice, etc.)/peur/douleur/etc., et une valence positive principalement liée à des notions de satisfaction/plaisir/joie/récompense/etc.

Ce sont donc les prédictions et perceptions du cerveau concernant ces menaces ou satisfactions possibles qui déclenchent les émotions, mais aussi qui orientent la structuration des pensées, des interprétations (jugement, récits internes, croyances, etc) et des comportements, en fonction du contexte perçu et des modèles internes activés. Et modèles internes qui représentent l'ensemble dynamique des circuits neuronaux (possiblement rigides ou plus plastiques en fonction), des croyances apprises, des représentations culturelles et des schémas biologiques qui guident notre rapport au monde.

Cette interprétation des menaces/satisfactions est aussi une sorte d'évaluation d'un rapport coût/bénéfice ; qu'est-ce que je risque/qu'est-ce que je gagne ?

Ensuite en cas de menace le tronc cérébral va tendre à activer les zones instinctives/émotives (LeDoux, 1996 ; Davis, M., 1992 ; Panksepp, 1998) et inhiber les zones cognitives (Craig, A. D., 2009 ; Critchley, H. D. et al. 2004, Liston, C. et al. 2009, Arnsten, 2015). On a représenté cette inhibition des zones cognitives chaudes par un pointillé dans le sens où ces zones mêlent précognition et cognition. Ce seront donc surtout les zones réflexives qui seront inhiber. Basiquement ce sera la main qui sera enlevé d'un support brulant, mais pas que.

Il y a aussi une différence entre une menace instinctive (tronc cérébrale) et une menace perçue par la réflexion. Nous ne l'avons pas explicitement représenté dans ce schéma par souci de simplification, les deux aboutissant aussi à la même résultante à quelques nuances prés. Aboutissent au fait qu'une menace aura tendance à bloquer les zones réflexives et activer/exciter les zones instinctives/émotives dans les deux cas.

Ainsi, nous sommes assis en sécurité dans notre salon mais nous réfléchissons à une menace possible qui peut venir nous mettre en danger ou menacer nos intérêts en général. Il va donc y avoir

[59] https://fr.wikipedia.org/wiki/Valence_(psychologie)

cette activation des zones instinctives/émotives et une inhibition des zones réflexives (Etkin et al., 2015 ; Arnsten, 2009 ; McEwen, 2017, Lupien et al., 2009). Ces deux systèmes (tronc cérébrale et zone froide) ne sont pas exclusifs en cas de menace. Si par exemple on est agressé dans la rue pour se faire voler, on pourra fuir, se soumettre (donner), résister/combattre. Les deux systèmes d'activation/inhibition peuvent se chevaucher, comme on peut aussi garder son sang-froid pour évaluer et gérer la situation au mieux (aller contre cette inhibition des zones froides et tendre à les utiliser). De la même façon, lorsque l'on est en sécurité dans son salon à penser à une menace possible, les zones froides pourront aussi reprendre le dessus et ne pas se faire « phagocyter » par les instincts/émotions pour par exemple tomber vers des biais subjectifs, une mauvaise évaluation de la menace, etc.

Par l'activation des instincts/émotions et le blocage des zones réflexives d'une manière continue on risque de tomber dans un cercle vicieux émotionnel qui empêche la prise de décision rationnelle et adaptée. C'est le cercle vicieux de la menace qui pourra tendre à voir plus de menaces qu'il n'y a objectivement, tendre à construire des idées subjectives qui alimenteront cette menace, pourra tendre vers des sortes de paranoïa. On peut toutefois en sortir.

Ainsi en cas de sentiment de sécurité les zones froides vont apaiser les zones instinctives/émotives/chaudes (Thayer & Lane, 2000 ; Ochsner et Gross, 2005 ; Porges 2003, Arnsten, 2009 ; etc.). Ce sera le moyen de sortir de ce cercle vicieux et tenter de rentrer au sein d'un cercle vertueux, cela peut aussi nécessiter un environnement adéquat qui tend vers l'apaisement en général (relationnel, structures de tout type, etc).

Enfin, que ce soit en cas de menace ou de sécurité il y aura un lien de proportionnalité entre l'activation et l'inhibition des zones concernées. Au plus la menace sera élever, au plus il y aura activation des instincts/émotion et désactivation des zones réflexives. Et inversement. L'ensemble des études citées montrent ce lien de proportionnalité, d'autres aussi (McEwen & Morrison, 2013 ; Ochsner et Gross , 2005 ; Damasio, 1994 ; Thayer & Lane, 2000, Uvnäs-Moberg, 1998 ; Eisenberger & Lieberman, 2004).

Ces dynamiques d'activation et d'inhibition, comme leur proportionnalité au degré perçu de menace ou de sécurité, font désormais consensus dans les neurosciences. Toutefois, en raison de la nature dynamique, interactive et multidimensionnelle de l'ensemble, ces processus ne sont jamais parfaitement linéaires, et la réalité comporte de nombreuses nuances comme de possibles interférences (dans un sens positif ou négatif) liées au contexte interne ou externe. Néanmoins, le schéma de fonctionnement global, fondé sur des boucles ascendantes et descendantes modulées par le contexte, reste solide, robuste et empiriquement validé.

Nous voyons donc que ce qui sera perçu comme une menace tendra à des réflexions plus instinctives, plus émotives. Tend à exciter les instincts/émotions et inhiber les zones froides qui servent à la pensée analytique. Ces instincts/émotions pourront aussi tendre à biaiser nos jugements par cette émotion, à les rendre plus subjectifs, moins adaptés à la réalité des choses si la menace est perçu à tort, à cause de certains de nos instincts « tribaux/primitifs », à cause de certains intérêts monétaires ou autres, etc. Cela se passe à un niveau interne.

Mais c'est aussi là qu'intervient le contexte structurel. Ce contexte va-t-il nous aider à comprendre comment nous fonctionnons (éducation), et en général va-t-il tendre à renforcer la menace perçue ou tendre à nous permettre d'apaiser les choses, de nous sentir en sécurité. Là encore, si nous nous sentons en sécurité les zones froides tendront à envoyer des messages aux parties plus

émotives/instinctives pour les rassurer. Ces zones vont donc tendre à moins influencer et possiblement biaiser cette partie analytique, tendre à nous permettre de mieux raisonner, de prendre des solutions plus adaptées.

En d'autres termes, ce contexte structurel va-t-il tendre à nous rassurer en général, par une communication adaptée en particulier visant à relativiser les choses, les remettre en question ou tendre à augmenter la menace perçue.

Là encore, les études évoquées en neuroscience montrent qu'un contexte apaisant et une communication objective et adaptée tendra à rendre les circuits de réflexion de notre cerveau plus fluide, moins rigide. Que ce contexte apaisant et objectif tendra à faciliter les remises en question, à faire baisser nos instincts émotifs et favoriser les visions à long terme. Un contexte qui entretient une perception de menace et une communication subjective en rapport fera donc tout l'inverse.

En ce sens, on peut délier nos fonctionnements internes du contexte extérieur, de son mode de fonctionnement. Les deux interagissent de manière réciproques. Le contexte que nous construisons à l'aide de notre libre arbitre pourra donc tendre à nous entraîner dans une sorte de cercle vicieux subjectif s'il tend à être perçu comme menaçant en soi. A l'inverse, un contexte apaisant pourra tendre à nous sortir de ce cercle vicieux et engendrer un cercle vertueux permettant la prise de décisions et les comportements adaptée s'il tend à nous apaiser, à nous ramener vers de l'objectivité par le biais d'une communication qui apaise et se justifie, etc. Donc tendra à améliorer notre survie au sens de la théorie de l'évolution.

A partir de là nous pouvons comprendre plusieurs choses que l'on a vu au sein de notre étude. Pourquoi des contextes bienveillants au sein des entreprises ont permis un meilleur rendement économique. Par l'utilisation optimum des zones froides que n'aurait pas permis un contexte stressant (menace), une augmentation du rendement énergétique corporel lié à moins de « forces de frottement » internes et externe qui engendre le stress. Et le stress et ces conséquences sont justement coûteux d'un point de vue économique pour les entreprises.

On comprend mieux pourquoi les environnements éducatifs bienveillants, stimulants et sécurisants favorisent significativement l'apprentissage et le développement des enfants fait largement consensus au sein des sciences de l'éducation, en neuroscience et en psychologie du développement. Qu'un enfant dont les besoins affectifs sont sécurisés explore plus, apprend mieux, et gère mieux l'échec. A l'inverse l'insécurité ou le stress chronique freinent la concentration, la mémorisation et l'ouverture à la nouveauté (Bowlby, Ainsworth). Que L'importance du cadre relationnel, du soutien émotionnel, du jeu libre et du dialogue est démontrée depuis longtemps (Vygotski, Montessori, Bruner, Piaget, etc). Qu'un environnement menaçant ou humiliant entraîne l'inhibition des zones cognitives en général.

Ces notions se retrouvent au sein des travaux de Stanislas Dehaene (Collège de France), du Center on the Developing Child (Harvard University), de l'UNESCO Global Education Monitoring Reports, etc.

Nous comprenons aussi pourquoi une modalité de fonctionnement sociale qui fonctionne sur un principe coercitif (menace) tendra à ne pas pouvoir sortir d'un cercle vicieux subjectif, et d'autant plus si la communication est subjective en rapport, tend à augmenter le stress et les menaces perçues, tend à monter les individus les uns contre les autres pour de mauvaises raisons. C'est principalement dû à du relationnel, des interactions avec les autres, comment nous les percevons.

Mais peut aussi tendre à ne pas nous satisfaire, nous frustrer. Cela peut impliquer du relationelle, comme impliquer toute sorte de satisfaction lié à l'obtention de l'ensemble de nos besoins primaires (contexte économique morose, etc). Ce qui représente donc une menace en soi à un niveau neurocognitif qui engendre stress/colère, et blocage des zones analytiques nécessaire à remettre les choses en ordre, à ne pas se laisser envahir par nos instincts et nos émotions, à garder notre « sang-froid ». Ce ne sont que des faits scientifiques liés au fonctionnement même de notre cerveau. On ne peut aller contre et négliger cette chaîne de causalité réciproque, cette boucle de rétroaction entre individu et contexte structurelle.

On comprend donc mieux pourquoi ces sectes étudiées par Festinger avaient tendance à se radicaliser à cause d'un comportement extérieur menaçant, à cause d'un blocage des zone froides par notre fonctionnement cérébrale. Pourquoi les autres sectes qui ne percevaient pas de menaces avaient tendance à ne pas se radicaliser. Pourquoi ces phénomènes de repli identitaire, ces radicalisations lorsque le contexte extérieur est perçu comme menaçant en général. Pourquoi nous pouvons tendre vers la subjectivité et la radicalisation face à un contexte menaçant.

Bien sûr un rapport de force peut aussi intervenir dans le but de « remettre au pas » certaines visions subjectives. Ce fut le cas d'autres sectes étudiées. Mais il faut déjà prendre en considération que dans ce cas la réalité était facilement percevable, mais aussi que le support social était absent (donc un manque de force pour maintenir une subjectivité par effet de groupe). Donc et déjà que cette coercition avait aussi une certaine légitimité, mais que là encore ce n'est pas toujours suffisant, qu'un contexte apaisant peu aussi faciliter les choses, et en fonction des cas, des rapports de force en jeu, etc.

Mais aussi qu'une force peut entraîner soumission, mais aussi que cette soumission peut engendrer des velléités de revanche sur le long terme si elle est perçu comme injuste. Toutes ces réactions sont codés dans notre nature humaine, notre système limbique. Elles sont liés à la perception d'une menace, les réactions en conséquence et les besoins d'intégration sociale, de liens affectifs, du stress engendré par le rejet et ce que l'on traduit par des notions d'injustice.

Mais là encore nous touchons à des points liés à la légitimité d'une action, mais aussi qu'une approche apaisante et objective en générale permettra de meilleures interactions sociales pour aboutir quelque fois à des résultats similaires. C'est-à-dire permettre à des individus de retrouver une vision objective des choses. Et en fonction des cas.

Mais aussi pourquoi il peut exister des tensions entre groupes sociaux antagonistes qui vont entretenir des perceptions de menaces entre eux. Que là encore l'effet de groupe sera une force contraire à un effet coercitif pour revenir à l'objectivité. Que l'on tombera dans une spirale de coercition réciproque par ces équilibres des forces en présence.

Le point est ici important est mérite d'être bien compris. Ce besoin fondamental du relationnel va naturellement entraîner la formation de groupes sociaux par des individus se sentant rejeter par d'autres. C'est la base même de ce tripôle limbique qui structure nos attentes et besoins.

Face à une menace perçue (rejet) je vais combler mes besoins relationnels vers ceux qui partagent la même idée (possiblement subjective) pour y trouver une satisfaction, pour me sentir bien et rassuré. Mais pourra aussi tendre à rigidifier nos circuits cognitifs liés à l'idée partagée, pourra éventuellement tendre vers du radicalisme et le rejet de ce qui est perçu comme une menace, par

la conservation d'une idée subjective, possiblement par la création d'idées subjectives sur l'autre visant à le voir comme négatif en particulier.

A partir de là on entretient des rapports de force et des tensions en proportion. C'est tout le problème soulevé lors de la problématique sur les crises migratoire qui se répercute à tout niveau, à toute échelle. C'est tout le problème d'une société qui base la coercition comme valeur première d'une modalité de fonctionnement sociale, qui utilise des communication de masse qui tendent à opposer les groupes sociaux antagonistes les uns envers les autres par le biais d'idées subjectives sur l'autre qui se ne se justifie pas (donc qui ne permet pas de revenir « à la raison » en quelque sorte), qui tendra à augmenter les menaces perçues et l'activation des zones instinctives/émotives et les conséquences que nous discutons qui vont en découler.

A l'inverse, un contexte apaisant, un dialogue égal et symétrique, et une communication de masse adaptées pourraient permettre de faire baisser ces tensions. Une modalité de fonctionnement sociale adaptée en général. Elle pourrait permettre de ne pas activer notre côté instinctif/émotif face à une menace perçue et rigidifier nos comportements en conséquence. Une fois de plus nous rejoignons ce contexte structurel en interaction avec notre nature humaine qui facilitera ou nous la résolution de conflits entre groupes antagonistes.

Ce contexte permet-t-il de favoriser le dialogue constructif au sein d'un environnement perçu comme non menaçant, la communication de masse permet-elle de renforcer les menaces perçus ou non, renforce-t-elle la subjectivité ou non ? L'ensemble va-t-il tendre à bloquer nos zones froides et activer nos instincts/émotions qui tendent à engendrer la rigidité et la subjectivité des idées. Ou bien va-t-il tendre à activer les zones froides qui permettront d'envoyer des signaux d'apaisement (et à condition qu'ils soient eux-mêmes légitimes et facilement justifiable) aux zones instinctives/émotives, dans le but de retrouver une certaine plasticité cérébrale, d'être moins rigide, de tendre vers les solutions et comportements adaptés, de faire baisser les tensions, de survivre au mieux d'un point de vue de la théorie de l'évolution. Et le tout en rapport avec le fonctionnement fondamental de notre cerveau contre lequel on ne peut aller contre. En rapport avec la satisfaction de nos attentes et besoins fondamentaux lié à ce tripôle limbique.

En d'autres termes nous justifions une nouvelle fois qu'il y a bien une influence du contexte structurelle sur nos comportements, sur la production ou non de tensions et autres phénomènes de violence. Et cette fois d'un point de vue d'une réaction strictement biologique directement liée à notre fonctionnement cérébral. Mais aussi que ce contexte structurel semble devoir s'adapter, rentrer en symbiose, avec notre mode de fonctionnement cérébrale fondamental. Il semble que nous n'ayons d'autres choix si nous voulons que les choses se passent bien, que la nature humaine se doit d'être respecté par ce contexte structurel, de l'entraîner vers le bon sens (et « bons sens » à entendre sous toutes ces formes, propre et figuré). Et nous avons ce pouvoir par le biais de notre libre arbitre, nous avons le pouvoir de construire des structures sociales adaptées en ce sens.

Comme on comprend mieux pourquoi cette « loi du plus » fort ne peut définir la théorie de l'évolution. Pourquoi elle est tout l'inverse en favorisant un contexte qui va être perçu comme menaçant, tendre à bloquer nos potentiels spécifiques humain de rationalité, tendre à activer nos instincts/émotion au sein d'une compétitivité radicale. Pourquoi Darwin (1871) était contre comme il a écrit des années plus tard, pourquoi il préconisait un dépassement de nos instincts par la culture :

« Les instincts primitifs du barbare cédèrent peu à peu aux goûts acquis de l'homme civilisé. […] Chez l'humanité, les facultés intellectuelles ont été principalement et graduellement perfectionnées

par la sélection naturelle ; elles ont ainsi progressé lentement à partir de la condition animale naturelle, modifiées et changées selon la volonté et l'intelligence de l'homme lui-même ; et, dans la mesure où le développement de l'homme dépend de ces facultés, il s'est élevé de l'état d'un simple animal à celui d'un être capable de contempler des vérités abstraites, d'inventer des armes et des outils, d'anticiper les événements futurs et de régler sa conduite par la prévoyance et la raison. »[60]

Pourquoi Freud (1929) soutenait que le degré de civilisation d'une société ne provenait pas tellement de son niveau de technicité mais de sa façon de gérer ces relations au mieux :

« Au cours des dernières générations, l'humanité a fait accomplir des progrès extraordinaires aux sciences physiques et naturelles et à leurs applications techniques ; elle a assuré sa domination sur la nature d'une manière jusqu'ici inconcevable. […] Ils croient toutefois constater que cette récente maîtrise de l'espace et du temps, cet asservissement des forces de la nature, cette réalisation d'aspirations millénaires, n'ont aucunement élevé la somme de jouissance qu'ils attendent de la vie. Ils n'ont pas le sentiment d'être pour cela devenus plus heureux. On devrait se contenter de conclure que la domination de la nature n'est pas la seule condition du bonheur, pas plus qu'elle n'est le but unique de l'œuvre civilisatrice, et non que les progrès de la technique soient dénués de valeur pour « l'économie » de notre bonheur. […] Le terme de civilisation désigne la totalité des œuvres et organisations dont l'institution nous éloigne de l'état animal de nos ancêtres et qui servent à deux fins : la protection de l'homme contre la nature, la réglementation des relations entre les hommes. »

Nous rajoutons que cette « condition animale naturelle » (ce système limbique, les attentes fondamentales de son tripôle) et cette « domination de la nature » revient aussi à la maîtriser par le fait de la comprendre au mieux pour s'y adapter au mieux, et aussi à l'aide d'une gestion tout aussi adaptée des relation humaines.

Et comme on comprend mieux pourquoi les études en science humaine montrent que pour combattre le racisme il faut aussi mettre en place un environnement apaisé pour permettre l'interconnaissance et la baisse des idées subjectives réciproques de l'un sur l'autre.

Et il en va de même entre peuple et élites décisionnaires qui ont souvent tendance à ne pas se comprendre, à avoir des idées subjectives les uns sur les autres. Et comme tout type de groupe sociaux antagonistes en général, comme tout ce que l'on pourrait relier à un conflit de différence.

Donc en évitant l'activation/excitation des instincts/émotions, l'inhibition des zones réflexives supérieures. Donc en permettant un dialogue serein, égale et symétrique par l'envoie de signaux d'apaisement des instinct/émotions par ces zones froides.

Dialogue égale et symétrique pour éviter là encore tout ce qui pourrait être perçu comme une menace si un dialogue reflète une inégalité de traitement. Que le système limbique reliera cette inégalité de traitement à ce que l'on appelle « injustice », une menace des attentes fondamentales de ce système limbique, et comme on l'a évoqué lors de certaines études. On l'a vu avec ces primates qui vont protester s'ils ressentent une inégalité de traitement (Brosnan et de Waal, 2003), mais avec bien d'autres exemple pour l'humain. Donc éviter de contrarier une fois de plus les attentes fondamentales de ce tripôle limbique pour éviter que ce que l'on appelle la « rancune/vengeance »

[60] « With mankind, the intellectual faculties have been mainly and gradually perfected through natural selection; they have thus slowly advanced from the natural animal condition, modified and changed according to the will and intelligence of man himself […] » dans l'édition originale

et les comportements agressifs en conséquence ne prennent le pas, une résultante codée en dure de la frustration des attentes fondamentales de ce tripôle. Une fois de plus il semble que nous ne pouvons aller contre. Que par le biais de notre rationalité et de notre libre arbitre nous pouvons mettre en place des modalités de fonctionnement et des structures adaptées à notre nature humaine fondamentale.

Que c'est aussi le principe même de la théorie de l'évolution, de ces lois de la symbiose. Que l'externe rentre en symbiose avec l'intérieur et inversement, s'adapte. Non pas en demandant à la nature humaine de s'adapter à un extérieur contraire à sa nature, mais arriver à construire un extérieur adapté à la nature humaine à l'aide des sciences modernes qui définissent au mieux cette nature fondamentale. Nous n'avions pas cette chance qui nous permet de comprendre les choses en profondeur avant, aujourd'hui nous l'avons.

D'ailleurs ne pas s'adapter à cette nature humaine serait comme demander à un doigt de la main de se tordre dans le sens inverse prévu. Le doigt peut le faire, il a une certaine souplesse naturelle, mais jusqu'à un certain point avant que les muscles et les cartilages ne se déchirent, que les os ne se cassent. Avant qu'il n'y ait trop de tensions engendrées sur cette nature du doigt jusqu'au point de rupture.

Ou encore comme ces jeux d'enfant qui consistent à mettre des formes géométriques dans des emplacements adaptés. On peut toujours essayer de mettre ces formes dans un emplacement inadaptée, mettre des coups de maillet sur la forme pour la faire rentrer. Mais la forme subira des pressions internes et externes pour y rentrer et y rester. C'est aller contre sa nature. Par ces tensions internes elle tendra à aussi déformer la structure. Comme la structure pourra exploser sous les coups de maillet répétés à force de vouloir y faire rentrer une forme qui n'y est pas adaptée.

On comprend facilement ces deux analogies, on comprend pourquoi il est inutile d'insister sous peine de tout casser, que les choses ne vont pas bien se passer. La nature humaine est plus complexe, une société est plus complexe, les choses nettement moins claires et intuitives, et encore plus sur des projections à long terme. Que cela nécessite la connaissance de concepts qui nous sont encore inconnus, que l'on ne nous pas encore appris. Les sciences modernes arrivent maintenant à justement comprendre ces concepts et leurs conséquences. Nous avons maintenant cette chance que nous n'avions pas avant. Nous avons maintenant la chance et les connaissances nécessaires pour pouvoir réfléchir à comment construire une base solide et robuste qui s'adapte à la nature humaine pour ne pas engendrer de tensions à long terme, pour ne pas finir par faire exploser l'ensemble sur le long terme.

Enfin on comprend mieux aussi pourquoi les conclusions issues des principaux consensus des sciences humaines et sociales rejoignent les conclusions de cette biologie fondamentale. Qu'il semble totalement fondé que l'étude de nos comportements par ces sciences sociales reflètent la nature biologique de l'être humain. Reflètent les attentes et besoins fondamentaux de l'être humain codés en dure (neurobiologiquement).

Attentes et besoins fondamentaux que nous relions pour notre part à ce tripôle limbique, et nos comportements à cette évaluation menace/satisfaction (coût/bénéfice) de base. Et Comportements issus de notre mécanisme neurobiologique et du contexte structurelle en perpétuelle interaction réciproque. Donc au sein d'une boucle de rétroaction continue, à toutes échelles, à tous niveaux. Donc au sein d'une multitude de boucles de rétroactions au sein d'une boucle plus globale. D'une

multitude de relations entre les entités qui composent cet ensemble, d'un ensemble vivant et dynamique.

Vivant et dynamique. Il est maintenant de temps de s'intéresser à cet ATV qui est un moteur motivationnelle majeur de notre système cognitif. Une fois de plus cela ne change rien au fond que nous venons de discuter, mais va plutôt tendre à renforcer la compréhension de l'ensemble.

De notre moteur motivationnelle cérébral

L'ATV est donc une partie du cerveau qui se charge principalement de la production d'une molécule biochimique, la dopamine. Il est relié aux autres parties du cerveau.

Il fait consensus au sein des sciences, notamment des neurosciences, que la dopamine est un neuromodulateur central du système de motivation et de récompense, qui code essentiellement l'anticipation d'une récompense à venir, plutôt que la récompense elle-même (Schultz, Dayan et Montague, 1997 ; Berridge et Robinson, 1998 ; Pessiglione et al., 2006-7 ; Salamone et Correa, 2012).

En d'autres termes l'ATV est le moteur motivationnel majeur de l'être humain qui permet l'effort dans le but d'obtenir une récompense. Ce moteur est effectif par le plaisir que l'on peut ressentir à anticiper la récompense à venir.

Par conséquent la notion d'effort est codé biologiquement, mais aussi à condition d'y trouver un avantage en proportion.

L'ATV travaille en étroite relation avec le striatum ventrale, notamment le noyau accumbens. Par souci de simplification en parlera de striatum ventral (SV). Le SV est aussi relié aux différentes parties du cerveau, il s'occupe de moduler et d'interpréter les molécules biochimiques qu'il reçoit pour les traduire en comportement. C'est lui qui envoie le signal comportemental au corps.

En d'autres termes c'est le SV qui va traduire nos attentes motivationnelles que le cerveau a interprété. Basiquement elles seront liés à des récompenses alimentaires, sexuelles/reproductives, relationnelles, symboliques (argent, pouvoir, statut, etc), cognitive/exploratoire/distractives (créativité, quête de sens, recherches scientifiques, exercices physiques, danse, etc).

On retrouve ici les besoins primaires tels que nous les avions définis, et qui peuvent se chevaucher en fonction :

- Nutrition (alimentaires)
- Matériel (symboliques)
- Amour/Affection (relationnelles et reproductives)
- Distraction (cognitive/exploratoire/distractives)
- Spiritualité/Sens (cognitive/exploratoire/distractives)
- Reconnaissance sociale (symboliques)

La théorie de Deci et Ryan (1985) stipule que la satisfaction des besoins d'autonomie, de compétence et de relation sociale est essentielle pour le bien-être psychologique. Elle rejoint aussi tout type de motivation lié à une activité basée sur trois besoins psychologiques de base que sont compétence, autonomie et appartenance sociale.

« Le modèle de l'auto-détermination développe également l'idée que les raisons qui poussent quelqu'un à s'engager dans une activité sont multiples (Ryan & Deci, 2000). Les auteurs avancent qu'il existe différentes formes de motivation qui se différencient par leur degré d'auto-détermination, c'est-à-dire le degré avec lequel une activité est effectuée avec un sentiment de libre choix et de cohérence interne (Deci & Ryan, 2000 ; Ryan & Deci, 2000, 2002). »[61]

On rejoint avec cette théorie les 4 derniers besoins primaires. Le plaisir créatif a notamment été étudié par M. Csikszentmihalyi (1996). Le plaisir spirituel et de quête de sens par R. A. Emmons (2003). Le plaisir physique et sensoriel (activité physique, loisirs, etc) a notamment été étudié par Ratey & Hagerman (2008).

Ensuite le plaisir lié au relationnel est directement lié à une molécule biochimique, l'ocytocine. Elle diffère des autres molécules de plaisir qui sont plus générales. Dopamine, ocytocine et autres molécules de plaisir peuvent se chevaucher. Mais il est tout aussi intéressant de noter qu'il existe une molécule de plaisir directement lié au relationnel. Celle dont Eber parlait.

Mais l'on touche aussi une certaine notion d'équilibre en ce qui concerne les différentes modulations biochimiques et cognitives au sein du cerveau.

Il y déjà l'ATV qui peut « s'emballer », produire trop de dopamine ou encore viser des objectifs irréalistes. Des systèmes de régulations peuvent intervenir pour faire baisser la production de dopamine en ce sens. L'objectif irréaliste étant par nature cognitive, pouvant venir d'une réflexion, la chose pourra être plus délicate. Elle pourra tendre à se justifier et se maintenir.

Ensuite il y a un besoin d'équilibre entre effort fourni et récompense obtenu. Sans cet équilibre on peut aboutir à des frustrations et autres dysfonctionnements émotifs qui engendrent du stress et pourront éventuellement faire l'objet d'une réévaluation.

Ensuite il y a une différence entre ce qui est voulu, et le plaisir en soi. C'est la différence entre le « wanting » (vouloir) et le « liking » (ce que l'on pourrait traduire ici par « plaisir ») fait par Berridge et Robinson (1998, 2003). Globalement ce que dit cette étude est que la satisfaction immédiate peut être nocive dans des phénomènes d'addiction, elle a été faite dans le contexte d'addiction aux drogues. Que l'on peut tomber dans des sortes de cercle vicieux d'addiction visant la satisfaction immédiate et compulsive. Que l'on peut aboutir à une perte de sens (Nora D Volkow et al., 2011).

Ce phénomène d'addiction qui représente un dysfonctionnement des circuits de la motivation et de la récompense, souvent au détriment d'autres fonctions ou besoins plus adaptatifs, et qui entraîne des notions de satisfaction immédiates et de perte de sens commencent à dépasser le simple stade d'addiction aux drogues dans les sciences neurologiques. Ces sciences commencent à l'étendre à tout type de comportement qui implique une satisfaction immédiate, tend à impliquer les mêmes schémas de dysfonctionnement (boulimie, addiction aux jeux d'argent et de hasard, achat compulsif, etc.). Les travaux sont encore en cours à ce sujet (Shelley M. Warlow, Hannah M. Baumgartner et al., 2020).

On y retrouve aussi cette notion d'effort qui cette fois est dysfonctionnel. Le système de récompense est biaisé vers la recherche de récompense rapide, il court-circuite les mécanismes d'évaluation rationnelle et d'effort nécessaire pour des bénéfices plus durables. Les zones réflexives sont sous-

[61] https://shs.cairn.info/revue-staps-2010-2-page-7?lang=fr

active ou dysfonctionnelle, ce qui renforce cette orientation vers la satisfaction immédiate (Bickel et al. 2019).

D'ailleurs, les sciences de l'éducation et les neurosciences tendent aussi à intégrer cette notion d'effort. Elle active les zones cognitives lié à la concentration, au contrôle inhibiteur, à la plasticité adaptative. Il est donc nécessaire au développement de compétences cognitives avancées. Mais là encore un équilibre doit être trouvé entre effort et récompense pour ne pas tomber dans des schémas de frustration, stress et autres. Donc qu'un effort soit récompensé, y trouve un avantage. D'ailleurs ces mêmes sciences ne disent pas autre chose, d'ailleurs le cerveau évalue constamment le rapport coût/bénéfice, ici effort fourni vs récompense attendue (Treadway & Zald 2011 ; Bickel et al., 2014 ; Bjork et Bjork, 2011 ; Deci & Ryan, 1985).

De notre côté on rejoint aussi ce que l'on disait à propos de l'équilibre entre une éducation de type paternaliste qui tend à restreindre, et maternaliste qui tend à être permissive. Une tendra à introduire cette notion d'effort, tandis que l'autre tendra à introduire cette notion de satisfaction.

Et l'ATV par cette dopamine qui tend implicitement à fournir un effort pour obtenir un avantage dans le futur fait partie intégrante de notre nature humaine, ne la contrarie en rien ; ne contrarie en rien cette vision à long terme, cet avantage projeté dans le futur qui en est aussi sa nature. Aux vues de ce que nous venons de dire elle va même tendre à y être en totale résonnance pour s'y adapter au mieux.

Il est toutefois ici important d'apporter certaines nuances sur cette vision à long terme et le système dopaminergique. Si le consensus est claire sur le fait que la dopamine anticipe une récompense, u trouve du plaisir. Les études montrent aussi que plus une récompense est éloignée dans le temps, moins elle déclenche de motivation, sauf si elle est valorisée cognitivement. En d'autres termes, la dopamine motive surtout à court et moyen terme, sauf si les zones cognitives froides aident à maintenir la valeur du but dans le temps. A l'inverse, Les études montrent qu'en absence de capacité à mentaliser le futur, ou en cas de stress, fatigue cognitive, pauvreté, ou trauma, le système dopaminergique se rabat sur l'immédiat. Enfin, que cet avantage concret ne doit pas être biaisé par du subjectif qui pourra tendre à éviter de le voir ou encore voir une menace qui n'en est pas réellement une (Mazur, 1987 ; Kable & Glimcher, 2007 ; Bickel et al., 2014 ; Salamone et al., 2016).

En d'autres termes, cette vision à long terme ne contrarie pas la nature humaine par le biais de ce système dopaminergique. Qu'elle en sera d'autant plus facilité qu'il y aura un avantage clair, concret et identifiable, que l'environnement est sécurisant pour permettre l'utilisation des zones froides nécessaires à l'inhibition des impulsions immédiates, à la planification, à la prise de décision objective et adaptée. Qu'une éducation et/ou un encadrement a permis d'apprendre à différer la gratification, à créer des scénarios de projection positive. Nous rejoignons aussi l'ensemble de ce que nous avons dit, tant sur le fait de ne pas contrarier la nature humaine, que sur la nécessité d'un avantage, d'une éducation et de structures adéquats, d'un environnement apaisant. Enfin, cet avantage à long terme pourrait aussi se servir à éviter une menace (et si on prend pleinement conscience qu'on peut l'éviter, alors on s'apaise), éventuellement par une certaine « perte de masse » (E=mc2), un certain compromis sur le moment.

Nous rejoignons concrètement cet exemple du New Deal qui avait permis d'éviter la menace d'une crise par le biais d'une certaine perte de masse monétaire et symbolique équitable sur le moment pour aboutir à des avantages d'ordre supérieur sur le long terme. Et nous avions relier cette réforme législative à une attitude qui traduisait l'égo+ des décideurs, à avoir pu permettre de régler un

problème de fond et rétablir une dynamique socio-économique solide, fluide et efficace. Donc un avantage certain sur le long terme.

D'ailleurs nous rejoignons aussi cette notion d'égo-+ aux vues de cet ensemble. Ego- qui tend vers la facilité et la satisfaction immédiate, qui tend à ne pas régler les problèmes de fond. Ego+ qui tend plus vers l'effort pour obtenir un meilleur avantage sur le long terme et régler les problèmes de fond. Que la perte de sens peut aussi être un manquement à pouvoir résoudre ces problèmes de fond, mais pas seulement. Que nous avions souvent relié cet égo- à une sorte de drogue addictive, que cette satisfaction immédiate semble activer les molécules biochimiques de notre corps liées aux substances biochimiques de plaisir, cette sorte de « drogue » naturel du plaisir. Que nous avions relié cet égo- à un mode de fonctionnement qui allait s'imprimer dans notre cerveau », un peu comme cette rigidité cognitive (biologique) que nous avions déjà évoqué, ce schéma de fonctionnement cérébrale issus des neurosciences qui semble aussi exister lors des phénomènes d'addiction et que les recherches en cours semblent étendre à tout type de comportement visant le plaisir immédiat. Que ce type de schéma entraîne du mal être et une perte de sens. Et à l'inverse nous avions relié cet égo+ à un autre type de schéma cognitif, plus souple, qui tend à conserver notre plasticité cérébrale, qui vise à garder une certaine fonctionnalité cérébrale et aboutir à un bien être.

De la même façon il semble que nous rejoignons les avis de plusieurs psychiatres que l'on a déjà évoqué à propos de cette perte de sens au sein de nos sociétés, de ce côté impulsif et de besoin de satisfaction immédiate, de ce côté pervers qu'ils semblent tous reconnaître, de la montée de cette violence psychologique et des tensions relationnelles qui en découlent. Railler l'autre, satisfaire notre égo aux dépens des autres peut effectivement activer des substances biochimiques de plaisir, cette attitude pourrait donc être comprise de la même façon que ces schémas d'addiction qui entraînent ces mêmes conséquences sur la perte de sens, mais aussi favorisent la production de phénomène de production de violence. Nous tendons donc à y trouver une certaine résonnance avec ce dysfonctionnement addictif que les sciences modernes tendent de nos jours à commencer à rapprocher avec les phénomènes comportementaux de tout type visant la satisfaction immédiate et plus seulement l'addiction aux drogues.

Nous rejoignons aussi les notions de normes culturelles qui vont tendre à orienter nos comportements, l'accès à nos besoins primaires et les récompenses qui vont être évalués en conséquence. Et les récompenses perçues comme socialement valorisées qui vont également influencer nos comportements. En ce sens nous justifions une fois de plus que les quelques normes de base que nous avons cité tendent à réduire les phénomènes de production de violence, donc tendent aussi à réduire les contextes menaçants qui aident à la réflexion et la plasticité cérébrale et tout ce que nous venons d'évoquer. Qu'elles ne contrarient pas la nature humaine sur le fond, ne contrarient pas ses fondements biologiques au sein d'un contexte adapté.

De la même façon nous justifions encore cette hiérarchie des valeurs d'un principe de légitimité subordonnant les principes de liberté et de coercition. Là encore la légitimité tel que nous l'avons évoqué entraîne un contexte apaisé contrairement à un principe purement coercitif qui tendra à entraîner un contexte de menace. Comme cette liberté de choix que Deci et Ryan voient comme nécessaires pour le bien-être et l'obtention de nos besoins primaires. Et ils incluent aussi cette notion de relation sociale qui contribue à ce bien être, et en toute cohérence avec ce tripôle limbique dont elle fait partie intégrante.

Là encore nous justifions l'humain et les relations sociales comme étant une fin en soi et devant subordonner le reste au sein d'une hiérarchie des valeurs. De par l'ensemble des faits évoqués, de

par son importance dans nos attentes codées en dure biologiquement au sein de la hiérarchie des valeurs évoquées basée sur les action légitimes qui évitent de réveiller nos instincts agressifs lorsque l'on se sent menacé tout autant codé en dure. Mais aussi de ces lois de la symbiose qui orientent l'ensemble pour aboutir à cette dynamique socio-économique solide, fluide et efficace, cette symbiose qui tend aussi à satisfaire nos attentes relationnelles et le reste de nos besoins. Aboutir à cette fusion synergique relationnelle qui permet tout autant la liberté d'être et le respect du caractère et de l'identité de chacun au sein de cette dynamique socio-économique.

Par conséquent, il semble qu'à un niveau fondamental on ne peut susciter le changement profond et pleinement accepté par la coercition, on ne peut donc susciter pleinement l'adaptation nécessaire à la survie au sein d'une logique qui se base majoritairement sur la coercition. D'un point de vue strictement biologique il y a besoin d'un environnement sécurisant et légitime, des modalités de fonctionnement en fonction.

De ce constat fondamental découle qu'une logique basée en priorité sur la coercition ne permet pas non plus l'innovation nécessaire à atteindre des degrés de civilisation plus avancés.

Le niveau d'intégration des individus au sein d'une population sera freiner. Que ce soit l'enfant qui nait dans un pays pour en devenir citoyen à part entière. Mais aussi par la problématique de la gestion du flux migratoire et de son intégration au sein d'un pays qui est déjà complexe en lui-même de par sa nature liée à la différence de culture et des conflits de différence associés.

A un niveau politique le besoin de réforme sera freiner, si ce n'est impossible. La notion d'économie cognitive[62] basé sur la connaissance et l'innovation[63] qui est en train de se mettre en place[64] ne pourra être fonctionnellement possible[65] si l'on bloque ces zones froides, si l'on ne met pas un environnement apaisé adapté à leur fonctionnement, à la conservation d'une certaine plasticité cérébrale nécessaire à l'innovation économique.

L'équilibre d'un individu semble donc provenir de la superposition de ces contradictions, entre ses instincts et sa faculté de raisonner, entre les menaces perçus et sa satisfaction, entre ces attentes et la frustration éventuel de ces attentes. Il semble devenir souverain de lui-même lorsqu'il a résolu ces différentes contradictions de manière légitime et adaptée, lorsqu'il conserve un équilibre face à ces différentes superpositions. Il devient maître de lui-même, conserve une stabilité. Sa volonté devient souveraine et légitime, sur lui-même. Il devient libre et accède au bien-être.

A un niveau social la volonté souveraine se superpose en proportion du nombre qui la compose dans le but de ne pas perdre cet équilibre. C'est aussi ce que l'on appelle une démocratie, en fait la volonté souveraine de l'ensemble d'une société, pas seulement la volonté du peuple ou des classes dirigeantes, mais de l'ensemble de sa population, du peuple et de ses classes dirigeantes. Et c'est là que commence les problèmes et les solutions. Le dialogue pour solutionner les contradictions qui vont émerger des différentes volontés souveraines individuels au même titre que le dialogue interne pour un individu, la nécessité d'une zone froide fonctionnelle pour conserver sa faculté de raisonner. L'ensemble pour aboutir à cette dynamique socio-économique fluide, résiliente et adaptée. Aboutir à la liberté d'être de chacun. Eviter les forces de frottement qui génèrent les tensions au mieux.

[62] https://journals.openedition.org/mots/14263
[63] https://www.horizon-europe.gouv.fr/eit
[64] https://www.catalyze-group.com/fund/horizon-europe/budget/
[65] https://www.wikiberal.org/wiki/Économie_cognitive

Par conséquent, il semble donc y avoir un besoin fondamental d'une modalité de fonctionnement et de structures qui s'adapte à cette nature humaine.

Ainsi, nous justifions encore ce principe démocratique basé sur un dialogue égal et symétrique entre les différents acteurs de l'ensemble d'une société par le biais d'un organe communicatif auquel tous ces acteurs seront connectés. C'est un peu comme la colonne vertébrale d'un corps humain qui relie l'ensemble de ces parties anatomiques au cerveau pour qu'ils puissent communiquer.

Nous justifions aussi le besoin d'un dialogue égal et symétrique dans le sens où selon le fonctionnement de notre cerveau nous pourrions percevoir un dialogue non égal et symétrique comme une sorte de menace, quelque chose qui pourrait contrarier des attentes relationnelles instinctives, entraîner une non satisfaction liée à ces attentes relationnelles, tendre à bloquer les zones réflexives et augmenter des côtés instinctifs/émotionnels de défense. Donc aboutir à une communication de qualité moindre qui serait tout le contraire du but visé, que cela tendrait à entraîner des tensions (même diffuses et inconscientes) qui ne permettraient pas d'aboutir à déterminer des avantages communs au mieux.

Et cerveau qui dans nos sociétés a justement besoin d'une zone cognitive froide. D'une zone de réflexion détaché des instincts et émotions, d'une zone de réflexion objective et non partisane en étroite interaction avec l'ensemble. Force est de constater que dans nos sociétés ces zone de réflexions existent mais sont souvent traversés par des forces partisanes, des émotions, des instincts et des intérêts subjectifs comme on l'a déjà évoqué à plusieurs reprises. Ce sera d'ailleurs l'objet de ce prochain chapitre, introduire une zone froide en complément de cette colonne vertébrale démocratique.

Nous avons donc fini de valider notre grille de lecture. Par les fondamentaux précédemment évoqués et que nous avons relié à ce modèle relationnel dynamique, maintenant par les fondements même de la nature biologique de l'être humain codé en dure. Nature humaine biologique et fonctionnement de notre cerveau qui semble justement s'accorder avec ce modèle relationnel dynamique au sein d'un ensemble de boucle de rétroaction entre ses différents composants.

Au fond nous n'inventons rien, nous n'avons fait que tenter de relier différents faits en nous basant sur les différents consensus scientifiques au sein d'une approche pluridisciplinaire, tenter d'en dégager une synthèse fonctionnelle qui cette fois apporte une vision plus personnelle de l'ensemble. Par conséquent, nous invitons également toute recherche sur le sujet, toute objection à cette base posée sur le fondement même de notre nature humaine, toute solution à y apporter. Nous avons cherché des objections scientifiques sérieuses, mais toutes les objections semblent découler d'un rapport de causalité premier avec une problématique d'ordre structurelle. En générale de menaces ou de comportements subjectifs liés à des carences éducatives ou d'ordre structurelle systémique. Tout le reste du consensus scientifique semble venir confirmer la base que nous venons de poser. Que la nature humaine ne pose pas de problème fondamental en elle-même, qu'elle n'est ni bonne ni mauvaise en elle-même. Mais que les modalités de fonctionnement et les structures qui l'encadrent n'y sont pas toujours adaptées, qu'elles pourront entraîner la nature humaine vers ses mauvais ou ses bons côtés en fonction de tout ce que l'on a évoqué, notamment lors des interactions inter personnelles, lors des interactions avec les contextes structurels. Donc, et aussi, une invitation à la réflexion sur comment construire ces modalités de fonctionnement et ces structures comme nous avons tenté de le faire et si aucune objection majeure sur cette base n'est faite.

Mais il existe justement un existant qui a été construit avant l'apport de ces sciences modernes sur la façon dont nous fonctionnons, et nous devons faire avec.

Nous allons donc maintenant tenter de réunir cet ensemble par l'application structurelle et pragmatique des différents principes évoqués que l'on a synthétisé dans ce chapitre et lors de cette étude, du type de modalité de fonctionnement social envisagé.

Il nous reste donc une modalité de mise en place à aborder en ce qui concerne le principe de régulation et une notion de séparation des pouvoirs, la mise en place de cette zone froide.

Revoyons maintenant la problématique sécuritaire, et notamment l'application pragmatique de ces principes évoqués au sein de cette problématique et qui serviront à l'ensemble de cette modalité de fonctionnement sociale.

De la problématique sécuritaire et d'une modalité de fonctionnement d'un point de vue pragmatique

> Légitimité : qui est fondé sur le droit naturel, la justice ; dicté, justifié, explicable par le bon droit, le bon sens, la raison.

L'étude des causes de la violence entraîne logiquement la question de la problématique sécuritaire. Nous l'avons abordé lors de la discussion sur le processus de remise en question. Nous allons maintenant le développer d'un point de vue plus pragmatique, puis évoquer une mise en place concrète d'une modalité de fonctionnement sociale qui englobe cette problématique sécuritaire. Déjà par la mise en place effective de ces zones « froides » que nous venons de discuter.

Dans un sens la première problématique sécuritaire majeure est déjà de nature économique. En règle générale, lorsque l'économie va, tout va. Nous l'avons encore vu lors de la discussion des crises. Turchin tend à montrer qu'historiquement ce les conflits entre élites couplés à des inégalités économiques qui entraînent les tensions et débouchent sur des crises d'ampleur. Que les solutions ont toujours été, et rarement, venus de mesures législative légitimes permettant de réduire ces inégalités et faire repartir l'économie et réduire les tensions sociales.

Nous pouvons à dès à présent parler de signaux d'alertes qui tendent justement à montrer que des inégalités économiques existent en France. Une étude de la Direction générale des Finances publiques tend à montrer une inégalité de croissance entre les hauts revenus et les revenus de 90% des moins aisés de la population depuis 20 ans. Depuis 2017 la courbe des plus hauts revenus a aussi décollé tandis que les revenus de la majorité ont stagné[66]. L'Observatoire des Inégalités, un organisme scientifique indépendant, tend lui a montrer qu'il y a eu une forte baisse des inégalités entre 1970 et 1980, puis que les inégalités sont repartis à la hausse à partir de 1990[67]. Ces deux études semblent converger. Selon Turchin, ce sont donc des signes annonciateurs de crises et de tensions sociales. Selon nous aussi.

Nous avons ensuite eu tendance à montrer que c'est aussi l'antagonisme entre dominants décisionnaires et population qui entraînent les biais subjectifs, la difficulté de résoudre des conflits d'intérêts contraires, la difficulté de mettre en place les décisions et mesures législatives adaptées. C'est déjà de cette façon que nous comprenons pourquoi les décisions adaptées à la situation furent rarement prises au cours de l'histoire. Mais aussi à cause de la complexité des sociétés tels que les nôtre, la difficulté de gérer au mieux cette complexité, la complexité des rapports humains aussi parfois.

Nous avons ensuite justifié l'éducation, la communication, les normes et le principe démocratique du dialogue pour tendre vers la décision adaptée et légitime. Tenter de déterminer des modalités de fonctionnement qui s'adaptent à la nature humaine. Donc pour tendre à faciliter la résolution de ce genre de problématiques en s'inspirant des découvertes des sciences modernes sur nos modes de fonctionnement.

[66] https://www.vie-publique.fr/en-bref/297123-etude-sur-les-tres-hauts-revenus-et-les-tres-hauts-patrimoines
[67] https://www.inegalites.fr/Comment-comprendre-la-hausse-des-inegalites-de-revenus-en-France

Nous avons enfin développé la nécessité de construire un contexte structurel adapté à la nature humaine, comment et pourquoi, et en relation avec les sciences modernes.

Mais les phénomènes de violence sont un phénomène complexe. Nous avons vu lors de la discussion de la problématique migratoire qu'un simple antagonisme entre groupe sociaux pouvait engendrer des tensions et venir perturber le corps social.

Et bien sûr, et comme pour tout phénomène complexe, les choses se mélangent, il devient difficile de déterminer les causes des effets. La chose économique, la chose politique, la chose sociale, la nature humaine. Il devient difficile de déterminer les trajectoires sociales, les conséquences. Comme il peut survenir des phénomènes imprévus qui viennent encore perturber l'ensemble. Et d'autant plus que pour la chose sociale nous n'avons pas de règles déterministes clairs qui nous permettent de prédire avec précision les différentes trajectoires des corps étudiés, et comme on peut l'avoir en physique classique. Alors on parle de tendance à aller vers telle ou telle direction. Que des tendances contraires peuvent venir se télescoper, des antagonismes qui surgissent en amont comme en aval.

De par cette nature sociale imprévisible sous bien des aspects, il en découle une certaine nécessité de superviser ce qu'il se passe au sein du corps sociale, d'ajuster en fonction. C'est toute la problématique sécuritaire. Et de sa modalité d'implémentation découlera un type de société, une augmentation ou une diminution des phénomènes de production de violence, des conséquences socio-économiques lié à cette violence, à la bonne marche d'une société.

De par cette nature sociale imprévisible sous bien des aspects, de cette certaine nécessité de superviser, on peut même avoir tendance à trop vouloir superviser, ce qui peut venir perturber l'ensemble et tendre à augmenter les tensions et ainsi de suite. On croit bien faire, mais …

C'est pourquoi nous avons justifié une supervision indirecte dans le sens où c'est surtout par le biais de remontés d'informations plus que par le biais de contrôle direct que l'ensemble pourra être supervisé sans perturber l'existant ou restreindre les libertés. Justifié une certaine auto-gestion des groupes sociaux.

Nous discuterons maintenant de la problématique sécuritaire en elle-même, d'abord de la force coercitive qui en est la partie la plus visible. Nous verrons par la suite une autre modalité de fonctionnement basé sur la mise en place de ce que nous avons appelé une « zone froide » pour reprendre les termes de neuroscience qui désigne cette partie analytique du cerveau humain. Donc de la mise en place d'une entité facilitant la rationalité et permettre la résolution des phénomènes de production de violence au sein d'une problématique sécuritaire qui respecte la hiérarchie des valeurs évoquée sur les principes de légitimité subordonnant liberté et coercition. Mais pas seulement comme beaucoup de choses sont relié entre elles dans ces problématiques de violence. Cette entité fera donc aussi partie d'une modalité de fonctionnement sociale à part entière que nous aborderons en fin de chapitre. On commence donc par cette problématique sécuritaire.

Des conséquences pragmatiques de s'occuper des effets au lieu des causes premières des problématiques sécuritaires

Nous avons donc justifié que les principes de légitimité/liberté devaient subordonner le principe coercitif. Par le biais théorique lors de cette discussion sur le processus en question, par les faits lors

des deux cas pratiques, encore par le biais théorique sous l'angle évolutionniste, sociologique, historique et biologique dans le chapitre précédent.

Nous avons donc justifié qu'en terme de stratégie sécuritaire ce n'est pas le principe coercif qui devait primer pour assurer le principe sécuritaire, mais d'abord la recherche des causes de la violence dans un ordre de priorité. Une première légitimité d'ordre logique dont en découlera une seconde sur l'application ciblé et efficace de ce principe coercif.

Nous avions évoqué l'image de la fuite d'eau issus d'un toit d'une maison pour illustrer que nettoyer l'eau sur le sol ne résoudrait pas la problématique d'eau récurrente sur le sol dont la cause première est une brèche dans ce toit. Nous avons maintenant demandé à une intelligence artificielle si une infiltration d'eau par une fuite du toit pouvait faire s'effondrer une maison sur la durée, et si oui comment ? Sa réponse illustrera les propos qui suivront sur la problématique sécuritaire par une allégorie qui tendra à montrer ce qui se passe quelquefois dans nos sociétés si l'on ne s'occupe pas des causes premières, mais aussi pourquoi il est parfois difficile de les percevoir de manière intuitive.

Voici donc la réponse de l'IA :

« Oui, une infiltration d'eau par une fuite du toit peut faire s'effondrer la maison sur la durée si elle n'est pas réparée ou traitée correctement. Voici quelques raisons pour lesquelles cela peut se produire :

1. **Dégâts structurels** : L'eau qui pénètre dans la maison peut causer des dégâts structurels importants, notamment :
    - La pourriture du bois : l'eau peut faire pourrir les poutres et les planches de bois, ce qui peut affaiblir la structure de la maison.
    - La corrosion des métaux : l'eau peut corroder les métaux, tels que les clous, les vis et les tuyaux, ce qui peut affaiblir la structure de la maison.
    - La dégradation des matériaux : l'eau peut dégrader les matériaux de construction, tels que le plâtre, le gypse et les joints, ce qui peut affaiblir la structure de la maison.
2. **Problèmes de fondation** : L'eau qui pénètre dans la maison peut également causer des problèmes de fondation, notamment :
    - L'érosion du sol : l'eau peut éroder le sol sous la maison, ce qui peut affaiblir la fondation et causer des problèmes de stabilité.
    - La dégradation des fondations : l'eau peut dégrader les fondations de la maison, ce qui peut affaiblir la structure de la maison.
3. **Problèmes de sécurité** : Une infiltration d'eau par une fuite du toit peut également causer des problèmes de sécurité, notamment :
    - Des chutes d'objets : l'eau qui pénètre dans la maison peut causer des chutes d'objets, tels que des tuiles, des ardoises ou des débris, ce qui peut blesser les occupants de la maison.
    - Des incendies : l'eau qui pénètre dans la maison peut également causer des incendies, notamment si elle entre en contact avec des éléments électriques.

Pour éviter que la maison ne s'effondre, il est important de réparer ou de traiter la fuite du toit dès que possible. Voici quelques étapes à suivre :

1. **Identifier la source de la fuite** : Il est important d'identifier la source de la fuite pour pouvoir la réparer correctement.
2. **Réparer la fuite** : Une fois que la source de la fuite a été identifiée, il est important de la réparer correctement pour éviter que l'eau ne continue à pénétrer dans la maison.

3. **Sécher la zone** : Il est important de sécher la zone affectée par la fuite pour éviter que l'eau ne continue à causer des dégâts.
4. **Inspecter la structure** : Il est important d'inspecter la structure de la maison pour identifier les dégâts causés par la fuite et pour prendre les mesures nécessaires pour les réparer.
5. **Appeler un professionnel** : Si la fuite est importante ou si vous n'êtes pas sûr de comment la réparer, il est important d'appeler un professionnel pour obtenir de l'aide.

En résumé, une infiltration d'eau par une fuite du toit peut faire s'effondrer la maison sur la durée si elle n'est pas réparée ou traitée correctement. Il est important de réparer la fuite dès que possible et de prendre les mesures nécessaires pour éviter que l'eau ne continue à causer des dégâts. »

Cette réponse souligne trois principaux facteurs : Des dégâts structurelles, des problèmes de fondation et évidemment des problèmes de sécurité.

Si la chose parait évidente de devoir réparer le toit en cas de fuite d'eau, la problématique des phénomènes de production de violence est si complexe en raison des nombreux facteurs qui interviennent dans cette production que la cause ne saute pas aux yeux de la même façon. Ce qui entraîne souvent le fait que l'on se focalise sur les effets. On va discuter des conséquences sociales de cette focalisation en détails.

Cette focalisation sur les effets et non les causes premières en raison de la complexité des phénomènes de production de violence entraîne la communication. La communication sociale entre individus, et la communication de masse qui influence la communication sociale. On continue par le biais de cette allégorie.

En d'autres termes, les individus et les médias vont tendre à parler de ce qui est facilement visible, de la dégradation des matériaux (pourriture du bois, corrosion des métaux, etc), de l'érosion du sol et de la dégradation des fondations, de la chute d'objet et des incendies.

C'est une première désinformation implicite qui va rentrer dans l'inconscient collectif. Désinformation implicite dans le sens où il y a bien un phénomène de dégradation des matériaux qui existe, donc un fait réel, une vérité. Mais une désinformation parce que l'on ne prend pas en compte la cause qui a entraîné l'effet. La vision est réductrice, on ne prend pas l'ensemble en considération. Donc une vision subjective de l'ensemble, une vision qui ne correspond pas à la réalité des choses, à sa complexité. On confond la cause et l'effet. On se trompe de lien de causalité. On a bien affaire à une forme de désinformation qui aura des conséquences sociales, et bien qu'elle traduise aussi une réalité visible. C'est d'ailleurs souvent ce problème qui entraîne des discussions interminables. Bien souvent on évoque des vérités, mais de nature différente. Des vérités visibles qui correspondent à des effets. Des vérités plus complexes et moins visibles qui correspondent à des causes premières. Des vérités qui ne voient qu'une partie d'un ensemble plus vaste et complexe, et des vérités qui tente de prendre en compte ce qui englobe cet ensemble. Pourtant ce sont ces dernières vérités qu'il faut traiter en priorité et prendre en compte pour empêcher les vérités liées aux effets d'intervenir et de maintenir une vision faussée de l'ensemble, d'envisager des solutions inadaptées. On continue de voir ça.

Donc cette vision subjective rentrera d'autant plus dans l'inconscient collectif que tant que l'on n'aura pas parler des causes premières on se fatiguera à se concentrer à s'occuper des effets. Ce qui aura pour conséquence de les augmenter en proportion. En effet, l'eau continuera à couler,

continuera à dégrader la maison. Il y a une méconnaissance des causes et de la solution associée, adaptée : « Pour éviter que la maison ne s'effondre, il est important de réparer ou de traiter la fuite du toit dès que possible. ».

Cela aura aussi tendance à fatiguer les « matériaux » de la maison si l'on s'occupe constamment d'eux. Ils risquent aussi d'en avoir marre. Ils auront tendances à dire : « vous allez arrêter d'intervenir sur nous, on n'a rien fait, c'est à cause de la fuite du toit ».

Mais le temps passe, l'inconscient collectif s'habitue cette vision déformée des choses, tend à ne pas vraiment entendre la vision minoritaire des « matériaux », tend à se focaliser sur les effets visibles, voit cette vision déformée comme d'autant plus vrai. Les effets continuent à augmenter, ce qui renforce d'autant plus cette « vérité ».

Un climat anxiogène commence à s'installer dans la population face à cette insécurité aux effets multiples qui vont tendre à s'installer sur la durée. Certains politiques ne manqueront pas de prendre le relais pour y apporter des « solutions » en conséquence, bien souvent en croyant bien faire, ils sont aussi dans cet inconscient collectif : « La problématique sécuritaire est une affaire sérieuse, nous la prenons en considération, nous ferons tout pour la réduire par les mesures appropriées, on va s'occuper de nettoyer cette eau et la pourriture des matériaux ».

Donc principalement en s'occupant des effets, en augmentant la coercition en conséquence de ces effets. Et nous avons dit ce que nous pensions du traitement de ces effets en lieu et place de la cause. En l'occurrence nettoyer l'eau ne l'empêchera pas de couler et de continuer à produire des effets visibles par tous, et même les augmenter.

Alors de nouvelles théories vont apparaître face à cette augmentation des effets, on s'enfonce un peu plus dans la subjectivité, on se radicalise un peu plus. De nouvelles « causes » de problème apparaissent.

« S'il y a un problème avec cette maison, c'est que la conception de cette maison est mauvaise. Le bois pourri, c'est la faute au bois. La corrosion des métaux, c'est la faute aux métaux. La dégradation des matériaux, c'est la faute aux matériaux. La dégradation des fondations, les fondations sont mauvaises. »

Alors ça devient la faute de la maison, la maison est mauvaise en elle-même. Elle est vue comme négative. Ça « saute aux yeux ».

Certaines voix vont tenter d'alerter sur des causes déterministes, que ce n'est pas la faute de la maison ou des matériaux, que le problème est à chercher ailleurs, il y a certainement une fuite d'eau. Et on leur répondra « Mais enfin, vous ne voyez cette dégradation des matériaux qui sautent aux yeux, ces problèmes de fondation et d'incendie. Ils sont là sous nos yeux, vous ne pouvez quand même pas les nier ? ». Certains se radicalisent « Cette maison est mauvaise, il ne faut plus en construire, il faut même toutes les détruire. Ces types de maison ne méritent aucune considération, ce ne sont pas de vraies maisons. Vous voyez bien les problèmes qu'elles causent. Ma maison n'a pas ces problèmes. ».

Une division commencera à se mettre en place entre ceux qui défendent les causes déterministes et recherchent d'où vient la fuite d'eau, et les tenant de la chose sécuritaire pure et dure qui vont

tendre à se concentrer sur les effets. Pendant ce temps les « matériaux » de la maison se rallient avec ceux qui défendent les causes déterministes, ceux qui les défendent.

Le problème est donc que les deux ont raison. Il y a bien des effets visibles, on ne peut les nier. Mais ces effets dépendent aussi d'une cause, et ne pas la déterminer et s'en occuper engendre ces effets. Et comme on ne peut nier ces effets, cela va tendre à donner raison à ceux qui se focalisent dessus. Mais fondamentalement, ceux qui sont dans le vrai seront ceux qui recherchent d'où provient la fuite. Dans le cas d'une fuite d'eau du toit ça tombe sous le sens. Au sein d'une société beaucoup moins, la chose est des plus complexes. On a évoqué cette problématiques de bien des manières.

Alors ça va tendre à engendrer division et tensions au sein du corps social à cause d'un certain dialogue de sourd que les médias accentueront en renforçant le côté émotif et vendeur des effets passées en boucle dans la grande majorité des cas. Et médias eux-mêmes influencés par ce côté émotif et par ce « qui saute aux yeux », eux-mêmes sont au sein de cet inconscient collectif. Le fond du problème sera rarement abordé. Le côté émotif de ce « qui saute aux yeux » tendra à prendre le dessus, donc la cause « sécuritaire » qui se concentre sur les effets tendra à prendre le dessus. On assistera à une restriction des libertés, à de plus en plus de processus coercitif et de contrôle social, à de plus en plus de tensions par le biais de processus coercitif illégitimes. Et ainsi de suite jusqu'à ce que la maison s'effondre.

La surenchère sécuritaire. Et bien souvent on croit bien faire.

Est-il utile de relier cette allégorie aux différents faits énoncé dans cette étude ? Comme la non acceptation de la différence de l'autre comme cause première de conflit, des idées subjectives dans les médias qui l'alimentent, de la méconnaissance des traitements des causes déterministes liées à la pauvreté et/ou à une coercition illégitime évoquées lors de la discussion sur la problématique migratoire. Ou encore des inégalités économiques comme cause majeur des crises, des biais relevés qui empêche l'application d'un principe d'équité pour le résoudre, et autres ?

Une vision négative de ce qui est différent qui tend à augmenter avec le temps entre groupes sociaux antagonistes, qui tend à ne pas faciliter la résolution des conflits de différence par un principe d'acceptation de l'autre, des conflits d'intérêt par l'application d'un principe d'équité parce que « Ces types de maison ne méritent aucune considération, ce ne sont pas de vraies maisons ». A un niveau horizontal entre groupe sociaux issus du peuple, ou verticale entre dominants et dominés, les deux se mélangent. En découlent les tensions sociales de base, les inégalités économiques qui engendrent les tensions sociales, la surenchère sécuritaire pour contrôler les tensions. L'ensemble devient explosif, annonce la crise. La chose semble universelle.

On l'a vu en théorie comme en pratique, cette vision négative de l'autre entre groupes sociaux antagonistes qui existe de base et qui tend à augmenter proportionnellement avec le temps et les tensions, l'ensemble s'alimentant mutuellement et empêche la résolution de nos différents types de conflits. A l'inverse, le temps couplé à l'interconnaissance et la coopération, la connaissance objective de l'autre au sein d'un climat serein par le biais d'un but commun et sous certaines modalités de fonctionnement pourra tendre à résorber ces visions négatives tout aussi proportionnellement. Donc par la mise en place d'une modalité de fonctionnement sociale adaptée, d'une réflexion sur le contexte structurel.

Nous soulignons donc une carence éducative. En ce qui concerne l'apprentissage des phénomènes complexes, et de l'esprit critique que l'on devrait y associer. En ce qui concerne l'apprentissage de la

rationalité en lieu et place du côté émotif. En ce qui concerne nos biais cognitifs et comportementaux. Une carence éducative en ce qui concerne la communication de masse qui ne facilite pas ces processus et tendrait plutôt à les accentuer.

La bonne nouvelle est que selon les sciences de l'éducation un apprentissage d'une pensée complexe ne dépend aucunement d'un quotient intellectuel, d'une intelligence supérieure ou non. Elle ne dépend pas d'une capacité intellectuelle, mais plus d'une habitude de méthodologie réflexive à prendre, d'une façon de penser. Elle dépend d'une modalité d'éducation. Elle est donc applicable à tous sans distinction (Edgard Morin, Daniel Kahneman, Jonathan Haidt, Antonio Damasio, Stanislas Dehaene, Philippe Meirieu, etc).

Nous soulignons aussi une carence dans les modalités de communication entre groupes sociaux antagonistes sur une base égale et symétrique. Une carence dans les modalités de mise en place de processus communicatif et coopératifs. Une carence du principe démocratique. Nous avons abordé cette problématique lors de la discussion du principe démocratique et d'une modalité de fonctionnement en rapport. Nous y reviendrons.

Nous soulignons ensuite une hausse des tensions au sein du corps social, donc un affaiblissement certain de la société en général. Une division en lieu et place d'une Unité. Ce seront les conséquences visibles.

Ce seront des coûts socio-économiques qui participent à cet affaiblissement. Une hausse du stress qui engendrent les maladies psychiques et somatiques. 109 milliards par an pour les maladies d'ordre psychique, plus que le coût des cancers et maladies cardio-vasculaires qui est évalué à 19,3 milliards d'euros, on l'a déjà évoqué[68]. Coûts qui ne prennent peut-être pas en compte les coûts liés à la surenchère sécuritaire liés à la modalité de sa mise en place. Ni les conséquences sociales sur le long terme, l'ensemble des personnes qui seront mobilisés à s'occuper des effets qui vont tendre à augmenter avec le temps, l'ensemble des coût socio-économiques que cela va tendre à engendrer sur le long terme que nous allons maintenant discuter.

Et bien sûr le fait que la cause première n'est toujours pas résolue, donc que le problème de fond n'est pas encore réglé. Donc qui tend à augmenter cette surenchère sécuritaire au sein d'un cercle vicieux qui ne fait qu'aggraver le problème par les tensions et la division qui va en résulter.

Que cet affaiblissement social qui va en résulter entraîne une baisse de la productivité économique, de l'innovation, du capital cognitif en général.

Que cet affaiblissement social qui entraîne des conséquences d'ordre d'intérêt général entraîne d'autres conséquences d'ordre sécuritaire.

En effet, la violence est une maladie, elle se propage comme un virus. Et tout comme une personne malade, la société devient moins forte, moins résiliente, cette société aura du mal à se défendre de tout type d'agression auquel elle devra faire face. Que l'agression vienne de l'intérieur ou de l'extérieur.

Parce que cette société est affaiblie, parce que les forces de sécurité sont concentrés à utiliser leurs ressources à s'occuper d'effets qui ne risquent pas de disparaître tant que l'on ne se sera pas occuper

[68] https://www.paca.ars.sante.fr/sante-mentale-definition-et-enjeux

des causes premières. Donc qui ne se seront pas en mesure de s'occuper au mieux des agressions qui pourraient intervenir.

Ces agressions pourront être d'ordre militaires, économiques, informationnelles, ou même sanitaire.

En cas d'agression sanitaire, comme avec le covid, il y a besoin d'une cohésion sociale pour suivre les modalités nécessaires. Besoin d'une société forte, résiliente. De processus de décision dégagés de biais.

En ce qui concerne les agressions de type guerre économique. La chose est des plus complexes elle regroupe un ensemble de compétences. Ces types d'agression mêlent espionnage/contre-espionnage, éducation des entreprises, rapport de forces, guerres informationnelles, lois nationales et internationales, etc.

Des structures sont déjà en place pour ce type de problématique, toutefois elles soulignent une certaine carence en ce qui concerne l'éducation des entreprises et autres. Mais dans tous les cas, une société affaiblie à un niveau socio-économique aura plus de mal à contrer ces types d'agression. Et sans compter que pendant ce temps les forces de sécurité sont toujours concentrés à s'occuper des effets.

En ce qui concerne les agressions de type informationnelles, donc qui ont pour objectif de désinformer et déstabiliser une société à différents niveaux en fonction des finalités visées.

Nous soulignons déjà que des processus éducatifs tel que nous les avons évoqués permettraient de contrer ces types d'agression par l'esprit critique de la population qui sera moins encline à se faire prendre aux pièges d'idées subjective. Comme nous soulignons l'affaiblissement d'un ensemble par l'affaiblissement d'une partie de cet ensemble en raison d'une carence éducative qui représentait en elle-même une forme de coercition indirect et que nous avions évoqué lors de la discussion du principe démocratique.

Un organe de communication centralisé tel que décrit dans cette même discussion faciliterait aussi le fait de contrer ces désinformations, donc par le fait de démontrer la subjectivité de telle ou telle information. Cet organe pourrait tout autant servir au sein d'un processus lié aux guerres économiques dont ces guerres informationnelles sont aussi parties prenantes. Et pour maintenir un tel objectif cet organe de communication se doit aussi d'être objectif et non partisan, que la société puisse avoir confiance en cette communication.

Ensuite ces guerres informationnelles servent aussi des objectifs politiques explicites. Donc au-delà de déstabiliser l'opinion public par des informations instillant de l'anxiété et affaiblir une société, elles servent aussi des intérêts politiques directs visant à modeler les esprits.

Instiller de l'anxiété pour diffuser du stress et tendre à augmenter les tensions au sein d'une société. Là encore ces guerres informationnelles peuvent utiliser nos mécanismes cognitifs, appuyer sur nos instincts émotionnels pour nous faire réagir, activer nos zones cérébrales chaude et instinctives, activer une menace pour bloquer nos zones de réflexion. Des spécialistes existent en ce sens pour activer ces zones au mieux, distiller de l'anxiété au mieux, monter des groupes les uns contre les autres pour de mauvaises raisons, diviser des sociétés. Là encore une éducation en conséquence permettrait de faciliter à contrer ces phénomènes, notamment sur la façon dont nous fonctionnons. Mais servir aussi à limiter nos biais subjectifs en général comme on l'a déjà évoquer, à permettre les

décisions adaptées, à réduire nos coûts énergétiques qui engendrent le stress et les coût socio-économiques associés.

A visée politique. De mémoire, je n'ai plus les sources, l'URSS avait subi des guerres informationnelles durant de nombreuses années avant sa chute, notamment par le biais de recrutement de personnes influentes au sein de l'URSS. Donc dans le but de distiller des informations visant à décrédibiliser les propagandes en place et orienter la société vers des idées libérales en général. Manipuler l'opinion et préparer sa chute, déjà par une chute idéologique.

On souligne donc ici le côté contre-productif d'une société qui utilise l'information subjective (la propagande, et qu'elle soit volontaire ou non, elle n'est pas toujours volontaire) qui prêtera le flanc aux attaques informationnels dans le sens où la subjectivité se contredit aisément. La propagande était flagrante en URSS.

Importance du principe de légitimité tel que nous l'entendons, dans le sens où une société qui maintient des coercitions illégitimes de tout type, des oppositions comme des inégalité prêtera le flanc à ces types d'attaque par le recrutement d'opposant qui ne manqueront pas de surgir face à de telles illégitimités et autres injustices. Créeront des individus qui n'auront plus confiance au système, qui auront des envies de revanche et de justice. Nous avons montré par de nombreux exemples que toute action illégitime allait tendre à entraîner de forces de résistance, ces opposants.

Ces opposant pourront donc être influencés par des guerres informationnelles, mais aussi recrutés directement.

Ce type de recrutement se basera principalement sur les classes défavorisées pour le terrorisme et tout type d'extrémisme nécessitant des « soldats » dans le but d'engendrer des actions violentes.

Sur les classes plus favorisés et détentrices de responsabilité pour le reste, principalement pour l'influence idéologique et le recueil d'informations à valeur ajoutée. Les contre-élites issues de ces inégalités économiques, de ces envies de revanche, la brimade des supérieurs au sein d'un corps sociale sous tension diffuse, de notre volonté de voir un monde juste au sein d'un monde un peu trop illégitime, la nature humaine.

En général, il semble qu'au sein d'un système illégitime il est toujours plus facile de recruter des opposants. Que ce soit au sein des classes favorisés, et encore plus au sein des classes défavorisés.

Donc tout type de recrutement d'opposant idéologique ou par le biais de l'égo (vengeance/reconnaissance) dans un but de récoltes d'informations qui avec l'argent est l'autre type de recrutement jugé fiable selon un ancien du renseignement (Denécé, 2008). Donc aussi en ce qui concerne les guerres économiques et autres.

Il est tout aussi intéressant de noter que l'auteur juge comme moins fiable sur le long terme le recrutement de sources par le biais de la compromission, de la coercition. Une fois de plus une modalité qui se base sur la coercition tend à entraîner un état instable si l'on veut parler comme en termes de physique. Un rendement moindre.

On souligne donc que les sociétés illégitimes faciliteront les recrutements des sources les plus fiables, tendront à augmenter le nombre de ces sources potentiels en proportion de l'illégitimité du système.

Une sorte de jeu de miroir. L'action illégitime entraîne l'action illégitime, la trahison. Le manipulateur entraîne la facilité du manipulateur du camp opposé, lui facilite la tâche pour manipuler le traitre en devenir. Le manipulateur se fait manipuler à son tour. Une sorte de jeux de miroir inversé.

Nous soulignons donc ici ce que nous avons synthétisé dans le chapitre précédent, c'est-à-dire que l'application du principe de légitimité se doit de subordonner un principe coercitif de tout type.

Donc ici que ces types de coercition illégitime soient de type économique (inégalités), de type informationnel (propagande/biais), « stratégique » (division), carence éducative, restriction des libertés abusives, contrôle abusifs, etc.

Donc que ce type de coercition entraînera des problématiques d'ordre sécuritaire, si ce n'est d'ordre de défense nationale. Et que ces types de coercition soient volontaire ou non ; des fois ça se mélange, le contexte, les biais. Tout n'est pas volontaire, la nature humaine …

Nous soulignons donc que ces principes de légitimité/liberté, du principe éducatif relié à la communication, du principe démocratique tel qu'évoqué, tendront à entraîner l'Unité et la résilience d'une société, sa force intrinsèque, donc à moins prêter le flanc à ces types d'attaque, et en plus des autres avantages cités. Notamment une baisse des coûts socio-économiques qui s'évaluent au moins à des centaines de milliard d'euros par an en cas de trop fortes tensions, baissent de fait le potentil d'innovation.

Que les information subjectives sont aussi contraires aux principes de la théorie de l'évolution, qu'elles empêchent l'adaptation à l'environnement. Que toute information volontairement subjective fourni au peuple l'empêchera de prendre les décisions adaptées, nuira à la survie de l'ensemble. Un affaiblissement énergétique de la personne en elle-même comme le montre les neurosciences, du stress. Aboutira à un affaiblissement de l'ensemble de la société par l'affaiblissement des individus qui la composent.

Enfin, et en ce qui concerne les guerres conventionnelles, une société forte et résiliente aura de fait un pouvoir dissuasif.

Ensuite, en ce qui concerne les processus de prise de décision lors des guerres conventionnelles nous rappelons l'étude des archives déclassifiés de la guerre du Vietnam (pentagon papers) par Arendt (1970). Elle y note de nombreux biais. Elle montre comment les informations données au congrès étaient avant tout une synthèse de ce que voulez bien voir les auteurs de ces informations, qu'il n'y avait au final que biais de confirmation et autres sélections de l'information dans les documents transmis. Donc que ces biais et ces visions politiques déformés d'une réalité objective ont forcément joué un jeu dans l'issu du conflit, si ce n'est que ce conflit n'aurait peut-être pas eu lieu si la vision avait été plus objective sur les intentions supposées du camp adverse durant la guerre froide.

En effet, il semble difficile, si ce n'est impossible, de prendre les bonnes décisions en l'absence des bonnes informations. La problématique est bien connue des professionnels de cette problématique informationnelle. En l'espèce, le congrès n'était pas en mesure de prendre les bonnes décisions en raison des informations partisanes et subjectives qui lui étaient transmises. On souligne donc une problématique liée à une modalité de fonctionnement.

Mais en tout état de cause, l'ensemble des principes énoncés précédemment aurait pu permettre d'amoindrir ces biais et leurs conséquences, notamment éducatifs.

Nous justifions donc de ces principes d'un point de vue plus pragmatique, par les conséquences que l'on vient d'évoquer.

Comme nous justifions l'importance de s'attaquer aux causes premières de la violence par le biais d'une modalité adaptée.

Alors si cette allégorie montre bien que ne pas s'occuper des causes tend à entraîner des effets multiples qui n'auraient pas existés si l'on avait réparé ce toit, il y a toutefois deux points qu'elle n'aborde pas.

Le premier point est qu'appliquer un principe coercitif sur un effet pourra tendre à augmenter l'intensité du ou des effets en relation. Et cela dépendra des effets et causes en relation, chaque cas pouvant être différent et entraîner des conséquences différentes. En d'autres termes, et comme nous sommes tous reliés les uns aux autres, tenter d'éteindre l'incendie d'une maison en appliquant une mauvaise modalité, une coercition illégitime pourra augmenter l'incendie et propager l'incendie aux maisons voisines. Un retour de flamme. L'émeute. Une autre réalité qui ne manquera pas de « sauter aux yeux » des individus et groupes antagonistes. Nous sommes bien tous reliés les uns aux autres d'une manière ou d'une autre. Ce qui est fait à l'un impactera l'autre. A un niveau intra-groupe, à un niveau extra-groupe. Au sein d'une société. A court, moyen et long terme.

Le second point est que cette allégorie ne montre qu'une seule cause représentée par la fuite du toit, et l'on voit déjà les dégâts qu'une seule cause peut provoquer si l'on ne s'en occupe pas. C'est une réalité liée aux phénomènes de production de violence. Une sorte d'effet papillon[69] bien réel. Mais dans la réalité, et comme le montre cette étude, les causes sont multiples et tendent à se mélanger.

Enfin, s'attaquer à un effet et non à une cause semble impliquer des notions encore plus fondamentales.

D'une solution pragmatique pour s'occuper des causes premières des problématiques sécuritaires

Alors comme les phénomènes de production de violence sont reliés à de multiples facteurs. Il en découle naturellement que pour réduire cette violence on devra donc s'attaquer à ces différents facteurs qui touchent différents domaines de compétence, une globalité. Que les tensions et violences au sein d'un corps social dépendent d'un ensemble complexe. Donc que le seul principe coercitif ne peut suffire à résoudre un ensemble complexe.

Par conséquent, une problématique systémique qui nécessite une approche globale, nécessite une entité en conséquence pour résoudre cette problématique.

[69] L'image selon laquelle un battement d'aile de papillon à un endroit de la planète entraînera un ouragan à un autre endroit.

Ensuite étant donnée les coûts directs et indirects liés aux phénomènes de production de violence. Cette entité aura un retour sur un investissement des plus conséquents. Si l'on prend les 109 milliards annuels de coût socio-économique lié aux maladies psychiques que le stress issu de la violence occasionne, il semble y avoir une marge de bénéfice conséquente à faire. Et sans parler des coûts indirects relevé tel que la monopolisation des forces de sécurité ou de médecine à réparer les dégâts, ou encore le manque de bénéfice potentiel lié aux carences sécuritaires direct ou indirect, à l'aboutissement direct d'une dynamique socio-économique solide fluide et efficace. Tout ce que l'on a évoqué.

Donc même par une estimation approximative, une équipe de 100 personnes spécialiste des domaines globaux concernés, des scientifiques. On pourrait estimer le coût de fonctionnement annuel d'une telle équipe à 100 millions d'euros sans trop se tromper (salaire, locaux, infrastructures, interactions, interventions de tiers, et autres). Si l'on se réfère aux 109 milliards de coût socio-économiques indirectement relié à la violence, on peut se dire qu'il y a des invariances dans ces coût, mais 100 millions représenterait 0,1 % de cette somme globale. D'après un article du figaro la santé mentale est le premier poste de dépense de maladie avec 23 milliards[70]. Donc il semble y avoir un retour sur investissement des plus évidents. Notion d'ingénierie sociale, finalité sur le système organisationnelle d'une société.

Il semble que nous soyons économes. Selon un rapport du budget de l'état de 2025 environ 420 millions de budget annuels sont alloués pour les problématiques liées aux dispositifs de prévention relatifs aux déterminants comportementaux financés par la Sécurité sociale en 2023 en matière de santé[71]. La HAS s'intéresse également aux problématiques de burn-out et de stress en général qui ont des coûts « significatifs »[72]. Il semble donc y avoir une marge de manœuvre permettant de gérer les imprévus au sein d'une approche systémique. La HAS est déjà une entité qui intègre une méthodologie scientifique.

Par conséquent le coût engendré par une telle entité serait négligeable en rapport aux bénéfices possibles, et seulement en ce qui concerne la réduction de la production de phénomène de violence, donc même sans intervenir sur les finalités même de l'ensemble des problématiques soulevés qui pourraient être réfléchies et mise en place sur le temps, étape par étape.

Ensuite ce stress issu de tensions qui a des coûts socio-économiques tend à engendrer un cercle vicieux en relation avec les inégalités économiques. Les inégalités économiques engendrent des tensions, la population est retreinte dans l'accès à ces besoins primaires, elle se sent menacé et frustré. Ce stress issu de ces tensions engendre des baisses de productivité au sein des entreprises, l'activité économiques est donc impacté aussi de cette façon. Et certainement en plus de ce que certains économistes pensent comme néfaste d'un point de vue économique globale tout ce qui concerne des inégalités économiques au sein d'une société. Ce qui tend donc à aggraver les tensions économiques et ainsi de suite. Ce qui résulte enfin par des hausses de phénomènes de production de violence et des crises de toutes sortes.

Nous justifions donc le besoin de la création d'une entité scientifique qui aura une approche globale de la problématique sécuritaire. Donc d'une entité qui aura une vision globale de cette problématique dans le but d'en déterminer les causes et les mesures appropriés. Mais aussi d'affiner et déterminer les meilleures modalités de mise en place des principes énoncés durant cette étude.

[70] https://www.lefigaro.fr/conjoncture/la-sante-mentale-premier-poste-de-depenses-de-l-assurance-maladie-20220906
[71] https://www.budget.gouv.fr/documentation/file-download/28448 (p.24)
[72] https://www.has-sante.fr/upload/docs/application/pdf/2017-05/dir56/rapport_elaboration_burnout.pdf

La mise en place de cette entité semble donc être d'ordre prioritaire au sein d'un processus étape par étape, c'est elle qui permettra de l'assurer au mieux. Elle semble donc en être la première étape.

Cette entité scientifique sera donc amené à travailler sur différents domaines comme l'application du principe coercitif, mais aussi l'éducation, la communication, l'économie et tous les domaines concernés par la problématique sécuritaire que l'on a relevé au sein de cette étude. Nous avons pu méconnaître d'autres domaines. Elle travaillera donc en coopération avec les différents services existants qui sont chargés de l'application des mesures au sein des domaines qui les concerne. Et le rôle de cette entité se limitera au domaine qui est le sien, donc de la détermination des causes de la violence et des mesures adaptés en conséquence. Elle visera aussi à maintenir un certain équilibre entre la chose économique et la chose sociale que nous avons discuté.

Elle permettra notamment de résoudre la problématique de modalité de fonctionnement soulevée par l'exemple de l'étude des « pentagon papers » par Arendt. Cette entité tendra à faciliter la résolution de ce type de problématique par sa nature scientifique et non partisane. Elle permettra bien d'autres choses. Elle permettra la mise en place d'une modalité de fonctionnement sociale tel qu'on l'a évoqué.

C'est aussi le principe d'un organe réflexif, de la mise en place effective de la réflexion globale et de la vision à long terme, de l'objectivité, par le biais de forces de liaison. Interne au sein de cette entité entre les différents problématiques concernés par le biais des différents spécialistes concernés. Externe et interne par la communication égale et symétrique avec les différents services concernés par ces problématiques, externe par cette même modalité de communication avec les différents groupes sociaux concernés par ces problématiques. La réunion de l'expertise scientifique et de l'expertise de terrain, du bon sens. Les interactions pour aboutir à la réalité des choses. Les lois de la symbiose appliquées de manière effective. Le principe de fusion synergique relationnelle, cette modalité relationnelle dynamique. La préservation de la stabilité de l'ensemble par une gestion adapté du complexe. Par une réunion équilibrée des pouvoirs politiques, économiques, scientifiques et de la population au sein d'une interaction réciproque et constructive. Le principe démocratique.

Mais en tout état de cause nous touchons à une autre problématique complexe. Elle touche un existant, une certaine modalité de fonctionnement, et bien sûr la chose politique. Toutefois, cette problématique se devrait d'être résolu si l'on souhaite aboutir à une société résiliente, une dynamique socio-économique résiliente, fluide et performante. Que les choses peuvent aussi se faire étape par étape, en fonction de l'existant, en fonction du temps nécessaire à résoudre les problématiques liées à cet existant. Notamment les conflits d'intérêt qu'elles pourraient entraîner. Qu'elle nécessite le dialogue dans le but de déterminer les solutions aux problèmes posés par l'existant. Donc dans le respect du principe démocratique, et tel que nous l'avons évoqué.

De plus on a relié l'objectivité à la survie d'une espèce. C'est aussi un intérêt d'ordre supérieur à des intérêts partisans et subjectifs qui vont tendre à contrarier cette adaptabilité nécessaire à cette survie. Mais là encore il n'y a pas de contradictions fondamentales. Parce que ces intérêts partisans peuvent aussi rejoindre des objectivités et des solutions adaptées en particulier. Parce que les modalités de fonctionnement évoquées tendront à résoudre les conflits d'intérêts issues de ces différentes subjectivités au mieux, par le maintien d'avantages sur le long terme, au moins par une meilleure adaptabilité de l'ensemble, une meilleure résilience. Le reste des avantages seront issus des processus de dialogue par le biais de ce processus étape par étape.

Ensuite il n'y a pas de perte de contrôle fondamentale. A un niveau sécuritaire pure cela tendra même à mieux contrôler la chose sociale. Pour tout le reste c'est une vision du contrôle qui diffère, mais qui apporte des avantages, des gains d'efficacité et financiers en retour.

Ensuite les causes de la violence et les mesures nécessaire pourront être de différents ordres. Une fuite de toit parle à tout le monde. Le problème est simple, et tout le monde sera d'accord. Ensuite il y a des solutions qui peuvent toucher des problématiques d'ordre morale, traditionnel, politique. Des problématiques liés à des conflits d'intérêts qui peuvent être de l'ordre de ceux précités. Que cela pourra contrarier des ambitions, des résistances au changement, des intérêts monétaires ou encore des conséquences fâcheuses de tout ordre. Ou encore des intérêts « cachés » ou difficilement divulgable. Si ce n'est un mélange de cet ensemble, ou encore bien d'autres choses. Là encore le principe du dialogue démocratique tel que nous l'avons évoqué devrait aider à déterminer les coûts/bénéfices et les solutions en conséquence. Toute approche constructive que nous pouvons négliger est envisageable.

D'autant plus que cette entité n'a pas de vocation politique, mais une vocation scientifique. Elle privilégie le fond à la forme. Elle privilégie l'objectivité. Elle n'a aucune approche partisane. Elle s'occupe de trouver une solution à un problème donné au sein d'une modalité scientifique et objective, et sans autre but que celui-ci. En d'autres termes, les solutions proposées pourront être clairement énoncés, avec les problèmes qui les sous-tendent tout aussi clairement énoncés. Et normalement, ce qui relève de la vérité et de l'objectivité s'énonce clairement dans la majorité des cas. Donc peut être facilement compréhensible, donc plus facilement accepté si elle reflète la réalité des choses.

Nous sommes donc conscient de cette problématique. Mais aussi que l'éducation sur nos fonctionnement cognitifs, sur l'acceptation de la contradiction facilitera à résoudre cette problématique. De la même façon que le principe du dialogue démocratique. Et beaucoup d'autres choses que nous avons évoqué. C'est pourquoi les choses peuvent aussi se faire étape par étape comme nous l'avons dit. Mais pourront aussi être affinés, ou encore rejeter. Sous des prétextes partisans, sous des prétextes objectifs.

Nous prêtons évidemment plus d'attention et d'importance à cette deuxième forme d'objection qui a toute légitimité d'être. Qu'elle soit d'ordre théorique, ou bien en ce qui concerne une modalité réaliste de mettre une solution en place, et en toute objectivité au sein d'un dialogue constructif. Et bien nous ayons conscience que c'est l'objection partisane et subjective qui sera susceptible de poser le plus de problème.

Par conséquent, il nous semble certain, que parmi tout ce que nous avons énoncé, il y a des améliorations possibles. Certaines plus faciles que d'autres à mettre en place. Et certaines facilitant la mise en place des autres.

Mais nous n'oublions pas non plus la finalité qui est de résoudre ces problématiques de violence, d'aboutir à une construction, d'aboutir à une société résiliente, si ce n'est un certain degré de civilisation qui aura réussi à dépasser les côtés subjectifs de nos comportements qui entraînent des modalités de fonctionnement sociaux contradictoires et producteurs de tension. Donc aussi de régler les problématiques sécuritaires soulevés qui y sont reliées, mais aussi tout un ensemble.

Finalité encore, dans le sens où cette entité s'inscrira au sein d'une certaine vision de séparations des pouvoirs. En introduisant un pouvoir objectif et non partisan nous tendons à rééquilibrer des

pouvoirs qui ont plus tendances à être subjectif et partisan. Et c'est exactement de cette façon que fonctionne notre cerveau pour tendre à prendre des décisions objectives et économiser de l'énergie. Là encore nous n'inventons rien, nous ne faisons que nous baser sur les neurosciences et les théories modernes de l'évolution qui montrent aussi la capacité des organismes à réduire les coûts énergétiques pour mieux s'adapter et survivre. Là encore nous n'inventons rien, nous ne faisons que reprendre cette idée de séparation des pouvoirs originelles entre législatif, exécutif et judiciaire pour assurer la bonne marche du principe démocratique.

De la même façon que les neurosciences montrent que les meilleurs fonctionnements cérébraux sont issus des zones « froides » et analytiques en interaction réciproques avec les zones « chaude » plus instinctives/émotives. Lorsque ces zones « froides » tendent vers l'objectivité, vers la rationalité plutôt que vers la rationalisation subjective. C'est pourquoi nous parlons de cette entité scientifique comme une zone froide. Et que les intérêts partisans sont la somme des intérêts de l'ensemble d'une population qui tendent à se télescoper les uns avec les autres, qui entraînent les visions biaisées et les tensions. Ce qui se traduit par ces zones « chaudes » émotives et instinctives au sein de notre cerveau. Nous justifions encore la nécessité d'une telle entité scientifique au sein d'une approche globale, pour lui permettre de prendre en considération la globalité des choses. Il semble que nos sociétés manquent cruellement de cette zone « froide », qu'elle peut apparaître en fonction des pouvoirs en place, que l'on peut parfois écouter des instituts scientifiques, mais qu'elle n'a encore jamais été pensé comme une entité à part entière servant cet objectif. Ce serait alors comme se priver d'une zone froide fonctionnelle à un niveau cérébral. Les neurosciences montrent tout le contraire, qu'il faut justement qu'un équilibre soit trouvé, que si les zones « froides » servent uniquement les intérêts des zones « chaudes » alors un déséquilibre s'installe, on tend au moins à rationnaliser au lieu d'être rationnel, on perd de l'énergie et on tend à prendre des décisions inadaptées. Et de la même façon que les zones « froides » doivent prendre en compte les besoins et les attentes des zones « chaudes » et instinctives sinon là encore nous allons engendrer des déséquilibres et toute sortes de dysfonctionnements. Il n'y a donc ici aucune hiérarchie entre ces zones, mais un équilibre qui peut se faire au sein d'un échange égale et symétriques entre deux types de zones complémentaires comme celles de notre cerveau en quelque sorte. Et nous ne faisons que traduire un fonctionnement naturel issus des sciences cognitives.

Cette séparation des pouvoirs sera d'ailleurs de même nature que celle évoqué lors du principe démocratique. Cette séparation par une réunion des contraires des intérêts partisans des différents acteurs concernés par le biais d'une modalité de communication égale et symétrique, par la réunion des différents pouvoir en place. Ici elle devient l'essence même de cette réunion des pouvoirs contraires. Entre la nature politique et partisane, et la nature scientifique et non partisane de cette entité apolitique. Entre un pouvoir qui tend vers la subjectivité et un pouvoir qui tend vers l'objectivité. La résultante sera évidemment politique, elle tendra aussi à faciliter cette modalité de communication évoquée, à se protéger des abus de pouvoir, à protéger le principe démocratique. Et donc en complémentarité de cette séparation des pouvoir originelle.

Elle est l'essence même de ce que nous avons discuté, en ce qui concerne les phénomènes de production de violence, l'objectivité, la subjectivité. La construction d'une modalité de fonctionnement sociale qui se base sur un modèle relationnel dynamique tel que nous l'avons défini. Faciliter la mise en place d'une réalité objective en remontant à la source du pouvoir décisionnaire qui construit cette réalité.

Ensuite, en ce qui concerne les principaux types de pouvoir économique (finance, technologie, industrie, énergie, défense, etc), ces types de pouvoir interconnectés qui s'alimentent mutuellement,

qui jouent un certain rôle au sein de médias … Alors certains seront plus enclins que d'autres à voir cette entité comme ce modèle relationnel dynamique en général comme positif. Certains auront une tendance naturelle à vouloir l'adopter, d'autres à le rejeter, d'autre une certaine neutralité. Parmi ceux qui auront tendance à le rejeter, parfois ce seront les sous-systèmes de ces pouvoirs qui auront tendance à y être favorables. Enfin, de par sa nature à pouvoir gérer les systèmes complexes, le modèle relationnel dynamique pourrait même apporter une plus-value à certains, apporter des avantages d'ordre supérieur. Rien ne semble exclusif, là encore il peut exister des points de convergence.

D'ailleurs le monde économique a bien conscience d'une problématique liée à un manque de rationalité, d'un « triomphe des idées simplistes » qui engendre des côtés néfastes sur le monde économique et la société en général [73]. Lors de ces rencontres d'Aix en Provence en 2025 qui a réuni des figures du monde économiques et politiques il ressort une « urgence d'un débat rationnel »[74] et « endiguer une société de violence »[75]. Cette entité, comme l'ensemble évoqué, a aussi pour vocation de faciliter cette rationalité, sortir de ces « idées simplistes » pour parler simplement des choses complexes et pas simplifier les choses. En plus de réduire les phénomènes de production de violence l'entité dont nous parlons aura aussi une partie à vocation éducatives et communicatives visant à simplifier le complexe par des vulgarisation intelligente et autres, et en interaction avec les services concernés. C'est un ensemble.

Il y a donc, et déjà, une invitation à la réflexion et au dialogue. Comme nous sommes conscient des implications, mais aussi de l'état de ce monde.

Nous continuons maintenant la discussion sur le fond.

Nous parlions de la mise en place d'une entité dédié à la détermination des causes de production de phénomène de violence. Cette entité sera donc à finalité scientifique. Comme l'OMS nous voyons la violence comme un virus, donc comme une maladie se propageant au sein du corps social. Cette vision pourrait donc être vu comme relevant du domaine de la santé publique, donc qui nécessite ces chirurgiens en conséquence. Santé publique d'une manière indirecte mais pourtant bien réelle, dans le sens où les phénomènes de production de violence entraînent des problématiques de santé publiques bien réels, ne serait-ce que par le phénomène du stress qu'il va engendrer et qui a des répercussions sur la santé mentale et somatique des individus et un coût socio-économique certain comme on l'a évoqué.

Comme cette entité s'occupera de différents domaines dans le but d'avoir une vision globale des choses elle devrait donc travailler en étroite coopération avec les services concernés par ces domaines par le biais d'un dialogue réciproque. Donc dans le but d'évaluer l'existant au mieux, et d'y apporter les réponses nécessaires. La logique étant toujours la même, chaque partie doit être au courant des tenants et aboutissants de l'autre au sein d'une interaction égale et symétrique. Le but étant toujours le même, aboutir à une compréhension mutuelle en dégageant les biais et autres malentendus, aboutir à la solution adaptée.

Donc que cette entité ne doit pas être coupée de la réalité de terrain. Que l'expertise de terrain est aussi nécessaire que l'expertise scientifique.

[73] https://www.bfmtv.com/economie/je-suis-affreusement-pessimiste-on-n-y-arrivera-pas-le-gratin-mondial-des-economistes-plombe-aux-rencontres-d-aix-et-pas-seulement-par-la-chaleur_AV-202507030756.html
[74] https://www.lesrencontreseconomiques.fr/evenements/ouverture-lurgence-dun-debat-rationnel/
[75] https://www.lesrencontreseconomiques.fr/evenements/finale-endiguer-une-societe-de-violences/

Son domaine d'intervention concernant les phénomènes de production de violence, elle n'aura pas vocation à s'occuper d'autre chose. Le reste revenant donc à la charge des services concernés. Notamment l'exécution des réponses apportées par cette entité par le biais d'une modalité d'exécution discuté en amont selon les principes de réciprocités évoqués. Dans la mesure du possible, et en toute proportion des finalités visés, donc du ciblage des causes de la violence de manière efficace, de la résolution de leurs problématiques. De manière préventive, de manière coercitive, et à l'aide d'une modalité en rapport au domaine et à la problématique concernée.

De la même façon, le principe démocratique évoqué impliquera le dialogue avec les groupes sociaux que ces mesures concernent. Qu'elles soient préventives ou coercitives. Donc en étroite coopération avec ces groupes sociaux. Également dans un but pragmatique, donc toujours dans le but de déterminer au mieux la décision et la solution adaptée. Dans le but de ne pas produire de phénomènes de violence. De ne pas appliquer de mesures externes contre-productives. Au sein d'un dialogue égale et symétrique. Les groupes sociaux concernés représentant aussi « l'expertise de terrain ».

On pourrait donc voir cette entité comme le tier au sein d'une triangulation utilisant des modalités éthiques et transparentes.

Et si l'on revient à la chose politique, et bien que cette entité n'ait pas vocation à être politique, elle y sera reliée par la force des choses. Par cette forme de séparation des pouvoir qu'elle implique, par les avantages évoqués qu'elle peut apporter, cette entité représente aussi une forme de pouvoir en elle-même. Au même titre qu'un pouvoir politique, économique, militaire, etc. Donc aussi une certaine autonomie pour qu'elle puisse fonctionner et servir au mieux, qu'elle puisse garder son objectivité qui est sa raison d'être.

Nous avons aussi évoqué lors de la discussion de la première approche du principe sécuritaire que s'attaquer aux causes de la violence en lieu et place de ces effets pouvait aussi servir de but commun à ceux qui au sein de l'échiquier politique accordent de l'importance au principe sécuritaire en lui-même, et à ceux qui accordent de l'importance aux causes déterministes et à la chose sociale. Donc de les réunir sur la finalité sécuritaire que cette entité impliquera. En l'espèce celle qui englobe santé publique, ordre publique et sécurité nationale. Donc des principaux motifs d'ordre constitutionnelles qui servent de base aux études de proportionnalité sur le besoin ou non de restreindre les droits individuels fondamentaux en fonction de l'intérêt général.

Et au sein de la logique de notre système, c'est en s'attaquant aux causes de la violence, notamment en appliquant une coercition légitime en particulier, en appliquant des principes de légitimité/liberté en général, que l'on préservera de manière d'autant plus efficace ces droits fondamentaux, que l'on aura un moindre besoin de les restreindre, que l'on aura tendance à les augmenter, comme par exemple les libertés individuelles.

Mais tendra aussi à faciliter la résolution des problématiques d'ordre sécuritaire et socio-économiques. De manière direct ou indirect.

En d'autres termes, que nous avons eu tendance à démontrer que c'est déjà en appliquant des principes de légitimité/liberté subordonnant le principe coercitif et de tout ce qui en découle en rapport aux discussions de cette étude, que nous faciliterons à la fois la préservation de l'intérêt général et des droits individuels fondamentaux.

Par conséquent, aux vues de cette discussion et de l'ensemble de cette étude il semble que la meilleure modalité de contrôle social soit de laisser l'individu libre d'être, de tendre à le rendre épanoui. Donc de ne pas lui appliquer de coercition illégitime, qu'elle soit de nature directe ou indirecte, et en fonction des exemples précités.

D'ailleurs cette vision ne contredit nullement notre constitution si l'on se base sur l'article 4 de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen :

« La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui : ainsi, l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi. »

Et que tous types de coercition illégitime, qu'elle soit de nature directe ou indirecte, est une nuisance en soi qui n'a aucune raison valable d'exister de par sa nature illégitime.

Nous avons vu que des fois nous pouvions penser être légitime mais ne pas l'être, le but de cette entité est aussi de résoudre cette problématique par le biais d'une approche scientifique et non partisane par les spécialistes concernés, et au sein des modalité évoqués. L'approche est chirurgicale.

Comme le droit reconnait que toute attaque injustifiée nécessite une défense en proportion, une coercition en proportion, qu'il reconnait le principe de légitime défense. Que cette attaque cible un individu, un groupe, ou la société dans son ensemble.

Cette entité scientifique et non partisane aura donc cette vocation de déterminer cette légitimité au sein d'une interaction réciproque avec les personnes et groupes concernés dans le but de ne pas créer de phénomène de production de violence supplémentaire en réaction à une défense illégitime, à une coercition illégitime. Que cette coercition chirurgicale prendra la forme et l'intensité nécessaire et proportionnelle en fonction des causes et du domaine ciblé. Donc qui découle de sa vocation de déterminer et s'attaquer aux causes premières, et des effets premiers qui en découlent. De manière préventive, de manière coercitive et légitime. Les mesures provenant de cette entité, l'application de ces mesures provenant des différents services concernés, et au sein d'un échange égale et symétrique réunissant l'ensemble des acteurs concernés. Et dans les limites de la vocation de cette entité liée au phénomène de production de violence. Le reste ne la regardant pas.

Cette entité pourra tout autant se faire aider par un système d'intelligence artificielle pour aider à remonter les chaînes de causalité et les conséquences à prévoir. Les laboratoires liés à l'IA travaillent actuellement sur ce genre de problématique, à sa mise au point. L'expertise humaine en collaboration avec l'innovation technologique, l'humain l'alimente et garde la main en dernier ressort.

Tels sont donc les orientations théoriques de cette application pragmatique, et qui peuvent tout autant être sujet à discussion. Mais en tout état de cause la création de cette entité scientifique tel qu'on vient de la décrire semble être la première étape concrète d'un processus de modalité de fonctionnement social tel qu'on l'a évoqué. Aidera de fait à mettre l'ensemble en place.

La seconde étape étant la mise en place de cette colonne vertébrale, de cet organe de communication globale qui servira au principe démocratique tel qu'on l'a évoqué lors de la discussion concernée.

Les avancés scientifiques, les avancées technologiques. Tout semble être réuni pour que nous puissions résoudre les problématiques dont certains ont déjà pleinement conscience.

Nous ne cherchons finalement qu'à appliquer les principes de justice et de démocratie, et aux vues des bénéfices pragmatiques démontrés lors de cette étude. Donc au sein d'une égalité de traitement nécessaire pour tenir en équilibre un ensemble cohérent qui pourra réunir liberté individuelles et intérêt général, l'intérêt de tous. Et comme on l'a justifié et synthétisé lors du précédent chapitre lors de la discussion sur une fusion synergique relationnelle.

D'ailleurs, le principe de légitimité que nous plaçons comme premier au sein d'une hiérarchie des valeurs est intimement lié à un principe de justice. Et les modalités de fonctionnement démocratiques cherchent à être en accord avec cette légitimité et ce principe de liberté qui sont selon nous nécessaires à la réduction des phénomènes de production de violence, limitent aussi la nécessité de recourir à la coercition en cas de besoin légitime au sein d'un ensemble cohérent.

Mais avant de finir cette étude nous allons aborder une dernière fois ce principe de coopération. Cette fois sous un angle géopolitique, par le biais de l'étude de la multinational pétrolière Shell que nous avons déjà évoqué, sur cette projection d'avenir lié à la problématique des ressources énergétiques. Cette projection d'avenir qui peut se faire une fois de plus par deux voies. Une voie qui emprunte le chemin du court terme et sera productrice de phénomène de violence, une voie constructive et coopérative qui sera bénéfique à l'ensemble sur le long terme. Nous resterons donc au sein des même notions évoquées.

Du principe de coopération d'un point de vue géopolitique

Nous revenons à un niveau plus théorique et tenterons d'aborder l'application par la pratique d'un mode coopératif d'un point de vue géopolitique et qui induit à la fois un conflit de différence et d'intérêt. Nous verrons de quelle manière il pourrait être mis en place en accord le rapport « Scramble and Blueprints » de la multinationale pétrolière Shell (2008), aux vues de ce que nous avons dit depuis le début de ce livre, et aux vues de la situation mondiale actuelle.

Nous avons donc évoqué au cours de cet ouvrage ce rapport de Shell qui expose deux solutions possibles pour le futur et en ce qui concerne les problématiques liées aux ressources énergétiques. Il évoque deux solutions qui aboutissent soit à une paix, soit à des guerres. Donc d'après ce rapport et en accord avec ce que nous avons dit dans ce livre et vue sous l'angle de différents auteurs, la solution qui se base sur la coopération est la seule qui permette de conserver les avantages de la paix et de la prospérité pour tous en ce qui concerne le partage des ressources énergétiques entre les Nations.

Il ressort donc de ce rapport que la méconnaissance de ce mode coopératif est principalement basée sur une volonté d'accaparation des ressources par certains acteurs guidés par l'émotion et une vision à court terme. Et au final néfaste pour l'ensemble.

A l'inverse le mode coopératif/émulatif se base sur la raison et une vision à long terme qui permettrait notamment des avancées scientifiques qui faciliterons bon nombre de problématiques auxquelles l'humanité sera confronté. Bien sûr d'un point de vue énergétique selon ce rapport, mais pas seulement selon nous sous l'angle d'une coopération globale. On pourrait notamment citer l'enjeu démographique qui nécessite des solutions tant scientifiques que structurelles pour être résolu au mieux.

Et nous avons d'ailleurs vu tout au long de ce livre, et à tous les niveaux, le côté néfaste de la vision émotive et court-termiste.

Et nous ne pouvons qu'adhérer sur ce mode coopératif comme sur les avantages de se baser sur la raison et une vision à long terme toujours aux vues de ce que nous avons dit tout au long de ce livre. Nous avons en effet vu au travers de nombreux exemples qu'émotivité et vision à court terme étaient producteurs de violence, et donc d'un certain déclin.

Donc de la différence que nous faisons entre égo- qui allie émotivité et vision à court terme, et égo+ qui allie raison et vision à long terme.

Dans ce rapport Shell évoque donc par le biais de ce mode coopératif des bénéfices énergétiques pour tous, comme une prospérité générale. Et en découle bien sûr une meilleure survie de l'espèce.

D'après Sherif la coopération est la seule solution de résolution de conflit entre acteurs antagonistes en ce qui concerne l'accaparation des ressources.

En ce qui concerne Turchin, nous avons conclu qu'une juste répartition des richesses entre élite et peuple aboutissait à un principe de coopération entre ces derniers pour assurer la prospérité d'une Nation.

D’après Huntington le mode coopératif est la seule solution pour conserver la paix entre civilisation antagonistes.

Les points de vue convergent tant sur le plan théorique que dans la pratique sur ce mode coopératif, notamment avec les exemples historiques de Turchin.

Il convient donc de faire un certain état des lieux de la situation géopolitique actuelle.

Le monde Occidentale a dominé le monde durant des siècles, et nous voyons maintenant monter des puissances émergentes que sont les pays du Sud. Elles ont notamment formées une coalition sous le nom initial de BRIC qui a rassemblé au départ le Brésil, la Russie, l’Inde et la Chine. Depuis d’autres pays ont rejoint officiellement cette alliance, comme d’autres y gravitent autours. Ils font contrepoid à un Occident en perte de vitesse.

Au niveau Occidentale les Anglo-saxons sont un groupe plus unifié que les autres. On le voit notamment au niveau du monde du renseignement où ils sont regroupés au sein de ce que l’on appel les cinq yeux, et où ils ont un principe de « partage intégral » des informations au contraire du reste du monde Occidentale qui ne bénéficient pas du même niveau de coopération et de partage d’informations avec eux. Ces cinq yeux sont évoqués ouvertement par la presse anglo saxonne.

Longtemps la politique des USA fut de diviser l’europe de la Russie dans le but que cette alliance ne lui fasse pas contrepoids (« containment »).

De nos jour la doctrine serait plutôt de diviser Chine et Russie (Trump, Pompeo, etc).

A un niveau civilisationnel et ethnique nous avons basiquement les pays Occidentaux, Asiatiques, Africains, Arabes (Afrique du Nord et Moyen Orient) et d’Amérique Latine.

Le terme « ethnie » faisant référence à un groupe de personnes qui partagent une identité culturelle, linguistique, historique et souvent géographique commune, nous utiliserons ici ce terme dans un sens large.

A un niveau culturelle la religion chrétienne prédomine en Occident, une grande partie de l’Afrique Noire et de l’Amérique Latine. La religion musulmane prédomine en Afrique du Nord et au Moyen Orient, mais est aussi présente en Asie avec notamment la Malaisie et l’Indonésie. Et avec ce dernier pays qui a rejoint les BRICS en 2025 et qui est le plus grand pays musulman au monde en termes de population.

La Russie est majoritairement Orthodoxe comme beaucoup de pays de l’est et qui est une religion chrétienne. Elle est tout de même plus proche de la culture Occidentale que les autres parties du monde, et même si elle a une culture slave propre.

Quand à l’Amérique Latine elle a des ressemblances avec l’Occident, de par sa religion et de part le métissage de sa population avec la population occidentale. Mais reste toutefois distincte de l’Occident.

L’Asie quand à elle a des religions diverses, mais principalement Bouddhiste pour la Chine et des pays d’Asie du Sud-Est, Hindouiste (dont le Bouddhisme est relié) pour l’Inde, l’islam et des religions diverses. Mais une culture asiatique certaine.

L'Afrique du Nord et le moyen Orient ont quand à elles une certaine homogénéité tant sur le point ethnique que religieux.

L'Afrique noire est majoritairement chrétienne, puis musulmane et avec d'autres religions diverses. Elle a une culture africaine propre.

Nous voulons dire par là qu'il y a des civilisations majoritairment reliés par une ethnie (Occident, Asie, Afrique Noire, Amérique Latine, Afrique du Nord et Moyen Orient), mais aussi par une certaine tranversalité entre ces civilisations par le biais des religions.

Mais il existe aussi une transversalité par le biais de l'immigration de nombreux individus des pays du Sud en Occident.

Comme existe une transversalité au niveau des langues. Le français et l'anglais sont notamment parlés dans de nombreux pays africains, et l'espagnol est parlé en Amérique Latine (exception faite du Brésil avec le portugais). L'anglais est souvent parlé couramment à un niveau international.

Nous voulons donc dire par là que ces transversalités peuvent représenter des « ponts » entre ces civilisations distinctes, des points de convergeance, des affinités.

Et ces « ponts » reprennent le principe de structures de dialogue entre groupe antagonistes pour faciliter la résolution des conflits de différence et les malentendus qui peuvent en découler dont nous avons déjà parlé, donc ici entre différentes civilisations.

Ensuite il y a également une différence de nature entre les pays du Sud et l'Occident. Ainsi ces civilisations sont plsu de nature collectivistes contrairement à l'Occident qui de nature individualiste. Et l'Asie a une forte intensité collectiviste, suivie par l'Afrique du Nord/Moyen Orient, l'Afrique noire et l'Amérique Latine. En ce qui concerne la Russie, si l'on considère qu'elle attache de l'importance à des valeurs attribuées au collectivisme comme une importance à la communauté, la famille et la coopération sociale, elle a aussi une forte tradition d'individualisme et de liberté personnelle.

De la même façon il y a une différence de nature en ce qui concerne l'exercice du pouvoir. Si l'on prend l'exemple de la Chine et de la Russie, ce sont des pays avec des autorités gouvernementales fortes, notamment sur les marchés et leurs acteurs. Les processus de prise de décision par ces gouvernements risquent d'être plus cenralisés, indépendants et libres de contraintes que les nôtres.

Et nous avons donc dit que nous avons tendance à rejeter ce qui est différent de nous, mais aussi à nous rapprocher de ce qui est similaire de nous.

A un niveau civilisationnelle c'est tout le sujet de la thèse de Huttington. Et nous l'avons vu tant d'un point de vue théorique que pratique que ce soit entre groupes ethniques différents au sein d'une même société (notamment lors de la discussion de la problématique migratoire), mais aussi entre groupe sociaux antagonistes partageant une même ethnie et culture et toujours au sein d'une même société. Par exemple peuple et élites, individus classés à droite ou à gauche de l'échiquier politique, etc.

Et si nous revenons au monde Occidentale, on a même pu noter une certaine distinction entre Anglo-Saxons et les autres, notamment l'Europe dont maintenant le Royaume Unis ne fait plus partie au niveau politique.

Nous avons donc dit que l'Europe a dominé le monde pendant des siècles, notamment les pays Anglo-Saxons depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Nous avons aussi dit que l'Occident était en perte de vitesse face aux pays du Sud.

Les études sur les causes des guerres montrent qu'en cas de perte de vitesse d'une force dominante il peut résulter des guerres (Levy et Thompson, 2010). Toutefois la guerre a un coût et les anciennes forces dominantes en sortent rarement victorieuses. Toutefois les guerres actuelles se font aussi à un niveau économique (Pierruci et Aron, 2019 ; Degans, 2019).

Enfin la fin d'un cycle est aussi le début d'un autre. Le choix se résume donc à le préparer au mieux ou non. Or nous avons dit que la guerre a un coût, notamment l'affaiblissement de celui la perd. Il semble donc que pour préparer au mieux ce nouveau cycle la guerre ne soit pas la meilleure solution, et surtout en raison des forces en présence.

La solution pourrait plutôt être de viser à « réduire les frais », et de préparer au mieux l'avenir.

Un peu comme ces sortie de crises. On réfléchit à la meilleur solution pour en sortir ou le côté émotif prend le dessus ? Ou l'on reste enfermé dans nos bulles subjectives qui nous empêche de réfléchir à la meilleure solution ? Ou l'on reste enfermé dans les mêmes logiques qui ont abouti à la crise ?

Donc si nous revenons à un niveau civilisationnel, l'Occident a tout intérêt à s'unir dans le but de pouvoir faire contrepoids aux puissances émergentes. Cela implique donc que si l'Europe est affaiblie d'une quelconque manière que ce soit, alors c'est l'ensemble de l'Occident qui sera affaibli. Et inversement. Il y a donc un intérêt commun à préserver, et qui n'est pas incompatible avec des notions d'égalité et d'indépendance.

On a vu ce point avec Turchin, où les élites s'enrichissaient aux détriments du peuple pour aboutir à un affaiblissement générale de l'ensemble sur le long terme. La pratique rejoint la théorie sur ce principe de coopération et de notion d'équité, sans quoi l'ensemble s'affaiblit ou s'effondre. Et donc aussi de l'application du principe de confiance/loyauté entre partenaires qui en découle.

De la même manière, on a vu que ce rapport d'égal à égal est aussi un prérequis pour une coopération réussie entre deux groupes, « les participants des deux groupes doivent avoir un statut égal dans la situation d'interaction » (Cook, 1978). Et l'autre prérequis évoqué par Cook pour une coopération réussi est un but commun. On l'a aussi vu à un niveau biologique, instinctif, par le biais des neurosciences. Qu'un dialogue non égal et symétrique pouvait être perçu comme une menace et bloquer les zones de réflexion, engendrer des communications de mauvaise qualité, tendre à bloquer les processus de coopération, les avantages sur le long terme qui lui sont liés.

A un niveau global et entre civilisation distinctes, ce but commun pourra être vu sous l'angle de bénéfices mutuels. Tant en ce qui concerne le partage équitable des ressources énergétique, que par la résolution des nombreuses problématiques auxquelles l'humanité est confronté à l'aide d'une coopération globale (scientifique, politique, structurelle ou autres). L'unité de l'Occident dont nous parlons n'a donc rien à voir avec un rejet des autres civilisations, bien au contraire. Il y a même tout intérêt à conserver de bons rapports avec les pays du Sud pour assurer au mieux cette coopération

internationale dont parle la multinationale Shell. Mais cet unité Occidentale vise aussi à conserver un certain rapport des forces nécessaire à la stabilité de l'ensemble. La réalité des choses faisant le reste.

Quoi qu'il en soit, la tendance semble donc aller vers une multipolarisation du monde.

Selon Levy et Thompson, les faits historiques sur lesquelles se basent les théories sont partagées sur le côté multipolaire comme facteur de paix. Mais comme elles le sont sur le côté unipolaire ou bipolaire.

Mais pour que cette multipolarisation fonctionne sur le long terme, elle nécessite aussi un certain équilibre des forces sans quoi une puissance pourrait prendre l'avantage sur les autres, casser cet équilibre, et revenir à une unipolarité, voir une bipolarité.

De plus pour qu'un mode coopératif fonctionne il nécessite des modalités de fonctionnement et d'interaction entre les acteurs concernés. Et une multipolarisation du monde pourrait aussi faciliter un mode coopératif.

C'est donc pourquoi les USA veulent diviser Chine et Russie dans une optique d'équilibre des forces. Comme il serait de notre intérêt que l'Occident soit unis en vertus des principes précités. Tant en ce qui concerne les modalités de fonctionnement d'un principe de coopération, que de la préservation d'un certain rapport des forces nécessaire à garder l'ensemble en équilibre.

Quoi qu'il en soit, et bien qu'il soit difficile de prédir l'avenir, la civilisation Asiatique semble être une puissance non négligeable en devenir. Raison de plus pour que les pays de l'Occident soient unis en tant que civilisation pour pouvoir lui faire contrepoids.

Et d'autant plus que l'Occident a laisser des traces durant sa domination, notamment des velléité de revanche de la part de certaines partie du monde, donc notamment des pays du Sud qui pourront avoir tendance à préter main forte à tous ceux qui pourraient leur permettre de satisfaire ces velléité de revanche.

Donc on peut prédire à moyen terme et long terme une alliance de ces pays du Sud par intérêt économique (ce qui se passe actuellement avec les BRICS), mais aussi par le biais d'une certaine optique de revanche. On perd d'ailleurs de plus en plus de puissance en Afrique et même ailleurs, où ces pays veulent coopérer avec les pays des BRICS. Le moyen Orient avec ses ressources énergétiques est bien sûr une partie importante de l'équation, et l'Afrique avec ces multiples ressources stratégiques en est une autre.

A plus long terme les affinités civilisationnelles risquent également de jouer au-delà des partenariats économiques. Et se joueront en fonction de ce qui s'est passé précédemment. En d'autres termes se joueront en fonction des rapports de force et partenariats qui se seront mis en place. Encore en d'autres termes, si une civilisation aura l'opportunité de prendre le dessus sur une autre alors il y a de grandes chances qu'elle le fera.

On en revient une fois de plus à la nécessité d'un Occident unis, tant pour préserver un certain rapport des forces, que pour contrer ces velléités de revanche qui rajoutent une force supplémentaire et émotive à l'ensemble. Et la Russie sera part de l'équation d'une façon ou d'une autre en raison de sa culture proche de l'Occident et d'un statut certain.

On peut aussi penser qu'à long terme si l'Asie aquiert une puissance suffisante la Russie ne pourait plus être aussi importante qu'avant si on l'associe avec les différences d'ordre civilisationnelles qui peuvent représenter une certaine fragilité. Et d'autant plus que l'Asie a un « pont civilisationnel » avec les pays arabes par le biais d'au moins l'Indonésie et de la religion musulmane. Mais rien n'est certain.

Comme les pays du Moyen Orient peuvent avoir certaines véélité de revanche envers l'Occident. Et en ce qui concerne ces velléité de revanche l'Afrique n'est pas en reste, et l'Amérique Latine a un état émotionnel assez négatif envers les USA (au moins au niveau de sa population).

Et Afrique et Moyen Orient qui ont donc des ressources qui impliquent une importance stratégique pour les acteurs en présence. Et velléité de revanche qui ne manqueront donc pas d'être récupérées par les acteurs concernés étant donné l'importance stratégique de ces ressources. La Russie n'a d'ailleurs pas été en reste à ce niveau en ce qui concerne l'Afrique Sub Saharienne pour ne citer que cet exemple.

Mais on souligne toutefois ce facteur de fragilité d'ordre civilisationnelle entre Russie et Asie, comme avec le reste des pays du Sud, et bien que rien ne soit certain en fonction des intérêts et partenariats qui auront été mis en place. Et d'autant plus que la Russie est liée en partie avec ces pays par le biais de cette velléité de revanche envers l'Occident. Mais qui a tout de même une culture plus proche de l'Occident que les pays du Sud.

Et nous ne voulons pas dire non plus que ces velléités de revanche des pays du Sud représentent un caractère inéductable, mais qu'elles pourraient représenter un enjeux d'ordre diplomatique dans le but de les apaiser pour ne pas qu'elles le deviennent.

Toutefois, force est de constater que la guerre en Ukraine qui sévit actuellement est un élément fortement perturbateur, et bien que les USA semblent avoir la volonté de régler ce conflit.

Fortement perturbateur, dans le sens où l'Europe tend aussi à anticiper une agression Russe. Les anglo saxons aussi d'ailleurs[76]. Il est toujours difficile d'anticiper les intentions de l'autre dans ces cas de tension, on peut avoir une vision biaisée de cette intention. Au dela de la théorie, l'étude des « pentagon papers » par Arendt sont un exemple flagrant de cette vision biaisée des intentions du bloc communiste de l'époque. D'ailleurs tous les théoricien de la guerre (Clausewitz et bien d'autres) sont d'accord sur un point, la seule certitude dans une guerre est comment elle débute, comment elle finit relève de la plus grande des incertitudes.

Toutefois il est certain qu'une guerre affaiblirait l'Europe, comme la Russie, et qu'elle qu'en soit son issue. Et l'affaiblissement de l'Europe rentrerait en contradiction avec la préservation d'une force susceptible de faire contrepoids aux forces émergente sur le long terme, donc à l'union occidentale, donc à l'affaiblissement de cet ensemble par le biais de l'affaiblisssement d'une partie de cet ensemble. Il nous semble donc que cette notion d'union soit d'un intérêt supérieur sur le long terme. Comme semblerait tendre à éliminer la menace d'une agression de la Russie contre l'Europe. Comme semblerait éviter la dégradation des rapports entre l'Europe et la Russie qui pourrait avoir son utilité sur le long terme, donc au sein d'un ensemble mondial visant à maintenir une coopération

[76] https://www.cnews.fr/monde/2025-06-03/ce-pays-que-vladimir-poutine-pourrait-convoiter-apres-lukraine-selon-cet-ex (un ancien directeur de la CIA et un think tank britannique évoque une volonté expansionniste de la Russie, comme l'on pourrait aussi s'interroger sur la présence de ces analyses extra européennes)

par le biais d'un équilibre des forces, et notion de coopération facilité par de meilleurs rapports entre les acteurs en présence.

Enfin, l'affaiblissement de l'Europe pourrait également tendre à augmenter la puissance de la Chine, des pays asiatiques et des pays émergents en générale. Donc par le biais de l'affaiblissement d'un concurent économique. A moins que la Chine ou d'autres interviennent pour aider la Russie, mais là encore l'incertitude est de mise. En revanche, il semble y avoir moins d'incertitude en ce qui concerne la préservation d'un équilibre des forces, donc par le biais de cette union occidentale à but dissuasif. En d'autres termes, la préservation des forces en cours par l'absence de conflit semble bien plus prévisible sur le long terme qu'un conflit qui risque d'affaiblir telle ou telle puissance sans réellement savoir lesquelles en sortiront plus affaiblis ou renforcés que les autres. Par conséquent la rationnalité voudrait que l'on tende vers le choix qui est moins source d'incertitude que l'inverse, donc la préservation des forces en cours dans le but d'assurer un équilibre des forces. Une sorte de loi mathématique liée aux systèmes probabilistes. On en revient donc au point évoqué lors de l'emergence d'une fin de cycle, donc tenter de préparer au mieux cette transition plutôt que faire un pari risqué qui irait à l'encontre des lois probabilistes, et pari qui pourrait aussi être influencé par des biais de jugement comme ce fut le cas par le passé. La chose est évidemment des plus complexes, mais ne devrait pas non plus perdre de vue les avantages à long terme qui est une finalité d'ordre supérieure.

Ensuite de part sa population d'origine étrangère issus de l'immigration, l'Occident a également une carte à jouer. Dans le sens où cette population étrangère pourra servir de « pont civilisationnel » et faciliter un principe de coopération avec les pays du Sud.

Nous revenons donc à ce principe de coopération qui est la seule projection d'avenir permettant d'obtenir un rapport gagnant/gagnant entre Nations selon ce rapport de Shell, et selon tout ce qui a été dit dans ce livre et par d'autres. Mais principe fragile et qui nécessite au moins un certain équilibre des forces, des partenariats de différents ordres, des « ponts civilisationnels », et autres facteurs pour fonctionner.

Et bien sûr un Occident plus unis que ce qu'il est actuellement pour permetre cet équilibre des forces, et en raison de tout ce qui a été dit précédemment. Et Occident qui a de fait des « ponts civilisationnels » de par sa population d'origine étrangère pour pouvoir faciliter l'application de ce principe de coopération, et notamment l'application des principes coopératifs énoncés par ce rapport de Shell (politiques, structurelles, scientifiques, commerciaux, etc). Et l'ensemble au sein d'une vision à long terme et de survie de l'espèce.

Alors bien sûr les projections à moyen et encore plus à long terme sont difficiles à estimer, mais cette notion d'un Occident uni sur la base d'un principe d'égalité et d'indépendance dans le but de servir un objectif commun ne semble pas non plus dénuée de sens aux vues de ce qui se passe actuellement dans le monde. Et bien sûr cette unité n'est pas exclusive avec une coopération avec les autres pays du Sud comme on vient de l'évoquer, bien au contraire.

Conclusion sur cette grille de lecture

Nous avons donc commencé cette partie par l'évaluation de la justesse et de la limite deux notions majeure issus des Lumières et qui continuent de façonner nos sociétés occidentales. Si nous sommes d'accord sur la pertinence de l'utilisation de la raison, nous l'avons nuancé aux vues de ce que nous avons dit lors de la deuxième partie de cet ouvrage. Que pour être effective cette raison se devait de prendre en compte la subjectivité inhérente à notre fonctionnement cognitif et nos fonctionnements groupaux et de mettre en place les solutions adéquats pour contrer cette subjectivité. Ensuite si nous sommes également d'accord sur le fait que le commerce peut être facteur de paix pour les raisons énoncées par les Lumières, nous avons également nuancé cette idée par rapport à ce que nous avons dit lors de la partie sur l'obtention des besoins primaires, et sur le fait que les guerres ne se sont pas arrêté depuis. Donc que le commerce devait servir l'humain et non l'inverse, et que le commerce pouvait effectivement être facteur de paix en fonction de la manière de le faire.

Ensuite nous avons abordé la problématique de la régulation migratoire. Nous y avons traité une forme de discrimination qui est une forme de violence psychologique étudié lors de la première partie de cet ouvrage. Nous avons vu les conséquences que les études prédisent, comme l'accroissement des sentiments et d'un état émotionnel négatifs entre deux groupes antagonistes. Et comme nous l'avions prédit, cela a tendu à engendrer une propagation de la violence au sein du corps social, comme une radicalisation croissante des acteurs en présence sur le long terme. Cet exemple illustre également la difficulté de résoudre un conflit de différence, et nous en avons expliquer les causes en se basant sur notre grille de lecture. Comme montrer les forces de résistances qui se sont levées face à une action illégitime qui est cette discrimination arbitraire faite par un groupe sur un autre. Pour aboutir à montrer le côté contre-productif de l'ensemble, tant en termes de violence produite, que du manque d'intégration des population immigrantes pourtant souhaité. Nous avons toutefois conclu sur une approche permettant de réduire ces tensions tout en essayant de rester légitime.

Nous avons également abordé la problématique des crises et chutes des sociétés à l'aide d'un livre qui retrace plus de 10 000 ans d'histoire et 700 sociétés pour en déterminer les causes. Nous avons vu que si Turchin voit les conflits intra-élite comme un facteur toujours présent de ces crises, un conflit d'intérêt entre peuple et élite lié à des inégalités économiques était aussi un facteur majeur de ces crises, couplé à un conflit de différence sous-jacent qui bien que mineur n'aide pas à résoudre l'ensemble. Nous avons donc vu cette problématique qui relie un bon nombre d'élément de notre grille de lecture. Que ce soit par le biais de l'utilisation de l'égo-, de l'état émotionnel négatif des acteurs en présence qui tend vers la radicalisation jusqu'à l'affrontement, du manque de structure social adéquat pour résoudre les problématiques, et des normes en cours qui n'aident pas à appliquer un principe d'équité pour résoudre ce conflit d'intérêt. Puis nous avons vu que les rares solutions pour sortir de ces types de crise étaient l'égo+ et l'application d'un principe d'équité pour résoudre ce conflit d'intérêt par le biais d'une juste répartition des richesses. Comme le fait qu'une société avait tout intérêt à rendre sa population heureuse, c'est-à-dire l'aider à conserver un état émotionnel positif. Nous avons donc vu cette problématique de production de phénomène de violence, comme une voie qui vers tend vers un rapport perdant/perdant et une autre qui mène vers un rapport gagnant/gagnant. Toutefois nous tenons à souligner le rôle majeur des inégalités économiques comme facteur de crise au sein d'une société.

Nous avons ensuite étudié en profondeur la nature humaine par le biais d'une approche pluridisciplinaire, tenter de comprendre comment nous fonctionnons. Nous avons aussi tenté de retranscrire comment la Nature construit le complexe à une modalité de fonctionnement sociale. Nous avons enfin évoqué le besoin d'un contexte structurel qui s'adapte à la nature humaine aux vues des dernières avancées scientifiques pour éviter la production de phénomènes de production de violence.

Nous avons ensuite abordé la mise en place pragmatique de cette modalité de fonctionnement sociale. Nous avons introduit une entité scientifique pour permettre l'objectivité et faciliter la prise de décision rationnel en interaction avec les différents groupes concernés. Qu'elle serve aussi à une sorte de séparation des pouvoirs dans le but de préserver le principe démocratique. Une séparation entre le pouvoir scientifique qui tend vers l'objectivité, et les pouvoirs qui tendent vers le subjectif, le partisan. Nous l'avons fait sous l'angle des avantages qu'elle pourrait apporter, et au sein d'un processus étape par étape. Donc pour tenter d'abouti à une société résiliente, une dynamique socio-économique solide, fluide et efficace tout en respectant la liberté d'être de chacun dans le but justement de ne pas produire de phénomènes de production de violence et d'affaiblir l'ensemble.

Puis nous nous sommes replacer sous un angle plus théorique pour finir par une projection géopolitique basée sur un principe de coopération internationale en ce qui concerne la problématique des ressources énergétiques issus d'un rapport de la compagnie multinationales pétrolière Shell, qui reprend l'ensemble de ce qui a été dit à ce sujet, et qui évoque la nécessité d'un Occident uni pour faire face aux enjeux mondiaux actuels, et appliquer au mieux ce principe de coopération internationale qui requiert un certain équilibre des forces en présence pour pouvoir fonctionner au mieux. Et vision d'un Occident uni qui ne rejette en rien une coopération avec les pays du Sud, bien au contraire. Nous tendons également à viser la préservation d'un certain rapport de force dans le but de conserver un équilibre.

Nous avons donc tenté de relier lors de ces chapitres les facteurs majeurs que nous avons vu au sein de cet ouvrage pour expliquer les causes de production de violence, tout en espérant avoir été objectif, et non subjectif pour juste avoir eu la satisfaction de justifier notre point de vue.

Mais aussi que ce contexte structurel ne devrait pas contrarier la nature humaine. Que la mise en place de ce contexte et de son adaptation en fonction sont donc des facteurs cruciaux en ce qui concerne la survie de notre espèce.

Donc en relation avec l'éducation, les normes et le principe démocratique pour pouvoir discuter et adapter ce contexte en conséquence au sein d'une modalité de fonctionnement sociale que nous avons évoqué.

Conclusion générale

Nous avons donc débuté ce livre par une étude sur la violence psychologique, mère de toutes les sortes de violence et potentiellement plus néfaste que la violence physique. Que cette violence psychologique tendait à s'accentuer au sein de nos sociétés mais qu'une éducation et des normes sociales appropriée, comme une prise de conscience, pouvait réduire ce type de violence, la propagation de sentiments négatifs et les phénomènes de harcèlement. Et éducation nécessaire pour éviter que la violence ne se diffuse tel un virus au sein du corps social. Mais aussi que la violence est un phénomène complexe et multifactoriel.

Nous avons vu aussi l'importance de la légitimité d'une action au travers de différents exemples jusqu'à l'élaboration des lois qui se devraient d'être juste et légitimes pour être naturellement suivis. Que les actions illégitimes avaient tendance à produire des forces de résistances qui sont facteurs de tensions et autres propagations de sentiments négatifs.

Ensuite nous avons abordé les deux principaux types de conflits auquel nous sommes confrontés, les conflits de différence et d'intérêts. Que les conflits de différence pouvaient se résoudre à l'aide d'une acceptation de la différence de l'autre tant qu'il ne nous nuit pas, et que les conflits d'intérêts pouvaient se résoudre tant par un principe d'équité que par une manière d'aborder les négociations. Nous avons également introduit le fait que ces principes de résolution allaient être facilités ou non par de nombreux facteurs que ce livre a tenté d'étudier.

Enfin nous avons terminé cette première partie en introduisant le concept d'égo- et d'égo+ qui montrent aussi une certaine dualité de l'être humain qui est capable du pire comme du meilleur, et comme étant aussi les deux principales voies que nous pouvons prendre pour tenter ou non de réduire les phénomènes de violence. Nous avons aussi tenté de démontrer la pertinence de ce concept tout au long de ce livre, comme le fait que la voie de l'égo+ ne rentrait pas en contradiction avec la nature humaine et qu'elle permettait d'aboutir à des rapports gagnant/gagnant. Nous pensons en effet qu'aller contre la nature humaine serait contre-productif en ce qui concerne la production de violence, que ce serait un facteur de production de violence de fait.

Nature humaine que nous avons ensuite étudier tant d'un point de vue individuel et cognitif que groupal. Que cette nature nous poussait à rejeter ce qui est différent de nous, comme le fait que nous avions tendance à être plus rationnalisant que rationnel. Donc que l'être humain avait tendance à être subjectif, ce qui n'aide pas à mettre en place des actions légitimes ni à résoudre nos conflits de différence et d'intérêt. Et subjectivité qui peut aussi être problématique au sein d'un processus de décision, donc d'un point de vue stratégique. Que ce défaut pouvait donc être facteur de tensions et menaçait la survie de notre espèce. Mais aussi que l'être humain aspire à un monde juste et que bien souvent ces tensions découlaient de malentendus, d'une mauvaise interprétation de qui est l'autre et de ses intentions, donc de facteurs de création de conflit qui n'ont aucune raison objective valable d'exister. Et enfin qu'une logique de coopération permettait de réduire les facteurs d'opposition entre groupes et individus antagonistes. Donc qu'il y avait des améliorations possibles tant au niveau de nos structures éducatives et socio-politique que dans l'établissement de nos normes sociales.

Normes sociales que nous avons ensuite étudié. Nous avons vu leurs puissances en ce qui concerne leurs suivis, qu'elles étaient comme des lois implicites capables de modeler nos comportements. Mais que leurs puissances dépendaient aussi d'un ensemble cohérent, et qu'elles pouvaient être plus ou moins liberticides, comme ne servir que les intérêts des groupes dominants. Toutefois, et au

sein d'un ensemble cohérent, elles pouvaient aussi nous permettre de réduire les phénomènes de violence, faciliter la coopération qui aide à réduire les facteurs d'opposition, ou encore faciliter la confiance/loyauté nécessaire à une société et à une économie performante. Que des normes qui facilitent un processus de remise en question et l'acceptation de la contradiction étaient également nécessaires dans le but de pouvoir contrer notre subjectivité inhérente à notre fonctionnement cognitif, et donc faciliter la résolution de nos conflits de différence et d'intérêt. Et surtout, que ce type de normes qui facilitent ces notions n'allait pas contre la nature humaine une fois de plus, et encore moins contre le processus de sélection naturel et la théorie de l'évolution. Au contraire, les normes que nous avons mis en avant favorisent la survie de notre espèce sans contrarier cette nature humaine.

Nous avons ensuite abordé quelques notions socio-politiques. D'abord par la problématique de l'obtention des besoins primaires où nous avons vu l'importance de recentrer une société sur l'humain, que l'humain était une fin en soi et non un moyen, et qu'inverser cette logique était aussi facteur de production de violence. Ensuite par une critique du système électif dans le but de montrer qu'il n'était pas suffisant pour garantir un principe démocratique, pour finir sur une discussion du principe démocratique et l'importance stratégique d'organe de communication entre gouvernement et peuple dans le but d'aboutir à une société prospère et réactive. Nous avons ensuite invité à la réflexion à propos du principe démocratique, non pas tellement en ce qui concerne la présence d'un principe électif, mais surtout en ce qui concerne la présence d'une modalité de communication réciproque et transparente entre gouvernants et gouvernés. Mais aussi qu'un marasme économique était facteur de tensions et donc de violence. Mais aussi que ce marasme économique pouvait être lié à une inégalité des richesses qui lui-même était un facteur majeur de crise sociale. Et l'ensemble permettant encore de réduire les phénomènes de violence comme de rétablir le lien social dans le but de créer de la prospérité.

Nous avons fini ce livre par une partie qui réunit cinq chapitres dans le but de valider notre grille de lecture en mettant en avant les problématiques que nous avons soulevées et les pistes de solutions possibles liées à ces problématiques. Nous avons commencé cette analyse tant d'un point de vue théorique que par le biais de l'étude de deux cas pratiques.

Un cas théorique basé sur la justesse et les limites de deux notions majeures issues des Lumières qui continuent à façonner nos sociétés Occidentales au regard des sciences modernes et des conséquences historiques et sociales induites en accord avec notre grille de lecture. Un cas pratique sur une problématique contemporaine qui est la problématique migratoire, un autre plus systémique qui aborde les causes des crises et de l'effondrement des sociétés en se basant sur des données exhaustives qui retracent pas moins de 10 000 ans d'histoire et rassemble plus de 700 sociétés.

Ces deux cas pratiques ont abordé ces deux principaux types de conflits auxquelles nous devons faire face que sont les conflits de différence et d'intérêt. Nous y avons vu pourquoi ils sont complexes à résoudre en raison des multiples facteurs que nous avons abordés et résumés sommairement dans cette conclusion générale, et comment les résoudre au mieux comme nous l'avons aussi abordé. Nous avons donc montré à l'aide de ces cas pratiques que notre nature humaine couplée à une vision subjective liée à notre fonctionnement cognitif était une cause majeure de ces tensions elles-mêmes liées à de la violence psychologique au sein de ce premier cas, comme le fait que l'inégalité de répartition des richesses qui est une action illégitime était une cause majeure au sein de ce deuxième cas. Mais aussi que ces causes majeures n'étaient pas une fatalité, et comment ces crises

qui peuvent entraîner l'effondrement d'une société ont pu être résolu au cours de l'histoire par le biais de la voie de l'égo+.

Nous avons ensuite fait un chapitre de synthèse par le biais d'une approche pluridisciplinaire. Nous avons repris l'ensemble que nous avons vu et l'avons confronté aux sciences physiques (particulaires et macroscopique), biologique évolutives, neurosciences, comportementales, etc. A l'aide de ces neurosciences nous avons étudié notre fonctionnement cérébral, ce qui est à la base de nos instincts, de nos émotions, de notre façon de réfléchir, ce qui nous fait agir et réagir. Nous avons évoqué les dernières avancées scientifiques dans le but de mieux comprendre comment nous fonctionnons, notre nature humaine. Mais aussi voir comment fonctionne les processus naturels physiques et biologiques et tenter de transposer cette logique à une modalité de fonctionnement sociale. Nous avons relié cet ensemble aux sciences humaine et sociale et notre grille de lecture.

Nous avons conclu par une modalité de fonctionnement sociale qui tente d'aboutir à une société à la fois résiliente et respectueuse de la liberté d'être de chacun et de la nature humaine. Nous avons également conclu que le contexte structurel devait s'adapter à la nature humaine, l'orienter vers les côtés positifs de cette nature humaine. Nous pensons que c'est de cette façon que l'on réduira les phénomènes de production de violence, que nous aboutirons à une société qui ne s'affaiblira pas sous le poids de ces tensions sociales. Que cette modalité de fonctionnement sociale qui se base sur les dernière avancées scientifiques et une meilleure compréhension de la nature humaine permettrait de gérer au mieux la complexité d'un corps social, par le biais d'un principe démocratique tel qu'évoqué, par une approche qui met au centre les interactions et les relations humaines. Mais aussi des dernières approches scientifiques qui invitent à repenser certains paradigmes, des approches qui ont déjà commencé à le faire depuis plusieurs décennies.

Nous avons ensuite discuté de l'application pragmatique de cette modalité de fonctionnement sociale. Principalement par la mise en place d'une entité scientifique et d'un organe de communication que nous avions discuté lors du processus démocratique. Cette entité scientifique aura aussi pour but une certaine forme de séparation des pouvoir dans le but de préserver le principe démocratique, conserver un équilibre. Un processus d'implémentation qui ne sera pas forcément intrusif, qui peut aussi se faire étape par étape en raison de la complexité d'un système social, de la possible complexité de cet organe de communication démocratique qui nécessite réflexion, que cette entité scientifique pourra y aider. Nous avons tenté de définir les avantages apportés, notamment par la baisse de la production des phénomènes de violence et leur coût socio-économique que relève la Haute Autorité de Santé et qui atteignent les 100 milliards d'euros par an. Nous avons également évoqué d'autres avantages comme des problématiques que certains pouvoirs ont pleinement conscience. Cette implémentation découle des conclusions de cette étude. Cette implémentation est aussi une invitation à la réflexion.

Puis nous sommes revenus à un niveau plus théorique et d'ordre géopolitique sur l'application pratique d'un principe de coopération internationale à propos de la problématique énergétique issus d'un rapport de la compagnie multinationale pétrolière Shell pour conclure par la nécessité d'un Occident unis qui n'est pas incompatible avec des notions d'égalité et d'indépendance, et pour face aux enjeux mondiaux actuels, donc qui met cette fois l'accent sur ce mode coopératif face à une problématique qui induit des conflits de différence et d'intérêt déjà vus au sein des deux autres cas. Nous avons donc abordé dans le détail et par la pratique ces principaux types de conflit auxquels nous sommes confrontés, et ce mode de résolution majeur qu'est le principe de coopération, et en accord avec ce que nous avons dit tout au long de ce livre. Bien sûr cette unité occidentale ne

contrarie en rien une coopération avec les pays du Sud, bien au contraire. Mais elle vise aussi à conserver un certain rapport de force nécessaire au maintien d'un équilibre.

Nous avons donc dit que la production de violence est multifactorielle, nous avons alors tenter d'étudier les différentes variables pouvant produire cette violence. Et nous avons dit que c'est d'abord par le biais de sentiments négatifs que cette violence va émerger. Nous avons donc vu ce qui était producteur de sentiments négatifs tant d'un point de vue biologique, cognitif, individuel, groupal, normatif, que par le biais des structures environnementales et socio-politiques. Nous avons aussi essayé de nous positionner au sein d'un point de vue stratégique en ce qui concerne les processus de décision, et en ce qui concerne la survie de notre espèce dans un sens plus général. Nous pensons aussi que la violence n'est pas une fatalité, et qu'il y a des possibilités d'amélioration. Nous avons donc vu que c'est déjà par un processus éducatif adéquat que nous pourrions améliorer les choses, puis par le biais de normes au sein d'un ensemble cohérent libéré de double contrainte et ne s'opposant pas à la nature humaine, et enfin par le biais de structures socio-politiques adéquats.

Nous accordons aussi beaucoup d'importance à la notion de liberté, car sans liberté l'être humain risque d'être enfermé dans un carcan producteur de sentiments négatif. Nous avons donc tenté de concilier les libertés individuelles tout en préservant le bien commun dans une optique de responsabilité. De plus, avec une production de violence moindre au sein d'une société il y aura un moindre besoin de coercition et de contrôle, donc plus de libertés.

Nous voyons aussi cette étude comme une base de réflexion et ne savons pas vers quel type de société cela pourrait aboutir. Tout comme John Rawls nous pensons que c'est déjà par la mise en place d'un système juste que la finalité sera juste et légitime, mais ne prétendons pas savoir de quelle finalité il retournera. Nous nous sommes limités ici à savoir qu'est-ce qui pouvait réduire les phénomènes de violence, et nous pensons donc que des améliorations de l'existant sont possibles pour atteindre ce but, ne serait-ce que par le fait de contrer notre subjectivité inhérente à nos fonctionnements cognitifs et groupaux, par la modalité d'implémentation discutée.

Ensuite, nous avons souvent utilisé le terme « tendre vers ». Cela ne veut donc pas dire que la chose sera automatique, mais plutôt qu'il y aura des chances de tendre vers tel ou tel attitude et comportement. Car si la perfection n'existe pas, nous croyons qu'il vaut mieux un ensemble qui tende vers une direction qui tend à réduire les phénomènes de violence que l'inverse, donc ce qui selon nous revient à tendre vers l'égo+. Et une fois de plus, le point de vue n'est pas tellement moral, mais surtout stratégique en ce qui concerne les processus de décision et la survie de notre espèce en général.

Enfin, que l'humain a justement cette faculté de façonner le contexte dans lequel il vit à sa guise, et ce qui le distingue du règne animal en ce qui concerne la théorie de l'évolution. Que de ce contexte découlera ou non des phénomènes de production de violence. Que ce contexte ne doit pas contrarier la nature humaine. Que la mise en place de ce contexte et de son adaptation en fonction sont donc des facteurs cruciaux en ce qui concerne la survie de notre espèce.

Mais en tout état de cause, nous voyons aussi surgir trois lames de fond. Cette émergence de l'approche relationnelle dynamique au sein des sciences telle que nous l'avons évoqué et qui tend vers de nouveaux paradigmes sociaux, l'émergence d'un monde multipolaire, mais aussi une tendance à la polarisation au sein des société occidentale, une montée des tensions entre groupes antagonistes au sein des sociétés occidentales. Il semble donc que nous sommes à une sorte de

point de bascule. Les choses pourront donc empirer, mais d'un autre côté l'approche relationnelle dynamique permet justement de gérer le complexe au mieux, donc de gérer au mieux ces deux autres lames de fond. Elle s'adapte aussi au mieux à un monde multipolaire. Comme elle permet de solutionner au mieux cette polarisation des sociétés occidentales. Cette polarisation qui est justement issue de phénomènes de production de violence que nous avons discuté. Alors alea jacta est.

Postface

Le concept philosophique est simple et complexe à la fois :

Le respect d'une hiérarchie des valeurs qui structure les finalités. Le respect des lois de la symbiose sous l'angle évolutif. La fusion synergique relationnelle comme modalité de fonctionnement. L'ingénierie sociale qui se recentre sur les relations humaines et permet aux différentes choses d'exister, de construire une dynamique socio-économique solide fluide et efficace dans le respect de la liberté d'être, de l'identité de chacun. Que tout se passe bien et que chacun y trouve son compte.

Le concept structurel de base est simple, il y en a 2 :

Un organe de communication permettant le dialogue égale et symétrique entre les différents acteurs d'une société, le principe démocratique.
Il permet aussi l'ancrage au réel, à la réalité des choses, à une vision objective.
Il permet la résolution des conflits de différence et d'intérêt.

Ensuite une entité qui représente le pouvoir scientifique et qui devrait constituer la première étape de cette modalité de fonctionnement social. C'est elle qui permettra de définir au mieux comment l'implémenter en interaction avec les groupes concernés.

Elle se sert d'expert pour conserver cette objectivité, évaluer, orienter, viser le long terme. Elle est de nature objective et non partisane. Elle remonte les chaînes de causalité au sein d'un système complexe pour appliquer des solutions chirurgicales par le bais d'une équipe interdisciplinaire.

Elle est aussi une forme de séparation des pouvoirs qui préserve le principe démocratique. Une séparation des pouvoir entre l'objectif et le subjectif, le non-partisan et le partisan. Elle lie aussi la société civile, le pouvoir politique, le pouvoir économique, etc.

Elle se sert de l'organe de communication et de la réunion physique pour lier et comprendre l'ensemble, réunir l'expertise scientifique à l'expertise de terrain. Comprendre les besoins et déterminer les avantages dans le respect des modalités scientifiques.

Et l'ensemble au sein d'une boucle de rétroaction, dans une logique de feedback avec les différents acteurs concernés, au sein d'une logique d'adaptation et de respect de chacun.

L'intelligence artificielle facilitera le fonctionnement de ces deux structures, simplifiera la complexité du bruit informationnel, l'aide à la décision.

L'ensemble entraînera la construction des autres structures sociales dans le respect de l'existant, dans la mesure du possible et en fonction des intérêts en cours qui seront solutionner par ces deux structures de base au sein d'une vision à long terme.

Cet ensemble est sujet à discussion et amélioration au sein des finalités visées. Que tout se passe bien et que chacun y trouve son compte dans une optique d'objectivité permettant l'accroche au réel.

Ce système est vivant, s'il n'est pas respecté, s'il est récupéré à des fins illégitimes, il tendra à s'auto-détruire de lui-même. Pas volontairement, mais parce qu'il ne pourra pas fonctionner. Son principe premier est la légitimité.

C'est aussi une invitation à la réflexion, nous ne prétendons pas détenir la vérité.

Épilogue

Nous remarquons une certaine convergence au sein de cette étude. Une certaine notion de forces qui revient sous différentes formes, un petit peu comme en termes de physique.

A un niveau cognitif, personnel. Cette dissonance cognitive qui étudie les différentes cognitions qui peuvent rentrer en opposition, ce malaise ressenti, cette notion de forces contraires, ce besoin d'équilibre, de restructuration cognitive dans le but de réduire ce malaise, qui pourra tendre vers la subjectivité ou l'objectivité.

A un niveau social, cette étude des sentiments négatifs et positifs. Cette notion d'état émotionnel. Entre individus, entre groupes. Des notions de force contraires qui aboutirons ou non à la crise, à la paix. La résolution, la non résolution. Ce corps social qui va tendre à équilibrer l'ensemble, à le déséquilibrer.

A un niveau géopolitique, cette étude des différentes forces en présence, cette notion d'équilibre. Les guerres, les paix.

La Terre, ces vents chauds, ces vents froids, ces marées, ces forces tectoniques, ces éruptions volcaniques, ces chaleurs exotiques, ces froids glaciales des pôles, ces zones tempérés.

L'Univers qui tient en équilibre une multitude de forces, de choses, de matières, d'immatériel. Visibles ou invisibles.

A un niveau quantique, ces forces, ces interactions, ces particules, ces ondes. Les lois probabilistes[77].

A un niveau physique, ces forces, ces interactions. Les lois déterministes.

La probabilité quantique qui est différente de la probabilité mathématique du monde physique. Son côté déterministe par la mesure de ces lois, son incertitude probabiliste sur le résultat. Sa faculté à prédire des tendances.

Le déterminisme de la physique classique qui prédit les résultats. Sa limite, les systèmes chaotiques aux résultats imprévisibles[78].

La guerre, cette réalité du monde physique classique, ce chaos aux résultats imprévisibles.

Cette différence entre les incertitudes des systèmes chaotique et l'incertitude quantique. Les conditions initiales et les détails du système qui empêche de prédire le long terme pour l'un. Les mesures déterministes qui permettent de prédire des probabilités précises de résultats pour l'autre. Des tendances.

Les bases solides de la physique quantique qui manque encore de maturité pour la comprendre au sein du monde réel, ouvert à la multitude au sein d'un environnement complexe qui rajoute une pluralité d'interactions.

[77] Equation de Schrödinger et autres.
[78] Système de Lorenz et autres.

Les interactions sociales aux résultats souvent imprévisibles.

La prédiction des tendances comportementales qui devient de plus en plus incertaine en proportion de la multitude et de la complexité de l'environnement. De ces détails de l'environnement qui peuvent évoluer et entrainer de nouvelles conditions initiales. Mais des bases théoriques comportementales solides et des faits historiques éprouvés.

Des notions similaires qui sous-tendent un ensemble. Des forces qui s'opposent, s'annulent et se complètent. Des bases théoriques différentes qui les sous-tendent. Des forces issues d'une multitude de types, des interactions de différents types.

L'Univers qui tient l'ensemble en équilibre. La société qui essaie tant bien que mal.

Des fois par le chaos, qui engendre la construction à son tour. L'étoile qui explose, qui fait jaillir une multitude de matières et de forces, qui se recomposent, qui reforment un ensemble.

Des cycles qui naissent, prennent fin, en engendre des nouveaux.

Des civilisations qui naissent, prennent fin, en engendrent des nouvelles.

Des cultures qui naissent, prennent fin, en engendrent des nouvelles.

Des humains qui naissent, prennent fin, en engendrent des nouveaux.

Ces idées qui naissent, prennent fin, en engendrent des nouvelles.

Ces idées subjectives qui entraînent le chaos, les tensions, le mensonge, l'illégitimité.

Ces idées objectives qui entraînent la légitimité, la vérité, la solution, l'équilibre.

Ces antagonismes, cette dualité. Le réel, le factice. Le bien, le mal. Le bon, le mauvais. La droite, la gauche. L'extérieur, l'intérieur. Le féminin, le masculin. La liberté, l'enferment. La coercition, la bienveillance. La légitimité, l'illégitimité. Le ressenti, l'intellect. L'intuition, la réflexion. Le visible, l'invisible. L'amour, la haine. Le positif, le négatif. La particule, l'anti particule. La matière visible, la matière noire. La matière, l'antimatière. Le matériel, l'immatériel. Le corps, la pensée. La vie, la mort.

Les voies. Deux voies. La multitude. La dualité.

Cette dualité qui entraîne la multitude, les contradictions, les interactions. Par elle-même, par la multitude qu'elle entraine. L'équilibre qui les résout qui entraîne l'Unité.

Tout se mélange. Se superpose. Le quantique. Les états contradictoires qui se superposent pour faire jaillir une chose. L'émotion. Les sentiments contradictoires qui se superposent envers une même chose. La physique. Les états distincts. Tout se mélange.

Les états qui changent. La transition quantique d'une particule. Le liquide qui devient solide. Le bon qui devient mauvais. Le bien qui devient mal. Et inversement. Le contexte, l'interaction.

L'espace, le temps qui se contractent, se dilatent.

L'intrication quantique qui se joue de l'espace et du temps ; des limites[79].

Tout est là. Tout se mélange. Tout s'imbrique, se superpose, se transcende.

Des états, des contextes, des relations, des incertitudes.

Des inconnues, des lacunes, des mystères.

Les nuances.

A un niveau psychologique, la multitude des cognitions, les contradictions. Le manque d'équilibre qui entraîne la folie. L'équilibre qui entraîne le bien être.

La physique qui entraîne la biologie, la vie, la mort.

L'Univers qui réunit l'ensemble, tient l'ensemble en équilibre.

L'étude de ces forces, de ces interactions.

Les trous noirs, on s'y rapproche, on y trouve des phénomènes de fusion. On s'en éloigne, on trouve des phénomènes de fission. La physique théorique ne sait toujours pas si les trous noirs sont des phénomènes de destruction, de transformation, de création. Il rassemble ces phénomènes autour de lui, l'incertitude sur sa finalité, on ne sait pas. L'information disparait ? On ne sait pas. Les fontaines blanches ? On ne sait pas. La mort ? On ne sait pas.

La supernova, l'explosion de l'étoile qui a épuisé son carburant, fini sa fusion, sa raison même d'être. Des phénomènes de fusion persistes lors de l'explosion, mais la fission devient majoritaire. La fusion des noyaux légers, lourds. Tout se mélange, et en fonction. Mais toujours plus de fissions. L'épuisement du carburant, l'effondrement gravitationnelle, causes premières.

La révolution, l'explosion. La réunion de groupes. La masse populaire, la fusion des noyaux légers. La réunion des élites, des contres élites, les noyaux lourds. Tout se mélange, se superpose, se fissionne, fusionne, fissionne, plus de fission que de fusion, l'explosion. Tout le monde était épuisé, les tensions engendrées, l'énergie qui entretenait la fusion du corps social, sa cohésion, sa cohésion fragilisée par les tensions, l'effondrement sociale, l'effondrement sous le poids de s[c]es tensions, la révolution, l'explosion.

L'explosions d'idées au travers de la multitude, la révolution démocratique, l'innovation, le changement pacifique qui réunit. L'amélioration des conditions de vie.

La naine blanche, la petite étoile qui s'effondre sur elle-même, qui n'explose pas, se refroidi peu à peu. Ces individus fâchés, contrarier, vexés qui restent de leurs côtés. Le dialogue s'éteint. Les relations humaines se refroidissent peu à peu. Le système social se désintègre peu à peu, perd de son carburant, s'effondre en silence.

[79] https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-methode-scientifique/intrication-quantique-un-etrange-aspect-de-la-matiere-4409536

Les lois de la gravité. La gravité des tensions. Les lois de la tension. La gravité des tensions qui influencent l'espace social. Le lien de causalité entre les visions à long terme et à court terme. Le temps. Les tensions qui impactent le temps, le bon temps, le mauvais temps. La bonne et la mauvaise ambiance au sein de l'espace social. Je passe du bon temps, j'ai passé un sale quart d'heure. La détente, la tension. L'énergie des individus, des groupes et leurs masses qui influencent les tensions, l'espace social … sa trajectoire. La vitesse, la tension qui ralenti la construction. Le temps. Le calme qui permet la réflexion, la paix. La gravité de tensions, la guerre. L'incertitude du résultat de la guerre.

La tension qui allonge la longueur et le volume des objets. La compression qui les réduit. Les tensions qui allongent les conflits. Où est cette force de compression ? La compression des tensions. La pression sociale qui augmente ou réduit les tensions. La pression sociale qui influence la coopération. La réduction des antagonismes. La pression qui permet la fusion, la force de liaison, l'Unité.

L'intuition, ce sentiment diffus, cette superposition des états qui fait jaillir la connaissance, l'idée. L'idée qui se réfléchit, s'évalue. L'idée qui solutionne. La solution qui réduit les tensions.

Les vibrations, les ondes. Je ressens de bonnes vibrations. Les bonnes ondes, les mauvaises ondes. Thêta, béta, alpha, gamma[80]. Je le sens, je le sens pas. Le visible, l'invisible. L'affinité. L'affinité qui réduit les tensions. L'amour, cette intrication. Je ressens ce que tu ressens. Tu ressens ce que je ressens. L'union des corps, des sentiments. Le monde physique, le monde quantique. L'humain.

Synchronicité[81], coïncidence significative, corrélations non causales, phénomènes de résonance[82].

Dualité. Multitude. Chaos. Equilibre. Unité.

Des choses qui sont, une sorte de loi implicite qui les régit. Une légitimité de fait par leur existence propre.

Et comme la physique, la chimie ou la biologie. Il y a des choses qui sont, et c'est lors d'une interaction entre ces choses que se produit un phénomène. L'étude des causes de la violence est aussi l'étude de ces interactions entre individus et groupes, de ces phénomènes qui en découlent. Des interactions internes comme externes des individus et groupes. L'ensemble dont découle ces phénomènes se mélange, s'imbrique, se superpose.

Une sorte de métaphysique.

L'étude de ces forces. De ces interactions.

Qu'est-ce qui entraîne le chaos, qu'est-ce qui entraîne l'équilibre ? L'Unité. L'Univers.

Ce besoin de cohérence.

Une sorte de métaphysique.

Une autre forme de transcendance.

[80] https://www.passeportsante.net/fr/Therapies/Guide/Fiche.aspx?doc=synchrotherapie_th
[81] https://www.metapsychique.org/synchronicite-et-hasard/
[82] Théorie quantique et sciences humaines. Michel Bitbol et al. CNRS édition. 2009.

Bibliographie

Arendt, Hannah. *Le système totalitaire.* Seuil, 1972.
—. *On lying and politics.* 1970.
—. *On violence.* 1970.
Aron, Raymond. *Introduction à la philosophie politique.* De Fallois, 1997.
—. *Les étapes de la pensée sociologique.* Gallimard, 1967.
Augustinova, Maria, et Dominique Oberlé. *Psychologie sociale du groupe au travail.* De Boeck, 2013.
Bran, Alexandre. «Propriété et conséquences affective, physiologiques et motivationelles de l'exposition à l'inconsistance.» Doctorat, 2020.
Chomsky, Noam. *Futurs proches.* Lux, 2011.
Ciccone, Albert, et Alain Ferrant. *Honte, Culapabilité et Traumatisme.* Dunod, 2015.
Collectif. *Pierre Bourdieu.* Sciences Humaines Editions, 2008.
Combalbert, Laurent, et Marwan Mery. *Dans la peau de deux négociateurs d'élite.* Eyrolles, 2021.
Coquet, Philippe. «Opérations basées sur les effets : rationalité et réalité.» *IFRI.* 2007. https://www.ifri.org/sites/default/files/atoms/files/Focus_strategique_1_Coquet_EBO.pdf.
Darwin, Charles. *The descent of man.* 1871.
Denécé, Eric. *Renseignement et contre-espionnage.* Hachette Pratique, 2008.
Durkheim, Emile. *Leçons de sociologie.* 1950.
Eber, Nicolas. *Le dilemme du prisonnier.* La découverte, 2006.
Ferro, Marc. *L'aveuglement.* Tallandier, 2015.
Fischer, Gustave-Nicolas. *La Psychologie Social.* Seuil, 1997.
Freud, Sigmund. *Malaise dans la civilisation.* 1929.
Hayek, Firedrich A. *La route de la servitude.* PUF, 2014.
Hayek, Friedrich A. *Droit, législation et liberté.* PUF, 2013.
Hirigoyen, Marie-France. *Abus de faiblesse et autres manipulations.* JC Lattès, 2012.
—. *Le harcèlement moral.* Syros, 1998.
Huntington, Samuel. *Le choc des civilisations.* Odile Jacob, 2000.
Jordanov, Alex. *Les guerres de l'ombre de la DGSI.* Nouveau Monde Edition, 2020.
Jourdain, Anne, et Sidonie Naulin. *La théorie de Pierre Bourdieu et ses usages sociologiques.* Armand Colin, 2011.
Lee, Bandy. *Violence : An Interdisciplinary Approach to Cause, Consequence and Cure.* Wiley Blackwell, 2019.
Légal, Jean-Baptiste, et Sylvain Delouvée. *Stéréotype, préjugés et discrimination.* Dunod, 2015.
Levy, Jack S., et William R. Thompson. *Causes of war.* Wiley-Blackwell, 2010.
Mauss, Marcel. *Essai sur le don.* 1925.
Morin, Edgar. *Introduction à la pensée complexe.* Points, 2014.
Nay, Olivier. *Histoire des idées politiques.* Armand Colin, 2016.
Nietzche, Friedrich. *La généalogie de la morale.* 1887.
Onfray, Michel. *Décadence.* Flammarion, 2017.
Péan, Pierre. *La république des malettes.* Fayard, 2011.
Rawls, John. *Théorie de la justice.* Seuil, 1987.
Schneider, Michel. *Big Mother.* Odile Jacob, 2002.
Schoeck, Helmut. *L'envie Une histoire du mal.* Les Belles Lettres, 2006.
Sen, Amartya. *Repenser l'inégalité.* Seuil, 2000.
Shell Petroleum Company. «Scramble and Blueprints.» 2008. https://www.shell.com/news-and-insights/scenarios/what-are-the-previous-shell-scenarios/_jcr_content/root/main/section_745060082/promo_copy_1138672533/links/item0.stream/1652288835835/a791684e10076c93eb60675aa17787c5142632bd/shell-energy-scenarios2050.pdf.
Stiglitz, Joseph E. *Le prix de l'inégalité.* Les liens qui libèrent, 2012.

Turchin, Peter. *Le Chaos qui vient.* Cherche Midi, 2024.
Vaidis, David C. F. *La dissonance cognitive.* Dunod, 2011.
Vecchiali, Hélène. *Mettre les pervers échec et mat.* Marabout, 2014.
Voisin, Dimitri. *Le rôle de l'indésirabilité sociale sur la dissonance cognitive.* Editions Universitaires Européennes, 2010.
Wright, Robert. *L'animal moral.* Gallimard, 1995.